

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1
1857
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME LXXIV

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & Co, 9 East, 16th Street.

1914

Tous droits réservés.

134513
5/10/14

SOIS BON

Un enfant naît : sa place parmi les hommes, humble ou élevée, commence par être celle de ses parents. Il pourra ensuite monter plus haut qu'eux par le travail, l'intelligence, l'adresse ou la bonne fortune, descendre beaucoup plus bas par sa faute ou par le mauvais sort ; mais ce qu'il deviendra dépend avant tout et dans une proportion incommensurable de ce qu'il est au point de départ, c'est-à-dire de la situation de ses parents. Triste ou gai, vaillant ou sans courage, heureux ou malheureux, son caractère est déterminé d'abord par sa santé physique, par le cadre où s'agite sa vie, par de lointaines influences héréditaires, par l'exemple prochain, par une suite infinie de circonstances antérieures ou postérieures à sa naissance, par tout un accablant amas de causes diverses, adventices ou innées, externes ou profondes. L'éducation, la volonté pourront réagir en quelque mesure contre les tendances naturelles, de sorte que l'adolescent ou l'homme fait sera l'auteur responsable de son caractère jusqu'à un certain point ; mais la liberté de l'esprit, si active et si puissante qu'on la suppose, ne pourra jamais qu'amender plus ou moins la matière reçue de la nature, elle ne saurait la changer essentiellement.

Il est trop clair que nous ne sommes absolument pour rien dans l'occurrence toute fortuite qui nous a fait naître riches ou pauvres, intelligents ou stupides, enclins à la bonté ou à la méchanceté, et si plus tard nous devenons capables de corriger un peu l'œuvre de la nature, la part de la volonté libre n'empêchera point celle des nécessités fatales d'avoir été la première et de rester prépondérante.

On serait tenté de voir et d'adorer le bienfait d'une sage Providence dans l'inconcevable légèreté avec laquelle nous oublions des choses qui feraient notre supplice si nous y pensions autant qu'il serait juste : dans quelles angoisses passerions-nous notre vie si la pensée de la mort nous obsédait constamment, comme cela serait naturel et comme le voudraient certains moralistes ! Et si nous songions tous les jours : « Pourquoi ne suis-je pas ce misérable qui m'implore ; ce malade qui va mourir faute des soins qui lui manquèrent toute sa vie et que j'ai chez moi en abondance ; ce paria de la société dont une éducation qu'il n'a point choisie a fait fatalement un criminel?... » nous serait-il possible de continuer à jouir en paix de notre richesse, de notre santé, de notre honnêteté relative ? Il n'y a point d'homme tant soit peu capable de réflexion qui n'ait dû être vivement frappé, au moins une fois en son existence, de la prodigieuse iniquité des conditions humaines ; mais la plupart se hâtent d'oublier cette vision, effacée aussitôt qu'aperçue ; peu la rappellent volontiers ou par devoir à leur souvenir, et seule une minorité excessivement rare tire de cette constatation douloureuse les conséquences pratiques qui devraient toujours en résulter. Une seule conduite serait logique pour l'homme qui a senti comme il faut la misère de ses frères : le dévouement de saint

François d'Assise ou le renoncement de Tolstoï. Vinet pensait que, si nous saisissons à la fois la masse et les détails des maux sous lesquels l'humanité gémit, nul cœur d'homme ne pourrait soutenir ce poids écrasant et que tout ce qui vit, tout ce qui sent, tout ce qui pense mourrait de pitié et d'horreur....

Quand Montaigne rencontra des « Cannibales » à Rouen, c'est-à-dire trois indigènes du Brésil présentés à la cour comme des curiosités exotiques, il voulut connaître leurs impressions sur la société si nouvelle pour eux où ils se trouvaient transportés ; impressions bien propres à plonger un moraliste dans un abîme de pensées et qui durent faire profondément réfléchir l'auteur des *Essais*, mais qu'il rapporte sans commentaires, comme s'il eût eu trop de choses à dire. Les *Cannibales* s'étonnaient surtout de deux bizarreries absolument stupéfiantes pour leurs yeux ingénus : la première, c'était de voir tant de solides gaillards, grands, forts, barbus et armés, obéir à un roi enfant ; la seconde, c'était que, la société comprenant deux classes d'hommes, d'une part des gens « gorgés de toutes sortes de commodités », d'autre part des malheureux « mendiant à leur porte décharnés de faim » et de misère, la moitié nécessiteuse « souffrît une telle injustice », ne prît pas « l'autre à la gorge » et « ne mît le feu à leurs maisons. »

Dans son sermon sur l'*Eminente dignité des pauvres*, Bossuet a posé fortement la question sociale :

« Quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque ombre de justice : car, étant tous pétris d'une

même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu aux besoins des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes ? »

Dans l'histoire évangélique, Jésus ayant dit au jeune riche si content de lui-même que, pour plaire à Dieu, il avait encore une chose à faire : vendre tout ce qu'il possédait et le donner aux pauvres, celui-ci « s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. » Il eût pu arriver que Notre Seigneur rencontrât une âme d'élite, un cœur généreux et enthousiaste qui se serait empressé de suivre l'exhortation divine, et l'Évangile aurait offert ce cas exceptionnel à l'émulation des autres hommes sans espérer comme sans craindre que les imitateurs fussent jamais trop nombreux. Car les individus qui exagèrent leurs charités ou leurs abstinences, les altruistes complets et les ascètes sont tellement rares que leur exemple est sans aucun danger dans le train ordinaire de la vie et qu'on peut souhaiter sans la moindre inquiétude le succès d'une propagande si peu exposée au risque d'excéder la mesure. Les vrais sacrifices et les grands dévouements sont d'un prix infini dans l'universelle médiocrité morale pour entretenir le feu sacré grâce auquel le foyer des vertus de l'humanité égoïste garde un peu de chaleur et ne s'éteint pas tout à fait.

Mais si, comme il arrive, la prédication du renoncement entraîne la liquidation sociale des propriétés individuelles et allume un de ces vastes incendies où les richesses du voisin périssent par force avec celles que nous cédon de bonne grâce, nous douterons alors que nous soyons restés dans la vérité avec Jésus-Christ. Et voilà pourquoi tous les vrais chrétiens sont charitables pour leurs frères, mais tous ne sont pas socialistes.

La *charité*, qui a inspiré à saint Paul une page sublime, avait toujours passé, jusqu'à l'ordre nouveau du temps présent, pour la plus haute des quatre grandes vertus chrétiennes ; car l'idée de la *foi* reste soumise à des définitions controversables et l'*espérance* n'est qu'une foi timide et atténuée. Quant à l'*humilité*, il n'en est pas fait mention dans cette page célèbre. Nous avons bien changé tout cela ! Ce qui était « la plus grande et la meilleure chose » selon saint Paul, — la charité, — si universellement louée jadis, a cessé d'avoir « une bonne presse. » Le mot n'est plus en honneur. On l'évite, on le remplace par des synonymes — *solidarité*, *philanthropie*, *altruisme*, etc. — qui, comme tous les synonymes, ne sont point le mot propre. Les dons de la charité ou de l'*amour* (voilà, cette fois, deux vrais équivalents) avaient pour caractère essentiel d'être gratuits, semblables en cela au don par excellence de l'amour divin, à celui qui est le type de tous les autres : le don que Dieu a fait à l'humanité d'un Sauveur. Notre siècle substitue à la notion de la gratuité celle d'une restitution ou d'une réparation. Le devoir de la charité implique, en effet, un droit correspondant : plus la revendication de ce droit sera exigeante et âpre, — et elle le devient de plus en plus, et il est inévitable, il est juste qu'elle le devienne chaque jour davantage par l'accès des classes

déshéritées aux lumières qui furent longtemps le privilège exclusif d'une aristocratie, — moins les riches mériteront de reconnaissance pour s'acquitter d'un devoir qui désormais les sollicite comme une menace, non plus comme une prière.

La charité finit même par prendre l'aspect d'une très mauvaise plaisanterie. Son obole rappelle, comme l'a dit joliment un moraliste ¹, l'écu que, dans certaines histoires de voleurs, des brigands courtois laissent aux voyageurs qu'ils détroussent ; ou encore elle ressemble, selon une spirituelle image de Tolstoï, à la commisération d'un homme valide qui, porté sur les épaules d'un infirme, le plaindrait de tout son cœur et promettrait monts et merveilles pour améliorer sa condition, mais, en attendant, n'aurait garde de commencer par descendre de dessus son dos. Orgueil chez ceux qui font l'aumône, humiliation pour celui qui en est l'objet, voilà ce qui a discrédité absolument en doctrine cette forme vulgaire de la charité, — l'aumône, — qui s'empresse d'ailleurs, dans la pratique, de se donner mille démentis, comme le fait le bon M. Bergeret, dans une scène excellente d'Anatole France.

Elle ne s'y empresse pas toujours. Notre avarice et notre égoïsme naturels sont trop heureux qu'on vienne leur dire : « Halte-là ! ne donnez point. Ce serait une mauvaise action. » Si la prédication de la charité est quelquefois inopportune et s'il peut être sage d'avertir à voix basse une prodigalité indiscrete, la prédication contraire *n'est jamais utile* ; c'est au moins du temps perdu qu'un grand discours persuasif concluant à resserrer encore des mains fermées d'avance et des cœurs rétrécis.

¹ Alexandre Martin, *Les crises d'une âme*, p. 87.



Aujourd'hui tout le monde est socialiste, en ce sens que tout le monde espère ou attend et que personne ne croit possible d'éviter une révolution radicale et plus ou moins violente dans la condition des ouvriers et des domestiques, continuant et achevant celle où l'esclavage fut aboli. Mais il y a un mauvais socialisme qui se réjouit de la violence et, loin de vouloir la discipliner, l'excite tant qu'il peut, et il y en a un autre qui n'est guère meilleur et qui consiste à regarder tranquillement venir, sans prendre la peine de rien faire pour régler sa marche et son triomphe, l'ordre nouveau dont l'avènement s'annonce comme une nécessité fatale.

Le bon socialisme ne diffère pas essentiellement de la vieille charité. Il *aime*. L'amour peut rester absolument étranger au mécanisme de la bienfaisance sociale. Ce qui rend ce mécanisme si peu intéressant aux yeux de certains esthètes du bien pour lesquels la charité est d'autant plus belle qu'elle est moins réglée, c'est qu'il diminue jusqu'à l'abolir le prix des initiatives individuelles et qu'en remplaçant le libre jeu des bonnes volontés par l'obligation légale de l'assistance publique, il peut donner ce déplaisant spectacle et ce produit bizarre d'une société qui fait le bien et cependant ne se compose que d'assez méchantes gens.

Le succès de certains sophismes, en rendant leur réfutation nécessaire, peut donner l'aspect de la nouveauté et un regain de valeur utile aux vérités les plus anciennes. C'est ainsi qu'il est devenu possible, depuis quelque temps, de parler et d'écrire en faveur de la cause qui semblait avoir le moins besoin d'apologistes, la bonté,

sans encourir le reproche de ressasser des lieux communs et d'enfoncer des portes ouvertes.

Un homme d'une grande culture et de beaucoup d'esprit, que le goût perversi de notre décadence a seul pu admirer comme un auteur de génie, Frédéric Nietzsche, s'est amusé, pour étonner le monde, à construire la théorie philosophique des actes et des sentiments inhumains qui suscitent les beaux crimes et conduisent leurs auteurs quelquefois sur le trône et, plus souvent, à l'échafaud. Nietzsche est un auteur singulièrement *piquant*, sans contredit, piquant de toute son armure de porc-épic ; c'est même un excitateur d'idées fécond et suggestif ; en scandalisant il fait penser, et l'on profite plus à la lecture de ce génie méchant qu'à celle de la plupart des sages ; mais qu'on l'ait pris au sérieux, qu'on l'ait honoré comme un guide et comme un maître, qu'on n'ait pas vu dans l'extravagance de ses paradoxes les simples prodromes de la folie aiguë où il devait finir sa triste existence, c'est un signe éclatant de la badauderie du public et de la critique elle-même, de leur promptitude à s'enticher des nouveautés les plus absurdes dès qu'elles font un peu de fracas. Qu'un farceur ou un déclamateur, pour distraire son ennui, vienne faire l'apologie de la force brutale et de la méchanceté, il sera bien impossible de ne pas en être *frappé*, comme on ne peut s'empêcher d'être attentif à un grand coup de poing que l'on reçoit dans le dos ; mais par quel prestige du talent et du style (car Nietzsche est un écrivain) cette morale d'apache a-t-elle pu être classée parmi les doctrines philosophiques ? Un penseur aux yeux duquel la bonté — qui est le trait le plus divin de l'homme — n'est qu'une faiblesse dégradante, se met d'emblée hors de la philosophie qui

éclaire, instruit et réchauffe, comme il est hors de l'humanité.

Des démons à figure humaine qui font le mal pour le seul plaisir de le faire, il en existe, paraît-il, et Mérimée disait même qu'ils sont plus communs qu'on ne croit. Cependant il est permis de penser, pour l'honneur de notre nature, qu'ils restent une exception, si nombreux que soient d'ailleurs les monstres dont cette exception se compose. L'immense majorité des hommes se leurrant avec des apparences, le leurre le plus ordinaire, celui qui embrasse et résume tous les autres, consiste à donner au mal l'apparence du bien. C'est donc toujours — ou presque toujours — le bien que l'on vise jusque dans les méfaits et les scélératesses qui en sont la pire négation.

La plupart de ceux que nous appelons « les méchants », en nous croyant naïvement bien meilleurs, ne sont pas foncièrement différents des bons ; cette bonté que nous nous flattons d'avoir en partage n'est souvent qu'une méchanceté naturelle qui ne s'est point traduite en actes mauvais parce qu'il lui a manqué l'une *ou* l'autre de ces deux choses ou l'une *et* l'autre à la fois : le *courage* et l'*occasion*. Celui qui hait son frère est un meurtrier, dit l'Evangile, et quiconque regarde avec convoitise la femme de son prochain est adultère. Depuis le temps, antérieur de cinq siècles au christianisme, où la morale s'est enrichie, avec Sophocle, Euripide et Socrate, de cette grande vérité que l'intention du cœur, non le fait matériel, constitue la qualité bonne ou mauvaise des choses, tout le monde reconnaît qu'un homme ne vaut pas cher moralement lorsque, ses actes restant irréprochables, sa volonté est pervertie. Juvénal et tous les satiriques ont

répété les uns après les autres ce que le pessimisme de Schopenhauer exprime en ces termes :

« Avec un degré égal de méchanceté, l'un peut mourir sur la roue, l'autre s'éteindre le plus paisiblement du monde au milieu des siens. Ce peut être le même degré de méchanceté qui s'exprime chez un peuple par des actes grossiers, meurtres, cannibalisme ; chez un autre, au contraire, doucement et en miniature, par des intrigues de cour, des oppressions et des ruses subtiles de toute sorte. Le fond des choses reste le même ¹. »

On a souvent cité cette pensée d'un moraliste (Joseph de Maistre, je crois, sans garantir son texte), si humiliante pour les pécheurs satisfaits de leur propre justice : « Je ne sais pas ce que peut être le cœur d'un coquin ; mais je connais un peu celui d'un honnête homme, ce n'est pas beau. » « Ceux qui ont l'idée la plus frivole du péché, a dit Amiel avec profondeur, sont précisément ceux qui supposent un abîme entre les honnêtes gens et les autres. »

Les hommes en général étant mauvais au fond, de simples nuances les distinguent ; mais ces distinctions superficielles reçoivent une importance énorme du fait qu'elles constituent leur seule différence. Notre apparente moralité n'est qu'un vernis, une hypocrisie, un mensonge, « l'hommage que rend le vice » à une vertu irréaliste dont nous ne possédons que l'idée. Mais cet hommage a un sens profond et une immense utilité. Convention ! murmurent les apologistes irréfléchis d'une sincérité impraticable. Oui, mais combien précieuse cette convention si elle est le fondement nécessaire de toute société civilisée ! « Sans les *bienfaits de l'hypocrisie*, a osé dire Secrétan, le scandale inonderait la terre. »

¹ *Pensées et fragments*, traduits par Jean Bourdeau, p. 173.

Le divin prédicateur du Sermon sur la montagne n'a pas craint de donner à ses disciples ce conseil déconcertant pour les rigoristes qui proscrivent toute espèce de feinte : « Quand tu jeûnes, parfume ta tête et oins ton visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que tu jeûnes. » Johannès Muller ¹, commentant le texte évangélique, en tire cette leçon hardie :

« Il faut quelquefois dissimuler. C'est un devoir catégorique de conservation personnelle. Laissons donc sans scrupule les flots moutonner gaiement à la surface, afin que nul ne soupçonne ce que recèlent leurs profondeurs silencieuses !... *Sachons donner le change sur ce qui se passe en nous.* Le chant des pèlerins :

Souvent la bouche rit, le visage est joyeux,
Alors que l'âme pleure et que le cœur se brise,

est vrai dans un sens plus grand encore et pour tous les hommes. Que de fois ne supportons-nous notre angoisse qu'en la dissimulant sous des dehors plaisants ! Celui qui ne sait pas feindre est incapable de vivre au milieu des hommes. »

D'honnêtes gens vous haïssent au fond de leur cœur et nous en haïssons cordialement aussi, qui nous trompent et que nous trompons par des grimaces affectueuses. M^{me} du Deffand disait : « On est environné d'amis et d'ennemis ; ceux qu'on nomme amis sont ceux dont on n'a pas à craindre d'être assassiné, mais qui laisseraient faire les assassins. » C'est horrible ; mais tous les paradoxes font pousser les hauts cris, puis réfléchir. Puisque ma mémoire ou mes cahiers d'extraits m'apportent un plaisant florilège de textes et d'exemples à l'appui de la vérité que je développe, je ne résiste pas au plaisir de citer encore un bien joli passage de *Thomas Grain-*

¹ *Le Sermon sur la montagne transposé dans notre langage et pour notre temps.* Traduction de S. Godet, Foyer solidariste, 1912.

dorge, où, en prenant parti pour les Philintes contre les Alcestes, Taine se montre un philosophe plus fin et plus sage que les Rousseau, les Nietzsche, les Kierkegaard et tous les cyniques amants de la franchise :

« Partout nous vivons dans l'état de guerre : rivalités de professions, concurrences d'ambitions, discordes de familles, antipathies de caractères. Heureusement nous sommes convenus que, de sept heures du soir à minuit, les hommes ayant au cou une corde blanche, et les femmes n'ayant rien du tout sur leurs épaules, il y aurait trêve ; bien mieux, que chacun serait empressé, souriant, inépuisable en démonstrations de respect, d'estime, d'admiration, de sympathie envers les autres, le tout aussi finement et aussi gaiement que possible. C'est une comédie, soit ; mais cinq ou six fois par soirée on a une minute d'illusion : trouvez mieux si vous pouvez....

» Je mens quand je m'informe avec intérêt de votre santé ou de vos affaires. Vous mentez quand vous me faites entendre que vous avez du plaisir à me visiter ou à me voir. »

— Assurément ; mais ce mensonge, encore une fois, c'est la condition même de toute vie sociale. Pour rester sincère en étant poli, il faudrait faire comme ce philosophe qui avait affiché l'avis suivant sur la porte de son cabinet de travail : « Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui ne viennent pas me font plaisir. »



La bonté feinte ou la politesse n'est qu'une forme. C'est une bonté réelle qu'il faut avoir au cœur et non pas seulement dans les manières. Mais c'est déjà quelque chose, c'est beaucoup, que de fonder la bonté d'abord sur une raison esthétique, et d'ailleurs la psychologie nous enseigne que le geste est l'excitateur des vertus qu'on veut acquérir. Allez à la messe, prenez de l'eau

bénite pour vous acheminer à la foi ; revêtez-vous de la grâce extérieure qui accompagne et pare la bonté comme la fleur annonce le fruit, elle germera en vous par suggestion.

Nous devrions être bons ou, au moins, nous étudier à faire tous les gestes de la bonté, ne fût-ce que pour obtenir ce résultat heureux de relever, d'éclairer et d'embellir notre visage. L'esthétique enfantine qui associe toujours la méchanceté et la laideur se trompe rarement. L'expression de l'homme bienveillant charme et attire avant qu'il ait fait un mouvement ou dit une parole qui justifie cette sympathie. Emerson a écrit une page élégante et poétique sur cette beauté du visage, des manières, de la physionomie, où se mire la beauté de l'âme ¹ :

« Je souffre tous les jours de l'absence du sens de la beauté chez les gens. Ils ne connaissent pas le charme avec lequel tous les objets peuvent être embellis, le charme des manières, de la possession de soi, de la bienveillance. Le calme et le contentement sont la marque du gentleman, — le calme dans l'énergie.... Une expression de physionomie heureuse et intelligente est la fin de la culture.... Si les manières sont chose superficielle, telles sont aussi les gouttes de rosée qui donnent un aspect si profond aux prairies du matin. »

Une pitié généreuse pour les maux d'autrui attriste la physionomie sans l'assombrir, parce qu'elle élargit et ouvre le cœur ; mais les souffrances de l'égoïsme qui le rétrécit et le ferme se lisent hideusement sur notre visage dépité.

L'envie, la soif de vengeance, la colère, la haine sont des passions qui enlaidissent ; et voici une défaillance de

¹ *La conduite de la vie*, pages 144, 154.

la volonté qui nous rend aussi bien vilains : le mécontentement amer et stérile de nous-même qui, au lieu de travailler activement à réparer nos fautes, nous fait tomber dans des fautes pires, abandonner la partie et lâcher à vau-l'eau toute discipline intérieure. Cette anarchie morale, ce mauvais désespoir, qui envoie tout au diable et nous avec le reste, est le point de départ des plus détestables actes et, en suivant sa pente, peut aboutir au crime.

Avouons franchement et comptons notre intérêt personnel au nombre des raisons qui nous conseillent la bonté, — l'intérêt de notre santé d'abord qui se trouve bien d'aimer les hommes ou au moins de leur être indulgent, celui de notre popularité, celui même de notre beauté physique qu'illumine un bon regard ou un bon sourire, et laissons les faux sages crier à l'égoïsme. Goethe, prince des égoïstes, s'appliquait à faire de lui-même « une plus noble créature » : la noblesse morale impliquant l'exercice de toutes les vertus altruistes, cette règle de conduite bien comprise et bien suivie n'est inférieure à aucune autre.

Sans doute il y a des choses et même des gens qu'il faut exécrer; mais notre aversion pour certains hommes, notre horreur même du mal peut toujours trouver des expressions choisies et une mesure exquise où perce le regret d'être obligé au triste devoir de haïr et où la haine ne soit qu'une forme très douloureuse de l'amour. L'art de dire avec douceur des vérités désagréables tend naturellement à l'ironie, mais peut et doit s'en distinguer, car il ne se confond point avec elle. L'ironie — une des plus brillantes inventions de la rhétorique, une des plus belles formes de l'éloquence — est rare-

ment animée d'un esprit de bonté. Elle est l'expression triomphante du mépris ou de la haine ; elle enveloppe de velours la griffe dont elle déchire l'adversaire, le poing dont elle l'assomme, mais c'est pour que l'exécution, plus lente, soit aussi plus cruelle.

Il y a un charme rare et une force singulière dans le sérieux profond, pur de toute ironie, avec lequel les auteurs anonymes de l'admirable pamphlet *Ce qu'on a fait de l'Eglise* censurent tristement l'ingérence malhonnête de certains évêques en matière politique :

« Les incidents survenus au mois d'avril 1906, à l'occasion des candidatures de M. l'abbé Gayraud et de M. l'abbé Lemire aux élections législatives, ont montré que, pour combattre un adversaire politique, des autorités diocésaines *que nous aimerions à respecter sans réserve ne savaient pas toujours répudier les procédés équivoques.* »

Et encore, à propos des calomnies que la presse cléricalise se croit permises pour soutenir le bon combat :

« Si l'on songe que ces accusations ont paru, signées du rédacteur en chef, en tête de la première page, sans qu'elles aient ému ni les abonnés du journal, ni les autres rédacteurs, *on a le droit de ne pas se faire une très haute idée du public qui lit cette littérature et de ceux qui l'alimentent, malgré leur prétention à se donner pour les sauveurs de l'orthodoxie.* »

Voilà-t-il pas deux *litotes* charmantes ? Suivant la façon dont la chose est exprimée et suivant l'accent qu'on y met, la même idée peut être grave ou comique, faire rire ou pleurer, chatouiller l'esprit ou émouvoir le cœur, exciter la gaieté ou l'indignation. Des sommets de l'éloquence on passe aux bouffonneries de la farce. Il y avait à Philadelphie un certain William qui tombait sept fois par

jour dans le vilain péché du mensonge. Un de ses amis, nommé Josué, crut de son devoir de l'avertir ; mais comme il était extrêmement poli, il chercha pour sa réprimande une forme oblique et détournée :

« William, lui dit-il, tu sais que je ne donne jamais de noms désobligeants à personne ; mais, mon cher William, si le maire de la cité, s'adressant à moi, me disait : « Josué, je serais bien » curieux de connaître le plus grand menteur de Philadelphie, » j'irais te trouver, je poserais ma main sur ton épaule et je te dirais : « William, le maire de la cité veut te voir. »

C'est avec les mêmes précautions délicates qu'en janvier 1874, Jules Grévy, à la veille de devenir président de la République française, accusait les royalistes de tramer dans l'ombre la restauration de la monarchie, sous prétexte de donner au pays l'ordre de choses régulier et stable dont il avait besoin :

« On se trompe, dit l'orateur aux hommes de la droite ; je n'ai garde de prétendre qu'on trompe le pays, on se trompe. Je ne veux pas soupçonner les intentions ; mais si elles étaient mauvaises, ferait-on autre chose que ce que l'on fait ? »

Littérairement ce fut un avantage pour la presse de n'être point libre sous Napoléon III. La licence de tout dire favorise les violences et les grossièretés. L'hyperbole est une fleur banale répandue à profusion partout où il y a des hommes qui exagèrent et qui mentent ; la justesse et la mesure sont toujours très rares ; on ne les trouve qu'aux jardins où la vérité est cultivée. Le despotisme força les journalistes de se faire entendre à demi-mot, c'est-à-dire d'être spirituels. Ils durent *suggérer plus qu'ils n'exprimaient*, et c'est la règle la plus exquise de l'art d'écrire. La finesse d'un John Lemoinne,

d'un Edmond About, d'un Prévost-Paradol fit les délices des gens de goût et de l'opposition politique.... — Mais l'étude que j'ai entreprise est moins littéraire que morale. Ce n'est pas une forme de rhétorique, c'est un sentiment vrai que j'ai à cœur d'expliquer et de faire valoir : il s'agit ici de mettre en lumière et en honneur les raisons diverses qui commandent au sage d'être bon réellement.



Un des noms les plus significatifs que le dictionnaire des synonymes ait donné à l'Esprit du mal, c'est : « Celui qui nie. »

Tout blâme, en dernière analyse, n'est qu'une négation. Quelque jugement que nous portions sur une personne, sur une action ou sur une œuvre, s'il est négatif, il nous dit peu de chose et nous fait peu de bien, il ne peut contribuer à notre instruction que d'une façon indirecte et dans une mesure assez faible. « La sympathie seule est intelligente et va au fond des choses. Dans tous les ordres d'idées et de faits, il n'appartient qu'à celui qui aime de comprendre profondément. L'œil qui voit le mal, que voit-il ? un néant plus ou moins affreux, un vide, une lacune, l'absence d'une qualité et, comme le langage l'exprime très bien, un *défaut*. Mais celui qui voit le bien voit quelque chose de réel, de solide. Voilà pourquoi nous sommes presque toujours plus et mieux instruits par le critique, le moraliste, le psychologue qui nous rend un bon compte d'un homme ou d'un livre que par celui qui nous en rend un mauvais. Le mauvais rapport peut être vrai, mais il ne nous apprend, après tout, que ce qui manque à cet homme ou à ce livre ; au lieu

que le bon rapport, s'il est vrai aussi, nous apprend ce que ce livre ou cet homme possède¹. »

Je lisais récemment, au tome IV de la monumentale *Histoire de la Gaule* par Camille Jullian, une page sur Caligula où j'appris avec intérêt que ce monstre fit un jour à Boulogne sur la Manche une chose très utile : la construction d'une tour à signaux et à feux destinée à renseigner et à guider les navires. Ce phare de Caligula m'apparut comme un symbole : je le vis éclairer d'un rayon isolé et subit la ténébreuse horreur de son règne ; il nous repose et nous rassure en nous rappelant qu'il n'y a point d'âme si noire où ne brille une lueur de bien ; point de cœur assez bas pour n'avoir jamais eu un mouvement noble ; point d'ouvrage à ce point médiocre qu'on n'y découvre, en cherchant bien, « le coin de talent », comme disait M^{me} de Sévigné.

L'intelligence tardive, mais tout d'un coup complète, de cette vérité a renouvelé, au XIX^e siècle, avec la critique littéraire, la critique religieuse, la science des mœurs et de l'esprit des nations, bref, toute la sociologie. Une curiosité sympathique succéda aux préjugés hostiles sous l'influence desquels on avait autrefois abordé l'étude de ce qui est nouveau.

« Oh ! quel homme supérieur que ce seigneur Pocuscurante ! s'écrie Candide. Quel grand génie ! Rien ne peut lui plaire. » On se figure qu'une grande sévérité dans les jugements est un signe de supériorité : il est bien plus probable que c'est le signe d'un savoir très borné et d'une intelligence étroite. Mais un peu d'hési-

¹ J'use ici du droit qu'ont tous les auteurs de répéter ce qu'ils ont dit ailleurs, si cette réédition est à sa place. Ces réflexions ont quarante-deux ans de date ; on les rencontre, pour la première fois, dans mes *Artistes juges et parties, Causeries parisiennes*, 1872.

tation convient à qui énonce cette vérité « probable » plutôt que sûre, générale sans être universelle et absolue. L'indulgence n'est qu'un bon conseil de la sagesse pratique ; ce n'est pas une règle impérative dictée par le devoir. Dans certains cas, qui ne sont pas très rares, on est obligé d'être sévère. A la différence de la justice, l'indulgence, la bonté n'a jamais ce caractère d'être une obligation, et c'est parce qu'elle est libre que c'est une si belle chose.

« Le bien qu'on fait parfume l'âme. » C'est pour la propreté de notre âme à nous, c'est pour notre toilette spirituelle, pour notre hygiène morale que nous serons indulgents à l'homme qui erre, à l'homme qui pêche, si ce n'est pas toujours pour sa plus grande utilité à lui. Celui qui découvre dans la conduite d'un coupable une circonstance atténuante, dans un poème qui ne vaut rien un beau vers, donne une joie à son cœur ou à son esprit. On peut donc ne pas rendre service à autrui en disant sur son compte du bien, même mérité, s'il lui est plus utile qu'on critique ses défauts ; mais la discipline généreuse qui ne veut voir que le bon côté des actions, des œuvres et des hommes est toujours excellente pour celui qui l'exerce.



A ceux qui m'appellent bon j'ai souvent envie de crier, comme l'Argan de Molière, que je suis, au contraire, fort méchant de nature, étant prompt, irritable, intolérant, emporté.... Et mes colères ordinaires ne sont que des colères de cuistre, les explosions d'une sensibilité littéraire outrée qui enrage et bondit pour une faute de français, comme si l'honneur était en cause.

Cette humeur, dans la république des lettres, devient

beaucoup moins commune qu'autrefois. La vivacité à souffrir avec la langue ou la grammaire offensée s'é-mousse à mesure que s'affermite et s'étend le succès des agents divers — réalisme excessif, estime exclusive des sciences et de l'érudition, mépris de la mémoire verbale et de la forme, développement sans mesure de l'action et de la vie sportive — d'où est née la crise du français. Je ne crois pas qu'il en coûte beaucoup à la critique contemporaine d'appliquer le précepte évangélique de la bienveillance envers les hommes, par la raison qu'elle est blasée, sceptique, lasse et indifférente en matière de beau. J'avoue que je regrette parfois la férule de Brunetière : elle a distribué d'injustes coups, elle s'est rendue haïssable et son tort le plus grave fut que, étant conservatrice par principe, elle a méconnu et risqué de décourager des nouveautés géniales ; mais cette critique hargneuse avait la belle franchise de l'impatience et l'ardeur de la foi.

La peur de se tromper dans ses jugements expose l'homme trop circonspect à des fautes pires que les erreurs qu'il veut éviter. Parce que la peinture d'Eugène Delacroix, la musique de Wagner, la sculpture de Rodin ont été conspuées et que ce souvenir nous fait honte, craindrons-nous d'opposer l'éclat d'un rire vengeur aux insanités des « cubistes », aux extravagances des « futuristes ? » Cette appréhension malheureuse énerverait la critique jusqu'à l'annuler. Assurément on doit prendre bien garde et se méfier beaucoup de son premier mouvement, puisque le « misonéisme », c'est-à-dire l'horreur de ce qui est nouveau, est un fait tellement ordinaire qu'on peut presque y voir une loi de l'esprit humain ; sans doute aussi il convient d'être humble et

de regarder ceux qui admirent une chose que nous n'apprécions pas comme plus intelligents que nous très probablement, en vertu de la célèbre remarque de Pascal sur l'esprit plus étendu dont on fait preuve à mesure qu'on aperçoit dans le monde plus d'hommes originaux. Mais les lenteurs timides de la prudence sont froides et ennuyeuses ; je ne sais si je ne leur préfère pas les impertinentes volte-face d'un jugement primesautier qui ose adorer aujourd'hui ce qu'il brûlait hier et se contredire hardiment.

Ces réserves faites, aimons la bonté comme la qualité la plus aimable et la plus belle de l'homme. Elle peut, il est vrai, n'être pas très méritoire quand elle est aussi aisée à celui qui la pratique qu'il est facile à l'oiseau de chanter, au bébé heureux de sourire, quand elle ne procède que de l'inclination que Montaigne dénonçait en lui-même comme « une merveilleuse lâcheté naturelle vers la mansuétude et la miséricorde, » en un mot, quand elle est une *faiblesse*. Il faut que la bonté soit intelligente, éclairée, capable — tout instinctive et spontanée qu'elle reste en son idée la plus pure — de se justifier par des raisons. Le bon papa gâteau qui a écrit *l'Art d'être grand-père* était un grand poète et une vieille ganache pas toujours digne de la vénération de Jeanne et de Georges. Ce grand vieillard a eu pour les anarchistes et pour les pétroleuses une indulgence au moins inopportune ; mais il a eu aussi pour leurs juges sans pitié des sévérités plus utiles à la cause du bien, du juste et du vrai que n'a été dangereuse sa complaisance pour ces misérables.

La sévérité correspond à l'indulgence comme son complément, comme ce qui la met en valeur, comme

l'ombre à la lumière. La vraie bonté n'est pas nécessairement incluse dans les gestes larges de l'indulgence, et la question peut rester entière de savoir de quel côté elle se trouve. Victor Hugo avait la grosse bonté simpliste, celle qui idéalise tous les pauvres, regarde tous les riches comme égoïstement avarés ou prodigues et fait l'aumône à tous les mendiants sans distinction. Il distribuait des vivres, des vêtements, des joujoux aux petits va-nu-pieds de son voisinage : il n'est point sûr que les personnes de sa propre famille aient reçu de lui le nécessaire¹. Il aurait, avec ostentation, donné asile à Napoléon III si la roue de Fortune avait fait de l'empereur un proscrit; beaucoup moins facilement il eût pardonné à Veillot ses épigrammes. Sa bonté travaillait en grand; elle était littéraire plutôt que réelle; mais l'exceptionnelle licence de ne pas donner l'exemple soi-même des vertus qu'on célèbre, scandale de la sagesse bourgeoise, peut être pardonnée aux grands écrivains. Cet insolent paradoxe a été magnifiquement illustré par Maeterlinck dans une image que j'ai citée ailleurs², mais qu'on peut répéter, car elle n'est pas encore devenue banale et je n'en connais pas de plus belle dans toute la littérature :

« Gardons-nous, écrit l'auteur de *la Sagesse et la Destinée* (LXIX), d'imiter le gardien du phare de la légende distribuant aux pauvres des cabanes voisines l'huile des grandes lanternes qui doivent éclairer l'Océan. »

¹ J'ai entendu raconter au proscrit Kesler, son voisin de Hauteville House et le plus intime habitué de sa maison, *hugolâtre* fanatique et par conséquent incapable d'un conte malveillant, que la belle-sœur du poète-M^{me} Chenay, qui tenait le ménage, mais qui ne touchait pas régulièrement sa pension, s'était vue un jour dans la nécessité de vendre une paire de bottines pour se faire un peu d'argent de poche.

² *Sermons laïques ou Propos de morale et de philosophie*, p. 73.



Si l'homme a une qualité morale qui le montre tendant vers la perfection divine, c'est la bonté ; il ne peut ressembler à Dieu, je veux dire à notre plus belle idée de Dieu, que par ce trait.

Historiquement, Dieu n'est point bon puisque nous le voyons dans l'histoire, tant sacrée que profane, cruel, vindicatif, jaloux, inique, sanguinaire, intéressé, vénal, pire enfin ou aussi mauvais que les hommes. Très lentement, mais par un progrès régulier et sûr, la philosophie achève l'élargissement et l'épuration de l'idée de Dieu. Ce travail continue et n'est point terminé. C'est pourquoi nous ne nous rendons pas bien compte de ce qui a été fait, de ce qui reste à faire. Des vestiges considérables de vieilles superstitions encombrant la théologie. La grande vérité de la rédemption du monde par Jésus-Christ ne brillera, par exemple, en son entière pureté que lorsqu'elle aura éliminé tout ce qu'elle retient encore du souvenir des siècles où un matérialisme barbare croyait à la vertu des sacrifices expiatoires et sanglants.

La bonté est parfaite quand elle consiste en un pardon inconditionné et gratuit. Rien n'est plus rare que cette grâce pure puisque, presque impossible à notre justice humaine, l'homme la conçoit à peine dans le compte intéressé de Doit et Avoir qu'il tient avec la Divinité. Notre égoïsme indéracinable nous rend extraordinairement difficile de comprendre que la morale puisse avoir dans le sentiment religieux sa base la plus sûre sans que la vertu soit un marché ; il affecte même une indignation pédantesque contre ce qu'il appelle un placement sur la vie à venir ; il ne voit pas que l'abstraction seule sépare

dans un isolement fictif des choses réellement inséparables et que la terre et le ciel sont intimement liés; il ne sent pas la différence infinie entre le mouvement de foi et d'amour par lequel un enfant se confie en la bonté de son père et l'attitude insolente d'un créancier qui réclame le paiement d'une dette. Reste-t-il dans cette question trop rebattue, chère surtout aux sophistes et aux déclamateurs, une difficulté ? c'est la bonté qui la résoudra noblement en agrandissant « jusqu'aux étoiles » l'amour affranchi des calculs étroits de la stricte justice.

Le geste de l'homme bon prend sa largeur divine dans l'alliance qui caractérise la bonté de la liberté avec la raison. Auguste pardonnant à Cinna, le père de la parabole évangélique traitant l'enfant prodigue plus généreusement que le fils aîné dont la conduite est restée correcte, encourrent les justes reproches de la froide équité qui proportionne exactement le salaire au mérite. Mais Dieu fait briller son soleil et pleuvoir l'ondée fécondante sur les justes et sur les injustes. Il répand les astres sans compter dans le ciel infini. Il récompense magnifiquement, si c'est son bon plaisir, l'ouvrier tardif de la dernière heure.

« Seigneur, pardonne-nous nos offenses, *comme nous pardonnons* à ceux qui nous ont offensés ! » Comment donc appelle-t-on cette forme du discours par laquelle on s'excite aux actions louables en les anticipant comme choses faites ? Le pardon des offenses est un acte d'une grandeur divine, mais c'est un idéal assez mal réalisé par l'humaine faiblesse, et il paraît un peu étrange que ce soit l'homme qui ose se donner ici pour modèle à la divinité.

Plus l'offense est personnelle, moins notre profond égoïsme la juge digne de pardon. Le christianisme est responsable de cet excès d'honneur rendu à la personne humaine ; l'antiquité ne connaissait pas la susceptibilité ombrageuse que l'individu peut montrer depuis qu'il se sait racheté par le sang de Jésus-Christ. C'est l'immensité du prix dont le salut des âmes immortelles a dû être payé qui leur a révélé leur céleste valeur si supérieure à celle de la terre et de « ses royaumes ¹. »

Le duel a psychologiquement son origine dans l'exagération monstrueuse de notre dignité personnelle : comment serait-il possible de comprendre, sans cette hypertrophie du Moi, que du sang soit nécessaire pour réparer l'injure d'un soufflet ou d'un démenti ?

Pour risquer sa vie dans un combat singulier, il faut un certain courage : l'apparente générosité de cet effort, en prêtant au duel une pseudo-noblesse, a failli rendre l'absurde et féroce coutume plus forte que les protestations de la raison et de l'humanité. Cependant on ne la rencontre pas dans tous les pays civilisés, soit parce qu'elle en a disparu, soit parce qu'elle ne s'y est jamais établie, et c'est une preuve qu'elle n'a point la nécessité d'une loi naturelle ou sociale.

Il en est de même de la guerre, qui est un duel de peuples. Ce vieux péché constitue la plus formelle désobéissance de l'homme à la voix divine qui lui dit : « Ne tue point ! » et « Sois bon ! » Et l'on a osé prétendre, et il y a de petits Joseph de Maistre pour répéter encore qu'un renversement si impie de l'ordre idéal est

¹ Ce que j'ai lu de plus profond et de plus lumineux sur ce sujet se trouve dans le *Cours d'esthétique* de Hegel, deuxième partie, chapitres sur le romantisme et sur la chevalerie.

voulu de Dieu et que la guerre est « divine ! » Blasphème outrageant, qu'on ne pourrait pas même croire possible si l'on ne remontait dans l'histoire à l'antique idée barbare de la Divinité.

On prétend aussi que la guerre durera toujours, par cette raison que l'on croit accablante et sans réplique, qu'elle a toujours duré. Cette prédiction est exactement aussi vraie que l'eût été dans la bouche d'un philosophe de l'antiquité la solennelle déclaration que l'institution de l'esclavage était indestructible. La vérité est, au contraire, que l'homme social change profondément. L'évolution peut être extrêmement lente ; mais cette lenteur n'est pas l'immobilité. Le progrès des idées humanitaires ne cesse point ; ce mouvement sans terme, après une suite plus ou moins longue d'arrêts, de reculs, de rechutes, amènera finalement l'extinction de la guerre ; et alors |personne ne soutiendra plus que cette chose inhumaine et atroce fut divine : c'est par la paix sur la terre et par la bienveillance entre les peuples que le règne du vrai Dieu sera inauguré.

Les pacifistes sont dans la vérité de l'avenir ; leurs adversaires peuvent être, on ne saurait contester qu'ils soient dans la vérité du présent : distinction lumineuse et simple du relatif et de l'absolu, qu'il devrait suffire d'indiquer, si les hommes étaient de bonne foi, pour clore d'interminables querelles sur le service militaire, le désarmement, le devoir envers l'humanité et envers les patries.

Que très longtemps encore le mal doive l'emporter sur le bien, la folie sur la raison, les guerres locales sur la paix universelle, hélas ! c'est trop probable ; mais rien ne nous oblige à croire que cet état violent doive s'éter-

niser et beaucoup de faits concluants autorisent l'espérance contraire. Les intérêts commerciaux, bien autrement puissants que tous les arguments d'ordre sentimental, sont une meilleure garantie de la paix que les armées, comme Norman Angell l'a solidement établi dans son maître livre de *La grande illusion*. L'opinion publique se prononce nettement contre la guerre et c'est à elle en définitive que le dernier mot appartiendra de plus en plus dans les conseils des gouvernements. Dieu merci, l'odieux lieu commun *Si vis pacem para bellum*, que les sages à vue courte continuent de répéter avec emphase comme la seule parole de salut, si elle est encore aujourd'hui la vérité, n'est pas la vérité de toujours.

PAUL STAPFER.

(*La fin prochainement.*)





LA LAIDE LOUISE

—◆—
ROMAN
—◆—

Il y a des vies qui ne sont pas simples : elles ne vont pas tout droit comme d'autres ; elles paraissent tourner en cercles, semblant repasser chaque fois au même point ; on ne voit pas que les cercles, en réalité, montent comme ceux que fait un épervier, et qu'à chaque tour l'horizon s'agrandit. Ce sont des vies qui rencontrent la souffrance et le malheur ; il faut qu'elles s'élèvent pour les surmonter ; peut-être qu'en définitive ce sont celles qui vont le plus haut. Mais aboutiront-elles, avant cet aboutissement final auquel nous arriverons tous et qui, s'il est le seul, est terriblement triste, voilà la question. Du moins il est toujours beau de voir monter.

Elle eut ce malheur, le premier dont elle eut conscience, de perdre sa mère à douze ans. Il se peut que, pour certaines natures faciles, même ce malheur qui est le plus grand de tous, de perdre sa mère avant l'âge où l'on sort du nid, se répare encore assez vite ; mais pour d'autres ! Pendant combien de temps resteront-ils marqués d'un trait particulier, timides, repliés, sans assu-

rance, désignés par cette marque du malheureux qui se reconnaît si facilement ! Parce qu'il leur a manqué cette chaleur de tendresse nécessaire à la formation complète de l'être ; et alors ce ne sera que très lentement et très tard et très douloureusement que cette formation s'achèvera, et quelquefois peut-être jamais.

Mais combien plus grave encore, quand ce malheur s'ajoute à une première disgrâce ! Pourtant l'enfance de Louise, avant cette mort, avait été en somme heureuse ; les autres enfants du village lui disaient bien, quand ils se moquaient d'elle en jouant ensemble : « Oh, les grosses lèvres ! oh, ton gros nez ! ton nez en pomme de terre ! » Mais elle n'y faisait pas attention. Il y a chez les enfants un tel don de soi au dehors, un tel élan en avant, qui ne se retrouve, bien plus tard et pas toujours, que dans l'œuvre de l'homme ou dans la maternité de la femme ; ils sont emportés légèrement par-dessus de pareilles choses.

Certes il aurait fallu qu'elle pût aller ainsi tout droit, toujours, sans s'apercevoir d'elle, comme on devrait, mais cela est terriblement difficile. Elle ne put pas. Sa mère était particulièrement tendre pour elle, peut-être à cause même de cette disgrâce. Alors, après la mort il peut sembler d'abord que rien n'est changé ; et en effet elle allait à l'école comme avant ; à la maison sa grande sœur tenait le ménage ; même elle riait et s'amusait avec les autres enfants peut-être plus violemment, étant encore enfant et comme entraînée par la vie d'avant ; mais c'est peu à peu que le rire s'éteint, et que ce pli qui s'est fait au cœur, au dedans, se marque aussi au dehors. On ne s'en doute guère soi-même, on va, on continue ; beaucoup plus tard on se dit : c'est là que ça a commencé.

Ainsi maintenant, plus repliée sur elle-même, elle devint plus sensible aux choses, et quand un garçon, pendant qu'ils revenaient en bande de l'école, lui disait par exemple, avec un mauvais pétilllement dans les yeux : « Tu vois cette tomate, Louise, tu la vois ? Eh bien, tu en as une même au milieu de la figure », et se sauvait sur le chemin en pente en faisant claquer ses socques et son gros rire, tandis que les autres riaient aussi, elle le cachait, mais elle sentait une cruelle morsure, et rentrée dans sa chambre elle se regardait dans son petit miroir un peu ondulé. Elle y voyait son visage déjà déformé par le miroir et en outre figé par l'attention, qui lui paraissait un épouvantail, avec son gros menton, ses énormes lèvres, son nez écrasé et ce front bizarre sur lequel les cheveux se dressaient tout droit. Et rouge ! Une de ces courges que promènent les enfants sur un échalas, avec une bougie allumée dedans !

Elle entrait dans cette époque de transformation où tout l'être mystérieusement travaille et souffre, qui est comme une seconde naissance, qui doit se faire dans une tiédeur bienfaisante, et avec un doux appel à la vie et au bonheur et à la beauté, mais qui se fit pour elle dans le froid et dans la solitude.

Dans le froid du dehors, et dans un feu violent du dedans. Au lieu de le former, son sang désordonné gonfla son visage ingrat et le barbouilla (encore davantage) de vermillon ; elle avait des saignements de nez qui duraient des heures. Elle restait penchée sur sa petite cuvette qui se remplissait de rouge foncé, ou surprise aux champs, courbée sur une motte de terre qui devenait noire.

Son père n'aimait pas ça, ça l'irritait, ni ses humeurs un peu bizarres quand même elle avait de la bonne vo-

lonté pour tout ce qui était de la famille. C'était — ce père — un homme violent lui aussi, devenu sombre depuis la mort de sa femme. Il avait une nature droite et abrupte ; et quand Louise, comme elle était, avait une soudaine expansion vers lui, il disait : « Point de manières ici ; je n'aime pas les manières », ce qui était une phrase qui lui servait dans toutes les circonstances, avec ses enfants et avec ses domestiques, dirigeant avec sévérité sa maison. Ainsi les fortes natures ont-elles souvent plus de peine à trouver l'harmonie et l'équilibre que les médiocres, qui cèdent et s'accordent ce que ceux-là âprement se refusent, et font retomber leur âpreté sur ceux qui les entourent. Peut-être nourrissait-il un secret remords de n'avoir pas su conserver sa femme en vie, et après avoir fait son malheur, entraîné par un tempérament redoutable, il faisait celui de ses enfants.

Le plus souvent il n'avait pas l'air de les voir ; il vivait à côté d'eux, enfermé en lui-même, et pourtant remarquait toutes leurs fautes et les leur reprochait avec rigidité. Jeanne échappait en partie à cela par une sorte d'indifférence de jeune fille tout entière concentrée sur son bonheur futur de femme, et Marius pour le moment pliait sous la main de son père. Mais Louise avec sa maladresse et sa laideur, avec ses maux et ses goûts sauvages, une grande solitude l'enveloppait au milieu de cette famille. Quand elle voulait aider Jeanne, Jeanne lui disait : « Laisse-moi, tu ne fais que m'empêcher.... Va-t'en donc d'ici, tu ne sais rien bien faire.... » Non du tout qu'elle fût méchante ; c'était une grande jeune fille qui parlait sur un ton de voix toujours égal ; mais elle était indifférente aux autres, et elle n'aimait pas à être dérangée. Et Marius, lui, quand il ne travaillait pas avec le père et le domestique, ou bien il allait retrouver ses

amis, ou bien il lisait, plein de bonne volonté, et il était sévère pour sa jeune sœur. Aussi, certains jours, quels errements à travers la maison qui lui semblait vide, le cœur soulevé par des larmes refoulées, vaguant après le fantôme de sa mère perdue!

Heureusement qu'il y avait Fanny Lavanchy et Adolphe Golay, de qui tous deux devait lui venir tant de bien, et tant de mal, et encore tant de bien, puisqu'il vous vient peut-être toujours du bien en dernière ligne de ceux qu'on aime, mais il faut savoir les aimer. Et pourquoi Louise avait pour amie Fanny Lavanchy, il eût été difficile de le dire, sauf qu'elles étaient un peu cousines, et puis parce que les contrastes, dit-on, s'attirent, et vraiment Louise, dans la générosité de cet âge, aimait dans Fanny ce qu'elle n'était pas elle-même et de quoi elle avait tant regret. Car cette Fanny était jolie, avec des cheveux blonds frisés, des yeux vifs; fine et gracieuse. Et cet âge qui pesait si lourdement sur Louise, il semblait glisser sur elle; elle devenait seulement encore plus jolie et plus vive. Et Louise se disait bien quelquefois: « Comment est-ce qu'elle peut m'aimer? »

Mais il y avait Adolphe. Ah! pour lui pendant longtemps elle ne pensa à rien, à aucune objection, à aucun doute, et lui non plus selon toutes les apparences, tant l'instinct est fort chez les enfants et rectiligne, et le don de soi ne s'arrête à rien quand il y a une sympathie naturelle. D'ailleurs aucun mot de tendresse entre eux, seulement un plaisir extrême à se trouver ensemble, comme si cela devait être ainsi. Mais bientôt vint l'âge où l'on regarde et soi et les autres, où l'on écoute les vaines voix de soi-même et des autres. Alors c'est fini d'aller droit, à son allure, fini pour longtemps. Et la pau-

vre laide Louise, il la regarda et il se regarda, elle le regarda et elle se regarda, et les voix des autres ne manquèrent pas non plus. Oh, ce jour, qui avait l'air d'un autre jour, comme plus tard souvent elle se le rappela !

C'était un dimanche après-midi. Ils devaient aller les trois ensemble voir s'il y avait des morilles dans les bois de Vaud. Ce sont des bois et des taillis qui dévalent dans le ravin de la Serine ; au-dessus il y a des croupes nues de prés, fortement modelées, portant çà et là un village avec ses toits rouges ; cela forme un grand et sévère paysage. Une sorte de bise noire soufflait, qui leur jetait à la figure la poussière de la route avec les pétales des cerisiers, tandis qu'ils montaient. C'était un printemps sec et dur ; il y avait une grande lumière crue, jaunâtre. Fanny dit : « Qu'est-ce que tu as ? Fais voir ! Mon Dieu, que tu es drôle ! Regarde, Adolphe. » Elle avait encore saigné du nez ; elle avait une narine bouchée par un caillot de sang ; et c'est vrai qu'elle avait une bien étrange mine dans cette lumière sans douceur. Fanny se mit à rire ; Adolphe jeta un coup d'œil sur elle, il fut gêné, il dit : « Venez seulement. » Fanny riait tout le temps, à propos de tout et à propos de rien ; elle renversait sa jolie petite tête en arrière ; on voyait sa gorge se gonfler de rires comme celle des pinsons qui sur les branches encore nues lançaient leurs roulades. Et elle avait aussi un joli chapeau avec du blanc comme les fleurs des cerisiers, à droite ou à gauche, ou comme les fleurs des épines dans les haies. Lui, Adolphe, il avait ses beaux habits sombres du dimanche. (Ces morilles, ce n'était guère qu'un prétexte, en somme, et ils ne compaient pas bien aller dans les taillis.) Ils avaient environ quinze ans.

Peut être pour se tirer d'embarras, soudain Adolphe

se mit à descendre en courant et en bondissant une pente raide de près ; il avait l'air dans ce paysage un peu sauvage d'un jeune poulain ou d'un jeune chevreuil. Et elle, elle, de quoi est-ce qu'elle avait l'air ? Il lui semblait qu'elle ne faisait pas partie de ce qui l'entourait, qu'elle était exclue de tout, de toute concordance, de toute harmonie. Elle savait bien que son chapeau lui allait mal, avec ses grosses vilaines roses (pourquoi des roses, mon Dieu ?), que tout lui allait mal. Elle restait en arrière d'eux, qui maintenant marchaient ensemble, parce que cette mauvaise Fanny accaparait Adolphe, et lui se laissait entraîner. Elle fit la crâne ; elle cria :

— Hé ! les amoureux, vous allez vous perdre.

Ils l'attendirent, puis ils reprirent les devants. Exaspérée par ce bouchon qu'elle avait dans le nez, elle s'était mouchée fort ; alors elle avait recommencé à saigner, et quand elle les rejoignit, elle s'était barbouillée encore de sang par-dessus cet autre sang qui lui éclatait sous la peau. Cette fois Adolphe, lui aussi, ne put pas s'empêcher de rire.

Comme elle était brave, elle n'eut l'air de rien ; elle rit avec eux, d'un rire qui augmentait sa laideur. Et ils rirent encore plus fort. Le pays lui aussi était laid, ce printemps arrêté par la sécheresse et la bise, les petites feuilles crispées qui n'arrivaient pas à s'ouvrir, les arbres comme à demi morts, ces pétales blancs des pruniers emportés en tourbillon avec la poussière, l'herbe trop grosse et trop verte, ces heurts de tons et l'absence de beauté des lignes. Et elle laide comme lui !

Comme elle fut malheureuse après ! Comme elle se regarda désespérément dans la glace, comme elle se surprit à haïr sauvagement Fanny, et Adolphe, et sa sœur, et son frère, et tout le monde ! « Pourquoi est-ce

que je suis ainsi ? Et pourquoi est-ce qu'elle est jolie, elle, et pourquoi n'est-ce pas moi qui suis jolie ? Pourquoi est-ce qu'il y a cette injustice, pourquoi est-ce que je suis laide et mauvaise, car je la hais et je les hais tous, et tous me détestent, je le vois bien. Pourquoi est-ce ainsi, qu'il y ait de telles injustices ? »

Et elle était en effet odieuse, hostile à tout le monde, « vilaine, mauvaise », comme l'appelait sa sœur Jeanne qui avait dans l'esprit une sorte de mesure stricte de justice. Et même plus de larmes ; un entêtement et un éloignement de tous.

Vint la fin de l'école, vint la confirmation, sans rien changer. Les années passaient. Quand on les vit, ces années d'adolescence, elles semblent longues à cause des désirs qui attendent, plus tard elles paraissent courtes parce qu'elles sont pauvres d'action, et on ne distingue plus leur visage ; elles se sont enfuies les unes après les autres comme des enfants qui se sauvent en se poursuivant. Elle était grande maintenant, elle était parfaitement laide, n'ayant même plus un certain attrait bizarre de jeunesse en formation. C'est l'âge où l'on va dans les bals, où les filles avisées commencent à se chercher un mari et à le marquer pour plus tard. Elle y allait aussi, elle donnait le bras aux autres filles, à Fanny Lavanchy qui se moquait d'elle ; elle y allait, mais elle était gênée, gauche, désagréable à voir et à approcher, glacée au dehors et bouillante au dedans. Adolphe parfois la faisait danser : à présent c'était un beau grand jeune homme avec une légère moustache, auquel toutes les filles souriaient et qui faisait partie d'une bande de garçons où l'on se moquait beaucoup. Comment est-ce que dans ces conditions on peut rien savoir ?

Il fallait bien pourtant qu'elle eût une contenance

dans cet abandon, et les soirs d'été ou d'automne, quand les filles vont ensemble flânant par les chemins à l'heure où le couchant sur le Jura est rouge, et les garçons embusqués les surprennent : il fallait bien alors qu'elle eût une attitude ; aussi elle adopta un genre qui lui était peut-être dicté par un côté de sa nature et qui était d'être grossière. Elle s'était dit : « J'ai une sale grosse figure, il faut donc que je sois sale et grossière. » Et elle se mit à dire des choses brutales qui choquaient, mais faisaient rire et étaient d'un effet d'autant plus grand dans cette bouche violente, et puis parce qu'elles étaient justes. Elle avait une chair et un sang auxquels ces choses étaient révélées, et puis un goût d'âpre vérité qui, après s'être tourné contre elle-même, se tournait aussi contre les autres.

Mais ça pouvait la conduire à des choses bien dangereuses. Et il y avait un garçon qui, lui, était vraiment grossier, Adrien Tavan, qui s'empara de cette manière qu'elle affectait et par là l'aurait peut-être entraînée loin, si elle n'avait pas eu le bonheur, pour ainsi dire, d'avoir un nouveau malheur, et ce fut que son père mourut.

Plusieurs fois il l'avait reprise, avec sa sévérité, de cette grossièreté dont elle usait même à la maison ; mais elle n'en avait tenu aucun compte, fermée à tout par le désarroi intérieur qui bourdonnait dans ses oreilles et la rendait sourde. Et maintenant tout à coup il était tombé malade. Il avait dû s'aliter, rongé lui aussi par un mal intérieur qui avait pris la forme d'une maladie du foie, et ce fut Louise surtout qui dut le soigner.

D'abord elle le fit avec répugnance, et puis elle le fit avec passion. Et elle se révéla alors adroite, forte et endurante au delà de ce qu'on pouvait imaginer. Les dernières semaines elle ne dormait même plus, ou du moins

se réveillait au moindre mouvement, à la moindre plainte, et elle était alors comme si elle n'avait pas dormi, et jamais elle ne manquait l'heure d'une potion, et si devant les autres elle gardait son attitude contenue, quand elle restait seule avec son père, non pas qu'elle lui dît grand'chose, sinon quelquefois : « Est-ce que tu as bien mal ? » ou « Ça va mieux à présent ; aie seulement bon courage ; » ou « Ça n'est rien, ce que je fais, et je suis bien contente de te soigner », mais elle tenait longtemps sa rude main dans la sienne, elle le regardait tendrement dans les yeux, et parfois elle se baissait et l'embrassait sur son front aux grosses rides, et il y avait alors dans chacun de ses gestes une grande délicatesse.

Lui non plus ne parlait presque pas, mais maintenant souvent il la regardait aussi, avec son œil grave, et il souffrait héroïquement, avec la résignation des paysans.

Quand il fut mort, sa peau était de la couleur de ces vieux os brunis qu'on retire du cimetière, et ses gros traits dans sa barbe toute grise avaient une sévérité terrible.

Les premiers jours et à l'enterrement même, Louise fut d'une indifférence qui choqua le monde, tandis que sa sœur Jeanne et Marius pleurèrent beaucoup ; seulement Adolphe, qui était appuyé à la porte pendant le culte et qui voyait juste le visage de Louise entre d'autres têtes, fut frappé d'une expression qui un moment changea cette laide et ingrate figure : quelque chose qui venait sans doute du dedans sembla se répandre sur elle et la recouvrir comme d'un masque de beauté grave. Cette expression, beaucoup plus tard, lui revint, mais sur le moment même autant en emporte le vent.

Ce fut donc ainsi pour elle les premiers jours : rien, ou presque rien. Mais après ! Prodigieux pouvoir de la

mort sur certaines natures : elle totalise, elle réalise pour elles celui qu'elle leur a enlevé ; il revient les visiter plus vivant que quand il vivait ; c'est ces sensibilités sans doute qui ont créé les fantômes et les revenants ; c'est pour elles sans doute qu'il a été dit : « Mon esprit reviendra parmi vous, qui vous sera meilleur que moi. » Cœurs malheureux tout de même, qui ne savent aimer vraiment que de loin et trop tard. Alors Louise comprit ce qu'il y avait de pareil à sa propre nature dans celle de son père ; alors elle entrevit le malheur qui avait rempli la vie de cet homme, et ce fut le premier malheur qu'elle vit hors d'elle-même ; alors aussi ses paroles lui revinrent, prenant une valeur infinie, et elle remonta le cours du temps, de sa maladie d'abord, puis des années, les recherchant, se répétant les mots qu'il avait dits sur elle ; une fois qu'elle avait été grossière : « Cesseras-tu de parler ainsi ? Qui veut blesser les autres, il se blesse à la fin lui-même ; » une autre fois : « Ma pauvre Louise, tu es comme moi ; il te faudra bien avoir à souffrir ; » une autre fois : « Vois-tu, la vie est dure.... Oui, il faut comprendre ça. Il faut comprendre ça d'abord, qu'elle est rude, et ceux qui croient qu'elle est légère, elle leur devient encore plus lourde qu'aux autres à la fin », et une autre fois : « La vie est juste, vois-tu, rudement juste ; on tire toujours finalement son compte, en bien comme en mal. » Et peu à peu elle voyait se révéler devant ses yeux la dignité de cette vie retirée des autres, des cafés, des assemblées, des vaines discussions, et grandir cette figure âpre à tous, mais d'abord à soi-même, lointaine à tous, même aux siens, et qui peut-être attendait l'ouverture qu'ils ne lui avaient point donnée.

Louise les passa, ces temps-là, renfermée en elle-même,

et sortant à peine de la maison, ce qui convenait à leur deuil. Les habitudes d'avant et les liaisons furent rompues, et deux ou trois fois qu'Adrien Tavan vint la relancer chez elle, elle le rembarra rudement ; pourtant il continua de venir, mais elle ne faisait plus attention à lui. Les discussions de famille auxquelles donnèrent lieu les intérêts du partage, elle n'y prit guère de part, laissant son frère et sa sœur se chamailler ensemble. Fanny Lavanchy vint la voir plusieurs fois ; elle était affectueuse, mais rapide ; elle disait une ou deux phrases aimables, et puis tout de suite elle parlait d'elle, non pas du fond, mais des choses extérieures, de ce qu'elle avait acheté, de ses robes, de ses chapeaux. Louise la trouvait follement jolie. Et elle était curieuse ! Elle regardait et touchait tout et voulait tout savoir ; elle savait bien faire la gentille ! Louise écrasait en elle-même sa jalousie, par bonne volonté, et s'efforçait de l'aimer de nouveau.

Et Adolphe ? Il était dans la Suisse allemande, placé chez de riches paysans, pour faire un stage là-bas et apprendre leurs modes de culture. Deux fois il lui envoya une carte.

Et peu à peu les idées graves que lui avait données la mort de son père non pas s'oubliaient, mais tombaient au fond d'elle comme cette grosse lie qu'il faut remettre plusieurs fois sur les jeunes vins pour leur donner de la force, et puis qui descend les ayant traversés, et le désir du bonheur monta de nouveau en elle avec force, robuste et grande fille qu'elle était devenue.

Alors il arriva que Marius, son frère, se maria avec une fille que le père lui avait interdite, et Louise comprit qu'il allait la voir depuis longtemps et qu'il ne s'était soumis que d'apparence au père, pour cela et pour le reste. C'est ainsi qu'on s'arrange, quand on est habile,

et qu'on se satisfait. Cette femme vint habiter la maison, insinuante et douce, avec une figure lisse et une chair contente ; Augustine, on l'appelait. Ces choses la bouleversèrent.

Et à bref délai il arriva encore un autre événement, c'est que sa sœur Jeanne se maria elle aussi. Après avoir été longtemps fiancée et avoir vécu dans cette attente, elle s'était défiancée, et maintenant brusquement se mariait, et avec qui, dans son impatience d'être femme ? Avec Adrien Tavan. C'était donc pour elle qu'il venait à la maison ! Et cela aussi amena un bouleversement, matériel et moral.

Car il y eut l'approche du plaisir, dont Jeanne ne se cacha point dans une maison sans père ni mère ; il y eut ces épousailles avec tout ce qui va avec, calculé pour irriter les autres filles et les autres garçons. Le mariage se fit par une chaude journée d'avant les foins, pleine d'odeurs fades d'herbes mûres, immobile, avec de gros nuages blancs suspendus tout autour du ciel et ce grand vide bleu au-dessus des pommiers, et un air mou et lâche. Des boîtes qu'on tira, parce qu'Adrien, épousant une fille qui avait du bien, avait donné beaucoup de vin pour la jeunesse, des discours, des cris, des rôderies de garçons et de filles autour de la maison. Louise, un moment n'en pouvant plus, alla se cacher dans la grange pour éclater en sanglots, d'exaspération, d'amertume et de désir. Et reparut plus rouge et plus laide que jamais. En sorte qu'Adrien, qui avait trop bu, devant tout le monde pouffa de rire et la plaisanta crûment pour se venger. Et Jeanne aussi riait.

Ce rire lui resta imprimé rouge dans le cœur. Ainsi donc sa sœur lui était aussi étrangère ! Et dans la maison où elle était née elle était maintenant chez sa belle-

sœur, chez une étrangère ! Et ce frère, toujours caché, réservé, mais assez gentil d'apparence, avec lequel elle travaillait, allait aux champs, voilà ce qu'il avait fait, et maintenant il manigançait avec l'autre !... Alors recommença pour Louise une période d'âpreté, de mutisme, de violence sourde, de paroles brutales ; parce qu'il fallait que ce cœur repassât plusieurs fois par les mêmes chemins comme pour s'y entièrement meurtrir avant de connaître d'autres routes.

Elle faisait des promenades souvent toute seule le soir, pour échapper, marchant vite, à l'heure où la terre avec les arbres est déjà noire, où le ciel est encore limpide, jaune citron, vert d'eau, ou bien, et le plus souvent cette année-là, plein de gros nuages avec des déchirures ouvertes comme des plaies sur une chair pâle ou sur du sang extravasé qui s'obscurcit comme du vrai sang qui se fige. Quel bouleversement aussi dans son cœur : elle reprenait ses griefs un à un et se les enfonceait dans le cœur. Quel sentiment de son isolement !

Parfois elle croisait un homme qui revenait encore tard des champs. On se disait peu à peu qu'elle était bizarre et on ajoutait cela à sa laideur.

Ou bien avec Fanny. Car elle s'était fait maintenant de Fanny une espèce de confidente ; elle s'était jetée sur elle ; peut-être parce qu'elle n'en avait point d'autre dans cette solitude terrible qui s'était déclarée autour d'elle, et puis parce qu'elle l'admirait ; et elle racontait à cette jolie fille, pleine de curiosité, ce qui se passait autour d'elle et ce qu'elle-même, qui n'avait point de pénétration, ne voyait pas, ne cachant pas les réalités, comme sont entre elles les filles, et elle la faisait rire d'un rire aigu et folâtre.

Cela aussi fut puni. Aussi pourquoi est-ce qu'elle le lui

dit, qu'elle avait reçu d'Adolphe une carte et qu'il revenait ? Peut-être que tout le malheur vint de là. Ah ! oui, pourquoi ? Mais il y avait en elle, à certains moments, des élans, une confiance et un tel besoin d'expansion ! Alors elle était comme une enfant : plus tard elle le regrettait ; elle se mordait les lèvres, et puis l'occasion revenue, elle recommençait. Si seulement elle avait été tout à fait généreuse, elle aurait eu aussi la force souveraine de la générosité ; mais non, elle n'en avait que l'imprudence et la sottise. Et revenaient au galop l'amour-propre, la gêne et la honte d'elle-même.

Oui, ce jour de nouveau ! Elle avait reçu cette carte ; c'était donc qu'il pensait à elle, là-bas ! Hélas, ne la voyant pas ! Vint donc ce jour. Il ne le lui disait pas, sur la carte, le jour où il reviendrait ; mais Fanny eut vite fait de l'apprendre, et par quel train. Et elle lui persuada d'aller ensemble les deux au bourg, comme pour faire des commissions et qu'elles le verraient. Histoire de rire, de regarder quelle mine il avait en revenant de chez ces Allemands. Et Louise ne sut pas refuser. C'était absurde et inconvenant ; c'est justement pour ça qu'elles le firent.

Et Louise d'ailleurs ne pensait qu'à le revoir. Voilà, on se forge quelquefois une idée sur laquelle on vit longtemps, on transporte dans les faits la chimère qu'on s'est créée dans son cœur, lorsqu'on a de l'imagination et de l'amour ; et puis soudain tout cela se déchire, et on voit la réalité. Quand Fanny vint la chercher, ce fut ainsi quand elle la vit, un voile qui se déchire ; elle se dit qu'elle était perdue ; et ce fut sans doute aussi pourquoi elle le fut.

Cette fois Fanny avait un chapeau rose, avec des coquelicots, et une robe rose aussi, et des yeux brillants

d'attente et de malice. Elle, elle avait mis son chapeau cerise et sa robe de drap olive, parce que c'était sa plus neuve ; et Fanny le lui avait conseillé la veille ; mais elle sentit tout à coup que c'était affreux.

Elles partirent à pied. Il y a une bonne heure du village à la ville. C'était une journée de septembre ; mais d'un de ces septembres plus brûlants que les jours les plus chauds de l'été. Deux heures de l'après-midi venaient de sonner, de gros nuages remontaient, d'un de ces orages qui, à cette saison, souvent pendant deux jours ne peuvent pas éclater ; une lumière violente frappait la campagne que ne variaient pas encore les teintes d'automne ; la route était horriblement poudreuse.

— Quelle chaleur il fait ! disait Louise, on n'aurait pas dû aller.

Mais Fanny avait l'air de ne s'apercevoir de rien ; elle riait et babillait :

— Crois-tu qu'on a l'air de deux folles ! Tu as de la poussière jusqu'aux yeux ; mon Dieu, que tu es rouge !

Elles arrivaient à la ville ; et Louise, en effet, avait ses bottines et sa robe couvertes de poussière et la sueur lui coulait sur le visage, et ses cheveux étaient défaits, tandis que Fanny, c'est à peine si elle avait ses souliers un peu blancs ; et sa jolie figure était seulement un peu plus rose et encore plus jolie, parce que ce qui lui manquait d'ordinaire, c'était plutôt de l'animation. Louise brossa sa jupe avec sa main, s'essuya le visage avec son mouchoir ; ce fut pire. Fanny lui disait : « Ça va très bien » ; mais elle riait en la regardant, ce qui acheva de la déconcerter.

Elles firent quelques emplettes ; Louise ne savait pas très bien ce qui allait se passer. Quatre heures frappèrent ; c'était bientôt l'heure du train. Fanny lui dit :

« Viens », et se dirigea du côté de la gare ; Louise ne voulait pas y aller. « Viens seulement ; nous dirons que nous avons une lettre à mettre au train (comme on faisait quelquefois) ; tu vois, j'en ai préparé une. » Elles portaient toutes deux des paquets dans de grands papiers ; mais elle, ils l'embarrassaient horriblement.

Le frère d'Adolphe était à la gare avec le char ; elle n'avait pas pensé à cela ; elle devint cerise, comme son chapeau. « Quel hasard ! » dit Fanny, et elle montra sa lettre. Ils attendirent devant la petite gare, sous la glycine poussiéreuse. Quelle gêne et quelle honte, et non seulement la gêne et la honte, mais tout à coup devant ce moment attendu un ennui, un écœurement, un désir d'être ailleurs à faire n'importe quoi ! Et cela c'est encore plus terrible.

Le train arriva ; Fanny se tenait tout près de son amie ; il était impossible de ne pas les voir du même coup d'œil ; Adolphe descendit ; il s'avança, les salua ; cela fut parfaitement indifférent à Louise ; tout était tellement peu « ça. » Oui, elle aurait voulu être dans sa cuisine à écosser des pois et non pas là dans cette bête de gare, voilà à quoi elle pensait. Et le sentiment aussi était en elle que cela devait arriver ainsi, qu'il ne devait rien y avoir entre eux pour le moment. On comprend qu'on obéit à une destinée en étant ainsi indifférent. Tout se décide pour vous et contre vous et on laisse tout se décider sans vous. Elle regardait ce qui arrivait comme si ça passait très loin d'elle.

Fanny, au contraire, était gentille, animée ; lui il était grave, gentil aussi, visiblement frappé de ce qu'il avait sous les yeux ; il avait davantage de moustache, il était bien, il était très bien. On leur dit qu'on les ramènerait

dans le char ; Adolphe voulut conduire pour refaire connaissance avec la jument ; il y eut une seconde d'embarras ; puis vite Fanny monta à côté de lui, et elle, Louise, monta derrière avec le frère. Pendant tout le trajet, sauf quand Adolphe deux ou trois fois se retourna pour lui poser une question, à quoi elle répondit par de courtes phrases : oui, elle s'était bien amusée à la noce de sa sœur ; non, elle ne voulait pas aller aux fêtes cet hiver ; le reste du temps elle ne dit rien. L'orage semblait vouloir cette fois éclater ; un énorme pan de nuage cuivré montait droit devant eux ; le soleil tapait, d'une pesanteur telle que, si on avait dû marcher à pied, sans doute on serait tombé, et la jument ne trotta que lourdement dans la poussière, harcelée par les taons. Cette lourdeur, cette laideur, Louise la sentait confusément partout, dans les formes de la campagne, dans ses couleurs dures, en eux quatre, gauchement groupés dans cette carriole, indécis et tirillés ; en elle-même surtout, divisée, écrasée, incapable de se défendre ; mais elle sentait aussi les forces latentes qu'il y avait en elle comme autour d'elle, et vaguement qu'une grande lutte était nécessaire pour les mettre d'accord. Et elle regardait stupidement les dos d'Adolphe et de Fanny devant elle.

Elle fit arrêter devant leur maison qui était presque à l'entrée du village ; elle descendit, et ils continuèrent. Elle ôta son chapeau déjà en passant dans le corridor, le posa vite dans sa chambre et ressortit, monta derrière la maison à travers le verger jusqu'au banc qui était là devant une haie de charmille et s'y assit. L'orage avait grandi. Elle était anxieuse de ce qui allait arriver, comme si c'était son sort qui se décidât. Un faux jour

jaune, étrange et laid, régnait maintenant, mettant comme des plaques de lumière sur les objets ; puis le manteau noir couvrit tout le ciel. Alors il y eut tout à coup un vent venu on ne sait d'où qui fit voler la poussière partout sur la route et les chemins, en grands rideaux jaunes, et tordit les branches vertes des pommiers, arrachant les feuilles ; puis très près le premier éclair s'appuya sur la terre comme une colonne et le premier coup de tonnerre la fit trembler au creux de l'estomac, et en même temps les premières gouttes, chassées par le vent et grosses, heurtèrent les feuilles comme des insectes.

Elle regarda encore un instant, puis saisit sa jupe et courut vers la grange ; mais en cette minute même une trombe d'eau arriva qui semblait ramassée, relevée par le bas, tandis qu'une lueur toute proche éclairait et qu'éclatait un tonnerre terrible, sans écho, comme une chute de pierres ; elle fut enveloppée, lavée, sur ses cheveux, sur son visage, sur sa robe, sur ses bottines, de la poussière qu'il y avait sur elle, déjà toute mouillée quand elle se jeta sous l'auvent où l'on remisait le char. A peine se secoua-t-elle, du reste, et de nouveau regarda. L'averse battit encore un moment, mais déjà emportée plus loin à travers les vergers et les champs ; l'éclair tomba encore une ou deux fois ; puis il y eut un grand silence dans lequel les branches et les toits s'égouttaient. Et il y avait un raisonnement qui se formait dans son cœur : « Souffrir, pleurer, c'est terrible, terrible, mais c'est bon. » Elle aurait voulu résister, se défendre, se révolter ; on peut se révolter et se débattre, à quoi cela sert-il ? Et il y avait quelque chose de bienfaisant malgré tout dans cette dure averse que la terre fouettée avait reçue, et elle aussi, dans ce brutal orage. La pluie reprit, fine, douce, et de la lumière cependant revenait de là-

bas, du couchant, une lumière dorée, harmonieuse, et la pluie cessa de nouveau, et les nuages se séparèrent et se mirent à glisser dans un beau ciel coloré, encore avant la nuit....

On voit ainsi quelquefois par le regard intérieur très loin en avant le chemin qui vous est marqué, et puis ensuite recommencent les pas confus dans l'obscurité. Louise fut plusieurs jours sans revoir Adolphe ; elle était gênée par ce qui s'était passé ; mais enfin il était là, dans le village ! Fanny, qui vint une fois en courant, ne lui dit pas grand chose ; elle se moqua seulement de ce qu'elle appelait l'air allemand d'Adolphe, et cela lui fit plaisir. Un jour enfin, elle le vit de loin dans la rue qui venait à sa rencontre ; son cœur se mit à battre fort : qu'allait-il lui dire ? Mais il entra tout à coup chez le boulanger. Une autre fois, il lui dit : « Ça va toujours, Louise ? » mais il était pressé. Fanny assura qu'elle non plus ne le voyait pas : il était bien changé ; ces Allemands, ils gâtent les garçons de chez nous en leur apprenant à ne plus penser qu'aux intérêts.

L'automne vint, l'hiver. Adolphe, elle le voyait de loin en loin ; il était gentil, comme gêné lui aussi, mais il avait des élans tout à coup vers elle, et elle ne voulait voir que ça ; Fanny l'endormait par des histoires. Rentrément de l'hiver à la campagne, ce grand blanc dehors monotone (et quelle mine elle avait quand elle sortait sur la neige en sabots, avec sa fanchon de laine noire attachée sous le menton et sa grosse figure qui paraissait toute ronde et toute rouge, comme une pomme rouge !), les courtes journées, l'exaspération des chambres chaudes, étouffées, de l'oisiveté ; la vie diminuée couve mystérieusement comme celle des bêtes et des plantes ; on est en pantoufles les trois quarts du jour, enveloppée dans la

laine, empêtrée dans le chaud. Frottements irritants avec ceux avec qui on vit : Marius et sa belle-sœur. C'était elle qui faisait le ménage à présent, parce qu'Augustine attendait un bébé.

Et par la maison, cette maternité en attente, les langes qu'on prépare, les petites brassières, le berceau, les conversations qui tournent toutes autour de cela. Puis le bébé naquit au milieu de l'hiver ; alors tous les soins à la mère, et Louise se mit en quatre parce que celle-ci fut assez malade ; et les soins de chaque instant à ce petit être inconscient et mystérieux qui crie. Après trois semaines, Augustine fut épanouie, satisfaite, tout à sa maternité qui coulait en flots de lait, semblant ne voir plus rien ni personne que son bébé ; toute cette animalité puissante et superbe qui s'étalait fut terrible pour Louise. Elle prenait parfois cette motte pétrie de lait et de sang rose qu'était devenu le bébé, et l'embrassait passionnément ; puis elle s'enfuyait dans sa chambre, n'en pouvant plus. Alors, au bout de tout ça, de cet enfermement, de cette exaspération de tout l'être, de ce trouble, de ces désirs, vint en mars le premier bal de la jeunesse, à la grande salle. Cela est calculé, sans le vouloir ; c'est comme les saisons du dehors pour les plantes et les bêtes ; quoi qu'on fasse, c'est la même chose : après l'hiver et les forces amassées, l'amour. Et malgré ce qu'elle avait dit, Louise y alla.

Un globe électrique qui pend au plafond éclaire avec une force brutale et fait des ombres tranchées comme avec un cheveu ; la salle est peinte en vert d'eau ; les filles sont toutes en blanc. Louise au bout d'un instant fut rouge, et ses cheveux qu'elle avait mouillés pour les peigner se décoiffèrent bizarrement, se tenant tout droits sur son front ! C'était clair qu'Adolphe fréquentait Fanny ;

il dansait très souvent avec elle, et cet air de triomphe qu'elle avait, extraordinairement jolie, Louise aurait dû le remarquer ; mais quand même, surtout au début des soirées, ces choses se tiennent encore cachées ; c'est une sorte de jeu où on donne le change, le jeu d'amour. Et puis elle était dans un état où on résiste furieusement à ce qui est, où on ne veut pas voir ; et elle ne voyait rien. Toute sa bêtise, l'épaisseur de ses sens était retombée sur elle ; elle n'apercevait qu'une chose, ses désirs ; elle était emportée comme une feuille prise dans une vire-volte.

Il y avait un gros garçon qui s'acharnait après elle ; elle lui répondait au hasard. A mesure que la soirée s'avavançait, une rage plus grande la prenait, une fureur de jalousie et de désir. C'est des moments où on fait de grandes folies.

Dans ces bals, durant les intervalles des danses, on sort généralement, ceux qui ne veulent pas rester assis aux tables sous les yeux de tout le monde. On sort, on va sur la place de l'église, sur les bancs qui sont sous les deux tilleuls, enfin dans les coins. Elle sortit ainsi avec le gros garçon. Parfois, à cette saison, il souffle une bise très froide, et où elle souffle fort surtout, c'est au tournant de l'école, où elle est comme un torrent glacé ; mais on n'y prend pas garde, on est réchauffé autrement ; et puis il s'agit de l'amour, alors on ne pense à rien, on affronte la mort, comme les insectes. Mais ce jour-là il n'y avait pas de bise ; au contraire il faisait extrêmement doux pour la saison, mouillé, un air déjà de printemps ; le vent qui soufflait, c'était le vent d'ouest, qui vient par-dessus le lac, celui qui fait sortir les premières plantes de terre et qui vous souffle chaud à la figure. Elle n'écoutait pas ce qu'il disait, elle regardait dans la

nuit ; il y avait des nuages blanchâtres dans le ciel, mais aussi des places nues, où se montraient des étoiles, peu nombreuses, grosses et mouillées. En passant elle vit Adolphe et Fanny qui causaient sur le banc du second tilleul ; quoiqu'elle les vît de dos, elle les reconnut bien malgré la nuit.

La prochaine danse Adolphe l'invita ; elle le serrait fort, sans bien savoir ce qu'elle faisait, et une fois la danse finie et bien qu'il ne semblât pas le vouloir, elle l'entraîna dehors. Elle parlait au hasard, ayant perdu la tête, n'ayant plus que son cœur :

— Viens voir ; il fait bon se promener ; dedans on étouffe, avec tout ce monde qui vous regarde ; crois-tu pas qu'on est mieux dans ce gros vent qu'il fait ? Ça vous évente, on n'a pas besoin d'un éventail ; ça vous fait voler les cheveux ; ils me chatouillent.... Non pas là, pas sous le tilleul, viens de ce côté.

Elle pensait à un banc qui était contre une grange, dans un recoin ; elle se suspendait à son bras :

— Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, je suis folle, dis, Adolphe....

A présent qu'ils étaient assis, elle se pressait contre lui, le bras toujours passé sous le sien :

— Dis, Adolphe, j'ai été tellement contente de te voir revenir ; mais j'étais bête ce jour-là ; on est bête quelquefois ; je suis ainsi, moi ; mais est-ce qu'on n'est pas des bons amis depuis tout petits, les deux ? On s'est toujours bien aimé.... Est-ce qu'on n'est pas bien ici les deux, dis?... Demain, qu'est-ce que ça fait, on n'a pas besoin d'y penser, pas vrai ? Oh ! dis, Adolphe, vois-tu, pour toi il me semble que je ferais n'importe quoi....

C'était une grosse fille au corps plein et rond, et il la sentait contre lui ; mais c'était un honnête garçon et

elle l'avait bien choisi ; c'est là qu'on voit si on a bien choisi, par un juste instinct, celui auquel en donnant son amour on se confie au fond toujours tout entière. Il eut un instant de vertige et puis se ressaisit ; il se recula sur le banc, et prenant la main de Louise dans la sienne, mais de façon à la tenir un peu à distance, il lui parla sur un ton d'amitié avec sa voix profonde :

— Ecoute, Louise, je n'ai pas été bien franc avec toi ; j'aurais dû te dire : je suis promis avec Fanny....

Elle ne bougea pas, elle dit d'une voix sourde :

— Qu'est-ce que ça me fait ? je sais bien que je suis trop laide ; mais qu'est-ce que ça fait ? Je te dis, est-ce qu'il y a besoin de penser à demain ? serrant sa main à lui faire mal.

Il ne répondit pas, ne comprenant pas quel abîme de détresse et de folie il y avait en elle et il restait sans parler, immobile. Alors elle se leva, et lui se mit à marcher à côté d'elle ; ils revinrent vers la salle ; quand ils rentrèrent, elle lui dit :

— Regarde Olga comme elle danse ; ne dirait-on pas une chèvre qui saute ? et se mit à rire très fort.

Elle resta jusqu'à la fin du bal, emportée par un esprit de bravade, et dansa avec le gros garçon, qui se nommait Edmond, Edmond Crausaz, mais ne voulut plus ressortir avec lui sur la place de l'église. Elle riait beaucoup, ayant bu plusieurs verres de vin ; elle sentait qu'Adolphe la regardait à la dérobée, et c'est qu'il y avait en effet sur son visage un éclat extraordinaire qui la transfigurait. Il était étonné de sentir au fond de lui un regret ; il se raisonna : « Tout de même elle était bien laide, et Fanny, elle, bien jolie ; » mais ça ne tranquillise pas tout à fait, ces raisonnements.

Quand Edmond la reconduisit chez elle, il voulut l'em-

brasser ; mais elle lui dit : « Une autre fois ! » et s'étant couchée, elle s'endormit tout de suite.

Le lendemain il y eut une terrible dispute entre son frère et elle. Ou plutôt d'abord entre sa belle-sœur et elle. Elle était tellement énervée qu'à Augustine qui lui demandait, comme elle faisait à tout instant, de lui apporter quelque chose, elle répondit :

— Va chercher une autre servante que moi ; j'en ai assez !

Et l'autre répliqua :

— Si tu crois que je n'en ai pas assez, moi aussi, de te voir par là ! Ne sais-tu pas te marier une fois ? Mais non, tu es trop mauvaise, trop vilaine ; on ne veut pas de toi.

— Si je voulais m'y prendre comme toi, ça serait vite fait....

Une de ces querelles de chiennes qui ont longtemps vécu près l'une de l'autre en se regardant et tout à coup elles éclatent de rage. Quand Marius revint, Augustine, dans leur chambre, lui raconta ce qu'elle voulut, et quand il se retrouva en présence de sa sœur, il lui dit froidement en regardant de côté et par terre, il lui dit comme ça :

— Tu sais, Louise, si tu redis un mot à Augustine, tu pourras t'en aller tout de suite, toi et tes frusques, quand même ce serait en pleine nuit.

Elle répondit sans réfléchir :

— Sois tranquille, vous ne me garderez plus longtemps. Et se sauva dans sa chambre.

D'abord elle s'y promena ; il lui semblait qu'un dernier soutien en elle s'effondrait : « Si Marius s'était fâché encore, elle aurait compris la colère, puisqu'au fond elle avait eu tort ; mais ce froid détachement, cette inimitié qui

s'était tout à coup découverte ! C'était donc là la famille, la maison ! »

Elle restait debout maintenant au milieu de sa chambre, la regardant. Depuis sa petite enfance, elle avait toujours eu cette chambre, étroite et longue, avec au bout la fenêtre dans ses doubles rideaux blancs de guipures, et à l'autre bout, près de la porte, le lit, un ancien lit de bois, très haut, où couchée elle touchait presque le plafond, et la commode, qui servait de lavabo, et l'armoire de sapin rouge, et le papier à bouquets de fleurs. Toutes ces choses étaient à elle, étaient une partie d'elle, étaient son dernier refuge, et voilà qu'on voulait l'en séparer ! Voilà que ceux qui auraient dû être ses alliés, au moment où elle avait le plus besoin d'eux, se dressaient contre elle, son frère, celui qui lui tenait de plus près, son frère et sa belle-sœur pour lesquels pourtant elle s'était dépensée, elle, sans jamais compter !

Ainsi tous, tous ceux qu'elle aimait, ils se détournent d'elle !

Une rage de douleur, une détresse la saisit ; elle crispait ses mains, elle avait les yeux brûlants, sans larmes ; un désespoir fou ébranlait tout en elle, comme un vent sec pendant la nuit, ébranle les volets et les fenêtres, et les fait claquer contre la maison et fait tout trembler. Et la honte cuisante de ce qu'elle avait fait la veille, de ce qu'elle avait dit à Adolphe, revenait de moment en moment la toucher au milieu de ce déchainement où il semblait qu'elle ne dût rien sentir. Alors c'était comme doit être un coup de couteau dans le corps ; alors, pour couvrir cette voix, elle parlait elle aussi à haute voix, elle disait des mots sans suite : « Ah ! les mauvais, les lâches, les misérables !... Tous contre moi, tous ! Ils veulent me déchirer, ils veulent me mettre en morceaux.... »

Comme quelqu'un qui crie dans la maison pour ne plus entendre les voix des assassins. Et elle étouffait, se tourmentant en vain dans cette étroite chambre dans laquelle entraient tristement le soir par la petite fenêtre. Alors, pour joindre l'agitation extérieure à l'agitation intérieure, et la solitude du dehors à celle du dedans, avec ce besoin que nous avons de pousser le mal à l'extrême pour que de l'extrême mal lui-même jaillisse le remède, elle noua son béguin tricoté sous son menton et croisa son châle de laine sur sa poitrine, et sortit dans la nuit qui venait.

Il faisait froid ; elle alla devant elle par un chemin qu'elle connaissait bien, qui tourne les maisons et monte vers le bois qui est en haut. Son cœur comme un oiseau épouvanté se heurtait désespérément contre cette loi qui veut que ceux que nous aimons le plus soient nos plus redoutables adversaires, et qu'il est salutaire d'être arrachés d'eux, quand même il semble que tout le sang du cœur va sortir par la blessure. Il faisait gris et froid, un petit vent âpre ; un ciel uniforme ; la terre dure et sèche, les arbres nus. Elle sentit la solitude autour d'elle comme une chose matérielle qu'on touche de la main et qui vous enserre. Et elle comparait son sort à celui des autres : « Tous ils sont heureux : Marius et Augustine, et Jeanne et Adrien, et Adolphe et Fanny ; ils se sont arrangés, ils s'aiment, ils sont heureux ; et moi je suis toute seule et chacun se détourne de moi et m'en veut.... Personne, personne ne m'aime.... Moi seule, de tout le monde, je suis malheureuse... depuis toujours vouée au malheur.... Et pourtant j'ai un cœur, un cœur qui brûle pour les autres ; mais tous ils s'acharnent à me faire souffrir. » Alors de ceux qui étant présents vous blessent, on s'enfuit vers ceux qui ne vous peuvent plus faire de mal, retirés où ils sont, et comme une corneille solitaire

elle vint voler en criant sur le souvenir des morts. Elle appelait : « Papa, papa ! » et d'une voix plus désespérée : « Maman, maman ! »

Et puis il faut bien que le vent tombe, fatigué de sa force même, et elle revint par des chemins de nuit, avec un morne calme, un vide amer. Si elle avait rencontré au coin d'une grange le gros garçon rougeaud, Edmond, sans doute qu'elle aurait ri avec lui.... Mais elle ne le rencontra pas, et elle rentra à la maison, et comme il faut bien manger, elle alla ensuite prendre sa place à table. Et il arriva que chacun se servait, mais qu'ils ne se parlaient plus. Après le souper, elle desservit, puis elle se tint debout contre le fourneau, avec des yeux fixes et des dents qui se serraient par moments comme quand soudain on vous taille la chair ou qu'on vous brûle.

Elle regardait ainsi fixement les objets, le dressoir avec les tasses et les assiettes, la lampe suspendue, puis son frère qui lisait le journal, et sa belle-sœur qui donnait à téter, tous silencieux. Elle devait s'en aller ; elle s'obstinait à ne pas s'en aller ; il lui semblait qu'elle voyait les choses et les gens pour la première fois, comme dans un tableau peint ; elle avait envie de les toucher pour voir s'ils étaient réels. Ou plutôt c'était tout le passé qu'elle avait vécu jusqu'ici qui ne lui paraissait plus réel, comme si pour la première fois de sa vie elle apercevait la réalité. Les choses et les gens lui apparaissaient comme mis à nu sous ses yeux, comme des machines démontées dont elle voyait les ressorts cachés, le dedans, vilain et bas !

Et après tout, en elle-même, étaient-elles meilleures au fond les forces qui l'avaient fait agir ? Il y a ainsi des heures de cruelle lucidité ; on en sort abattu, salutairement peut-être. Nuit d'amertume, de chagrin, de déses-

poir, de honte, passée tout entière à se tourner et à se retourner sur le matelas, reprenant et ressassant toujours en elle les mêmes pensées, sans aboutir à rien. Parce qu'on n'aboutit à rien en pensant ainsi ; il faut que la vie vous reprenne, qui vous a déposé un instant sur la grève aride, vous reprenne sur son flot puissant pour vous porter plus loin, dans son large cours qui lui ne s'arrête jamais.

Deux jours après, comme le Dr Reymond était venu voir le bébé qui était malade, en traversant la cuisine pour sortir, il la vit qui pelait des pommes de terre sur ses genoux, il la salua, voulut lui expliquer quelque chose pour les soupes du bébé ; elle répondit : « Ça ne me regarde pas. » Il l'examina une seconde, puis avec sa rondeur un peu familière d'allures, tira un tabouret de sous la table et s'assit devant elle : « Qu'est-ce qu'il y a, Louise ? » Il l'avait vue soigner son père, puis soigner sa belle-sœur et le petit ; il y avait entre eux une sympathie naturelle ; il était jeune, il avait une barbe brun roux et des yeux piqués de points d'or ; il n'était pas encore blasé par son métier, il n'y avait que quatre ans qu'il s'était établi au bourg au sortir de ses études, et le père Porchat avait été un de ses premiers malades, auquel il s'était dévoué comme on se dévoue à ses premiers malades ; alors leurs deux dévouements les avaient rapprochés, lui et Louise. Il dit : « Ça ne va pas ? » Elle hésita pendant un instant ; elle dit : « Non, ça ne va pas, entre mon frère et moi, et puis ma belle-sœur ; on a eu des paroles ensemble et à présent on ne se cause plus, et puis... je veux m'en aller d'ici. » Elle n'y avait pas pensé, à cela ; elle fut surprise de l'avoir dit. Il la questionna encore, gentiment ; elle ne dit pas grand'chose de plus ; mais il la regardait et il écoutait le son de sa

voix plutôt que ce qu'elle disait, comme il faut faire, et il comprenait. Elle répétait : « Je veux partir », décidée maintenant tout à coup, « seulement je ne sais pas où aller. »

Il resta une minute silencieux ; il se rappela comment elle avait soigné son père et sa belle-sœur, avec force et adresse et abnégation, il se rappela cela, car tout se retrouve dans une vie, à un moment ou à un autre, et il dit : « Vous devriez faire un apprentissage de garde-malades. » Elle répondit : « Moi ?... je n'aime pas les malades. » Il dit : « Vous ne savez peut-être pas si vous ne les aimez pas.... Oh, c'est un métier dur, ajouta-il, mais beau. » Il avait encore la chaleur de la jeunesse ; elle regarda dans ses yeux (c'est de ces minutes où se décident bien des choses) ; leurs regards s'appuyèrent l'un sur l'autre ; qu'est-ce qu'elle crut voir dans le sien ? elle y repensa souvent plus tard. Mais c'est la faiblesse et la grandeur des femmes, de puiser toute une vie dans un regard, toute l'illusion d'une vie jusqu'au jour où elle s'écroule, ou du moins tout un long morceau de vie. Elle dit : « Croyez-vous que je puisse ? »

Alors il fut joyeux (pourquoi ?) ; il dit en riant : « Certes, vous le pourrez ; vous étiez bien la première à l'école. » Et il savait aussi qu'elle n'était pas dénuée de ressources ; il dit encore : « J'ai un de mes amis qui est chef de clinique à l'hôpital ; je lui écrirai. » Elle l'accompagna sur la porte ; il prit sa motocyclette contre le mur, régla les petites manettes de commande pour partir ; il dit : « Vous verrez quelles satisfactions vous y trouverez. » Il tenait le guidon d'une main, il se retourna et il y eut encore un de ces regards. Il lui tendit la main et serra la sienne. « Alors à bientôt ! » puis il courut à côté de sa machine qui pétaradait, sauta dessus et il fut bientôt tout au bout de la

route. Elle restait là, à regarder : il y avait devant elle un arbre dont les fines branches nues se balançaient un peu dans le souffle du vent sur un joli ciel bleu.

Elle rentra dans la maison, ne sachant pas bien ce qui lui arrivait.

Il faut du temps aux faits pour rattraper la volonté qui dans un instant d'exaltation s'élance en avant ; pourtant cette fois les choses allèrent assez vite ; le D^r Raymond écrivit que cela s'arrangeait, qu'elle pourrait partir la semaine d'après ; puis un jour il s'arrêta en passant ; il lui expliqua des choses, ce qu'il lui faudrait, lui fit des recommandations, parla aussi à Marius (depuis que Louise avait dit qu'elle partait, ils « se causaient » de nouveau un peu) ; mais le regard de l'autre fois ne se retrouva pas, et elle vint à son départ avec un cœur qui défaillait de détresse dans sa poitrine.

Le dernier soir, la dernière nuit dans sa chambre, quand on n'a jamais quitté la maison plus de deux jours, et pourtant le bonheur de fuir le village et les gens ! Elle arrangea de partir au petit matin pour prendre le premier train au bourg ; elle n'avait rien dit à personne, aucun adieu, et d'ailleurs qui avait-elle ? Marius attela le char ; avec le domestique ils apportèrent la malle, la placèrent derrière ; elle monta à côté de lui, il fouetta le Bron, ils partirent. Le ciel était clair, l'air était assez vif ; les prés verdissaient ; on voyait des ronds de primevères sous les pommiers, et il devait y avoir des violettes dans l'herbe ; les taillis qui sont à gauche de la route avaient des chatons jaunes et verts à leurs baguettes rouges ; ces choses l'accompagnaient avec amitié ; mais c'était aussi l'odieuse route qu'elle avait faite, en sens contraire, sur le char d'Adolphe avec Fanny, et elle s'efforçait d'écarter ce souvenir. Ils n'échangèrent

pas une parole, Marius et elle ; à la gare, quand la malle fut enregistrée, il lui dit seulement : « Eh bien adieu, au revoir », lui serra la main légèrement, et alla reprendre le Bron.

Le train partit ; alors toute la compagnie de sa vie resta derrière elle, tout le bon à la fois et tout le mauvais. Mais voilà, le cœur dans ces moments est comme gelé ; il reçoit les chocs comme s'il était de pierre, il attend à plus tard de sentir les meurtrissures, quand il dégèlera. Elle se tenait droite ; elle regardait autour d'elle des inconnus, un gros homme roux en blouse, une femme en noir, à mine pâle.

Des inconnus, des choses nouvelles, le bienfait rapidement éprouvé et le vide plus longuement ressenti de l'isolement, l'effroi de cette nouveauté qui allait être sa vie. Comme le chien qu'on transporte chez de nouveaux maîtres et qui se renfonce dans un coin, ainsi elle se rencoignait au plus profond d'elle-même ; et c'est de ce fond qu'elle assista à l'arrivée à la ville, à l'entrée à l'hôpital, dans ces grands corridors où des gens sortent d'une porte à pas feutrés pour entrer vite dans une autre, où on roule des choses sur du caoutchouc, des lits, des tables ; à l'entrée dans une petite chambre blanche où il y avait deux lits de fer. Des gens gentils et pressés, extrêmement pressés et qui se sauvaient. Un long moment où elle ne sut pas que faire d'elle ; tout ça comme dans un rêve. Et puis le moment où ayant revêtu un grand sarrau de toile blanche, une sœur à figure douce dans son bonnet blanc vint la prendre et la conduisit à son premier chevet de malade, et alors, devant cette figure pâle d'enfant sur son oreiller, et ses yeux qui vous regardent en attendant tout de vous, et toutes ces figures pâles qu'elle vit, et tous ces yeux, un premier mouvement de son cœur depuis des

jours et des jours, et un sourire de la sœur qui l'observait et qui lui dit, beaucoup plus tard, quand elles eurent passé ensemble des mois et des années :

— J'ai bien vu que vous deviendriez une bonne garde ; n'est-ce pas, on voit cela tout de suite.

Et ce premier jour elle aida avec courage et un bonheur d'avoir quelque chose à faire qui l'occupât tout entière. Elle s'y laissait aller ; les choses se faisaient facilement ; elle se dit que ce ne serait rien d'apprendre. Encore pendant deux ou trois jours ce fut ainsi ; une bonne volonté la portait, et la nouveauté la distrayait d'elle-même. Elle partageait cette petite chambre avec la sœur à laquelle elle était confiée, sœur Hélène ; une grande figure très blanche, un large menton, des traits longs, mal délimités, des yeux bruns et doux, un mince bandeau de cheveux bruns entre son front lisse et son bonnet à peine plus blanc. Le soir et le matin elle disait une prière ; Louise écoutait. Elle était bonne, tranquille, réservée. Il arriva bien, quand Louise se trouvait seule un moment dans sa chambre, que son chagrin revint battre son cœur comme le vent qui, après s'être apaisé un instant, se relève ; mais elle se défendait, elle se remettait vite à un des ouvrages dont elle avait le soin, nettoyage, balayage. Ce ne sont jamais les premiers jours qui sont les plus difficiles. Mais de l'excès même qu'il a fallu pour s'étourdir il vient une fatigue ; alors on retombe sur soi-même, on se retrouve soi-même qu'on avait oublié, et tout est perdu. Alors les balayages lui devinrent odieux, alors les soins des enfants malades auprès de sœur Hélène lui devinrent difficiles ; elle s'appliqua désespérément ; plus elle s'appliquait, plus elle faisait mal ; une impatience la saisit, un écoëurement. Les exigences des petits malades et leurs manies l'irritaient, la placi-

dité de la sœur l'exaspérait. Hélas, cet élan du début qui avait tout rendu facile, qu'était-il devenu, que partout elle se heurtât ainsi aux angles avec des mains maladroites, avec un cœur maladroit ?

Ce fut un soir vers les six heures qu'ayant d'abord renversé une potion sur le lit, puis ayant brusqué un petit garçon de huit ou neuf ans, à tête ronde et dure, pleurard et obstiné, et lui ayant fait mal, en sorte qu'il se mit à crier, droite à côté du lit, tandis que sœur Hélène accourue essayait de calmer le petit être, la tempête accumulée depuis longtemps monta en elle. Elle quitta brusquement la salle et se sauva dans sa chambre, et là s'assit sur la chaise au pied de son lit. La nuit venait et remplissait la petite pièce nue autour de laquelle allait son regard ; elle ne tourna pas le bouton électrique, elle resta là immobile. Mais au dedans d'elle certes ce n'était pas immobile ; les choses se levaient les unes après les autres comme appelées : sa bonne volonté inutile, son isolement au milieu de ce va-et-vient incessant, la réserve de sœur Hélène, l'emprisonnement où elle était tenue, et la nudité de cette existence et l'éloignement du chez-elle et de ses habitudes, de la maison, de la campagne (elle revoyait les arbres et les prés et les routes du village ; elle entendait le chant des coqs et le bruit de l'horloge qu'on entend du jardin quand on se tait ; elle entendait cela dans le vide de son cœur), et puis remontant le temps, son départ où on l'avait laissée partir sans aucun effort pour la retenir, sans aucun adieu (oubliant qu'elle-même n'en avait point voulu), et ils étaient restés là-bas tous entre eux, Marius, Augustine, Jeanne et Adrien, Edmond, Fanny, Adolphe, tous heureux, et heureux d'être débarrassés d'elle, et le Dr Raymond lui-même, est-ce qu'il n'avait pas été l'instrument

dont ils s'étaient servis pour la faire partir dans cette conjuration ourdie contre elle ? Et puis sa pensée tournant en cercle, de nouveau elle revenait à sa situation présente, et n'apercevait plus dans ce qui l'entourait que froideur, hostilité, exploitation de ses forces, mauvaise volonté à lui apprendre ce qu'elle était venue apprendre ; et de nouveau là-bas, l'indifférence de Marius, l'égoïsme d'Augustine, la perfidie de Fanny, la lâcheté d'Adolphe, et son malheur et sa laideur, et la mort de son père et la mort de sa mère.

Là elle s'arrêtait. Voilà ! tout, tout dérivait de là, de ce malheur unique et immense, voilà ce qui lui avait éternellement manqué, cette tendresse et cette chaleur de mère, et une fois de plus tout se résuma dans cet appel désespéré qui résonnait dans son cœur vide comme une voix dans une voûte : *maman, maman !*

Quand la sœur entra et alluma soudain l'électricité, pour ne pas laisser voir sa figure Louise se jeta sur son lit. Alors la sœur s'assit sur la chaise qu'elle venait de quitter, et posant la main sur son dos, elle lui dit :

— Ayez du courage ; il faut du courage dans la vie, je le sais moi aussi, il faut beaucoup de courage.

Quelque chose tout à coup vibra dans cette voix tranquille ; cette main tiède restait posée entre ses épaules ; Louise se retourna, elle dit :

— Si vous saviez !

Mais sœur Hélène dit :

— Je sais ; puis, regardant l'étrange figure bouleversée qui était devant elle, elle dit : « Les natures sont différentes, mais chacune a ses difficultés et ses peines, et elle répéta : *Courage, Louise !* »

Est-ce que ce fut ce mot et son nom, dit presque comme le disait sa mère, ou bien la vraie sympathie

qu'elle vit briller dans les yeux bruns et doux : d'un mouvement impétueux elle prit la main de la sœur et se mit à la baiser ardemment ; mais sœur Hélène la retira doucement et dit en se levant :

— La petite Favre est très mal ce soir ; vous savez, celle qui a une pneumonie infectieuse ; il faut que j'y aille ; venez me rejoindre.

Alors Louise se lava le visage à grande eau, et quand elle entra dans la salle où sous la lumière blanche toutes les petites figures blanches étaient rangées de tous ces enfants qui souffraient, elle eut honte terriblement d'avoir pleuré sur elle-même.

Et quand elle arriva près de la petite Favre qui luttait entre la vie et la mort, elle perdit comme conscience d'elle-même, elle se jeta tout entière dans cette lutte pour aider la vie à triompher ; elle était de nouveau adroite et sûre ; on appliqua des sinapismes ; on mit des ventouses ; plus tard Louise voulut veiller seule, devant appeler la sœur s'il fallait ; de la nuit elle ne ferma pas l'œil, assise grave et appliquée dans cette grande salle à demi obscure où s'entendaient des toux, des plaintes vagues d'enfants, devant ce petit corps qui souffrait et dont elle écoutait chacune des respirations embarrassées, la soulevant, la faisant boire, ne vivant qu'en elle ; et au milieu de la nuit et du silence lentement l'embrassa sur son petit front moite ; et le matin l'enfant alla mieux.

F. CHAVANNES.

(La suite prochainement.)



LE PLAN DE PAIX

du président Wilson et de son ministre
M. Bryan.

Dans les temps primitifs, quand deux hommes avaient un différend, ils le vidaient par la force, en se faisant aider au besoin par leurs parents et amis. Les querelles entre peuplades, nations ou seigneurs voisins ne se réglaient aussi que par des procédés violents. Pour les litiges entre particuliers, on est arrivé assez promptement à en remettre la solution à des arbitres ou amiables compositeurs, choisis pour chaque affaire par les intéressés, et, plus tard, quand la notion du droit s'est développée, à des tribunaux permanents, composés de juges de carrière, instruits et impartiaux. Pour les nations, la guerre était restée, à peu près jusqu'à nos jours, le seul moyen extrême de faire prévaloir leurs droits, leurs intérêts... ou leurs ambitions.

Ce n'est guère que depuis la seconde moitié du siècle dernier, depuis surtout que les armées, au lieu d'être composées de volontaires, d'aventuriers ou de mercenaires, sont devenues des armées nationales, avec un service plus ou moins obligatoire, qu'on a été effrayé des

désastres que toute guerre entraîne pour les peuples, des hécatombes d'hommes valides, des ruines et des misères qui en sont la conséquence fatale, même pour les vainqueurs ; et l'on s'est demandé si, pour la presque totalité des différends entre nations comme pour les procès entre particuliers, il ne serait pas possible, à une époque aussi fière que la nôtre de sa civilisation, de trouver des moyens de résoudre ces différends pacifiquement, en épargnant aux populations les horreurs des luttes à main armée et aux Etats d'énormes dépenses stériles qui finiront par ruiner les plus prospères d'entre eux.

Il y a environ cinquante ans que des jurisconsultes et des publicistes ont suggéré l'idée de confier la solution des litiges internationaux à des arbitres désignés par les deux Etats en cause. Cette idée a été accueillie d'abord avec un certain scepticisme, assez naturel vu l'absence de toute sanction pour les sentences de ces arbitres ; mais elle a peu à peu conquis la faveur publique, surtout après l'exemple donné par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne à propos de la fameuse affaire de l'*Alabama*, qui semblait devoir amener une guerre terrible entre ces deux puissantes nations et qui a été réglée amiablement en quelques mois par un tribunal arbitral réuni à Genève.

L'opinion publique a passé pour les arbitrages de la défiance à l'engouement. Les jurisconsultes les plus autorisés en matière de droit international se sont mis alors à étudier la question, au point de vue de la procédure à suivre et des garanties à donner aux Etats intéressés. L'Institut de droit international a voté un projet de règlement ; et, lorsque, sur l'initiative de la Russie, des Conférences internationales de la paix se sont réunies à La Haye en 1899 et en 1907, elles ont consacré de lon-

gues séances à l'élaboration d'un projet de convention internationale qui a abouti à la création d'une grande Cour permanente d'arbitrage dans la capitale des Pays-Bas.

Nous ne voulons pas, quant à présent, parler de ce tribunal international, qui n'a encore eu que d'assez rares occasions d'intervenir. Nous nous bornerons à dire qu'il n'est qu'une réunion — qu'on ne saurait appeler un corps — d'environ 160 personnalités de professions diverses, que les 44 Etats du globe ont désignées, chacun au nombre de trois ou quatre, pour les représenter éventuellement à la Cour, et parmi lesquelles les parties choisissent à leur gré leurs arbitres. Plusieurs sociétés savantes et jurisconsultes éminents de l'Amérique du Nord estiment, aujourd'hui, qu'il reste un progrès à réaliser et que, à une cour où siègent de simples arbitres, qui ne sont pas essentiellement des hommes de loi et qui, d'ailleurs, changent à peu près à chaque affaire, il conviendrait de substituer un véritable tribunal permanent, composé d'une quinzaine de magistrats de carrière, choisis parmi les jurisconsultes les plus universellement respectés dans le monde, et qui, comme le font les tribunaux ordinaires dans leur ressort, jugeraient toutes les affaires de leur compétence venant à se produire dans l'un ou l'autre hémisphère.

Il n'y a pas encore lieu d'entrer dans plus de détails sur le meilleur mode de formation et sur la composition du tribunal international. Il nous a seulement paru intéressant de noter, d'une part, que toutes les autorités politiques et scientifiques se préoccupent aujourd'hui des moyens pratiques de résoudre pacifiquement les litiges internationaux ; d'autre part, que l'on songe à remplacer

la Cour d'arbitrage actuelle par des juges plus spécialement préparés à ces délicates fonctions et qu'il n'y aurait plus à désigner dans chaque cas, ce qui a toujours donné lieu entre les parties à de sérieuses difficultés.

Au surplus, tout le monde reconnaît que, pour qu'un tribunal, soit d'arbitres, soit de juges de carrière, puisse statuer en parfaite connaissance de cause, il importe que les faits aient été clairement établis par un organe analogue aux juges d'instruction qui fonctionnent dans tous les tribunaux nationaux.

Dans la première Conférence de la paix de La Haye en 1899, l'éminent professeur russe F. de Martens avait déjà proposé, au nom de son gouvernement, la création de commissions d'enquête (en anglais, *commissions of inquiry*), chargées de préciser toutes les circonstances de l'affaire, avant que le tribunal proprement dit soit appelé à prononcer sa sentence. C'est de ces commissions que nous voudrions dire quelques mots, parce que, dans ces derniers mois, cette question préliminaire si essentielle vient de faire un remarquable progrès grâce à l'initiative de M. Wilson, président des Etats-Unis, et de son ministre d'Etat, M. Bryan.

La création de commissions d'enquête a été votée, en principe, par la Conférence de La Haye, ainsi que le demandait M. de Martens. Mais, bien que presque toutes les nations aient ratifié la décision de la Conférence, cette décision est restée à peu près à l'état de lettre morte ; entre 1899 et la réunion de la seconde Conférence de la paix en 1907, il n'a été fait appel qu'une seule fois aux services d'une semblable commission, lors du grave conflit provoqué en 1904, entre la Grande-Bretagne et la Russie, par les incidents du Dogger Bank. On se souvient

que l'amiral russe Rojestvensky, en conduisant la flotte russe au Japon, crut avoir été attaqué, dans la mer du Nord, par des torpilleurs japonais naviguant au milieu de nombreux bateaux de pêche anglais, fit feu sur les navires qu'il voyait et causa de graves dommages aux bateaux anglais, en y tuant plusieurs hommes. La commission d'enquête, constituée par les deux puissances en vertu d'une convention spéciale du 25 novembre 1904, reçut pour mission « de faire une enquête et un rapport sur toutes les circonstances de l'incident et notamment sur la faute et la responsabilité éventuelles de sujets, soit de l'une des parties en cause, soit d'une tierce puissance. » La commission comprenait, outre un Anglais et un Russe, un membre français et un membre américain, sous la présidence d'un Autrichien, amiraux tous les cinq. Au bout de deux mois, elle fit un rapport dans lequel, à la majorité de 4 voix contre 1 (celle de la Russie), elle émit l'opinion qu'il n'y avait eu aucun navire japonais parmi les barques anglaises ou sur les lieux, que, par conséquent, la flotte russe avait canonné à tort une flotille inoffensive, et que le dommage devait être évalué à £ 65 000, à payer par le gouvernement russe. La Russie s'exécuta immédiatement.

Ce premier essai d'une commission internationale d'enquête en confirma l'utilité, mais démontra, en même temps, la nécessité de poser certaines règles de procédure. La seconde Conférence de la paix pourvut, en 1907, à ce besoin par un règlement en vingt-huit articles, qui fut adopté dans la séance générale du 16 octobre et ratifié, dans les six années suivantes, par vingt-neuf puissances.

Seulement, pour que la décision de la Conférence sortît son effet, il fallait que les diverses nations qui pou-

vaient se trouver en conflit se fussent tout d'abord liées réciproquement par un traité d'arbitrage, comprenant au moins l'adhésion formelle au fonctionnement préalable d'une commission d'enquête. Dès 1911, M. Taft, alors président des Etats-Unis, engagea dans ce but des négociations avec la France et la Grande-Bretagne ; mais la solution se trouva retardée parce que les projets de traité paraissaient vouloir rendre obligatoires, pour les signataires, non pas seulement la commission d'enquête, mais l'arbitrage lui-même sans nulle restriction, c'est-à-dire même dans les cas où l'honneur national ou des intérêts vitaux se trouvaient en jeu. Le Sénat des Etats-Unis ayant formulé à cet égard des objections d'ordre constitutionnel, les négociations durent être abandonnées.

Lorsque M. Wilson succéda en 1913 à M. Taft, il reprit la question et chargea de préparer la rédaction d'un nouveau texte son ministre d'Etat, M. Bryan, qui s'était déjà occupé du problème depuis sept ans, notamment à la Conférence de l'Union interparlementaire de Londres de 1906. Le Plan de Paix élaboré par les deux hommes d'Etat, et limité à l'intervention nécessaire d'une commission d'enquête avant tout acte d'hostilité, ne souleva plus d'objections de la part du Sénat et fut définitivement rédigé en les termes suivants :

« ART. I. — Les hautes parties contractantes conviennent que tous les différends entre elles, quelle qu'en soit la nature, que la diplomatie n'est pas arrivée à aplanir, seront soumis, pour enquête et rapport, à une Commission internationale constituée suivant les dispositions de l'art. II ; et elles conviennent de ne pas déclarer la guerre ou commencer les hostilités durant l'enquête et le rapport.

» ART. II. — La Commission internationale sera composée

de cinq membres nommés, un par le gouvernement de chaque partie, parmi ses ressortissants, un autre par chaque gouvernement, mais pris dans une contrée tierce, le cinquième d'un commun accord par les deux gouvernements. Les frais de la Commission seront, par moitié, à la charge de chaque gouvernement. La Commission doit être nommée dans les quatre mois après l'échange des ratifications du traité. En cas de vacance dans la Commission, il y est pourvu de la même façon que pour les premières nominations.

» ART. III. — Si les parties ne sont pas arrivées à aplanir le différend par la voie diplomatique, elles le déféreront immédiatement à la Commission internationale, pour enquête et rapport. Néanmoins, la Commission peut aussi agir sur sa propre initiative, à charge d'en informer les deux gouvernements et de requérir leur coopération à l'enquête. Le rapport de la Commission doit être terminé dans l'année à partir du commencement de l'enquête, à moins que les parties ne soient d'accord pour prolonger ce délai. Le rapport doit être préparé en trois exemplaires : un de ces exemplaires est remis à chaque gouvernement, le troisième reste dans les archives de la Commission. Les parties se réservent d'agir indépendamment, après avoir reçu le rapport, quant à la solution ultérieure à donner au litige.

» ART. IV. — Durant l'enquête et le rapport de la Commission internationale, les parties s'engagent à ne pas augmenter le programme de leurs forces militaires ou navales, à moins d'y être contraintes par un danger provenant d'une tierce puissance, auquel cas la partie qui se sent menacée communiquera confidentiellement par écrit le fait à l'autre partie ; celle-ci se trouve alors relevée de son obligation de maintenir le *statu quo* pour ses forces.

» ART. V. — Le traité doit être ratifié par les gouvernements des deux parties contractantes, et les ratifications seront échangées aussi promptement que possible. Il produit son effet immédiatement après cet échange et reste en vigueur pendant cinq

ans, au bout desquels il conserve force de loi douze mois à dater du jour où l'une des parties l'aura dénoncé. »

La simple lecture de ce texte fait voir le progrès accompli par rapport aux précédentes conceptions des commissions d'enquête. Jusqu'alors, la commission n'était qu'une commission *ad hoc*, constituée pour chaque cas spécial. La création en était purement facultative, et chaque puissance n'en conservait pas moins la liberté de passer brusquement de l'état normal de paix à l'état anormal de guerre : la commission n'avait absolument qualité que pour tirer les faits au clair. Comme on ne saurait jamais raisonnablement faire abstraction des faits, les auteurs du Plan de Paix en ont logiquement conclu qu'un gouvernement qui a adhéré à ce Plan doit ne pas rester libre de commencer les hostilités avant de savoir au juste pour quelles raisons majeures il prend les armes. D'autre part, si l'on reconnaît l'utilité des enquêtes préalables, il fallait que la commission fût permanente, obligatoire et automatique pour tout différend, quelle qu'en fût la nature, que la diplomatie ne parvienne pas à aplanir. Il est maintes fois arrivé, dans les temps passés, que l'opinion publique surexcitée ait contraint un gouvernement à faire la guerre, sans que les hommes clairvoyants et de sang-froid aient réussi à mettre un frein à ces emballements irréfléchis. Le Plan de Paix Wilson-Bryan introduit précisément dans la pratique internationale un semblable frein et donne la garantie qu'aucune guerre ne sera plus engagée sans que peuple et gouvernement aient eu le loisir d'y songer à deux fois, après avoir été dûment renseignés par des observateurs éclairés et impartiaux. Il est fort probable qu'on ne s'exposera guère à tous les risques d'une guerre lorsque les

vraies causes ou les prétextes en auront été mis en évidence. D'ailleurs le Plan de Paix n'oblige les parties à rester l'arme au pied que jusqu'au dépôt du rapport de la commission. Aussitôt le rapport communiqué, elles sont libres, si elles ne peuvent pas mieux s'entendre à l'amiable après qu'avant l'enquête, soit de déférer leur litige à un tribunal international, qui prononcera sur le fond, soit d'en remettre la solution au hasard des armes.

Le Plan de Paix Wilson-Bryan aura certainement pour effet de rendre les guerres plus rares et d'épargner aux nations le malaise que leur cause déjà la simple préparation d'armements excessifs. Il a été si bien compris ainsi que, dans les huit mois qui en ont suivi l'approbation par le Sénat américain et la communication aux puissances, trente puissances sur trente-neuf ayant une représentation diplomatique à Washington ont déclaré leur adhésion, et que sept d'entre elles ont signé avec les Etats-Unis le traité lui-même. Parmi les trente puissances adhérentes figurent tous les Etats de l'Europe, à l'exception de la Turquie et des Etats balkaniques, qui ont eu depuis deux ans de graves préoccupations expliquant surabondamment un retard ; tous les Etats de l'Amérique, à l'exception de la Colombie, de l'Equateur, de l'Uruguay et du Vénézuéla. Le Luxembourg, le Siam et le Japon, qui avaient donné leur signature à la convention rédigée à La Haye en 1907, ne se sont pas encore prononcés, non plus que la Perse, sur le Plan de Paix. Les sept gouvernements qui, non contents d'avoir adhéré en principe, ont signé le traité lui-même dans les cinq derniers mois de l'année 1913 sont les Pays-Bas et six petites républiques de l'Amérique centrale ¹.

¹ Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que

Ce généreux mouvement sera-t-il suivi en Europe, par les grandes et par les petites puissances ? Il faut le souhaiter vivement. L'adhésion préalable donnée par la plupart d'entre elles est de bon augure. Mais, comme le Plan de Paix ne peut, si nous le comprenons bien, produire son effet qu'entre deux Etats obligés à cet effet par un traité spécial, il ne sera réellement en vigueur que quand toutes les principales puissances auront fait ce que les Etats-Unis sont occupés à faire, c'est-à-dire une convention réciproque aux mêmes fins. Les Etats-Unis sont, d'ores et déjà, garantis par l'adhésion qu'ils ont obtenue en principe et par les conventions qui ne tarderont pas à être signées avec eux. Mais, pour les Etats de l'Europe entre eux, rien encore n'est fait ; et l'on ne peut qu'espérer de voir éventuellement suivi par eux tous l'exemple si sage donné, dès 1904, par la Grande-Bretagne et la Russie.

ERNEST LEHR.

M. Bryan et le ministre de Suisse à Washington viennent également de signer le traité, sous réserve de la ratification des Etats-Unis et de la Confédération, et que cinq ou six autres puissances en ont fait de même ; il y aurait donc déjà, aujourd'hui, douze ou treize traités signés avec les Etats-Unis, sur la base proposée par le président Wilson.

UN PEINTRE DE MŒURS RUSSES

ALEXANDRE OSTROVSKY¹

Du vivant d'Alexandre Ostrovsky son nom et son œuvre ont été ignorés des pays de langue française. Dans la quatrième édition de son *Dictionnaire des Contemporains* l'impeccable Vapereau le confond avec un de ses homonymes, un homme politique polonais dont toute la carrière s'est écoulée à Varsovie et auquel il attribue « plusieurs pièces qui ont eu beaucoup de succès, notamment un drame dont la censure avait interdit la représentation sous prétexte que le corps des marchands de Moscou y était trop maltraité. »

Son nom n'a été révélé à notre public que par une traduction de l'*Orage*, due à M. Legrelle, éditée à Gand en 1885 et non mise dans le commerce, et par un volume de M. Durand-Gréville intitulé *Chefs-d'œuvre dramatiques d'Ostrovsky* (Paris, Plon, 1889), qui ne renferme que trois pièces : *Chacun à sa place*, l'*Orage* et une sorte de féerie, *Fleur de Neige*.

Sauf Sarcey, qui consacra deux feuilletons du *Temps*² à une mauvaise représentation de l'*Orage* dans un théâ-

¹ J. Patouillet, *Ostrovsky et son théâtre de mœurs russes*. — Paris, Plon & Nourrit, 1912.

² Voir les numéros des 8 mars 1875 et 11 mars 1889.

tre subalterne, notre critique est en général restée indifférente à l'œuvre dramatique d'Ostrovsky. Les traducteurs commerciaux qui se jettent comme des oiseaux de proie sur les moindres romans négligent en général les pièces de théâtre. Elle ne constituent ni matière à feuilleton, ni article de cabinet de lecture.

Aurons-nous un jour la traduction complète des œuvres d'Ostrovsky, comme nous avons celle de Tourguenev, de Tolstoï, de Pisemsky, de Dostoïevsky, de Tchekhov, de Gorki et *tutti quanti*? En attendant, la monographie de M. Patouillet nous permet de nous faire une idée très suffisante de la production du fécond dramaturge et des personnages qu'elle met en scène.

I

La vie d'Alexandre Nicolaevitch Ostrovsky peut se résumer en peu de mots. Il appartient à une famille de la région moscovite, une famille essentiellement russe. Beaucoup de ses ancêtres ont été hommes d'Eglise. Son père était un modeste employé du sénat dirigeant. Il vint au monde le 31 mars 1823 dans ce quartier de Moscou qui s'appelle le Zamoskvorietchié (le Transmoskva), quartier auquel on pourrait encore appliquer le distique jadis légendaire :

Le faubourg Saint-Germain est toujours en arrière,
Et le siècle n'a pu traverser la rivière.

Ce quartier aujourd'hui envahi par les usines était naguère presque uniquement habité par des marchands, des rentiers, de petits bourgeois ; il conservait intacts les mœurs, les traditions et le langage des vieux Moscovites, et les littérateurs se plaisent à opposer sa somnolence à la vie fiévreuse et mondaine de l'autre rive.

Alexandre Nicolaevitch fit au gymnase des études médiocres, les continua sans éclat à la faculté de droit, dont il sortit pour être attaché comme gratte-papier au tribunal de commerce. Son père avait ouvert un cabinet d'avocat. Le jeune employé eut toute espèce d'occasions d'observer dans son entourage le monde des marchands et des petits plaideurs. Il notait avec soin les types et les incidents qui passaient sous ses yeux. « Si je n'avais pas été dans ce milieu, déclarait-il plus tard, je n'aurais probablement pas écrit *Une place lucrative*. »

D'ailleurs Alexandre Nicolaevitch ne se sentait pas une âme très bureaucratique. Il avait de longs loisirs et il les employait à esquisser des scènes de mœurs empruntées à la vie des marchands qui défilaient sous ses yeux, vie bien différente de celle de ces boïars cosmopolites que nos pères avaient alors l'occasion de rencontrer sur le Boulevard de Gand ou sur la plage de Dieppe.

Quelques-uns de ces essais parus dans une feuille de Moscou attirèrent l'attention de Schevyrev qui enseignait la littérature russe à l'université. Il ouvrit au jeune débutant son salon où fréquentaient nombre de savants et de littérateurs. Ostrovsky eut la bonne fortune de lire quelques essais devant ce public d'élite et Schevyrev lui prédit le plus brillant avenir.

Alexandre Ostrovsky avait alors vingt-quatre ans. Il prit au sérieux le pronostic et s'appliqua de son mieux à le justifier. Tout devint pour lui matière à notations minutieuses, tout jusqu'aux heures de loisir passées dans ces bruyants *traktirs*¹ où le Moscovite écoule une bonne partie de ses journées. Très lié avec une actrice de talent qu'il épousa plus tard, il trouva en elle un collabora-

¹ Restaurants qui jouaient en même temps le rôle des cafés chez nous. Les cafés proprement dits n'existaient pas à Moscou.

teur et un conseiller des plus précieux. Elle connaissait admirablement cette classe moyenne dont elle aussi était issue et elle apportait à son mari la pratique de la scène. On lui attribue une part sérieuse dans telle œuvre qui est restée au répertoire.

En aucun pays l'accès du théâtre n'est facile aux débutants. Ostrovsky ne connut d'abord que des succès de salon. Il lut ou fit lire ses œuvres dans les salons les plus renommés, chez Katkov, chez la comtesse Rostoptchine, chez le publiciste historien Pogodine, en présence de Gogol. En 1850 sa comédie *Le failli* parut dans la revue *le Moscovite*. Un bel esprit dont les jugements faisaient autorité déclara que dans l'histoire du théâtre russe cette pièce occupait le quatrième rang, après le *Mineur* de von Vizine, le *Malheur d'avoir de l'esprit* de Griboïedov, le *Revisor* de Gogol.

Le public ratifia ce jugement. On s'arrachait la revue dans les traktirs. Mais si la censure avait permis d'imprimer la pièce, elle veillait jalouse à la porte des théâtres. Elle refusa de laisser jouer le *Failli* sous prétexte qu'il ne mettait en scène aucun personnage honnête ou sympathique. C'était l'objection qu'on avait déjà faite au *Revisor*. On sait que le chef-d'œuvre de Gogol — comme notre *Tartuffe* — n'avait pu être représenté que sur l'intervention personnelle de l'empereur. De même que les fonctionnaires s'étaient naguère levés en masse contre Gogol coupable d'avoir dénoncé leurs abus, de même les marchands moscovites se déchaînèrent contre le gratte-papier assez osé pour livrer à la malignité publique un négociant de la première *gilde* ou classe. L'autorité tint compte de leurs griefs et l'auteur du *Failli* fut porté sur la liste des suspects et placé sous la surveillance de la

police. Il se trouvait d'ailleurs en bonne compagnie. Cette mesure absurde ne fut rapportée qu'à l'avènement d'Alexandre II. C'est ainsi que la Russie de Nicolas I^{er} encourageait les talents naissants !

Jusqu'en 1853 Ostrovsky dut se contenter de publier ses pièces dans le *Moscovite*. Il avait donné sa démission du modeste emploi qui le faisait mal vivre. Il entra à la revue en qualité de correcteur aux appointements de quinze roubles par mois, sans compter les minces honoraires que lui rapportait la publication de ses pièces.

Enfin le 14 janvier 1853 il réussit à se faire jouer sur le Petit-Théâtre de Moscou. La pièce qui la première essuya le feu de la rampe avait pour titre : *Ne t'assieds pas dans le traîneau d'autrui*, autrement dit : Chacun à sa place. Le succès fut éclatant. Cent représentations ne suffirent point à l'épuiser. Il se répéta à Saint-Pétersbourg. « Ce n'est pas une pièce, c'est une leçon », disait l'empereur Nicolas, qui voulut la revoir quatre fois. Au cours de l'année 1854 Ostrovsky donna *Pauvreté n'est pas vice*, dont la vogue fit échec à celle de Rachel qui parcourait alors la Russie et qui fut réduite à jouer en matinée, le théâtre étant retenu tous les soirs.

Dès lors la carrière dramatique d'Ostrovsky était toute tracée et il ne s'en laissa point détourner par les événements extérieurs. On chercherait en vain dans son œuvre la moindre allusion à la guerre de Crimée ou à l'affranchissement des serfs. Il reste les yeux obstinément fixés sur les types dont il s'inspire, les marchands et les petits fonctionnaires.

Une circonstance tout à fait imprévue lui permit d'étendre le cercle de ses observations. Vers 1855, le grand-duc Constantin Nicolaevitch, frère de l'empereur et ministre de la marine, eut l'idée d'organiser une mission

dont l'objet était d'étudier en détail la situation économique, la vie et les mœurs des diverses régions de l'empire et d'appeler à faire partie de cette mission non pas des fonctionnaires et des techniciens, mais des hommes de lettres, exempts des préjugés professionnels et chez qui le sens de l'observation était depuis longtemps aiguisé. Parmi ces élus je me contente de signaler ceux dont le nom est le plus connu à l'étranger, les romanciers Pisemsky, Gontcharov, Grigorovitch, les ethnographes Afanasiev, Maximov, Tchoujbinsky. Ostrovsky fut particulièrement chargé d'étudier le bassin supérieur du Volga depuis les sources jusqu'à Nijni-Novgorod. Au mois d'avril 1856 nous le trouvons établi à Tver.

Il prit très au sérieux sa mission et l'homme de lettres ne manqua pas de faire son profit des observations de l'enquêteur improvisé. Tel type, tel décor de ses pièces ultérieures est une réminiscence de cette tournée officielle dans une région pittoresque et riche en souvenirs.

En 1859 il réunit un certain nombre de ses œuvres en deux volumes et cette publication donna lieu à un article du critique à la mode, Dobrolioubov, qui mit le sceau à la réputation de l'auteur dramatique. Associé à des confrères tels que Pisemsky, Tourguénev, Nékrasov, Maïkov, Droujinine, Ostrovsky fonda la Société de secours aux gens de lettres et donna au profit de cette entreprise philanthropique des lectures publiques qui lui valurent des ressources considérables.

Ostrovsky a été presque aussi fécond que Victorien Sardou. Comme notre célèbre compatriote, il a tour à tour abordé la comédie de mœurs contemporaines et le drame historique. Mais il a été moins heureux que l'auteur de la *Famille Benoiton*. La condition des auteurs

dramatiques était beaucoup moins avantageuse sur les bords de la Moskva que sur ceux de la Seine. Le produit des pièces était très mesquin, parfois même incertain, et l'auteur de l'*Orage* avait six enfants à nourrir. Le découragement le prenait parfois. Il écrivait à un ami (27 septembre 1866) :

« Après avoir donné à la scène vingt-cinq pièces originales, je n'ai même pas obtenu qu'on me distingue un peu d'un mauvais traducteur. A ce métier je me serais assuré au moins, au lieu des tracas et des humiliations, le repos et l'indépendance. »

Néanmoins il ne laissa pas tomber sa plume. De 1868 à 1876 il ne produisit pas moins de neuf pièces originales, sans compter des traductions dont nous n'avons pas à nous occuper ici. L'empereur, qui tout d'abord avait paru assez indifférent à ses mérites, finit par lui accorder une pension viagère de trois mille roubles. Peu de temps après il fut chargé de la direction artistique des théâtres impériaux de Moscou. La tâche était rude et la santé du fécond écrivain ne put résister à ces nouvelles fatigues. Il expira le 2 juin 1886 dans son domaine de Schelykovo (gouvernement de Kostroma). Il repose dans un modeste cimetière de village.

Je ne sache pas que ses compatriotes aient encore songé à lui élever un monument qui serait bien à sa place dans sa ville natale de Moscou, non loin de ceux de Pouchkine et de Gogol. Il se l'est élevé à lui-même. Son œuvre ne périra pas. Même si elle venait à passer de mode, elle restera comme un précieux document pour l'histoire de la société et s'imposera à la mémoire reconnaissante de la Russie.

II

Sauf le drame populaire *Fais ce que dois*, dont l'action se passe au milieu du dix-huitième siècle, toutes les œuvres, tous les personnages d'Ostrovsky appartiennent au dix-neuvième siècle¹ et se rattachent de près ou de loin au monde du commerce, depuis l'humble boutiquier de quartier jusqu'au grand industriel. Autour de ces protagonistes se démènent de petits employés, des gens de loi, des parasites, des marieuses, tous plus ou moins ardents à la curée.

L'action se déroule généralement à Moscou, le plus souvent dans ce quartier du Zamoskvorietchié dont nous parlions tout à l'heure, parfois en province dans les régions du Volga que l'auteur a si bien eu l'occasion d'étudier, jamais à Saint-Pétersbourg. Cette capitale est une des villes les moins russes de l'empire et d'ailleurs Ostrovsky a rarement résidé sur les bords de la Néva.

En Russie la vie de caste est encore très persistante ; la noblesse a longtemps vécu et — sauf quelques intellectuels — elle vit encore isolée de la bourgeoisie et des marchands. Dans toute grande ville il y a le club de la noblesse et le club des négociants.

Dans le monde des marchands la condition de la famille est encore au fond ce qu'elle était dans la Russie antérieure à Pierre le Grand. Le père de famille est un tyran légal, auquel tout le monde obéit en dépit de sa grossièreté ; la mère est bornée et superstitieuse ; la jeune fille, une Agnès élevée dans un gynécée, qui n'a ni le droit de connaître le monde extérieur, ni celui de disposer de

¹ Nous laissons bien entendu de côté quelques drames historiques qui ne rentrent pas dans le cadre de cet essai.

ses affections. Pourvu qu'il se livre à certaines pratiques de dévotion, le patron peut exploiter sa clientèle et ses employés par tous les moyens qui échappent au contrôle de la justice.

Comment oserait-on traiter de filou le marchand Schiriakov ?

« A chaque fête il va à l'église. Il arrive avant tout le monde. Il observe les jeûnes. Durant le grand carême il ne prend pas de thé avec du sucre.... Si après cela il vole son prochain, où est le mal ? Il n'est ni le premier, ni le dernier. C'est un homme de négoce. Le commerce ne repose que là-dessus. Ce n'est pas pour rien qu'existe le proverbe : Sans vol pas de vente. »

Ces patrons peu scrupuleux ne se contentent pas de voler eux-mêmes ; ils dressent leurs commis à en faire autant et trouvent tout naturel d'être exploités par eux.

Ecoutez en quels termes le marchand Akhov fait la leçon à son neveu qui est en même temps son commis :

« Vole, mais sauve les apparences.... Si, vivant chez moi, tu n'a rien amassé, à qui la faute?... Ne viens pas crier misère. Je ne vais pas m'apitoyer sur ton honnêteté ; tu n'arriveras pas à m'y faire croire. Pourquoi les patrons vous paient-ils si peu ? Parce que, quoi qu'on vous donne, vous volez toujours. Alors il faut que le patron se rattrape sur les salaires. Et on vous apâte avec les gratifications, sots que vous êtes, pour que vous gardiez un brin de conscience et que vous voliez moins. »

Et ailleurs :

« Tu as donc bien peu volé que tu demandes une gratification ? »

En abusant de ces procédés peu délicats, beaucoup de négociants arrivent à devenir millionnaires et à constituer une *ploutocratie* d'autant mieux qualifiée qu'en russe *plout* veut dire filou.

Cette fortune mal acquise, ils la gaspillent le plus souvent en plaisirs grossiers, en orgies scandaleuses. Tel fait venir de Paris les accessoires de ses festins, tel autre a dans sa villa un canon pour tirer une salve quand il porte un toast et arrose ses allées avec du champagne. Tel autre se fait promener dans son parc sur une voiture attelée de douze jouvencelles. Nous voilà bien loin du *Bourgeois gentilhomme* !

Dans Molière ce bon M. Jourdain regrette de n'avoir pas étudié au temps jadis. Le marchand moscovite a le plus profond mépris pour la science et ceux qui l'encouragent. Dans l'*Orage*, Dikoï ne veut entendre parler ni de la foudre, ni de l'électricité, ni des paratonnerres :

« Qu'est-ce que l'électricité vient faire là ? L'orage nous est envoyé en punition et tu voudrais te défendre avec je ne sais quelles perches et quels piquets ! Serais-tu par hasard un Tare ? »

Ce parvenu ignorant et borné en est resté pour ce qui concerne la vie de famille aux idées du quatorzième siècle. Sa femme et ses enfants vivent dans un véritable servage. Vis-à-vis d'une épouse ou d'une fille infidèle à ses devoirs envers un mari imposé par la force il ne connaît qu'une formule, celle qui a été popularisée chez nous par Dumas fils : Tue-la ! D'autre part, s'il a le goût des plaisirs ignobles, il n'hésite point à y associer sa compagne, quitte à en faire une dépravée, quitte aussi, de retour à la maison, à parachever son éducation à coups de bûche ou de tisonnier.

Tel tient sa femme enfermée toute la journée et ne la laisse sortir que pour aller à l'église ou — bien rarement — dans les magasins. Il préfère lui envoyer toilettes et bijoux à la maison. A l'inverse de notre légendaire

M^{me} Benoiton, c'est le mari qui est toujours sorti, tantôt à ses affaires, tantôt au traktir, tantôt au club.

« Autrefois, dit l'une des recluses, j'attendais, je m'inquiétais. Ensuite j'ai cessé d'attendre. Le sommeil ne vient pas, malgré cela. Les jours de fête, au retour de la dernière messe, il se met à table ; puis il se repose deux ou trois heures ; à son réveil il prend thé sur thé. « On s'ennuie, avec toi, me dit-il, je vais faire une partie de cartes », et on ne le revoit plus jusqu'au matin. C'est comme cela que je reste seule ; de nos fenêtres, à travers le jardin, on aperçoit presque tout Moscou. Je reste là matin, soir, jour et nuit à regarder, à écouter. Une rumeur roule dans Moscou, une sorte de grand bruit ; les roues heurtent le pavé ; je pense en moi : « Bien sûr, les gens vivent, ils ont une occupation, puisqu'il vient de Moscou un bruit pareil. »

Toutes les recluses n'ont pas cette résignation :

.... Les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles ¹.

Sans avoir lu Molière ni George Sand, certaines des recluses proclament le droit à l'amour, en dehors du mariage. Telle d'entre elles — comme l'héroïne de l'*Orage* — va chercher sa délivrance dans les eaux profondes du Volga.

Chez les habitants du Zamoskvorietchié vivent encore toutes les superstitions de l'ancienne Moscovie. Les jours se divisent en favorables et défavorables ; les indigènes sont fermement convaincus que la terre repose sur trois poissons ; d'après les dernières nouvelles elle commence à remuer, ce qui est un signe fâcheux. L'homme tombe malade par suite d'un mauvais œil et il se guérit par des poudres de sympathie. Tel richard a ses astrologues qui observent les comètes et découvrent

¹ Molière, *L'école des maris*.

des hommes dans la lune et ses politiciens qui reçoivent des dépêches de la Nigritie ou des pays adjacents.

Le marchand Borovtsov se fait de la mer et du service des marins des idées tout à fait fantastiques :

« Des fois on les envoie avec leurs navires chercher où se trouve le bout du monde. Ils voguent ; ils voient des mers absolument inconnues ; les monstres marins se dressent autour du vaisseau, barrent les routes, hurlent ; l'oiseau-sirène chante. Il n'y a sur le vaisseau âme qui ne soit terrifiée ; on arrive même à perdre la parole. »

Le peu de notions sur le monde extérieur que reçoivent les habitantes de ce quartier perdu, elles les doivent à des pèlerines, à des devineresses, à des cartomanciennes.

Des parents si peu et si mal éduqués n'ont guère l'idée d'envoyer leurs enfants aux écoles. Ils ont la phobie de la science et n'inculquent à leurs héritiers que le minimum indispensable. Ceux qui désirent acquérir quelque instruction sont acculés à la ruse, au mensonge, à la révolte. Insurgés contre la famille, ils deviennent aisément des recrues pour les révolutionnaires en lutte contre l'état social.

Ostrovsky n'a point abordé à ma connaissance ce côté de la question familiale que la censure ne lui eût pas permis de porter au théâtre. Ces enfants si peu élevés sont considérés comme de véritables serfs dont les parents peuvent disposer à leur gré en les mariant suivant leur fantaisie. Si les intéressés essaient de résister, les parents ont pour leur forcer la main : pour les garçons la caserne ou la maison de correction, pour les filles, la reclusion, le couvent, le refus de la dot et de la bénédiction qui, chez un peuple essentiellement traditionaliste, fait partie essentielle des rites de la vie.

« — Ne me menace pas d'évasion, dit une grand'mère à sa petite-fille. Si les vieilles serrures sont mauvaises, nous connaissons des serruriers qui en fabriquent des neuves un peu plus solides.

» — Et vous, grand'mère, ne me menacez pas de vos serrures. Celui qui a l'horreur de la servitude et qui a bien envie d'y échapper, celui-là trouvera un moyen.

» — Peut-on savoir lequel?

» — Le tombeau. »

III

Le marchand moscovite, tel qu'Ostrovsky nous le présente sous ses divers aspects, est en somme, comme le dit fort bien M. Patouillet, un être vaniteux, violent, défiant, contradictoire, aussi dangereux par son culte étroit de la tradition que par son absurde horreur de la nouveauté, méchant, sans scrupule, parfois immuablement endurci, parfois capable de bons mouvements, mais tardifs et rarement spontanés.

Ce type, Ostrovsky l'a baptisé d'un nom qui est resté classique en Russie : *samodour*, comme qui dirait en français : *autobête* ; sa femme est la *samodoura*, et tous deux forment en somme un couple aussi odieux que ridicule.

Dès 1860 la critique reprochait à Ostrovsky de trop se complaire dans ce milieu peu sympathique, de négliger les représentants des autres classes, les nobles, les bourgeois, les fonctionnaires, les paysans. Les rares nobles qu'il a mis en scène ne sont guère plus sympathiques que ses négociants. Ce sont des décavés, ruinés soit par suite de l'émancipation des serfs, soit parce qu'ils ont mangé, bu ou joué leur patrimoine, et qui cherchent par tous les moyens — honnêtes ou non — à redorer leur

blason. Ce sont des campagnards arriérés, presque aussi grossiers que le négociant samodour.

Le marchand a l'orgueil de ses roubles plus ou moins bien acquis ; le noble a l'orgueil de sa caste. Voyez M^{me} Oulanbekov, une aristocrate d'origine tatare, comme son nom nous l'apprend. Elle a un fils ; elle aurait bien voulu l'orienter vers le service militaire, où tout noble a droit au grade d'officier ; mais, vu sa santé délicate, elle a dû le faire entrer dans l'administration. Et le voilà obligé de subir la loi des études et des examens, de concourir avec des vilains, tout cela pour obtenir un emploi que l'on donne également aux fils de pope :

» — Est-ce bien réglé, est-ce juste ? Allons donc ! Je n'aime rien critiquer de ce qui a été établi par l'autorité supérieure et je ne le permets pas à autrui. Mais cela, je ne puis le louer. Je dirai toujours bien haut que c'est injuste. »

Chez cette noblesse à peu près aussi mal élevée que la caste des marchands, Ostrovsky retrouve les mêmes vices aiguisés d'une pointe de perversité.

Bien avant lui les fonctionnaires avaient été durement étrillés par quelques-uns de ses prédécesseurs, notamment par Kapnist dans la *Chicane*, par Gogol dans le *Revisor*, par Griboïedov dans le *Malheur d'avoir de l'esprit*. Le vice que tous sont d'accord à flétrir chez le *tchinovnik*¹, c'est la vénalité. Le produit de ce qu'elle lui rapporte entre en compte dans le revenu total de son emploi. La jeune fille à marier le fait entrer dans ses évaluations : « Il n'est pas séduisant, dit la fiancée d'un fonctionnaire ; mais il donne de grandes espérances. »

De grandes espérances ! C'est ce qu'on dit chez nous

¹ Fonctionnaire.

d'un jeune homme à marier qui promet de *réaliser* prochainement des parents cacochymes ou un vieil oncle célibataire. La grande espérance du tchinovnik, c'est le poste de chef de bureau.

« C'est là une place de première qualité, déclare le soupirant. J'ai souvent affaire avec les marchands. Alors je vous apporterai beaucoup d'étoffes de soie et d'autres et sur le chapitre des vivres rien ne vous manquera. A tous les fonctionnaires on fait des cadeaux. A chacun ce qu'il lui faut. A l'un des étoffes, s'il est marié; s'il est garçon, des draps, du tricot; s'il a des chevaux, de l'avoine ou du foin ou encore de l'argent.... »

Ainsi, pour le marchand, l'idée de probité n'existe pas. Voler le client autant qu'il le tolère, corrompre le fonctionnaire autant qu'il le permet ou qu'il l'exige, voilà la loi et les prophètes.

On devine ce que deviennent les enfants élevés dans un milieu aussi grossier, aussi corrompu. La plupart se laissent modeler sans résistance sur les types qu'ils ont sous les yeux; quelques-uns essaient d'échapper à la tyrannie et, par une réaction bien facile à comprendre, ils deviennent des révolutionnaires, des nihilistes, tout prêts à renverser de fond en comble l'ordre social qui leur semble si monstrueux, dussent-ils périr écrasés sous ses ruines.

Quelques-uns poussent la vertu jusqu'à l'héroïsme. Mais il leur manque la plus sérieuse de toutes les qualités, le bon sens. Où l'auraient-ils appris? N'oubliez pas d'ailleurs la lourde tare qui pèse sur beaucoup d'entre eux : l'hérédité alcoolique, compliquée parfois d'autres hérédités pathologiques. Et vous comprendrez aisément des actes qui au premier abord semblent monstrueux, des forfaits inexplicables. *Ægri somnia!* Oui, vraiment, ce sont des cerveaux malades, ces jeunes dégénérés et beau-

coup d'entre eux sont plus à plaindre qu'à blâmer, et plus justiciables du dispensaire que du bain.

Si par hasard dans ce milieu grossier le hasard a fait naître une âme délicate, un talent généreux, on devine par quelles épreuves ont dû passer les malheureux qui ont reçu ces funestes dons. Le fait s'est produit. Récemment encore j'ai eu l'occasion d'étudier la vie et l'œuvre de deux autodidactes, tous deux nés dans le monde des marchands, tous deux morts victimes de l'entourage qui n'avait point compris leur précoce génie : le poète Koltsov¹, l'étudiante Elisabeth Diakonov².

Alexis Vasilievitch Koltsov (1809-1842) était le fils d'un marchand de bœufs dont il fut le compagnon de route, l'acheteur et le commis. Ses voyages lui avaient révélé la poésie de la steppe que Gogol a chantée en si belle prose. Ses premiers essais parvinrent jusqu'à Moscou, lui valurent de chaudes amitiés et d'illustres patronages. Mais il ne lui assurèrent pas les ressources nécessaires pour mener une vie indépendante, pour échapper à la tutelle odieuse d'une famille qui ne le comprenait pas et qui le considérait comme un dégénéré, un déclassé, un fainéant.

« Que suis-je ? écrivait-il à son protecteur, le critique Bielsky. Un homme sans individualité, sans parole, sans rien. Une lamentable créature, un misérable être qui n'est bon qu'à traîner de l'eau et du bois, un mercanti, un grippe-sou, un juif, un tzigane, une canaille ! Voilà ce que je dois être, voilà au milieu de quels éléments je dois résider. Ce n'est que dans ces milieux-là que je suis un citoyen.... Avec qui dois-je faire des affaires ? Avec ces gens-là ? Ce sont des filous. Donc je dois être aussi un filou. Et cela je ne le veux à aucun prix.... »

¹ *Correspondant*, année 1911. — ² *Nouvelle Revue*, année 1909.

Si encore ces filous lui avaient assuré les conditions de la vie matérielle ! Il souffrait tout ensemble de la poitrine et de l'estomac. Son père lui refusait du thé, du sucre, du bois de chauffage et jusqu'à l'argent nécessaire pour s'acheter des médicaments.

Alexis Koltsov s'éteignit à l'âge de trente-trois ans.

Elisabeth Diakonov, morte à vingt-sept ans, présente un cas peut-être encore plus douloureux que celui du poète. Elle est née vers 1875 à Nerechta, — non loin de Iaroslav dans la région du moyen Volga, — d'une mère détraquée, névropathe, d'un père alcoolique... et pis encore. Dès son enfance elle a eu le goût passionné de l'étude, la manie de réfléchir, de noter ses sensations. Elle tient à partir de l'âge de douze ans un journal, merveilleusement écrit, plus intéressant au point de vue psychologique que celui de Marie Bachkirtsev, mais qui malheureusement n'est connu jusqu'ici que par les extraits que j'ai traduits. Ses parents ne songent qu'à lui donner l'éducation élémentaire nécessaire à une future commerçante pour la marier ensuite à un homme de sa caste. Elle, elle rêve d'une éducation supérieure, intégrale. Et ce sont des luttes perpétuelles contre cette mère bornée, névropathe et jalouse.

Dans une lettre citée par M. Patouillet, Elisabeth se proclame elle-même une héroïne d'Ostrovsky :

« Par un côté de ma vie j'appartiens personnellement au *Royaume des ténèbres*. J'habite la Zamoskvorietchié. Mes bisaïeuls, mes aïeuls, ce sont tous des types d'Ostrovsky. La génération de mon père et moi-même venons d'eux en droite ligne. Vous devez comprendre maintenant comme je puis pénétrer et apprécier ce dramaturge.... »

Dès les premiers jours où Elisabeth se met à réfléchir, elle prend la vie en horreur; elle souhaite la mort, mais,

comme elle est encore chrétienne, elle n'ose pas songer au suicide. Elle découvre un moyen élégant d'échapper à la vie. Elle ira voir une amie tuberculeuse; elle l'embrassera et, qui sait ? elle aura peut-être la bonne fortune de contracter sa maladie.

En attendant cette mort qui s'obstine à ne point venir, elle s'amuse à réfléchir sur le but de la vie sans considérer que le dogme chrétien lui fournit sur ce grand problème toutes les lumières qu'elle peut désirer.

Une fois majeure et en possession d'une petite fortune, elle se hâte d'échapper à la contrainte maternelle. Elle se précipite à Saint-Pétersbourg pour y suivre des cours supérieurs. Elle s'enivre d'une science qu'elle ne comprend pas toujours. Elle rêve d'*aller au peuple* (c'est la formule russe) pour lui porter la bonne parole, améliorer ses mœurs et sa condition.

Rien ne l'empêcherait d'accomplir immédiatement ce rêve. Mais il faut d'abord qu'elle aille achever son éducation à Paris. Elle vient faire son droit place du Panthéon, étudier les pandectes et le code civil pour y trouver les moyens d'améliorer la condition des moujiks. Elle commence par ne pas améliorer sa santé. Elle est obligée d'aller chercher des soins gratuits à une clinique d'hôpital. Elle n'a guère fréquenté jusque-là que des compatriotes grossiers et mal élevés. Elle tombe sur un interne parisien qui l'accueille avec politesse. Du premier coup elle en devient amoureuse et se forge une félicité « qui la fait pleurer de tendresse. »

Il l'épousera; elle lui apprendra le russe et elle l'em mènera en Russie, où il soignera gratis des moujiks peu ragoûtants, tandis qu'elle leur enseignera leurs droits et leurs devoirs d'après les codes de Justinien et de Napoléon. Mais un beau jour elle découvre que son guéris-

seur va épouser une Française. Elle décide de dire adieu à la vie et s'en va se tuer dans le Tyrol.

IV

Si l'on considère que ce drame se passa il y a une dizaine d'années, on sera tenté de croire que la classe des marchands n'a guère progressé depuis la mort d'Ostrovsky, qu'elle est toujours le royaume des ténèbres, qu'elle reste pétrifiée dans ses défauts, ses vices ou ses préjugés. Mais il ne faut pas juger uniquement une catégorie sociale d'après les catastrophes dont elle a été la cause ou le témoin, d'après les satires ou les comédies qu'elle a inspirées.

Malgré ses misères incontestables la classe des marchands reste une des bases sociales de la Russie, et l'avidité même qu'elle manifeste dans les affaires est une des conditions de la richesse nationale. Un des grands malheurs de la Pologne, c'est de n'avoir pas eu cette classe de commerçants, c'est d'avoir abandonné le négoce et l'industrie à des Israélites ou à des Allemands.

Parmi ces négociants si maltraités il en est un certain nombre qui ont su s'élever au-dessus du niveau de leur caste, qui ont employé leur fortune à des œuvres d'utilité publique ou d'intérêt national, à ouvrir des écoles, à créer d'importantes collections. Rien qu'à Moscou, je pourrais citer deux musées célèbres qui doivent leur fondation à de riches négociants dont ils portent le nom. Ces types de Mécènes et de patriotes n'appartiennent point au domaine de la satire ou de la comédie. L'observateur impartial a le devoir de les signaler à la reconnaissance de leurs concitoyens et de l'étranger.

LOUIS LEGER.

FIDÉLITÉ

Bien peu de périodes historiques ont connu plus de palinodies, de revirements, de trahisons que celle où la Révolution, après s'être carrée dans les meubles de Capet, dégringola l'escalier de service sous la botte du Petit Caporal.

Et sans doute il ne faudrait point se montrer trop sévère. Décimée en 1793, la noblesse lut dans la proclamation de l'empire un appel déguisé à sa reconstitution. Beaucoup firent crédit au soldat de fortune pour recouvrer leur propre crédit et leur propre fortune.

Le sans-culotte est plus excusable encore : de sujet devenu citoyen, le voici bientôt duc et pair. Chaque régime lui apporte un avantage ; pourquoi ne les respecterait-il pas tous ? Pourquoi un laquais méprisera-t-il le maître qui lui donne des cigares, alors que, dans sa place précédente, il était contraint de les voler ?

Cette fidélité d'intérêt est si commune que l'on ne s'étonne plus à voir la même tête coiffée tantôt du bonnet rouge, tantôt du chapeau gansé, et le même homme servir avec un même empressement la république, l'empereur, puis le roi, dont il se vantait naguère d'avoir brisé la couronne.

Le comte de Proisy d'Eppe a publié en 1815, sans nom d'auteur, un *Dictionnaire des girouettes* et il donne comme sous-titre à son ouvrage : *Nos contemporains peints par eux-mêmes*. Si le comte l'avait pu, il aurait certainement poursuivi ses recherches et peut-être eût-il ajouté bien des noms encore à la liste des individus qu'il signale pour avoir sacrifié à toutes les idoles du jour. Son épigraphe est caractéristique : « Si la peste donnait des pensions, la peste trouverait encore des flatteurs et des serviteurs. » Flatteurs et serviteurs sont copieusement présentés par Proisy au cours de son pamphlet qui ne compte pas moins de 471 pages. La fidélité, l'habileté aussi dans l'art d'accommoder ses intérêts sont — à le lire — de règle.

La vraie fidélité, celle qui, débarrassée de toutes les ambitions personnelles, demeure comme un pur cristal, est assez rare. Mais elle se rencontre. Quelques ouvrages récemment parus nous ramènent à elle¹. Après les flibustiers de la politique, après les lâches, voici quelques personnalités de tendances et de milieux différents agissant toutes sous l'impulsion de convictions qui ne varient pas.

Sans doute on ne saurait louer tous leurs actes ; leurs mobiles sont, le plus souvent, critiquables ; mais il y a de la noblesse dans leurs erreurs, leur aveuglement entraîne la sympathie, leur fanatisme n'est pas exempt de grandeur ; qu'ils souffrent ou qu'ils triomphent, — le

¹ *Journal d'émigration du comte d'Espinchal*, publié par E. d'Hauterive (Paris, Perrin, in-8°), et, à la librairie Plon : *André Chénier*, textes choisis par Firmin Roz ; *Mémoires de Thibaudeau* ; *Le duc d'Enghien*, par H. Welschinger ; *Souvenirs du comte de Montbel*, publiés par G. de Montbel ; *La duchesse de Berry et les monarchies européennes*, par Etienne Dejean.

triomphe s'incarne parfois dans la souffrance, — ils ne s'écartent pas de ce qu'ils appellent L'HONNEUR.



André Chénier fut de ceux-là. Je ne dirai pas, suivant le cliché connu : « Ce poète avait l'âme d'un sage. » Ce serait tout à fait inexact... et insuffisant. Mais notez qu'un sage eût été peut-être amené par de pressants raisonnements à conserver sa tête au lieu de l'offrir délibérément à l'échafaud.

Par ailleurs, André Chénier n'avait pas les caractères distinctifs qui décèlent le sage. Impétueux et ardent, s'il sut, aussitôt sorti du collège, choisir entre « la vaine renommée et la vraie gloire », il ne fuyait point le monde équivoque d'artistes, d'abbés, de gens de lettres, de grands seigneurs et de grandes dames dont la chronique recueillait les mots et les aventures. « On le voyait, écrit M. Firmin Roz, aux fameux soupers du financier Grimod de La Reynière, et il goûtait la voluptueuse dissipation des dernières années de l'ancien régime, où il fallait avoir vécu, disait Talleyrand, pour apprécier la douceur de vivre. »

En notre époque de recherches psychologiques, il n'est pas sans intérêt de déterminer comment André Chénier fut conduit de la légèreté à l'héroïsme.

Cet homme connu de 1787 à 1790 ce que c'est que « l'arrachement. » Il fut, pendant ce laps de temps, secrétaire de M. de la Luzerne, alors ambassadeur de France à Londres. Son père avait préparé, exigé ce départ ; mais loin de ceux qui avaient été la couronne de sa jeunesse folle, le poète eut un de ces ressauts de l'âme, dont les traces, pour se dissimuler, sont certaines. C'est à cette époque qu'il écrit :

Je compte les moments, je souhaite la mort;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc ? » et me prenne la main.

A la base de la transformation morale et intellectuelle que subit André Chénier à Londres, il y a plus que de vains regrets et du spleen : des événements se déroulent dans son propre pays, dont il suit la marche avec un regard d'acier. André Chénier se prépare. Son amour pour l'antiquité et ses maîtres, son admiration pour les héros dont il connaît la vie et cultive les maximes vont muer l'homme de plaisir en un homme d'action. En 1789, son père, M. de Chénier, écrit une brochure intitulée : *Idées pour un cahier du tiers état de la ville de Paris*. La préface compte dix lignes et se termine sur ces mots : « Le seul amour-propre qui puisse animer un bon citoyen dans les circonstances où nous sommes, c'est de servir la cause publique. » Et lorsqu'André rentre, en 1790, il semble bien que ces mots vont être désormais, inconsciemment peut-être, le viatique de sa courte carrière.

A peine de retour à Paris, il fréquente le salon de Lebrun, l'atelier de David, et rencontre Necker, Alfieri, Malesherbes, M^{me} de Staël. Mais sa vie ne se terrera pas dans les lieux où l'on cause. André Chénier a une idée et veut la servir, la servir jusqu'au bout, dût-il lui en coûter la perte de sa liberté, la mort. Le 24 août 1790, il signe à Passy son *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, dont le succès fut européen et dans lequel, avec une merveilleuse éloquence, il stigmatise les fauteurs de désordre, les amis du désordre pour le désordre, qui menacent, avant de les massacrer, les

hommes « depuis de longues années imbus et nourris des idées de liberté... mais fermes et modérés », parce qu'ils sont prêts :

« Citoyens honnêtes et timides, s'écrie-t-il en terminant, les méchants veillent, et vous dormez. Les méchants sont unis et vous ne vous connaissez pas. Les méchants ont le courage de l'intérêt, le courage de l'envie, le courage de la haine; et les bons n'ont que l'innocence et n'ont pas le courage de la vertu. »

Ce ne sont pas là que des mots: grouper les courages; sans se lasser, stigmatiser, apostropher; sans se lasser davantage, écrire d'une main sûre les sacrifices à faire à la vérité, à la liberté, à la patrie et promettre, comme une gloire, l'échafaud, l'échafaud gravi avec une conscience orgueilleuse et pure.

Et ce fut le sort de cet homme. Destiné aux muses, paré d'érudition, coiffé de galanterie dès l'adolescence, il meurt sur l'échafaud, fidèle à ses principes, fidèle au dogme impérissable de la justice.

Son frère Marie-Joseph ne suivit point son exemple. Le *Dictionnaires des girouettes* le signale pour avoir écrit une *Apothéose de Marat* et ces vers :

Gloire au peuple français ! Il sait venger ses droits.

Vive la république, et périssent les rois !

Ce qui ne l'empêcha point de louer le génie de Napoléon et de toucher une pension de 6000 livres sur la cassette impériale. S'il eut connaissance de ce fait, le comte d'Espinhal, dont M. Ernest d'Hauterive publie le journal au temps de l'émigration, dut en être vivement ému. Les reproches qu'il adresse aux royalistes notoires convaincus d'avoir pactisé avec la Révolution sont exprimés de manière véhémence.

Ne croyez pas, cependant, que ses notes forment un chapelet d'invectives : il y a, dans ce journal écrit au jour le jour, des impressions aussi variées qu'en pouvait ressentir un noble très ancien régime au cours d'aventures souvent dramatiques mêlées à d'autres aventures, beaucoup moins dramatiques, mais ne manquant pas de saveur. Car M. d'Espinchal, fidèle à ses princes malgré tout, ne cèle rien de sa vie pendant les années où, pour les suivre, eux et leurs prétentions, il courut la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la Belgique.

Bien qu'il ne fût point attaché à la maison de Condé, d'Espinchal demanda au prince de partager son sort à l'heure du danger. Pendant dix années il avait vécu dans son intimité, il avait été convié à ses fêtes, il avait participé à ses plaisirs. Condé obligé de quitter précipitamment Chantilly, c'était d'Espinchal obligé d'honneur à se lancer avec lui dans l'inconnu.

« Jamais le spectacle de ce départ ne sortira de ma mémoire, écrit-il. J'ai toujours devant les yeux ce chef respectable de l'illustre maison de Condé, en redingote bleue, l'épée au côté, emmenant sa famille, quittant froidement sa magnifique habitation, laissant dans les larmes tous ses bons serviteurs qui se désolaient de ne pouvoir le suivre. Rien ne m'a plus frappé, je l'avoue, que cette épée sous sa redingote. Il semblait que c'était le seul bien qu'il ne voulût point abandonner. »

On connaît les pérégrinations auxquelles durent se livrer les émigrés avant de se retrouver au quartier-général de l'armée de Condé. Divisés en petits groupes, ils gagnaient la frontière, franchissaient monts et vaux, séjournaient des semaines dans telle ville où quelque accident de carrosse leur avait imposé un arrêt, se retrouvaient parfois au sein de la bonne compagnie de

l'endroit et, bien vite, renouaient leurs petites intrigues, enrubannant ainsi leurs plus cruelles douleurs. Ils ne s'en cachaient nullement. Après avoir longuement conté son passage à Venise, d'Espinchal, qui écrit pour son fils, trace ces lignes : « Ainsi, tout bien considéré, mon cher fils, en attendant qu'il plaise à Dieu de nous rendre meilleurs, soyons fidèles au Roi, à l'honneur et aux belles. » Et ce sont bien là tous ses principes. La morale n'y trouve pas son compte, mais pourrait-on tenir rigueur à cet homme qui ne vit jamais autour de lui que libertinage et galanterie, et qui remplit son devoir de partisan jusqu'au bout, au péril de ses jours ?

Pourtant l'heure viendra où d'Espinchal lui-même fera appel aux règles élémentaires de la morale publique : le gentilhomme, appelé à suivre de près la vie des princes de l'émigration, regrette de les voir s'adonner comme de vulgaires hobereaux aux distractions les plus futiles, alors que l'intérêt de la noblesse, de la royauté, de la France est entre leurs mains.

« Je retrouve à Schönbornslust le ton, les airs, les intrigues dont les princes ont plus que jamais besoin de purger leur intérieur. Des petits paquets de femmes et d'agréables, des moqueries et des impertinences, des parties de quinze dont le gros jeu est insultant pour la pauvre et respectable noblesse qui en est témoin, tout cela est établi depuis un mois. M^{me} de Balbi a tous les airs de la favorite de cette petite cour. »

Et cette cour dépense sans compter ! A Coblençe, cela sera pis encore. Les princes montent un état de maison considérable, avec pages, livrées, sentinelles d'appartement, — cent couverts par jour. Chacun d'eux a ses deux compagnies de garde. Déjà l'on distribue des sièges, l'on accorde des grades, l'on octroie des survi-

vances, et tandis que les uns, pour atteindre Monsieur, font assaut auprès de M^{me} de Balbi, d'autres visent aux faveurs du comte d'Artois et tentent de circonvenir M^{me} de Polastron.

« Il est temps que la trompette sonne, s'exclame d'Espinchal, que les petits-fils d'Henri IV se mettent à notre tête, que leurs panaches blancs nous montrent le chemin où la gloire nous appelle. »

Le 21 juillet 1792, l'heure semble venue. A Bingen, le comte d'Artois passe en revue ses fidèles, de commandeurs ou de chevaliers de Malte qu'ils étaient naguère devenus cavaliers du roi en garnison dans les villages palatins ! Mais, bien vite, il faut déchanter. Le siège de Thionville ridiculise, même à ses propres yeux, la petite troupe, et son quartier-général, « une foire considérable, » détruit par son luxe inutile les sympathies qu'il s'était acquises dans les cours allemandes. Et c'est alors la retraite, la dislocation en trois corps de cette armée de 22 000 gentilshommes réunis dans le péril et qui eût marché si volontiers à la gloire, la proclamation de Liège, signée par les princes le 23 novembre 1792 pour licencier momentanément les défenseurs de la royauté.

Qu'il le voulût ou non, — et il est incontestable qu'il n'en eut même point l'idée, — le comte d'Espinchal a écrit un violent réquisitoire contre l'émigration des princes. Les mots qu'il lance contre Necker, « voué à l'exécration éternelle ; » les calomnies qu'il répand sur le compte de M^{me} Necker ; ses jugements sur M^{me} de Staël, « la guenon genevoise, » sur La Fayette, « ce geôlier, » — tout cela est bien peu de chose à côté de son témoignage vivant et vibrant sur la conduite des princes et de leur suite pendant les premiers temps de leur exil.

Il ne faudrait cependant pas généraliser. Telle figure force l'estime, la sympathie, l'admiration. Ainsi, Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien. « Je ne sais pas servir mon roi en frac, » mandait-il à M. de Marans ; et il en fit la preuve.

Le duc, dont M. Henri Welschinger vient de conter d'une manière définitive l'enlèvement et l'exécution, était, lui, de la lignée des grands militaires. Singulièrement agile, habile à manier l'épée, bon chasseur, danseur gracieux, sa jeunesse s'auréolait de bravoure. Un vrai Condé. Son commandement à l'armée royaliste l'amena à Ettenheim. Contre son gré, semble-t-il, car M. Welschinger rappelle que le duc eût voulu lutter dans son pays en faveur de la royauté, au lieu de préparer à l'étranger l'attaque de la Révolution.

Ettenheim, qui devait être si funeste au duc, lui prodigua tout d'abord les sourires d'une tendre passion. Il y rencontra la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, à laquelle il ne tarda pas à s'unir secrètement, contre le gré de son grand-père, le prince de Condé, qui visait pour lui une alliance avec une maison souveraine. Le couple vivait simplement. Il ignorait le faste de Coblenze. L'intrigue des salons improvisés au cœur même des camps lui était étrangère. Entre deux plans de combat, le duc cultivait son jardin, proche le presbytère et l'église au clocher pointu.

Parfois il voyageait. En 1802, il gagne la Suisse, son pays de prédilection. Il passe à Appenzell ; il visite la vallée du Rhin, étudiant les lieux où les Français ont établi des ponts pour pénétrer dans les vallées adjacentes. Il est à Ragatz, village incendié par les troupes françaises dans leur dernière retraite ; il est à Coire, à Urseren

puis au Grimsel, et va jusqu'au pied du Finsteraarhorn. « Je conseille à tout voyageur sérieux de diriger sa marche vers cet affreux séjour. » (*Mémoires.*) Il veut revoir l'hospice du Saint-Gothard : en vain. « Il a été brûlé. Le bon capucin n'y est plus. Il n'y a plus qu'une mauvaise auberge tenue par un paysan. » Mais voici le Tessin, les berceaux de vigne, les châtaigniers, les bois de noyers. Le 13 août, il arrive à Glaris et bientôt il est au bord du lac de Zurich qu'il décrit en poète. Il rêve sur le tombeau de Gessner, « le chantre des pasteurs. » Et, le 20 août, il rentre à Ettenheim, ne se doutant pas qu'il vient de faire son dernier voyage.

Le drame se précipite : deux ans ne s'écoulent pas que le duc est enlevé sur l'ordre du Premier consul, avec la complicité du général Savary, du général Hulin, — cet ancien garçon limonadier, vainqueur de la Bastille, — de Talleyrand et de tant d'autres. Un interrogatoire de pure forme, — la tombe du duc est déjà creusée dans la cour du château de Vincennes, — un jugement sommaire, et ce prince de trente-deux ans est fusillé sans que l'on puisse invoquer une excuse à ce crime. Car l'histoire permet de rétablir les faits et M. Welschinger apporte à leur démonstration non point l'appui de savantes hypothèses, mais celui de textes précis. Il y a quelque chose de tragique à lire la reconstitution, jour après jour, de l'enlèvement, à voir les responsabilités, naguère éludées, s'appesantir sur les épaules de ceux qui avaient cru emporter leur secret dans la tombe.



Est-ce à une admiration béate pour tous les actes du Premier consul devenu l'empereur que nous devons de ne pas trouver dans les *Mémoires* de Thibaudeau son

appréciation sur l'exécution du duc d'Enghien ? Ne serait-ce pas plutôt à la haine qui l'animait contre les Bourbons ?

Car ce révolutionnaire, encore que préfet de l'empire, demeura fidèle à ses premières idées. En servant Napoléon après avoir servi Bonaparte, il entendait servir encore la Révolution. Thibaudeau retardait et on le lui fit bien voir. Maintenu dans un emploi administratif à vrai dire important, il fut toujours écarté des plus hautes charges par l'empereur. Ce ne fut qu'en 1852, et parvenu à un âge où il ne pouvait plus nuire, que l'ancien conventionnel fut appelé au Sénat par Napoléon III.

Les souvenirs de cet homme ont une saveur très particulière. Placé à proximité de tout ce qui comptait sous l'empire, ayant lui-même joué un rôle lui assurant certaines places, il juge les hommes et les choses avec un esprit toujours semblable. « Il eut ses fidélités, » a écrit M. Aulard, et, à le lire, il est certain qu'il fut toujours fidèle à lui-même, c'est-à-dire qu'il s'efforça de ne point contredire par sa conduite ses convictions de toujours. Il fut aussi fidèle à ses amitiés, à une époque où il y avait quelque mérite à demeurer constant. Tout au contraire du comte d'Espinhal, il continua à professer le plus grand respect pour Necker, et la plus vive admiration pour le talent de M^{me} de Staël, encore qu'il se fût brouillé avec elle. Ce jurisconsulte, ce « révolutionnaire morose, » comme le définissait Thiers, savait être homme de salon. Oh ! non point de ceux qui parodent, une main flattant le jabot et l'autre caressant la garde d'une inutile épée : Thibaudeau avait fréquenté les cercles d'avant 1789 et sa tournure même en faisait foi. Ses *Mémoires* nous donnent de bien curieux détails sur ces cercles et sur ces salons.

Tel celui de M^{me} Devaines. Talleyrand, Boissy d'Anglas, Suard, Morellet, des consuls, des ministres, des notabilités de l'ancien régime s'y rencontraient. Il s'y faufila certain jour un jeune Allemand, spirituel, insinuant, le baron Dalberg, envoyé du margrave de Bade, le même que nous retrouvons ministre d'Etat français en 1814 et plénipotentiaire au Congrès de Vienne avec Talleyrand.

Thibaudeau cite, à plusieurs reprises, les lettres que lui adressait M^{me} Devaines. Talleyrand voulait être archi-chancelier d'Etat ; il fut nommé grand-chambellan et fut très mécontent. « Sa femme est cause qu'il n'est pas *archi*, écrivait M^{me} Devaines. Que voulez-vous ? il faut bien tôt ou tard payer ses sottises. » Talleyrand avait, on s'en souvient, épousé M^{me} Grand, ravissante si l'on en juge d'après le portrait qui en a été conservé, mais point du tout à la hauteur de la situation qu'occupait l'ancien évêque d'Autun. Thibaudeau cite aussi de nombreux messages de Siméon, qui fournit une belle carrière. Siméon, un ami, ne se borne pas à parler politique et administration avec Thibaudeau ; il lui décrit ce qu'il sent, ce qu'il voit. Il ne lui laisse pas ignorer les charmes de M^{me} Michel, parente de M^{me} Récamier et « bien plus belle que cette célèbre beauté. Elle a le visage rond et beaucoup mieux que celui de M^{me} Récamier, qui l'a un peu long. Elle a les yeux plus grands, le teint aussi beau, si ce n'est qu'elle est moins blanche. On dit du bien de son caractère. Elle est la femme de choix de ce richard [Michel] et elle en est bien reconnaissante, puisqu'elle le trouve beau ! »

De Fouché, cet ancien frère d'armes de la Révolution, Thibaudeau ne tarda pas à avoir très petite opinion.

Fouché, tournant à tout vent, ne pouvait voir dans Thibaudeau qu'un honnête homme se dressant comme un remords sur les routes par lesquelles lui-même courait à la fortune. Qu'il eût été facile à Thibaudeau de l'atteindre, lui aussi, cette fortune ! Lié avec M^{me} Bonaparte, il aurait pu utiliser ces relations lorsque Joséphine devint l'impératrice. Il n'en fit rien, mais, à elle aussi, il demeura fidèle lorsque, répudiée, elle eut cédé le pas à la destinée. Et peut-être continuèrent-ils, comme aux heures premières du consulat, à parler fleurs et botanique, Thibaudeau évoquant le jardin de Marseille que, préfet, il avait dédié à son illustre amie.

Les devoirs de sa charge le mirent en relation avec la princesse Pauline et il conte agréablement sa visite à Gréoux, où la belle Borghèse prenait alors les eaux. Une aventure dérida le « morose » révolutionnaire et semble, en tous cas, lui avoir fait quelque impression :

« Elle sortit pour se promener ; arrivée à un petit ruisseau qui était à sec, mais très pierreux, elle me dit : « Portez-moi. » Je la pris dans mes bras et je traversai le ruisseau. Elle était légère comme une plume. »

Et deux jours d'idylle — oh ! d'idylle, tout simplement — succédèrent au passage de ce petit ruisseau. Après Gréoux, Aix. Le prince Borghèse vint y passer quelques jours. C'était un homme fort ordinaire. « Il était là un très petit garçon, sur le pied du mari d'une reine d'Angleterre. On ne prenait pas garde à lui. » Thibaudeau lui préférait — et pour cause — Fauris de Saint-Vincent, créé, sur sa proposition, maire de la ville d'Aix. Ce Fauris était une manière de sage. Versé dans l'antiquité et dans la numismatique, il partageait sa vie entre son cabinet et la bienfaisance. Il donnait à tous

et à toutes. C'était pour lui une telle habitude, qu'une personne qui n'était pas dans le besoin ayant, certain jour, entr'ouvert la porte de son cabinet, il alla au-devant d'elle, lui mit une pièce d'argent dans la main et la congédia sans vouloir l'entendre. « Il est vrai qu'il était myope et distrait. »

Moins original et moins sympathique, ce général Dumuy, commandant de la 8^{me} division à Marseille, employé par l'empereur au commandement de places ou de pays conquis :

« Il avait toujours vécu sans avoir fait la guerre. Sans opinions politiques, il s'accommodait très bien avec le gouvernement, quel qu'il fût, et lui restait fidèle jusqu'au dernier moment. Quoique ses services ne fussent pas bien utiles, on ne pouvait guère s'empêcher d'employer un militaire de l'ancien régime, ayant 100 000 francs de rentes, voulant à toute force servir à tout et partout, et qui n'était pour personne un concurrent dangereux. »

Ce ton légèrement méprisant, nous le retrouvons sous la plume de Thibaudeau à l'heure où il fut anobli. Que Bonaparte, devenu empereur s'entourât d'une noblesse, soit :

« Mais, écrit l'ancien conventionnel, ce qui me répugnait c'était qu'il la conférât, et il ne pouvait pas s'en dispenser, à des roturiers, à des hommes de la Révolution comme moi, qui avaient rendu des lois pour abolir les titres et les distinctions et proclamer l'égalité. »

Pourtant Thibaudeau — qui fut par la suite créé comte — reçut, comme chevalier, des armoiries et son écu porta : « Coupé au premier échiqueté d'or et d'azur, au deuxième sinople à la colonne d'or embrasée à senestre par un lion léopardé d'argent, le tout entouré

d'une bordure de gueules. Pour livrée, gris de fer, orange et blanc.» En nous rapportant, avec un sourire, cette définition héraldique, l'ancien conventionnel ajoute :

« Au milieu de tout ce jargon féodal auquel je ne comprenais rien, il n'y avait de mon invention que la colonne et le lierre. Dans ma pensée, cela signifiait un attachement inébranlable à la liberté, à l'égalité, à la Révolution. »

L'égalité ! Dès qu'il pourrait retourner à elle, le préfet impérial n'y manquerait pas. Lors du second mariage de Napoléon, il refusa de parader dans la galerie du Louvre ; il préféra « se faire peuple » et rester libre sur le pavé. Peut-être son amitié pour Joséphine l'empêchait-elle aussi de paraître se réjouir de ce qu'il considérait comme une trahison. Ses *Mémoires* relatent un entretien tout à fait intéressant qu'il eut avec l'abandonnée au sujet du choix de celle qui devait lui succéder. Joséphine eût désiré une Française, une Montmorency, par exemple, ou même la fille de Lucien Bonaparte. Tout est bon, disait-elle, tout, excepté une étrangère.

On conçoit que les idées de Thibaudeau, sa réserve, ses abstentions, ne lui aient pas attiré le maximum des faveurs impériales. L'admiration qu'il avait eue pour le grand capitaine ne pouvait se reporter sur le tyran qui avait escamoté à son profit la Révolution. On lui reprocha en haut lieu de laisser l'esprit public se corrompre. « Aurais-je dû louer la guerre malheureuse d'Espagne, s'écrie-t-il, et l'épouvantable catastrophe de Russie ? » « C'est un jacobin poudré », avait dit l'empereur parlant de lui. Et peut-être lui pardonna-t-il moins une réputation qui forçait le respect et obligeait à certains égards qu'il n'eût excusé une hostilité déclarée permettant d'user de tous les moyens pour la supprimer.

Il y eut une heure, cependant, la plus tragique de l'empire, où Thibaudeau apparaît comme l'un de ses soutiens les plus fermes. Tandis que le Midi arbore la cocarde blanche, Thibaudeau demeure jusqu'au dernier moment à son poste, au péril même de ses jours. Le rappel des Bourbons, c'est pour lui un crime de lèse-nation. Au point où en étaient les choses, défendre l'empire c'était servir encore la cause de la révolution. Il fallut céder. Thibaudeau, après une fuite émouvante, gagne Paris, Paris occupé par les Cosaques, les Kal-moucks, les Autrichiens, les Prussiens et les Anglais. L'âme des patriotes de 1789 en est « abreuvée d'amertume. » Quand l'étranger avait mis le pied sur la frontière de la République, les armées révolutionnaires ne l'avaient-elles pas refoulé? En sauvegardant l'indépendance de la patrie, elles l'avaient faite grande et redoutable. Maintenant, c'est le joug.

« On avait beau crier contre l'empereur, il était sorti de nos rangs, nous lui avons donné nos suffrages. S'il avait opprimé nos libertés, c'était une affaire entre lui et nous. Il ne nous avait pas été imposé par l'étranger, il était éminemment national. Les Bourbons ne l'étaient pas; s'ils n'avaient eu pour eux que le parti royaliste, jamais ils ne seraient venus à Paris, jamais ils n'auraient osé franchir la frontière. »

Et Thibaudeau s'enorgueillit d'appartenir au « camp de la roture », le sang lui bout dans les veines à lire dans la *Monarchie française* cette apostrophe du comte de Montlosier au peuple : « Pour nous, tout est de droit ; pour eux, tout est de grâce. »

Le comte de Montlosier aurait pu servir plus efficacement la cause de la royauté, mais il faut remarquer que son opinion se rencontrait avec celle des émigrés de na-

guère. Dès son arrivée en France, Louis XVIII avait été circonvenu par des intrigants. Dans ses *Souvenirs*, le comte de Montbel affirme que Beugnot, chargé de rédiger la Charte, dut la composer avec une précipitation extrême et que l'on n'eût pas fait un vaudeville avec autant de légèreté. Le témoignage de Montbel, qui avait donné et qui devait donner encore tant de preuves de sa fidélité au roi, n'est pas suspect, mais, comme celle d'Espinchal, sa fidélité n'allait pas jusqu'à l'aveuglement. Les faits dont il a été témoin et qu'il nous rapporte jettent une vive lueur sur les dernières heures de la monarchie légitime.



Au contraire de Thibaudeau, Montbel nourrissait de terribles ressentiments contre la révolution et contre l'empire. Aux Cent-Jours, il souscrit cent mille francs, toute sa fortune, pour lutter contre le retour offensif du Corse ; il organise à Toulouse un corps de volontaires royaux ; avec la population, et à sa tête, il acclame le duc d'Angoulême, auquel un brave maire de village demande, lui frappant amicalement sur l'épaule : « Avez-vous de bonnes nouvelles du papa et de madame votre épouse ? »

Cette bonhomie recouvrait des passions prêtes à éclater. Les « moutons imbéciles, » écrit Montbel, ne devaient pas tarder à se transformer en « tigres féroces ; » et il blâme énergiquement les excès commis à Toulouse par les partisans du régime restauré.

En 1824, Montbel fait un séjour à Paris et fréquente les salons. Il est témoin du mariage de Louise de Villèle avec le comte de Neuville ; il note l'élégance du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld en frac violet et bas de

soie rose ; il retient aussi la chansonnette comique entonnée d'une voix cassée, un peu fausse, mais pleine d'entrain, par Louis XVIII alors que les jeunes époux lui présentent leur contrat. Chez M. de Castelbajac, il entend un prodige de onze ans, d'une verve incroyable, jugé, d'ailleurs, assommant par des membres « pesants » des deux Chambres, avides de poursuivre leurs dissertations sur les finances. Son nom était Franz Liszt. La Malibran, Giuditta Pasta, M. de Bonald, Lamartine, Hugo, — des actrices, des philosophes, des poètes. Montbel se lia d'amitié avec les uns et avec les autres avant de monter lui-même sur la scène politique. Car Montbel siégea dans le ministère de Polignac aux côtés de Capelle, cet ancien préfet du département du Léman, disgracié par Napoléon pour n'avoir pu éviter la restauration de la République de Genève. Et ce fut avec Capelle qu'après la chute de Charles X il réussit à échapper à une populace en fureur. Après d'émouvants adieux à leur roi, ils fuient à travers la forêt de Rambouillet, risquant à chaque instant d'être arrêtés, malgré la nuit, par les patrouilles. Montbel a endossé, en hâte, la redingote bleue d'un valet, mais Capelle, en frac noir, en gilet de soie et cravate blanche, souffrant d'une crise de goutte, peut, à tout instant, être reconnu. D'ailleurs sa physionomie est caractéristique : ses cheveux noirs, bouclés et touffus, ses épais sourcils sont connus dans le pays où il a rempli les fonctions de préfet....

Dans leur course, les deux fugitifs se séparent. Capelle, condamné à mort par contumace, gagne la Prusse ; le 11 août 1830, Montbel, après maintes aventures, atteint Neuchâtel, — le salut, — puis Lausanne, où la foule marque son admiration pour la révolution de juillet sans

se douter qu'au milieu d'elle se trouve l'un des membres du gouvernement renversé. Mais Montbel ne songe pas à s'en offusquer. Il loue, dans ses *Souvenirs*, Lausanne et sa population travailleuse. Il loue aussi le bien-être qu'il rencontre dans le pays et trouve des phrases à la Jean-Jacques pour chanter les fontaines où, d'un simple tuyau de bois, une eau limpide et abondante coule dans une auge faite d'un tronc de sapin. Le soir venu, c'est auprès de l'une de ces fontaines que l'ancien ministre du roi de France prend son repas, composé d'un morceau de pain et d'une eau bue au creux de la main.

« Pendant ce repas paisible et solitaire, j'avais sous les yeux l'admirable ensemble du lac de Genève et de la majestueuse chaîne des Alpes, dominée par le Mont-Blanc, s'élevant comme un dôme d'albâtre.... Des flèches de lumière perçaient à travers les arbres du premier plan. Le lac, parfaitement immobile, avait une teinte d'aigue-marine. Quelques voiles blanches glissaient à sa surface.... Le soleil disparut lentement et la scène, après avoir plusieurs fois changé, prit enfin une gravité sombre et recueillie. Je ne quittai ce beau spectacle que lorsque les étoiles vinrent se mirer toutes frémissantes dans le lac légèrement plissé par la brise du soir. Il eût été difficile de ne pas élever son âme vers l'Auteur infini de tant de merveilles. »

A Fribourg, où il descend à l'hôtel du Faucon, le comte de Montbel trouve, dans un couvent, le cardinal de Rohan, évadé de Paris sous l'accoutrement d'un garçon boucher. Après une courte visite, le comte prend, à pied, la route de Berne, où il se décide à rejoindre, en Autriche, la famille royale exilée. Et c'est alors le voyage dans lequel la nature aimable de Montbel trouve de quoi se satisfaire. Il n'est pas jusqu'au bavardage de

son postillon qui ne lui paraisse charmant : le bon Lehmann, La Bruyère des grandes routes, vrai moraliste ambulant, parcourait sagement le sentier de la vie, et les chemins de la Suisse.

Après Bade, « curieuse par ses toits aux compartiments vernissés, » après Zurich, Constance. Devant l'auberge de l'Aigle d'or, notre voyageur rencontre une autre exilée, la reine Hortense, s'acheminant, malgré les circonstances, à rêver le trône de France pour ses enfants. Mais sa berline l'emmène : il gagne l'Allemagne entre deux commis, dont l'un fait le commerce des sangsues tandis que l'autre, négociant en modes, se flatte, grâce à son grand portefeuille, de ressembler à un ministre de Charles X qui se sauve !

A peine arrivé à Vienne, M. de Montbel se présente chez le prince de Metternich. Avertis, les gens et les huissiers du grand homme d'Etat laissent passer le personnage mystérieux qui se dissimule encore sous la redingote bleue d'un valet. L'accueil de Metternich est tel que pouvait le souhaiter le fugitif et des relations d'amitié s'établissent rapidement entre eux. La situation précaire de Montbel ne lui permet cependant pas, pendant les premiers temps, de vivre à Vienne avec quelque largesse. Sous le nom de Capdeville, artiste-peintre, il prend logement dans une petite rue, engage au café des conversations avec l'ancien cuisinier du général Bernadotte, ou Crozet, quincaillier à Lyon. Lorsqu'en 1832 Charles X l'accrédita en qualité de ministre plénipotentiaire auprès de l'empereur d'Autriche, Montbel connaît les deux pôles de la vie : les honneurs et la plus douloureuse infortune. Que ses *Souvenirs* parlent des salons viennois ou des petits cafés, ils font ressortir — comme l'a très

justement remarqué son éditeur et descendant — la fidélité du comte. En 1835, suprême récompense, son roi lui demande de venir s'établir auprès de lui et, pendant vingt-cinq ans, il demeure sous le toit de ses princes dont il est non seulement le conseiller et l'administrateur, mais l'ami.

Ceux-là mêmes qui ne partagèrent point les convictions politiques du comte de Montbel ont rendu hommage à son caractère. Dans son ouvrage sur *La duchesse de Berry et les monarchies européennes*, ouvrage où il retrace avec une documentation si précise les intrigues de la duchesse et le rôle de Chateaubriand, M. Etienne Dejean cite l'appréciation de Saint-Aulaire sur Montbel, « vivant de peu et supportant avec dignité un état voisin de la misère, et incapable de se compromettre dans aucune basse intrigue. »

« Aucune basse intrigue », c'est bien là, semble-t-il, la devise de ces hommes qui, défendant, les uns la légitimité, les autres les principes de 89, respectaient trop la cause qu'ils servaient pour ne pas lui rester, jusqu'au dernier jour, fidèles.

EDOUARD CHAPUISAT.

L'AUTOMATISME A LA GUERRE

Nous avons vu¹ quelles perturbations peuvent provoquer, en campagne, la crainte de la mort chez les combattants, l'appréhension des responsabilités chez les chefs. Il se produit dans les âmes un travail de désorganisation : l'appareil de la pensée fonctionne mal ; la volonté est anéantie ou, si elle subsiste, le corps ne lui obéit pas toujours avec docilité. Bref, l'homme n'est pas sûr de soi, dès qu'il se trouve aux prises avec les difficultés et les périls, et le commandement ne peut plus compter sur la parfaite subordination de la troupe, alors même qu'aucun sentiment de révolte n'animerait celle-ci.

Une certaine inquiétude risque donc de paralyser l'action directrice ; et l'exécution des plans les plus sages, les mieux conçus, peut subir des accrocs du fait de ces émotions dont j'ai essayé d'exposer l'origine, de montrer les effets.

Combien il serait souhaitable que les soldats et les officiers y fussent soustraits, c'est ce qu'il est inutile de démontrer. Chacun comprend sans peine que, si on avait affaire à des êtres inaccessibles à la peur et aux angoisses,

¹ *Les émotions de la troupe sur le champ de bataille.* (Novembre 1912.) — *Les émotions des chefs en campagne.* (Janvier 1913.)

ou, au lieu d'individus, à de simples machines bien agencées et bien remontées, la guerre ne présenterait pas les caractères que nous lui avons reconnus : elle deviendrait un problème de dynamique, dans la solution duquel les défaillances humaines n'auraient aucune part.

Comme la nature nous a donné une imagination, une sensibilité qui nous différencient précisément des automates et qui, tout en nous donnant une force et une supériorité dont nous sommes légitimement fiers, sont pour nous, en certains cas, une cause de faiblesse, — nous en avons justement un exemple ici, — l'idée devait venir de faire acquérir artificiellement au combattant cet automatisme grâce auquel, rendu inaccessible aux émotions du champ de bataille, il agirait comme si les influences démoralisatrices et déprimantes du combat n'existaient pas.

On a été plus loin. Non content de vouloir que l'exécution fût à la guerre comparable à ce qu'elle pourrait être en temps de paix, dans le calme des champs de tir, on a émis la prétention d'assurer le même calme à la conception.

Je cite textuellement :

« Je n'ai, en aucune façon, l'outrecuidance de prétendre faire ce *guide-ânes* destiné à lutter contre les influences démoralisantes de l'émotion et de la peur. A d'autres plus autorisés je laisse ce soin ; je me borne à en signaler le besoin. »

Et le capitaine J. Vaillant, de qui je reproduis cette phrase, explique que le « guide-ânes » dont il parle est destiné aux chefs, qu'il guiderait « infailliblement, sûrement, bêtement, par des directives formelles et impératives, » si bien que le commandement s'exercerait sans que personne eût à y mettre du sien et par le jeu presque

naturel de rouages bien agencés. La réflexion serait supprimée, et, par conséquent, les troubles que l'effroi provoque dans la pensée n'auraient aucune répercussion sur les décisions à prendre. Une fois que la situation serait définie, les mesures qui doivent y répondre sortiraient du cerveau par l'effet d'un travail analogue à celui que subissent les chiffons jetés dans la cuve d'une papeterie et qui se trouvent, au bout de l'atelier, transformés en papier.

L'opinion émise par le capitaine J. Vaillant peut être considérée comme purement personnelle et émanant d'une individualité sans mandat. Mais on la retrouve dans le cours de morale et d'éducation professé en 1911-1912 à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, ce qui lui donne un caractère presque officiel :

« Les facultés les premières troublées à la guerre par la fatigue, la souffrance, l'émoi, y lit-on (p. 35), sont l'initiative et l'invention ; après cela, la volonté et le calcul routinier. Les plus résistantes sont les aptitudes automatiques. La sagesse est donc de rendre automatiques, chez tous les militaires, tous les actes utiles sur le champ de bataille qui peuvent être accomplis machinalement ; de rendre très habituels, par un entraînement incessant de l'intelligence et de la volonté, tous les calculs, toutes les décisions utiles en campagne. »

Heureusement, le professeur revient plus loin (page 157) sur cette conclusion ; il l'atténue, en faisant remarquer que la passivité à laquelle il conseille d'arriver — si possible — est, par essence, diamétralement opposée à l'initiative dont il recommande, avec non moins d'énergie, l'usage fréquent aux chefs de tout grade. « Le pire ennemi de toute résolution à la guerre est la crainte des responsabilités, » a dit fort justement von der Goltz.

Aussi le cours de Saint-Cyr a-t-il raison de conclure ainsi :

« Trop développer l'automatisme et la passivité, c'est tuer l'initiative. L'éducateur militaire se trouve ainsi en présence d'une antinomie : il a le devoir de créer deux sortes d'habitudes qui tendent à s'exclure réciproquement. Il ne peut résoudre cette antinomie que par un dosage des unes et des autres. »

Il y a donc, en résumé, une question de mesure à régler, question fort délicate. Et c'est à en déterminer le caractère que je voudrais contribuer par les considérations qui vont suivre.

I

Contrairement au professeur de l'Ecole spéciale militaire, je ne crois pas facile de créer l'obéissance automatique. Et, contrairement au capitaine Vaillant, je ne crois pas ce résultat désirable. Mais encore faut-il s'entendre : les affirmations trop absolues ne signifient rien, et il est nécessaire d'apporter des atténuations à celles que je viens de formuler.

On peut sans trop de peine, sans trop de temps, par des exercices répétés, inculquer dans les réflexes certains gestes correspondant à certains commandements, par exemple, de même qu'on apprend à écrire ou à sauter. Les habitudes ainsi créées ne sont pas inutiles. Certaines anecdotes montrent le parti qu'on en a su tirer à la guerre ou en temps de paix.

Si le soldat est accoutumé, par un dressage suffisant, à raidir son corps, à prendre une attitude déterminée, à fixer son attention, lorsqu'il entend proférer sur un certain ton traditionnel le « Garde à vous ! » ou le « En parade ! » les chefs d'une troupe prête à des défaillances

ressaisiront leur autorité en proférant ces commandements avec les intonations consacrées. Outre que, par là, ils auront fait preuve d'un sang-froid dont la contagion aura chance de gagner leurs subordonnés, ils reprendront assez facilement leur empire sur eux. Plus d'une fois, des officiers avisés et énergiques ont eu recours à ce moyen sur le champ de bataille. On en a vu faire exécuter le maniement des armes à leurs hommes pour les occuper et pour les distraire, sous le feu de l'ennemi.

Dans un régiment d'artillerie français, où les « servants » sont armés du mousqueton et de l'épée-baïonnette, un canonnier rentre à la chambrée pris de vin et rendu fou furieux par l'ivresse. Il veut larder de coups de baïonnette ses camarades qui ont grand'peine à se soustraire à ses atteintes. Un gradé est appelé. Son intervention, ses exhortations au calme contribuent à exaspérer l'énergumène. Survient heureusement un sous-officier qui a l'inspiration de commander énergiquement : « Garde à vous ! » puis : « Remettez baïonnette ! » Au travers de son ivresse, les commandements qui lui sont familiers frappent l'oreille du canonnier, leur signification subsiste dans son entendement oblitéré, ou ils agissent sans que son entendement y ait aucune part, en mettant en œuvre une sorte d'instinct acquis. Toujours est-il que ce canonnier exécute presque inconsciemment, sous la suggestion d'une intonation impérative, les ordres qui lui sont donnés. Il rengaine la baïonnette dans son fourreau, et, dès lors qu'il est ainsi désarmé, rien de plus facile que de l'empoigner et de le maîtriser. L'intoxication alcoolique avait troublé sa raison, dérégulé sa volonté ; mais son automatisme était resté intact.

Certains actes demandent à être exécutés presque instinctivement. Ouvrir la culasse d'un fusil, prendre une

cartouche dans la giberne, l'introduire par la pointe dans son logement, refermer la culasse, épauler, viser, presser sur la détente, toutes ces opérations doivent s'effectuer sans réflexion. Et tel sera sans doute le cas si on les a très fréquemment répétées, si des exercices renouvelés quotidiennement les ont fait entrer dans la chair et dans le sang.

Mais peut-on se flatter d'en arriver là avec des allocations parcimonieuses de munitions ? Les soldats ne vont que rarement à la cible. S'ils apprennent, dans la caserne, à mettre en joue et à ajuster, ce n'est qu'au stand ou au champ de tir qu'ils ont à supporter le choc du recul contre l'épaule. Le bruit de la détonation inspire à la plupart une certaine appréhension. Seuls y échappent quelques hommes naturellement inaccessibles à la peur ou des professionnels du tir, des chasseurs, des braconniers. Tous les autres vont au stand avec une agitation comparable à celle qui fait battre le cœur lorsqu'on monte l'escalier du dentiste.

S'il en est ainsi, peut-on se flatter d'obtenir sur le champ de bataille une exécution calme des feux, puisqu'on n'y arrive pas sur le champ de tir ? A l'appréhension qu'on ne se sera pas encore habitué à vaincre se superposera l'émotion résultant de la vue des morts et de toutes les causes de démoralisation que j'ai eu occasion d'indiquer. Et les trajectoires des projectiles se ressentiront du désordre des âmes : elles s'éparpilleront en dehors de la direction normale ; les balles n'iront pas au but. L'acquisition d'un véritable automatisme du tir nécessite donc une dépense de munitions considérable.

Occupons-nous maintenant de l'équitation.

Le cavalier peut rester à cheval plusieurs heures par jour ; pendant plusieurs heures, par conséquent, il est à

la merci de sa monture ; il se tient sur ses gardes pour éviter un écart, une défense quelconque ; ses mains sont constamment occupées ; ses jambes aussi. La position de son corps exige une attention soutenue... jusqu'à ce que vienne le moment où il n'a plus à y penser, où son appareil mental agit à son insu, comme agit son appareil digestif.

Et, pourtant, il n'est pas certain que, lancés à la charge, les escadrons se laisseront emporter par l'impulsion donnée. Bien des mains se crisperont sur les rênes, et, sans le vouloir précisément, plus d'un cavalier retiendra son cheval, au moment où il devrait le lancer à fond de train.

C'est que, sous l'habitude récemment acquise de l'équitation, subsiste une habitude plus invétérée : celle d'avoir peur. Chez l'enfant, déjà, la crainte de la souffrance agit, crainte que ses lectures, que son expérience de la vie, que le spectacle fréquent de la douleur ne font que lui rendre plus familière. On sait plus ou moins confusément que la bataille est pleine de dangers. Les exhortations à se bien conduire en cas de guerre, les mots de « résignation, » d'« abnégation, » de « sacrifice, » suffisent à indiquer qu'on y est exposé à des épreuves cruelles ou pénibles. Les éloges mêmes qu'on accorde à ceux qui font leur devoir, les récompenses qu'on leur promet, suffisent à indiquer que ce n'est pas chose facile de le faire. Aussi n'est-il pas étonnant que, en pénétrant dans la zone où sifflent les projectiles, on ne soit pas très maître de soi.

Mais, précisément, c'est l'heure pour l'automatisme d'entrer en jeu. Il fonctionne, par définition même, sans qu'on soit maître de l'empêcher d'agir. Si donc un cavalier veut donner de l'impulsion à son cheval, c'est tout

naturellement qu'il rendra la main et serrera les jambes. Il a trop l'habitude d'agir ainsi pour s'y prendre autrement.

Eh ! oui. Seulement, nous admettons implicitement qu'il a la volonté de charger à fond. Or, en réalité, il se peut qu'il hésite à se précipiter sur le front hérissé de baïonnettes dans lequel il a mission de faire brèche. Si son esprit n'a pas perdu la faculté de raisonner, si son imagination continue de lui faire entrevoir les conséquences possibles de son audace, il peut se résoudre à prendre un parti moins héroïque que celui auquel il est convié. On cite souvent le moyen employé par le 97^e highlanders, à Balaclava, pour arrêter une charge de Cosaques. La troupe resta l'arme au pied et attendit les escadrons. C'est seulement lorsque ceux-ci furent à une toute petite portée de fusil qu'elle fit mine de vouloir se défendre en apprêtant ses armes et en se préparant à faire feu. Mais elle n'eut même pas besoin de brûler une seule cartouche, car son sang-froid impressionna tellement les cavaliers, ou le sentiment du tir ajusté et meurtrier auquel ils s'exposaient les épouvanta tellement, que leur allure se ralentit, qu'ils firent demi-tour, et qu'ils rebroussèrent chemin au galop.

Qu'est-ce à dire ? sinon que l'instinct de leur conservation (ou la conscience raisonnée de leur sécurité) l'emporta sur leur habitude d'obéir au commandement : « Chargez ! » En tout cas, on ne peut guère supposer, chez des cavaliers qui passent à bon droit pour excellents, l'oubli des principes qui président à l'emploi des aides. S'ils ont arrêté leur montures, ce n'est pas par des gestes involontaires, c'est parce qu'ils ont voulu les arrêter. S'il y a eu quelque chose de machinal dans cet acte, ç'a été la contraction causée par la peur, et non

l'abandon des rênes destiné à donner à l'allure toute sa vitesse. Entre deux instincts, l'un foncier et naturel, l'autre acquis et factice, c'est le premier qui l'emporte.

Concluons de là que nous devons surtout chercher à étouffer la peur dans l'âme de nos soldats, car c'est elle surtout qui les empêche de se servir de leurs armes.

Encore faut-il qu'ils sachent se servir de celles-ci et qu'on les y ait exercés le plus possible. Il va de soi qu'ils n'en improviseront pas le maniement au moment du besoin, malgré que parfois le danger fasse vaincre les difficultés et surmonter les obstacles. N'est-ce pas dans l'extrémité d'une émotion poignante que le fils de Cyrus, jusqu'alors muet, trouva la parole ? Il ne serait pourtant pas prudent de compter sur ces inspirations de la dernière heure. Un bandit veut vous arracher votre signature, et il appuie son revolver sur votre front, vous menaçant de vous brûler la cervelle si vous n'obtempérez pas à son injonction. Pour peu que la peur vous paralyse, vos doigts se refuseront à former les caractères familiers, tandis que, si vous êtes brave, vous tracerez sans peine les lettres de votre nom et votre paraphe. Mais, si la tentation de l'extorsion de signature s'adresse à un illettré, à un de ces hommes qui suent à grosses gouttes quand ils s'appliquent à écrire, celui-ci aura beau être absolument indifférent au danger qu'il court, il n'en éprouvera pas moins une peine extrême à exécuter ce qui lui aura été prescrit.

En résumé, nous devons nous efforcer d'instruire la troupe aussi profondément que nous le pourrons, mais avec la conviction que nous ne ferons pas pénétrer en elle la connaissance du maniement des armes au point d'annihiler l'instinct de la conservation. Cette connais-

sance ne pourra que se superposer à cet instinct, que le recouvrir à la façon d'un vernis qui risque de s'écailler à la suite d'un choc plus ou moins violent, de heurts plus ou moins répétés.

De ces notions, qui sont condamnées à former ainsi une couche superficielle, mais qu'on doit tâcher pourtant de rendre aussi épaisse et aussi solide que possible, l'acquisition n'exige pas un temps bien long. La plupart consistent en actes manuels qu'une pratique journalière fera entrer dans les habitudes autant que besoin est. Encore faut-il pourtant qu'on s'y exerce, et, par exemple, si le tir est un des éléments essentiels de la valeur du fantassin, il est indispensable, je le répète, qu'on lui fasse brûler beaucoup de cartouches, tout comme il est indispensable que le cavalier monte beaucoup à cheval. *Fit fabricando faber*. Mieux vaut trois séances d'équitation par jour qu'une année supplémentaire de service, pendant laquelle on n'aurait qu'une leçon par jour. Mieux vaut trois séances de tir par semaine qu'une année supplémentaire de service pendant laquelle on n'irait au stand qu'une fois par semaine.

Mais, à ce sujet, une remarque s'impose.

L'habitude s'acquiert d'autant plus vite et avec d'autant plus de force qu'elle correspond à une nécessité plus impérieuse.

Je m'explique.

Le cavalier novice sait que, en se laissant désarçonner, en tombant, il risque de se faire mal, de se casser un membre, de se fendre la tête, d'être piétiné par sa monture. Il s'efforce donc de se tenir en selle, de résister aux défenses du cheval. Il est de son intérêt immédiat, si la peur ne le trouble pas, d'écouter les conseils

de son instructeur. Le souci de sa « peau » contribue à fixer son attention sur les moyens de la sauvegarder et le rend docile.

Le fantassin novice qu'on mène au stand n'est pas dans les mêmes conditions que le chasseur qui poursuit un fauve, que la sentinelle assaillie par des malfaiteurs armés, que le tirailleur sur le champ de bataille, en face d'un ennemi qu'il voit arriver : il n'éprouve aucun besoin de viser juste. Il peut se laisser aller au trouble que produisent en lui l'appréhension de la détonation et celle du recul.

On ne réagit contre cette tendance que par des moyens factices. On promet des récompenses au soldat qui met ses balles dans la cible ; on lui annonce qu'il sera privé de permission s'il les envoie dans le bleu. Parfois, on glisse une cartouche en bois dans son fusil au lieu d'une cartouche à balle, de façon à ce que le coup ne parte pas, et ce raté imprévu met en évidence, pour la plus grande joie des camarades qui le regardent, les gestes désordonnés que la peur du tir provoque de sa part. On peut ainsi agir sur son amour-propre, lui faire honte d'avoir cédé à une émotion qui s'est trouvée n'avoir pas de raison d'être.

Cet exemple montre, je crois, la part que la nécessité peut avoir dans l'acquisition d'une habitude.

J'en citerai d'autres qui me sont fournis par une récente expérience personnelle, encore qu'ils puissent sembler, au premier abord, n'avoir aucun rapport avec la question.

Il y a quelques mois, des réparations ont été faites dans l'appartement que j'occupe. Le robinet d'un lavabo a été regarni ; mais le fontainier l'a remonté à l'envers,

de sorte que, pour l'ouvrir, on doit le tourner dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre, alors que tous les autres robinets s'ouvrent lorsqu'on tourne dans le sens de ces aiguilles. Eh bien, au bout de très peu de jours, je ne me trompais plus sur la manière de le manœuvrer, et je déplaçais la manivelle de ce robinet, sans avoir à y penser, à l'inverse des autres.

D'autre part, une porte que j'avais occasion d'ouvrir plusieurs fois par jour frottait sur le parquet, et je faisais un effort pour vaincre la résistance produite par ce frottement. Lors des réparations, les ouvriers rabotèrent le bas de la porte, de sorte que maintenant il passe librement. Mais je continue à faire effort chaque fois que je pousse le battant, et, chaque fois, j'éprouve une surprise de l'inutilité de cet effort. L'habitude me le dicte, bien qu'il ait cessé d'être nécessaire.

Je suis sûr que, si je m'y appliquais, je me débarrasserais très vite de cette habitude. Mais je n'éprouve pas le besoin de m'y soustraire.

Au contraire, je crois n'avoir pas une seule fois, cette année, daté mes lettres de 1913, tandis que, lorsque j'étais jeune, il m'arrivait en janvier et même en février de conserver le millésime que j'avais pris l'habitude d'écrire au cours de l'année précédente. Mais je me suis donné l'habitude de faire attention, c'est-à-dire de me soustraire très vite à une habitude acquise par un exercice prolongé.

De même, lorsqu'on signe d'un pseudonyme ou d'une « raison sociale », on se trompe parfois au début. Mais les conséquences de cette erreur sont tellement importantes qu'on exerce sur soi un sévère contrôle, et on en arrive bien vite à ne plus hésiter : on met son nom ou

son pseudonyme ou sa raison sociale là où on doit les mettre, sans même avoir à prendre la peine d'y penser.

Puisque j'en suis à noter des observations personnelles, j'en relaterai quelques-unes encore qui se rapportent plus directement à mon sujet.

Dans l'instruction équestre, tout au début, il n'est pas rare que l'élève se raidisse, craignant de tomber de cheval. Mais les précautions qu'on prend lui épargnent ces chutes, et le voilà remis en confiance. Il en vient à s'étonner d'avoir eu peur, et il s'abandonne. Il s'abandonne si bien que l'accident auquel il avait cessé de s'attendre finit par se produire. Et aussitôt sa terreur passée reparait. Et il se contracte, et il se cramponne. Sa confiance s'évanouit, sauf à revenir plus tard peu à peu, en s'alliant avec une attention plus soutenue, mais moins consciente : son attention devient instinctive. Et c'est pourquoi on dit très justement qu'on ne parvient guère à être bon cavalier qu'après être tombé plusieurs fois de cheval.

Les recrues arrivent en général à la caserne avec le cœur gros. Mais leurs dispositions moroses tombent vite au contact des camarades. On en arrive à se dire : « Eh quoi ! Ce service militaire si redouté, ce n'est que cela ! » Et les jeunes soldats se montrent alors très dociles, très malléables. En novembre et décembre, on fait d'eux tout ce qu'on veut. Mais les congés de Noël et du jour de l'an les retrempent dans la famille, ils reprennent goût au bien-être du foyer paternel, et leur retour au régiment s'accompagne de regrets qui se manifestent par de l'inertie, voire de la mauvaise volonté. Le mois de janvier est un des plus pénibles pour l'instructeur obligé de lutter contre ces tendances. Mais les permissions ultérieures ont de moins en moins des effets aussi fâcheux :

on s'habitue au contraste entre l'ambiance de la famille et celle de la caserne ; on se fait à l'idée de retrouver le joug de la servitude militaire après avoir joui de quelques jours d'indépendance.

Il n'est pas rare qu'une prouesse accomplie de gaité de cœur, et comme en se jouant, provoque une sorte de « choc en retour, » qui se traduit par une peur rétrospective. On admire qu'on ait pu se tirer sain et sauf du péril auquel on s'est exposé sans s'être bien rendu compte de sa grandeur. On se reproche de s'être exposé si bêtement. Après s'être félicité de l'avoir échappé belle, on se promet d'être plus circonspect à l'avenir. Et c'est ce qui explique la lassitude des meilleurs soldats. Von der Goltz a montré, d'une façon magistrale, dans la *Nation armée*, comment ce sentiment se produit et se développe.

« L'histoire militaire mentionne que, pendant la retraite d'Iéna à Prenzlau, de vieux grenadiers s'entretuaient pour n'avoir plus à marcher. Si les souffrances de la guerre peuvent abolir la crainte de la mort, pourquoi ne triompheraient-elles pas de l'enthousiasme du novice ? On a souvent entendu ceux qui revenaient de faire leur première campagne s'écrier : « Encore » une illusion de moins ! » Peut-être l'adolescent sera-t-il plein d'une noble ardeur lorsqu'il ira recevoir le baptême du feu, ne connaissant encore l'existence du soldat qu'au travers des embellissements que la littérature lui prête. Il a soif d'aventures et de dangers ; aussi réagit-il tout d'abord contre le dégrisement de la réalité. Mais il finit par y céder. Tout lui apparaît sous un autre aspect après l'épreuve de deux, trois, dix ou douze engagements. Il cesse d'avoir soif d'aventures. Il a fait provision d'assez de gloire et d'honneur. Il a la satisfaction de pouvoir se dire : « J'ai, pour ma vie durant, de quoi me souvenir. » Il est heureux d'avoir fait son devoir à l'heure du péril suprême, en face de la mort. Il n'en désire pas davantage. Involontairement,

il aspire tout bas à réintégrer son chez-lui, sain et sauf, avec tout cet acquis. A la fin d'une guerre traversée sans encombre, nul n'a plus envie de mourir pour la patrie. Les généraux, eux aussi, ont à sauvegarder leur fortune, la réputation guerrière qu'ils ont payée cher. Il est tout naturel qu'ils soient moins téméraires, moins entreprenants, qu'à l'heure où leur main s'étendait vers le premier laurier.

» On a dit quelquefois, en 1870-1871, qu'une armée pouvait s'épuiser jusqu'à la mort à force de vaincre. Il y a du vrai dans cette assertion, malgré son apparence paradoxale. La majorité des soldats se lassent même d'une guerre heureuse. »

Et cette observation a reçu une nouvelle confirmation dans la campagne de Mandchourie. Un officier français qui a vécu au Japon après cette campagne a noté ¹ qu'on lui avait maintes fois affirmé — ce qui n'avait pas été sans lui causer une vive surprise — qu'« on ne s'habitue pas au feu. Au contraire. L'épreuve des dernières batailles était plus cruelle que celle des premières (bien qu'on allât de succès en succès), peut-être parce que la lassitude venait, peut-être aussi parce qu'on ne doutait plus de la victoire : l'attention n'était plus absorbée par le souci de l'issue de la lutte ; la diminution de la force de résistance des Russes se faisait de plus en plus manifeste ; le succès n'était plus mis en doute par personne. *Du temps restait pour penser à soi-même.* » Donc, bien loin de s'aguerrir à force de faire la guerre, on s'en dégoûtait. Et, si on avait agi machinalement au début, l'automatisme se désagrégeait en quelque sorte sous l'action de la pensée.

Je résume ces considérations qui peuvent sembler confuses et incohérentes.

¹ *Deux conférences sur l'armée japonaise*, faites à l'Ecole supérieure de guerre en 1910, par le capitaine Duval, du 101^e régiment d'infanterie (Paris, Charles-Lavauzelle, page 31).

Le service militaire doit être assez prolongé pour qu'on ait le temps d'apprendre, d'oublier et de réapprendre, de consolider les connaissances qu'on a acquises par une revision, comme on consolide une peinture en passant une seconde couche sur la première, une fois que celle-ci est sèche.

Mais, tout en donnant à l'instruction toute la solidité possible, il ne faut pas espérer arriver à l'automatisme.

Il faut d'autant moins l'espérer qu'on ne fait rien pour y arriver. Une école s'est formée, en France, qui a pris pour principe de n'admettre que les exercices utiles pour la guerre et justifiés par le raisonnement. Les novateurs n'admettent pas que le soldat se fige dans l'immobilité au commandement : « Garde à vous ! » Cette immobilité, en effet, aucune circonstance du combat ne la justifie : sur le champ de bataille, on est constamment aux aguets, on agit, on se remue ; il n'y a aucune raison de prendre une attitude contraire à celle que les nécessités, tant de l'attaque que de la défense, imposent à la guerre.

Les officiers de la vieille école répondent que « l'immobilité est le plus beau mouvement du soldat », selon le mot spirituel du caricaturiste Guillaume. Moins elle est justifiée par un besoin, moins elle est explicable, plus elle constitue un vain rite, un simple rite, plus elle a de vertu éducative. Que le soldat se transforme en statue inerte au commandement : « Garde à vous ! » proféré par son chef, qu'il perde, à la volonté de celui-ci, sa personnalité ou le droit de manifester cette personnalité par un geste même imperceptible, par un roulement des yeux ou un plissement des lèvres, c'en est assez pour le rendre discipliné ou pour prouver qu'il l'est, c'est-à-dire pour montrer qu'il a abdiqué toute velléité d'indépen-

dance. Il est devenu la « chose » de son supérieur hiérarchique.

Le rite a donc un caractère symbolique. Il est d'ailleurs utilisable, à l'occasion, dans certaines circonstances de guerre, ainsi que je l'ai rappelé plus haut. Mais, à ce titre, il est un expédient : il n'est que cela.

L'erreur de la vieille école est d'attribuer à la valeur éducative de certains gestes ou de certaines attitudes une importance exagérée. On voit des colonels qui ne laissent pas leur régiment profiter des champs de tir mis à leur disposition parce qu'ils manqueraient à un défilé ou à une parade.

En revanche, l'erreur de la jeune école est de dénier toute valeur éducative à ces défilés et à ces parades, pour ne s'attacher qu'à ce qui a une utilité pratique certaine, aberration d'autant plus étrange de sa part qu'elle comprend parfaitement le rôle des forces morales à la guerre et qu'elle reconnaît la prépondérance des impondérables.

Elle n'en a pas moins raison quand elle demande que tout acte soit vivifié par la réflexion, que l'intelligence en ait préalablement compris l'utilité. Elle veut qu'on prenne l'habitude non pas d'agir, mais de se demander s'il faut agir. Comme on l'a fort bien dit, le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître. Si le soldat garde l'esprit assez libre pour se rendre compte du problème qui se pose devant lui, pour délibérer sur le cas qui se présente, pour décider s'il fera usage ou non de son arme, il ne sera sans doute pas embarrassé pour charger son fusil, pour prendre la bonne hausse, pour ajuster et pour faire feu.

Et le chef, de son côté, n'a que faire de règles précises et de formules toutes faites semblables à des recettes de cuisine. L'important, c'est qu'il conserve la souplesse, la

vivacité, la clarté de son intelligence, la fermeté, la promptitude, la sûreté de son jugement. Qu'il résiste au souci des responsabilités, et que le combattant, de son côté, ne cède pas à la crainte de la mort : voilà l'essentiel.

II

Il y a des gens qui cherchent à s'enrichir. Il y en a qui cherchent à ne pas perdre ce qu'ils possèdent. Il y a de même des gens qui sont possédés du désir d'être braves. Il y en a qui se contentent de vouloir n'être pas lâches. C'est de ceux-ci que l'éducateur militaire doit se préoccuper ; les autres se tireront tout seuls d'affaire.

Il s'agit d'arriver à vaincre l'instinct de la conservation. Cet instinct est d'autant plus fort qu'on a plus de raisons pour tenir à la vie, qu'on en espère des jouissances, qu'on en apprécie le charme. L'existence rude que menaient les anciens soudards devait ne les attacher que faiblement à ce bas monde. Nos générations amollies sont moins portées à braver le danger.

Un des premiers soins des officiers devra donc être de ne pas céder à la tendance de mettre leurs hommes dans du coton, comme on dit, de leur trop adoucir le service, de leur en épargner les duretés et les fatigues. Mais cette action sera presque inefficace sur des gens qui sortent du bien-être et qui sont destinés à y rentrer, qui l'aiment, qui se promettent d'en jouir et dont les yeux restent fixés sur la situation qui les attend après leur libération. L'état militaire n'est pour eux que transitoire. Les enseignements qu'ils reçoivent pendant leur court séjour sous les drapeaux n'ont qu'une assez faible prise sur leur âme. C'est surtout au point de vue professionnel que ces leçons peuvent agir. Le régiment peut apprendre le métier ; il ne peut guère refaire une mentalité.

On s'y est pourtant efforcé, et on a bien fait de s'y efforcer. Si médiocre que doive être le résultat, le devoir est de tout mettre en œuvre pour combattre les sentiments qui peuvent détourner l'armée d'affronter courageusement les périls de la guerre.

Le général Dragomiroff a préconisé un moyen mécanique assez original pour cuirasser les recrues contre le trouble que produit le sifflement des balles, trouble auquel il est bien rare qu'on échappe la première fois qu'on se trouve sur le champ de bataille. La plupart des soldats baissent instinctivement la tête : ils « saluent » les balles, comme on dit, ne se rendant pas compte de l'inutilité de ce geste, et prouvant ainsi qu'ils obéissent à une impulsion qui n'a rien de raisonné. Or, du moment qu'ils se laissent aller à leur terreur, ils perdent une partie de leurs « moyens », et il y a donc intérêt à réagir contre cette faiblesse.

Eh bien, mettons-nous devant une cible, sur un champ de tir, et faisons tirer des balles qui sifflent autour de nous (en prenant, bien entendu, toutes les précautions possibles pour qu'elles ne nous atteignent pas), nous nous habituerons ainsi à leur sifflement ; nous y deviendrons indifférents, comprenant qu'il est inoffensif. Et nous acquerrons par là du courage.

Vous avez peut-être vu ces jongleurs japonais dont l'un s'étend sur une planche, tandis que l'autre lance des couteaux dont la pointe va se planter dans le bois autour du premier. Il faut à celui-ci, pour ne pas sourciller pendant l'épreuve, une fermeté d'âme égale à la sûreté de main de son camarade.

C'est cette fermeté d'âme que le général Dragomiroff entendait développer chez ses soldats en les enveloppant d'une grêle de balles. Et il en donnait l'exemple

en se plaçant tout le premier devant la cible autour de laquelle passaient les trajectoires.

Ce moyen, comme la plupart de ceux auxquels a eu recours le célèbre pédagogue militaire russe, ne laisse pas d'être enfantin. Les soldats qu'il soumettait à l'expérience savaient que toutes les mesures étaient prises pour qu'ils n'eussent pas à en souffrir, pour qu'ils n'eussent rien à craindre ; et ils savaient que, au contraire, sur le champ de bataille on leur lancerait des projectiles avec l'intention de les atteindre.

Entre le simulacre de danger créé artificiellement au stand et le danger réel du combat, il y a la même différence qu'entre la maladie qu'on se donne par l'inoculation voulue d'un virus scientifiquement préparé, et celle à laquelle on s'expose en s'aventurant dans des maisons où règnent des infections contagieuses.

Il en est de ces jeux comme des terrifiantes épreuves auxquelles la franc-maçonnerie soumettait ses néophytes. Personne ne les affrontait avec la pensée qu'il pourrait en résulter un désagrément quelconque. Elles constituaient donc un vain cérémonial dépourvu de toute signification profonde.

En ayant recours à des moyens de ce genre, on ne peut guère espérer aguerrir des gens. En envoyant son Emile se promener tout seul la nuit, je doute que Jean-Jacques Rousseau ait pu arriver à vaincre la terreur que lui inspirait l'obscurité. Loin de l'enhardir, il risquait de le rendre plus accessible à l'épouvante, qui est le plus naturel de tous les sentiments. Pourquoi le poussin qui vient de casser sa coquille reconnaît-il le cri de l'oiseau de proie et court-il en gambades rapides et boiteuses vers l'aile de la poule, alors que d'autres bruits ne l'inquiètent pas ?

Cette question, M. Ernest Lavisse se la posait naguère dans un joli discours qu'il adressait aux enfants de son village natal et qui avait précisément pour objet la détermination des procédés à employer pour transformer un poltron en brave.

Descartes nous dit comment on a chance d'arriver à obtenir ce miracle :

« Pour exciter en soi la hardiesse et ôter la peur, il ne suffit pas d'en avoir la volonté ; mais il faut s'appliquer à considérer les raisons, les objets ou les exemples qui persuadent que le péril n'est pas grand ; qu'il y a toujours plus de sûreté en la défense qu'en la fuite ; qu'on aura de la gloire et de la joie d'avoir vaincu, au lieu qu'on ne peut attendre que du regret et de la honte d'avoir fui. »

Le grand historien d'aujourd'hui, prenant pour thème ce conseil du grand philosophe d'autrefois, a commencé par raisonner la peur de ses jeunes auditeurs.

— De quoi avez-vous peur d'ordinaire ? leur a-t-il demandé. De l'éclair et du tonnerre, d'un craquement entendu ou de formes entrevues dans l'obscurité de la nuit, d'un chien rencontré sur une route, d'une vache qui vous regarde pendant que vous traversez un pâturage.... Mais faisons le compte des vaches qui vous ont encornés, des chiens qui vous ont mordus. Jamais pareil accident ne vous est arrivé. Donc, le péril n'existe que dans votre esprit. Vous savez, d'ailleurs, que les formes qui vous ont effrayés dans l'horreur de la nuit, vous avez reconnu au jour que ce n'était que l'apparence agrandie et déformée d'objets familiers. Le craquement n'a jamais été suivi de l'apparition d'un voleur. Jamais la foudre ne vous a frappés, ni vous, ni quelqu'un des vôtres. Seulement, vous avez entendu dire qu'il y avait des cas où elle faisait des victimes, et votre imagination a été hantée

de cette idée. La raison doit agir en sens contraire et rétablir la réalité. Chaque fois que revient une cause qui vous fait trembler, rappelez-vous que vous avez déjà éprouvé le même tremblement pour la même cause, sans que rien s'ensuivît qui le justifîât. Et cette constatation vous mettra sur le chemin du courage.

Allons plus loin maintenant. Nous venons de voir que la peur n'a souvent aucune raison d'être. Montrons maintenant qu'elle n'évite pas le danger, comme on dit, et que même il arrive parfois qu'elle le crée :

« Voici un chien ; il se promène, étant monté sur des pattes très certainement destinées à cet usage. Il s'arrête devant un crottin, — tous les goûts sont dans la nature, — il se remet en marche ; mais son nez le tire vers le gazon du bas-côté ; il flaire l'odeur de quelque bête qui a passé ; puis il se met à courir ; on dirait qu'il se rappelle qu'il a quelque chose à faire de très pressé et qu'il veut regagner le temps perdu.

» Et voilà une vache ; elle a fini de paître ; elle n'a pas commencé à ruminer ; il faut bien qu'elle passe son temps ; alors, puisqu'elle a des yeux, — et même de beaux yeux, — elle regarde, à sa façon, « vaguement, quelque part. »

» Mais vous, vous avez peur. Vous supposez à ce chien ou à cette vache des intentions hostiles. Et vous vous sauvez à toutes jambes. Ces bêtes sont bien capables de vous courir après, pour faire comme vous ; car il n'y a pas que les hommes qui fassent bêtement ce qu'ils voient faire à d'autres. Et vous avez ainsi créé le danger.

» Mais il est possible qu'en effet ce chien et cette vache soient de mauvaises bêtes et qu'il faille vous défendre contre elles. Malheureusement vous ne savez comment vous y prendre.

» Un jour, — j'avais votre âge, — je me promenais avec un brave homme qui, venu d'Auvergne en vendant sur le chemin des cannes et des parapluies, s'arrêta au Nouvion pour s'y établir. J'aimais sa compagnie, parce qu'il racontait des histoires

amusantes avec le sonore roulement des *r*, à l'auvergnate, et une gesticulation vive, étonnante à nos yeux de gens calmes, qui mettent leurs gestes à la caisse d'épargne, pour les en retirer dans les grandes circonstances. Pendant que nous causions, un chien parut, dont la mine était désobligeante. Le père Ritoux vit que j'en étais impressionné. « — Comment ! Tu as peur des chiens ? » me dit-il. Il fit le geste de prendre un caillou, et le chien, qui comprend très bien ce geste-là, se sauva. « — Je vais te montrer, ajouta le père Ritoux, comment il faut faire si un chien fonce sur toi. » Sa main serra sa canne ; il se baissa jusqu'à quelques centimètres du sol, dessina un coup faucheur et me dit : « Avec ce coup-là on casse une patte et l'on est tranquille. Mais tout à l'heure, si nous rencontrons encore un chien, je te ferai voir autre chose. » Un autre chien survint ; les chiens surviennent souvent. Quand il fut à quatre pas de nous, le père Ritoux lui tourna le dos brusquement, se plia en deux et mit sa tête entre ses jambes, écartées. Le chien, qui n'avait jamais vu un animal portant la tête à cet endroit-là, s'enfuit en hurlant.

» Je vous ai raconté cette histoire pour vous amuser, mais avec une intention sérieuse. Je pense qu'il faudrait avertir les enfants de tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer et leur dire la façon dont ils doivent se conduire s'ils les rencontrent en effet. Je pense que le temps ne serait pas perdu que l'on donnerait à une éducation préparatoire au courage, et dont le premier objet serait de prémunir contre la surprise et l'effarement.

» Mais aucune éducation ne serait efficace si vous n'y collaboriez. Il faut que vous vous persuadiez de vous enhardir. Consultez votre petit amour-propre qui ne donne pas que de mauvais conseils, il s'en faut. Comparez-vous à tels camarades francs d'allure, fermes sur leurs pieds et de qui le regard va droit devant lui. Auprès d'eux, vous, de qui les jambes et les regards semblent toujours prêts à s'enfuir, vous êtes de pauvres petits garçons. Ne vous résignez pas à n'être que de pauvres petits garçons. Faites un effort continu pour exciter en vous la hardiesse, comme disait Descartes.

» Je vous avertis que vous ne vous débarrasserez pas tout à fait de vos peurs. Même il est probable que vous en garderez toute votre vie la réminiscence. Pour avoir vu, quand j'étais tout petit, le tonnerre tomber à quelques mètres de moi, je sens, toutes les fois que le tonnerre se fâche pour de bon, un obscur désir d'aller me cacher dans la cave. Et le trottement menu des souris qui m'inquiétait autrefois me gêne encore aujourd'hui, bien qu'on m'ait dit, il y a longtemps, trop longtemps, que les petites bêtes ne mangent pas les grosses. Mais on ne vous demande pas de ne pas avoir peur ; on vous demande de ne pas avoir peur de votre peur, et de la combattre et de la vaincre. Après quoi vous recevrez votre récompense, qui sera belle. »

Il y a des gens qui ont du courage. Il y en a qui n'en ont pas, mais qui s'en font. C'est à ce résultat que M. Lavisse s'efforce par sa dialectique. C'est ce résultat qu'il conseille d'obtenir par des victoires remportées sur soi-même. Peut-être, s'il était d'une génération sportive, s'il avait le goût des exercices physiques et s'il croyait à leur vertu, aurait-il tenu un autre langage. Il aurait engagé ses jeunes compatriotes à développer leur force et leur adresse. Le sentiment qu'on acquiert de la supériorité de ses biceps est de nature à donner du sang-froid dans les conjonctures difficiles, comme la possession d'un browning bien approvisionné, si on connaît la manière de s'en servir.

Le régiment est une école de bravoure parce qu'il donne cette instruction grâce à laquelle on se sent plus capable de tenir tête à un malandrin. Même l'obligation d'escalader les murs de la caserne pour aller chercher au dehors les distractions illicites contribue à rendre hardis ceux qui se livrent à ces exercices, — ce qui ne veut pas dire qu'ils soient recommandables. La camaraderie, avec

la stimulation de la solidarité et de l'amour-propre, avec l'entraînement de l'exemple, détermine des actes de prouesse et provoque des tours de force, dont l'accomplissement calme les inquiétudes de l'âme. En s'y livrant, on met en jeu des forces latentes dont on ne soupçonnait pas l'existence. On s'ignorait; on se connaît mieux. On prend peu à peu la mesure de sa vigueur, de sa décision, de son habileté, de sa chance. On acquiert foi en son étoile. Le fatalisme, voire la superstition, inclinent au mépris du danger. On se rassure après avoir franchi sans encombre des obstacles que l'on considérait comme insurmontables.

Sans doute, il peut se produire des accidents capables d'inspirer de la pusillanimité, comme les chutes de cheval dont j'ai parlé tout à l'heure; mais souvent leur seul effet est de rendre circonspects les téméraires, et la prudence qui s'ajoute à la bravoure est une force de plus.

L'expérience répétée journellement a une action qui, pour presque insensible et presque invisible qu'elle soit, n'est peut-être pas moins efficace, à la longue, que les lumineuses démonstrations d'un Descartes reprises par un Lavoisier. La logique n'est pas ce qui mène les hommes, et les raisons de la raison ne valent pas toujours celles du cœur. Nous sommes les esclaves de nos sentiments. Et, de se sentir capable de faire peur aux autres, empêche d'en avoir peur. On ne redoute guère les gens dont on se croit redouté.

Le régiment apprend d'ailleurs à se servir de ses armes. Quand le soldat sait bien manier son fusil, qu'il s'escrime à la baïonnette, qu'il arrive à placer toutes ses balles dans la cible, qu'il en vient à compter sur la sûreté de son tir pourvu qu'il n'ait pas perdu son sang-froid, il se trouve porté à conserver le libre usage de ses fa-

cultés. Il cède moins facilement à l'émotion que peut lui inspirer l'attaque d'un malfaiteur, s'il monte la faction, ou l'apparition d'un ennemi, s'il se trouve posté en tirailleur sur la ligne de combat.

Il est vrai que le danger d'une telle agression n'est pas comparable à l'appréhension qui attend les adversaires sur les champs de bataille modernes où l'œil n'aperçoit ni troupe, ni combattants isolés, ni lueurs, ni fumée. Une angoisse particulière se dégage de l'incertitude qui plane sur toute la région où tombent des projectiles lancés par on ne sait qui, venant on ne sait d'où. Si fort qu'on se sache, si habile qu'on puisse être comme tireur, on est désarmé en face de l'invisible et de l'insaisissable.

A chaque genre de danger correspond un courage d'une sorte particulière. Mais tous les courages sont apparentés. Il existe entre eux une sympathie qui les relie. Un homme profondément brave sera porté à l'être en tout et toujours, encore que les plus crânes soient sujets à des défaillances. Henri IV, le « roi vaillant, » n'avait-il pas peur du chant du coq ? En tout cas, il n'était pas à l'aise au moment de charger ; on dit même que parfois une colique l'obligeait à descendre de son cheval. Mais, sitôt remonté sur sa bête, comme il courait sus à l'ennemi ! Quelle ruée sur le chemin de l'honneur menait son panache blanc ! Sa peur ne faisait qu'exalter sa bravoure. La peur des braves ne ressemble pas à celle des lâches.

Le service militaire, en fortifiant et en assouplissant les corps, en enseignant l'usage des armes, en mettant les soldats à l'épreuve sous les yeux de leurs camarades, en les exerçant au saut, en les faisant passer sur la poutre branlante ou sur la traverse du portique, au gym-

nase, les transforme peu à peu, de lâches qu'ils pouvaient être au début, en hommes braves. On a à préparer les muscles et les cœurs. Eh bien, il se trouve que, en s'occupant surtout des muscles, on agit sur les cœurs. Or, c'est le cœur qui mène les membres. La prolongation et la répétition des exercices militaires tendent à créer l'automatisme. Elles réussissent encore mieux à rendre l'âme maîtresse d'elle-même et, par là, maîtresse du corps. Du fait que les mains connaissent leur métier, l'intelligence conserve son calme. Et, du fait que le fonctionnement de l'intelligence résiste aux émotions perturbatrices de la bataille, les mains peuvent accomplir leur métier. Ce n'est donc pas de l'automatisme qu'on a réalisé : c'est quelque chose de mieux que l'automatisme.

III

Ce que je viens de dire du combattant, de l'humble exécutant qui se fait tuer, au besoin, en obéissant aux volontés du chef, je crois qu'on peut le dire — et même plus justement encore — de ce chef. L'idée de le réduire à l'état de machine, de vouloir que tous les calculs qu'il a à faire en campagne, que toutes les décisions qu'il a à prendre, résultent « d'un entraînement incessant de l'intelligence et de la volonté, » au point de devenir presque instinctifs, cette idée me paraît absolument contraire à l'infinie complexité des problèmes qui se posent, et dont la solution exige une extrême souplesse d'esprit fort éloignée de l'emploi de barèmes ou d'autres moyens purement mécaniques.

Les généraux doivent avoir une intelligence vive, ouverte, avec du savoir, avec du bon sens, avec de l'esprit de décision, et il faut que les émotions ne leur fassent

rien perdre de ces qualités. Il serait même souhaitable que sous l'aiguillon de la responsabilité leur coup d'œil devînt plus rapide et plus net, que leurs connaissances accourussent en quelque sorte à leur secours, que leur jugement s'affinât, que la promptitude de leurs déterminations profitât mieux des occasions fugitives offertes par les événements. Quant à désirer qu'ils n'aient qu'à appliquer instantanément des règles toutes faites, je ne le crois ni possible ni désirable.

Ce que nous avons donc à nous demander, c'est comment doit être conduit l'entraînement incessant de l'intelligence et de la volonté grâce auquel ces deux facultés subiront, sans fléchissement, les influences déprimantes de la guerre.

Le danger, pour les chefs, nous l'avons vu, n'est pas d'ordre matériel, mais d'ordre moral. Ils n'ont pas à craindre la mort. A peine souffrent-ils des privations et se ressentent-ils des fatigues auxquelles est soumis le commun de l'armée. C'est le poids des responsabilités qui les accable, si leur caractère n'est pas fortement trempé ; c'est la conscience des risques que courent leur honneur, leur réputation. Leurs décisions ont de si graves conséquences, elles peuvent entraîner tant de morts, tant d'inutiles sacrifices, qu'on ne peut s'étonner s'ils hésitent dans le choix de la ligne de conduite à adopter, le salut du pays pouvant dépendre de ce choix.

Si donc il est bon d'exercer les soldats pour leur donner la vigueur physique et morale dont ils ont besoin, c'est surtout la force d'âme qu'il s'agit de donner aux stratèges : une force d'âme aussi grande que possible.

Tâche assurément difficile, et à laquelle il semble que nous n'ayons pas consacré beaucoup de persévérance,

bien que nos règlements parlent énormément de développer l'initiative dans l'armée. Initiative, responsabilité : c'est tout un. Responsabilité, automatisme : c'est tout l'opposé. On ne reproche pas à un carillon de sonner faux, ou au flûtiste de Vaucanson de ne pas observer la mesure. Ils n'encourent aucune responsabilité, n'étant que de simples machines plus ou moins bien conçues, plus ou moins bien construites. Un mannequin articulé ne dépend pas de soi, et les défauts de son fonctionnement ne sont imputables qu'à celui dont il est l'œuvre. Vouloir que les généraux agissent presque automatiquement en vertu de certains principes de guerre qu'ils appliqueraient les yeux fermés, c'est aller contre la tendance officielle qui se manifeste par des appels de plus en plus fréquents à l'initiative. On demande du discernement et de la réflexion aboutissant à des décisions personnelles, portant la marque d'une volonté consciente. Il n'est pas douteux, en effet, que les règlements aient parfaitement raison de pousser le haut commandement à s'inspirer des nécessités de la situation et à faire acte d'intelligente virilité plutôt que de s'abriter derrière des formules et des recettes irresponsables.

Il est moins certain qu'il y ait intérêt à développer dans les bas grades le goût des responsabilités et l'esprit d'initiative. Le rôle des chefs subalternes est celui qui revient à de simples agents d'exécution. Qu'ils doivent apporter de la bonne volonté à exécuter les ordres qu'ils reçoivent, qu'ils aient à y mettre du leur, comme on dit, c'est-à-dire à s'efforcer d'en pénétrer le sens s'ils ne sont pas formulés clairement, d'en comprendre l'esprit, d'en interpréter les intentions, si l'application littérale risque de n'y pas répondre, c'est un devoir élémentaire qui s'impose à tout le monde. Le manœuvre qui guide la marche

d'une machine-outil doit faire preuve de certaines qualités lorsqu'un incident survient qui trouble le fonctionnement normal des rouages, ou lorsque la matière qu'il s'agit de travailler présente des singularités. Nulle part l'inintelligence n'est à sa place, et le respect le plus profond pour une consigne n'exclut pas la recherche de son objet. Le factionnaire est tenu de ne pas s'éloigner de plus de trente pas de sa guérite ; mais, s'il est obligé d'en faire trente-deux pour aller jusqu'à l'angle du mur qu'il a à surveiller, loin de lui reprocher cette infraction à la lettre du décret sur le service des places, il est probable qu'on l'en louera, encore qu'un proverbe français prétende qu'un militaire n'a jamais besoin de comprendre : certaines gens considèrent l'exécution la plus bête comme étant la meilleure.

Il est évident que l'initiative des gradés inférieurs est très bornée. Elle consiste à ne pas montrer une servilité stupide dans l'accomplissement de la tâche dont ils sont chargés. Il n'y a rien là qui ressemble à cette force d'âme qu'exigent les responsabilités de la direction. L'initiative du soldat consiste à « se débrouiller. » Celle du sous-officier se réduit à prendre les mesures nécessaires pour parer aux incidents imprévus qui se présentent. Et je veux bien qu'il y ait là, en germe, de la force d'âme ; je veux bien que, par la façon dont il agit dans des circonstances de ce genre, un simple sergent prouve s'il a en vue le bien du service ou son propre intérêt, s'il a une notion claire de ses obligations ou s'il les comprend mal, si c'est à sa conscience qu'il obéit ou si c'est la crainte des punitions qui dirige ses actes. Oui, même les petits peuvent montrer de la petite grandeur d'âme, si j'ose ainsi parler. Mais c'est surtout de la grande que l'armée a besoin.

Eh bien, c'est surtout pour avoir la grande qu'il faut encourager la petite. Il faut développer l'initiative en bas pour qu'elle pénètre en haut, pour créer une ambiance de hardiesse morale, au milieu de laquelle la pusillanimité ne pourra pas vivre.

Tout revient donc à répandre dans l'armée l'habitude et le goût des responsabilités.

On n'y arrivera qu'en débridant l'initiative, qu'en lui permettant de gambader, de prendre ses ébats. S'il faut être souvent tombé de cheval pour acquérir une confiance vraiment solide et pour bien tenir en selle, il n'est pas moins nécessaire d'avoir abusé plus d'une fois ou mésusé de la liberté pour apprendre à s'en servir avec discernement et avec aisance. On n'obtiendrait aucun résultat en la mesurant en quelque sorte au compte-gouttes, et je crois que les confiseurs sont dans le vrai qui, engageant une demoiselle de magasin, loin de lui interdire de manger des bonbons, la laissent donner libre cours à sa gourmandise, sachant que celle-ci ne tardera pas à se lasser, que trop de sucreries amène vite à la satiété, et qu'on finit par se dégoûter de ce qu'on aimait le plus.

Peut-être, à vrai dire, l'exercice de l'initiative a-t-il précisément pour inconvénient de rendre trop circonspects ceux qui, pour s'y être complu, ont éprouvé des mécomptes. Le mieux serait de la tenir en laisse et de ne la découpler qu'au dernier moment, si elle n'était exposée à subir alors des déconvenues qui lui seraient funestes.

Le prince Frédéric-Charles prétendait que la méthode de la « critique » en usage dans l'armée prussienne enlevait tout « allant » aux généraux, parce que l'autorité supérieure, en signalant toutes les fautes de tactique qu'ils commettaient, les incitait inconsciemment à l'inac-

tion. Qui ne fait rien ne risque pas de se tromper : on est donc porté, pour ne pas encourir de reproche, à rester inerte. Et l'auteur de *L'art de combattre les Français* faisait remarquer que, chez nous, l'habitude de déclarer que tout était toujours pour le mieux, que notre traditionnel : « Soldats ! je suis content de vous, » avaient pour résultat d'entretenir dans notre armée une bonne humeur qui se traduisait par de l'ardeur, par le besoin et le désir d'agir.

Et, certes, en théorie, ces conclusions sont justes. Elles n'en ont pas moins reçu un cruel démenti en 1870. Ah ! si les Allemands avaient été battus dans les premières rencontres, peut-être la crainte de commettre des fautes se serait-elle accentuée chez eux, en même temps que notre enthousiasme guerrier aurait trouvé dans nos victoires un nouvel aliment. Mais, comme c'est le contraire qui s'est produit, nos soldats ont été amenés à se demander si on n'avait pas eu tort de se déclarer trop facilement content d'eux, tandis que nos adversaires se disaient qu'on n'avait pas eu tort de relever les infractions de leurs chefs aux règles de l'art militaire, puisque ainsi on les avait préparés à vaincre.

De même, une initiative en quelque sorte toute jeune et vierge, qui s'en donnera à cœur joie, accomplira des miracles, si le succès lui sourit. Mais, pour peu que celui-ci lui fasse grise mine, elle se repliera sur elle-même et s'évanouira.

Voilà pourquoi il faut, dès le temps de paix, laisser essor au sentiment de la responsabilité. Il est même bon de l'exagérer, de lui laisser plus de champ encore qu'il n'est nécessaire.

Le capitaine Vaillant, de qui j'ai déjà parlé, n'est pas tout à fait de cet avis. Il fait remarquer que la liberté

des gens qui passent sur un pont reste entière, malgré les garde-fous qui le bordent. C'est vrai. N'empêche que bien des personnes ne s'engagent pas sans un peu d'hésitation sur le tablier quand les parapets ne sont pas encore construits. Mais surtout elles appréhenderaient de s'aventurer sur une mince planche au-dessus du vide. Ce qui fait la vertu éducative du portique, c'est le danger que l'on court en marchant sur la traverse qui relie les deux montants. Supprimez tout risque, en garnissant cette poutre d'une lisse ou d'un garde-fou, vous n'obtiendrez pas le résultat auquel prétend conduire cet exercice de gymnastique, qui est de combattre la tendance au vertige et de développer la hardiesse.

Il répugne à beaucoup d'officiers de laisser l'initiative se donner carrière. La responsabilité de l'inférieur engage celle du supérieur, et celui-ci n'aime pas être entraîné par les erreurs ou les écarts de celui-là. En fait, pour développer en bas l'esprit de responsabilité, il faut qu'il existe en haut, ce qui constitue une pétition de principe. L'initiative se cultive par bouture : on ne donne que quand on a ; on ne donne que ce qu'on a.

Dans les hautes couches de notre armée, on manque un peu de ce que les gens de Bourse appellent de l'estomac. On est peu disposé à abdiquer. D'abord, l'exercice du commandement rend autoritaire. Ensuite, deux causes conspirent à renforcer cet autoritarisme : notre mode d'avancement et notre régime politique.

Pour monter en grade, il faut plaire à ses chefs ou tout au moins ne pas leur déplaire. Par le fait de cette nécessité, l'arriviste ne songe qu'à flatter les manies de ses supérieurs, qu'à éviter les « histoires. » Or, l'usage de l'initiative, je l'ai dit, expose à des erreurs, à des écarts.

Notez que je suis fort éloigné de contester les mérites

des ambitieux et leurs qualités militaires. Ils ont, en général, de l'activité, de la persévérance, de l'énergie, de la souplesse. Ils savent y faire, comme dit le troupier. Pour peu que leur intérêt personnel concorde avec l'intérêt général, ils sont capables de se conduire avec la plus grande correction et de mener à bien leurs entreprises. D'ailleurs, leur intérêt personnel est souvent d'agir dans l'intérêt de la collectivité. Le malheur, c'est qu'ils puissent parfois croire le contraire, et alors, n'étant retenus par aucun scrupule, ils sont exposés à commettre des actes nuisibles à l'armée ou au pays. La valeur professionnelle de l'arriviste fût-elle incontestable, sa valeur morale est toujours sujette à caution. Et il est fatal, même s'il ne craint pas de prendre des responsabilités, qu'il ne laisse pas les autres en prendre. Il en étouffe le goût chez ses subordonnés, ou il leur en enlève la possibilité. Napoléon qu'était-il, sinon un ambitieux de grande envergure, un arriviste de génie ? Il a asservi ses lieutenants et abaissé dans son armée le niveau des caractères.

Notre avancement au choix ne saurait avoir un autre effet. Il divise notre corps d'officiers en deux catégories : les intrigants et les résignés. Les premiers sont de bon aloi, s'ils convoitent un haut grade afin de pouvoir faire triompher leurs idées, afin de se procurer un champ d'action qui soit à la taille de leurs capacités. Malheureusement, tous ceux qui réussissent à émerger ne sont pas de cet acabit, et ils ne recherchent dans les situations élevées que les avantages honorifiques ou les facilités matérielles qu'elles confèrent. Il en résulte que les hommes de valeur qui ne veulent s'abaisser à aucune complaisance se dégoûtent de végéter dans l'obscurité ou s'enorgueillissent d'y rester, selon leur tournure d'esprit, et ils acquièrent ainsi une mentalité qui les dispose mal

à l'action. Ils ont la hauteur d'âme qui correspond au goût des responsabilités ; mais n'en faisant pas usage, ils perdent l'habitude de l'initiative.

L'ingérence parlementaire, dans notre gouvernement constitutionnel, n'est pas un moindre obstacle à l'exercice de la liberté, encore que ce mot de liberté resplendisse sur les murs de nos édifices. La moindre incartade peut provoquer une interpellation, et, par conséquent, l'usage naturel de l'initiative a pour résultat immédiat de refréner celle-ci, au lieu de la développer.

Chose curieuse : ceux qui ont eu le plus à souffrir de la tutelle d'autrui sont portés à tenir autrui en tutelle. M. Thalamas, professeur d'histoire au lycée Condorcet, a profité de l'indépendance de son enseignement pour parler de Jeanne d'Arc selon sa conscience. Il a prétendu que la légende avait, au sujet de cette héroïne, altéré la vérité. Il n'en a pas fallu davantage pour provoquer des protestations, des manifestations, qui, lui donnant une certaine notoriété, lui imprimant un caractère révolutionnaire de libre penseur et d'apôtre, lui ont permis de quitter l'Université pour entrer dans la politique. Eh bien, depuis qu'il est député, il ne tolère aucun relâchement dans le contrôle exercé par les chefs de l'armée.

Un détachement rentre-t-il à la caserne par la pluie sans qu'on ait donné une boisson chaude à la troupe ou sans qu'on l'ait fait changer de linge, une marche militaire se prolonge-t-elle un peu trop : voici nos honorables qui emplissent le *Journal officiel* de leurs doléances.

Dès lors, l'autorité n'a d'autre souci que d'empêcher de se produire tout fait de nature à motiver l'intervention du pouvoir législatif. Elle enserre tous les officiers dans un réseau de prescriptions qui les immobilise, dût-il en résulter pour leur esprit de décision une anky-

lose qui s'opposera à toute velléité de mouvement le jour où il faudra agir. Et c'est ainsi que l'idée a pu venir d'imposer même aux généraux l'automatisme auquel ils ne sont que trop enclins. On les voudrait mus par des règles si précises que le sentiment des responsabilités fût impuissant à paralyser les fonctions de leur cerveau.

C'est oublier ou c'est méconnaître que, pour se rendre compte de la situation, pour en mesurer la gravité, pour adopter les moyens appropriés pour y faire face, il faut avant tout se libérer de l'obsession de cette responsabilité. Nous apprenons aux soldats à marcher allègrement sous le poids du sac, au lieu de les débarrasser de ce fardeau. Leurs muscles y prennent de la vigueur. Nous devons également habituer les chefs à porter allègrement le poids des décisions à prendre, au lieu de nous évertuer à les en décharger. Leur force d'âme ne pourra qu'y gagner, et ce sont les forces morales, ce sont les impondérables, qui donnent la victoire, autant et plus que les moyens matériels. C'est dans le cœur des soldats qu'en est le secret, disait le maréchal de Saxe. Et c'est aussi dans le cœur des officiers.

Rappelons-nous le, et renonçons à un automatisme qui, d'abord, serait sans grandeur, qui, par surcroît et surtout, serait sans utilité.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.

LES SEMAILLES

NOUVELLE

Pierre Hernequin se tint, quelques instants, sur le seuil de sa maison où tombait une averse tremblante de lumière.

Il avait enterré sa femme le matin même. Le repas qui suit ordinairement les funérailles venait de prendre fin, et la dernière carriole, reconduisant les parents dans les villages éloignés, disparaissait au loin, tache mouvante qui se rapetissait, se fondait dans l'immensité brune de cette terre de Beauce.

Il se sentait triste, d'une de ces tristesses de paysan qui sont sans révolte, sans accès de désespoir, sans phrases retentissantes que l'on prononce en soi-même....

Sa vie était finie ; il avait perdu sa bonne femme, celle qui avait travaillé à ses côtés pendant plus de quarante ans. Il en avait soixante, et il n'attendait plus rien de la vie !

Il regardait machinalement les bâtiments de sa ferme, la cour encombrée d'un tas de fumier, suant des flots de purin noir, le poulailler où grouillait un peuple de volailles, les hangars couverts de tuile neuve, les écuries, où les forts percherons tiraient le foin de leurs crèches bien garnies, les instruments de labour nets et luisants,

les charrues perfectionnées, les moissonneuses et les faucheuses. Il y avait dix belles vaches flamandes dans l'écurie, et chacune donnait vingt litres de lait par jour.

Et toutes ces constatations qui revenaient dans son esprit, au lieu de lui apporter, comme autrefois, une âpre satisfaction, lui causaient maintenant une douleur aiguë et déchirante.

Toute cette prospérité, dont sa bonne femme n'aurait plus sa part, prit à ses yeux une signification ironique.

Il marmotta entre ses dents :

— A quoi bon entasser des écus, puisque tout ça ira à des étrangers ?

Car il n'avait pas d'enfant, mais seulement des cousins et des arrière-cousins, dont les prévenances, le matin même, lui avaient paru suspectes, parce qu'il y démêlait une pensée d'intérêt.

Et c'était pour le vieux une très grosse déception qui redoublait sa douleur.

Il haussa les épaules, et murmura encore, avec cette voix basse des gens qui sont obsédés par un souci :

— Bah, je suis bien bête de me faire de la bile. Encore quatre ou cinq ans, et ce sera mon tour de sauter dans le trou. Si seulement c'était demain !...



Il rentra dans sa maison, et vint s'écrouler sur un banc dans la cuisine étroite et longue, où des servantes rangeaient la vaisselle du repas funèbre et récuraient des casseroles.

Un rayon de soleil, tombant de la vitre sans rideaux, étalait sur le dressoir une large flaque de lumière, soulignait les taches et les ronds qu'avaient laissés les verres, et Pierre Hernequin, s'absorbant dans cette contemplation, trouvait une satisfaction confuse à regarder cette

nappe de soleil brillant, qui le distrayait de sa douleur, comme un enfant cesse de pleurer quand on lui donne un jouet.

Derrière lui, les piles d'assiettes roulaient aux mains des servantes, avec un fracas qui résonnait lourdement dans sa pauvre tête endolorie.

Soudain il tressaillit, et, levant son poing avec un haussement d'épaules, il l'abattit sur le dressoir.

Là-bas, à l'extrémité du meuble, dans une région que le soleil n'atteignait pas, il venait d'apercevoir une petite corbeille de vannerie, où sa femme d'ordinaire déposait ses lunettes, ses ciseaux, une boîte contenant des aiguilles et du fil. Rien n'avait bougé depuis le jour où la fermière s'était alitée ; il y avait même un gros œuf de bois, dont elle s'était servie ce matin-là pour ravauder une paire de bas. On eût dit que ces humbles objets, plus fidèles que les hommes, conservaient pieusement le souvenir de la morte, et se refusaient à croire à sa disparition. Et pâle, frémissant, ayant envie de prendre et d'attirer la petite corbeille, de tenir dans ses doigts les choses qui avaient appartenu à la morte, de les manier à son tour, pour renouer les liens que la mort avait brisés, le vieux ne cessait de fixer sur le dressoir des yeux hagards.

Et, pendant qu'il s'abîmait dans cette lente songerie, des souvenirs se présentaient en foule à son esprit, nombreux, insaisissables, pareils dans leurs apparitions fugitives à ces vols d'éphémères, sortis du sol, et qui dansent dans la clarté à la fin des journées chaudes.

Il retrouvait des gestes précis de sa femme, le clignement attentif de ses paupières, le plissement de sa bouche, quand elle s'efforçait d'enfiler son aiguille, car sa vue avait considérablement baissé les derniers temps. Il revoyait aussi ses mains, ses mains maigres, qui,

comme deux ouvrières infatigables, ne s'arrêtaient pas d'agiter les aiguilles à tricoter pendant les longues veillées d'hiver. Elles allaient, elles venaient sous ses yeux, faisant couler les mailles sur les tiges d'acier avec une souplesse délicate et rapide. Par moments la femme s'interrompait pour compter ses points. Quand le pauvre homme la revoyait ainsi, l'image se faisait si vivante, qu'il avait l'illusion d'entendre, à son côté, une voix chère qui s'était tue....

Et cet autre jour, ce dimanche de la Quasimodo, alors que le vent agitait, au jardin, les branchages encore grêles des pommiers ! L'hiver finissait ; ils étaient venus s'asseoir sur un banc de pierre, comme ils faisaient depuis des années, heureux de sentir la tiédeur nouvelle qui pénétrait leurs membres et réchauffait leurs vieux os. Le souffle du vent chaud remplissait les hauteurs du ciel d'une rumeur joyeuse ; sur leurs têtes une treille fraîchement taillée laissait pleurer sa sève goutte à goutte. C'était la fête à Loury : la campagne était toute sonore du bruit des carrioles conduisant les paysans à l'assemblée. Des ravenelles, se balançant sur le faite d'un vieux mur, semblaient un vol de papillons ivres de lumière. Eux, les vieux, ne se parlaient pas ; ils se serraient l'un contre l'autre, comme des bêtes qui se tiennent chaud à l'étable. Oh ! la douceur de vivre ensemble, de marcher côte à côte sur le rude sentier qui va se perdre là-bas, dans le gouffre plein de ténèbres mystérieuses.... La vieille, poussant un soupir de satisfaction, avait laissé errer ses regards sur les campagnes, que le soleil revêtait d'un réseau de clartés. « Le beau temps ! » avait-elle dit : « Le beau temps ! » avait-il répondu, comme un écho. Et, sans le dire, ils avaient souhaité de voir encore ensemble le retour de la belle saison.

Et voilà que la femme, la compagne des bons et des mauvais jours, avait manqué à sa promesse, et lui, le vieux, restait seul dans sa maison vide.

Pierre Hernequin rassemblait ces menus souvenirs épars, s'efforçant de ressusciter l'image de sa femme morte.

Par moments, il croyait y arriver ; soudain, il se faisait un vide dans son cerveau et il se trouvait très malheureux.

Un sanglot monta à sa gorge, un gros sanglot qu'il étouffa, parce qu'il avait honte de pleurer devant des servantes.

Il se leva, et, pour échapper à cette douloureuse obsession, voulut sortir de la cuisine....

Sans réfléchir, il se dirigeait vers la chambre qu'il habitait autrefois avec sa femme, quand il se raidit brusquement, retenu sur le seuil par une appréhension terrible. Il eut peur d'entrer dans cette pièce, de retrouver les vêtements de la morte, accrochés à des clous, de revoir le lit, où, sous la blancheur des draps, s'était allongée, les jours derniers, une forme effrayante et terrible....

Alors, ne sachant plus où tourner ses pas, il s'engagea dans le couloir obscur qui longeait les écuries et déboucha dans le jardin.

Il laissa errer ses yeux sur les plates-bandes carrées, que bordaient des buis roussâtres, sur les poiriers taillés en quenouille, sur la treille, que l'automne éclaboussait de taches vineuses.

Ce coin de terre, lui aussi, semblait hanté par l'invisible présence de la défunte. Un carré d'oignons, dont les rondeurs se gonflaient au ras de la terre, attendait la venue de la ménagère, qui les piétinait d'ordinaire, et arrachait les tiges grêles, pour hâter le grossissement des bulbes.

Alors, le fermier comprit cette fois que sa femme était bien morte. Quelque chose, au fond de son être, sanglota désespérément.

N'y tenant plus, ne pouvant supporter la vue de ce carré de terre paisible, caressé d'ombres, il revint sur ses pas, traversa la maison, où son pas hésitant de vieux éveilla des résonances lointaines, et se retrouva de nouveau dans la cour.

Il tourna sur ses talons, poursuivi par sa hantise, en même temps qu'une crainte affolante se levait en lui.

Où aller ? En quel coin de terre se réfugier, pour échapper à l'affreux déchirement que lui apportait chaque pierre des murs, chaque tuile des toits, chaque pouce de ce terrain que leurs pas avaient foulé jadis.

Il ne savait plus, le pauvre vieux. Incapable de prendre un parti, il restait cloué sur place et secouait la tête d'un air tout rêveur.



Un claquement de fouet le tira de sa rêverie.

Il tressaillit, ouvrit les yeux, et vit le garçon de ferme, Béju, un Solognot madré et robuste, qui, ayant attelé le cheval à un chariot, se préparait à sortir.

Le cheval, secouant la tête, agitait l'essaim harmonieux des grelots suspendus à son cou, et le charretier, comme pris de gaieté, répondait à ce carillon par une salve de coups de fouet.

Ce bruit parut doux au cœur du vieux fermier.

Il lui sembla que la vie, tout à l'heure sans issue, allait reprendre son cours.

Il s'avança vers le charretier, et, ayant considéré l'attelage avec une attention émue, il lui demanda :

— Où donc vas-tu, Antoine ?

Ce n'était plus la parole banale que le paysan pro-

digue facilement, l'interrogation qui est une formule de politesse ; c'était quelque chose de plus affectueux, de plus chaud, comme s'il prenait aux faits et gestes de son valet un intérêt extraordinaire.

— Où que j'vas ? répondit Antoine avec la brutalité des simples, j'vas au travail, parbleu. Le chagrin vous nourrit peut-être, mais les autres mangeront du pain l'année qui vient. Alors, j'vas semer du blé dans la grande pièce sur la route de Loury.

Le maître baissa la tête, confus d'avoir mérité, par son attitude découragée, les reproches de son valet.

Le charretier chargea un sac énorme de semence.

Il empoigna les rênes et déjà il criait « hue » au cheval qui se ramassait pour démarrer, quand, ayant l'air de se raviser, il se tourna vers le fermier :

— Mouè, fit-il, si j'étais à votre place, au lieu de me manger les sangs, j'viendrais faire un tour dans la campagne. Ça vous distrairait itou.

Le vieux hésita, jeta de nouveau autour de lui son regard désolé, puis, comme le fouet de nouveau fendait l'air de son joyeux claquement, il s'arracha, et suivit le lourd chariot qui grinçait.

L'attelage s'avança sur la grande route.

Le fermier suivait toujours, le mouvement de la marche lui faisait du bien, remettait un peu d'ordre dans ses idées, et, à mesure qu'il respirait le grand souffle brutal qui balayait la plaine, une sorte d'espoir renaissait en lui.

Chemin faisant, il se mit à regarder les champs qui bordaient la route avec une curiosité grandissante. Repris par sa vie habituelle, il s'intéressait aux moindres détails : « Jean Goujard aurait dans cette pièce une belle récolte de betteraves. Et le troupeau de maître Lecouteux,

comme il avait grossi ! comme les moutons avaient bonne mine ! »

Maintenant il marchait avec des jambes plus alertes. Devant lui la plaine de Beauce s'allongeait, sous la livrée brune des labours, ayant l'air de se recueillir dans l'attente des germinations prochaines. Immense, coupée de routes qui filaient tout droit, elle s'étendait sans une ondulation, sans un pli, jusqu'au lointain horizon, où des villages avec leurs clochers avaient l'air de jouets d'enfant. Le temps restait beau ; un rayon de soleil, promené sur cette immensité, faisait luire une flaque d'eau, allumait une lueur de bronze à la cime d'une forêt prochaine et, par places, une ferme, avec ses larges toits et ses murailles puissamment assises, avait l'air d'une lourde gabare remplie de blé et de paille, battue par la bourrasque et fuyant sur un océan dont les houles s'étaient soudain solidifiées.

Et l'haleine du vent qui passait sur la plaine, descendant dans la poitrine du vieil homme, continua de vivifier son sang.

Il avisa une pièce de terrain qui lui appartenait : c'était un carré de sainfoin, clôturé de poteaux et de ronces artificielles ; et il s'aperçut soudain qu'un voisin avait renversé un pan entier de la clôture.

Il interpella Béju :

— Continue ton chemin, mouè, j'vas rafistoler ce fil de fer....

Il sauta lestement le fossé que les pluies récentes avaient rempli d'eau, et il se mit à l'ouvrage, redressant les pieux et ramassant les fils. Quand il releva la tête, ayant fini, le soleil avait avancé dans le ciel.

Il s'étonna du calme singulier qui était descendu sur son esprit.

Il était prêt à prendre en pitié le vieux qui, le matin même, ne savait que se lamenter....

Il se remit en route. Cinquante mètres plus loin il rencontra le père Quinta, le berger qui gardait son propre troupeau dans un canton couvert d'éteules. Les béliers trapus et massifs, les brebis vêtues de laine crépue, les mères ayant dans leurs jambes leurs agneaux, tout le troupeau roulait, ondulait, glissait sur le sol, comme un flot de couleur grisâtre que contenaient deux grands chiens-loups, aux oreilles pointues, aux longs poils hérissés.

Et, de nouveau, un mouvement d'orgueil et de fierté gonfla le cœur du fermier, quand il contempla la prospérité du troupeau, les bêtes grasses, chargées de laine et les agneaux nombreux.

Il descendit le talus et vint s'asseoir à côté du père Quinta.... Ils causèrent pendant quelque temps du prix de la laine et des foires prochaines.

Parfois, le berger poussait un sifflement bref ; les grands chiens-loups galopaient et allaient tomber sur les brebis récalcitrantes, qu'ils mordaient aux jambes. Alors toute la masse du troupeau ondulait, se resserrait, comme une eau limoneuse contenue entre des digues...

Une heure passa dans cette causerie ; à peine le fermier eut-il la notion du temps écoulé.

Il avait enterré sa femme le matin même. Était-ce possible ? Il se sentait tout autre maintenant, tout changé ! Dans le court espace de temps, son chagrin avait coulé, comme une eau qui s'échappe par une fissure invisible.

Il éprouva une sorte de honte, quand il songea à son accès de découragement.

Il était au moins trois heures quand il arriva à la pièce, où le valet semait le blé.

La stature vigoureuse de l'homme se détachait sur le couchant que des vapeurs embrumaient : le soleil sanglant roulait parmi les nuages, où s'allumaient de rougeoyantes fournaises. Ayant peine à soulever ses pieds qui s'enlisaient dans les terres détrempées, le valet s'avavançait avec lenteur, jetant à chaque pas, d'un geste rythmique et cadencé, la poignée de semence....

Il arriva près du fermier :

— Vous v'là enfin ! cria-t-il, c'est pas trop tôt.... J'aurai jamais fini pour ce soir.... Vous devriez me donner un coup de main.

Sans mot dire, Pierre Hernequin ceignit ses reins du tablier de toile rude ; il se dirigea vers le sac couché sur le chariot et, l'ayant ouvert, il y puisa le pur froment.

C'était une semence de première qualité : il la contempla avec respect, entrevoyant déjà le vaste champ où les épis onduleraient.

Il cria au valet :

— J'vas semer tout le côté gauche de la pièce.

Il s'avança à son tour, puisant dans son tablier la semence, qu'il jetait à la volée d'un geste machinal. Il soufflait : la tâche lui semblait dure, et le tablier, plein de grain, paraissait lourd à son corps débile. N'importe ! il était heureux, il confiait à la terre le blé, le bon blé, qu'elle rendrait au centuple, lors des moissons prochaines. Son geste, que le valet répétait, prenait, après les funérailles du matin, une signification symbolique. C'était un acte de foi dans la vie, mère inépuisable, source de fécondité et de travail.

EMILE MOSELLY.

VARIÉTÉS

MON BON MAITRE

Brunetière.

Je dis mon bon maître parce que Brunetière était bon, et pour ce qu'il fut mon maître, dont il n'y a point lieu de le féliciter. Je le vois encore — il y a trente ans de cela — dans la petite salle de la rue d'Ulm où il faisait son cours à ceux de seconde année. Il était petit, maigre, blême ; il avait le poil rare et hérissé. Il y avait dans son regard myope un peu de lassitude et même de tristesse. Mais il avait une voix !... On n'a jamais su comment il s'y était pris pour loger un orgue pareil dans un corps si menu. Le fait est que nous l'entendions bien. Et c'était merveille de l'ouïr. Car cette voix puissante était chaude et nuancée. Et cependant qu'il lançait d'interminables périodes, il les scandait, rythmait et modulait en telle sorte qu'elles nous portaient littéralement, les vingt-quatre que nous étions, là où il avait eu dessein de nous conduire. Je n'insiste pas. Cette voix de Brunetière, qui ne l'a entendue, et l'ayant entendue, ne l'entend encore ? Il parlait du seizième siècle et, plus que sa voix, plus que son geste — car il avait le geste aussi — ce qui nous ravissait, c'était la structure de ses leçons. Ce seizième siècle, par exemple, si plein mais si heurté, si chaotique, devenait sous ses mains un édifice bien aménagé où tout avait sa place et où tout était à sa place. Et puis... non, ce n'est pas à des architectures — tant magnifiques soient-elles — qu'il faudrait comparer les leçons de Brunetière, mais bien plutôt — car les édifices ont l'immobilité de la mort — à quelque chose qui vivrait. Ce seizième siècle, on le voyait — mon Dieu ! oui — on

le voyait « évoluer. » Et je ne ris pas. Ce seizième siècle paraissait se débrouiller de lui-même à l'appel du maître, comme la matière au souffle du Créateur. Il se déterminait, se composait, s'organisait sous nos yeux. Et la leçon « évoluait » avec lui. Et il nous semblait que nous « évoluions » pareillement, nous les vingt-quatre, par sympathie pour ce grand siècle, et entraînés par le verbe souple et vigoureux de celui qui nous parlait.

Quel professeur c'était ! Et aussi quel juge ! car il jugeait. Il jugeait à la *Revue des Deux-Mondes*, et il jugeait à l'Ecole. A l'Ecole cela se passait ainsi : « Le beau sujet que celui que vous avez traité ! Et comme il est dommage que vous l'ayez manqué ! Car vous l'avez manqué. » Et il le traitait à son tour, ce beau sujet, et l'on se félicitait de l'avoir manqué. A la *Revue*, il jugeait les naturalistes, les impressionnistes, les renanistes, d'autres encore. Et il condamnait ; il condamnait régulièrement, et toujours à mort, car s'il était bon, il faut dire qu'il était juste. Mais les autres ne se laissaient pas faire ; et c'étaient des batailles. Il n'était pas bénisseur. Il avait une façon de louer — cela lui arrivait — qui était rude. « Si l'on voulait dire, écrivait-il à propos du *Mariage de Loti*, tout ce que l'on en aime, il y faudrait signaler tant de choses que l'on n'en aime pas, que l'œuvre risquerait d'y fondre. » Et il ne disait donc pas ce qu'il aimait de ce *Mariage*, ou s'il le disait, — car il le disait tout de même, — c'était pour tancer vertement ceux qui n'aimaient pas ce *Mariage*, ou l'auraient aimé par hasard autrement qu'il ne l'aimait lui-même. Car il avait l'humeur belliqueuse. Et il ne lui suffisait pas d'avoir raison : il fallait qu'il eût raison contre quelqu'un. Et à supposer que ce quelqu'un n'existât pas, il le « postulait », à la manière des philosophes : « Que si, d'aventure, il s'en trouvait qui... je leur dirais.... » Et il le leur disait. Au surplus il estimait que louer n'est pas très utile, si même il n'est nuisible. Il n'y avait pour lui qu'une critique féconde : celle des défauts. Vue juste d'ailleurs, parce que cette critique-là irrite et fait penser ; l'autre endort. Brunetière ne s'endormait pas et ne voulait pas qu'on s'endormît.

Il condamnait donc. Et il disait pourquoi. Dans ses arrêts les considérants étaient l'essentiel. Il avait une doctrine. On a dit que cette doctrine était la tradition. Et cela est vrai, à condition d'ajouter que cette tradition n'était pas pour lui un héritage mort de rites et de formules. Il savait la vivifier, l'enrichir. Au fond ce qu'il demandait à la littérature de son temps, c'était un peu plus d'humanité. Il ne séparait pas la littérature d'avec la vie, qui sans elle, disait-il, ne serait qu'une fonction de l'animalité et sans laquelle elle ne serait qu'un pur badinage; je crois même qu'il prononçait : baladinage. Il était aussi sensible qu'un autre à l'art, mais il trouvait que les « purs artistes » manquaient de tendresse. Semblablement les naturalistes, qui, en outre, avec des prétentions scientifiques, ne savaient rien de rien. Et « tout de même », comme il parlait, il ne pouvait supporter les impressionnistes. Car enfin, disait-il, sommes-nous si curieux de leurs « états d'âme » et que nous font leurs songeries ? Qu'ils les gardent pour eux ! On le traitait de barbare. Il ne l'était pas du tout, et c'étaient les autres qui étaient des vandales subtils et raffinés. Car à quoi bon le « japonisme », s'il vous plaît, et tout ce bibelot dont les Goncourt font tant d'embarras ? Apprenez-nous donc à vivre ; donnez à qui vous lit ce qu'il vous demande avant tout, une image de la vie, une conception même de la vie, si vous êtes capable d'en avoir une, et un peu de sympathie. Voyez les Anglais, Dickens, Eliot, qui sont des « naturalistes » aussi. Certes, ils ne composent pas aussi bien que vous ; ils n'en finissent pas ; mais ils « compatissent », et ils ne font pas les malins. Vous qui savez mieux qu'eux le prix d'un art qui concentre, attrapez leur accent, car en vérité il n'y a pas un atome de pitié dans tous ces Rougon-Macquart, ni même dans cette Bovary. Ainsi parlait Brunetière. C'était un brave homme. Il s'intéressait à la vie et il voulait qu'on s'y intéressât.

Et par la vie, il entendait la vie sociale. La littérature qu'il ne séparait pas de la vie était pour lui chose sociale. D'où il suivait, disait-il, que quiconque tient une plume et n'écrit que

pour lui, ou pour quelques initiés, manque à son devoir. Le journal d'Amiel le mit fort en colère. Eh quoi ? perdre son temps à noter pour son personnel usage un tas de pensées qui ne sont au surplus que rêves de malade ! Il ne comprenait pas : c'était pour lui le dernier mot de l'impuissance. Quand il parlait de la littérature personnelle, ce n'était pas pour la recommander. Toute pensée, ajoutait-il, qui s'exprime est un acte, un commencement d'acte tout au moins, inspire et suggère des actes. Il n'est pas question sans doute de sacrifier l'art à la morale, mais du moins ne faut-il pas oublier qu'on agit dès qu'on écrit. Songez à cela, jeunes gens : vous vous épargnerez des erreurs et — qui sait ? — peut-être des crimes. Oui, des crimes. Témoin cet Adrien Sixte qui a publié quelque part que le vice et la vertu sont des préjugés parfois utiles et parfois non, et qui a maintenant sur la conscience un tas d'horreurs que M. Bourget a énumérées dans le *Disciple*. Cette affaire du *Disciple* fit du bruit dans son temps. « M. Bourget a tort d'incriminer Sixte, disait-on, un professeur n'a point à répondre des méfaits qu'un fou de disciple.... » — « Il est responsable, criait Brunetière ; Greslou n'est ni un fou ni un malade, — c'est un vaniteux ; il a parfaitement compris ce qu'on lui enseignait, et son crime est la suite logique de l'enseignement que vous, Sixte, vous lui avez donné. Et vous lui avez enseigné une fausse doctrine, car en morale, ce sont les conséquences qui jugent la doctrine. »

Ainsi parlait Brunetière et il faisait réfléchir. Il irritait, mais il faisait réfléchir.

Il nous fit beaucoup réfléchir avec son ingénieuse *théorie du lieu commun*, où il prêchait sur ce thème qu'il faut savoir être banal. On lui disait : nous voulons être nous-mêmes. — Soyez vous-mêmes, répondait-il, mais sachez qu'on n'est soi-même qu'à la condition d'être tout le monde. On ne tire rien de sa propre substance, mais bien de l'universelle expérience et de l'universel bon sens, et le tout est de les faire siens. Il est vrai que cela est malaisé et que je ne saurais guère vous en enseigner les moyens. Retenez toutefois qu'« il n'y a pas de lieux com-

muns, mais seulement des esprits paresseux, » et que les lieux communs cessent de l'être dès qu'on y met sa marque, laquelle encore il ne faut pas chercher si loin, « mais en retournant à la source commune où chacun peut puiser comme nous. » Et peut-être que cette apologie de la banalité nous paraissait excessive ; la leçon était bonne pourtant ; elle l'est encore. Et puis que d'aperçus intéressants dans cette théorie du lieu commun et sous une forme paradoxale et provocante — car c'était là sa marque à lui — que de pensées profondes ! Celle-ci par exemple que ce n'est pas tout d'avoir une idée, qu'il faut aussi l'avoir en son temps, c'est-à-dire non pas le premier, mais au contraire, et quand elle est déjà devenue l'idée de tout le monde, et qu'il n'y a plus qu'à la revêtir de son expression. Les vrais créateurs, disait-il, ne sont pas ceux qui les premiers ont entrevu une vérité, mais bien les heureux, les chanceux qui l'ont cueillie au bon moment, quand elle était à point. Et ne voyez-vous pas s'annoncer ici, dans cet article de sa jeunesse l'*Evolution*, la fameuse *Evolution des genres* ? Qu'y a-t-il en effet au fond de cette *Evolution*, sinon ceci, que l'invention d'un auteur s'exerce à vide tant que l'idée qu'il veut exprimer n'a pas été « consentie » par ses contemporains ? Et lui-même, Brunetière, eût-il inventé l'*Evolution des genres* si cette idée que les genres évoluent n'avait été dans l'air aux environs de 1890, grâce à Spencer, Hæckel, Darwin ? Or c'est justement ce qu'il disait en 1881, quand il disait qu'on n'invente que des lieux communs.

Il en vint donc à l'*Evolution des genres*. Il tenait à cette *Evolution*, et M. Giraud¹ nous assure qu'il y a tenu jusqu'à son dernier souffle, ce qui ne m'étonne pas, car il n'était pas homme à lâcher le morceau. Il assimilait les genres littéraires, — tels que vous les voyez catalogués dans les traités de rhétorique : tragédie, comédie, satire, etc... à des espèces vivantes. — Méaphore, dites-vous, comme quand on parle ici de « la virginité des montagnes. » — Point du tout ; les genres littéraires étaient pour Brunetière des espèces vivantes, bien vivantes, et, comme

¹ *Les maîtres de l'heure.*

telles, soumises aux lois de la concurrence vitale et de la sélection naturelle. Et il développait cette thèse avec une abondance d'arguments, M. Giraud dit même de preuves, qui était impressionnante. On lui faisait des objections, mais il buvait l'obstacle. On lui disait par exemple : « Les genres n'existent pas. Comment donc pourraient-ils évoluer ? » A quoi il répondait : « Mais c'est justement parce qu'ils n'existent pas qu'ils évoluent ! Ou, du moins si, ils existent, — se reprenait-il, — mais ils existent à l'état fluide et c'est de cette fluidité même que je m'attache à découvrir les lois. » Ce n'était point mal répondu. On lui disait encore : « C'est entendu ; nous évoluons, mais alors de quel droit nous jugez-vous ? On n'est plus responsable dès qu'on évolue. Le naturalisme que vous condamnez est un produit nécessaire de l'évolution. Constatez, mais ne jugez plus. » Or il voulait constater, expliquer même, et juger comme devant, et encore plus fort. On croyait l'attraper, mais il avait réponse à tout. Il alléguait en particulier l'exemple de Taine, qui avait bien fini par reconnaître que l'on doit juger. Et cela est vrai, et si j'ai bonne mémoire, c'est dans la cinquième partie de la *Philosophie de l'art* et l'auteur s'y donne un fameux tour de rein pour y passer du *fait* au *droit* sans sortir du *fait*, et pour réintégrer l'absolu dans le relatif sans sortir du relatif. Pour Brunetière, il se flattait « de calculer l'individu sous la loi du déterminisme le plus rigoureux », mais je ne l'ai jamais vu faire.

Ce n'est point que je médise de l'évolution des genres. On est si embarrassé quand on s'occupe d'histoire littéraire, pour dominer sa matière, que tout y est bon. Et l'évolution est même un excellent point de vue. A condition de ne pas en abuser. Et de ne pas donner comme une certitude ce qui n'est le plus souvent qu'une apparence, une simple vue de l'esprit, je dirais presque un procédé d'exposition. Elle simplifie, dit M. Giraud¹, elle désencombre, elle fait pénétrer l'air, la clarté, le mouvement. Sans doute, mais elle désencombre trop pour mon goût. Voici Marot, par exemple. Savez-vous ce que devient Marot dans

¹ *Les maîtres de l'heure.*

l'Evolution de Brunetière ? Ecoutez : « Une douzaine d'épigrammes, cinq ou six épîtres — pour demander de l'argent — et quelques ballades ou rondeaux, c'est depuis trois ou quatre cents ans tout ce qui soutient la réputation de Marot, et nous n'aurions vraiment que peu de compte à faire de lui, si son rôle, plus original que son œuvre, n'avait consisté à interrompre ou à retarder, sans l'avoir voulu d'ailleurs, ni même s'en être douté, le mouvement de la Renaissance. » Pauvre Marot qui empêche les genres de danser en rond ! Qui l'eût cru ? Plus loin : « Peu d'hommes en son temps ont été plus étrangers à tout ce qui caractérise l'esprit de la Renaissance. » J'aime mieux Faguet qui dit exactement le contraire : « La Renaissance commence décidément et distinctement avec Marot, aussi savant à bien peu près que Ronsard, aussi nourri à bien peu près de lettres grecques et latines, mais plus discrètement savant, plus averti du secret génie de la langue. » Et j'aime mieux encore Sainte-Beuve, qui était poète à ses heures, et cela ne nuit jamais : « C'est bien de François I^{er} que date chez nous la vraie Renaissance, cette espèce d'aurore soudaine qui se leva sur les esprits et sur les intelligences.... Nulle part ce premier jet d'une lumière nette et vive n'est plus sensible que dans les poésies de Maître Clément. C'est un point lumineux, c'est un renouveau dans notre poésie que l'heure où parut Marot¹. » Voilà le mot juste. Et tant pis pour l'Evolution si elle regimbe ; elle a tort.

La grande affaire de Brunetière était d'écraser l'Individualisme. Il voyait dans ce beau mot — et non sans quelque raison — un nom dont se pare le plus souvent l'égoïsme humain. Et il s'attachait à le dénoncer, à le poursuivre, cet égoïsme hypocrite qui finit toujours, disait-il, par aboutir à la négation de l'ordre, de la justice et de l'équité sociale. Il le démasquait dans le romantisme, dans la doctrine de l'art, dans l'impressionnisme, dans la littérature personnelle. Et quand il avait mis la main sur un bel échantillon d'individualisme, comme il le traitait ! Je ne connais point dans toute son œuvre, qui pourtant

¹ *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle.*

n'est pas froide, de pages plus ardentes que l'article qui a pour titre : *La confession d'un réfractaire*. Aussi avait-on jamais « réclamé plus insolemment que Jules Vallès le droit d'être soi-même sans mesure et sans bornes, et plus impudemment remis en question dans chacun de ses actes l'existence même de la société ? » Relisez ce réquisitoire ; il est vraiment beau. Et c'est sans doute que, lorsque Brunetière l'écrivait, il revivait le temps où les Jules Vallès sortaient par milliers tout armés des pavés de Paris. Et sans doute encore pour bien comprendre la passion anti-individualiste de Brunetière, il ne faut pas faire abstraction de ces souvenirs : il avait vu le monstre de près et autrement qu'en peinture. Toujours est-il que c'est contre l'individualisme que font masse les trente volumes qu'il a laissés. Cette haine de l'individualisme explique son parallèle entre Bossuet et Voltaire, parallèle injuste d'ailleurs, car il n'est pas vrai que Voltaire n'ait jamais songé qu'à détruire et ne soit jamais intervenu que dans sa propre cause. Elle explique ses jugements, souvent bien sévères, sur l'œuvre de Rousseau ; elle explique son animosité contre Calvin dont la théologie lui paraissait trop « individuelle » et le caractère trop « personnel. » Elle explique son attitude dans une affaire dont il est entendu qu'on ne parle pas, et où quelques « individus » avaient le tort d'avoir raison tout en n'étant que de simples « individus », ce qui prouve bien qu'ils se trompaient....

C'est pour réduire cet individualisme qu'il était traditionaliste, car qu'est-ce que la tradition, sinon l'humanité,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui,

et plus encore les premiers que les autres, car il aimait à dire avec Comte que l'humanité est faite de plus de morts que de vivants. C'est pour combattre cet individualisme qu'il était évolutionniste, car, si l'évolution ne supprime pas l'individu, tout au moins le mesure-t-elle, disait-il, et par conséquent le limite. Et c'est encore contre l'individualisme qu'il s'empara un beau jour de la philosophie de Schopenhauer et prêcha le pessimisme.

« Croyons, disait-il, que la vie est mauvaise, que l'homme est mauvais. Ce n'est pas difficile à croire : il n'y a qu'à regarder la vie ; elle nous fait voir assez clairement qu'elle ne vaut rien, et conséquemment qu'il faut tuer en nous « la volonté de vivre », de son vrai nom l'égoïsme, de son faux nom l'individualisme. » Et ce pessimisme schopenhauérien devint, comme eût dit Montaigne, « sa maîtresse forme. » Je lis dans Jules Lemaitre cette « figurine » de Brunetière : « Travail effréné, activité fébrile qui semble avoir peur du repos et vouloir tromper la vie ; refus de sourire. » Il était donc pessimiste et s'acharnait à noyer dans le pessimisme — un pessimisme actif et frénétique — l'individualisme des autres — et aussi le sien.

La vie lui avait-elle été dure ? Peut-être, mais on se tromperait de chercher au pessimisme de Brunetière des raisons tirées de son propre cas. Ce qu'il voulait tuer en lui c'était l'égoïsme, l'instinct, la nature. Après cela il importe peu de savoir qu'il avait été pion dans une boîte à bachot. Au surplus, il avait eu le temps de l'oublier ! Il faisait jaillir son pessimisme de sa condition d'homme et de l'expérience universelle.

D'autres, il est vrai, de la même universelle expérience et de l'humaine condition concluent à la joie de vivre. Affaire de tempérament. On naît pessimiste, disait Brunetière, comme on naît le contraire. Il était né pessimiste. Il comprenait et pénétrait merveilleusement Rabelais,

Le bon Rabelais qui boivait
Toujours cependant qu'il vivait,

et il rendait hommage à son génie ; toutefois il refusait de boire à la même coupe. Il citait volontiers les vers de Lamartine :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours,

mais il refusait de plonger. La nature était pour lui « l'instinct déchaîné. »

L'individualisme était donc pour lui la nature, l'instinct, la

brute. Et comme il voyait l'individualisme partout, partout il voyait la brute, l'instinct, tous les instincts. Rabelais était la chair, Calvin l'orgueil. Et la chair encore, il la voyait dans l'art, et non seulement là où elle s'étale, mais là aussi où pour la voir il faut être un peu janséniste. Lisez sa conférence sur l'*Art et la morale* : elle vous intéressera peut-être, non par le fond, qui n'a rien de très neuf, mais par une singulière amertume et âpreté d'accent.

Sa conversion au christianisme n'a rien qui étonne. Quand on en est arrivé à cette horreur de la nature, on est déjà dans le christianisme, et peut-être même l'a-t-on dépassé.

Un point cependant l'empêchait d'être chrétien. Il lui manquait la foi. Rationaliste au fond, et tout d'abord fidèle à la science, — qu'il ne désavoua que parce qu'elle ne lui donnait pas tout, — il n'opposa longtemps à l'Individualisme que la nécessité de sauvegarder l'Institution sociale. Les hommes sont malheureux, disait-il, et comme ils n'ont d'autre moyen de supporter leurs misères que de les mettre en commun, veillons sur l'édifice qui les abrite. C'était opposer un instinct — l'instinct social — à un autre instinct — l'instinct anarchiste ; rien de plus. Mais cela lui suffisait ; il n'aimait pas à s'embarrasser d'une vaine métaphysique. Et puis il croyait que les religions et les métaphysiques sont plus faites pour diviser les hommes que pour les unir. Certes, il n'était pas hostile aux religions ni aux métaphysiques, mais il ne retenait que leurs enseignements moraux, quand il les jugeait bons. Dans son article sur Schopenhauer, il prenait bien garde de ne pas confondre la cause du pessimisme avec celle d'une révélation, d'un mythe ou d'un dogme. Et pareillement, lorsqu'il touchait à Vinet, — qu'il aimait beaucoup, — il le « laïcisait » de tout son effort.

Il était donc chrétien, sauf la foi. Un article de Schérer, dit M. Giraud, fit sur lui grande impression. C'est celui qui a pour titre : *La crise actuelle de la morale*. « Sachons voir les choses comme elles sont, disait Schérer ; la morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'impérative a besoin de l'absolu : elle aspire à la

transcendance ; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur ; il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient chose frivole si elle n'implique des relations éternelles. »

La méditation de ces énergiques formules décida Brunetière à croire. Peut-être que cela lui coûta cher, mais il disait que nous sommes maîtres de nos croyances dans la mesure où nous le sommes de notre volonté, et certes il était maître de sa volonté. Et puis, si vraiment pour abattre l'Individualisme il n'est que de croire à Dieu, croyons à Dieu. Il crut à Dieu de toute la haine qu'il portait à l'Individualisme.

Il se fit donc chrétien. Et il se fit aussi catholique. Des naïfs s'en sont étonnés : « Pourquoi pas plutôt protestant ? Il y a moins à croire. »

Je m'explique très bien pour ma part que Brunetière se soit fait catholique. Dès qu'on s'est résolu à croire, un peu plus, un peu moins ce n'est pas une affaire. L'essentiel pour lui n'était pas de mesurer au compte-gouttes ce qu'il devait croire, mais de trouver un point d'appui pour mieux écraser l'infâme. Nous avons sur ce point un texte formel : « Oui, disait-il, je n'ai trouvé que dans le catholicisme l'aide et le secours dont nous avons besoin contre l'individualisme. »

Il se fit donc catholique. Non toutefois sans quelque hésitation. Un vieux préjugé lui disait peut-être qu'il allait aliéner l'indépendance de sa pensée ; et on a beau être anti-individualiste, on tient à sa pensée. Enfin il se décida, et sitôt entré, entreprit une campagne d'apologète. Car il ne suffisait pas à Brunetière d'être catholique ; il voulait que tout le monde le fût.

Il créa une apologétique nouvelle fondée sur l'*Origine des espèces* et le *Cours de philosophie positive*. Et il n'oubliait pas non plus de s'y servir du *Monde comme volonté et comme représentation*.

Je n'entrerai pas dans cette apologétique. Ce que je me borne à observer, c'est que mon bon maître y déploya, comme dit M. Giraud, une rare intrépidité de conviction et une virtuosité

dialectique incomparable. Et pour ce qui est de l'indépendance de sa pensée, il savait la défendre. Comme il « utilisait » le positivisme, l'évolutionnisme, le pessimisme et autres ingrédients, quelques théologiens timorés le soupçonnaient de composer des remèdes avec des poisons. On le lui dit. Mais il ripostait : « Quant aux objections des théologiens.... » Et c'était toujours le Brunetière de mes vingt ans. Il tapait dur.

Sa grande idée d'apologète était de faire absorber à l'Eglise ses propres hérésies ; belle idée, sans doute, et qui me rappelle un mot assez américain du philosophe Emerson : « Une bonne cheminée brûle sa fumée. »

Ne nous y trompons pas. Mon bon maître avait au fond du cœur des trésors de tendresse et il est sûr que son christianisme était tout imprégné d'amour. Mais, certes, il se serait bien gardé de le laisser voir. C'eût été retomber dans l'individualisme !

Il ne fera pas dans l'histoire figure de mystique, mais bien plutôt il paraîtra, armé de la triple massue du Pessimisme, de l'Evolutionnisme et du Catholicisme, une manière de nouveau saint Michel terrassant le dragon.

Et à mon avis, il l'a un peu trop aplati.

PAUL SIRVEN.





CHRONIQUE PARISIENNE

Statistiques et documents sur : 1° l'instruction primaire des conscrits ; 2° la propriété non bâtie ; 3° la misère à Paris ; 4° la misère et le crime en province ; 5° l'union dans la famille ; 6° l'occultisme ; 7° J.-J. Rousseau ; 8° Déroulède.

Ne nous moquons pas des statistiques : précises, elles ont leur utilité, et claires, leur beauté. Je ne sais plus quel personnage de Labiche s'est imposé la tâche de relever le chiffre des piétons qui chaque jour traversent le Pont-Neuf ; il dit qu'à telle date tant de personnes, 250 par exemple, *plus une douteuse*, ont défilé devant lui. Evidemment ce n'est pas un mot profond à la Molière ; ce n'est qu'une agréable moquerie. Comme Racine a fait de Dandin qui veut juger à tout propos et même hors de propos, Labiche se moquait des maniaques qu'obsède une idée fixe, et qui ne pensent qu'à dresser des statistiques de faits totalement dépourvus d'intérêt.

On n'en peut dire autant de celle que vient de publier le ministère de l'instruction publique sur « les résultats de l'examen de l'instruction primaire des conscrits de la classe 1911 qui ont été incorporés en 1912. » L'enquête embrasse les 87 départements français, y compris celui du Haut-Rhin ou territoire de Belfort, et les trois départements — ou provinces — d'Alger, Oran et Constantine. Des calculs que j'ai faits sur cet important document il résulte que :

1° Ces 90 départements en 1912 ont fourni 236 801 conscrits dont 7152 (3 %) totalement illettrés, 45 742 (19,32 %) sachant insuffisamment lire et écrire, et 183 907 possédant l'instruction primaire ;

2° la moyenne par département est de 79,46 illettrés, de

508,24 sachant insuffisamment lire et écrire, et de 2043,43 possédant l'instruction primaire ;

3° la proportion d'illettrés n'est pas fonction, pour chaque département, du nombre des conscrits.

4° en moyenne, les départements où l'instruction est le plus répandue sont incontestablement ceux qui touchent Paris, ceux de l'est, du centre et du sud-est, puisque sur 41 où le pourcentage va de 0,53 à 1,97, 31 appartiennent à ces régions ; qu'elle l'est sensiblement moins dans le sud-ouest, en Normandie et dans le nord, et que les trois départements qui aujourd'hui encore constituent la Bretagne bretonnante battent le record, s'il est légitime, comme je le pense, de mettre à part la Corse, Oran et Constantine. J'ajouterai que la proportion des conscrits illettrés fut de 1827 à 1829 de 56 % ; de 1830 à 1835, de 48 % ; de 1836 à 1840, de 44 % ; de 1841 à 1845, de 40 % ; de 1846 à 1871, de 36, 35, 32, 27 et 22 %. En 1912, 3 % seulement. Ce progrès est donc plus que satisfaisant.

Très intéressant aussi le rapport que vient de publier le ministère des finances sur « l'ensemble des opérations de l'évaluation des propriétés non bâties. » La superficie totale de la France est de 53 640 800 hectares dont 50 982 394 appartiennent à la propriété non bâtie. Leur valeur locative totale est de 2 084 631 537 francs, soit 41 fr. l'hectare, et leur valeur vénale totale de 62 793 054 323 fr., soit 1240 fr. l'hectare. Nous ne nous occupons que des 87 départements français, à l'exception toutefois de celui de la Seine, qui se trouve dans une situation tout à fait spéciale au point de vue de la propriété non bâtie, où la valeur locative de l'hectare est de 13 721 fr., et sa valeur vénale de 606 334 fr. Ce sont là chiffres plus qu'exceptionnels, si l'on songe que les valeurs locatives et vénales les plus faibles sont, à l'hectare, de 7 et 198 fr. dans les Basses-Alpes, et les plus hautes dans le Nord : 138 et 4423 francs.

Les différentes natures de culture ou de propriété non bâtie peuvent se grouper en treize grandes catégories :

	Hectares.
1 ^o Terres labourables	23 725 083
2 ^o Bois, aulnaies, saussaies, oseraies, etc.	9 716 915
3 ^o Landes, pâtis, bruyères, marais, terres vagues	7 205 648
4 ^o Prés, herbages et pâturages	6 912 508
5 ^o Vignes	1 499 048
6 ^o Vergers et cultures d'arbres et arbustes.	743 339
7 ^o Jardins, pépinières, etc.	396 879
8 ^o Sols des propriétés bâties.	338 600
9 ^o Lacs, étangs, canaux non navigables, etc..	176 041
10 ^o Chemins de fer, canaux de navigation	119 094
11 ^o Terrains d'agrément, parcs, etc..	108 139
12 ^o Chantiers, terrains à bâtir, rues privées, etc.	24 181
13 ^o Carrières, ardoisières, sablières, tourbières, etc.	16 919
Total,	50 982 394

La valeur locative des terres labourables est la plus haute dans le Nord, celle des prés dans la Manche, celle des bois dans les Landes, celle des vignes dans l'Hérault, celle des landes dans le Finistère et les Basses-Pyrénées. A très peu de chose près il en est de même de la valeur vénale de ces différents modes de culture et de propriétés non bâties.

— Des documents, quoique d'une autre sorte, on en trouvera de singulièrement précis et émouvants dans le livre que vient de publier Cyril-Berger¹. *Les têtes baissées*, ce sont tous les misérables sans gîte et sans famille que l'on rencontre à Paris comme dans tous les grands centres. Ce ne sont, pour la plupart, des professionnels ni de la mendicité ni du crime ; pas davantage ce ne sont d'habiles simulateurs d'infirmités ni de maladies qu'ils n'ont jamais eues ; ce sont de pauvres êtres, parmi lesquels il faut distinguer les autochtones de la misère de ceux qui y sont tombés par accident, quelquefois gais, tristes et lamentables presque toujours. Ils n'ont rien du pittoresque des habitués de l'ancienne Cour des Miracles ; encore ce pittoresque ne

¹ Cyril-Berger, *Les têtes baissées*. Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

nous apparaît-il qu'à distance, grâce à un recul de plusieurs siècles, à travers une abondante littérature dont Hugo fut l'inspirateur, et qui ne se fit pas faute de jeter le voile bleu, pourpre et doré de la poésie sur des bouges que nous considérerions aujourd'hui comme des masures inhabitables pour le bétail lui-même. Ces déclassés vivent en marge de la société, sans espoir et même sans désir bien net d'y reconquérir leur place. « Leur nombre est insoupçonnable, dit Cyril-Berger. Nul service administratif, nul office privé n'en a jamais pu dresser une statistique, même approximative. Un essai de dénombrement fait pour la ville de Londres par les soins de l'Armée du Salut nous apprend que, dans le seul quartier de l'East-End, ces déclassés sont plus de trois cent mille. Si l'on veut bien tenir compte, en ce qui concerne Paris, de tous les abris où ils peuvent se répartir en l'espace d'une même nuit... des postes de police où l'on recueille les plus affaiblis, des asiles municipaux et de ceux de l'Hospitalité de nuit... on peut affirmer qu'ils sont dans notre capitale au moins une centaine de mille. » On les rencontre partout, mais spécialement aux environs des Halles. Et c'est avec exactitude en même temps qu'avec pitié que Cyril-Berger nous les montre se réfugiant dans les églises, non point par dévotion, mais parce qu'il y fait chaud, ou parce qu'en échange de leur présence régulière des dames patronnesses leur donneront un peu de pain. Nous les voyons logeant dans d'immondes hôtels au fond d'impasses humides et encaissées, autour de Saint-Séverin et des Halles, à Mouffetard, à Charonne, à la Chapelle et à Saint-Ouen ; à Montmartre, rue André-del-Sarte, pour trois sous ils s'entassent dans une écurie ; pour un sou de plus ils peuvent s'étendre, entre les chevaux, sur des litières mélangées de crottin. Ce sont des galetas échelonnés le long d'un corridor et dont les portes sont numérotées à la craie. Les murs en sont couverts de crasse ; par la toiture crevassée la pluie ruisselle à l'intérieur. Il y a des cabinets si étroits qu'un lit et une chaise suffisent à les encombrer ; ils n'ont point d'ouverture sur le jour : il y fait nuit en plein midi. Des tas de chiffons pourrissent sous les lits ; des tables à deux pieds ne tiennent debout qu'appuyées contre

le mur ; des serviettes sont tellement trouées que pour s'en servir il faut les rouler en boule. Certains de ces hôtels borgnes sont infestés de bandes de rats ; d'autres ont eu leurs fenêtres arrachées. Dans plusieurs de ces « îlots » de la misère du 4^e arrondissement, la mortalité tuberculeuse atteint 142, 63 ‰ dans les garnis et 21,74 ‰ seulement dans les autres maisons. D'autres achètent, moyennant quelques consommations, le droit de dormir dans certains bars, la tête appuyée sur la table ; d'autres couchent « à la corde », d'autres enfin à la belle étoile. L'été, passe encore : ils s'installent sous la colonnade d'un édifice public, sous un camion, sous un tonneau d'arrosage et aussi sous les ponts. Mais dès qu'il fait froid, quelle pitoyable ingéniosité ne doivent-ils pas déployer ! Ils se glissent à l'intérieur des tuyaux de canalisation qu'on n'a pas encore descendus dans les tranchées ; ils gagnent les carrières, les plâtreries et les briqueteries de la banlieue, celles surtout de Romainville ; ils couchent dans les chalands, dans les péniches, sur les berges de la Seine entre les sacs de ciment et de chaux ; dans les caves des maisons en démolition, dans les chantiers des maisons en construction, où ils se font un lit avec la paille destinée à préserver les pierres de la gelée ; dans les voitures non remisées ; dans les salles d'attente des gares et dans les églises où ils ont réussi à échapper à la ronde du suisse au moment de la fermeture. Et il faut penser à ceux qui, par ces glaciales nuits où le froid coupe la chair, n'ayant pu trouver aucun abri, marchent comme des damnés jusqu'à l'heure où le matin s'ouvrent les édifices publics. Ils font tous les métiers : chiffonniers, camelots, mégotiers, distributeurs de prospectus, hommes-sandwichs, laveurs de chiens, ravaudeurs, copistes et bandistes ; ils se nourrissent de détritüs et boivent d'affreux alcools. Ils sont vêtus de guenilles. Ils achètent dans de grandes maisons des débris de charcuterie ou bien, à des marchands de soupe et à des gargotières, deux sous de frites, une portion de gras-double, de mauvais poisson, qu'ils vont manger ceux-ci dans leurs hôtels, ceux-là dans les débits de vins, d'autres sur les bancs des jardins publics.

Ils pistent les enfants à la sortie des écoles pour ramasser leurs tartines ; d'autres surveillent d'un œil avide le pain que les visiteurs distribuent aux animaux du Jardin des Plantes ; la nuit, avant le passage des chiffonniers, ils fouillent les poubelles, où ils ramassent les os mal dépouillés, les carapaces de homard. Aux Halles ils font des récoltes de fruits gâtés et de légumes tombés des voitures maraîchères. Pour profiter des soupes populaires, il leur faut souvent se lever avant le jour et piétiner dans la boue glacée en attendant leur tour. Pour étancher leur soif, ils ont l'eau des Wallace ; pour oublier leur misère ils ont ces assommoirs qui se multiplient d'inquiétante façon et qui leur distribuent, à raison de deux sous le verre, les pires germes de folie et de maladie. Ils s'habillent de tous les décrochez-moi-ça. Ils ont leurs fournisseurs et même leurs marchés, où pour quelques sous ils font emplette de loques dont le plus gros inconvénient n'est pas qu'elles ne soient point ajustées à leur taille, mais bien de leur communiquer, en plus de maladies de peau, une vermine qui bientôt les fait atrocement souffrir. Tous ces détails, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici, on les trouvera dans ce livre dont la lecture est infiniment plus captivante et plus profitable que celle d'un roman.

— Documents encore, et pareillement précis et émouvants, mais sur la province française, ces notes tantôt courtes, tantôt développées, qu'André Gide prit à la cour d'assises de Rouen¹. Tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des organisations sociales, et nombre de ressorts grincent, de la grande machine à rendre la justice. On ne manquera point de s'en apercevoir à la lecture de ce livre où l'on verra de curieux types d'accusés, de victimes, et parfois de criminels. « A quel point la justice humaine est chose douteuse et précaire, c'est ce que durant douze jours j'ai pu sentir jusqu'à l'angoisse », écrit André Gide. Gardons-nous cependant d'une indulgence exagérée à l'égard des coupables authentiques. On a trop beau jeu à

¹ André Gide, *Souvenirs de la cour d'assises*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 35 et 37, rue Madame, Paris.

plaider pour eux l'irresponsabilité ou la culpabilité de la société. Comprendre les motifs qui les ont fait agir ne conduit pas nécessairement à les absoudre ni même à les excuser.

— Avec MM. Antoine Baumann et Rudolf Steiner ¹ nous nous évadons des contingences quotidiennes pour pénétrer, avec le premier, dans le domaine des généralités positivistes, avec le second dans les mystères de l'occultisme. Pour M. Baumann la religion telle que la conçut Auguste Comte est le lien sentimental qui réunit les hommes en familles et en patries, qui plus tard fera qu'il n'y aura plus que l'humanité et dès maintenant nous met en contact avec les innombrables générations disparues. Pour Rudolf Steiner, comme pour tous les occultistes, malgré quelques divergences de détails, l'être humain se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et du moi. Il m'est impossible de donner ici une idée, ne fût-ce qu'approximative, des subtiles et hardies inductions au moyen desquelles l'auteur conclut de façon formelle à la survie du « corps astral » et du « moi », et au passage de l'état terrestre actuel à l'état « jupitérien. »

— Avec J.-J. Rousseau nous revenons à l'humanité de l'état terrestre actuel, à la France et à la Suisse ². Nous n'avons possédé jusqu'à ce jour qu'une version incorrecte, tronquée, voire falsifiée, de ce livre prodigieux que sont les *Confessions*. Il en existe deux manuscrits autographes, l'un à la bibliothèque de la Chambre des députés à Paris, l'autre à la bibliothèque de Genève. « De l'examen de ces deux manuscrits précieux à divers titres, dit M. van Bever, il ressort clairement que le second seul présente une rédaction propre à être mise au jour. Or que possédons-nous de l'immortel chef-d'œuvre de Rousseau ? De médiocres reproductions du manuscrit de Paris, ou bien un ex-

¹ Antoine Baumann, *L'union dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité et au delà*. — Rudolf Steiner, *La science occulte*. Perrin & C^{ie}, 35, quai des Grands-Augustins.

² *Les confessions de J.-J. Rousseau*. Edition intégrale publiée sur les manuscrits originaux par Ad. van Bever, et suivie des *Réveries du promeneur solitaire*. Paris, G. Crès & C^{ie}, 116, Boulevard Saint-Germain.

traordinaire mélange du texte de ce dernier et de celui de Genève. » Bien que différentes éditions — et spécialement celle de Petitain — en aient paru d'après le manuscrit de Genève, nous n'avions pas jusqu'à ce jour le texte même de Rousseau ; « elles ne furent qu'un trompe-l'œil, et leur texte, altéré en raison de considérations morales, ou mondaines, ne mérite pas beaucoup plus de crédit que les autres. » C'est ce texte intégral que publie M. van Bever, avec les variantes du manuscrit de Paris, avec des notes biographiques et bibliographiques et un index des noms et ouvrages cités. Il est donc inutile que j'insiste sur l'importance de cette édition définitive.

— Avec Déroulède enfin, — 2 septembre 1846-30 janvier 1914, — c'est à la France, et à elle seule, que nous revenons. Elle fut merveilleuse et admirable, l'unité de sa vie. De l'excitateur d'énergies qu'il fut on pourra se faire une idée en lisant le livre que lui consacrent Jérôme et Jean Tharaud¹. Aux menaces, aux provocations, à la haine des pangermanistes il répondit par des menaces, par des provocations et par de la haine ; l'Allemagne nous ayant vaincus, il désirait qu'à son tour la France la battît. Toute son existence peut se résumer en un mot : Revanche, et son attitude en cette image : « M. Déroulède ne marche pas : il défile. » Combien significative la visite qu'il fit, jadis à Tolstoï ! Ils ne se convainquirent ni l'un ni l'autre. « L'un ne rêvait que d'amour, de fraternité universelle ; l'autre s'obstinait à croire qu'il n'y a pas de meilleur service à rendre à l'humanité que de lui conserver la France. » Sans doute. Et sans doute encore serait-il regrettable que l'on pût assister un jour à la création des Etats-Unis d'Europe. Mais est-il utile que continue, est-il possible qu'augmente cette folie des armements ? Est-il nécessaire que, de chaque côté du Rhin, des hommes longtemps encore n'aient de bras que pour se montrer les poings ? Est-il légitime que l'on ne se prive point de critiquer les erreurs d'un homme pris isolément et que l'on s'incline devant les

¹ Jérôme et Jean Tharaud, *Paul Déroulède*. Paris, Emile Paul, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré.

mauvaises raisons données, au nom d'un peuple, par une partie de ses représentants? Comme tous les faits, la guerre est un fait discutable dans ses motifs, dans ses réalisations et pour ses résultats. Mais tant qu'il y aura des hommes, et qui, se payant de mots, se nourriront de mensonges, tant que l'on proclamera la nécessité *humaine et divine* de la guerre, j'estimerai que, depuis la période de la hache de Saint-Acheul, l'humanité n'aura point fait un seul pas en avant.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Les mémoires de Bebel. — Un portrait d'Engels. — Un prince de l'Eglise. — A propos de Nietzsche. — Trio de poètes frisons. — Théodore Mommsen en Angleterre. — Livres et revues.

Quelques semaines avant sa mort Bebel travaillait activement à la rédaction du troisième volume de ses *Mémoires* qui touchait à sa fin. La mort le surprit sans qu'il eût eu le temps de l'achever. Son ami Kautzky, chargé par lui de le publier s'il venait à mourir, s'est acquitté de cette tâche avec un soin pieux. Le volume qui vient de paraître ¹ comprend l'histoire du parti socialiste pendant la période des dures lois d'exception, jusqu'en 1882. Le manuscrit était complet jusqu'à cette date. Après, il n'y a que des notes et des matériaux — lettres, coupures de journaux — plus ou moins classés. Kautzky a donc pu donner cette partie telle qu'elle est, se contentant çà et là de polir une phrase encore mal dégrossie, de contrôler des noms et des dates. Le souci du style n'a du reste jamais été capital chez Bebel. Ecrivant avec clarté, il ne se souciait que de se faire entendre. Son récit, très simple et très dépouillé, a souvent l'air d'un procès-verbal. C'est sans doute une infériorité au point de vue de l'art, mais le témoignage n'inspire que plus de confiance. J'ad-

¹ *Aus meinem Leben*. Dritter Teil. Stuttgart, Dietz, 1914.

mire fort Chateaubriand, mais je suis toujours sceptique sur la vérité de sa prestigieuse littérature. Avec Bebel, tout sec qu'il soit, on sait du moins à qui l'on a affaire et il donne l'impression d'un témoin sincère.

Dans ce livre nous refaisons l'histoire des sessions législatives, de l'entrée de Bebel au Landtag saxon, des élections du Reichstag de 1881, du procès de haute trahison dans lequel furent impliqués plusieurs chefs du parti socialiste et de son temps de prison à Leipzig. Mais ce qu'il y a de plus intéressant que cette histoire déjà connue, ce sont les souvenirs personnels de l'auteur. La vie était dure alors pour les socialistes en Allemagne. Ils ne pouvaient plus se réunir comme ils l'entendaient, leurs journaux étaient confisqués et leurs allées et venues étroitement surveillées. Pour faire connaître leurs idées aux compagnons, il fallait éditer des feuilles à l'étranger. Il y eut d'abord la *Lanterne*, de Hirsch, qui s'imprimait à Breda, en Hollande, et la *Liberté*, de Most, qui paraissait à Londres. Mais ces journaux étaient rédigés par des indépendants qui ne suivaient pas toujours la consigne de Berlin. Il fallait créer un journal qui fût véritablement l'organe de la démocratie sociale allemande. Ce fut le *Sozialdemokrat* que Vollmar, puis Bernstein, publièrent à Zurich. La grosse difficulté était de faire passer la feuille par paquets en Allemagne. Bebel nous raconte des anecdotes amusantes sur la manière dont on déjouait la surveillance de la police et de la douane. L'une des plus drôles est celle qui nous raconte qu'un chef de police de Constance, très considéré du gouvernement, favorisa longtemps la contrebande.

On trouve enfin dans ces *Mémoires* beaucoup de détails intéressants sur le petit groupe des publicistes zuricois — Bernstein, Schramm, Vollmar, Kautzky, Mottler — avec lequel Bebel et Liebknecht restaient constamment en contact. Ce fut également sur territoire zuricois, au château de Wyden, qu'eut lieu en 1880 la première réunion des délégués du parti. Ils étaient cinquante-six au rendez-vous et la police n'en fut informée qu'après coup. Les grands chefs, Marx et Engels, n'étaient point venus, mais les jeunes s'inspiraient toujours de leurs le-

çons. Bebel nous raconte un intéressant voyage qu'il fit la même année à Londres avec Paul Singer. Ils furent les hôtes de Karl Marx, qui avait un intérieur très familial et très hospitalier. Ses filles l'appelaient familièrement « le Maure » à cause de la couleur foncée de son teint et Engels « le général » (Djeneräl, à l'anglaise) parce qu'il se piquait de connaissances militaires. Tous ces grands mangeurs de capitalistes avaient des mœurs très pacifiques et très bourgeoises. Engels nous est représenté comme un bon vivant. « Selon le précepte de Luther, dit Bebel, il aime les femmes, les chants et le vin, ce qui ne l'empêche pas d'être un travailleur acharné. A soixante-dix ans il trouve encore moyen d'étudier le roumain et tout ce qui se passe dans le monde l'intéresse. Toujours joyeux et compagnon divertissant, il a une mémoire étonnante et quand il raconte ses souvenirs, il excelle à faire saillir le côté comique des situations. Robuste buveur, il a une cave excellente et bien garnie dont il aime à faire honneur à ses amis. Il y a toujours table ouverte chez lui. »

Ce que ces *Souvenirs* montrent aussi, c'est combien avec le temps Bebel devient un tacticien habile. Il n'abandonne certes aucune de ses idées, mais il tempore et ne brusque jamais. Intelligent, fin, perspicace, il comprend qu'on n'arrive à rien par la violence et que le secret de réussir est de s'accommoder aux circonstances. Ce révolutionnaire est au fond très maître de lui et il sait toujours où il va. Il combat les violents, les excessifs, les brouillons, ceux qui se drapent dans leurs principes et veulent tout ou rien. Lui se contente de petites réformes pratiques et de réalisation immédiate. Sans doute les lois sociales de l'empire ne sont pas pour lui l'idéal et il n'ignore point où le gouvernement, en les promulguant, veut en venir. Mais est-ce une raison pour les repousser en bloc ? Il est heureux de pouvoir dire à Bismarck, dans un discours : « Ce que vous nous présentez, vous l'avez puisé dans notre arsenal. » Un autre jour il dit à ses compagnons : « Il est temps d'en finir avec les phrases et de passer à l'action. » On sent que dans le fond il doute de la révolution, qui reste hypothétique ou bien lointaine, et il

voudrait que ses coreligionnaires, sortant enfin des humides bords de l'empire des vents, vouassent leur attention à la solution des questions pratiques.

Même sagesse à l'égard des lois d'exception. Bebel sait bien qu'elles sont trop monstrueuses pour pouvoir durer, mais il sait aussi qu'en les attaquant avec violence et maladroitement, on arrivera à fin contraire. « Laissons agir le temps, dit-il, et prenons exemple sur l'Eglise catholique qui, dans le Kulturkampf, sans jamais capituler, a toujours su composer. Avant tout pas de provocations inutiles et gardons notre sang-froid. »

C'est sans doute à ces qualités de sagesse et de modération que Bebel a dû de donner une si forte organisation à la démocratie sociale en Allemagne. Kautzky ne l'ignore point et dans la conclusion du volume il vante le politique avisé et le parlementaire consommé qu'était Bebel, le chef que l'on n'a pas remplacé.

— Une autre grande figure qui vient de disparaître de la scène est le cardinal Kopp, qui fut lui aussi un diplomate de tout premier ordre. Intelligent, souple, avisé, il sut toujours ce qu'il fallait faire dans une circonstance donnée. Il était de nature négociateur et s'acquittait à merveille des missions qu'on lui confiait. Il avait à un haut degré les deux qualités primordiales du négociateur, le tact et l'adresse, qu'il ne démentit jamais au cours de sa longue et féconde carrière.

Aucune carrière ne fut plus brillante que celle de cet homme qui, sorti d'une humble condition, s'éleva à la dignité de prince de l'Eglise après avoir gravi rapidement tous les échelons de la hiérarchie. D'abord simple prêtre, puis assesseur du vicariat-général, notaire apostolique, vicaire-général, évêque de Fulda, membre de la Chambre des seigneurs de Prusse et d'Autriche, archevêque de Breslau, conseiller d'Etat, chevalier de l'Aigle-Noir de Prusse, qui confère la noblesse personnelle, il meurt comblé d'honneurs, de titres temporels et spirituels.

Ce prince de l'Eglise, à vrai dire, fut éminemment le serviteur des grands. D'esprit foncièrement conservateur, ses efforts constants tendirent à rapprocher le catholicisme de la couronne ou mieux à associer dans un but de conservation sociale la hié-

rarchie catholique à la royauté prussienne, en obtenant de cette royauté de devenir la protectrice de l'Eglise. Or rien n'était plus contraire aux traditions de la maison, de caractère protestant. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler les conflits épiques des fameux archevêques de Cologne, Droste-Vischering, Geissel et Melchers. Kopp, lui, dès le début, chercha ce qui unit, non ce qui divise, et il le trouva dans le sentiment monarchique. Ce prêtre humblement soumis à l'Eglise était aussi un royaliste convaincu et un Allemand très dévoué aux intérêts de sa race, qu'il put facilement identifier avec ceux des Hohenzollern. De là le rôle si en vue qu'il joua dans la solution du Kulturkampf. La reconnaissance du pape ne se fit pas attendre. Contre la volonté du chapitre capitulaire de Breslau, Léon XIII le nomma archevêque et fit de lui peu après un cardinal. Guillaume II était dans l'enchantement : « Kopp avant tout ! écrivait-il à son oncle le cardinal de Hohenlohe. Quelle nature souple, avisée, naïvement allemande ! Je souhaite que cet homme nous soit longtemps conservé. »

Et les conservateurs protestants de la *Kreuzzeitung* et les pangermanistes mêmes ne raisonnaient pas autrement : Prussien et Allemand, Kopp avait les sympathies de tous. Seuls les catholiques conséquents résistaient et aussi les socialistes-chrétiens qu'on appelle le parti de Cologne. Kopp n'hésita pas à briser la puissance de ces derniers et lui, si modéré dans ses propos, n'avait plus de mesure quand il parlait d'eux, il les appelait « gangrène de l'ouest. » La mort du cardinal Kopp est une grande perte pour le parti de Berlin, comme celle du cardinal Vischer en fut une pour le parti de Cologne. Et l'on ne voit pas dans l'épiscopat allemand d'aujourd'hui qui pourrait remplacer ces hommes.

— Nietzsche n'a plus guère de disciples en Allemagne, mais on continue à le commenter. Après les travaux de G. Simmel, d'Aloïs Riehl et de Raoul Richter, voici M. Richard M. Meyer qui lui consacre un gros volume de plus 700 pages¹. On sait que M. Meyer est un vulgarisateur intelligent, auteur d'une

¹ Munich, C.-H. Beck.

excellente biographie de Goethe et d'une *Histoire de la littérature allemande du dix-neuvième siècle*, qui reste ce qu'on a écrit de plus exact et de plus complet sur la matière. Se bornant au rôle d'analyste, M. Meyer entreprend de nous faire connaître la personnalité de Nietzsche et sa doctrine. Il veut à la fois être impartial et complet. Complet il l'est peut-être un peu trop, en ce qu'il ne nous laisse rien ignorer de ce que les contemporains, même les plus modestes, ont pensé de Nietzsche. Mais si son livre est touffu, il est bien ordonné et l'on en suit aisément l'idée directrice. Cette idée est qu'il y a unité entre la personnalité, l'esprit, les aspirations et les réalisations du penseur. Il eut l'intense volonté de réaliser cet idéal et d'être l'inventeur d'une vérité nouvelle. Y a-t-il réussi ? M. Meyer opine à croire que cette idée dépassait les forces d'un seul homme, mais il ajoute que c'est déjà un superbe effort que de l'avoir tenté.

C'est surtout dans l'*Origine de la tragédie* et dans *Zarathoustra* que M. Meyer cherche la pensée maîtresse de Nietzsche. « Tout le reste, dit-il, n'est que commentaire. » Il professe une très vive admiration pour *Zarathoustra*, « le seul livre de Nietzsche, qui ait pénétré partout. Bien traduit dans les principales langues de culture, il représente la seule part que prend la littérature allemande à la littérature universelle de notre époque. »

On le voit, M. Meyer fait un cas immense de Nietzsche, et son livre, très consciencieux, bien informé devient une contribution de premier ordre pour la connaissance de l'homme et de l'œuvre.

— M^{me} Færster-Nietzsche continue toujours la publication de documents relatifs à son frère. Après la copieuse biographie qu'elle lui a consacrée en trois volumes, — le dernier a paru en 1904, — elle fait paraître sous le titre de *Mémoires* des renseignements de nature plus intime. Après un premier volume qui nous a fait connaître le jeune Nietzsche, vient un second qui s'occupe de l'homme mûr (*der einsame Nietzsche*). Sous sa forme nouvelle et plus personnelle cette biographie est fort captivante. On ne lira pas, par exemple, sans émotion les pages qui retracent la mort du philosophe.

— Un autre volume sur Nietzsche qui mérite d'être signalé

est celui que M. Joseph Spindler vient de faire paraître sous ce titre : *Nietzsches Persönlichkeit und Lehre* (Stuttgart, Cotta). C'est un résumé de la doctrine du maître avec une caractéristique très juste de son talent. Voyez pourtant comme les esprits sont différents ! Alors que M. Meyer veut voir le fond de la pensée du théoricien du surhomme dans *Zarathoustra*, M. Spindler la voit dans *Ecce homo*, l'œuvre capitale de l'écrivain. « Là, dit-il, le ton se hausse jusqu'à la prophétie et c'est là aussi qu'on voit le plus clairement la contradiction entre l'homme et l'œuvre. La nature héroïque de Nietzsche s'est appliquée à détruire ce qui était profondément enraciné au fond de lui-même. De là le caractère tragique certain de sa destinée. Mais son effort s'est brisé parce que, en s'attachant à la morale, il n'a fait que communiquer aux idées morales une force nouvelle. »

Un bon connaisseur de Nietzsche, M. Henri Albert, son traducteur français, remarque non sans finesse que ces déductions servent surtout à démontrer qu'on peut découvrir dans Nietzsche tout ce que l'on veut bien y mettre. C'est ce que font les Allemands, qui s'attachent surtout à faire ressortir le créateur des valeurs nouvelles, le fondateur d'une morale ou d'une religion, le prophète qui a ouvert des avenues nouvelles à la pensée, alors que les Français s'attachent dans Nietzsche au côté esthétique, étudient l'écrivain, le missionnaire de culture, et que les Anglais sont surtout intéressés par le problème religieux, c'est-à-dire l'attitude de Nietzsche à l'égard du christianisme et des problèmes chrétiens, le libre arbitre ou la rédemption.

Et c'est là le privilège d'une riche pensée de fournir matière à des commentaires sans fin.

— Le théâtre allemand, cet hiver, n'a rien donné de transcendant. Gerhart Hauptmann, malgré ses lacunes, reste toujours le dramaturge le plus intéressant. Il est en train de renouveler son théâtre en prenant des sujets antiques. On sait qu'il est grand ami de la Grèce. Son voyage en Hellade, d'où il a rapporté de si frais croquis, *Griechischer Frühling*, l'a orienté de ce côté. Il fait ce que Goethe confessait un jour à Eckermann : « Après avoir mangé mon héritage d'enfant du Nord, disait-il, je suis

venu m'asseoir à la table des Grecs. » Gehrart Hauptmann professe une vive admiration pour les écrivains grecs, surtout pour Homère, et c'est au sixième livre de l'*Odyssée* qu'il a emprunté le sujet de son nouveau drame, l'*Arc d'Ulysse*.

Ulysse rentre au foyer au moment où le porcher Eumée nettoie l'arc fameux que nul n'a pu bander. Mais personne ne reconnaît le roi d'Ithaque sous cet accoutrement de mendiant sordide. Seule Leukonée, la charmante petite-fille du vieil Eumée, le devine. Mais ni Télémaque, ni sa nourrice Euryclée ne soupçonnent la chose. Ils n'ont les yeux ouverts que lorsqu'Ulysse abat quatre prétendants de Pénélope avec son arc. Et Pénélope n'apparaît point dans le drame.

Cette pièce n'a eu qu'un succès d'estime. Les admirateurs frénétiques de Hauptmann affirment bien que c'est une œuvre shakespearienne. J'ai cherché en vain ce qu'il y avait de shakespearien en elle. Je n'ai rien trouvé, sinon les propos qu'échange le mendiant avec la petite Leukonée. Il y a là, avec un balbutiement hystéro-génial, quelques traits vigoureux qui font songer à certaines paroles de Falstaff. Mais tout de même nous ne voyons pas les immenses progrès dont les admirateurs quand même nous rebattent les oreilles. Nous persévérons à penser que le Gerhart Hauptmann d'autrefois, celui des *Tisserands* ou de la *Cloche engloutie*, était plus génial.

— On connaît le trio de poètes frisons qui dans des vers frais comme le printemps, *Liederbuch dreier Freunde*, célébra sa terre natale. Ces trois amis étaient le juriste Théodore Storm, l'historien Théodore Mommsen et le philologue Tycho Mommsen. La vie les sépara de bonne heure, mais ils restèrent unis de cœur. Théodore Storm alla s'établir à Husum, puis à Potsdam, et fit une brillante carrière d'écrivain ; Tycho Mommsen, connu par ses études sur Pindare, resta professeur de gymnase ; quant à Théodore, il s'éleva plus haut que tous, acclamé par l'Allemagne comme son premier historien. De loin ces trois hommes échangeaient des lettres et aujourd'hui la *Neue Deutsche Rundschau* nous donne la première partie de cette correspondance, celle qui fut échangée entre Théodore Storm et Tycho Momm-

sen. Elle commence en 1848, au moment où les grands espoirs gonflaient le cœur des Allemands. Les vers s'y entremêlent à la prose et tout un coin de la vieille Allemagne, une Allemagne idéaliste, savante, naïve et enthousiaste, s'y révèle. On se dit qu'il faisait bon vivre alors : les cœurs étaient droits, les âmes étaient simples et les hommes se contentaient de peu !

— Puisque je suis en train de parler de Théodore Mommsen, oserai-je exprimer l'étonnement qu'une œuvre classique comme l'*Histoire romaine* n'ait pas encore en Allemagne une édition populaire ? La chose est d'autant plus surprenante que les Anglais en ont une. L'éditeur Dent de Londres vient d'adjoindre à sa collection *Everyman's Library* la traduction en un volume de l'*Histoire romaine*. Ce volume, relié, d'une impression compacte, mais fort lisible, sur beau papier, se vend au prix fabuleux de 4 shillings, c'est-à-dire le septième du prix de l'édition allemande. On se demande pourquoi un éditeur allemand ne ferait pas ce que fait un éditeur anglais. Il y trouverait certes son compte.

— De Paris nous arrive un volume d'essais de littérature allemande de M. A. Bossert qui continue la série que j'ai déjà signalée¹. Les sujets traités y sont fort divers : le salon de Rachel à Berlin, Louis Ramond, un fils d'Alsace, qui servit de trucheman entre la France et l'Allemagne avant M^{me} de Staël, les épiigrammes vénitiennes de Goethe, un précepteur de l'empereur Frédéric, le distingué et savant Frédéric Godet, l'amour romantique de Caroline de Günderode, Edouard Mörike, le doux poète souabe dont Henri Heine se moquait, mais qui redevient à la mode, Henriette Feuerbach qui écrivit des lettres merveilleuses, la comédie autrichienne et Hugo de Hofmannsthal, une traduction en vers de Henri Heine, etc. M. Bossert, auquel nous devons une bonne *Histoire de la littérature allemande*, est un esprit curieux et fin. Son livre a de la substance et se lit avec agrément.

— Tant de revues déjà et pourtant toujours de nouvelles ! Il

¹ *Essais de littérature française et allemande*. Hachette, 1914.

est vrai qu'il en est de fort éphémères. Notre consolation est que les bonnes durent. Parmi celles-ci il faut mentionner le périodique mensuel que la maison Cotta publie sous le nom de *Le Griffon* (*der Greif*), d'après l'emblème de la maison. Pour la variété des sujets, l'illustration des collaborateurs et son prix très modéré (1 mark par fascicule), elle n'a pas de pareille en Allemagne. Je feuillette ses derniers numéros et j'y trouve un article de Ludwig Fulda sur Berlin et la vie intellectuelle de l'Allemagne, des lettres de jeunesse de l'empereur Guillaume I^{er}, une étude d'Erich Marcks sur les débuts de Bismarck comme parlementaire (1849-1851), un conte de Nicolas Machiavel traduit par Paul Heyse, une ode à Hölderlin de Hermann Hesse, des souvenirs de chasse de Bronsart de Schellendorf, une histoire du Théâtre libre par Johannès Schlaf, bien placé pour en parler avec compétence, et une étude d'un vif intérêt du baron de Mackay sur l'Océan pacifique et le problème de la puissance mondiale de l'avenir. Et je ne parle pas des revues littéraires et artistiques de ce périodique, qui sont fort bien faites. *Le Greif* n'est pas l'organe d'une coterie : il est ouvert à tous les hommes de talent.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE RUSSE

Mort de Michel Delines.

Nous comptons donner ce mois-ci comme à l'ordinaire notre chronique russe trimestrielle, et voici qu'à sa place c'est la mort de notre chroniqueur que nous devons annoncer. Michel Delines s'est éteint doucement le 11 mars, après une longue maladie vaillamment supportée, à Nice, où il résidait depuis plusieurs années. Nous le savions malade, mais rien ne nous faisait prévoir un si prompt dénouement. Cette nouvelle nous a douloureusement émus, car la *Bibliothèque Universelle* perd en Michel Delines un chaud ami et un fidèle collaborateur. A côté de sa

chronique russe, qu'il a envoyée régulièrement, sans défaillance, depuis 1895, soit pendant dix-neuf ans, il nous a donné durant cette période une cinquantaine d'articles plus ou moins développés, sur des sujets très variés, mais toujours intéressants, souvent même captivants.

Michel Delines — de son vrai nom Mikhaïl Achkinasi — était né à Odessa, en 1851, d'une famille israélite. Après avoir fait des études de médecine, puis de droit, il se voua au relèvement de ses coreligionnaires de Russie et fonda une colonie agricole et une école professionnelle, qu'il dirigea tant que ses forces le lui permirent. Mais en 1874, ensuite des premières atteintes du mal dont il eut à souffrir tout le reste de sa vie, il dut renoncer à sa tâche et se lança dans la carrière des lettres. C'est alors qu'il prit le pseudonyme sous lequel il se fit rapidement connaître. Il débuta par un roman, *La chasse aux Juifs*, et par des ouvrages semi-sociaux, semi-littéraires, — la préoccupation sociale est toujours restée à la base de tous ses écrits, — *La France jugée par la Russie*, *L'Allemagne jugée par la Russie*, *La terre dans le roman russe*, qui furent remarqués et lui ouvrirent les portes de plusieurs grands quotidiens, le *Figaro*, le *Matin*, le *Gil Blas*, le *Temps* surtout, auquel il est resté attaché jusqu'à la fin.

Sa collaboration à la *Bibliothèque Universelle* date de janvier 1885, où, sous son vrai nom d'Achkinasi, il nous donna une nouvelle intitulée : *En Russie*.

Interrompue pendant dix ans, elle reprit en 1895 par la *Chronique russe*, et dès 1896 elle fut constante et active jusqu'au moment où la santé de M. Delines l'obligea à espacer ses efforts. Très au courant de ce qui se publiait en Russie, il informait immédiatement nos lecteurs de tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt, et fournit ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, une cinquantaine d'articles, dont nous ne citerons, parmi les principaux, que les suivants :

Sous le nom de M. Delines : *Sakbaline, l'île du bain* (1897); *Une idylle franco-russe en 1814*, aimable récit des amours d'une noble jeune Française et d'un officier russe de l'armée des Alliés (1899); une belle série d'études sur la *Musique dramatique en*

Russie : Balakireff, Moussorgsky, Borodine, Rubinstein, Tchaïkovsky, César Cui, Rimsky-Korsakov (1900-1902) ; *La Suède et les Suédois* (1904) ; *Les prisons dans les couvents russes* (1906) ; *Le Byron russe. Vie et œuvres de Lermontov* (1908) ; *La vie d'un chercheur de Dieu : Léon Tolstoï* (1911).

Sous le nom de M. Reader : *La politique russe dans la question d'Orient* (1897) ; *La lutte pour les débouchés* (1898) ; *Le vrai Byron, d'après de nouveaux documents* (1906) ; *Le réveil de l'islam* (1907) ; *Les influences étrangères dans la nouvelle littérature russe* (1909).

Sous le nom d'A.-O. Sibiriakov : *Russes et Chinois* (1900 et 1901) ; *La Mandchourie avant la guerre* (1904) ; *Montagnes et montagnards du Caucase* (1906).

Sous le nom de Mikhaïl Achkinasi : *Le sionisme diplomatique et le sionisme historique* (1905). Ici il a repris son vrai nom pour bien témoigner l'intérêt constant qu'il témoignait à tout ce qui concernait ses frères de race.

Michel Delines, outre qu'il était un polyglotte remarquable et un érudit, possédait les plus hautes qualités morales : bonté, indulgence, droiture de cœur, esprit de justice, souci du bien d'autrui. Si dans ses chroniques il exhalait parfois un peu âprement son indignation des abus de pouvoir, toujours on y sent percer l'amour des humbles et des opprimés.

Comme le dit une lettre qui nous a été adressée, « la *Chronique russe* a été l'objet de ses dernières préoccupations. On peut dire sans exagération que la mort lui a pris des mains la plume qui venait d'en tracer la première page. Le surlendemain, terrassé par la maladie, il s'est résigné à vous faire prévenir qu'une « indisposition » l'obligeait à remettre son travail au mois suivant. »

Il avait épousé en 1882 une de nos compatriotes, M^{lle} Clara Delay, de Genève, qui nous a donné elle-même en 1905 un beau roman, *Démon d'azur*, plein de vie et d'action. Nous lui offrons ici l'hommage de notre respectueuse sympathie.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

L'homme dans le rang, par M. R. de Traz.

Excusez-moi, je m'en tiendrai, cette fois, à un seul ouvrage, de peu de volume, et qui n'est même pas de ces derniers mois. Je l'aime pour ce qu'il est, pour ce qu'il promet et pour ce qu'il contribuera peut-être à empêcher. Retranchez-en le dernier chapitre, qui serait assez bon partout ailleurs, mais qui l'alourdit et qui ne s'y rattache que par un prétexte. Le reste, d'un bout à l'autre, est excellent, de franche venue, d'une belle sûreté de ton et respirant la pleine santé du corps et de l'esprit.

Cette liberté dans la force qui marque l'entière possession du sujet par l'auteur et de l'auteur par son sujet, voici longtemps que notre littérature d'imagination ne nous en avait offert l'exemple. N'est-il pas vrai qu'en voyant nos écrivains se mettre à la gêne nous sentions un malaise, comme si notre pays ne leur offrait qu'une matière insuffisante, comme si nous étions, nous, le public, responsables collectivement de leur étroitesse dans l'invention, de leur gaucherie dans le développement, comme si leur dernière mode nous était imputable, cette affectation indiscrete d'originalité dans le style, qui n'est que le battement d'un moignon d'aile quand le style n'est qu'une manière de s'exprimer sans être une manière de voir, de sentir et de penser ?

Ce qui veut dire qu'il faut avoir quelque chose à dire.

Or, M. de Traz, et c'est un mérite qui dépasse son œuvre, nous apporte une matière nouvelle, vivante et riche.

Une littérature militaire, chez nous ? Je n'y aurais pas cru avant de le lire. Nous n'avons pas d'armée permanente ; notre situation géographique nous rend impossible toute entreprise coloniale ; les sacrifices que notre peuple a consentis d'un grand élan de patriotisme n'ont pour but que la sauvegarde de notre indépendance, sans aucune velléité d'intervention dans les affaires de l'Europe ; la formation de nos troupes est strictement

utilitaire ; ni parades, ni revues, ni spectacles à grand orchestre ; en d'autres pays il existe soit une caste, soit une classe militaire ; rien de pareil chez nous ; la durée des périodes de service est trop courte pour que le soldat et même l'officier se distinguent du reste des citoyens ; pas de déformation professionnelle, pas de mœurs particulières, pas de milieu spécial.

Où trouver en tout cela de quoi apprêter un aliment au romancier ou seulement défrayer la verve du conteur ? Réfléchissez à ce problème avant d'ouvrir ou de rouvrir le livre de M. de Traz. Vous le verrez sans peine, c'est là un cas partiel d'un problème plus général qu'on a posé depuis longtemps : y a-t-il dans notre vie nationale assez de traits originaux pour inspirer la création littéraire ?

Car la nature n'y suffit pas ; le sujet par excellence, c'est l'homme. Pour la langue nous sommes une province de la France, comme la Suisse allemande est une province de l'Allemagne, et tout ce que nous avons à faire est de parler français le mieux que nous pourrons. Encore certaines parties de l'écrivain nous sont-elles refusées, l'une tout au moins, non la première, mais non la moindre, c'est l'invention du mot. Qui de nous oserait dire comme Victor Hugo : « Le pâtre-promontoire » ? M. Ph. Godet rapporte qu'Eggis a inventé le mot « ensoleillé » qui a fait fortune. Il ne faudrait pas beaucoup de bonnes fortunes de ce genre pour qu'on nous accusât en France de parler belge. Nous sommes tenus, parce qu'allogènes, à plus de scrupules que les Français, étant moins avertis d'instinct de ce qui est hardiesse légitime ou nouveauté piquante et de ce qui est corruption ou faute de goût. Tous nos écrivains ont senti cette difficulté. Les uns l'ont bravée et en ont pris à leur aise, comme Töpffer ; dira-t-on que Töpffer n'y a rien perdu ? Les autres se sont imposé une étroite discipline, comme Edouard Rod, dont le style est un modèle de pureté. Dira-t-on qu'il n'y a rien sacrifié de sa liberté d'allures et de sa vivacité ?

Cette condition nous rend timides. Notre public n'osait suivre Sainte-Beuve dans son admiration pour les beaux vers d'Olivier :

La liberté, depuis les anciens âges,
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages....

Qu'est-ce, disait-on, que des pieds sauvages ? Et de sourire, de ce sourire malin du connaisseur ; et Eugène Rambert, citant ce trait, d'en gémir.

Fi des malins ! Mais pour la timidité, ne vaut-elle pas mieux que la dépravation du goût ? Qu'est-ce, d'autre part, que la langue littéraire, la langue d'art, sans la création de l'image ? L'office de l'art littéraire, c'est le rajeunissement de la langue. A cela, je crois que nous sommes impropres. C'est ce qui fait que le problème de l'art littéraire est si grave pour nous. La langue française n'est pas à nous, c'est nous qui sommes à elle et qui sommes obligés de façonner sur ses exigences notre pensée, nos sentiments, notre vision. Nous pouvons parler la langue faite, nous ne pouvons faire la langue. Loi d'airain, mais loi prescrite. Ceux qui refusent d'y souscrire vont d'eux-mêmes à l'holocauste, enguirlandés, certes, et les cornes dorées, mais victimes et non sacrificateurs.

M. de Traz choisit l'autre parti, qui est de parler le français de tout le monde, — non pas comme tout le monde, — et de voir ce que tout le monde ne voit pas pour le faire voir à tous ceux qui ont des yeux. Mais oui, nous avons notre vie originale, diverse d'aspects, savoureuse, instructive, bigarrée à plaisir, d'où émergent des types accusés, où se confondent des physionomies falotes, et qui roule, dans son flot sans cesse élargi, les paillettes impalpables et les quartiers de granit, le sable menu des incidents quotidiens et les lourdes préoccupations de l'avenir ; arrêtée parfois, suspendue en un vaste remous et comme agitée d'un frisson solennel, elle reprend bientôt son cours pacifique, égayée de reflets et de bruissements, et poursuit sa destinée égale vers l'inscrutable horizon. Comme tout autre elle suit sa pente, mais ses accidents ne sont à nulle autre et il n'est pas donné à chacun d'en surprendre le caprice. Nous avons droit, si je puis dire ainsi, à notre roman politique. Et qu'est-ce qui manque à M. Porret, pour nous le donner, que d'étudier le mé-

canisme des partis d'un peu haut, en observateur désintéressé ? Nous avons droit à notre roman de mœurs, et M. Benjamin Vallotton sera passible de mille et une morts s'il ne nous le donne pas. Nous avons eu des reconstitutions historiques, celle de Bachelin dans *Jean-Louis*, celles de Du Bois-Melly ; nous aurions eu celle de Philippe Monnier.... Nous avons eu des essais de roman d'analyse en quantité, depuis l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Töpffer, Juste Olivier, en ont tenté la fortune ; Edouard Rod y est constamment revenu et, dans les *Roches-Blanches*, il en a donné ce que j'oserais appeler une ébauche définitive.

Ces sujets de la vie intérieure attirent nos écrivains d'une fascination impérieuse, je ne sais en vérité pourquoi, car c'est peut-être là qu'ils ont le moins triomphé.

Mais qui nous donnera le roman de l'éducation nationale, qui montrera comment s'élabore chez nous l'âme du peuple, sa volonté calme et claire de former une collectivité homogène, la grande passion inextinguible qui lui mettrait les armes à la main, au jour fatal et qui lui inspire en tout temps le sentiment de l'unité et de la solidarité, la conviction qu'il forme une réalité distincte, un être à part ?

L'histoire nous a faits ce que nous sommes, mais cette œuvre n'est pas si merveilleuse qu'elle n'ait besoin d'être refaite à chaque instant ; à chaque génération, en effet, elle recommence, et M. de Traz nous apprend de quelle manière elle s'accomplit aujourd'hui. Qu'on aime la ferveur dont on le sent pénétré et qu'on la trouve justifiée, puisque c'est la source sacrée qu'il va dévoiler, celle où s'accumule et s'organise, unité par unité, l'énergie totale du pays, prête à jaillir en un moment, M. de Traz a su voir cela, cette nécessaire conquête de l'individu par la nation, cette assimilation et cette consécration de la personnalité par la collectivité, sans laquelle notre armée serait un vain jouet bon à se désarticuler au premier choc, par laquelle au contraire, même en temps de paix, le service militaire est le puissant instrument de la formation nationale. Ce qu'il y a d'unité morale en Suisse, nous le lui devons en grande partie.

Car on ne naît pas Suisse autant qu'on naît Anglais, Italien ou Polonais. Le sentiment de la communauté d'appartenances a pour marque et pour support une communauté plus matérielle, celle de la langue, par exemple, ou de la religion, que nous ne connaissons pas.

L'œuvre se fait, pourtant et c'est une œuvre féconde et magnifique. De l'avoir comprise, de s'y être donné, M. de Traz en a reçu tout de suite le bienfait, par cet élargissement et ce renouvellement qu'on trouve à sortir de soi. Et cela même, c'est à quoi il nous fait assister.

A peine s'il apparaît, bien qu'il se raconte, tant les moindres incidents prennent de signification. Le voici en caserne ; dès l'abord la discipline le happe, l'étreint de sa dureté. Tout l'atteint dans sa dignité d'intellectuel : les besognes serviles, la raideur du ton, l'égalitarisme de la chambrée, l'annihilation concertée de sa personnalité ; des révoltes grondent en lui, dont la fatigue a bientôt raison, cette fatigue de tous les muscles tenaillés, de la chair aveulée, cet enlèvement de la volonté dans la poussière et la sueur de l'exercice machinal, sous le soleil aveuglant. Tout son orgueil de penser s'en va et aussi ce qui le redressait parmi les hommes ; ahuri, intimidé, ravalé, il n'agit plus, il fonctionne comme un automate, abandonné aux ordres impérieux du chef, aux exigences minutieuses des sous-officiers ; tout son être est disloqué, rompu dans une stupeur physique et morale qui, au bout de la journée, le jette à plat sur son étroit lit de fer.

C'est ainsi qu'il devient un homme. Et bientôt il s'en rend compte. Une étonnante simplification s'est opérée en lui. Il apprend à « forcer », à marcher quand même, à endurer quand même, à obtenir de lui-même le rendement maximum en intensité d'effort et en persévérance. Il apprend la décision, parce que la consigne s'exécute et ne se discute pas. Et après avoir tiré les meilleurs profits de la méthode d'assouplissement et d'orientation qu'on lui a fait suivre, il la comprend, la raisonne et l'admire.

« Le problème militaire consiste, après avoir instruit les

hommes, à les grouper de telle manière qu'on puisse les mener jusqu'à la bataille. Ce n'est plus un être qu'il s'agit de constituer, c'est une réunion d'êtres. Il faut superposer à cette foule une loi, ou plutôt une âme. Quel admirable thème pour un philosophe que de rechercher les principes communs qui détermineront une assemblée et comment faire passer au travers un courant unique ! Nos officiers s'en occupaient, mais j'étais trop nouveau dans la carrière pour démêler leurs méthodes. Je me bornais avec étonnement, à voir s'élaborer, naître et se fortifier des collectivités humaines : la section, la compagnie, le bataillon. Peu à peu, au fur et à mesure des semaines, chacune d'elles devenait un organisme vivant, chacune était articulée, adhérente, et se suffisait à elle-même, avec ses chefs, ses sous-ordres, ses munitions, ses vivres, ses formations de marche, de stationnement, de combat et sa volonté de vaincre. »

Ces organismes n'en font qu'un, animé d'une seule vie, où chaque cellule appartient à toutes les autres. Voilà ce qu'il découvre encore. A mesure qu'il lit plus couramment dans le livre de la réalité, ce livre corrige les autres, qu'il avait mal lus. Déjà il a substitué la notion de l'effort à celle de devenir aveugle ; maintenant il conçoit l'unité de tous les vœux, distincts, mais organisés, tendus vers un but commun, dans la perspective immédiate du sacrifice. Par la discipline à l'unité, et de l'unité à l'héroïsme. « Après avoir surexcité et coordonné les forces de l'individu, on complétait l'œuvre en les consacrant à une tâche qui dépassait l'individu. Maintenant qu'on nous avait transformés en soldats, on nous montrait le drapeau. »

Cette pensée d'unité, d'unité voulue, librement consentie, mais consentie absolument, pensée créatrice de force saine et joyeuse, d'ordre dans la diversité, cette pensée qui fait du peuple une nation et qui en est l'âme collective, puisqu'elle la fait exister, puisqu'elle l'oriente, puisqu'elle la perpétue, voyez-la circuler en lui par toutes les artères, plus visible et presque tangible quand le peuple est sous les armes. C'est *l'Ordre qui Passe*, le plan du chef transmis, multiplié et qui se fractionne en se répandant, en descendant d'échelon en échelon, jusqu'à

déterminer par une seule impulsion initiale les actions de milliers et de milliers d'hommes, dans leur complication inouïe. Regardez d'en haut : l'impulsion se propage de degré en degré, se répercute en mille échos, toujours une en mille formes ; regardez d'en bas : l'impulsion remonte aussi ; l'humble lieutenant se glisse dans la nuit avec une poignée d'hommes, se tapit, guette, épie. Sur ses rapports, le chef suprême va fonder ses prévisions. D'après ses notes griffonnées, ces croquis esquissés sous le rayon tremblant des étoiles, la masse gigantesque se ruera vers la victoire ou vers la défaite. (*Patrouille.*) Ce concours unanime, une fois acquis, ne s'entretient que par une véritable communauté de vie morale. Tout, si l'on veut, est anonyme ; rien n'est impersonnel. Former l'homme pour le combat, aujourd'hui, c'est le former pour agir individuellement. Il ne se façonne point comme une matière inerte. A l'officier de lui insuffler l'esprit d'offensive, son esprit, d'accumuler dans leurs fibres son énergie, afin de déchaîner un ouragan, d'un geste, quand il le faudra, comme il le voudra. (*Lieutenant d'infanterie.*)

Il y a une séduction, il y a des espoirs, il y a une fièvre de l'imagination dans cet entraînement acharné de l'être collectif. On se sent une force en main, force jadis redoutable et qui pourrait l'être encore. Et l'on se prend à songer. Réunis à table, en une de ces heures de détente qui suivent les bonnes fatigues, de jeunes officiers et des officiers restés jeunes s'entretiennent du passé de la Suisse, de son avenir aussi. D'où viendrait leur ardeur passionnée s'ils ne croyaient la guerre possible, probable, peut-être prochaine ? L'opinion si répandue que notre neutralité nous protège leur paraît un danger. Elle nous paralyse. Pleins d'une molle sécurité, nous soupignons des berceuses humanitaires quand il faudrait se ramasser pour bondir. Pourquoi neutres ? Que pèse un papier, un traité ? Avons-nous d'ailleurs nos frontières naturelles ? Et pourquoi renoncerions-nous au bénéfice de l'offensive ? (*Jeunes Energies.*)

Réflexion faite, il est opportun que le livre s'achève dans un autre ton, par un chapitre sur Vauvenargues et Stendhal. C'est

se tromper également au sujet des traités que d'y trop croire et d'en douter trop. La neutralité de la Suisse a été respectée depuis 1815. Elle écarte bien des prétextes, empêche bien des intrigues. Nous en départir pour nous agrandir ? Aux dépens de qui ? Napoléon III lui-même n'a osé annexer la Savoie qu'après un plébiscite qui ne laissait subsister aucun doute sur le vœu de la population. Les populations qui nous entourent ont leurs attaches séculaires. Ferions-nous violence à leur volonté manifeste ? Non, l'heure est passée d'un « empire démocratique » sur les versants du Gothard.

Boutade d'un jeune officier enthousiaste. Applaudissons à l'enthousiasme et laissons tomber la boutade. N'est-ce, pourtant, que littérature ? Prenez garde, n'allez pas fausser l'instrument ! Jusque-là ou presque, à la bonne heure, mais pas plus loin.

Ce livre contient quelques-unes des meilleures pages qu'on ait écrites chez nous depuis plusieurs années. M. de Traz n'est pas en progrès seulement, mais en pleine transformation. Il s'est resserré, dépouillé de ce qu'il avait encore d'un peu inutilement grandiloquent ; il apparaît souple, fort et brillant, et l'éloquence lui est restée. Voilà ce qu'on gagne à se mouvoir en pleine réalité humaine. Ce qu'il a demandé à la vie, la vie le lui a donné. Pour la mieux voir, il l'a regardée avec sympathie. Elle lui a découvert la richesse de ses aspects.

Une transformation, je ne trouve pas d'autre mot. Dans les précédents ouvrages de M. de Traz, dans le dernier surtout, j'avais noté l'abondance du verbe, un souffle lyrique large et enveloppant, et en même temps une disposition contraire, une sorte de pointillé, cette recherche de la vision pittoresque, sensible chez plusieurs de nos écrivains récents et qui se traduit par une notation un peu décousue des formes et des couleurs. Voilà que ces éléments épars se trouvent combinés sous l'empire d'une loi commune et que, d'elles-mêmes, les superfétations tombent et que l'harmonie naît de cette discipline. Une sobriété forte, une ardeur contenue et constante, le dessin précis des physionomies dans une simplification toute militaire, le naturel

du dialogue, qui, naguère n'était pas la meilleure partie de cet auteur, la netteté loyale de la pensée, un peu étroitement circonscrite, mais ferme et suivie, l'art des évocations rapides, qui est, ce me semble, une acquisition nouvelle de M. de Traz, tout nous fait espérer de lui une riche moisson d'œuvres fécondes.

Celle-ci, déjà, outre ce qu'elle est et ce qu'elle promet, opère efficacement par ce qu'elle empêche. Il n'est plus possible, ou ne doit plus l'être, de concevoir notre institution militaire de certaine façon, soit pour l'exalter à faux en l'assimilant à une armée de métier et à une caste, soit pour la séparer de la nation et la dénigrer, en la faisant passer pour un instrument de domination. Quantité de défigurations sont d'avance rendues vaines. Il est heureux que M. de Traz, en faisant d'elle ce premier portrait, ait en quelque sorte imposé une condition préalable à tous ceux qu'on en fera par la suite, condition de sincérité, de bonne volonté à comprendre son modèle, de puissance à en exprimer la vie.

De même et plus encore il est heureux, en ce moment-ci particulièrement, qu'il ait signalé dans la physionomie de notre peuple un trait si original et dans notre vie nationale une matière d'art si suggestive, si prête pour l'ouvrier. Car il nous fait songer à d'autres richesses à peine enfouies, affleurant le sol par endroits, invisibles à ceux-là seulement qui passent avec de rauques appels en fermant les yeux pour ne regarder qu'en eux-mêmes. Il est heureux surtout que, montrant la carrière ouverte, pleine de marbre et de porphyre et qui n'attend que le ciseau du sculpteur, il l'ait désignée du seul geste irréfutable : le geste de la création.

MAURICE MILLIoud.

N. B. Reçu : I^{er} Cahier vaudois. *Raison d'être*, par C.-F. Ramuz.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les intoxications de Cholet : le danger des porteurs de bacilles. — Les oiseaux lumineux : à quoi tient leur luminosité. — Sélénium et cancer. — La mer des Sargasses : comment l'expliquer. — Emploi du radium dans la fabrication des paratonnerres. — Les sept merveilles du monde et les singularités du vote populaire. — Publications nouvelles.

M. Chantemesse a présenté à l'Académie de médecine de Paris une étude et une explication fort intéressantes de l'affaire de Cholet. Cette affaire est de celles dont la portée dépasse de beaucoup le cadre où elles se sont produites : elle touche tout le monde.

On se rappelle les faits. Il y a quelques mois, à Cholet, un banquet ayant réuni une cinquantaine de personnes à l'occasion d'un mariage fut suivi de nombreux cas d'empoisonnement graves, et de douze morts.

Tout naturellement, le populaire imagina un crime monstrueux, une tentative — réussie d'ailleurs — d'empoisonnement par quelque poison minéral ou autre, dans un but que l'on ne spécifiait pas. Les troubles gastro-entéritiques observés étaient de nature à favoriser l'hypothèse : mais c'était tout. On ne trouva aucun poison dans les viscères des victimes. Mais on s'assura, par les questions posées, que les troubles ne s'étaient présentés que chez les personnes ayant mangé d'un gâteau à la crème, servi au dessert. Ceci permit de localiser les recherches, et de les orienter en même temps. Car, d'après une thèse récente, on n'a pas observé moins de 700 cas avérés (sans compter ceux qui ont échappé, ou que l'on n'a pas compris) d'empoisonnement par les gâteaux à la crème, au cours des sept ans de 1900 à 1906. Le gâteau à la crème fut bien vite soupçonné d'avoir été la cause des empoisonnements.

On l'examina donc — ce qu'il en restait — et dans ce gâteau, comme dans le sang des malades on trouva un bacille paraty-

phique extraordinairement virulent. On en trouva même plusieurs, mais de la même famille, et par l'expérimentation sur les animaux, on en mit en évidence le caractère pathogène. Aucun doute n'était permis : les catastrophes de Cholet étaient dues à une intoxication microbienne.

Mais, dira-t-on, le gâteau à la crème devait avoir cuit : la chaleur aurait dû tuer le microbe. Sans doute, mais on achève le gâteau, cuit, en le couvrant de blancs d'œufs battus en neige, saupoudrés de poudre de macaron, et qui ne sont pas cuits ; on met le tout au four un moment pour dorer la surface des blancs, simplement : la chaleur ne peut pénétrer au-dessous de ceux-ci, et cuire des microbes s'il y en a là.

Mais d'où viendraient les microbes ? Tout simplement de la cuisinière ayant fait le gâteau. C'est une porteuse de germes. Et en reconstituant son histoire, on constate qu'elle a déjà provoqué des accidents dans d'autres maisons où elle a été employée.

C'est une porteuse de germes inconsciente. Elle n'a jamais été malade ; mais elle est infectée, et elle héberge des microbes en quantité dans sa vessie et son tube digestif. On comprend, sans qu'il soit besoin d'entrer dans les détails, que si cette cuisinière n'a pas la précaution de se laver souvent et à fond les mains, surtout après certaines formalités imposées par la nature, ou après avoir touché son linge, ses mains présentent des microbes qu'elles abandonnent aux objets touchés. C'est évidemment ce qui a eu lieu. La morale de l'histoire est qu'il faudrait connaître les antécédents intestinaux de sa cuisinière aussi bien que les moraux. En tout cas, il faut en exiger une propreté méticuleuse. On ne peut pas la flamber, évidemment ; mais on doit exiger qu'elle se lave les mains avant de préparer un plat.

Notons en passant que d'après M. Chantemesse il serait très possible que M. Lafarge eût succombé à une intoxication identique, due à un gâteau préparé depuis plusieurs jours déjà, et arrivé avarié ; et alors M^{me} Lafarge serait innocente. A coup sûr les empoisonnements par les gâteaux à la crème ont dû exister de tout temps. Les microbes ne sont pas une création moderne et leur néfaste activité date de loin. Seulement, on ne pouvait y

songer autrefois. Nous, nous pouvons y songer rétrospectivement.

— On a, à diverses reprises, signalé l'existence d'oiseaux lumineux la nuit : d'oiseaux qui, la nuit, sont phosphorescents. Le fait est bien connu pour les rapaces nocturnes : hibou, effraie, etc., et leur luminosité a été attribuée à des champignons inférieurs fixés sur leurs plumes et ramassés involontairement dans les troncs d'arbres où ces oiseaux se cachent de jour. Chacun sait que le bois, abattu ou sur pied, devient parfois phosphorescent : la luminosité est due au mycélium d'une Armillaire. C'est par ce mycélium peut-être qu'il faut expliquer la luminosité d'une effraie qui a provoqué quelque bruit en Angleterre ces dernières années. Dans le Bulletin de la Société d'acclimatation, une observation similaire a été publiée au sujet d'un cygne. Ce cygne a été observé de juillet à octobre dernier. C'était une femelle de deux ans qui, de nuit, sur l'étang où elle évoluait, se distinguait très bien sous forme d'une tache lumineuse. Deux autres oiseaux, des cygnes de Bewick, présentaient le même phénomène. Si le fait se reproduit, l'observateur qui l'a signalé se promet de faire des examens microscopiques des plumes ; peut-être trouvera-t-il l'organisme qui est la cause de la luminosité.

— On cherche de tous côtés un remède au cancer, et cela est légitime : il n'est point de mal contre lequel nous soyons plus désarmés. On peut, on doit essayer de tout. C'est ainsi qu'en Allemagne on a essayé du sélénium ; en France, du cuivre. Existe-t-il des raisons spéciales de supposer une vertu spécifique à l'un ou l'autre de ces métaux ? Il ne le semble guère : mais cela ne fait rien. Ce qui importe davantage, c'est qu'en réalité le sélénium ne paraît pas servir à grand'chose. Les expériences faites sur les souris ne donnent aucun résultat encourageant. Ni celles qu'on a faites sur l'homme. Il faut chercher autre chose. Mais c'est si particulier, le cancer, si différent de tant de maladies !

— On a beaucoup fait d'hypothèses sur la mer des Sargasses. Cette mer, on ne la voit jamais, pour ainsi dire : elle n'est sur le

chemin de personne ; aucune grande voie de communication ne la traverse. Pour la connaître, il faut y aller tout exprès, ou peu s'en faut. Et une fois qu'on y est, on en sort vite : elle est peu favorable à la navigation. L'eau est couverte d'algues brunes flottantes qui sont les Sargasses. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on ne sait pas d'où elles viennent. On a cru qu'elles venaient des rivages voisins et avaient été entraînées au large. D'autres étaient d'avis, ayant toujours récolté l'espèce à l'état stérile, que celle-ci se renouvelait elle-même, qu'elle ne devait rien à des apports quelconques, et qu'elle se maintenait par un bouturage naturel, à l'état flottant depuis des siècles. Cette dernière hypothèse, de M. Sauvageau, a été confirmée par un botaniste danois, M. Børgesen, qui a traversé plusieurs fois la mer des Sargasses.

Les espèces, au nombre de deux, diffèrent beaucoup de celle de la côte américaine. Ce sont des algues en pleine vitalité, en parfaite santé ; pas du tout des débris arrachés au littoral, et qui vont mourir. Au reste, les Sargasses ne paraissent pas avoir jamais été fixées : elles ne présentent pas de crampons. Et puis nulle part au monde on n'a vu des algues arrachées former des agglomérations aussi étendues, aussi permanentes ; des agglomérations restant en pleine mer, au lieu d'être rejetées à la côte par la tempête.

Mais d'où viennent ces algues, alors ? On a pensé que ce pouvaient être les descendantes d'espèces ayant vécu sur les côtes de l'Atlantide. Mais l'Atlantide n'est pas démontrée.... Aussi M. Børgesen pense-t-il plutôt que les Sargasses sont les descendantes d'espèces littorales américaines, mais adaptées, et transformées par leur milieu, ce qui fait qu'on ne trouvera pas de formes de transition. Si véritablement les Sargasses sont stériles et ne se reproduisent que de façon asexuée, il sera intéressant de voir combien de temps elles dureront, combien de temps l'espèce peut se maintenir par simple bouturage.

— Un nouveau paratonnerre a été imaginé par M. Szilard. C'est un paratonnerre ordinaire muni d'un écran couvert d'une pâte au bromure de radium, ledit écran étant placé dans la

pointe. La présence du radium a cette conséquence que la couche d'air entourant l'écran devient beaucoup plus conductrice. De là un fort abaissement du potentiel normal de l'atmosphère, et un échange d'électricité entre les couches aériennes superposées. Entre la terre et l'atmosphère il y a un écoulement d'électricité, de façon constante. Bref l'appareil a tous les avantages. Mais au prix où est le radium, combien coûte-t-il ?

— Sous le titre : *Les sept merveilles du monde*, un journal a organisé, parmi ses lecteurs, un concours ayant pour objet de classer quarante-cinq grandes inventions modernes. Les sept vainqueurs sont : 1° l'aéroplane ; 2° la T. S. F. ; 3° le radium ; 4° la locomotive ; 5° la greffe humaine ; 6° le sérum antidiphtérique ; 7° la dynamo. Viennent ensuite dans l'ordre : le téléphone, le cinématographe, les rayons X, le télégraphe, l'automobile, la bicyclette, la tour Eiffel, le dirigeable, le sous-marin, le frigorifique, l'antisepsie, le canal de Suez, le four électrique, la découverte des pôles, le phonographe, l'anesthésie, la machine d'imprimerie rotative, la photographie, les machines-outils, le microscope, le haut fourneau, la synthèse chimique, le chronomètre, la torpille, le tunnel du Simplon, le pont du Forth, la lampe à incandescence, le béton armé, la mélinite, l'analyse spectrale, le télescope, la machine à calculer, la machine à écrire, la presse hydraulique, le barrage du Nil, le scaphandre, le canon de marine.

On aura le droit de s'étonner que le sérum antidiphtérique passe bien avant l'antisepsie ; et pour mettre la greffe humaine à la place où elle se trouve, il faut évidemment en attendre beaucoup plus qu'on n'a le droit de le faire. L'anesthésie avait le droit d'être mieux traitée, semble-t-il. Et la synthèse chimique aussi.... Mais le vote populaire donne généralement de singuliers résultats.

— Publications nouvelles : Voici un livre excellent, la *Lumière*, par M. A. Turpain (Paris, Ch. Delagrave). M. Turpain est un physicien éminent qui eût pu nous donner un traité ultra-scientifique et bourré de mathématiques. Il a préféré écrire pour

le grand public, et offre à celui-ci un livre fait surtout d'une infinité d'anecdotes et de curiosités relatives à la lumière. La sauce fait admirablement passer le poisson. C'est un livre à avoir et à garder. Rien de ce qui concerne la lumière — optique, industrie, physiologie, etc. — n'y manque. C'est de l'admirable vulgarisation, où les professionnels trouveront beaucoup pour les intéresser. — Le *Traité de la pisciculture et de la pêche*, de M. Louis Roule (Paris, J.-B. Baillière), traite principalement de la biologie du poisson, et c'est là ce qui fait l'intérêt de son livre. Sur les pêches maritimes il est assez bref. Sur la pêche et les poissons d'eau douce, il donne plutôt des idées générales que des détails concrets. Ce n'est point là une critique : trop de livres manquent d'idées générales. — Dans *Les Rayons X, et leurs applications : radiothérapie, radioactivité, radioscopie, radiographie*, de M. P. Coustet (Paris, Delagrave), nous avons un traité très complet sur les rayons de Rœntgen et leurs applications, à l'heure présente. Tout ce que l'on peut savoir sur le sujet, on le trouvera dans ce volume qui est une mise au point, un inventaire, fort bien établi.

CHRONIQUE POLITIQUE

Une campagne de presse contre la Russie. — Albanie et Epire. — La résistance de l'Ulster. — Des élections. — La retraite de M. Giolitti. — En France : drame et débâcle.

C'est un des traits intéressants de notre époque, profondément pacifique parce que époque de bien-être, qu'il suffit d'un vulgaire incident diplomatique ou colonial, du discours claironnant d'un chef d'Etat, de l'apparition d'un vaisseau sur des eaux interdites, de l'appel d'un prophète de malheur qui, dans l'espèce, ne peut être qu'un journaliste pour jeter de l'inquiétude dans les masses. Cependant des conflits d'intérêts, de graves rivalités politiques se règlent avec une facilité inespérée par des concessions réciproques.

L'Europe se remettait lentement des émotions de la crise balkanique, elle se reposait sur les lauriers que lui avait valus le traité de Londres, un souffle de paix passait.... Brusquement un journal allemand, la *Gazette de Cologne*, jette un véritable cri d'alarme qui ressemble fort à un cri de guerre à l'adresse de la Russie ; les feuilles pangermanistes le répercutent, la presse officieuse n'y contredit pas, les organes du libéralisme ou de la haute finance, l'opulent *Berliner Tageblatt* en tête, donnent de la voix, tandis que, de l'autre côté de la frontière, les journaux autrichiens clament leurs inquiétudes avec une conviction au moins égale. Pendant une semaine ç'a été un extraordinaire concert.

Ce qu'on dénonçait, c'était le prodigieux accroissement des forces militaires et les velléités belliqueuses de la Russie. Seule l'insuffisance de la grosse artillerie avait empêché les armées du tsar de franchir l'année dernière la frontière austro-allemande ; mais cette infériorité serait bientôt comblée. L'automne 1917 correspondrait, au dire de la gazette rhénane, au plein développement des forces moscovites ; ce serait aussi le moment de l'attaque. Et plusieurs journaux acceptant de confiance cette donnée n'hésitaient pas à préconiser une guerre préventive.

La cause de ce tumulte?... Il faut la chercher en Autriche, disent les uns : à Vienne, on s'inquiète des essais de mobilisation russe et l'on veut faire voter le nouveau programme militaire. Elle est d'essence germanique, disent d'autres : à Berlin, on prépare le terrain pour une nouvelle augmentation des armements, on va demander des crédits pour la réfection de l'artillerie, le perfectionnement du fusil ou un programme naval plus étendu. Ou encore, c'est une manœuvre d'intimidation inspirée du procédé de Hardenberg qui laissait tomber lourdement son poing sur la table pour impressionner l'adversaire : l'Allemagne, au moment d'engager la conversation pour le renouvellement des traités de commerce, veut indiquer à la Russie qu'elle est prête à toutes les éventualités, elle veut agir sur la volonté débile de Nicolas II en lui montrant que, s'il s'émancipe, il peut fort bien déclancher la guerre....

Toutes les hypothèses sont envisagées, sauf une : celle que la presse austro-allemande est de bonne foi, qu'il y a vraiment un péril russe.

Sans doute la Russie peut avoir, du seul fait de sa population, la plus forte de toutes les armées, quelque chose comme 1 300 000 hommes sous les drapeaux ; elle est en train de se ressaisir, elle prend conscience de ses ressources militaires et économiques, découvre qu'elle est une espèce de monde en soi et qu'elle peut se passer des autres. Mais il n'y a là qu'un fait naturel, contre-partie inévitable — étant données les conditions de vie de l'empire et le travail qui s'accomplit — de l'intense dépression d'après 1905. Cela ne signifie nullement que la Russie, qui a subi sans protester sa défaite diplomatique de 1909 et laissé faire l'Albanie en 1913, soit disposée à partir en guerre en 1916 ou 1917 dans le seul désir de montrer sa force. Elle n'a d'ailleurs pas ce qu'il faut pour cela : elle ne possède pas l'organisation offensive qui ferait converger sur un point donné ses innombrables soldats avec le maximum de prestation possible ; elle manque surtout d'une volonté, car on ne nous dit pas que le tsar Nicolas II ait changé en rien.

La cause du mal n'existe donc pas et le péril n'est qu'une chimère. Mais ces grands branle-bas de presse n'en sont pas moins dangereux, surtout quand on croit percevoir derrière l'approbation d'un gouvernement. Les journaux russes, un peu surpris d'abord, ont répondu du tac au tac, des personnages officiels sont intervenus pour révéler leur sentiment ou leur indignation. La réponse inévitable était : nous n'avons pas peur. Et, d'un côté comme de l'autre, c'est allé *crescendo* jusqu'à la menace. Entre temps les bourses s'effraient, des fléchissements se marquaient à Berlin et Saint-Pétersbourg.

On prête à un homme d'Etat ce mot : « Tout cela finira par une entrevue dans les eaux de la Finlande. » L'entrevue aura lieu, sans doute, comme c'est de règle une fois par deux ans au moins et il est possible que le cousin plus grand, plus sage, plus intelligent qu'est Guillaume II réussisse à persuader l'autre qu'il a tort de suivre les conseils des hommes ennemis de ses

intérêts et mal vus de Dieu qui cherchent à l'arracher à la saine influence de Berlin. Seulement la menace fait impression sur les peuples comme sur les souverains et partout, même en Russie, il faut compter avec autre chose que la volonté ou l'aboulie d'un seul.

— Le prince de Wied, autrement dit le *mbret* Guillaume I^{er}, a été, comme on pouvait s'y attendre, bien reçu par la vieille ville de Durazzo toute fière de passer au rang de capitale et les envoyés de journaux illustrés qui ont braqué leurs appareils sur le cortège triomphal ont pris de fort jolies vues de costumes pittoresques.

Le nouveau souverain a multiplié les saluts et les sourires et serré un nombre infini de mains ; il s'est occupé de choisir un ministre et d'organiser sa maison. Ses historiographes ne nous disent pas qu'il ait fait autre chose ; mais nous voyons fort bien les difficultés qu'il a devant lui.

Tandis qu'en Albanie on continuait à se battre, d'instinct et sans aucune raison, entre partisans d'Essad et partisans d'Ismaïl Kemal, l'Epire s'est soulevée. Son peuple refusait de se laisser traiter en bétail humain. Quand elle a su que la décision de l'Europe était irrévocable, qu'elle la livrait à l'Albanie en lui refusant même des garanties pour le respect de ses mœurs et de ses biens, elle a proclamé son indépendance, s'est donné un gouvernement provisoire qui siège à Argyrocastro et un chef, M. Zografos. C'est le célèbre *Italia farà da sé* appliqué à une contrée voisine.

Les troupes grecques qui se retirent peuvent bien remettre bourgs et villages à la gendarmerie albanaise commandée par des Hollandais, partout les volontaires épirotes prennent immédiatement la haute main. Contre ces volontaires, bien équipés, bien exercés, soutenus par l'argent de tout l'hellénisme, les gendarmes ne sont pas en nombre et les bandes ne sont pas de force. Qu'arrivera-t-il ? L'Autriche assumera-t-elle le risque et l'Italie l'odieux d'une intervention armée, la guerre civile perpétuelle en Albanie se doublera-t-elle d'une guerre de confins avec les Epirotes ou une solution équitable qui ne peut être que l'octroi

de solides garanties interviendra-t-elle sur le tard, alors qu'il aurait été si naturel de la découvrir plus tôt ? Pour le moment nous n'en savons rien.

— Nous ne savons pas non plus si, dans l'Ulster, les coups de fusils vont partir ou si les gens sages qui veulent à tout prix éviter une lutte sanglante trouveront *in extremis* un arrangement qui contente les partis.

La situation s'est aggravée depuis un mois. Le ministère Asquith a offert, comme dernière concession, d'exclure pour six ans du *home rule* les comtés de l'Irlande où une majorité protestante le demanderait ; entre temps le corps électoral aurait à se prononcer deux fois. Les conservateurs demandent que, dès maintenant, le *bill* dans son ensemble soit soumis à un referendum populaire. Mais surtout il y a l'Ulster à qui le résultat d'élections générales paraît importer assez peu et qui veut coûte que coûte échapper à la férule d'un parlement siégeant à Dublin. Les rangs des volontaires grossissent ; ils sont bien une centaine de mille. A vrai dire ils n'ont pas encore fait d'exercices à feu ; mais le maniement du fusil ne leur est point inconnu et leurs admirateurs déclarent qu'ils s'en serviront parfaitement. Fait très grave : un certain fléchissement se révèle parmi les troupes cantonnées en Irlande qui peuvent se croire destinées à dompter les réfractaires ; une centaine d'officiers ont offert leur démission. Et tandis que le gouvernement se recueille, incertain de sa voie, anxieux de ses responsabilités, l'opposition conservatrice lui reproche de préparer la guerre civile et les radicaux extrêmes s'indignent des retards apportés à l'accomplissement des volontés de la chambre élue, mettent en cause la personne du roi et l'accusent de se laisser dominer par une camarilla militaire.

C'est une redoutable crise pour la puissance britannique ; elle en a, il est vrai, surmonté nombre d'autres.

— Est-il nécessaire de dire que les Cortès espagnoles qui viennent d'être élues sont en grande majorité favorables au gouvernement ? A peine car, dans la péninsule, c'est le gouvernement qui choisit l'assemblée et non point le contraire. A vrai dire il

n'abuse pas de ce redoutable pouvoir, il laisse aux partis adverses un nombre de sièges suffisant pour lui faire une opposition bruyante sinon sérieuse, ce en quoi il fait bien. M. Dato n'a pas failli à la règle : il va donc gouverner avec une chambre composée en majeure partie de conservateurs de sa nuance, contrôlé par des représentants de tous les autres groupes et cela jusqu'au jour où il plaira au roi de le relever de sa faction.

En Bulgarie les choses se sont passées moins simplement. Les partisans du pouvoir déclarent il est vrai que jamais élections n'ont été plus libres, mais ses adversaires lui reprochent d'avoir exercé, surtout dans les nouveaux pays, une pression encore inconnue ; et comme le gouvernement tendait à remplacer une chambre élue il y a quelques mois par une autre plus docile, on peut croire qu'il ne se sera pas fait faute d'utiliser toutes ses ressources. Le résultat, c'est que M. Radoslavof disposera dans le nouveau Sobranié d'une petite majorité de dix à douze voix. C'est assez pour lui permettre de travailler au relèvement économique du pays ; pas assez pour l'encourager à courir les aventures. Et cela vaut mieux ainsi.

— En Italie, M. Giolitti vient d'exécuter une de ces retraites élégantes dont il a le secret. Ce n'est pas qu'il se soit querellé avec le roi : Victor Emmanuel III lui garde sa confiance ; le parlement ne lui a pas faussé compagnie : il continue à y disposer d'une imposante majorité ; le pays ne le désavoue pas : il peut encore compter sur l'appui des masses.... C'est un groupe, le groupe radical, une soixantaine de députés en tout qui lui a brusquement dénoncé l'obéissance ; et aussitôt le chef du pouvoir a déclaré que son ministère tombait en morceaux, qu'il passait la main à un autre....

Sa vraie raison devait être un peu différente. M. Giolitti a appris par l'exemple du grand souverain qu'était Victor Emmanuel II la valeur des courtes disparitions qui permettent à un homme de se refaire et accroissent son importance auprès des autres hommes. Il lui était difficile de soutenir la grande allure des trois dernières années, il restait à liquider un arriéré de dif-

ficultés petites et grandes, il y avait surtout une forte note de frais à présenter au pays.... M. Giolitti s'est estimé au-dessus de ce rôle et s'en est allé.

Un homme de la droite, M. Salandra le remplace. Il a conservé quelques-uns des collaborateurs de son prédécesseur, le marquis de San Giuliano entre autres, a appelé aux autres ministères des hommes pour la plupart connus et il va essayer, avec un patriotisme indiscutable et, dit-on, un grand talent, de remplir aussi bien que possible sa tâche ingrate.

Ingrate car, absent ou présent, M. Giolitti reste la grande force. Pendant dix ans d'un pouvoir presque ininterrompu, il a fait toutes les élections législatives et administratives, nommé tous les sénateurs, tous les préfets, tous les fonctionnaires de tout ordre ; la chambre est formée à son image ; elle ne comprend que son système, c'est-à-dire un opportunisme élastique, marqué de gestes nobles et soutenu par des petites compromissions, des petits marchandages qui enveloppent et absorbent si bien l'homme qu'il ne voit plus que l'intérêt immédiat et le chef de file qu'il a devant lui. Dans ces conditions M. Giolitti est le metteur en scène indispensable ; les ministères ne vivent que par sa grâce ; il les écarte dès qu'il juge l'heure venue. Deux fois déjà, en 1905 et en 1910, il s'est livré à ces passes parlementaires. L'expérience doit l'avoir satisfait puisqu'il récidive aujourd'hui.

Après cela, il y a des gens qui disent que M. Giolitti, fort des actes inoubliables de son glorieux ministère : la conquête de la Libye et la proclamation du suffrage universel, va jouir sur ses lauriers du repos que réclament ses longues années. Mais je n'en crois rien : les grandes actions appellent d'autres grandes actions et la vieillesse n'a jamais guéri de l'ambition, au contraire.

— Et la France?... Pourquoi faut-il que, quand un événement du dehors passionne la masse de chez nous et que les journaux s'enlèvent en un clin d'œil, ce soit si souvent parce qu'un beau scandale, politique, passionnel ou policier vient d'éclater en France, quelque chose qui ne lui fait pas honneur ?

Sans doute il est injuste de faire de l'acte de M^{me} Caillaux,

qui a tué M. Calmette, la caractéristique des mœurs françaises. Il y a eu de tout temps, dans tous les pays, des femmes affolées et aussi des femmes meurtrières. Pourtant c'est un indice de la violence des partis, de l'intensité des haines. Et cela s'est produit en pleine paix politique et sociale, alors qu'aucun tyran ne fait tomber des têtes ou ne sème le deuil dans les familles. alors que la sécurité et le bien-être s'épandent sur la nation.

Les circonstances qui encadrent le drame sont plus caractéristiques que l'acte lui-même. Comment M. Caillaux, le ministre néfaste qui, en 1911, a conduit la France à deux doigts du désastre, qui a assisté à la discussion et à la condamnation de sa politique sans même chercher à la défendre et qu'on disait un homme fini, a-t-il pu, à deux ans et demi de distance, reparaître sur la scène plus puissant que jamais ? Sans doute l'indignation de ses adversaires n'est pas nécessairement de source très pure ; leur effroi en face d'un système d'impôts qui, en dégrevant la grande famille, chargerait plus la grosse fortune, ne fait honneur ni à leur patriotisme, ni même à leur clairvoyance. Mais les actes du ministre suffisent à le qualifier. Tout entier à la recherche de son intérêt ou de son plaisir, indifférent aux avantages de son pays qu'il ne regarde que de loin, aux traditions qui ne lient que les faibles, à la morale qui est le lot des sots, il suit sa voie, droite ou oblique, persuadé qu'à force de mépris et d'audace il pourra toujours agir de même, qu'il n'aura jamais à rendre compte de rien. Il met en péril un beau jour les alliances de la France, offre d'un geste large l'une de ses plus belles colonies, soutient des gens indignes, compromet le bon renom du pouvoir, s'engage et ne tient pas, exploite sa situation de ministre des finances pour provoquer des manœuvres de bourse.... Et il se trouve des gens qui l'acclament, un parti qui le soutient et ce sont les mœurs politiques de maintenant,

Aujourd'hui M. Caillaux, mari d'une femme assassin, chargé d'une complicité morale puisque ce sont des actes à lui qui sont la cause de tout, n'a rien perdu de son assurance. Il est momentanément descendu du pouvoir, où ses collègues, saisis

d'une véritable aberration, cherchaient désespérément à le retenir, mais il entend bien que sa carrière n'est pas finie, et, selon toute apparence, se représentera devant ses électeurs le front haut.

Les hommes s'agitent et les passions s'exaspèrent : c'est le débat furieux de la Chambre, l'accusation soutenue de preuves que deux ministres ou anciens ministres ont été les protecteurs d'un escroc, l'affolement de l'assemblée qui réclame la lumière, toute la lumière, alors que tant de ses membres ont si grand besoin de l'ombre, l'étrange enquête confiée à des hommes politiques centre d'autres hommes politiques, où, sous l'œil bienveillant des juges, des personnages considérables, ministres d'hier ou hauts magistrats, se donnent des démentis éclatants. Et, de proche en proche, gagne comme une atmosphère de doute et de soupçon : la distinction des pouvoirs n'existe plus, il y a quelque chose de vicié dans l'Etat !

Pendant le ministère Doumergue, privé de ses membres les plus illustres, rapiécé par des moyens de fortune, voudrait bien prolonger sa vie jusqu'aux élections, se fixant comme but suprême de donner pour héritière à la majorité actuelle qui déshonore le pays une majorité exactement semblable.

Le mal est grand. On dit sans doute que la France vaut mieux que ses gouvernants et, nous qui la connaissons, nous savons que c'est strictement vrai. Pourtant une démocratie libre et éclairée est responsable de ses actes. Pourquoi se solidarise-t-elle avec les politiciens ? A force de les coudoyer et de les tolérer, elle menace de tomber à leur niveau pour son malheur à elle-même et pour le malheur de l'Europe qui a besoin d'une France sage et forte.

C'est là, me semble-t-il, l'événement important, tandis que les réponses de M^{me} Caillaux au juge d'instruction et les détails de l'enquête Rochette ne sont que des faits divers qui passionnent aujourd'hui pour être oubliés demain.

Lausanne, 25 mars 1914.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LA GRANDE PITIÉ DES EGLISES DE FRANCE, par *Maurice Barrès*, de l'Académie française. — 1 vol. in-8°. Paris, Emile-Paul frères, 1914.

Il y a des comparaisons qui s'imposent. Je n'ai pu entendre l'appel courageux de M. Maurice Barrès sans évoquer le rapport que Grégoire présenta à la Convention pour réagir contre le vandalisme révolutionnaire. Sans doute, les circonstances ne sont point absolument identiques, mais le cas est aussi grave. Il l'est même d'avantage aujourd'hui. Sous la Terreur, en effet, seuls des sans-culottes ignares et des jacobins en sous-ordre osaient porter les mains sur des chefs-d'œuvre de l'art chrétien : le gouvernement s'efforçait de mettre le holà aux exagérations d'une fougue qu'il avait lui-même déchaînée ; il constituait des commissions chargées de sauvegarder les monuments et, si elles n'y réussirent point toujours, il faut lui savoir gré de ses tentatives.

Aujourd'hui, le peuple français, plus instruit, plus cultivé, plus apte à apprécier les choses de beauté, ne se rue plus sur telle église au porche décoré ; il se refuserait à abattre lui-même tel sanctuaire, surgi du sol au temps où les chênes séculaires qui nouent leurs bras au-dessus de sa toiture sortaient à peine de leur gland. Aujourd'hui, le peuple français, variable dans ses opinions, divers dans sa foi, porte en lui le respect de l'art. Ses conseils seraient-ils indignes de lui ?

Les actes auxquels plusieurs conseils municipaux ont souscrit et que dénonce M. Maurice Barrès sont effarants ! Ils dénotent, de la part de certains magistrats de village, — de grandes villes aussi, hélas, — une ignorance et une bêtise à faire pleurer. Ces Homais de l'administration croient-ils jeter définitivement à l'égoût l'esprit religieux parce que la municipalité de Vendôme

transforme en latrines une chapelle ? Ne savent-ils pas qu'à être persécutée une religion décuple ses forces et que, plus que les dogmes, ce sont les martyrs qui font les prosélytes ? Soignez au moins vos intérêts ! S'arrêtera-t-on dans les gargottes de vos hameaux, logera-t-on dans vos bourgades si tout vestige du passé, si toute poésie, si tout souvenir de grandeur ou d'amour en sont exclus ?

Il faut espérer que les paroles vigoureuses de M. Maurice Barrès à la Chambre, reproduites dans son ouvrage, produiront l'effet désirable. Ces paroles, ces pages demeureront dans l'histoire de la troisième république comme le plus éloquent réquisitoire prononcé contre le sectarisme. Elles intéresseront au delà des frontières de France, non point tant peut-être par la question même qu'elles soulèvent que par l'art admirable avec lequel elles sont présentées. Il est tel passage où la perfection de la forme s'unit à l'idée pour émouvoir de la manière la plus noble et la plus haute. Lisez plutôt : « Chaque été, quand je reviens dans mon pays, je vais voir une source au bas d'une côte, dans un bois. J'en sais de beaucoup plus belles, mais de celle-ci, j'ai l'habitude et nul autre ne la regarde. Cent journées nous sont communes, et demeurées sous cet ombrage, dans cette vasque, m'accueillent à chaque visite. Les souvenirs que j'y retrouve, je les respecte comme les émotions et les pressentiments d'un enfant. Est-ce qu'une fée celtique, une nymphe romaine, autrefois, furent attachées à la vasque charmante ? Sans me répondre, l'eau murmure sous les arbres qui bruissent. Je me tiens debout, honorant une présence que, depuis les temps païens, nous ne savons plus nommer. »

Peut-être reprochera-t-on à M. Maurice Barrès d'envelopper de panthéisme sa foi catholique ; peut-être affirmera-t-on qu'il envisage moins un Dieu adorable que ses représentations terrestres ; peut-être niera-t-on que la religion soit autant que l'art intéressée dans le débat, puisque notre âme est elle-même le temple indestructible où s'agenouillent nos pensées. Peut-être. Mais nul ne contestera à l'auteur de *La Grande pitié des églises de France* l'honneur d'avoir uni la tradition à la beauté et la poésie au divin.

ED. CH.

PHILOSOPHIE MORALE ET SOCIALE, par *Alexandre Vinet*. Recueil d'essais, d'articles et de fragments publiés, d'après les éditions originales et les manuscrits, par *Ph. Bridel*, professeur à la faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, avec la collaboration de *Paul Bonnard*, pasteur. Tome Ier. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}; Paris, Fischbacher.

Ceux-là mêmes qui connaissent Vinet surtout comme critique littéraire ou comme écrivain religieux ont commencé tout au moins à découvrir chez lui le philosophe et le sociologue. Le principe moral qui fait l'unité de ses œuvres y rapproche constamment et fond ensemble ces divers éléments de sa pensée. N'est-ce pas lui qui a dit que « toute vérité religieuse est en même temps une vérité philosophique et même une vérité littéraire ? » La philosophie de Vinet se trouve donc exprimée un peu partout dans l'ensemble de son œuvre. Il est toutefois possible et nécessaire de classer à part les morceaux qui donnent une place prépondérante aux principes philosophiques et à leurs applications, individuelles ou sociales. C'est ce que vient de faire la Société d'édition Vinet par les soins de M. le professeur Ph. Bridel, avec la collaboration de M. le pasteur Paul Bonnard. Le volume récemment paru a pour objet la philosophie morale et sociale ; la philosophie religieuse fera l'objet d'une publication ultérieure, de même que ce qui concerne la famille et l'éducation. Il renferme trente et un articles classés par ordre chronologique (1825-1837), auxquels un tome second en préparation en ajoutera treize autres (1840-1846).

Ce recueil mérite une attention spéciale, même de la part de ceux qui possèdent l'ancienne édition des œuvres de Vinet. Ils y trouveront, en effet, sept articles absolument inédits et vingt-trois articles qui n'avaient paru jusqu'ici que dans des revues et des journaux contemporains de l'auteur. Une importante préface de M. Ph. Bridel explique et justifie la distribution des matières, marque le rôle de la philosophie dans les préoccupations de Vinet et fournit des éclaircissements sur chacun des morceaux réunis dans cette publication. On ne peut lire ces pages sans entrevoir les démarches multiples et la sagacité que suppose leur contenu.

Vinet n'était point un philosophe de profession, mais fortement

attiré par les grands problèmes qui sont l'objet de la philosophie. Il y a beaucoup réfléchi, tout en suivant de près le mouvement de la pensée, aussi bien en Allemagne qu'en France. Dans le volume dont nous parlons on le voit occupé de Hegel, de Fichte, de Jouffroy et de leurs devanciers. Visant à mettre en lumière le principe premier et la portée religieuse de chaque système, la philosophie de Vinet est toujours une philosophie morale. Or une philosophie morale est nécessairement aussi une philosophie sociale. Vinet ne construit jamais en l'air et n'oublie point le monde sur lequel il veut agir. S'il est encore des hommes qui voient en lui un individualiste outré, méconnaissant l'importance des faits sociaux, la présente publication les aidera à se défaire de ce préjugé. Ils y verront, par exemple, Vinet préoccupé de la question de la peine de mort (dans trois articles), de l'arbitrage entre les nations, du suicide en rapport avec la société, des émeutes. Dans le volume qui suivra celui-ci il sera question de la loterie, du socialisme, du progrès social, de la démocratie française ; on y trouvera un petit traité populaire politique. En vérité, ces ouvrages sont pleins du souci de la société humaine. Dans ce domaine aussi la parole de Vinet a semé des germes qui ont encore à s'épanouir.

La *Philosophie morale et sociale* n'est, on le sait, qu'un fragment des œuvres de Vinet en cours de publication. Le plan de la Société d'édition Vinet ne prévoit pas moins de trente volumes, dont quatre seulement ont déjà paru. Il nous semble légitime d'attirer encore l'attention et la sympathie du public sur cette entreprise qui, mieux soutenue, pourrait être rapidement menée à bien. C'est partout chose rare qu'un écrivain qui, ayant traité des plus grands intérêts humains, semble être le contemporain de ceux qui vivent un siècle après lui, gardant même de l'avance sur eux. Et quand un petit pays a eu le privilège de donner naissance à un initiateur tel que Vinet, dont l'action n'a cessé de grandir, il se doit vraiment à lui-même, et il doit au plus grand peuple des chercheurs de vérité de seconder l'effort d'une société dont le seul but est de faire valoir le trésor amassé par l'esprit génial qui restera une des gloires de la patrie vaudoise.

ARM. V.

LA COMÉDIE HUMAINE DE SAINT-SIMON, par *André Le Breton*, professeur à l'université de Bordeaux. — 1 vol. in-16. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1914.

Nous connaissons de M. Le Breton les ouvrages où, retraçant l'histoire du roman du XVII^e au XIX^e siècle, il a fait revivre dans des pages charmantes l'esprit et les mœurs de la société française à travers les âges. Le titre qu'il donne à son nouveau volume, la *Comédie humaine* de Saint-Simon, nous rappelle que les études de M. Le Breton se sont étendues jusqu'à Balzac ; il signifie que nous pouvons retrouver, non pas sans doute dans Saint-Simon l'ancêtre littéraire de Balzac, mais dans l'œuvre de Saint-Simon l'équivalent pour le siècle de Louis XIV de ce qu'a été pour le XIX^e la *Comédie humaine*. Même couleur, même relief, même ampleur surtout, même multiplicité d'aspects divers et de personnages différents.

Dans Saint-Simon lui-même, comme dans la société de son temps, il est des traits sur lesquels M. Le Breton, avec raison croyons-nous, appuie plus fortement qu'on ne le fait d'habitude. Il aime Saint-Simon ; il nous le montre assez inoffensif, malgré ses colères, ses insolences de grand seigneur, sa vanité et ses manies ; assez bon homme au fond, et à la merci de ceux qu'il aime. Il ne résiste pas aux prières de sa « très chère épouse. » On connaît sa haine, son acharnement contre le président de Mesmes, cette « infecte pourriture » ; et pourtant son beau-frère, M. de Lorges, épousa M^{lle} de Mesmes ; M^{me} de Saint-Simon arrangea les choses ; le duc reçut le président et lui rendit sa visite. « Je fus sec, » dit-il. Mais ce fut sa seule vengeance.

Saint-Simon fut un homme de famille. C'est une bien belle page que celle qu'il a écrite sur son mariage. « Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai ici d'en dire davantage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de ce qu'on m'en avait promis par tout ce qui m'était revenu d'elle, et de tout ce que j'en avais moi-même espéré. » Il avait cette pudeur du foyer qui a manqué depuis à tant de grands écrivains. Son mariage fut d'ailleurs de ces mariages de convenance et de raison dont nous nous faisons à distance une idée si caricaturale ; pour songer davantage aux devoirs de la famille et de la société, moins aux droits de l'indi-

vidu et aux privilèges du cœur, ces hommes n'étaient pas nécessairement plus malheureux que nous.

M. Le Breton insiste avec raison sur un autre caractère qui rendait plus aimable la société de l'ancien régime, si grossière qu'elle fût encore à certains égards : la gaieté, la gaieté française, qui n'était point un parti pris de frivolité mais une forme de la santé morale et de la confiance dans la vie.

Nous croyons que le livre de M. Le Breton fournira une lecture agréable à tous ceux qui s'intéressent aux choses du passé. Nous croyons surtout qu'il aura sa place désignée dans les bibliothèques d'enseignement, car il sera une excellente introduction à l'étude du siècle de Louis XIV et de l'ancienne société française.

A. L.

PAYSANS VAUDOIS. 28 planches originales au roseau avec un avant-propos de l'auteur, par *Ch. Clément*. — 1 album oblong illustré. Lausanne, Frankfurter.

Dans l'album que M. Charles Clément publie sur les *Paysans vaudois*, nous retrouvons l'auteur de *Petite ville* mûri, en possession d'une vision plus personnelle et d'un métier plus souple. Les paysans, les paroles qu'il leur prête, sont bien de chez nous. Cependant nous regrettons que M. Clément sacrifie, un peu, le cadre où vivent ces paysans : villages ou petites villes avec leurs maisons, l'église, la fontaine, les vieux noyers ou les vieux tilleuls et au fond un bout de Jura ou de lac.

Il est bien intéressant de suivre l'évolution de jeunes talents, et que M. Clément soit attiré par notre terre et par la vie de ceux qui la cultivent, nous ne saurions que nous en réjouir. Nous y voyons une tendance heureuse à chercher en art les sources d'émotion dans notre fonds même. S'inspirer de tout ce qui est propre à notre pays romand, voilà qui nous semble plus fécond et moins artificiel que la recherche d'une poésie dans le nationalisme ou dans l'helvétisme.

H. V.

215⁰

Le touriste de l'Emigration française :

LE CHEVALIER DE LA TOCNAYE

ET SES

PROMENADES DANS L'EUROPE DU NORD ¹

A quel point fut errant et mobile, durant la Révolution et l'Empire, le monde émigré, la preuve n'en est plus à faire. Les vicissitudes des temps condamnaient ces aristocrates réfugiés hors de France à changer souvent de résidence, selon les mouvements des armées, la tolérance ou le bon vouloir de leurs hôtes, les variations de leurs propres ressources. On a suivi « la berline de l'émigré » sur toutes les routes de l'Europe ; on a rappelé qu'une irréductible légitimiste comme la marquise de Lage de Volude évaluait à 26 123 francs la somme qu'elle

¹ Archives nationales F⁷ 5848; Archives administratives de la Guerre dossier La Tocraye; et les ouvrages suivants : *Promenade autour de la Grande-Bretagne, précédé de quelques détails sur la campagne du duc de Brunswick*. Edimbourg, 1795, réédité par Fauche à Brunswick en 1801 traduit en allemand (Riga, 1797, et Leipzig, 1801); *Promenade d'un Français dans l'Irlande*. Dublin, 1797, réédité par Fauche en 1801, traduit en anglais (Dublin, 1797) et en allemand (Erfurt, 1801); *Ma promenade en Suède et en Norvège*. Copenhague, 1800, réédité à Brunswick en 1801, et traduit en allemand (Leipzig, 1802); *Les causes de la Révolution de France et les efforts de la noblesse pour en arrêter les progrès*. Edimbourg, 1797, réédité à Copenhague, 1800.

avait dépensée, rien qu'en moyens de transport, entre 1794 et 1815.

En beaucoup moins d'années, un officier émigré vit autant de pays et ne fit guère moins de lieues, quoique d'une manière infiniment plus économique. Une bonne partie de l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, le Danemark, la Suède et la Norvège jusqu'à la Laponie, cette *ultima Thulé* que peu de Français après Regnard s'étaient vantés de visiter : ce sont les deux tiers de l'Europe septentrionale que parcourut à pied, à cheval et en carriole, de 1792 à 1799, le chevalier de La Tocnaye, et qu'il a décrits dans des récits très peu connus. Si l'on ajoute à cette ardeur itinérante que ce Breton fut apparemment des amis de Chateaubriand, on conviendra qu'un touriste aussi énergique, doublé d'un observateur assez avisé, mérite bien qu'on lui fasse un bout de conduite sur ces grands chemins d'Europe qu'il suivit imperturbablement « pour prendre plus aisément patience, occuper le loisir de son exil, et par la vue d'objets nouveaux tâcher de dissiper les idées accablantes qui l'obsédaient. »



Jacques-Louis de Bougrenet de La Tocnaye naquit à Nantes le 20 novembre 1767. Il était le fils aîné de Jacques-Pierre de Bougrenet, seigneur de La Tocquenaye et de Laumondière, et de Julienne Fresneau de La Templerie : petite noblesse bretonne qui fit aisément ses « preuves » quand il s'agit, pour Jacques-Louis et deux de ses frères, Jean-Pierre et Alexandre-Charles, de recevoir leur brevet de sous-lieutenant. Le troisième des garçons, Joseph-Louis, se destinait à l'Eglise. Une fille, Marie, complétait cette famille de vieille souche vendéenne qui tirait son titre de La Tocnaye d'une terre

située en Sainte-Opportune-en-Retz, et pouvait voir son nom un peu fruste et trop énergique de Bougrenet mentionné, dès 1484, dans un document des *Mémoires de Bretagne*. On sait qu'en face de la noblesse de cour, de moins en moins attachée à ses anciennes vertus, cette médiocre aristocratie conservait, au fond des provinces, quelques solides qualités d'endurance, de loyauté, de simplicité. La bienfaisance paraît avoir été de tradition dans la famille de La Tocnaye¹ ; nous savons que dans une année de disette, le père de notre voyageur s'ingénia à soulager les paysans et les pauvres en plantant, à leur intention, des pommes de terre, — que leur méfiance n'accepta point, du reste. Une instruction distinguée permettra à Jacques-Louis de citer avec aisance le « grand penseur » Montaigne, et de s'intéresser à la littérature anglaise au point d'invoquer à propos Addison, Goldsmith et Shakespeare.

De très bonne heure, à treize ans, — le 1^{er} septembre 1780, — Jacques-Louis entre aux Pages de Monsieur. Sans doute éprouva-t-il, comme tant de ses compatriotes, une impression de dépaysement à quitter sa petite patrie et ce pays de Thouaré, sur la rive droite de la Loire, où sa tante du côté paternel possédait une terre importante : mais il fallait faire carrière, et le patronage du comte d'Artois, pour notre jeune Breton, était singulièrement utile et propice. En 1783, il passe comme sous-lieutenant dans le régiment de Monsieur-Infanterie, et tient garnison à Metz, où il ne tarde pas à être témoin de ces troubles qui apparurent plus tard, et rétrospectivement, comme les avant-coureurs de la Révolution. Mais ce fut là, pour beaucoup de nobles, l'esprit et la perspica-

¹ A. Sorin, *Henri-Marie de La Tocnaye, capitaine de frégate*. Paris Lyon, 1880.

cité de l'escalier ; et La Tournaye publie, à ce sujet, au début de 89, quelques vers plutôt plaisants qu'anxieux. Les incidents qui ont marqué, vers ce moment-là, les états de Bretagne semblent avoir cependant inquiété son patriotisme local. Puis les événements se précipitent ; le régiment de Monsieur, qui est à Thionville en 1790, qui ensuite, de Besançon, doit marcher sur Lyon pour y rétablir l'ordre, est lui-même travaillé par l'indiscipline jusqu'à ce qu'on l'envoie à Briançon pour se calmer et se ressaisir dans une inaccessible garnison. La Tournaye, qui a été nommé lieutenant le 8 juin 1789 et a profité d'un long congé pour faire un tour en Italie et une sorte de visite d'adieu au Bas-Poitou et à Nantes, émigre en 1791. Il s'en va de Briançon à Turin, puis à Aix et à Bâle ; arrivé à Coblençe, il est présenté aux princes avec plusieurs de ses camarades et placé dans les gardes de Monsieur, en souvenir du temps où il débutait dans ses pages.

Notre Breton a eu soin de se munir d'une importante lettre de crédit qui lui permettra de faire, en somme, assez bon visage aux tribulations qui l'attendent. Celles de la campagne de 1792 d'abord : mais elles ont été si souvent contées qu'il n'est guère utile d'appeler en témoignage ce nouveau comparse. Il doit cependant, au poste de choix qui lui a été attribué, cette particularité d'avoir gardé le contact avec le comte d'Artois plus étroitement que ne pouvaient faire les autres émigrés : c'est ainsi qu'il rapporte, après les avoir entendu conter par des personnes fort engagées dans ces affaires, de curieux détails sur la fuite de Varenne ou les projets du prince de Condé sur Strasbourg. Quant au reste, l'organisation de l'armée des princes, l'ennui des cantonnements et les faux espoirs de l'Émigration, la marche en avant et les

contremarches irritantes, la mauvaise entente avec les Alliés, Prussiens surtout, son récit ne fait que répéter, avec un accent très personnel, ce qu'ont relaté un grand nombre de mémoires. Goethe a pu voir à Somme-Suippe, et Chateaubriand à Thionville, cet officier qui se prêtait, par point d'honneur et fidélité de gentilhomme breton, à des mouvements stratégiques auxquels personne n'entendait rien, et qui se contentait de faire son office de simple cavalier dans cette armée singulière « en ce qu'il y avait des officiers pour plus de cent mille hommes, mais à peine assez de soldats pour cinquante officiers.... Quant aux manœuvres, aux batailles, je ne les ai connues qu'à mon retour dans le monde, en lisant les papiers qui en parlaient ; je n'en avais pas eu la moindre idée jusqu'alors. Je suivais le torrent, pansais mon cheval, le sellais, le bridais, dormais sur la paille, souvent à la belle étoile, et m'imaginais tous les jours que le lendemain je verrais les clochers de Paris. »



Dès le licenciement de l'armée des princes, notre officier se rend à Maestricht, où il parvient le 29 novembre ; le voisinage des troupes républicaines ne tarde pas à l'en chasser :

« Etant d'une province maritime de France et ayant quelques connaissances dans la Grande-Bretagne, je me déterminai à y aller chercher un asile et à attendre chez les rivaux de mon pays que la raison éclairât enfin les Français : très résolu à ne plus être l'instrument aveugle de l'ambition, de l'intérêt et de la folie des puissances en guerre contre eux. »

Après avoir traversé la Hollande et évité les pièges des racleurs qui opéraient au compte de la « très honorable compagnie des Indes Hollandaises, » La Tocraye prend passage, à Rotterdam, sur un bateau charbonnier

avec cent soixante-six voyageurs qu'on a installés dans l'entrepont, sur des bottes de paille étalées. Le 29 décembre, il arrive à Londres, subit les injures accoutumées de la populace du port, passe quelques jours à visiter la ville, qu'il goûte fort : « Si Londres avait un large quai, depuis la Tour jusqu'à Westminster, je crois que Paris ne pourrait lui être comparé. » Il s'indigne de la manière burlesque dont tout bon Anglais se représente la France et les Français, mais se loue de la façon dont le gouvernement a organisé les secours aux émigrés. Et c'est à propos de ses explorations londoniennes que La Tocnaye raconte l'aventure advenue à un compagnon d'exil ; tout lecteur des *Mémoires d'outre-tombe* se rappellera la tournure plus romanesque donnée par Chateaubriand à cet épisode de ses débuts d'émigration :

« Un de mes amis étant entré, à la brune, dans Westminster, pendant qu'il s'amusait à considérer les statues et les inscriptions, on ferma les portes, et il se trouva pris ; force lui fut d'y passer la nuit. Au matin, le voyant pâle et défait, les yeux battus, je lui demandai d'où il venait. « Oh ! dit-il, j'ai passé la nuit en bien bonne compagnie, j'ai eu l'honneur d'être présenté à Mylord Chatham et un grand nombre de pairs, le roi même y était, et beaucoup d'autres, qui ont tous été très polis envers moi, quoique un peu froids et silencieux. » Comme on s'étonnait de sa bonne aventure, il nous apprit, après quelques détours, qu'il avait dormi sur la tombe de Mylord Chatham ¹. »

C'est encore à ce monde insouciant de l'Émigration bretonne que se rattachait, pour Chateaubriand, un détail fameux de ses promenades dans Londres : les longues

¹ Il est curieux que cette aventure ne se trouve plus dans la réédition de 1801 (chez Fauche) du livre de La Tocnaye : est-ce une façon de témoigner à Chateaubriand quelque mécontentement de son ralliement au Consulat ?

rêveries à Whitehall qui tiennent une large place dans les écrits du grand vicomte. Nous retrouvons chez La Tocraye, plus précise et moins somptueuse, cette évocation de l'histoire d'Angleterre par des émigrés français :

« Le palais de Whitehall est tout auprès [de Westminster] ; dans l'intérieur on voit une statue pédestre du Roy Jacques, en marbre blanc. Ce palais n'a rien de bien remarquable que la fenêtre bouchée, par où sortit jadis le malheureux Charles Premier pour monter sur l'échafaud. Sa statue, qui est à Charing Cross, semble indiquer avec la main la place où il fut exécuté ; je n'ai jamais pu fixer ce monument de repentir sans sentir les plus vives émotions : ... Un jour peut-être... un jour, les Français désabusés.... Mais combien ce jour semble éloigné !... »

Cependant La Tocraye en a bien vite assez de traîner sa misère dans les rues de la grande ville et de nourrir ses chimères et ses rêves dans d'interminables entretiens avec ses compagnons d'infortune. Sa vocation de voyageur ne date point d'ici ; mais elle est confirmée, chez ce Breton robuste et têtue, par son désœuvrement. Il va partir, et — sauf quelques haltes prolongées chez d'aimables hôtes et dans les villes où il s'occupera de l'impression de ses notes de voyage — il ne s'arrêtera plus guère avant de rentrer en France au Consulat. Au lieu de prendre du service chez ces Alliés qui ne songent qu'à employer les émigrés à leurs desseins politiques, au lieu de gagner sa vie, tant bien que mal, à des besognes qui ne sont jamais que des pis-aller, il va faire à pied seize cents milles dans la Grande-Bretagne, davantage encore dans le reste des pays qu'il visitera. Veut-on savoir en quel équipage La Tocraye parcourra l'Angleterre, la pluvieuse Ecosse et l'humide Irlande ? Lui-même a tenu

à nous décrire son équipement, fort succinct comme il convient, et infiniment compressible par surcroît :

« Pour l'instruction de futurs voyageurs à pied, il me prend la fantaisie de détailler mon bagage. Un sac à poudre fait avec un gant de femme, un rasoir, des ciseaux, un peigne, dans une paire d'escarpins de bal, une paire de bas de soie, une culotte d'une étoffe assez fine pour n'être pas plus grosse que le poing lorsqu'elle était pliée ; deux chemises très fines, trois cravates, trois mouchoirs et l'habillement de route. Tout ceci était divisé en trois paquets. Mon habit avait six poches qui recevaient tout cela, lorsque je me présentais à une maison respectable, de sorte que rien ne paraissait : comme sur le chemin c'eût été incommodé, je mettais les trois paquets dans un mouchoir et les portais en sautoir au bout de mon bâton à épée, sur lequel j'avais mis un parapluie.... Les autres poches de mon habit étaient pour les lettres, le portefeuille et l'usage ordinaire. Les personnes chez qui j'étais reçu, et dont je refusais toujours les offres de linge, étaient fort étonnées de me voir revenir dans le salon avec des bas de soie blancs, de la poudre, etc., comme si j'eusse voyagé avec un bagage considérable, fort à mon aise dans une bonne voiture. »

Il va sans dire qu'en Scandinavie, où La Tocnaye passera sur les grandes routes le rude hiver de 1798-99, un accoutrement plus confortable le protège : deux ou trois redingotes superposées, et, pour des étapes particulièrement dures, une « redingote de cuir » par-dessus. Ce touriste infatigable compte beaucoup, et il a raison le plus souvent, sur l'accueil hospitalier des populations : des lettres de recommandation ouvrent, de proche en proche, les portes des presbytères et des manoirs à ce jeune homme de bonne mine et dont la belle humeur ne se dément pas un instant ; cette précaution n'est pas de trop, en un temps où le « nom français » avait cessé, dit-il avec amertume, d'être une recommandation. Il est

reçu sans autre formalité par les petites gens, avec qui on le voit sympathiser en vrai disciple de Rousseau ; et comme il n'est pas démuné d'argent, il sait fort bien reconnaître, par quelques pièces blanches, tels services qui méritent paiement. Une ample provision de jurons nationaux, à l'usage des voituriers paresseux ou des aubergistes récalcitrants, achève de faciliter les choses ; d'ailleurs, chemin faisant, il inflige le meilleur démenti aux dictons ordinaires qui courent sur les Français, en apprenant assez d'anglais, de gaélique, de suédois et de danois pour se tirer fort proprement d'affaire. Dans les cas vraiment graves, il fait voir qu'il est armé, mais il serait bien embarrassé d'en pousser la démonstration jusqu'au bout :

« Je veux dire en confidence au lecteur (sous la condition cependant qu'il me gardera le secret) que dans mes voyages j'ai toujours un pistolet avec moi, lequel ne fut jamais chargé et qui, manquant de gâchette et de ressorts, ne pourrait guère l'être. Dans les grandes occasions, donc, j'ai l'air de me mettre fort en colère, j'ouvre avec fureur mon sac de provisions, j'en tire l'instrument formidable et aux yeux de tous je le mets dans ma poche.... »

N'attendons pas, d'un chemineau si pacifique, des aventures extraordinaires. Ses poings lui suffisent, le plus souvent, pour régler les petits différends qui pourraient l'exposer aux sévices d'indigènes moins hospitaliers. Il ne cherche pas non plus, ce jeune officier, les bonnes fortunes désinvoltées que le hasard des rencontres vaudrait à tel de ses compatriotes, *roué* de Versailles ou marquis de Coblenz. Bien qu'avec lui la traditionnelle galanterie française ne perde jamais ses droits, — ce qui lui vaut, dans bien des pays perdus, l'œillade reconnaissante des femmes étonnées, — il ne se pose nulle part

en don Juan de grandes routes. Le rôle, d'ailleurs, n'irait pas sans mécompte, témoin ce petit incident scandinave :

« Je demandai à la poste la chambre des voyageurs. Dans cette chambre il y a toujours deux lits ; en m'y conduisant, on me dit qu'une *madame* était couchée dans un des deux. Cette idée d'avoir une *madame* à mon côté me tracassait ; et je ne pouvais pas reposer tranquillement. Comme elle se trouvait éveillée, je liai conversation. Elle me parla de sa famille et de son pays : « Vous êtes mariée sans doute ? — Oui sûrement. — Et vous avez des enfants ? — Deux. — Quel âge a le plus jeune ? — Trente-trois ans. » Je ne sais ce que c'est, mais ces trente-trois ans opérèrent sur mes sens comme l'opium le plus fort ; la *madame* n'avait pas achevé de prononcer cette courte phrase, que déjà je dormais profondément. »

Ajoutons, à défaut d'un signalement complet, que notre *globe-trotter* était d'une taille plutôt moyenne et d'une complexion moins sèche et moins « noire » que celle que l'opinion commune attribuait alors aux Français. Ainsi qu'il convient à un homme qui tient à rester en forme et qui, au cours d'une bonne demi-douzaine d'années, ne se reposera qu'épisodiquement, La Tocraye use fort modérément des spiritueux divers que lui offrent les pays du Nord : il lui arrivera même — et il en sourit dans son coin — d'être pris en Angleterre pour le général Dumouriez qui s'astreignait à ne plus boire, pour être sûr de ne pas trahir son incognito dans l'abandon des conversations nouées *inter pocula*.



Le 15 mai 1793, muni d'un passeport et d'un lexique franco-anglais de tous les mots usuels, La Tocraye se met en route : il est « résolu de profiter de son exil pour tâcher d'acquérir une idée juste du caractère des habi-

tants de cette île fameuse qui domine les mers, et qui depuis tant de siècles est la rivale de la France. » A pied jusqu'à Windsor, où il prend congé d'un camarade qui l'accompagne durant cette première étape, sur l'impériale du coche public ensuite, il gagne Oxford, visite Blenheim et s'arrête à Bath. Par Bristol, Gloucester et Birmingham, il biaise ensuite vers le nord; les étapes seront courtes désormais, car des expériences réitérées lui ont appris qu'il valait mieux s'en aller pédestrement, à sa guise, que d'essuyer la morgue des voyageurs et le dédain des conducteurs de diligence :

« Les Anglais sont si fiers et si méprisants pour tout ce qui n'a pas l'apparence de la fortune que les humiliations que l'on reçoit à chaque instant sont vraiment cruelles, et que je regarde qu'il est infiniment préférable d'aller un peu moins vite et d'être indépendant : en effet, à quoi bon me presser ? quand je ferais trois cents milles dans un jour, en serais-je moins un étranger en arrivant?... De plus j'aurais dépensé de quoi vivre trois semaines ou un mois, et je n'aurais pas si bien vu le pays, ni si bien connu les usages. Ainsi de ce moment je décidai que je n'aurais plus d'obligation à d'autres qu'à mes jambes pour achever ma course. »

La Tocnaye n'aura qu'à se louer d'avoir adopté ce moyen de locomotion : il verra bien et verra de près ; et si les gros hôteliers font souvent mauvais accueil à un étranger qui leur arrive en si petit équipage, il peut se dire qu'une riche expérience de la route anglaise lui vient de sa persévérance, des entretiens et des observations qu'une autre manière de voyager n'aurait guère permises. La croisée des *turnpikes*, l'aventure des gîtes de fortune, l'hospitalité improvisée des rustiques, autant d'incidents pittoresques ! Quelquefois aussi, le hasard des

rencontres lui permet de rendre service à plus malheureux que lui, comme aux confins du Cheshire :

« A la couchée, je rencontrai par un hasard assez extraordinaire un vieux Turc, dans les habits de son pays, apparemment assez misérable, car, pour éviter les frais de coche, il était venu à pied depuis Holly-Head (le port où l'on débarque en venant de Dublin). Comme il n'entendait pas l'anglais, il tâchait de se faire comprendre par signes. Le voyant embarrassé, et sachant que presque tous les Turcs savent l'italien, je m'adressai à lui dans cette langue, et lui fis donner les choses dont il manquait. Des ouvriers qui travaillaient à la bâtisse d'un pont près de là s'étaient assemblés pour le voir ; ils le regardaient avec surprise, et furent bien autrement étonnés quand ils m'entendirent lui parler dans une langue qui n'était ni anglais, ni gallois. Cependant, après le premier moment, un d'eux me demanda : *Is not that a Frenchman ?* »

Chester avec « sa promenade étroite et assez singulière sur les anciennes murailles ; » Liverpool et Manchester au ciel embrumé de suie ; Stockport, Sheffield et Doncaster : telles sont ses étapes dans l'Ouest. Les cathédrales de l'Est lui semblent bien gothiques : ni York ni Durham n'ont l'air de le ravir. Il admire en revanche le château du duc de Northumberland, près d'Alnwick, « immense et gothique structure, qui a dû être de défense avant l'invention du canon. » Mais il faut croire que les souvenirs du passé laissent un peu froid ce voyageur, assez disposé à voir les choses du point de vue de Sirius. « N'est-il pas surprenant comme les plus grands événements deviennent indifférents après quelques années ? Ah ! pourquoi les hommes n'ont-ils pas les mêmes yeux que la postérité ; combien ce qui les plonge dans le désespoir et les rend misérables leur paraîtrait petit et mesquin ! »

C'est dire que les vestiges d'autrefois la commémoration des grands faits historiques n'intéressent guère La Tocraye. Par contre, les divertissements populaires, les traditions encore vivantes dans le peuple des villes et des campagnes l'arrêtent et l'amuse. Aussi l'Ecosse l'enchantait-elle ; et à une époque où la *légende* de ce pays était loin d'être constituée dans l'admiration de l'Europe, rien de plus significatif que l'attention vouée par l'officier bas-breton aux détails et aux traits de mœurs : la femme en mantelet de satin qui porte ses bas blancs et ses souliers dans son mouchoir, le concours de labourage qui, dans la plaine du Forth, entretient l'émulation des paysans, les bals par souscription où se danse le *reel*, la redingote rouge aux manches pendantes que portent les étudiants de l'université d'Aberdeen.... Parfois, le souvenir de sa Bretagne natale lui revient, mélancolique, devant des détails qui témoignent d'une occulte et lointaine parenté de race :

« Sur les bords d'un joli lac, qui forme un coude au milieu des montagnes qui le couronnent, je rencontrai une noce, précédée d'une musette et d'un violon. Aussitôt je me crus transporté dans mon pays : c'est ainsi que nos bons paysans de Bretagne conduisaient la mariée à l'église et la ramenaient chez ses parents. Poussé par un instinct de curiosité et de plaisir, je me mêlai à la bande joyeuse, un paysan me présenta un ruban, et je tâchai de faire comprendre que je prenais part à leur joie, en regardant leurs danses et mêlant ma voix à leurs chansons d'allégresse.... »

Le bon pays ! et les braves gens ! La Tocraye s'y attache de plus en plus, à mesure qu'il pratique tant de cordiales et simples vertus. Il se familiarise avec la langue du pays, « assez de gaélic pour demander les choses de première nécessité, commençant, comme à mon or-

dinaire, par *thair dhamb peg* (donnez-moi un baiser), avec quoi je me faisais entendre partout — particulièrement des jeunes filles. » Il se plie à l'usage des *toasts*, non sans laisser parfois au fond du verre, après avoir porté plus de santés que de raison, sa lucidité accoutumée. Il apprend par une expérience un peu mortifiante pour sa vanité de dilettante (*fy for shame, you sing!*) que le dimanche, en Ecosse, il n'est pas permis de chanter, sauf à l'église. Mais il n'a qu'éloges pour l'hospitalité écossaise, et que gratitude pour l'ingénieuse affabilité de tant de bonnes gens rencontrées en chemin, ou dans les fermes, ou dans les auberges d'un pays qu'il explore dans le plus grand détail. Leur obligeance ne s'est jamais démentie, encore qu'elle prenne parfois une forme assez vexante pour son amour-propre, comme le jour où, dans une maison amie, on lui dit que s'il ne pouvait absolument pas se passer de la soupe de grenouilles qui reste le plat national français, on ferait chercher de quoi confectionner ce mets répugnant.

Au total, « de tous les peuples que j'ai connus, aucun ne m'a paru plus estimable ; » La Tocnaye montre bien en quelle estime il tient le pays d'Ossian et de *John Barleycorn* : il s'installe pour un an à Edimbourg, y cultive d'aimables relations, non point avec l'Emigration française officielle qui ne mène pas encore à Holyrood son existence désemparée, mais avec des gens du cru¹, et c'est là qu'il rédige ses impressions de route, qu'un ami écossais, le vieux lord Dreghorn, revoit avec lui et l'engage à publier. Et c'est ainsi qu'en 1795, ce Français se trouve

¹ Il citera, en tête de son ouvrage sur la Scandinavie, une liste de souscripteurs où les Ecossais tiennent un rang notable. Les Carnegie et les Erskine, sans compter son ami lord Dreghorn (J. Maclaurin) figurent parmi ces relations écossaises.

imprimer à Edimbourg une *Promenade dans la Grande-Bretagne* où l'Ecosse tient la plus grande place et qu'un vieux juriste du pays l'aide à revoir pour la presse.



Le désir de retrouver, à Londres, ses compatriotes malheureux de l'Emigration l'éloigne une première fois d'Edimbourg : un bateau qui fait le transport des saumons vivants le prend à son bord et le dépose, à l'automne de 1795, sur les quais de la Tamise. Après quelques semaines passées au milieu de ces compagnons d'infortune, que la nouvelle de Quiberon vient de mettre en une douloureuse effervescence, mais qui, à tout prendre, lui paraissent s'adapter insensiblement à leur sort, l'infatigable explorateur se remet en route en novembre.

C'est l'Irlande, à présent, qui l'attire. Il met à profit, dans ce nouveau pays, l'expérience acquise dans le reste du Royaume-Uni : des jurons énergiques, « compliments éloquents que l'on peut apprendre sur les ports et dans les marchés de Londres, » sauront faire aller droit les voituriers récalcitrants ; des lettres de recommandation, en se multipliant en cours de route, lui ouvriront des portes que le piéton risquerait de trouver obstinément closes. En dépit de ces conditions plus propices, il s'en faut que ses impressions d'Irlande soient aussi favorables que celles qu'il a rapportées d'Ecosse. La misère des pauvres gens est si douloureuse dans les villes ! Si honteuse, la saleté des rues dans les vieux quartiers de Dublin et de Cork ! Si singulières, les croyances attachées, par l'ignorance d'une population avilie, à ses sanctuaires, ses pèlerinages et ses fontaines ! L'officier français ne manque pas, en assistant aux dévotions traditionnelles, près

d'Ardfert, de faire à ce sujet des réflexions mi-attribées et mi-plaisantes :

« J'ai vu des gens assez bien mis faire ces cérémonies comme les autres ; j'y ai vu même une jeune personne très jolie baiser de toute son âme de vilaines têtes noires ; je ne pus m'empêcher de penser que j'aurais, j'imagine, été un beaucoup meilleur médecin, si elle eût voulu me faire la révérence.... »

La Tognaye est trop cordial aux petites gens, trop disposé à goûter ingénument les traits de naturel et de simplicité qui s'offrent à lui, pour condamner en bloc la population irlandaise autochtone et la croire incapable d'amélioration, et, comme il dit, d'*improvement*. Mais le souvenir de la diligente industrie des moindres recoins de l'Ecosse contribue à le rendre sévère pour les superstitions trop commodes des Irlandais :

« Les gens du commun en Irlande (et même dans la Grande-Bretagne) croient souvent aux fées et aux génies. Dans plusieurs endroits de l'Irlande j'ai vu des buissons chargés de pierres le long du chemin. Je m'imaginais que c'était une chose de fantaisie, à laquelle les enfants s'étaient amusés. J'ai su depuis que ces buissons, que les paysans appellent *fairy bush* (buisson de la fée) sont supposés être la demeure favorite de quelque fée : pour prévenir sa colère, ils croient devoir lui offrir l'hommage d'une pierre, qu'ils placent avec attention dans les branches. Lorsque les gens du commun sont malades, ils envoient chercher le *fairieman*, ou l'homme qui connaît la manière d'empêcher la fée de faire du mal : cet homme les tue communément, avec encore plus de diligence que n'aurait pu faire un médecin ! »

Après six mois de pérégrinations, le 25 mai, La Tognaye se rembarque à Dublin, en ayant assez, pour l'instant, de cette « petite promenade sans provisions, sans soucis, et sans autres effets que ce que ses poches pou-

vaient contenir. » Il va passer quelque temps dans sa chère Ecosse, et reprend ensuite, le plus consciencieusement du monde, sa tournée d'Irlande. Des troubles, des incendies, des pillages de maisons, désolent à présent la verte Erin. L'air « épouvanté d'un côté et défiant de l'autre » que le voyageur observe dans la population ne l'engage guère à prolonger son vagabondage. Il se replie sur Dublin, passe encore, assez agréablement, quelques mois d'hiver chez son ami Peter Latouche dans le comté de Wicklow.... De Killarney à Belfast et de l'île de Murry à Londonderry, il a parcouru ce pays singulier ; courses de Limerick, pendaions de Dublin, lamentations traditionnelles des funérailles irlandaises, « assemblées » des belles de Galway l'ont arrêté, aussi bien que la majesté du chemin des Géants ou la mélancolie des ruines monastiques, si nombreuses dans toute l'île. Il a même saisi la drôlerie de l'*humour* irlandais, et su plus d'une fois river son clou à quelque malicieux indigène, comme le matin où il fut si surpris de voir le patron de l'auberge où il avait gité tranquillement assis dans une boutique de pharmacien située sous le même toit. « Vous êtes apothicaire ? lui dis-je. — Oui, monsieur, pour vous servir. — *God damn*, pour me servir, *I am not surprised if you have poisoned me.* »

Son jugement final sur la question sociale en Irlande n'est pas dénué de bon sens, à l'heure où se posait avec une acuité accrue le problème de l' « île-sœur » :

« Tout le monde parle de la paresse des gens du commun en Irlande et on ne cherche aucun moyen de les en guérir ; les charités, quelque faibles qu'elles soient, attirent dans la capitale plus de misérables qu'on n'en voit dans le reste du royaume : le grand objet de l'administration devrait être de les éloigner. Ce n'est pas tant aux besoins présents du moment que l'on doit

penser, qu'à empêcher qu'ils ne se renouvellent : il faudrait donc encourager l'industrie, et non la fainéantise.... Les révoltes perpétuelles de l'Irlande depuis sa conquête tiennent évidemment à une erreur grossière des conquérants : je veux dire la séparation politique, et le gouvernement *différent* des deux états.... La manie des Anglais de vouloir toujours imiter, tant dans leurs colonies que dans leurs conquêtes, le gouvernement de la métropole (quoique par le fait ils veuillent toujours tout y régler) doit naturellement donner aux habitants de ces pays les préjugés qui les possèdent eux-mêmes. Il est donc assez simple que ces peuples désirent d'être effectivement indépendants de la représentation nationale du royaume, qu'ils appellent *sœur* (*sisterkingdom*) et dont ils regardent leur pays comme l'égal.... »



Etait-ce la peine vraiment de se trouver exilé d'une France profondément troublée, pour être témoin d'une effervescence pareille dans un pays étranger ? Des « figures patibulaires », en janvier 1798, surgissent de tous côtés, et La Tocnaye n'entend parler que d'incendies et d'agressions. Le spectacle des mouvements populaires l'attriste et l'inquiète. Il a publié à Edimbourg, il y a quelques mois, le second en date de ses ouvrages, *Les causes de la Révolution de France, et les efforts de la noblesse pour en arrêter les progrès*, et ces considérations rétrospectives sur les événements dont il n'a pas cessé de souffrir ont ravivé sa nostalgie et son inquiétude. Livre assez médiocre, d'ailleurs, et qui ne se distingue guère de la moyenne de ces écrits où tant de « prophètes du passé » donnaient après coup leur consultation historique sur les prodromes de la Révolution.

Cet auteur-ci, à tout le moins, a le mérite d'une certaine modération. Il ne croit pas trop aux noirs complots des francs-maçons, serait plus disposé à retrouver l'intrigue orléaniste dans l'« anarchie spontanée » qu'il a

observée en plus d'une région de la France, et remarque assez justement que le développement de l'esprit d'examen, vers la fin de l'ancien régime, aurait eu de quoi inquiéter un gouvernement plus vigilant et plus ferme. En sa qualité de Breton fort attaché aux anciens privilèges de sa province, il est doublement sévère au parti de la cour et à ses irrésolutions alternées de coups d'audace. « Loin de chercher la véritable cause de cette grande catastrophe dans le manque de conduite des ministres du Roi et dans la faiblesse du gouvernement, les partisans du système révolutionnaire l'attribuent communément à des vexations qui n'ont jamais moins existé qu'alors, et à une énergie du peuple, à qui la timidité et l'inconséquence du gouvernement ont seules donné de la force. »

C'est donc la thèse de Sénac de Meilhan, non celle de Barruel, qu'accepterait ce fidèle gentilhomme. Et c'est l'apologie de l'Emigration — si décriée, si mal comprise, si pauvrement jugée lorsque son vrai mobile du « point d'honneur » n'est pas mis en sa place — que La Tournaye veut surtout faire dans son livre. Il le rééditera lui-même à Copenhague, en 1800, avec des atténuations dues au temps écoulé et au raffermissement de la société française qu'il a pu observer de loin dans l'intervalle, il tourne ses pas vers une Scandinavie qui l'intéresse d'abord par ses anciens rapports ethniques avec les îles qu'il vient d'explorer :

« C'est de ces immenses contrées que sont sorties ces nations conquérantes qui ont dévasté, pillé et peuplé, surtout la Grande-Bretagne et l'Irlande. La conformité du langage m'intéressera, les rapports des mœurs, des usages, doivent certainement encore exister : l'origine de bien des établissements de la Grande-Bretagne doit se trouver chez les peuples qui habitent ces pays. Quel vaste champ d'observation ! Voilà de l'occupation pour

plus de trois ans ; allons donc, et puisque la rage et la folie prolongent encore mon exil, profitons-en pour acquérir des connaissances qui, peut-être, un jour, pourront être utiles à ces mêmes compatriotes, dont la persécution est si longue, si injuste et si cruelle. »

La Tognaye s'est embarqué en juin 1798 ; il fait sans encombre la traversée d'Ecosse en Suède, et reprend à Götheborg la suite pédestre de ses pérégrinations. Les analogies qu'il croit surprendre, au débotté, entre sa chère Ecosse et ce nouveau pays contribuent à rendre très favorables ses premières impressions :

« Ce sont évidemment les mêmes peuples qui habitent les deux pays. L'analogie des deux langues découvre les traces de leur origine. Le suédois a beaucoup de rapport à l'anglais dans la tournure des phrases, mais il en a beaucoup plus avec l'écos-sais ; il est un grand nombre de mots entièrement semblables et en général tous les verbes actifs sont les mêmes : il n'est pourtant pas moins vrai qu'il est fort difficile d'apprendre le suédois, même quand on connaît l'écossais. »

Jadis, à son arrivée à Londres, notre officier avait été fort surpris, comme beaucoup de ses compatriotes émigrés, du nocturne refrain du *watchman* clamant les heures dans la grande ville endormie :

« La chanson des *garde-feu* de Suède est bien autre chose que celle des *watchmen* de Londres ; ils s'arrêtent à chaque carrefour toutes les demi-heures, et entonnent, sur le ton le plus mélancolique, la plus mélancolique des chansons. Ils sont armés d'une hache, d'une crécelle et d'un croc ingénieux, avec lequel ils pourraient arrêter un homme sans être exposés aux coups. C'est une espèce de traquenard, au bout d'un bâton de sept à huit pieds : on peut le passer au cou où à la jambe d'un homme, et il est impossible de s'en débarrasser, sans qu'un tiers l'ouvre : malgré tout cela, ces gens vont toujours deux au moins, quoi-

qu'il y ait peu de pays où ils aient moins à faire et moins à craindre. »

Notre voyageur se plaît, en effet, à rendre hommage, dès l'arrivée, à l'honnêteté du peuple suédois. Il tient aussi à s'inscrire en faux, d'une manière assez surprenante, contre une opinion fort accréditée, et vante la sobriété de populations qui, dit-il, ne boivent guère que de l'eau. On mange trop, en revanche, à Götheborg, en dépit de la pieuse coutume qui arrête un long moment les convives, à table, pour une prière et une méditation. Si quelque partialité déclarée semble se mêler à ces premières impressions de La Tocraye, c'est peut-être à cause de la mauvaise humeur qu'il a cru observer dans l'enquête récente de Miss Wollstonecraft — la future Mrs Goodwin — qui a publié en 1796 ses *Lettres* sur la Scandinavie :

« Une Anglaise dédaigneuse m'avait précédé et avait fait part au public de sa mauvaise humeur.... Elle est très connue dans le monde littéraire par ses opinions singulières et par quelques ouvrages qui ne sont pas sans mérite. M^{me} Wollstonecraft n'a pas publié un ouvrage dans lequel elle ne se soit laissé entraîner par l'idée favorite qui l'occupait, et sur laquelle elle a publié un gros livre intitulé *the rights of woman*, les droits de la femme, dont les *droits de l'homme* républicains lui ont sans doute donné la première idée. Les jérémiades perpétuelles qu'elle fait sur les droits violés des femmes, et sur l'état malheureux qu'elles ont dans la société me semblent bien peu fondées. Je ne vois pas que les dames aient tant de raison de se plaindre ; le métier d'une femme jolie et aimable, tel qu'il est établi, me semble aussi agréable qu'aucun que je connaisse. Une femme mariée, une mère de famille, qui a soin de son ménage et de ses enfants, quelle que soit sa fortune et même son esprit, me semble toujours à sa place ; elle ne saurait, à mon avis, se trouver dans une situation qui la rendit plus respectable.... M^{me} Wollstone-

craft aura beau prêcher sa doctrine, j'ose espérer qu'on ne jouera pas aux dames le vilain tour de mettre ses idées à exécution. »

Voilà les suffragettes scandinaves de 1798 prévenues : mais la future patrie d'Ellen Key ne connaît guère, encore, les revendications féministes, et La Tocnaye souffrira souvent, dans sa galanterie de Français, de voir les femmes, en Suède et surtout en Norvège, confinées dans des tâches presque serviles. Il rend hommage à la beauté de la race, telle qu'il l'observe à Stockholm, et à ce teint éclatant qui, chez les Suédois, s'allie si bien à l'élégance des formes :

« L'espèce d'hommes est réellement superbe ; on voit tous les jours mille jeunes gens avec des figures à faire fortune dans une autre cour ; mais ici c'est si commun qu'on n'y prend point garde. Les femmes sont d'une fraîcheur et d'une beauté souvent remarquables : elles possèdent d'ailleurs des grâces et surtout, presque généralement, un charme dont la blancheur, la rondeur, et les proportions séduisantes ne se trouvent que très rarement au même point de perfection dans les autres pays. »

L'Emigration française, qui pénètre surtout dans les milieux officiels ou aristocratiques de la Suède, ne connaîtra guère que certains aspects de la société du pays : La Ferronays, Bouillé, Des Cars, Suremain, d'autres encore, rendront hommage au charme des sites, à l'agrément des routes, à l'honnêteté moyenne de la population. La Tocnaye a l'avantage de se trouver, grâce à son énergie de touriste infatigable, en contact avec toutes les conditions ; il peut faire une synthèse d'impressions répétées, contrôlées, vérifiées l'une par l'autre. L'air d'aisance des classes populaires, la rareté des mendiants et des pauvres, l'honnêteté et la confiance qui régissent la plupart des relations sociales sont des traits qu'une expérience continue lui permet d'attribuer à la Suède. Il con-

naît aussi le formalisme extraordinaire des bourgeois de petite ville, les compliments ridicules dont s'entoure chez eux la politesse, l'importance qu'attachent ces *ja-herre* à tout ce qui semble un titre, une fonction, un « caractère » : et comme il fait bon marché de sa propre noblesse, il ne s'étonne pas de se voir souvent relégué au bas bout de la table, loin du pasteur et du juge qui se prélassent aux places d'honneur. Ce sont là les petits désagréments d'un voyage en Suède, tel que l'entreprend La Tocnaye. Il s'en accommode avec bonne humeur. « Quand on a perdu ses pénates et son pays, il faut tâcher de s'arranger de manière à être *chez soi* partout où l'on se trouve.... Mon but n'est que de passer le temps du mieux qu'il m'est possible, et en imprimant ensuite mes rêveries, de les faire ainsi passer à d'autres. Mais, si jamais je me trouve posséder un *chez moi*, puis-je le perdre encore, si j'en voyage assez loin pour en voir disparaître les cheminées ! »

Après avoir passé quelque temps à Götheborg, La Tocnaye va visiter les rapides de Trolhättan, « sans contredit un des lieux les plus remarquables que j'aie vus, tant pour les prodiges de l'industrie des hommes que pour la scène magnifique que la nature y a déployée. » Mais en sa qualité d'officier et d'agronome, le voyageur est plus disposé à considérer les travaux de canalisation et les écluses qui tentent, sur le gigantesque torrent, une mainmise de l'ingéniosité humaine : d'autant qu'on est en train, précisément, d'ouvrir dans le roc vif le passage qui doit faire communiquer la rivière, en aval et en amont des chutes.

« Ayant enfin appris, pendant les trois mois que j'avais demeuré à Gothenbourg, à boire un grand coup d'eau-de-vie avant le dîner, à fumer la pipe suivant l'occasion, à répondre *ja sō* à

toutes les questions et à baiser la main des dames, suivant l'usage du pays, je me crus assez initié dans les coutumes de Suède pour entreprendre le voyage de la capitale.... Quand on se fie à la providence, comme c'est mon usage, on a souvent bien de la fatigue, en outre de beaucoup d'ennuis et des tracasseries. On est obligé de s'asseoir sur une petite charrette, assez semblable à celles qui traînent en Allemagne les pauvres diables qu'on mène pendre : à côté de soi, on place le paysan à qui le cheval appartient, qui communément est un assez bon homme, mais qui a tant d'amitié, on pourrait dire presque tant de tendresse pour son cheval, qu'il descend et monte à tout moment, va le caresser, lui donner du pain, etc. J'en ai vu pleurer quand on fouettait le pauvre cheval, et recommander tout le long de la route de le ménager. Il faut en outre souvent attendre jusqu'à deux ou trois heures à chaque poste, avant qu'on ait pu attraper le cheval, qui est souvent dans les bois. »

La carriole découverte de La Tochnaye traverse les forêts de sapin de la Gothie, les campagnes déboisées, bien cultivées, mais peu peuplées de cette ample région d'étangs. Le lac Vettern lui suggère une observation goguenarde :

« Quelques rêveurs ont prétendu, et même imprimé, que ce lac avait une communication souterraine avec le lac de Constance en Suisse, et qu'on avait remarqué que les tempêtes les agitaient dans le même temps. L'esprit de ces rêveurs, en faisant cette belle remarque, avait sans doute aussi quelque communication bien souterraine. »

Par Jönköping, « fort bien bâtie, » Grenna, le plus remarquable point de vue de la Suède, à cause du panorama du lac Vettern ; par Linköping et Norköping qu'il ne fait que traverser, notre voyageur atteint Stockholm. La capitale suédoise, sur ses îles, l'enchanté par sa situation *romantique*. Il visite consciencieusement le château,

la bibliothèque, le musée, l'arsenal, la salle de la Diète. La salle de l'opéra lui semble fort belle et très bien décorée : c'est l'endroit même où Gustave III a été assassiné, six ans plus tôt, et l'émigré français éprouve, à ce souvenir, un persistant malaise. Est-ce pour cela que le répertoire lyrique lui agréé si peu ? Quant à la comédie suédoise, il lui a bien vite dit son fait :

« Les farces suédoises sont d'une maussaderie terrible : ce sont communément des ivrognes et des hommes habillés en femme, qui excitent le rire plus par leurs manières souvent peu décentes et par leurs éventails énormes, que par ce qu'ils disent. Presque tous les airs sont tirés de quelques vaudevilles français : c'est fort commode pour l'auteur, et si jamais le diable me tente de faire un opéra, je ferai, je crois, de même.... »

L'organisation de l'assistance et des hôpitaux, le développement de l'industrie sur le modèle anglais, le régime défectueux de la distribution des lettres : autant de détails sur lesquels La Tocnaye se documente *de visu*. Il tient d'ailleurs à mener son enquête avec conscience, car le roi Gustave IV, auquel il a fait hommage de ses livres antérieurs, l'a engagé à s'occuper de la même manière dans son royaume.

C'est l'hiver désormais : excellente occasion de voir dans ses vraies particularités, comme l'exigera Théophile Gautier plus tard, un pays boréal. Le lac Mälär est gelé, « et ce fut un plaisir singulier pour moi d'aller en traîneau et de naviguer, pour ainsi dire, entre les îles nombreuses qui le couvrent. La glace est si pure qu'on semble jouer le rôle de saint Pierre marchant sur les eaux. » Un jour la neige est haute au point que, deux ou trois fois, le cheval de la carriole disparaît jusqu'aux oreilles : c'est sur la route de Köping, où La Tocnaye arrive à moitié gelé ; la bouteille de vin d'Espagne dont

il s'était muni s'est transformée en un sorbet imprévu. Et dans la chambre glaciale où il gîte, le voyageur a beau disposer sur son lit la garde-robe plus chaude qu'il a emportée, et jusqu'aux meubles, il lui faut s'enfoncer entièrement sous la couverture pour éviter de geler, pour empêcher de s'étendre les symptômes qu'il discerne déjà, « la peau du sommet de la tête comme un glaçon, roide et sans élasticité. » Par bonheur, la cordialité des habitants, dans les petites villes hivernales qu'il traverse, lui permet de s'attarder dans la tiédeur des poêles, « chaleur douce et égale partout. On n'a pas besoin, comme en France, de se rassembler autour de la cheminée, et souvent d'être brûlé par devant et gelé par derrière. » Et voici, je pense, la première fois que le *ski* est décrit avec quelque détail et proposé en français à l'adoption des autres pays de neige :

« Avec les longs patins de bois dont les Lapons se servent pour voyager, les cadets de Carlsberg montent et descendent les montagnes avec une vitesse prodigieuse, et vont même à la chasse des ours. Un de ces patins a huit pieds de long et l'autre quatre. Il est vraiment singulier que les peuples voisins chez qui la neige reste six mois de l'année ne les aient pas adoptés : les habitants des Alpes, de la Suisse, de l'Allemagne, et même de la France, pourraient aussi en faire un usage très avantageux. »



Un long intermède, consacré aux antiquités scandinaves, mélange d'observations personnelles, d'hypothèses aventureuses et de souvenirs de ses lectures, fait hors-d'œuvre dans le récit de La Tocnaye, mais se trouvait assez à sa place dans son exploration elle-même : il est en séjour à Upsal, université dont les savants professeurs, observe-t-il, ont accumulé les travaux sur les origines

nationales, et va visiter Sigtuna, la capitale déchue du royaume. Puis, étant retourné à Stockholm pour s'y pourvoir de lettres de recommandation, il profite du bref été du Nord et se remet en route.

Voici la Dalécarlie, avec ses paysans dont chacun passe pour valoir dix hommes d'un autre pays : ils sont si polis, et la contrée est si peuplée, que c'était un mouvement perpétuel de grands coups de chapeau, « et comme disent les Anglais, cela rendait mon chapeau *très malheureux*. » Voici Sahla, Dannemora, Fahlun et leurs mines, les carrières de porphyre et les ateliers où l'on travaille cette belle pierre. Voici, à quelque distance, la frontière de la Suède et de la Norvège, avec des bois à perte de vue. Voici — après un crochet — Gefle et son port ; la rivière de l'Ongernan et la vallée peuplée qu'elle arrose. C'est dans cette région que La Tocraye a son premier accident de route, un genou démis à la suite d'une imprudence de postillon qui fait verser la carriole. Transporté sur le lit d'un pasteur chez qui la défiance s'ajoute à la surdité, le pauvre diable est consolé par un hasard assez inattendu qui soudain galvanise toutes ses affections bretonnes :

« En me retournant sur mon lit de douleur, devers minuit, j'aperçus quelques tableaux sur la muraille. Ma vue s'arrêta sur l'un, et je lus en gros caractère : *Vue du port de Nantes*. Ce l'était en effet. Ah ! quand quelque grand malheur nous arrive, il n'est pas besoin d'un tableau, pour que nos idées s'arrêtent sur notre patrie ; mais alors, cependant, la circonstance était bien extraordinaire : le port de Nantes, et j'étais au bout du monde.... »

Transféré dans une maison où ses lettres de recommandation lui valent un accueil empressé, l'éclaté passe six semaines avant de pouvoir se remettre en route. Il est aux confins de la Laponie, et cet arrêt forcé lui

permet de se documenter abondamment sur les peuplades du voisinage avant de reprendre, mais plus difficilement, ses pérégrinations. Au delà du lac de Sugun, il trouve le pays le plus sauvage qu'il ait jamais parcouru peut-être, « des bois de sapins que l'on voit se prolonger à des distances prodigieuses dans les vallées, sans la moindre apparence d'habitation. » Quelques étapes encore, et La Tocnaye pénètre en Norvège. Il est à cheval à présent, et les abords de ce nouveau pays ne manquent pas d'un périlleux pittoresque :

« Qu'on se figure des espèces d'escaliers de roche, dont chaque degré peut avoir deux ou trois pieds de haut, et un précipice si profond à côté, qu'à peine peut-on voir le torrent que l'on entend rouler avec fracas. Le cheval, avec une dextérité particulière, avançait ses deux pieds de devant sur le bord de la pierre et glissait en bas ; il faisait ensuite un petit saut en avant avec les jambes de devant et rapprochait sa croupe. Pendant cette opération, le pauvre promeneur éclopé était perché sur son dos dans une situation fort peu agréable, et faisant des réflexions qui l'étaient encore moins. »

La Norvège septentrionale, où La Tocnaye pénètre par cette équitation difficile, avait été récemment parcourue par le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe. Notre émigré retrouve en plus d'un point sa trace :

« Il s'arrêta une nuit chez le prêtre Witrup, à Stordal, et celui-ci me fit l'amitié de me faire coucher dans son lit ; je ne prétends pas dire que j'en aie mieux dormi. Il paraît avoir gagné l'estime de toutes les personnes qu'il a vues. On m'en a souvent parlé avec intérêt à Drontheim et dans les différents endroits où il a passé. »

Cette ville de Drontheim ravit le voyageur par sa régularité et sa belle apparence. L'étrangeté des danses nationales, la pétulance des paysans, les usages de la

table, les histoires de sorcellerie attribuées aux Lapons, intéressent La Tocraye plus que ne l'édifient les récits qui tentent d'élucider, pieusement, les origines nationales, et dont il fait cependant un résumé. Il redescend vers le sud en touchant à Christiansund et à Molde : et les *fjords* norvégiens trouvent ici, sous une plume française, une de leurs premières évocations :

« Des montagnes de trois à quatre mille pieds de haut les bordent ; leur pied est baigné dans l'eau et le sommet perdu dans la nue. Ça et là, on aperçoit quelques habitations isolées, où le propriétaire ne peut arriver qu'en bateau et souvent par une échelle qui lui sert à gravir vingt à trente pieds perpendiculaires, avant d'arriver à la plate-forme sur laquelle il a bâti sa maison.... Dans quelques endroits, on aperçoit des vallées étroites et profondes qui, s'élargissant ensuite dans l'intérieur des montagnes, laissent la possibilité à quelques habitants de s'y établir, et d'y cultiver un peu d'avoine, le seul grain qui puisse y croître. Les rayons du soleil peuvent à peine pénétrer au fond de ces abîmes ; à tout moment, l'ombre des rochers s'étend sur toute leur surface.... Plus on avance dans l'intérieur des montagnes, plus l'aspect devient horrible et sauvage ; de tous les bras de mer que j'ai traversés, aucun ne m'a frappé d'une telle horreur que ce *Sund-Fjord* farouche.... Cela semble comme une immense citadelle, bâtie des mains de la nature, dont le bras de mer serait le fossé. Au-dessus de ces roches épouvantables, d'autres montagnes s'élèvent dont le sommet est perdu dans les nuages. »

Bergen, la cité commerçante, où La Tocraye, d'ailleurs, sait donner une longue mention à Holberg, à Suhm et à Pontoppidan ; Vosse et Stalheim qui marquent l'entrée du chemin difficile conduisant à Christiania par terre : et voilà enfin l'infatigable touriste qui peut s'arrêter quelque temps dans la capitale norvégienne. Il complète sa documentation sur les habitants, qui lui semblent en gé-

néral plus avides, moins honnêtes que les Suédois. Et la condition des femmes, à peine admises aux « assemblées » de la société, lui paraît décidément peu digne d'envie. En avril 1800, dix-huit mois après son départ de Göteborg, il va y toucher barre avant de s'embarquer pour Copenhague, où il doit commencer l'impression de ses ouvrages et mettre en ordre les notes qu'il a recueillies.

Il est occupé quatre mois en Danemark, et jouit, comme l'on pense, de la bonhomie tranquille de la bourgeoisie de Copenhague. Une dernière incursion, assez longue, dans l'extrême sud de la péninsule scandinave, lui permet d'achever de bien connaître la Suède ; et lorsque, rentré dans Stockholm, La Tonnaye est admis à l'honneur de se présenter au roi, celui-ci lui témoigne sa satisfaction et le félicite de cette longue et pénible exploration. Il apparaît bien en effet, à la liste assez dense de souscripteurs scandinaves qu'il peut donner en tête d'un de ses volumes, qu'il a su intéresser à son effort tout un public cultivé, surpris de voir un Français pousser une pointe si hardie dans des pays lointains.

« Désormais devenu libre, je veux borner tous mes soins à tâcher d'aller faire *une promenade* dans mes foyers. En me retrouvant, après tant de temps d'absence, dans les lieux qui me virent naître, les maux passés ne seront que songe ; mais je me rappellerai toujours avec reconnaissance l'accueil flatteur dont les personnes les plus respectables des pays que j'ai parcourus ont généralement daigné m'honorer. »

Ce vœu bien légitime de l'officier nantais en 1800, combien d'émigrés, vers le même moment, le prononçaient de leur côté, dans les pays divers où les événements les avaient disséminés ! « Cet *Argos* dont on se ressouvient toujours, écrivait Chateaubriand se remémorant Virgile, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur,

devient une grande amertume ! » La nostalgie bretonne, chez ce *pays* du grand virtuose de la mélancolie, a trouvé un dérivatif dans le simulacre d'action que lui offraient ses infatigables étapes. Il a précisé d'ailleurs, chemin faisant, mille raisons historiques de se sentir fier de sa race, « ces Celtes si peu connus, nos très honorés grands-pères, qui ont laissé de leurs traces dans presque tous les royaumes de l'Europe. » Il s'est lié d'estime et même d'amitié avec nombre d'étrangers distingués, des Carnegie, des Erskine, des Oxenstierna, des Dreghorn. Et, ce qui n'est pas à dédaigner, le physique et le moral se sont trouvés également bien de son tourisme sans relâche ; il le proclamait au cours de son itinéraire de Grande-Bretagne :

« La vie de juif-errant me convenait si bien que, quoique je fusse presque tous les jours mouillé jusqu'à la peau, et que je fatiguasse souvent comme un beau diable, j'engraissais à vue d'œil. Tantôt bien, tantôt mal, je savais jouir de l'un sans me désespérer de l'autre. Me laissant guider par une bonne providence, j'avais mis les peines et les soucis de ce monde entièrement de côté. Mon bagage en sautoir ou dans ma poche, j'allais, je courais, j'examinais : la nature s'offrait à moi sous toutes les formes : de nouvelles scènes m'occupaient et m'instruisaient. Avant la Révolution, je n'étais habitant que d'un petit coin de terre : l'émigration m'avait rendu citoyen de l'univers, le monde entier semblait m'appartenir.... »

Cependant La Tocnaye semble avoir profité au plus vite, dès le Consulat, de l'indulgence de fait que rencontraient désormais les rentrées d'émigrés. Son père est mort. Son frère puîné, Jean-Pierre, ancien officier du génie, est mort à Ratisbonne, à l'âge de trente ans, le 12 mai 1799. Son second frère, Joseph-Louis, qu'on destinait à l'Eglise, est mort à vingt-quatre ans au service de

la République, ayant déferé à la première réquisition de l'an II. Alexandre-Charles et Marie sont seuls auprès de sa mère veuve. Lui-même ne tarde pas à solliciter sa radiation des listes malencontreuses : de Nantes, le 28 messidor an IX, le préfet donne un avis favorable sur cet ancien officier au régiment de Monsieur, résidant actuellement à Thouaré. La Tocnaye bénéficie d'un décret d'amnistie en date du 10 frimaire an X.

Tandis que son cadet Alexandre-Charles, à la Restauration, acceptait d'être nommé sous-préfet à Paimbœuf, La Tocnaye le voyageur semble avoir tenu fidèlement le vœu qu'il faisait sur les chemins de Suède, et s'être arrangé en sorte de ne plus cesser de voir fumer les cheminées familières. Lui qui avait appris, par la méthode la plus pratique, anglais, gaélique, suédois et danois, avait-il appris le bas-breton sur ses vieux jours, puisqu'il regrettait d'ignorer cet idiome lorsqu'il se trouvait sur les confins du Pays de Galles ? Nul ne le sait. Il devint membre, en 1807, de la Société des Sciences et Arts de son département. Il dut partager son temps, ses occupations et ses loisirs de vieil officier rendu à l'agriculture entre le domaine de Thouaré et la petite ville de Luçon, où il avait des intérêts et qu'il a évoquée avec beaucoup de charme, elle et ses environs :

« La noblesse vivait beaucoup sur ses terres, et en hiver la petite ville de Luçon était l'endroit où elle se rassemblait. Un étranger eût vraiment été surpris de trouver dans ce coin de terre des fortunes assez considérables, des gens respectables par les services qu'ils avaient rendus à l'Etat et par leurs richesses, beaucoup d'agrément dans la société, et le ton le plus aimable et le plus simple.

» Le pays était coupé de fossés, ou canaux très profonds ; à peine y avait-il dans les marais un chemin pour les voitures, et

en hiver il était presque impossible d'y aller même à cheval, tant la glaise était molle et fangeuse ; le paysan ne sortait jamais de chez lui sans une longue perche de plus de vingt pieds, qui lui servait à sauter les canaux avec une légèreté incroyable ; dans quelques endroits il y avait une *niole*, espèce de petit bateau dans lequel deux personnes ne pouvaient se tenir qu'en gardant bien leur équilibre ; une corde traversait le fossé, et en la poussant légèrement, elle arrivait à l'autre bord avec une vitesse singulière.... »

Sans doute ce grand touriste, désormais sédentaire, vint-il simplement reprendre sa place dans ce cadre traditionnel d'une petite ville vendéenne, dans la régulière ordonnance de ce que Balzac, bientôt, va appeler le *cabinet des antiques*. La Restauration, il est vrai, fit de lui un conseiller d'arrondissement et lui conféra la distinction qu'elle donnait — un peu aisément — à ceux des Français de marque qui n'avaient pas la Légion d'honneur : le 29 février 1816, La Tocraye fut nommé chevalier de Saint-Louis. On s'ingénia, vers ce moment, à lui créer des états de service supplémentaires en alléguant qu'il avait fait campagne, jusqu'en 1797, dans l'armée errante du prince de Condé. Ses vrais titres n'étaient-ils pas supérieurs à ceux qu'on imaginait ainsi, puisque ses « promenades » avaient fait apprécier en lui un Français courageux et avisé, homme de belle humeur et de bonne compagnie, jusque dans les parages les plus lointains de l'Europe ?

FERNAND BALDENSPERGER.



LA MALADIE

NOUVELLE

Elle dit :

— Moi, je trouve qu'on devrait faire venir le docteur

Il dit :

— C'est des bêtises ; tout le monde sait ce que c'est qu'un rhume.

Pourtant il était au lit, mais il ne voulait pas qu'il fût dit qu'il était malade ; les hommes sont terriblement têtus.

Cela lui était venu deux ans avant, un soir d'automne qu'il revenait de la forêt où il travaillait « en journées », avec cinq ou six autres hommes du village, pour le compte d'un marchand qui avait acheté toute cette forêt, et il la faisait couper ras.

Il était cinq ou six heures du soir et il commençait à faire nuit, quand, arrivés à la lisière, ils avaient vu une lueur du côté de Saint-Alban, qui est un village des environs, et le plus vieux d'entre eux, un nommé David Moreillon, avait dit :

— Eh ! regardez donc, c'est le feu !

Et ils avaient tous regardé, et ils avaient dit comme lui :

— Parbleu oui, c'est le feu.

Alors ils s'étaient tous mis à courir du côté de la lueur.

Comme ils arrivaient à la route, ils trouvèrent la pompe qui allait au feu, elle aussi ; ils montèrent sur la pompe, ceux qui purent du moins, les autres couraient derrière. François, lui, courait derrière.

Les chevaux allaient au grand trot ; on fut bientôt à Saint-Alban. Il y avait grand feu ; c'était la maison d'école qui brûlait.

Les femmes faisaient cercle tout autour de la place, se tenant la tête dans leurs deux mains ; et on voyait à côté de la fontaine une pile de matelas jetés là, avec des chaises les pieds en l'air : c'étaient les meubles de l'instituteur qu'on avait sauvés en partie.

Les hommes s'étaient tout de suite mis aux pompes ; il y en avait trois, malheureusement l'eau manquait, il avait fallu faire la chaîne, François avait fait la chaîne. C'était lui qui était en tête de la chaîne et il était entré jusqu'aux genoux dans le ruisseau. D'un côté les seaux lui arrivaient vides, de l'autre ils repartaient pleins ; et ils couraient de bras en bras ainsi, aller et retour, sans arrêt, lui se baissant et se relevant tout le temps, en sorte qu'il fut bientôt trempé des pieds à la tête.

Deux heures, ils avaient fait la chaîne ; l'école continuait de brûler. En somme, le feu ne s'arrêta que faute d'aliment. Mais les hommes étaient contents, parce qu'ils avaient fait leur devoir. C'est un contentement qui se lève comme ça du milieu même des malheurs, parce qu'on se dit : « On a fait ce qu'on a pu, » et on l'a prouvé ; alors, le reste, il n'y a plus qu'à l'accepter, et puis il faut bien dire que l'école était assurée.

Donc, une fois l'incendie fini, les hommes avaient été

boire. C'était la commune qui offrait le vin, ils avaient grand soif, ils avaient bien bu. Quand ils se remirent en route, il était près de minuit. Ils marchaient de nouveau derrière la pompe, mais cette fois ils ne se pressaient pas. « On a le temps, » comme ils disent. Ils parlaient entre eux de l'événement et, par moments, ils s'arrêtaient pour en discuter. François était très échauffé. Il avait ses idées sur la façon dont le feu avait dû prendre ; il croyait lui, comme il disait, « à un mauvais coup » et il cherchait à le prouver. Ainsi ils s'en allèrent d'arrêt en arrêt, le long de la route. C'était en automne, un mauvais vent soufflait, il n'y faisait pas attention, il ne pensait pas à ses habits mouillés. Mais, comme on approchait du village, il eut froid ; il voyait maintenant là-bas de la lumière à la fenêtre de la cuisine, il se dit : « C'est vrai, Marie doit m'attendre ; elle ne doit rien comprendre à ce qu'il m'est arrivé, » et il se dépêcha de rentrer ; seulement c'était trop tard ; un frisson le prit comme il se mettait au lit.

Le lendemain il avait la fièvre. Pourtant il se leva comme à l'ordinaire, et même il était de très bonne humeur, ce qui n'était pas toujours le cas, répétant : « Il fallait voir comme cette chaîne allait bien ! » et embrassant sa femme.

Même il l'avait entraînée près du berceau où dormait la petite Marguerite, qui n'avait alors que six mois, et elle et lui, penchés sur elle, ils la regardaient dormir, François disant : « Regarde comme elle dort bien ! » et elle : « Quelles petites mains elle a, quand même ! »

Elle avait bien été un peu inquiète, mais son inquiétude avait vite passé, s'étant fondue en douceur. Et lui partit travailler comme à l'ordinaire, et il retourna au bois comme à l'ordinaire, et il ne rentra que le soir comme

à l'ordinaire ; seulement, à présent, il toussait et en se mettant au lit il eut de nouveau un frisson ; alors elle dit :

— Veux-tu que je te fasse de la bourrache ?

Mais il répondit :

— C'est bon pour les vieux, ces choses-là ; nous autres, on est solide. Laisse, le coffre est bon.

Ça ne fait rien, il s'était mis à tousser de plus en plus et, au bout de quelques mois, il se trouva avoir beaucoup maigri.

Le retour du soleil fut une bonne chose, il toussa moins. Il y eut six mois de soleil : il se refaisait, comme on dit. Puis ce fut de nouveau l'automne, la toux revint plus forte que jamais, et Marie se tourmentait, mais il haussait les épaules, il disait : « Laisse-moi ! » avec colère, on voyait que son humeur avait changé.

Les gens donnaient des conseils à Marie :

— A votre place, je ferais quelque chose ; sait-on jamais avec ces gripes-là ? Moi, j'ai guéri mon mari en le faisant bien transpirer. Le lendemain, il ne faut pas qu'on se lève. Arrangez-vous pour que ce soit un samedi soir. Tout le dimanche, on reste au lit. Le lundi matin, il n'y paraît plus.

Elle fit comme on lui disait, malgré que François se fût terriblement défendu, mais elle insista tellement qu'il finit par céder. Il resta au lit tout le dimanche. Le lundi matin, il pouvait à peine se tenir debout.

Alors vint un vieux de rien du tout, le plus grand ivrogne du pays (et on ne savait plus son nom de famille, on l'appelait toujours Auguste), qui arrêta Marie dans le village, et il hochait la tête sous son vieux chapeau de feutre troué :

— Moi, je vous dis (et il hochait la tête, et il levait

pendant ce temps sa main contre sa joue), moi je vous dis qu'il n'y a qu'un remède, c'est le vin chaud.

Il riait, il toussa, il avait une espèce de pipe toujours enfoncée au coin de la bouche et le fourneau en sortait seul de parmi sa barbe grise aux poils qui se tenaient tout droits ; il reprit :

— Deux litres de bon vin blanc, vous mettez sur le feu, du sucre et puis de la cannelle, et deux clous de girofle, pas plus, et un peu de citron, si vous voulez ; vous laissez bouillir le tout, vous le lui donnez et il est guéri. Ça fait révolution dans le sang, c'est le grand remède.

Elle n'avait qu'une envie, se sauver, tellement il sentait fort l'eau-de-vie, et puis il lui faisait un peu peur ; mais une espèce d'hésitation en tout et des doutes sur tout lui étaient venus depuis quelque temps, par l'effet de son anxiété, donc elle se dit : « Mais peut-être qu'il a raison, » et elle l'écouta jusqu'au bout.

Et, quand elle fut rentrée, elle raconta à son mari sa rencontre, disant : « On pourrait essayer, » il voulut bien, il ne fit aucune difficulté cette fois, le remède eut l'air de lui plaire ; on dépensa les deux francs qu'il fallut, on mit les divers ingrédients et le vin dans une marmite ; le tout fut posé sur le feu.

Il but les deux litres d'une fois, sauf un verre qu'il laissa à Marie, et se sentit bien.

Il était au chaud, le poêle brûlait ; le liquide agissant déjà, il semblait que ce fût un sang nouveau qui coulât dans ses veines ; il gardait un bon goût de cannelle à la bouche ; il se mit à rire tout haut.

— Marie ! cria-t-il brusquement.

Elle, qui était assise près du lit avec un tricotage

qu'elle faisait aller à petits coups entre ses doigts, et les aiguilles brillaient à cause de la lampe :

— François, qu'est-ce que tu as ?

Mais il avait déjà oublié qu'il l'avait appelée, et, comme il avait recommencé de rire, elle comprit qu'il était un peu saoul. Il fallait peut-être qu'il en fût ainsi, elle ne dit rien. Elle se contenta de le calmer et de le faire se recoucher, parce que continuellement il voulait s'asseoir sur son lit ; à la fin, il tomba dans un profond sommeil.

C'était bon signe, n'est-ce pas ? Et le lendemain, en effet, il allait beaucoup mieux. On toucha de nouveau à un joli printemps, avec beaucoup de fleurs ouvertes le long des haies et le ciel comme un plafond fraîchement repeint en bleu clair ; ne pouvait-on pas espérer ?

Elle comptait sans un retour de froid qu'il y eut en mai, comme c'est souvent le cas, et qui fit retomber son mari plus bas que jamais.



C'est ainsi qu'ils furent amenés à ce matin qu'on a vu, lui au lit et elle debout à côté du lit ; et elle disait :

— Je t'assure qu'il faut faire venir le médecin.

Et il répondait :

— Tout le monde sait ce que c'est qu'un rhume.

Mais elle dit :

— Un rhume qui dure depuis deux ans !

Et elle voulut ajouter quelque chose, seulement les mots qu'il aurait fallu ne vinrent pas, et, tournée vers lui maintenant, elle continuait de se taire avec des choses dans son cœur.

Il était tombé un petit peu de neige pendant la nuit, et une lumière crue entrait, une mauvaise lumière trop

blanche qui faisait ressortir les choses en détail. Jusqu'aux recoins qui étaient éclairés ; mais le lit surtout était éclairé.

Il y avait contre une des parois le grand lit, contre la paroi opposée le berceau de la petite, au milieu de la chambre une table ronde avec un tapis, dans un des angles un poêle de faïence, une grande armoire encore, un calendrier et des photographies au mur, tout cela indiqué nettement et avec relief, le papier du mur devenu plus clair avec des taches apparues et sur les poutres du plafond, passé à la chaux, aussi des taches apparues, — mais où Marie allait surtout, c'était au grand lit, et ses yeux ne pouvaient plus s'en détacher. Tout de suite ils s'étaient posés là ; et ils demeuraient là comme malgré eux, parce qu'il y avait une force plus forte. Dans le grand lit, François était couché. Le gros édredon en plumes de poules, renflé dans le milieu et recouvert d'une housse à petites fleurs, était tiré jusqu'à son menton, mais, sur la pente de l'oreiller, plus haut, sa figure se présentait comme exprès en pleine lumière ; et, ayant vu cela, Marie n'avait plus rien vu d'autre. Elle s'était dit : « Est-ce possible ? » Cette figure, il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais vue, jamais si bien du moins, et le sens vrai des choses lui venait. Comme elle s'était pourtant allongée, cette figure ! Comme elle s'est creusée, cette figure ! Là où il y avait un renflement avant, il y avait maintenant un creux. C'est les cheveux aussi qui sont devenus trop souples et mous, et ils suivent le haut du front, posés à plat, au lieu de se tenir raides et en désordre. Elle regarde, elle voit combien les yeux se sont enfoncés, elle voit aussi comme ils brillent, et en haut des pommettes brunes, c'est une drôle de tache rose, comme peinte avec un pinceau. Alors elle

leva un peu ses mains contre elle, tandis qu'elle regardait, se penchant en avant, sans bien savoir, le cou tendu, et sa bouche s'était entr'ouverte, mais elle ne dit rien d'abord, parce qu'elle n'aurait pas pu. La petite Marie dormait dans son berceau. Le silence était si grand qu'on entendait battre la montre de François, qui était posée sur la table de nuit.

— François, dit-elle tout à coup.

Jusqu'à ce moment-là, il n'avait pas paru faire attention à elle, il regardait devant lui dans le vague. Il tourna vers elle ses yeux sans bouger la tête ; il dit :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Mais elle avait déjà recommencé :

— François !

Il dit :

— Eh bien, si tu parlais !

— Ecoute, François, le médecin doit venir demain chez Emilie ; je vais aller lui dire qu'elle nous l'envoie.

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Si ! je vais y aller (et elle hochait la tête), on ne peut plus rester comme ça.

— Sais-tu combien ça coûte, une visite de médecin ?

Elle le savait bien et que c'était au moins trois francs, mais elle savait aussi autre chose ; alors il n'y avait plus, pensait-elle, à hésiter.

Et elle se buta à son idée, quand même il répétait que c'étaient des bêtises. Elle alla chez Emilie. Le lendemain, vers midi, le médecin arriva.

C'était un homme jeune encore, gros, rouge, une moustache blonde, avec des bottes, un chapeau mou mis en arrière, l'air pressé et un peu bourru ; on aurait dit plutôt un marchand de chevaux.

Il fit tirer la langue à François ; puis, appliquant

l'oreille contre sa poitrine, il écoutait. Ensuite il se mit à tapoter avec l'index de sa main droite recourbé sur la gauche posée à plat, et on entendit un bruit de carton.

Il se redressa, il ramena la couverture sur François en lui disant :

— Recouvrez-vous ! puis il sortit avec Marie.

Sa voiture l'attendait sur la route ; elle était peinte en jaune avec des filets noirs et attelée d'un petit cheval vif qu'un gamin tenait par la bride.

Il marchait les mains derrière le dos ; il traversa ainsi la moitié de la cour ; brusquement alors il s'arrêta ; il demanda :

— Combien est-ce qu'il y a de temps qu'il tousse ?

— Il y aura bientôt deux ans, dit Marie.

Il la regarda d'un air sévère :

— Vous savez, on ne doit pas badiner avec ces choses-là. Il faut que votre mari reste au chaud, il faut qu'il se repose, il faut qu'il mange....

— C'est que, dit-elle, il prétend qu'il n'a pas faim.

— Ça ne fait rien. Est-ce qu'il aime le lait ?

— Pas tant.

— Ça ne fait rien. Il faut qu'il boive beaucoup de lait.... Je repasserai dans une semaine. En attendant, je vais vous donner une potion.

Il écrivit quelque chose sur un carnet dont il déchira une des pages qu'il tendit à Marie ; puis il monta sur le siège et le cheval partit au grand trot.

Elle, elle rentra ; et dès qu'elle fut rentrée, François se tourna vers elle, et il demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle ne le savait pas, au fond, et ce qu'elle savait, elle n'aurait pas osé le dire ; elle répondit donc :

— Pas grand'chose, mais il t'a donné une potion.

— Tu vois bien ! dit-il.

Il ajouta :

— Je veux me lever. Quand on s'écoute, on va moins bien.

Elle courut à lui pour l'empêcher de se lever, mais c'était trop tard, il enfilait déjà son pantalon, et elle restait là debout, son ordonnance à la main, ne sachant plus que faire, disant seulement par moments : « Oh ! s'il te plaît, François !... pour me faire plaisir !... » mais il recommençait :

— Plus on se soigne, plus c'est grave.... Et puis comment est-ce qu'on ferait pour vivre, si on les croyait, ces docteurs ?

Elle ne pouvait malgré tout s'empêcher de se dire qu'il avait raison ; elle pensait : « On va toujours lui faire prendre sa bouteille, on verra ensuite ; » et puis la petite Marguerite, à ce moment, se réveilla, et elle appelait sa maman. Il faisait toujours clair, la neige fondait sur le toit ; de temps en temps, une goutte tombait sur le rebord de la fenêtre ; le poêle bien bourré ronflait.

Il vint encore beaucoup de jours avec de la neige sur les champs et tantôt du soleil et tantôt du brouillard, mais les bois habillés tout autour du village, et de temps en temps ces bourrelets, se détachant des branches, tombent et s'écrasent par terre comme des fruits trop mûrs. Il continuait de travailler au bois comme d'habitude, c'était un ouvrage trop pénible pour lui, l'amour-propre le soutenait. Il est dur d'avouer qu'on n'est plus capable des choses qu'on faisait si facilement dans le temps. Et donc il ne l'avouait pas, il prenait sa potion, il disait : « Ça me fait du bien. » Il disait : « J'ai repris de l'appétit, j'engraisse. » On entaillait à coups de hache le pied des arbres, ensuite on montait attacher

une forte corde à la fourche et on tirait dessus. Tout le jour il était au bois. Donc, quand le médecin revint, il ne le trouva pas chez lui, ce fut Marie qui le reçut. Elle dit :

— On ne peut pas le tenir, et puis il prétend qu'il va mieux.

— Est-ce qu'il prend sa potion ?

— Oh ! oui.

— Eh bien, il faut attendre. Et s'il recommençait à mal aller, vous n'auriez qu'à me le faire dire.

Tout est par hauts et bas ainsi dans la vie ; ce n'est que plus tard, quand tout est fini, que la courbe se dessine ; au moment même, on ne voit pas bien, on ne sait rien, on est perdu dans le détail ; c'est comme quand on traverse un bois. Et ils allèrent ainsi, à travers les difficultés et les petits soucis quotidiens, encore longtemps, sans bien savoir la direction qu'ils avaient prise. Des fois, elle pensait : « Je me suis tourmentée pour rien, » c'était quand il allait mieux et les jours où il était de bonne humeur et gai, comme il lui arrivait encore. Mais d'autres fois les angoisses la reprenaient ; alors elle ne trouvait plus rien à lui dire, et lui non plus ne disait plus rien ; c'était quand il repoussait son assiette pleine, et il disait :

— Ça ne me va pas, cette soupe.

Elle demandait :

— Est-ce que tu ne la trouves pas bonne ?

— Ce n'est pas ça, mais elle ne me fait pas envie.

Et, quoi qu'elle lui offrît, la même réponse venait.

On touchait à avril maintenant, il se remettait à pousser des petites feuilles aux arbres. Beaucoup d'entre eux n'avaient encore que des bourgeons, mais qu'on sentait prêts à crever, et contre les talus, par places, les

premières touffes de primevères faisaient penser à des écuelles jaunes.

Il était rentré, ce soir-là, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire et avait été s'asseoir devant le fourneau de la cuisine où le feu brûlait. Ce n'était pourtant pas qu'il fit froid, bien au contraire ; un air doux déjà, pétri de soleil, et tout blond à cause d'une petite brume, serrait les murs de la maison et entraînait par toutes les fentes ; même on se plaignait de ces premières chaleurs auxquelles on n'était plus habitué ; il n'y avait que lui qui ne parût pas les sentir. De plus en plus, il rapprochait son tabouret du fourneau, tendant ses mains à la flamme dont le reflet se voyait par l'ouverture en demi-lune qui était percée dans la porte en fer ; et de temps en temps il remontait ses épaules, comme on fait quand on a un frisson.

— Est-ce que ça ne va pas ? lui demanda-t-elle.

Il dit :

— Si, ça va bien.

— François !... recommença-t-elle.

Mais il l'interrompit et, avec dureté :

— Tu m'ennuies !

Alors elle n'osa plus rien dire ; tout ce qu'elle fit fut de l'appeler quand le souper se trouva prêt, mais il refusa de se mettre à table.

Elle fut seule à se mettre à table et elle faisait semblant de manger. Heureusement qu'il y avait la petite Marguerite dont il fallait bien qu'elle s'occupât et elle l'avait prise sur ses genoux pour lui faire boire son lait, mais elle, elle ne touchait point à sa soupe, ni à tout ce bon repas qu'elle avait préparé avec amour, car à présent elle se donnait beaucoup de peine pour faire la cuisine, songeant : « Quand c'est bon, l'appétit vient

mieux. » Mais c'était inutilement, comme elle voyait, et elle était tellement triste qu'elle n'avait pas le courage de répondre à la petite, laquelle commençait à parler et babilait tout le temps avec des mots comme ceux des oiseaux. C'était au hasard qu'elle lui répondait ; même, le plus souvent, elle ne lui répondait pas du tout ; ou bien elle lui disait : « Tais-toi, tu fais trop de bruit, » et la petite la regardait sans comprendre, et pendant ce temps François était toujours assis devant le fourneau.

Tout à coup, elle le vit qui se levait, et, sans s'être tourné vers elle, le voilà qui ouvrait la porte de la chambre, et entra dans la chambre, et refermait la porte, et il n'y eut plus rien.

Alors, sans bien savoir pourquoi, elle prit l'enfant contre elle, la serrant de toutes ses forces, l'embrassant parmi ses cheveux, et la petite disait : « Maman, maman, *fais mal....* » mais Marie ne semblait pas l'entendre et continuait de la tenir serrée, avec des mouvements de mains et des baisers.

L'heure vint où il fallait qu'elle allât la mettre coucher et elle entra à son tour dans la chambre. François était déjà au lit ; tourné du côté du mur, il semblait dormir.

Elle déshabilla la petite, lui fit faire sa prière, puis, ayant été s'assurer que la porte était bien fermée, le feu éteint, et tout en ordre dans la maison, elle se déshabilla, elle aussi, souffla la lumière et se glissa dans le lit à côté de son mari.

Il n'avait point bougé ; elle pensa : « Sûrement qu'il dort, » et elle ferma les yeux. Seulement elle fut, elle, beaucoup plus longue à s'endormir ; c'est ces pensées qui vous travaillent ; plus on cherche à les chasser, plus elles entrent profond en vous ; et maintenant c'en était

tout noir au dedans d'elle, comme les mouches autour d'un plat. De sorte qu'elle entendit sonner plusieurs fois l'horloge au village ; il y eut dix coups, puis onze coups, puis douze coups ; et elle se retournait sur l'oreiller, dans une espèce de fièvre qui lui était venue, peut-être par contagion, parce qu'elle sentait près d'elle le corps brûlant de son mari, mais c'était aussi à cause de ce feu du dedans, bien sûr, parce qu'il finit par gagner le sang, et il se répand partout dans vos veines.

Toutefois elle avait fini par s'endormir. Du temps avait dû passer encore. Il devait être deux ou trois heures. Elle ne sut pas ce qui la réveilla. Il n'y avait eu aucun bruit. Elle ne s'en trouva pas moins tout à coup les yeux ouverts, avec une espèce d'inquiétude en elle dont elle ne devina pas tout de suite la cause ; mais bientôt le souvenir de ce qui s'était passé quelques heures auparavant lui revint ; alors, sans bouger la tête, elle jeta un regard vers son mari ; et il y avait une petite lune dont la vague lueur entraît par la fenêtre : elle vit qu'il était assis sur le lit.

Les coudes au corps et penché en avant, tantôt il relevait la tête et il ouvrait la bouche toute grande comme quelqu'un qui va étouffer ; tantôt, au contraire, il laissait retomber sa tête et il appuyait contre sa bouche son mouchoir, où elle s'aperçut qu'il y avait des taches, qui semblaient noires à cause de l'obscurité, — elle comprit tout de suite.

Et le cri qui sortit, elle ne put le retenir, s'étant à son tour dressée, tandis qu'il tressaillait, et vite il s'était laissé retomber, et s'était de nouveau tourné du côté du mur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! François, pourquoi n'as-tu rien dit ?

Mais il ne bougeait plus ; et elle, alors, s'était jetée sur lui, allant avec ses mains, lui cherchant la figure :

— S'il te plaît, s'il te plaît, écoute ce que je veux te dire.... Pourquoi est-ce que tu te caches ainsi ? Qu'est-ce que je t'ai fait, dis-moi ? Pourquoi est-ce que tu ne veux pas te soigner ? Et au lieu de m'appeler, dis, François.... Est-ce que tu n'as pas confiance ?

Mais il ne bougeait toujours pas, et ce ne fut qu'au bout d'un grand moment, tandis qu'elle continuait à le supplier et à l'appeler, qu'avec une drôle de voix :

— A quoi est-ce que ça servirait?...

Elle reçut le coup, elle en resta toute muette ; elle tremblait un peu, elle avait laissé revenir ses mains ; elle se demandait : « Que faire ? » elle ne voyait plus de moyen, d'aucune sorte, et de plus en plus les yeux lui piquaient, une première larme se fit jour, une deuxième, une troisième ; et toutes à la fois maintenant elles coulaient le long de ses joues, pendant qu'elle faisait un petit mouvement avec ses lèvres, comme les lapins quand ils grignotent une feuille de choux.

Il ne lui restait plus d'espoir qu'en le médecin ; vite, quand le matin fut venu, elle l'envoya chercher. Il n'avait été question de rien entre eux. François n'avait rien dit, elle n'avait rien osé dire ; il semblait que par ce silence la nuit eût été effacée. Mais, cette fois, François n'avait pas parlé de se lever.

Et elle donc, à mesure que la matinée s'avavançait, elle guettait plus impatiemment au loin le bruit de cette grelottière qu'elle savait qu'elle reconnaîtrait tout de suite, parce qu'il n'y en avait pas d'autre au village qui eût ce son-là ; et quand enfin le petit tintement joyeux s'éveilla dans le fond de l'air, elle respira profondément.

Mais elle fut effrayée de l'air fâché qu'avait le médecin quand il entra, et il ne lui avait même pas dit bonjour.

Il lui avait demandé sèchement :

— C'est encore votre mari ? et poussa tout droit jusqu'au lit.

Il ne dit pas bonjour à François non plus, et tout de suite se mit à l'ausculter comme l'autre fois déjà. Puis :

— Comment voulez-vous que je vous soigne, si vous ne faites pas ce que je vous dis ?

François ne répondit rien. Il continuait à être fermé ; il regardait au plafond ; il était comme un mur.

— Vous entendez ?

Il se contenta de hocher la tête, et le médecin alors :

— Vous allez rester au lit jusqu'à ce je revienne, sur quoi il s'en alla.

Mais il ne poussa pas plus loin que le milieu de la cuisine où il attendit que Marie l'eût rejoint, ayant fermé derrière elle la porte ; et avec une espèce de colère, quoique à voix basse :

— Vous comprenez bien, je ne plaisante pas, il s'agit de savoir si votre mari veut m'écouter, ou non. Mange-t-il ?

Elle fit signe que non.

— Boit-il du lait ?

— Il ne l'aime pas.

— Ça ne fait rien ; il devrait en boire trois litres par jour. Se repose-t-il, au moins ?

Elle baissa la tête.

— Vous voyez ! dit le médecin. Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Il n'y a que la persévérance

qui vienne à bout de ces maladies-là. Et non seulement il ne veut pas m'écouter, mais encore il fait tout le contraire de ce qu'il faudrait faire.

Elle vit qu'il fallait parler, mais elle ne put d'abord. Et, une fois qu'elle y eut réussi, quelle petite voix elle avait, et comme elle était tremblante !

— C'est que.... C'est qu'il dit qu'il ne peut pas.

— Il ne peut pas quoi ?

— Il ne peut pas se reposer. Il dit qu'on n'est pas assez riches.

Et le médecin n'alla pas plus loin ; malgré sa dureté de cœur, il voyait clairement que de nouveaux reproches n'eussent pas été à leur place.

— Vous n'avez personne pour vous aider ? des frères ? des parents ? des amis ?

Elle ne voyait personne.

— Vous ne trouveriez pas une petite avance d'argent qui lui permettrait de se reposer pendant quelques mois?... Alors il y aurait peut-être l'hôpital ?

Mais il fut arrêté tout à fait par son air et, quand il vit comment elle s'était brusquement détournée, il n'eut plus rien à faire qu'à tirer de nouveau son carnet et récrire une ordonnance ; ensuite il sortit, ce fut comme s'il se sauvait.

Elle le sentit bien ; oh ! comme on est abandonné ! Elle n'osait pas rentrer dans la chambre. Elle pensait : « Il m'attend, il voudra savoir, » et elle demeurait debout près de la table où les assiettes de la veille étaient restées, et elles n'avaient pas été lavées, quoique Marie passât pour la plus soigneuse des femmes, la plus méticuleuse même, — seulement, dans ces moments-là, tout ce qui n'est pas l'essentiel s'en va.

Il ne lui parla de rien, il n'eut même pas l'air de la

voir. Il restait dans son lit, bien sage et bien tranquille, les deux mains croisées sur le drap ; il ne bougeait pas seulement. Et il resta encore plusieurs jours au lit sans rien dire, sans se plaindre, prenant docilement sa potion que Marie lui versait dans une cuillère à soupe, et elle la lui enfonçait entre les dents comme à un enfant.

Puis, un matin, comme tant de fois déjà, il dit :

— Je vais me lever, et elle eut beau faire, elle ne put pas l'en empêcher.

Il était pourtant très calme. Avant, il se fâchait dès qu'on le contrariait : il ne se fâcha point. Mais les mots qu'elle lui disait et ses prières les plus insistées glissaient sur lui comme de l'eau à la surface d'un rocher ; non seulement il n'en était point entamé, mais elles ne laissaient pas de trace.

Elle fut bien forcée de le laisser aller, puisque telle était son idée. On avait eu pitié de lui au village. Il y avait quelques gens riches ; ils lui donnaient des ouvrages faciles et lui payaient quand même ses bonnes journées d'autrefois. On l'occupait dans les jardins ; on le faisait tailler les arbres ou sarcler les mauvaises herbes ; il était entendu qu'il se reposerait aussi souvent qu'il faudrait.

C'est qu'il en avait bien besoin.

Il lui venait à tout moment des sueurs froides, ou bien c'étaient des bouffées de chaleur qui montaient à travers son corps, avec irruption au visage, alors il devenait tout rose et la tête lui tournait. Puis brusquement il redevenait vert, tout plissé et tout détendu, en même temps qu'il sentait sous lui mollir ses jambes et c'était comme si on lui eût coupé avec un couteau les nerfs du jarret. Il s'accrochait de la main à un tuteur de pommier ou à une barrière ; il se penchait en avant, on le voyait sortir un

grand mouchoir à fleurs ; ou bien longuement il toussait, d'une toux âpre, sèche, courte, qui au lieu d'éteindre le feu semblait l'attiser au contraire, et n'en finissait plus.

— Quel dommage ! disaient les gens, un si bel homme ! On ne le reconnaît pas.

C'était vrai. Il avait terriblement changé. Il ne semblait pas qu'il eût maigri, mais c'est qu'il avait diminué de moitié quant à la hauteur. Sa tête s'était enfoncée. Il avait les épaules repliées en avant comme des ailes de canards, quand ils n'ont pas encore de plumes. Il tendait le cou en avant, c'était un paquet de cordes. Il était tellement voûté que ses poings à présent lui venaient aux genoux. Et son air aussi, cet air qu'il avait, un air en dessous, quelque chose d'un peu sauvage, un air qui semblait vous tenir à distance, et puis en même temps appelait au secours.



Parce qu'il cachait tout, elle dut tout cacher. Ils allaient côte à côte comme des étrangers. Ils étaient tenus éloignés l'un de l'autre par cela même qui les eût rapprochés en d'autres circonstances : c'est l'amour.

On traversa encore l'été, le médecin ne venait plus, les premières pommes étaient mûres, il y eut encore la moisson et toutes ces gerbes couchées ; il voulut aller s'aider à la moisson, il ne put pas, il baissait toujours plus ; vinrent les regains, août tirait déjà à sa fin.

Ce fut encore un mois d'enlevé et, toute cette dernière semaine-là, il ne sortit pas de son jardin, sous prétexte que la barrière avait besoin d'être réparée ; en effet, on le voyait aller de barreau en barreau avec un rouleau de fil de fer et des pinces ; mais, au lieu de tordre son fil de fer et de se servir de ses pinces, il restait là des longs moments sans bouger, relevant brusquement

la tête quand il entendait des pas sur le chemin ; et elle, sans qu'il s'en doutât, elle le surveillait par la fenêtre de la cuisine ; alors son cœur se fendait en deux.

Elle avait envie de courir à lui ; elle se disait : « Je le prendrai dans mes bras, je l'embrasserai, je lui donnerai des petits noms, et il s'ouvrira, il s'abandonnera.... Mon Dieu ! s'il se plaignait seulement, je pourrais le consoler, on pleurerait ensemble.... » Mais il ne se plaignait jamais, et elle était retenue dans son élan par l'idée de cet air fermé qu'il prendrait, et ces mots aussi qu'elle entendait d'avance : « Qu'est-ce que tu as ? »

Il fallait donc aller ainsi, et elle pensait : « Jusqu'au bout. » La petite Marguerite n'avait pas une très forte santé ; elle se mit à tousser, elle aussi. Il faisait encore extrêmement chaud, mais déjà dans les hauts de l'air, et en bas par les champs une douceur venait, quelque chose de brun dans le ciel et aux arbres, avec du jaune mêlé au vert ; encore un peu, et l'automne serait là. Elle voyait l'hiver venir, et elle avait peur. Quand on lui demandait des nouvelles de son mari, elle se mettait à pleurer.

— On ne le voit plus, disaient les femmes.

Elle ne pouvait pas répondre et ses yeux criaient pitié. Mais il y a toujours des curieuses, et puis des malintentionnées, et puis de celles à qui le malheur fait plaisir ; et même celles qui étaient bien disposées pour elle n'avaient pas le tact qu'il aurait fallu ; alors, chaque fois qu'elle sortait, tous les dix pas elle était arrêtée.

— Et la petite ?... Que voulez-vous ? tous les malheurs viennent à la fois.

Il n'y avait pas besoin qu'on le lui rappelât ; elle le savait assez. N'empêche, il fallait qu'elle répondît, qu'elle remerciât ; on est bien forcé de vivre, quand même ; et

puis c'étaient des conseils qui venaient et certaines personnes semblaient fâchées contre elle, ayant l'air de l'accuser d'avoir mal soigné son mari.

Comment se fit-il que ce secours vint ? qu'elle crut du moins un secours, mais à présent, quoi qu'on lui proposât, elle s'y serait raccrochée ; et donc, un jour, cette grosse dame Neyret, qu'elle n'aimait pas, l'aborda, et dans l'oreille :

— Dites donc, j'ai pensé... (il y eut un arrêt)... eh bien, voilà, c'est que c'est grave, il faut bien vous le dire, Marie, et plus grave encore que vous ne pensez. Tout le monde le voit, tout le monde en parle ; je me suis dit que le mieux était de vous en prévenir.

Elle semblait toute contente, ayant ainsi sorti sa phrase, et elle regardait Marie comme pour juger de l'effet.

Marie avait baissé les yeux ; on voyait seulement le haut de ses épaules se soulever de temps en temps.

— Voyons, dit M^{me} Neyret, vous pensez bien que si je vous dis ça, c'est que je crois vous être utile.... Et puis aussi, c'est qu'il y aurait peut-être un moyen.... Les médecins n'y peuvent rien à votre mari, ni les médecines. Et tous ces remèdes, ça coûte, et puis, après tout, c'est de l'eau, ça n'est rien d'autre que de l'eau.... Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas

Et elle lui raconta qu'il y avait à Marchery un homme qu'elle connaissait qui guérissait par la prière ; et beaucoup de ses amies avaient été guéries, mais c'était un secret, il ne fallait pas en parler.

— Les verrues, il les fait tomber, voyez-vous ; il fait sa prière, et elles tombent. Les maux de dents, c'est comme s'il soufflait dessus. Et on a vu des bossus qu'il a

redressés, des aveugles à qui il a rendu la vue, des paralytiques qui marchent tout seuls....

Marie avait levé la tête; il y a des moments où on croit à tout.

— Vous n'aurez qu'à aller chez lui, je vous donnerai l'adresse, vous lui direz que vous venez de ma part.

Il lui sembla que le soleil se rallumait et c'était comme si une housse grise eût été ôtée de dessus les choses, tellement tout semblait neuf, tellement tout était brillant.

C'est l'espoir ainsi qui se ravive et une petite flamme sort du milieu de la cendre, bougeant en reflets sur les murs. Pourtant elle pense à son mari, et puis qu'il va se moquer d'elle, — mais non, il n'a plus la force : alors il ne dira rien. Il montrera ce front têtù qu'il montre maintenant en toute occasion, et il y aura un grand silence.

Elle le vit dans le jardin où il était en train de se chauffer au soleil; elle s'approcha à pas doux, et elle toussait un peu pour l'avertir qu'elle était là; c'est ainsi qu'il finit par regarder vers elle, et tout de suite elle commença à parler. Longtemps elle parla, elle sut trouver les mots qu'il fallait, elle sentait qu'elle les trouvait, à mesure qu'ils venaient; et puis elle se tut et il y eut, en effet, un grand silence.

Mais ce qui vint ensuite ne fut pas ce qu'elle attendait; tout à coup il bougea un peu ses mains devant lui, ayant les coudes aux genoux et les yeux posés à terre; il bougea un peu ses mains, et il dit :

— Eh bien, si tu veux.

On le sentait très faible; là était peut-être l'explication. Mais elle n'alla pas chercher si loin, dans sa joie;

seulement des mercis, toute espèce de mercis qui venaient, et une bouche tendue, et lui qui se laissait faire, tandis que dans l'allée, entre les poiriers, des moineaux se poursuivaient.

Il fut convenu qu'ils partiraient le lendemain avant midi, parce qu'il y avait deux bonnes heures de marche. Ils prirent avec eux la petite Marguerite. Marie avait fait de la soupe ; on fit semblant de manger plutôt qu'on ne mangea, mais elle était tout à son bonheur, elle ne s'en aperçut point. Il fallait monter, traverser un bois, ensuite venait un plateau sans arbres, avec à droite et à gauche des espèces de marais où on exploitait de la tourbe, et, de place en place, des fossés pleins d'eau y étaient creusés. Ils passèrent par là, suivant la route ; ils marchaient très lentement, parce que François avait bien de la peine ; Marie portait la petite.

De temps en temps, elle la changeait de bras.

Il faisait un temps brumeux, avec un soleil qu'on sentait tout prêt à percer cette croûte blanche, mais enfin il ne perçait pas, et il régnait partout une lumière égale, trouble, où les contours étaient mal indiqués. Derrière eux, la ligne des bois ; en avant d'eux, une nouvelle ligne de bois, mais noirs, ceux-là, parce que de sapins ; un air mou, une chaleur sourde.

Ils ne parlaient pas. De temps en temps seulement la petite Marguerite disait quelque chose, à quoi sa mère répondait, mais elle continuait à n'être pas bien, la petite, et elle restait d'humeur grognonne ; finalement, elle se tut, elle aussi.

A un moment, François eut soif et puis il se sentait très fatigué. On arrivait dans un village. On entra à l'auberge. Il se fit apporter un verre de vin et de sirop, mais il n'arriva pas à le boire tout entier et Marie donna

ce qui restait à la petite. Puis ils repartirent, ils traversèrent un nouveau bois. François avait allumé sa pipe et fumait. Bien des fois déjà, elle l'avait grondé à ce propos ; il lui répondait : « Que veux-tu ? c'est le seul plaisir qui me reste. » Ce jour-là, elle ne lui dit rien, elle le laissa fumer, est-ce qu'ils n'approchaient pas de la délivrance en toute chose ? Elle la lisait, lui semblait-il, dans la couleur du ciel et dans l'air autour d'eux, et elle allait courageusement, bien que la petite commençât à se faire lourde.

Ainsi ils virent enfin sortir, de derrière le bois, la maison où on lui avait dit qu'habitait l'homme, qui était une maison facile à reconnaître, à cause qu'elle était complètement isolée et toute recouverte de tuiles sur une de ses façades, celle qui était tournée du côté du vent.

Marie se sentit brusquement toute troublée, et, plus elle s'approchait, plus elle ralentissait le pas. François n'avait l'air de rien. On ne savait pas à quoi il pensait ; il y avait déjà longtemps qu'on ne le savait plus. Rien que de la résignation et une grande lassitude.

Ils s'engagèrent dans une espèce de petit chemin de traverse qui aboutissait à cette maison. Personne, on ne voyait personne ; tout était désert et nu alentour. Ils étaient devant la porte que rien n'avait encore bougé. Elle heurta, rien ne bougeait. Elle dut heurter de nouveau.

Alors la porte s'entr'ouvrit, et ils virent sortir une tête avec un long nez et des grands cheveux presque blancs, qui firent peur à la petite Marguerite, et elle se rejeta en arrière, tournant la tête, mais Marie était décidée d'aller jusqu'au bout ; même elle se sentait extraordinairement calme, et elle dit sans hésiter ce qui les amenait.

L'homme les regarda tous trois sans rien répondre ; il avait trois grands plis au front, deux autres plis entre les yeux, des creux aux joues et les yeux tellement enfoncés que le haut en était caché par l'avancement des sourcils.

Il ne disait toujours rien, il les regardait ; enfin, comme si l'examen avait été satisfaisant, mais sans avoir ouvert la bouche, il s'effaça pour les laisser entrer.

Ils entrèrent ; le vieux, derrière eux, referma la porte ; ils se trouvèrent dans une assez grande chambre, très basse, très sale, aux fenêtres fermées malgré le beau temps, — où il y avait un lit de sapin, deux ou trois chaises et une table. Sur cette table, un livre était ouvert.

Il les laissa debout, il continuait de se taire, il les regarda encore une fois fixement, surtout François, comme s'il voulait lui retourner l'âme ; un tel silence régnait que Marie entendait battre son cœur, et elle n'osait plus lever les yeux, debout à côté de François. Lui, qu'est-ce qu'il faisait ? Elle n'osait pas regarder vers lui non plus, mais c'était comme si toute leur vie à eux deux allait se décider dans cet instant, et sans doute François en avait-il aussi conscience, d'où son silence, son immobilité.

C'est dans les hauteurs du plateau une petite maison isolée ; là habite un vieux qui fait la prière pour les malades ; il y a un pauvre homme et une pauvre femme qui sont venus lui demander aide, parce qu'ils n'ont plus personne que lui au monde en qui espérer ; il ne devait pas être loin de deux heures et demie.

Brusquement, une voix vint qui disait :

— Tout est écrit d'avance dans le Livre ; alors il n'y

a qu'à demander d'accepter ce qui est écrit, parce que c'est dans l'acceptation qu'est le secours.

Ils avaient malgré eux levé les yeux, l'un et l'autre, et ils virent que le vieux leur faisait signe de s'agenouiller.

Ils se mirent à genoux l'un à côté de l'autre sur le plancher noir de crasse, Marie tenant toujours la petite qui se serrait contre elle, effrayée et curieuse ; l'homme étendit les mains au-dessus de la tête de François.

Un grand moment encore, il resta muet ; puis il se mit à prier.

Ce fut une longue prière ; pourtant ils ne comprirent pas ce qu'il disait. Il y avait trop de mots et trop longs, beaucoup qu'ils n'avaient jamais entendus, et des phrases trop compliquées ; et puis c'est aussi que leur tête et tout en eux s'était vidé. Quelque chose s'en allait d'elle ; ce que c'était, elle ne savait pas bien, mais tout tournait ; et comme elle touchait François du coude, elle le sentait, lui aussi, vaciller. Elle pensa : « C'est qu'il nous a tiré dehors la maladie. » Ensuite elle se dit : « Seulement il faut y croire, si on veut que la prière nous fasse du bien, » et elle ferma les yeux en courbant la tête, comme à l'église.

Alors elle ne sut plus rien, sinon que le vieux s'était tu. Pourtant elle restait agenouillée, François pareillement ; le vieux dut leur poser la main sur l'épaule, et il leur dit :

— Vous pouvez aller ; celui qui est notre Maître vous donnera la guérison, s'il le juge à propos.

Ils ne pensèrent pas à remercier, ni à prendre congé ; la porte s'était rouverte ; le jour, au lieu de les aider à voir, les privait de voir ; ils distinguaient à peine

devant eux la ligne grise du chemin qu'ils suivaient instinctivement, et ce fut instinctivement qu'arrivés à la route, ils tirèrent à droite, revenant sur leurs pas.

Elle sentait que dans un moment elle aurait besoin de parler, mais le moment n'était pas encore venu ; d'ailleurs il y avait trop de désordre en elle pour qu'elle comprît seulement dans quel sens ses idées allaient.

Elle se disait aussi : « Peut-être que François parlera le premier ; » il semblait bien, en effet, qu'il en eût envie ; alors c'était quand même une espérance et une clarté. Si seulement c'était possible ! Elle s'est forcée tant qu'elle a pu à croire et on dit que la foi sauve : peut-être qu'il a, lui aussi, la foi. Alors elle marche plus vite, sans s'en douter, puis elle s'arrête presque, et lui fait comme elle ; ils traversèrent de nouveau le bois.

Ce fut à la sortie du bois. Cette fois, elle ne s'était pas arrêtée ; le mouvement vint de lui ; mais comme elle se retournait, elle l'aperçut qui avait ouvert la bouche toute grande, la tête rejetée en arrière ; et voilà, il dit :

— C'est drôle, je respire mieux.

Elle cria :

— François !

— C'est vrai, dit-il, je ne sais pas ce qu'il y a (et il faisait comme des essais pour respirer), mais l'air entre.

Elle posa la petite au milieu de la route, elle courut à lui, et le prit par le cou. Il l'embrassait, il dit :

— Tu es une bonne femme quand même !

— Tu vois, tu vois, disait-elle, tu as bien fait de me croire, te voilà guéri.

Mais, comme elle se pendait de nouveau à son cou, il l'écarta doucement, ne se sentant, malgré tout, pas très fort, et il dit :

— Il nous faut aller, si on ne veut pas se mettre en retard.

Elle voulut reprendre la petite, il l'en empêcha :

— Tu es déjà assez fatiguée ; c'est bien mon tour.

Ils repartirent. Il portait l'enfant maintenant. Et à ce moment, comme à un signal, on vit la croûte des nuages se fendre ; une lumière immense descendit.

Tout en fut, en un instant, enveloppé ; les flaques d'eau dans les tourbières brillaient, des toits au loin et puis des vitres ; la route qui luisait sembla flotter en l'air ; et l'herbe jaune et les bois jaunes, ils n'étaient plus de la matière : on eût dit une autre lumière dans cette lumière descendue d'en haut.

— Tu vois, dit-elle, c'est pour nous ! Et elle s'appuyait contre lui.

Ils allaient tout doucement maintenant, étant dans la douceur et pour en mieux jouir ; ils firent ainsi quelques pas, et puis il se mit à parler.

Il avait une voix plus basse et plus sourde peut-être qu'à l'ordinaire, mais elle était très douce, caressante comme un velours :

— Il te faut me pardonner, Marie ; je n'ai pas été bien gentil avec toi ; tu as dû bien souffrir ; je me le disais bien, mais c'est que moi aussi je souffrais et je voulais te le cacher, me disant : « Si je le lui laisse voir, elle sera découragée, » alors cette dureté m'est venue, seulement ce n'était pas de la vraie dureté. C'était parce qu'il fallait aller quand même, tu comprends ; et puis je ne croyais à rien et je n'avais plus confiance en rien.... Mais maintenant on va recommencer ; ça va être bien bon, dis.... Est-ce que tu me pardonnes ?

— Tais-toi ! dit-elle. Et elle se laissait aller toujours plus à son bras.

— Que si ! dit-il. Il faudrait d'abord que je sache, mais je devine.... (Il souriait.) Alors on va redevenir une grosse forte fille courageuse, on va être heureux.... (Il s'interrompit.) Dis donc, le vieux, là-bas, est-ce que tu crois qu'il aurait fallu le payer ?

Il riait tout haut maintenant. Comme on change !

— Oh ! je ne crois pas, dit-elle ; il ne fait pas ça pour de l'argent. On ira le remercier quand tu seras tout à fait bien.

— C'est ça ; embrasse-moi.

Mais il se sentit tout à coup les jambes étrangement molles ; il se dit que c'était le poids de la petite, il n'était plus habitué ; et, comme à cet endroit la route était bordée d'un talus de belle herbe :

— Ecoute, Marie, recommença-t-il, si on s'asseyait un moment.

Elle voulait bien, n'est-ce pas ? Ils n'eurent que deux pas à faire ; ils s'assirent l'un à côté de l'autre, il tenait la petite sur ses genoux ; elle était toute gaie, elle aussi, à présent. Elle riait, tournée vers son papa, avec une amusante petite figure ronde sous son béguin de laine tricotée, et, lui, il la faisait sauter sur ses genoux.

— Veux-tu aller au trot ou au galop ?

— Galop ! galop !

Il la fit aller au galop. Elle riait toujours plus fort, elle battait des mains. Il y avait toujours cette belle lumière.

— Tu vois, dit-il à sa femme, tu vois quand même ce que c'est. Enfin, puisque tout est fini.... Elle va grandir, la petite, on va avoir de l'ouvrage, qu'en dis-tu ?

Il souriait, elle lui sourit.

— Ça ne fait rien, ça fait plaisir à voir pousser. Et puis, quand on tient bien ensemble, on a beau vieillir, on n'est pas jaloux.

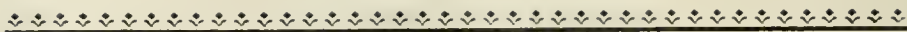
Il l'appela encore, il l'embrassa encore ; elle avait laissé aller sa tête qu'elle tenait logée dans le creux de son épaule à lui ; un peu de temps passa.

Tout à coup, elle sentit qu'il cédait sous elle, et qu'il penchait tout entier de côté ; en même temps la petite Marguerite roula en bas le talus, avec des cris ; Marie courut la relever, n'ayant pas compris encore, puis revint ; François était couché tout de son long, la face contre terre.

Elle lâcha la petite ; elle l'avait pris par le bras, elle tira sur ce bras ; le corps vint, il vint drôlement, mollement ; et qu'est-ce qu'il y eut ? mais déjà ses mains s'étaient rouvertes, et elle les tenait à plat contre sa figure, appelant au secours de toutes ses forces dans l'étendue déserte des tourbières, où par-ci par-là des mares brillaient....

C.-F. RAMUZ.





LA PENSÉE RATIONNELLE

L'homme a toujours dressé l'état de ses revenus avec plus d'attention que celui de son esprit ; et sans doute, de ces deux soins, si le premier est très nécessaire, le second n'est pas superflu.

Je me propose de montrer que nous portons en nous deux et même trois mécanismes intellectuels si différents les uns des autres que nous pouvons les considérer à part, étant pourvus chacun de ses ressorts et de ses engrenages, fonctionnant chacun selon ses propres lois et agissant tous à la fois, mais concurremment, dans la formation de nos idées.

Nous ne remarquons guère cette diversité quand nous nous observons nous-mêmes, car rien ne nous paraît plus raisonnable que notre raison, ni mieux averti que nos sentiments. Mais nous nous en rendons compte aisément quand nous étudions nos semblables, parce qu'ils ne nous ressemblent pas, et que nous ne pouvons pas plus expliquer, par les règles ordinaires de la logique, l'opposition de leurs raisonnements et de nos opinions que celle de leurs humeurs et de nos goûts. Nous en sommes frappés d'autant plus que notre curiosité s'élargit davantage dans l'espace et dans le temps. Les singularités qui nous étonnent chez

les sauvages ou dans les races inférieures, nous les retrouvons chez les peuples anciens ; et revenant par ce détour à notre civilisation contemporaine, ce que nous avons découvert au loin, nous apprenons à le reconnaître autour de nous et en nous.

Le plus ancien de nos mécanismes intellectuels est celui de la pensée mythique.

Ce n'est point par une évolution naturelle que les hommes s'en sont dégagés, c'est par une révolution.

Nous ne sommes pas entièrement dépourvus d'informations sur l'époque et les circonstances dans lesquelles elle a eu lieu. Cet événement capital, ce fut la constitution de la raison.

Révolution d'abord insignifiante et dont les conséquences durent encore. Rien ne la faisait prévoir, rien n'en signala les débuts. Ce ne fut pas un héros, un Titan révolté qui, bravant les dieux, leur ravit la lumière et la fit briller parmi les hommes. Ce fut un marchand industriel des côtes de l'Asie, Thalès de Milet, un négociant en huiles, connu de ses concitoyens par d'autres spéculations que celles de la pensée. Il s'avisa, six cents ans avant notre ère que l'eau est le principe de toutes choses, attendu que la nourriture de tous les êtres est humide, que la chaleur même provient de l'humidité et s'en alimente, que la terre nage à la surface de la mer et qu'on trouve des coquillages marins sur les montagnes.

Conception hardie, d'où proviennent toutes nos sciences et toute notre philosophie ! Pour la première fois l'homme supposait un ordre naturel des choses, et se fiait à lui-même pour le découvrir.

Depuis des centaines d'années, les mages chaldéens observaient le cours des astres ; depuis trente siècles,

l'Egypte déroulait les fastes de ses dynasties, creusait ses nécropoles et construisait ses pyramides ; d'immenses dominations avaient couvert le bassin du Nil ; des empires plus formidables encore, assis sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, avaient subjugué l'Asie ; l'architecture, la sculpture, avaient produit des œuvres grandioses ; de superbes génies avaient paru, des conquérants, des législateurs, des poètes. De temps immémorial les Phéniciens sillonnaient la mer, couraient de l'Afrique à l'Asie, de l'Asie aux rivages de la Grèce, recueillant l'or, les métaux, échangeant des esclaves et des denrées précieuses. L'homme avait frayé toutes sortes de voies à son activité. Pour la première fois il en ouvrait une à sa pensée et la terreur mystique reculait.

Vingt fois, depuis, il a fallu la rouvrir. Chose singulière, inexplicable pour qui ne connaît pas la souplesse du mythe, ces premières et décisives victoires de l'esprit, c'est par des vues générales, par des conjectures de pure théorie qu'on les a remportées, non par des vérifications de fait, par ce que nous appelons aujourd'hui des connaissances positives.

Le progrès de la civilisation dans la haute antiquité suppose nécessairement une accumulation du savoir utile, la possession d'un grand nombre de notions pratiques. Il n'en était rien résulté pour la réforme de l'esprit. Au milieu de la richesse, du luxe et de la puissance, les terreurs ancestrales subsistaient avec l'incohérence des idées et les délires de l'imagination.

Thalès fut bien loin de soupçonner la transformation qui allait s'opérer dans le monde parce qu'il s'était amusé à raisonner sur la cause universelle en attendant la récolte des olives, et qu'au souvenir de ses fructueuses navigations, des aspects changeants de la mer, des êtres

variés qu'elle renferme, il lui avait plu de la considérer comme la réalité première et la source de toute existence.

Peut-être cette simplification audacieuse par laquelle il ramenait les hommes et les dieux, les démons, les animaux, les plantes, les minéraux, à l'unité de la substance, lui était-elle inspirée par le succès de quelque une de ses opérations commerciales : c'était une liquidation. Il s'allégeait l'esprit, le débarrassait de tout ce qui l'avait encombré, vidait ses magasins et, après quelques tâtonnements, choisissait l'article qui lui paraissait le plus facile à trouver, le plus commode à garder et le plus propre à lui tenir lieu de tous les autres.

Ainsi ont fait depuis tous les grands penseurs. Il y a dans chaque philosophie originale une vision primitive qui se réduit à quelques éléments très simples, et qui est comme une attitude personnelle en face des choses, de la vie et de la destinée. En face des choses, mais de toutes les choses ; en face de la vie, mais de tous les événements de la vie ; en face de la destinée, mais de toutes les vicissitudes et de tous les mystères de la destinée.

Ce procédé a été défini très clairement. Mach, ce penseur ingénieux qui mourut il y a quelques années et qui, ayant passé de la physique à la philosophie, ne fut pas moins bon philosophe qu'il avait été excellent physicien, expliquait le besoin que nous avons de mettre nos idées en système ; il avait une loi dite de l'économie de la pensée. Cette loi s'appliquait d'abord aux symboles et aux généralités de la science, mais aussi à celles de la philosophie. Nous cherchons constamment, disait-il, à décharger notre intelligence et notre mémoire en réduisant nos connaissances au moindre volume. C'est à quoi

servent les idées générales, dont chacune remplace quantité d'idées particulières, et aussi les formules et les principes qui se substituent à la complexité infinie des cas individuels.

Voilà exactement l'opération de Thalès. Et c'est aussi l'opération de Platon et d'Aristote, de Descartes et de Hobbes, de Kant et de Hegel ; c'est, de nos jours, l'opération de William James et de M. Bergson.

Continuons à raisonner sur l'opération de Thalès. Cette opération n'est pas une explication. Thalès n'expliquait rien. En vérité, il lui restait tout à démontrer : comment, de l'eau, sont sorties les montagnes, et les étoiles et l'âme humaine et les dieux ; comment, de la notion que nous avons de l'eau, nous pouvons tirer une règle de morale, et une loi pour l'organisation de la société.

Thalès n'expliquait rien. Mais il avait un principe d'explication. C'est pourquoi la révolution de l'esprit date de lui. Expliquer une étoile, c'est dire comment cette étoile est venue de l'eau. On y réussira ou l'on n'y réussira pas. Si l'on y réussit, on aura expliqué l'étoile ; si l'on n'y réussit pas, on ne l'aura pas expliquée ; il faudra recommencer la recherche ou changer de principe d'explication.

Dans la pensée de Thalès, le mot « expliquer » prend un sens. Dans la pensée mythique, il n'en a point. Il n'en peut avoir, parce que le principe d'explication se confond avec l'objet qu'il faut expliquer. Ainsi, pour le primitif, la maladie vient d'un esprit de la maladie. Mais l'esprit de la maladie est la maladie elle-même. Tout semblablement, pour M. Houston Stewart Chamberlain, la civilisation moderne s'explique par l'esprit germanique. Mais à quoi reconnaît-on l'esprit germanique ? A ceci qu'il est l'esprit de la civilisation moderne.

Un tâtonnement dans le désir de simplifier nos idées et un parti pris dans le choix d'un principe d'explication, voilà l'origine de la pensée rationnelle. Elle n'aurait pas fait de grands progrès et surtout elle n'eût guère été féconde si une nouvelle condition n'était intervenue. Car le parti pris des philosophes est arbitraire et la pensée rationnelle ne l'est pas.

Nous saisissons là un aspect de notre histoire intellectuelle auquel les historiens de la pensée ne se sont pas assez arrêtés.

Les philosophes ne passent point pour être souvent d'accord. Comment la constitution de la raison et l'unité de l'esprit sont-ils résultés de leurs perpétuels dissentiements ? C'est que chacun d'eux a fini par s'entendre avec les autres, sur certains points, par la nécessité de s'entendre avec lui-même. Ce que nous rencontrons au début de leur recherche, c'est le parti pris arbitraire et l'opposition des principes ; ce que nous trouvons à la fin, c'est l'élaboration de notions communes et l'adhésion à des principes convenus.

Cette réponse est un peu sommaire. Nous allons l'examiner point par point.

Un parti pris, c'est-à-dire une vision primitive, une attitude à l'égard de la nature et de la destinée, et un parti pris arbitraire, c'est-à-dire adopté librement, spontanément, voilà le point de départ. A cela se ramène en définitive chacune des grandes doctrines. M. Bergson disait, il y a quelque temps, qu'elles reviennent à un petit nombre d'idées qui tiendraient dans le creux de la main.

S'évader de ce monde où, sans cesse, tout fuit et s'écroule, pour vivre largement, harmonieusement dans un monde supérieur, resplendissant d'une beauté infinie, voilà Platon.

Disposer tous les objets du monde et tous les mondes dans une suite progressive, tellement que le plus humble renferme la possibilité du plus parfait et le présage, et que le plus parfait soit la réalisation du plus humble et l'achève, voilà Aristote.

Concevoir tous les êtres du monde comme des activités indépendantes, organisées toutefois de telle façon que de leur infinie diversité résulte à chaque instant la perfection de l'ensemble, et de leurs innombrables efforts le concert parfait de la création, voilà Leibniz.

La vision primitive, c'est l'hypothèse générale, c'est le principe d'explication, le choix personnel et, par suite, l'opposition des doctrines et leur conflit. Et ce serait là que serait venue la certitude intellectuelle, l'unité de la pensée, l'organisation de l'esprit ? Et ce serait là notre recours contre le désordre des idées et la confusion mentale, contre les retours menaçants des hallucinations mythiques, contre les fantômes hagards auxquels l'imagination contemporaine donne l'essor dans ses heures de trouble et de régression, les désincarnés des spirites, les réincarnés des théosophes, les énergumènes de la révolution sociale ou les pangermanistes de M. Chamberlain ?

Nous voici au cœur de la question, qui est aussi le nœud de la difficulté. La pensée rationnelle, ce que nous appelons, ce qu'on a toujours appelé la raison, c'est un ensemble de notions communes et de principes universels, c'est-à-dire de telle nature que les hommes les recevront d'eux-mêmes pourvu seulement qu'ils arrivent à les comprendre. Car nous ne saurions concevoir que la vérité ne fût pas vraie pour tout le monde. Quand deux hommes voient différemment un objet, c'est qu'ils ne voient pas réellement le même objet ou le même as-

pect de l'objet, ou que l'un d'eux se trompe, ou qu'ils se trompent l'un et l'autre, comme il arrive assez souvent.

Le premier et essentiel caractère de la pensée rationnelle, son universalité, ce n'est pas tant d'énoncer des principes qui soient vrais de tous les objets, c'est d'énoncer des principes vrais pour tous les hommes. L'invention de principes communs, voilà la grande découverte ; c'est par là que la pensée rationnelle s'oppose à la pensée mythique. Elle a fait et refait l'accord entre les hommes ; elle a été non pas d'un seul coup et une fois pour toutes, mais à plusieurs reprises et de diverses manières, l'organisation de l'esprit.

Or, si nous la prenons à son origine, elle n'est pas unité et organisation, mais multiplicité et contradiction. Si nous la suivons dans son développement et si nous la considérons telle qu'elle se présente aujourd'hui, nous ne la voyons pas consolidée en un corps de doctrine et impersonnelle, mais individuelle et partagée entre des auteurs qui se contredisent les uns les autres.

Je veux montrer que nous devons à ces divisions mêmes la formation d'un lien entre les hommes, et que l'incessante concurrence des sectes et des écoles donne naissance à des notions et à des principes qui, à la fin, les réunissent. Mais ce fond commun n'est pas ce qu'on voit d'abord. On entend le bruit des querelles, on est frappé de l'agitation des partis, du trouble extérieur, de tout ce que le vent des doctrines remue et soulève à la surface de l'esprit ; on distingue mal le lent dépôt qui s'accumule silencieusement dans les profondeurs.

Ce dépôt, c'est dans les philosophies qu'il se forme, mais non dans toutes les parties des philosophies. Examinez les philosophies en les regardant du dehors, celles

d'aujourd'hui comme celles d'autrefois, vous y trouverez des explications de la nature qui n'expliquent rien, car ce ne sont que des transpositions des faits recueillis et déjà interprétés par les savants. De même, les théories de l'âme ne font point avancer les recherches des psychologues, et les vues philosophiques d'organisation sociale ou de morale n'ajoutent rien à la science des sociologues ni à celle des historiens. Une répétition, une sorte de doublement des faits, voilà ce que vous constatarez.

Regardez ensuite ces mêmes philosophies du dedans. Le spectacle sera tout autre, nouveau, celui-là, original, peut-être saisissant. Il vous semblera que ces descriptions empruntées des sciences de la nature se rapetissent, perdent en importance, que ces analyses de sentiments ou de sensations se réduisent aux proportions de la simple anecdote, que ces informations historiques, toute cette anthropologie et ces architectures politiques et sociales ne sont qu'affaire d'illustration, comme des gravures ou des estampes pour accompagner le texte. Le texte, il est vrai, s'appuie de l'illustration et de l'exemple, mais il en est indépendant et quelquefois il en est assez différent. Même il arrive que le texte demeure et que l'illustration change. Il n'y a guère d'analogie entre les données de fait sur lesquelles les anciens faisaient reposer leur atomistique et celles dont s'étaie l'atomistique des modernes. Pourtant, c'est toujours l'atomistique, et non seulement la nôtre dérive de celle des anciens, mais, dans les grands traits, elle en garde la texture, les notions fondamentales, l'esprit.

Distinguons avec soin entre ces deux parties de toute philosophie : d'une part les faits et les lois que le philosophe emprunte la plupart du temps, qu'il emprunte

où il peut, comme il peut, souvent avec assez de gaucherie ; d'autre part l'exercice de l'intelligence à l'occasion de ces données qui lui servent de matière, j'allais dire de prétexte. De prétexte pour quelle entreprise ? Pour se fortifier, pour se constituer elle-même.

Il se peut que les fonctions mentales soient aujourd'hui organisées et fixées dans l'espèce humaine, du moins parmi les races supérieures, qu'elles s'y transmettent de génération en génération comme des dispositions naturelles et que nous n'ayons plus pour tâche que d'en hâter le développement chez les jeunes. Cela n'est pas certain et il est certain qu'on n'a pas raisonné dans tous les temps comme dans le nôtre, compris les faits comme nous les comprenons, et entendu les mots explication, preuve, démonstration, doute, certitude, dans le sens où nous les entendons.

L'emploi que nous en faisons suppose un ensemble d'habitudes mentales si enracinées en nous que nous ne les mettons point en question, ou que nous les croyons innées quand nous venons à en soupçonner l'existence. Elles ne l'ont pas toujours été. Ce sont des cadres de l'esprit qui se sont dessinés peu à peu dans la confusion primitive des représentations. Ils ont une histoire, dans laquelle les philosophes ont été les principaux acteurs. Ils forment un mécanisme plus ou moins bien lié suivant l'époque, le lieu et la personne. Et suivant le lieu, le temps et la personne, ce mécanisme règne seul ou conjointement avec d'autres qui lui disputent l'empire.

Ce mécanisme est celui de la pensée rationnelle. Quand on demande aux philosophes une explication du monde, on regarde comme le principal de leur œuvre ce qui n'en est que le moyen, et quand ils acceptent d'en donner une, ce qu'ils font communément, ils sont victimes

d'une illusion, comme celui qui, faisant des haltères pour sa santé, oublierait ses muscles, ses nerfs et son sang et se croirait appelé à découvrir la théorie de l'haltère. Illusion nécessaire, car il faut oublier ses muscles pour les faire travailler mieux, et il faut que le philosophe se croie l'interprète de l'univers, puisqu'il ne peut exercer son intelligence et la nôtre sans l'appliquer à un objet et que le mécanisme de la pensée rationnelle ne se constitue qu'à mesure qu'on en fait usage.

Avons-nous atteint notre but ? Sommes-nous arrivés à résoudre ce grave problème de l'histoire de l'esprit qui est de savoir comment la pensée rationnelle s'est dégagée de la pensée mythique et s'en dégage encore incessamment, comment le fétichiste est devenu un logicien, le faiseur de pluie un physicien, le sorcier un médecin, et comment il se fait que nous soyons ce que nous sommes ?

Oui et non. Nous avons déblayé le terrain et le chemin est frayé. Nous savons de quoi se compose le mécanisme de la pensée rationnelle, à savoir de certaines notions, qui résultent des partis pris originels des philosophes, et de certains procédés de raisonnement, qui sont des habitudes mentales acquises dans le maniement de ces notions. Tout est là. Nous n'ajouterons rien à cela, mais cette première vue, nous avons à la préciser en la subdivisant, en la considérant dans chacun de ses éléments, dans les combinaisons de ces éléments et dans les conséquences de ces combinaisons.

La voie qui nous reste à parcourir débouche sur de larges horizons, mais elle s'ouvre par un défilé étroit, tortueux, bordé d'abstractions épineuses, semé de distinctions aiguës.

Entrons dans notre défilé. Les abstractions qui le bordent sont, d'un côté des notions, et de l'autre des principes. Les distinctions que nous rencontrons sous nos pas sont celles par lesquelles il faut se conduire pour éviter de se méprendre sur les notions ou d'errer quant aux principes.

Principes et notions, les voici devant nous, comme un peuple d'ombres voltigeantes qui se dispersent de toutes parts. Voici le « Progrès », voilà la « Solidarité », la « Justice immanente » ; cette figure douteuse, c'est la « Conscience d'espèce », ce fantôme démesuré, c'est « l'Evolution ». Armez-vous d'audace, poursuivez-les dans les couloirs de la dialectique où l'on avance courbé et tâtonnant ; des formes incertaines se lèvent sous vos pas, feignent de vous guider et s'évanouissent ; d'autres leur succèdent, puis d'autres encore, la « Race », la « Raison », la « Science », entités vaporeuses, de plus en plus flottantes et diaphanes, qui cèdent sous vos prises et se reforment hors de votre atteinte ; vous allez d'abstraction en abstraction, vous dépassez la région où résident la « Volonté de puissance », l'« Energie », la « Loi universelle » ; haletants, à demi brisés, vous atteignez enfin le cercle suprême de la « Nature naturante », de « l'Idée absolue », du « Devenir », de l'« Elan vital », formes scintillantes qui se dilatent dans une atmosphère raréfiée, réalités universelles desquelles tout procède, auxquelles tout revient, qui embrassent tous les êtres et ne se définissent que par la négation de chacun d'eux.

Rapprochez les unes des autres ces conceptions si diverses et comparez-les. Elles ont les mêmes caractères. Dans la variété indéfinie des notions se révèle l'unité du procédé. Diversité, incohérence, rivalités sans fin, si

vous regardez à ce qu'elles signifient ; ressemblance étonnante et qui va jusqu'à la monotonie, si vous vous demandez comment elles sont faites.

Et c'est là ce qu'il convient que nous nous demandions tout d'abord. Du mécanisme de la pensée rationnelle, détachons premièrement cette pièce importante, essentielle : la notion générale. Prenons-la entre nos doigts, retournons-la, examinons, tâtons, palpons. De quoi est-ce fait, à quoi cela sert-il ?

La notion générale, pour Thalès, c'est l'eau, pour d'autres l'air, le feu, ou le nombre, ou l'indéterminé. De nos jours, on l'appelle autrement ; c'est la matière ou l'énergie, ou l'élan vital. A quoi cela sert-il ? à unir tout le reste. Expliquer une étoile, c'est montrer qu'elle provient et si possible comment elle provient de l'eau, ou d'une roue de feu qui se déchire, ou d'une accumulation d'énergie, ou d'une concrétion et d'une disruption de la matière primitive.

Comment cela est-il fait ? D'un choix initial qu'on a opéré entre les objets du monde visible, comme un enfant choisit à l'étalage d'un bazar. Il choisit joyeusement, parce que la fête carillonne, mais non insoucieusement, parce que son choix n'est pas aisément révocable et qu'il faudra s'y tenir pendant une année.

Les philosophes ont choisi d'abord parmi les choses concrètes, visibles, tangibles. Quantité d'autres choix avaient été faits peut-être avant eux, mais celui-là a réussi. Ce procédé était exactement contraire à celui de la pensée mythique. Ils allaient de la nature à l'esprit, au lieu d'aller de l'esprit à la nature. En comparaison des conceptions mythiques, leur imagerie était d'une naïveté puérile. Ils choisissaient tout près d'eux, à portée de la main, prenaient ce qu'il y avait de plus immédiatement

perceptible aux sens. Ils n'ont pas cessé de penser des choses même quand ils définissent des rapports et ce procédé n'a pas cessé de leur réussir.

Car ils ont substitué des notions de rapports à leurs primitives notions de choses, dans une période plus avancée de leurs recherches. Mais ces rapports ils les ont définis comme des choses. Penser des rapports en figure de choses, telle est la grande source de leur poésie, et, nous le verrons plus loin, l'une des principales efficacités de leur entreprise.

Le nombre des choses s'accroît ainsi prodigieusement. Dans la pensée mythique toute chose était esprit ; dans la pensée rationnelle, l'esprit lui-même devient une chose, la chose qui pense. Il y a des choses physiques, des choses morales, des choses sociales, des choses spirituelles. Il y a l'eau et le feu des Ioniens, le nombre de Pythagore, le bien de Platon, la cause formelle d'Aristote, l'infini de Spinoza, la monade de Leibniz....

Quelle que soit la chose que nous avons choisie, notre choix nous lie : sous peine d'avouer notre défaite, il faut ramener à celle-là toutes les autres. De choix en choix, les notions fondamentales sont devenues de plus en plus abstraites, tellement qu'on arrivait malaisément à se les représenter ; il fallut se borner à les concevoir. Ce fut un grand bien et voici pourquoi : les idées abstraites furent le grand ennemi et l'adversaire victorieux de la pensée mythique.

Plus une idée devient abstraite et plus elle devient différente de l'idée des objets ordinaires comme ceux que nous touchons ou voyons. Encore qu'on la prenne pour une idée de chose, cette chose abstraite ne consiste que dans les qualités que nous lui attribuons ; nous ne nous la représentons que par là. Et par conséquent elle

nous est entièrement connue, elle ne renferme point de mystère, tandis que notre idée d'un objet concret contient toujours une part d'inconnu et en quelque sorte une place réservée pour nos imaginations et pour nos terreurs. En contemplant un lion, je distingue une crinière, une mâchoire et des griffes formidables, mais je sais fort bien que ce ne sont pas là toutes ses particularités et qu'il peut y en avoir que je n'aperçois pas. Qui sait s'il ne va pas tout d'un coup s'allonger, s'étirer, passer entre les barreaux de sa cage et me sauter à la gorge ?

Dans une idée abstraite il ne peut y avoir de caractères insoupçonnés, puisque c'est nous qui avons choisi les caractères dont elle est faite. Elle ne nous trouble point, parce que nous la connaissons entièrement. Un grand lion peut m'effrayer, j'ignore la mesure de sa force et de quoi il est capable. Mais la grandeur ne m'effraie pas ; je sais ce qu'elle est, c'est la grandeur, et il n'y a en elle ni puissances cachées, ni intentions secrètes, ni brusques changements. Elle est la grandeur et rien autre.

Les idées abstraites raréfient mais purifient l'atmosphère intellectuelle et l'éclaircissent. Partout où elles s'établissent, elles dissipent la confusion mentale. En ramenant toutes ses idées à une notion générale, en concevant tous les objets comme dérivés d'un seul objet premier qui était une chose abstraite, l'homme, sans y avoir tâché, bannissait de son esprit l'inquiétude perpétuelle de l'inattendu, le sentiment que tout est possible à chaque instant, que tout n'est que symbole, présage et danger, que tout conspire toujours contre lui.

Peut-être était-ce un nouvel écran qu'il tendait entre la nature et lui ; mais celui-là n'était pas, du moins, peint de figures menaçantes et couvert d'indéchiffrables

énigmes. C'est quand il devient incapable de former ou même de saisir des idées abstraites que l'homme revient à la pensée mythique.

Le mécanisme de la pensée rationnelle, à peine constitué dans ses premiers éléments, s'enrichit d'un élément nouveau. Aux notions générales, qui servaient d'aliment à la réflexion, s'ajoutèrent des principes qui lui servirent de guides. Comme les notions, les principes ont varié et je n'en ferai pas l'histoire, mais il est indispensable d'en montrer le rôle.

Ces principes sont l'énoncé de certaines conditions que les hommes s'imposent à eux-mêmes dans le maniement de leurs idées.

Dire que tous les objets du monde viennent de l'eau, que tout, en définitive, est eau, cela est bien. Montrer comment chaque objet en provient et peut-être y retourne, ce serait mieux. Comment le montrer ? On peut l'affirmer, simplement, et c'est là ce qui se passe dans la pensée mythique, où la force du sentiment l'emporte et où le sentiment jouit d'une évidence qui lui est propre. Il en va autrement dans la pensée rationnelle. Les définitions y sont nettes parce qu'elles sont arbitraires, et plus elles sont nettes, plus aussi les distinctions deviennent précises. En choisissant l'eau pour notion universelle, on sait qu'on a fait un choix parmi quantité d'objets dont les apparences sont différentes. Plus la notion générale devient abstraite, moins elle parle à l'imagination ; dès lors elle ne consiste plus que dans les caractères dont nous l'avons formée de propos délibéré ; dès lors aussi elle exclut ceux que nous savons n'y avoir pas mis et nous ne pouvons supposer qu'elle les possède en secret, puisqu'il n'y a en elle que ce que nous y avons mis. Parce que la notion de l'eau a été définie arbitraire-

ment, elle devient distincte de la notion de l'étoile, et il devient nécessaire d'expliquer comment l'étoile vient de l'eau, et la simple affirmation ne suffit plus, et l'on renonce, bon gré mal gré, au procédé de la pensée mythique.

Comment expliquer ? A quoi reconnaître qu'on y a réussi ? A ceci qu'on aura observé certaines conditions convenues. Personne ne les a prescrites à la raison. Elles s'y sont établies d'elles-mêmes au cours des discussions. Ce sont des habitudes acquises, les unes fort répandues, les autres propres à certaines écoles. Quelle loi nous interdit de tomber dans la contradiction, sinon la loi propre et constitutive de la raison ? Nous ne pouvons plus penser le nombre infini après y avoir aperçu la contradiction. Pouvons-nous concevoir un fait sans cause ? Le principe de contradiction, le principe de causalité, autant de nécessités auxquelles nous nous trouvons soumis et qui n'existent que de notre aveu spontané. La pensée mythique ne les connaît pas.

J'ai indiqué deux de ces principes. Il y en a d'autres en assez grand nombre et de divers ordres. Ils se sont formés par le maniement des notions générales. On ne les a pas inventés dans le but de raisonner sur les idées ; ils sont résultés du maniement des idées, parce que ces notions étaient des notions abstraites. On n'avait pas prévu cette conséquence dans les temps où l'on avait élaboré les premières idées générales. Mais elle s'est produite et nous voyons bien qu'elle devait se produire.

Tout cela ensemble, principes et notions, voilà ce qui forme le mécanisme de la pensée rationnelle. Ils se sont fixés dans l'esprit en diverses manières et composent l'armature de la raison. A l'aide des notions générales, nous

classons nos idées, nous les distribuons, nous distinguons entre elles et nous les disposons en groupes définis. A l'aide des principes, nous les enchaînons, nous les organisons en un système, comme un filet sans cesse agrandi par lequel toutes nos idées sont reliées les unes aux autres et où nos acquisitions nouvelles viennent à leur tour s'accrocher et se relier aux précédentes.

Ainsi constituée, la pensée rationnelle acquiert des propriétés caractéristiques dont je ne citerai qu'une seule : la propriété d'exclure certaines idées qu'on déclare impossibles.

Dans la pensée mythique le mot impossible n'a pas de sens. Tout peut arriver à chaque instant ; tout peut arriver dans le même temps. Dans la pensée rationnelle, le mot impossible prend un sens. Qu'une tige de roseau ait une grandeur déterminée et en même temps une grandeur double de celle-là, comme Zénon le soutenait dans une argumentation fameuse, voilà une conception que l'esprit repousse sans examen. Zénon, à la vérité, ne le soutenait que pour opposer les nécessités de la raison aux perceptions des sens, la logique à la physique. Stuart Mill se demande ce que penseraient deux joueurs de cartes, si quelque démon invisible se tenait derrière eux et, chaque fois qu'ils abattent chacun sa carte, en glissait une troisième entre deux. Ils auraient abattu deux cartes et, chaque fois, ils en trouveraient trois. Finiraient-ils par admettre qu'un et un font trois ?

Stuart Mill se divertit à une plaisanterie de logicien. Les deux joueurs, trouvant constamment trois cartes quand chacun d'eux n'en aurait abattu qu'une, crieraient à l'extraordinaire, croiraient à un phénomène de transport d'objet sans contact, à un cas de lévitation, mais ils

ne diraient pas qu'un et un font trois, car les nombres tirent leurs propriétés de leur définition, et c'est en vertu de la définition du nombre un qu'un et un font deux.

L'impossible, c'est le contradictoire. Mais le contradictoire, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de la raison. Changez les principes de la raison, ce qui était impossible devient possible, ce qui était possible devient impossible. La notion d'impossibilité a toute une histoire, comme chacune des notions qui forment la substance de notre pensée. Faites évanouir les principes de la raison, vous supprimez la notion d'impossibilité ; le mot contradiction perd son emploi. Tout redevient possible en même temps, dans n'importe quelles circonstances. Vichnou peut se trouver à la fois, tout entier, au fond de la mer, en forme de tortue, et au sommet de la montagne en forme de dieu. Le Bororo du Brésil peut être simultanément un homme et un perroquet rouge.

Ces propriétés de la pensée rationnelle, qui la distinguent si nettement de la pensée mythique, nous permettent de comprendre pourquoi la science expérimentale n'a pas commencé plus tôt. Elle ne pouvait se constituer tant que le mécanisme de la raison n'était pas monté. On ne manquait pas de connaissances de faits, et même on en possédait beaucoup ; mais l'intelligence était dépourvue de cadres et les faits demeuraient sans lien.

Ceux-là se trompent étrangement sur l'histoire des sciences qui croient qu'elles se sont formées d'une accumulation de détails et de faits observés. Ils confondent un tas de pierres avec une maison.

Les sciences dites positives sont un cas particulier de la pensée rationnelle ; et, certes, elles lui ont fourni beau-

coup, mais elles ne lui ont pas rendu plus qu'elles ne lui avaient emprunté.

Elles lui sont redevables de leurs axiomes, dont on fait aujourd'hui trop bon marché parce qu'on oublie ou parce qu'on ignore qu'ils n'ont pas toujours existé et qu'ils sont le fruit d'une lente et laborieuse conquête. Par exemple, cette conception de la régularité du cours de la nature que nous appelons aujourd'hui le principe de la constance des lois a été inscrite dans la raison bien longtemps avant la constitution de la physique, de la mécanique et de la chimie. Elle a présidé à leur naissance. Elle avait été, quatre cents ans avant notre ère, la cause d'un des premiers conflits déclarés entre la philosophie et la passion populaire. Et c'est cela que les modernes ont emprunté aux anciens. C'est cela que les grands Italiens de la Renaissance, Léonard de Vinci, Galilée, ont retrouvé dans les travaux d'Archimède ou de Théon de Smyrne, autant et plus que des dispositifs d'expériences.

Au principe de la constance des lois, ajoutons, si vous le voulez, le principe de Mach, la loi dite de l'économie de la pensée. On entend par là qu'il appartient à la nature de l'esprit de préférer les formules simples aux formules compliquées pour interpréter les faits de la nature. En effet, les sciences, qui vont d'enrichissement en enrichissement, vont aussi de simplification en simplification. Cet axiome n'est-il qu'une exigence de notre paresse ? Tant s'en faut, car il revient à dire que nous cherchons une liaison toujours plus étroite des faits. On exprimait jadis la même pensée sous une autre forme en disant, non pas que l'esprit cherche à faire des économies sur ses formules, mais que la nature en fait tant

qu'elle peut dans ses œuvres et qu'elle agit par les voies les plus simples. Qui ne voit que ces deux énoncés sont équivalents, puisque raisonner sur la nature, ce n'est jamais que raisonner sur l'idée que nous nous en faisons ?

Ces principes, parce qu'ils sont entrés dans le mécanisme de la pensée rationnelle, demeurent la sauvegarde de la science expérimentale. En parlant ainsi, je me classe parmi les retardataires. Nous sommes en pleine réaction contre l'intellectualisme et c'est chose tout à fait entendue, depuis un petit nombre d'années, que le corps des sciences n'est qu'un vaste symbole, dont on pourrait changer les pièces une à une, pourvu que la correspondance subsistât entre les observations de faits et les expériences d'une part, et les interprétations, quelles qu'elles fussent, d'autre part. En compliquant assez l'astronomie de Ptolémée pour la rendre capable d'embrasser tous les faits connus, on la rendrait aussi vraie que la nôtre, bien qu'elle en soit le contraire.

C'est réduire de moitié les conditions prescrites à la science. On conserve celle de l'accord des formules avec les faits et on supprime celle de leur accord avec l'esprit.

Il serait tout à fait scientifique, dans cette conception, de croire comme au moyen âge que ce sont des anges qui font mouvoir les planètes, en soufflant ou en battant des ailes, pourvu seulement que tout se passât comme si les anges connaissaient les équations différentielles de la mécanique céleste. Et pourquoi les anges ne les connaîtraient-ils pas ? Il se trouvera bien quelque médium pour leur poser la question.

Si nous avons deux cosmologies différentes, mais également propres à embrasser tous les faits connus, l'une serait vraie, selon le principe d'économie, parce qu'elle se-

rait la plus simple, et l'autre serait fausse, selon le principe de contradiction, parce qu'elle serait contradictoire à la première. A défaut de quoi, peut-être y aurait-il encore une science, mais il n'y aurait plus de pensée.

Nous savons assez ce qui arriverait. Ce serait le retour de la pensée mythique. Nous ne saurions exclure cette prévision. Peut-être, quelque invasion de Mongols aidant, nos arrière-neveux reverront-ils le faiseur de pluie, l'homme-médecine et le sorcier. Ils frapperont sur un gong pour effrayer le dragon qui dévore la lune dans les éclipses. Et si la terre se dépeuple d'hommes, l'air se peuplera d'esprits, la nuit de fantômes, et les yeux de visions.

La pensée mythique est impérissable. Elle reparait dans toutes les crises de l'esprit. Trois ou quatre fois, dans la période de l'histoire que nous connaissons, elle a reconquis tout ce qu'elle avait perdu. Elle a eu d'incessantes éruptions locales, mais je ne parle que des faits généraux. Les grandes commotions politiques et sociales, ces ébranlements de toute une civilisation, semblables aux contractions et aux plissements que la terre subit d'âge en âge, sont favorables aux intelligences d'exception, mais funestes pour la mentalité des masses. Le mécanisme de la pensée rationnelle, encore mal affermi, se dissocie alors et l'on revient à la vie élémentaire de l'esprit.

A la fin de l'hellénisme, quand les Grecs trop peu nombreux et dominés eux-mêmes par Rome, eurent échoué dans l'entreprise d'assimiler tout l'Orient à leur culture, il se produisit comme un affaissement de l'intelligence. Le premier siècle de notre ère vit un spectacle indescriptible.

On retournait avec une inquiétude fiévreuse à toutes les attirances de l'inconnu ; l'étrangeté d'abord et bientôt la monstruosité devinrent des signes de la vraisemblance.

Les principes laborieusement édifiés pour être le support intérieur de la raison cessaient de régler l'élaboration et l'enchaînement des idées.

Un tourbillon d'instincts affolés où flottaient des fragments disparates d'anciennes doctrines avec des mythes orientaux et de bizarres prophéties, un mélange de visions terrifiantes et de vaines abstractions, la contemplation pour méthode, l'extase pour but, et, bientôt après, la magie, la théurgie et jusqu'à des rites sanglants pour pratique, voilà ce qui remplissait le théâtre de l'intelligence dans un temps où, cependant, l'on possédait plus authentiquement que nous ne l'avons aujourd'hui, l'atomistique de Démocrite, qui allait attendre pendant seize siècles de présider à l'organisation de la science moderne ; on avait le lumineux idéal de Platon ; les œuvres d'Aristote, enfin, étaient retrouvées, et sa forte méthode et la constitution même de la pensée logique. Cependant, ni l'éloquence ni la beauté, ni le prestige d'une ancienne autorité, rien n'eût sauvé la raison si l'Eglise chrétienne enfin établie n'eût recueilli ce grand héritage.

A peine en avait-elle relevé l'édifice que les barbares du Nord vinrent y porter la hache et la torche. Ce qu'ils détruisirent, ils l'avaient à peine compris et restauré huit siècles après. Pendant huit siècles le monde redevient l'empire des esprits ; la destinée de l'homme n'est plus que l'enjeu du combat des démons et des anges et l'esprit retombe sous la loi de la pensée mythique.

A partir du treizième siècle il commence à se libérer,

mais la guerre de Cent ans arrête ses efforts ; il renouvelle sa tentative à la fin du quinzième siècle, mais il succombe aux effroyables convulsions qui accompagnent la Réforme. De nouveaux mages et sorciers, astrologues et nécromanciens, possédés, lycanthropes, convulsionnaires, fanatiques et hallucinés se déchaînent en tous pays. A l'époque des guerres de religion, la situation semble désespérée. Nul principe de la nature, nulle règle de droit, nulle autorité morale, nulle institution politique ou sociale ne subsiste dans la raison commune. De raison commune, il n'y en a plus. Et les hommes devront attendre jusqu'au dix-septième siècle pour que le mot « expliquer », pour que les mots preuve, démonstration, certitude, reprennent une signification et une influence.

Ils n'ont cessé, depuis lors, de gagner en force et en précision. L'armature de la raison s'est affermie à ce point qu'elle a résisté à des chocs qui, autrefois, l'eussent ruinée. Elle a été, pour un temps, entravée dans ses progrès lors de l'immense commotion de la Révolution française et des bouleversements de l'Europe. Encore y avait-il Cabanis, et Laplace, et Lamarck et Goethe. Cette crise, n'ayant pas été mortelle, fut salutaire. A moins d'événements politiques ou sociaux plus graves encore, à moins d'une catastrophe de notre civilisation, il semble que l'avenir soit promis à une entreprise, conduite autrefois par un petit nombre d'hommes dans très peu de pays, poursuivie aujourd'hui dans le monde entier et soutenue par des efforts innombrables et incessants.

Les crises partielles que la raison a subies au cours du dix-neuvième siècle ont été des crises de croissance. La plus importante fut celle qui se déclara lors de la fa-

meuse querelle du transformisme. Quand une controverse scientifique prend une portée générale et agite profondément l'opinion, c'est, la plupart du temps, qu'un principe de la raison est en jeu. Car, de même qu'elle peut être troublée par le contre-coup des événements extérieurs, la raison subit aussi des révolutions intérieures. Mais de celles-là, le plus souvent, elle sort rajeunie et enrichie.

Nous savons aujourd'hui, ce que l'histoire seule pouvait nous apprendre, que le mécanisme de la pensée rationnelle n'est jamais fixé définitivement. C'est le mérite de ceux qui travaillent à le former de le former pour tous les hommes de leur temps, et c'est leur illusion, peut-être nécessaire, de croire qu'ils le forment pour l'homme de tous les temps. Le mérite de leurs adversaires est de combattre cette illusion ; leur défaut est de la remplacer par une autre.

Que le mécanisme de la pensée ne soit pas le même dans tous les temps, qu'il éprouve des transformations, voilà ce que l'histoire nous atteste ; mais elle nous atteste également qu'il y a une continuité dans les révolutions de la raison et, de plus, une extension de son empire. Jusqu'ici, parce que cela était plus commode, nous avons considéré le mécanisme de la pensée rationnelle comme un appareil qui, une fois établi, ne change plus, et qu'on rétablit tel qu'il était quand un accident l'a détruit. Nous avons à le considérer maintenant comme un appareil qui se modifie sans cesser d'être le même, sans perdre son identité, ni son unité. Raisonnons sur un exemple pour définir les positions des divers partis.

Descartes eût été fort surpris si on lui avait expliqué que sa conception du monde, vraie en son temps, ne le serait plus dans une autre époque, et qu'elle pouvait

même être vraie et fausse en même temps, suivant la différence des esprits.

Il y a, disait-il, des corps et des esprits et il n'y a rien autre. Les corps sont tirés de la matière ; la matière n'est autre chose que l'étendue ; donc les corps ne sont que de l'étendue, dont nous connaissons les propriétés par la géométrie et la mécanique. De la notion de corps, ainsi définie, il dégagait un principe d'explication : expliquer un objet, c'est montrer que ses propriétés se ramènent à celles de l'étendue et du mouvement.

Ce principe est celui du mécanisme. On sait qu'il a joué un rôle honorable dans le développement des sciences physiques. S'il a été vrai un jour, peut-il avoir cessé de l'être ; s'il ne l'est plus, n'est-ce pas qu'il ne l'a jamais été et que Descartes se trompait ? Et si Descartes s'est trompé, tous ceux qui pensaient comme lui sur ce point ne sont-ils pas, comme lui, tombés dans l'erreur ?

Voici ce qu'on répond : le principe du mécanisme est une prise de notre intelligence sur les choses, et non des choses sur notre intelligence. C'est nous qui, regardant le monde, y découpons ce qui nous convient pour l'utilité pratique, pour l'action, et formons des notions d'objets distincts agencés comme une machine. Cette conception, née des besoins de la pratique, est vraie dans la mesure de son utilité, mais pas au delà. Sans y renoncer, en la conservant au contraire comme un système de notation des plus commodes pour un usage bien déterminé, nous pouvons nous représenter l'univers dans sa réalité intime comme étant d'une tout autre nature et n'ayant rien en soi de mécanique.

Cette réponse est à peu près celle de M. Bergson et de ses disciples. Il y en a une autre, celle des pragma-

tistes. Ceux-là diraient à Descartes : vous avez raison pour vous, non pas pour nous. Le signe qu'un outil est bien fait, c'est qu'on peut s'en servir. Le vôtre vous est utile, servez-vous en, mais il n'est pas à notre usage. Imaginez le monde comme une gigantesque machine, ou au contraire comme un ensemble prodigieux d'actions spontanées et libres dont nous apercevons la résultante commune, ou encore comme une pluralité de systèmes distincts, inscrits en tout ou partie les uns dans les autres, chacune de ces conceptions sera vraie pourvu seulement que, par leurs conséquences, elles se rencontrent avec les faits ou du moins ne les contredisent pas.

Remarquez-le, dans ces deux réponses, on ne rejette pas l'idée de Descartes, on en limite l'emploi. Dans la première on dit : Descartes a raison pour les sciences, qui sont une manière de tirer profit de la nature, mais non pour la philosophie, qui est une manière de la comprendre. Dans la seconde on dit : Descartes a raison et sa conception est une explication de la nature, mais cette explication n'est valable que pour ceux qui y trouvent, comme lui, une utilité pratique.

Dans le premier cas la thèse cartésienne serait vraie pour tous les hommes, mais non de tous les aspects de la nature ; dans le second cas, elle serait vraie de tous les aspects de la nature, mais non pour tous les hommes ; dans l'un et l'autre cas elle subsisterait comme un principe de la raison, mais conjointement avec d'autres principes qui sont venus s'y ajouter et qui le contredisent, de telle sorte que le mécanisme de la pensée rationnelle se rapetisse et perd de sa valeur en chacune de ses parties à mesure qu'il se développe dans l'ensemble, comme une montre qui serait en même temps une boîte à musique

et qui ne serait ni une vraie montre ni une vraie boîte à musique parce qu'elle ne marquerait l'heure que dans une partie de la journée ou pour certaines personnes, tandis que dans une autre partie de la journée ou pour d'autres personnes elle ne ferait que moudre des ritournelles.

Autant dire qu'il y aurait encore un mécanisme de la pensée, mais que ce ne serait plus le mécanisme de la pensée rationnelle. La raison n'existerait plus dans le sens où nous l'entendons communément, et nous l'entendons de la façon dont nous voyons dans l'histoire qu'elle a existé. Il y a des époques où le mécanisme de la pensée rationnelle apparaît comme un tout bien lié, formé de principes dont chacun exprime une réalité, réalité de la nature, de l'âme, de la société, de la destinée ; cette réalité, ils l'expriment pour tous les hommes qui pensent ou pour la plupart d'entre eux ; ces principes gouvernent la pensée commune. Au treizième siècle, les adversaires les plus acharnés de Thomas d'Aquin admettaient les données principales de sa philosophie, parce que ses principes étaient ceux de l'Eglise et que les principes de l'Eglise étaient l'expression intellectuelle de la civilisation médiévale. Au dix-septième siècle, il y eut pareillement un certain nombre d'idées régnautes et ce fut Descartes qui fournit le lien intellectuel propre à les rattacher les unes aux autres, à les organiser.

Il s'en forma de nouvelles au dix-huitième siècle, et le dix-neuvième en a produit davantage encore dans l'ordre naturel, dans l'ordre politique, social, moral, et même dans l'ordre religieux. Mais il n'a pas réussi à les enchaîner les unes aux autres, il n'a pas abouti malgré de géniales tentatives à organiser ses principes en un

corps vivant, souple, robuste et harmonieux. Les matériaux de cette grande œuvre gisent encore à nos pieds, non point informes, mais épars ; la philosophie serait une occupation frivole si elle ne tendait à les rassembler. Mais elle y tend de toutes ses forces. Si nous demeurons incapables de prévoir le résultat commun de toutes les entreprises individuelles, et si, d'autre part, nous savons que l'organisation d'une pensée commune qui soit l'expression intellectuelle d'une civilisation dépend d'autres conditions encore que de la réflexion des philosophes, toutefois nous savons aussi que les hommes y sont portés naturellement ; l'exemple du passé nous enseigne que c'est là le vœu profond de l'intelligence et l'un des buts principaux qu'elle vise par instinct ; et cette constitution ou cette reconstitution continue du mécanisme de la pensée rationnelle, nous croyons en entrevoir la loi et en pressentir le rythme, quoique nous n'en puissions ni décrire la forme achevée ni deviner les effets.

Non, les principes de la pensée rationnelle ne sont point à double sens pour tous les hommes ; ils ne sont pas davantage d'une valeur variable pour chaque homme.

Nous apprenons, par l'histoire même de l'esprit humain, à les interpréter d'une autre manière : premièrement ils ne sont jamais reçus que d'une partie des hommes, mais ils sont toujours conçus en vue de tous ; secondement ils changent dans leur fonction, mais ils sont permanents dans leur nature.

Par exemple, la conception cartésienne du mécanisme de la nature a subsisté jusqu'à nos jours ; elle est encore et plus que jamais le principe d'explication essentiel dans toutes les sciences. Jusqu'où va le mécanisme, jusque-là va la science. Ce qui n'est pas encore ramené au méca-

nisme n'est pas encore expliqué scientifiquement. Le mécanisme est l'idéal de la science, c'est-à-dire le principe rationnel qui la guide et il y a quelque fantaisie à nous parler d'une nature secrète de la nature qui ne s'exprimerait, ne se manifesterait, n'agirait jamais que par les voies et sous les formes du mécanisme que nous connaissons.

Mais la conception cartésienne du mécanisme s'est diversifiée dans ses modes. Nous n'expliquons plus les objets en les rapportant directement à la matière subtile et aux figures géométriques qu'elle revêt par les lois simples du mouvement. C'est par une série d'intermédiaires que nous remontons de la pensée à la vie, de la vie aux qualités chimiques des corps, des propriétés chimiques aux propriétés physiques, et de la physique à la mécanique et à la géométrie. Cette introduction d'une série d'intermédiaires est d'une grande conséquence. Comme M. Boutroux l'a montré et avant lui peut-être Aristote, le général demeure permanent dans le particulier, mais n'y est peut-être pas seul. Il forme la condition générale de l'existence. Des conditions nouvelles et distinctes s'y ajoutent à chaque degré de l'être. Ainsi le mécanisme subsiste en tout et partout, mais nulle part peut-être il n'est tout. Ou, si l'on veut, il revêt de degré en degré, dans la nature, des aspects si différents de sa forme primitive et universelle qu'il aboutit à la fin à son contraire.

Imaginez une suite de principes décroissants dans l'ordre de la généralité et croissants dans l'ordre de l'existence, tous inscrits dans la raison, tous réels dans la nature, tellement que la raison entre dans une correspondance plus exacte avec la nature et s'identifie même

•

avec elle à mesure qu'elle-même elle se constitue plus fortement et se connaît mieux. Voilà l'appareil de la pensée rationnelle, considéré, non dans ses rouages séparés, ni dans leur agencement, mais dans la loi générale de sa formation.

Ces changements et cette permanence, cette identité foncière dans ce continuel renouvellement sont un des spectacles les plus curieux de l'histoire de l'esprit humain.

Je n'en citerai qu'un seul exemple, mais je le prendrai parmi les faits intellectuels caractéristiques du XIX^e siècle. Qu'est-ce que cette tendance à souder la science de l'homme aux sciences de la nature qui se fait jour dès 1802 dans la physiologie de Cabanis et qui reparaît depuis constamment en s'élargissant dans tous les domaines, dans la critique littéraire de Sainte-Beuve, dont elle est l'inspiration et le lien, dans la philosophie de l'art de Taine, dans l'optique de Helmholtz, dans la sociologie d'Auguste Comte et dans celle de Herbert Spencer, dans toute la psychologie contemporaine ? N'est-ce pas une application, détournée, il est vrai, mais après tout fidèle, une application et une extension de l'ancienne conception du mécanisme ? L'homme, rattaché au reste des êtres vivants par une communauté de nature, sous l'empire des lois biologiques, les êtres vivants rattachés à leur milieu par la communauté des lois physico-chimiques, et notre planète rattachée à l'ensemble du système solaire par la communauté des lois de la mécanique céleste : certes, le sens de cette entreprise n'est pas douteux. Mais voyez : tant de principes intermédiaires s'inscrivent entre les lois du mouvement et celles de la pensée, que ces dernières, dont les autres sont la condition générale, apparaissent néanmoins sous un aspect diffé-

rent. On n'explique pas une grève par la loi de pesanteur ou par la structure anatomique de ceux qui la font ; cependant ils ont une structure anatomique et ils sont soumis à la loi de la pesanteur ; on explique une grève par les circonstances économiques et sociales, condition prochaine, et par les aspirations, les passions, les revendications des grévistes, condition immédiate et déterminante. Mécanisme encore, tant qu'on voudra ; mais faisons un pas de plus : la connaissance de ces conditions, impliquées les unes dans les autres, ne nous conduit-elle pas dans certains cas et ne nous conduirait-elle pas plus souvent, si elle était plus avancée, et plus répandue, à prévenir les grèves par des retouches apportées au système de la production et par une orientation plus utile des efforts de la classe ouvrière ?

Ce mécanisme qui se corrige en prenant conscience de lui-même, est-ce encore un mécanisme ? C'en est un, sans aucun doute, si vous en regardez les rouages ; ce n'en est plus un si vous en considérez le fonctionnement. On peut désigner d'un nom commun le nouveau système de lois qui apparaît ainsi dès la naissance de la pensée et se développe avec elle et par elle, et dans lequel le mot cause prend le sens de but, l'impulsion passive devient une décision spontanée et la concurrence aveugle devient une organisation. Le nom de ce principe est celui que les anciens lui ont donné, car ils l'avaient déjà reconnu et ne se sont trompés qu'en l'opposant au mécanisme, dont il est le complément et l'achèvement : c'est le principe de perfection.

Principe du mécanisme, principe de perfection, telles sont les articulations maîtresses de la pensée rationnelle. Et de même que, par l'une, elle règle de plus en plus

les communications de l'homme avec la nature, de même aussi, par l'autre, elle tend à régulariser les rapports des hommes dans la société.

Ainsi se débrouille lentement l'incohérence originelle de l'esprit. Tout cet ensemble confus et trouble d'instincts, de passions, de visions à demi conscientes, qui, depuis des milliers d'années, font éruption par le mythe et, au lieu de s'éclaircir sous le rayon de l'intelligence, la déchirent de leurs violences désordonnées et l'accablent de leur informe pesanteur, s'épure sous l'engrenage de la pensée rationnelle ; à mesure que ce mécanisme devient à la fois plus compliqué et plus précis, ils se convertissent en perceptions de plus en plus claires de rapports de plus en plus distincts et plus délicats, en prévisions de plus en plus éloignées, en possibilités d'actions plus aisées et plus sûres ; l'appareil sévère de la pensée rationnelle commande le vol de l'esprit dans un espace de jour en jour plus large et plus lumineux.

MAURICE MILLIoud.



Les grands écrivains de la Suisse allemande
au XIX^e siècle ¹.

II. HENRI LEUTHOLD

I

Livrée aux souffles des rafales,
Ma chanson n'a jamais souri,
Et mes vers sont les feuilles pâles
D'un arbre qui n'a pas fleuri.

Vous annoncez l'hiver précoce,
Feuilles mortes des bois jaunis;
Tombez doucement sur la fosse
Où dorment tant d'espairs finis!

Ces deux strophes, que je traduis et que les éditeurs d'Henri Leuthold ont placées en tête de ses *Gedichte*, ne sont pas simplement un humble et dolent avis au lecteur, une de ces traditionnelles *captationes benevolentiae* que riment des poètes dont la plupart ne sont modestes qu'à la première page de leur volume. Elles racontent toute une vie, bien qu'elles ne disent pas tout.

Il y a, dans Leuthold, du raté de génie. Il est né, il a vécu sous une déplorable étoile et il n'a rien fait pour changer son destin. Les années qui précédèrent sa mort furent comme le cinquième acte d'une sombre tragédie. Bien plus, il semble que la fatalité poursuive sa mé-

¹ Voir *Bibliothèque universelle*, livraison de janvier 1912.

moire. D'après disputes se sont élevées au sujet de ses œuvres. Ainsi, M. A. Schuring, qui a récemment publié les poésies d'Henri Leuthold d'après les textes originaux, ne craint pas d'accuser de « colossale inintelligence » son devancier Jacob Bächtold, quoique celui-ci n'eût rien fait sans consulter Gottfried Keller. Il parle d'*editio castrata*, et toute cette fureur érudite, qui recourt au latin pour s'exprimer avec plus de verdeur, rappelle les injures que, dans l'*Immortel* de Daudet, l'illustre Schwanthaler profère contre son rival français : « *Ineptissimus vir* Astier-Réhu ! »

Je n'interviendrai pas dans ce débat, qui offre peu d'intérêt. Si cependant l'on me demandait mon avis, je ne regretterais pas trop que les premiers éditeurs de Leuthold eussent laissé dans l'ombre le tiers de ses cahiers. Sa renommée n'a pas moins perdu que gagné à des exhumations, ou à des versions nouvelles, qu'on nous donne, avec un peu trop d'insistance, pour les perles rares d'un trésor mal connu. M. Schuring explique par un blâmable excès de « pruderie » des mutilations qu'il voue à la colère des lettrés. J'incline plutôt à penser que Jacob Bächtold et Gottfried Keller n'eurent en vue que la gloire de leur ami.

Ne troublons pas la paix des morts ! Il vaut mieux, pour Leuthold comme pour Musset, s'abandonner au charme de leurs vers que d'appuyer sur leur biographie, ou que de regarder leurs brouillons de trop près. L'amicale conscience, la pieuse sollicitude d'un Bächtold ou d'un Keller ne sont-elles pas les meilleures garanties d'un choix excellent ?

Lamentable existence que celle d'Henri Leuthold, malgré quelques rayons de soleil et quelques éclairs de poésie ! Les défaillances du caractère n'y eurent pas moins

de part que les durs caprices du sort. La santé morale, la santé intellectuelle même ont manqué à cet homme si remarquablement doué à tant d'égards. L'humeur vagabonde de son âme et de son esprit ne lui ont permis que de passer, sans se fixer jamais, à travers la science, la philosophie, la religion, le travail et l'amour même. Il n'a eu de passion durable que celle de l'art. Comme cette passion n'était pas soutenue par la volonté, elle put avoir l'éclat, elle n'eut pas la profondeur. La virtuosité verbale est là, sans contredit. L'originalité manque décidément, car elle est le fruit d'une longue patience non moins que de la nature. Pour comble d'infortune, Leuthold n'apprit rien, ou presque rien, à l'école du malheur. Comme je l'ai dit ailleurs, « lorsqu'il se fut persuadé que la vie n'était qu'un songe rapide, ou qu'une farce grossière, ou qu'un jeu cruel, et qu'il ouvrit les yeux aux souffrances de toutes les créatures, il ne glissa point au fin scepticisme d'un Jacob Burckhardt, il ne s'enferma pas dans la hautaine révolte d'un Carl Spitteler, il n'éprouva pas la souriante et consolatrice pitié qu'on trouve chez un Widmann ; il ne sut que se plonger dans la fête des sens et magnifier les tristesses de son cœur lassé et meurtri. » Et la morne nuit de la folie s'étendit sur lui.

Henri Leuthold naquit à Wetzikon, près de Zurich, le 9 août 1827. Ses parents étaient originaires de Schönenberg, un petit village de la frontière schwytzoise. Son père, un paysan endetté, mourut de bonne heure dans un hospice de pauvres. Sa mère, femme énergique et pratique, ne comprenait pas ce fils, qui rêvassait et s'oubliait dans les livres. Elle l'appelait le « paresseux toujours occupé, » le *g'schäftiger Müssiggänger*. Elle ne veilla pas moins sur lui avec une tendresse active et

bourrue, dont il lui garda une sincère gratitude. Mais le souci du pain quotidien imposait à cette veuve, qui avait plusieurs bouches à nourrir, l'obligation de chercher besogne et salaire hors de la maison. Elle négligea forcément l'éducation du garçon timide et sensible, qui aurait eu besoin d'une direction plus constante, sinon plus ferme.

La grand-mère du poète fut pour lui l'ange gardien, qui l'eût préservé sans doute de bien des déceptions et de bien des chutes si Leuthold n'avait dû s'en séparer trop tôt. Elle était la douceur aimante et la facile indulgence qui sont le charme de tant de vieillards. Il l'adorait et plus tard, se souvenant de tout ce qu'elle avait fait pour lui, il écrivit ces stances émues, peut-être sa plus belle page :

Tu m'aimas autrefois. Que ne puis-je encor voir
Celle qui, s'asseyant près de mon lit, dans l'ombre,
Me faisait répéter ma prière du soir !

Les beaux jours sont passés et mon cœur est trop sombre
Pour revivre jamais leurs matins éclatants, —
Et toi, tu dors là-bas, et depuis si longtemps !

En dépit de cette inquiète et de cette affectueuse tutelle exercée sur lui, Leuthold restait l'être mélancolique et désorienté qu'il fut toujours. Du moins ses maîtres lui prédisaient une brillante carrière. Et, de fait, il avait le goût de l'étude, il saisissait et il retenait sans peine tout ce qu'ils lui enseignaient. A l'en croire, il rima dès l'âge de sept ou huit ans. Mais il faut se méfier un peu de la notice autobiographique, écrite pour le futur conseiller d'Etat Sieber et qu'il envoya dans la suite à la revue *Nord und Süd* de Paul Lindau. Ses progrès furent assez rapides et assez sérieux néanmoins pour qu'on l'engageât à embrasser la carrière pédagogique. Il préféra la jurisprudence et se rendit à l'université de Berne.

Le droit est une science bien sèche pour qui ne sait y chercher que la lettre morte d'une froide et lourde sagesse ; il cesse d'être cela dès qu'on en pénètre le sens et qu'on le voit sous l'aspect de sa noble utilité. Leuthold était une intelligence trop rebelle à toute méthode et trop avide de changement pour persévérer dans quoi que ce fût. A Berne, puis à Zurich et à Bâle, il ne s'occupe guère que de littérature, et l'heure des examens l'agace ou l'effraie de plus en plus. Il est alors un « robuste et hardi sauvageon, » qui ne ressemble en rien au malin-gre écolier de jadis. Il attire tous les regards, plus d'une jeune fille s'éprend de lui. Comme il entend se réserver une large place au banquet de la vie, les vertus bourgeoises et les préjugés philistins lui inspirent une sainte horreur. Il se prépare fièrement à mal finir.

Herwegh et Lenau sont ses dieux, le fiévreux, l'impétueux auteur de ces chants révolutionnaires que sont les *Chants d'un vivant*, et le discret, le douloureux, infortuné poète des *Schilflieder*. Ce qu'il y a de contradictoire, et presque de maladif, dans cet enthousiasme égal pour deux talents qui sont aux antipodes l'un de l'autre indique l'affaissement précoce d'une individualité qui est constitutionnellement incapable de choisir sa voie et de régler son pas. Ce solide Zurichois, avec sa taille et ses airs de lansquenet, n'a pas le courage d'être lui-même, de s'appliquer à quelque tâche précise. Non point que la chance ou de précieuses sympathies ne lui sourient. Ainsi, cet étudiant qui étudie peu ou mal et qui n'a pas d'argent pourrait trouver dans l'administration une situation avantageuse lui laissant assez de loisir pour compléter son bagage, plutôt léger, de savoir, ou de se livrer à la poésie. Une envie, une frénésie de voyager s'empare de lui. Il quitte tout, il renonce à tout, et le

voilà qui, la tête pleine de rêves et la bourse vide, parcourt la Suisse romande, le sud de la France, l'Italie, où, du moins, il s'initie à deux langues et à deux littératures qui lui eussent ouvert de nouveaux horizons, qui lui eussent fourni même de sûres ressources, s'il avait pu ne pas être la victime de son caractère ardent et volage.

A l'université déjà, Leuthold avait eu l'obsession de l'éternel féminin. L'appel du désir plane sur lui « comme un vol de cygnes sauvages. » D'un geste violent, il colle à ses lèvres la coupe de la volupté et la vide jusqu'à la lie. Et ce sont les courtes ivresses, suivies de lassitude et de dégoût. Il aima cependant, et il fut aimé. Il fut aimé surtout, car il possédait trop peu ce qu'un moraliste a nommé « la discipline de soi-même » pour n'avoir pas le naïf et féroce égoïsme de ceux qui semblent prédestinés à être tout ensemble les idoles et les tyrans de la femme. Une fraîche villageoise, sa Rosina, son *blondes Kind*, son *sonniges Naturkind*, s'amouracha de lui et l'idylle dura quelques mois. Puis ce fut le tour d'une muse exaltée à laquelle son mari, un paisible avocat de Bâle, n'avait point donné le ciel. Roman éphémère, d'ailleurs ; il n'en est resté qu'un paquet de lettres enflammées. Et pourtant, le cœur du poète fut pris. Il est vrai que Leuthold se déprit et se consola bientôt.

C'est ici qu'il importe d'évoquer l'image de celle à qui l'auteur de *Penthésilée* aurait dû sans doute de remplir ses espoirs les plus hauts, s'il avait eu l'ombre seulement de cette pensée du devoir sans laquelle l'homme n'est rien qu'une misérable guenille ou qu'une malfaisante créature. Caroline Strafford — la « Lina » des *Gedichte* — appartenait à une très honorable famille suisse. Orpheline, elle épousa un Anglais dont l'apparente distinction la séduisit. Son mariage fut malheureux. Elle di-

vorça. Meurtrie mais résignée, elle était décidée à vivre dans la retraite, pour se consacrer à son enfant. Elle rencontra Leuthold. Et lorsque, peu de temps après, elle perdit sa fillette qu'elle adorait, elle alla de toute son âme à celui qu'elle voyait comme auréolé de jeunesse et de poésie. Sept ans durant, elle l'entoura d'un dévouement et d'une tendresse admirables, sans rien demander pour elle, sans rien attendre si ce n'est de pouvoir s'appeler un jour Caroline Leuthold.

Un moment, il tenta de lutter contre la mauvaise fée qui l'enchaînait à une existence de bohème. Il avait conquis un esprit et une âme d'élite ; il eut l'ambition de les mériter. Il fonderait un foyer, il romprait avec le passé, il serait digne de son amie. L'influence de celle-ci serait-elle assez puissante pour vaincre des habitudes invétérées d'insouciance, de paresse et de désordre ? Il se remit au travail et sa plus riche saison lyrique s'éveilla soudain. Il recommença même ses études de droit. Ce ne fut, hélas ! qu'un feu de paille. Et comme Lina Strafford avait trop l'expérience de la vie, trop le sens des réalités, pour croire qu'un ménage se soutient avec de bonnes intentions et des rimes riches, elle ne voulut pas se contenter d'une régularisation d'état civil. Leuthold lui écrivait, en entremêlant de vers sa prose fleurie :

Je suis seul dans ma mansarde, seul avec toi, ma chère Lina, avec toi et avec mes pensées. Tout ce que j'aperçois autour de moi est d'une simplicité et presque d'une pauvreté tout à fait poétiques. Quelques pipes suspendues à la paroi, quelques livres, quelques feuilles de papier, deux chaises au bois noirci et d'un style démodé, toutes semblables à ce fauteuil que Heine a placé dans la chambre à coucher de la déesse Hammonia ; devant moi, mon cahier d'un cours de droit romain, — c'est à peu près tout ce qui remplit l'espace dans lequel je vis. Mais je

sens flotter, invisibles, mes idées et mes rêves. Vraiment, ma mansarde est bien la mansarde du poète, et, si toutes choses n'y sont pas rangées avec un soin exemplaire, devant mes yeux s'étend la belle et libre nature, ses vertes collines, ses pentes boisées, au milieu desquelles s'élèvent de blanches maisons, de fins clochers, et, dans mon cœur, tressaille le printemps, cependant que la Limmat coule à mes pieds, si *heimelig*, avec son bercement de chanson, car son murmure est le même que celui dont je suis enveloppé, le soir, en songeant à toi, et qui m'endort doucement. Oh ! que je suis heureux, puisque je t'ai, toi, ma bien-aimée ! Et voici, des vers me viennent et volent vers toi :

Je le sais bien que, sur ton cœur fidèle,
Tu m'as tenu comme un enfant choyé ;
C'est de soleil que ton œil est noyé,
Ta douce voix caresse comme une aile.

Sous la douleur ta tête s'est penchée ;
Tu n'as rien dit, ma fière et chère enfant ;
L'épine au cœur, tu l'as toujours cachée,
Tu m'as tendu la rose en souriant....

Quelques tendres messages, quelques strophes passionnées, c'est tout ce qu'il peut lui offrir. Et les années se perdent, et l'avenir s'assombrit, et l'amour s'use.

A Chambéry, à Turin, à Gênes, en 1854 et 1855, Henri Leuthold eut un instant l'illusion que la poésie, à défaut du droit, lui aiderait à ne plus seulement végéter. Il burina ses élégantes traductions en vers de Vigny, de Sainte-Beuve, de Victor Hugo, qu'on trouve dans les *Fünf Bücher französischer Lyrik*, et son cycle de petits poèmes, *An der Riviera*. Jusqu'en 1857, il s'attarde dans le « divin Midi. » Il s'imagine, on ne sait trop pourquoi, que sa patrie se souviendra de lui, qu'elle le rappellera. Il ne se dit pas qu'il en est ignoré parce qu'il n'a rien fait pour en être connu. On juge de l'arbre par ses fruits,

et Leuthold s'obstine à ne rien, ou à ne presque rien donner de soi. Il aurait mille sujets de s'accuser. Mais non, il accuse les autres. Il se répand en plaintes amères sur la béotienne et ingrate Helvétie. L'un de ses morceaux les plus célèbres, *Entsagung*, est tout entier une sorte de réquisitoire contre cette Suisse qui ne l'a pas deviné et qui le rejette :

C'est pour elle que bat toujours ton cœur fidèle ;
Si tu lui donnas tout, tu ne reçus rien d'elle !

L'amour s'est lassé, la porte du pays se ferme. Mais il faut vivre. Leuthold part pour Munich en 1857. Il s'y installe avec la certitude du succès. On verra bien s'il n'est pas de taille à prendre son rang dans les lettres allemandes, et son pays aura peut-être du remords de l'avoir repoussé.

A Munich, Emmanuel Geibel et Paul Heyse s'intéressent à lui. Ils l'introduisent dans un cénacle de poètes et d'artistes, le « Crocodile. » Leuthold y est accueilli très cordialement. Il est impatient du succès, il est aigri ; la causticité de son esprit le brouille avec presque tous ses camarades. Il rédige des notices bibliographiques et se lance dans la critique théâtrale. En 1861, lors d'un retour offensif du libéralisme dans le sud de l'Allemagne, il collabore à la partie politique et au feuilleton littéraire de la *Süddeutsche Zeitung*, dirigée par Carl Brater. Le journal ayant transporté son siège à Francfort, Leuthold s'établit dans cette ville, pour rompre avec Brater quelques mois après. Il rentre en Suisse, à pied, dans le courant de l'hiver 1862, et cette équipée lui vaudra l'explosion d'un mal — la phtisie — dont il ne se guérira plus. Il accepte en décembre 1864, le poste de rédacteur en chef de la *Schwäbische Zeitung*, à Stuttgart. La profession de journaliste ne lui convenait qu'à moitié. Il avait

le travail difficile. Toute improvisation lui coûtait et lui répugnait. Etant de ceux qui

Vingt fois sur le métier remettent leur ouvrage,

il soignait et caressait sa prose comme ses vers. Quand il avait fini de limer un de ses articles, l'occasion qui l'avait inspiré était déjà de l'histoire ancienne.

Leuthold regagne Munich (1865), où il se terre dans la plus profonde solitude. Il lit les classiques grecs, qu'il avait fort négligés au temps de ses années universitaires, Eschyle, Sophocle, Homère. Il était sous l'impression toute chaude d'un voyage enchanteur à travers l'*Iliade*, lorsqu'il composa son poème épique de *Penthésilée*, et les fragments de son *Hannibal*. Toutes les amitiés du premier séjour à Munich s'étaient évanouies. Sa santé déclinait. Peut-être la folie avait-elle commencé son œuvre. Et ce fut la misère, la misère noire, les besognes de mercenaire, le parasitisme. Toutes les tentatives de le ramener en Suisse, tous les conseils d'ordre et de travail se heurtèrent à une farouche et inébranlable résistance. Il était dévoyé et il n'avait plus la force, ni même le désir, de se régénérer.

« Il est nécessaire, a dit Jacob Bächtold, de détruire la légende qui rend la Suisse responsable des malheurs de Leuthold. Notre pays connaissait à peine ce fils qui, en dehors de quelques traductions, n'avait presque rien publié qui le sortît du rang. Plaintes maladives que celles de ce poète qui, « drapant son » âme dans un manteau d'hermine, » a, dès sa jeunesse, dénoncé l'indifférence et l'ingratitude de sa patrie. Tout au contraire, cette Suisse, qu'il a honnie si souvent, lui ouvrit généreusement les bras aux heures de la catastrophe et, lorsque parurent les *Gedichte*, elle lui témoigna la plus chaude admiration. »

Bächtold nous a raconté dans quelles singulières cir-

constances il devint plus ou moins un familier de Leuthold :

« J'étais étudiant à l'université de Munich, en 1869. Conformément à un antique usage, nous célébrions, le 9 juin, dans une salle du café Mozart, l'anniversaire de la bataille de Sempach. Hermann Lingg était l'hôte particulièrement fêté de cette soirée. Il était près de minuit lorsqu'un étranger s'assit au milieu de nous. Avec sa stature de Hun, ses traits martiaux, sa chevelure hérissée, il nous frappa les uns et les autres. Il nous demanda la permission de s'associer à nos joyeux ébats. Quelques minutes après, il nous annonça qu'il était Henri Leuthold et qu'il désirait nous adresser la parole. Il essaya de réciter un poème patriotique, que je retrouvai dans ses manuscrits :

Schön bist du, o Jungfrau im weissen Gewand...

Quelle est belle, la vierge à la tunique blanche !...

» Il déclamait ses vigoureuses strophes d'un ton pathétique, avec une sorte de fièvre. Mais il eut une défaillance de mémoire. Toute l'assistance répéta le refrain :

Laissez flotter les plis de la libre bannière!....

» Dans la suite, j'ai passé bien des nuits à boire avec Henri Leuthold. D'abord au café Mozart, où nous étions comme chez nous. Il est vrai qu'il lui arrivait de ne plus se montrer pendant des semaines. Soudain, il reparaisait. Le « docteur », au moment où nous allions rentrer, se courbait sous la porte basse, franchissait le seuil, et la fête continuait. A cette époque, il était obsédé par sa *Penthésilée*. Le garçon de billard, que le plus complaisant des restaurateurs laissait à notre service, sommeillait dans un coin. Nous nous attablions derrière quelques bouteilles de vin de la Valteline, et Leuthold partait :

Gefallen war Hector, der strahlende Held...

Hector était tombé, le héros rayonnant...

» Finalement, la voix du poète s'éraillait. Ce n'étaient plus que de sourds hoquets. Gorgés de *Veltliner* et de rimes, nous

nous levions silencieusement et le pâle matin éclairait nos visages fatigués. »

On changea de local ; les séances nocturnes se continuèrent de plus belle. De la vie même de Leuthold, ses jeunes compagnons ne savaient rien. Il la dérobaît jalousement à tout le monde. Où logeait-il ? Quels étaient ses moyens d'existence ? Le plus impénétrable mystère planait, l'enveloppait. Il ne répondait pas même aux lettres dans lesquelles on le suppliait de donner quelque signe de lui. On peut lire ceci, par exemple, dans un billet qu'Adolphe Wilbrandt lui écrivait au début des années soixante :

« Dis-moi seulement, mon cher Leuthold, quel jour on t'enterrera. Car j'infère de ton éloquent silence que tu dois être mort. Exauce ma dernière prière... et continue à t'enterrer, — *nachher beerdige dich weiter.* »

Un hasard faillit lui rendre l'espoir et le bonheur. C'est en 1870, ou en 1871, qu'il fut présenté à la baronne Alexandra de Hedemann, une protectrice des arts et des lettres, femme remarquable aussi par son intelligence et sa beauté. Mariée au banquier Erzberger, elle avait divorcé, après une assez romanesque aventure, et repris le nom de sa famille. Son salon était le rendez-vous du Tout-Munich cultivé. Leuthold y récita des fragments de sa *Penthésilée* et quelques-uns de ses lieds les plus poignants. M^{me} de Hedemann fut comme fascinée par ce poète, qui avait quelque chose de si imposant dans la stature et de si conquérant dans la voix. On se revit, et, jusqu'à la fin, la baronne demeura pour Leuthold la plus dévouée des amies. Il la demanda en mariage. Elle se déroba. N'avait-elle pas trop souffert pour répéter son expérience conjugale ? Elle se doutait peut-être de ce

qu'était le cœur de Leuthold, « églantine sauvage à la tranchante épine. » Et ne disait-il pas à Lina Strafford, plus de dix ans auparavant : « Je n'ai plus aucun talent pour le mariage ? » Enfin, comme on vient de nous le révéler, M^{me} de Hedemann était l'amante du prince Clodovic de Hohenlohe, — ce qui faisait écrire à Leuthold :

« Je me fais l'effet d'un martyr et je suis comme un anachorète... seul et abandonné, tandis que tu te donnes à un autre par amour.... Je ne savais pas combien ce renoncement involontaire influencerait sur mon état d'âme. Quand tu parles de sacrifices matériels, ils me paraissent peu de chose en comparaison de la torture que me cause la pensée de savoir que tu livres tes charmes incomparables à un autre. Malgré cela, j'ai confiance en ta parole et j'espère qu'il me sera bientôt permis de baiser et de caresser ta main aussi belle que généreuse.... Nuit et jour, je ne fais que penser à toi. Personne ne t'a aimée autant que moi. Je crains seulement de devenir fou avant de te revoir. L'existence sans toi est un supplice. Si je ne te revois pas bientôt, je mourrai.... »

Vaines récriminations et vaines menaces !

Du moins, M^{me} de Hedemann a été la dernière muse de Leuthold, et la passion qu'il lui voua signifia, pour lui, comme un renouveau de poésie. Mais la fin, insidieuse et terrible, approchait. Il le sentait vaguement. Ces lignes extraites d'une autre lettre à celle qui fut comme une fleur d'avril tendue à son morne automne sont empreintes d'un mortel découragement :

« Je porte en moi les premiers vers d'un poème, qui a été brusquement interrompu et qui tout à coup sonna faux.... Maintenant, il est trop tard pour m'y remettre. Je ne trouve plus la suite ; j'ai manqué le poème de ma vie, — *ich habe das Lied meines Lebens verfehlt.* »

Ce n'était que trop vrai. Il avait gâché sa vie et son génie.

Dès 1875, la maladie fond sur lui et ne lui accorde plus de trêve. A la phtisie qui le mine s'ajoute un ramollissement de cerveau. La délivrance tarda longtemps à venir. Leuthold ferma le 1^{er} juillet 1879 ses yeux qui voyaient encore et ne comprenaient plus.

II

N'ai-je pas insisté plus que de raison sur certains détails d'une vie où il y a plus d'ombre que de lumière ? Mais on ne se rendrait pas compte de tout ce qu'il est de contradictoire et d'inachevé dans les *Gedichte* de Leuthold, si l'on jetait le manteau de Noé sur les misères de son existence et les tares de son caractère. Le mirage de la poésie n'excuse et n'explique pas tout.

Henri Leuthold s'était proposé, en 1859, de publier un recueil où il eût inséré ses traductions en vers de poètes modernes, et tout d'abord de poètes de la Suisse française. Il avait l'intention de dédier son livre à Geibel et à Paul Heyse. Ses manuscrits nous montrent que son dessein était de puiser abondamment dans la littérature de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. On peut éprouver quelque étonnement de ce que Leuthold, si conscient de sa valeur, si fier de ses dons, ait conçu le projet de prouver son génie par des traductions de modèles étrangers. Au fond, il trahissait, sans le vouloir, la secrète infirmité de sa nature. L'art, en lui, la maîtrise de la langue, frappe infiniment plus que la délicatesse de la sensibilité ou la vigueur de la pensée. Il est par-dessus tout un virtuose, qui recherche la difficulté technique et se plaît à la vaincre. Dans ses vers originaux eux-mêmes, il se souvient et transpose plus fréquemment qu'il ne

crée. La musique de la phrase savamment rythmée et des rimes sonores l'enivre. Nul, en Allemagne, avant Nietzsche, n'a eu plus que lui le culte de la forme.

Il renonça bientôt à la première de ses entreprises littéraires, pour s'associer avec Emmanuel Geibel et collaborer aux *Fünf Bücher französischer Lyrik*, qui parurent en 1862. On peut affirmer que, dans cette œuvre, la part la plus large et la meilleure appartient à Leuthold. Geibel a été surtout le metteur au point et l'éditeur. On trouve dans les *Fünf Bücher* des morceaux d'André Chénier, de Millevoye, de Casimir Delavigne, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Emile Deschamps, de Sainte-Beuve, de Vigny, de Musset, de Barbier, de Béranger, de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle et de quelques autres. Les poètes de la Suisse romande y sont représentés par Albert Richard, Ch. L. de Bons, Juste Olivier, F. Monneron, Henri Durand, Auguste Béranger, Oyex-Delafontaine, Marc-Monnier, Petit-Senn et Charles Didier. Nombre de ces traductions sont des merveilles de fidélité et d'élégance. Il faut dire que la prodigieuse plasticité de l'allemand offre des ressources que le français n'a point, ni ne peut avoir.

Bornons-nous, pour marquer l'extraordinaire dextérité d'Henri Leuthold, à citer le début d'un des poèmes les plus célèbres d'Auguste Barbier et le texte correspondant de Leuthold. Je n'ignore pas que les *Iambes* comptent à peine, en poésie, pour les mandarins des générations nouvelles. Il y a là une puissance, un peu tendue, je le concède, et par trop oratoire, mais une puissance d'accent qu'il serait souverainement injuste de dédaigner. Et les vers de la *Cuve*, que j'ai appris par cœur voici plus de trente ans, ne se sont pas effacés de ma mémoire :

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
 On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
 Une fosse de pierre aux immenses contours
 Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
 C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
 Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
 Un précipice ouvert à la corruption,
 Où la fange descend de toute nation,
 Et qui, de temps en temps, plein d'une vase immonde,
 Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde...

Que sont devenus ces rudes et massifs alexandrins sous la plume de Leuthold ? Ceci :

*Ein Höllenkessel ist, ein Ofen ist hienieden,
 Er heisst Paris : da ist ein ewig Glühn und Sieden,
 Ein Schacht, ein weites Grab, aus Quadern aufgeführt,
 Dreimal von eines Stroms erdfahlem Arm umschnürt,
 Ein rauchender Vulkan, der Menschenmassen wälzen
 Im Bauche muss und keucht, sie ewig umzuschmelzen...*

Leuthold cependant ne serait qu'une façon de poète à la suite, un habile, un prestigieux translateur en vers, si toute sa gloire consistait à n'être que le principal auteur des *Fünf Bücher französischer Lyrik*. A la vérité, il n'était guère que cela, pour le grand public, et il n'était pas même tout cela, puisque le nom de Geibel s'attachait plus ostensiblement que le sien à cet ouvrage. De ses propres poésies, nous n'en avons que treize, exactement, avant que les *Gedichte* sortissent de presse. Quant à ses articles politiques, à ses essais sur la littérature moderne, entre autres, sur Victor Hugo, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Barbier, Brizeux, il suffit évidemment de les signaler au passage. On avouera, en présence de ce mince bagage d'écrivain, que Leuthold n'avait pas le droit d'adopter, à l'égard de sa patrie, l'attitude d'un grand

méconnu. En réalité, sa réputation ne date et ne pouvait dater que de l'apparition de son premier et de son unique recueil, six mois avant sa mort, au commencement de l'année 1879. Mais alors Leuthold était depuis longtemps une pauvre épave humaine qui glissait au gouffre.

« Ce petit livre, a dit Gottfried Keller, était le passeport de notre compatriote malade, lorsque celui-ci, après une longue absence, vint demander asile à son pays qui le connaissait à peine. Ce n'est donc pas un péché de jeunesse ; c'est le fruit d'une orageuse et douloureuse existence que nous avons dans nos mains. Et encore ce petit livre a-t-il dû être préparé par des amis, le poète ayant lui-même renoncé à le faire aux heures de la santé. Ces chants ne respirent pas le bonheur, et la matière n'en est pas opulente. Leuthold est un vrai lyrique, mais presque un lyrique à l'ancienne mode qui ne sait nous parler que de lui, de ses amours et de ses colères, de ses erreurs et de ses rêves, de ses souffrances et de ses joies ; même dans ses odes et ses sonnets, où l'on attendrait une note moins étroitement personnelle, c'est toujours lui qui est en scène.... Sa forme éclatante rappelle tantôt la manière de Schlegel et tantôt celle de Platen et de leurs écoles. D'un autre côté, les réminiscences y seraient par trop visibles, si Leuthold n'était un maître qui individualise des thèmes utilisés par d'autres avant lui et les renouvelle librement. Dans notre époque avide de ce qui est neuf ou de ce qui est rare, ces poésies ont quelque chose d'académique et de classique. Et pourtant elles ont leur incontestable originalité : une beauté et une perfection verbales qui sont peu communes chez nous. »

Ce jugement fut ratifié par la critique unanime. L'enthousiasme dépassa même un peu les bornes. La vérité est que Leuthold reste, avant tout, un artiste du vers. Sa poésie séduit par la souplesse, l'élégance et la pureté d'une langue exceptionnellement harmonieuse. Echos et

reflets, tant qu'on voudra, le charme de ces vers agit irrésistiblement. Et puis Leuthold ne fait pas qu'interpréter la musique des autres. On perçoit, malgré tout, le son de sa vie dans son œuvre. Mais cette vie n'émeut sincèrement qu'à l'heure où le poète n'est plus qu'un misérable corps sans âme. Jusqu'à l'obscurcissement de l'intelligence, jusqu'à cette lente agonie d'où la pensée même a fui, la destinée de Leuthold n'a rien qui puisse vivement solliciter l'intérêt, ni la sympathie. Il aime qu'on l'aime. A-t-il aimé, passionnément aimé, profondément aimé ? Il ne semble pas. Sa tête n'a pas blanchi, que ses amitiés et ses amours ne sont plus qu'un monceau de cendres. A-t-il travaillé, lutté, souffert pour une cause, pour une idée ? Il a eu des velléités, des élans et des flammes d'un jour. Tout s'est dissipé en fumée d'oisiveté ou d'impuissance. A-t-il eu un idéal, un drapeau, une foi ? Après avoir joué de son cœur et gaspillé son talent, il s'est répandu en éloquentes variations sur le *vanitas vanitatum*, et s'est drapé dans un scepticisme à base de lassitude, de rancune et d'envie.

On peut le plaindre, — on le plaindrait et l'on n'irait pas plus loin, si le divin rayon de la poésie ne l'avait touché. Qu'il emprunte de droite et de gauche, que, des deux mains, il puise dans le trésor du lyrisme universel, qu'il soit, selon l'occurrence ou selon la saison, un peu Byron ou un peu Heine, un peu Geibel ou un peu Lenau, un peu Herwegh ou un peu Gottfried Keller, un peu Vigny ou un peu Brizeux, et quelques autres encore, il a sa couleur et son accent, une teinte de tristesse amère, un frémissement de mélancolie et de volupté qui sont bien à lui. Surtout, il possède l'incomparable instrument sur lequel il module sa prenante chanson. Ses yeux s'animent à la vue de ces mots, « qui sont tout, comme

l'a noté Edouard Tavan, car ils ont une vie, une âme », de ces mots qui ont des clartés sans pareilles ou d'innies résonnances. Son oreille les boit comme de féeriques mélodies. Leur choix, leurs combinaisons, leurs oppositions le ravissent. Et c'est pourquoi Leuthold, dans ses crises les plus noires d'accablement ou de détresse, Leuthold le nonchalant et le rassasié de tout, s'acharne à vêtir odes, sonnets et lieds d'une forme immortelle.

Jusqu'où son amour du verbe est allé et sa science du rythme, on le peut constater dans ses *Ghaselen*, qui ont la grâce apprêtée et subtile de nos rondeaux et de nos triolets, avec plus de musique et de rêve. Cela est, proprement, intraduisible en vers français :

*Nach Westen zieht der Wind dahin,
Er säuselt lau und lind dahin ;
Er folgt dem blauen Strome wohl
Und flieht zu meinem Kind dahin.
Bring meinen Thränenregen ihr
Und einen Gruss geschwind dahin !
Ach, Wolken kommen trüb daher,
Die frohen Tage sind dahin !*

Il n'est possible que d'en rendre gauchement la fluide et l'harmonieuse douceur. Essayons !

Le vent qui me parle tout bas,
Tiède et léger, vole là-bas ;
Et, sur les flots d'azur sans doute,
Vers mon amour il part là-bas.
Mes larmes, porte-les lui toutes,
Avec un baiser ! Mais, là-bas,
Un nuage obscurcit sa route :
Les beaux jours ne reviendront pas !

Mais il est temps de pénétrer plus avant dans l'œuvre même d'Henri Leuthold. Les éditeurs, Jacob Bächtold et Gottfried Keller, ont opéré un triage nécessaire dans

les manuscrits du poète. Il y avait là des pièces achevées, des fragments, des ébauches, et de nombreuses traductions en vers. Il a fallu démêler, classer, élaguer. Il a fallu même corriger, ou retoucher ; et ce travail a été accompli avec un soin attentif et d'une main légère.

Le volume des *Gedichte* comprend des morceaux divers, odes, élégies, épîtres, la série des lieds *An der Riviera*, des chansons à boire, quelques poèmes patriotiques, quelques romances, une trentaine de *Ghaselen*, une vingtaine de sonnets, des aphorismes et des épigrammes, les douze chants épiques de *Penthésilée*, dix pages tirées du « cycle de rapsodies » intitulé *Hannibal* et des translations inédites de Sophocle et de Sapho, de Robert Burns et de Byron, de Thomas Moore et de Longfellow, etc.

Leuthold, à plus d'une reprise, s'était mis à rassembler lui-même ces feuilles éparses que des lectures, des souvenirs, et l'amour, et la colère, et la tristesse avaient arrachées à l'arbre de sa vie. Soit qu'il jugeât ses vers avec la probité d'un scrupuleux artiste et qu'il se jurât de ne pas les publier avant qu'ils eussent reçu leur forme définitive, soit qu'il n'y trouvât pas la matière d'un recueil offrant quelque unité d'inspiration, soit encore — et cette hypothèse est, de toutes, la moins discutable — que le désordre et l'infortune lui fissent reculer de jour en jour l'exécution d'un dessein qui eût exigé l'esprit de suite ou l'ambition volontaire qu'il n'a jamais eus, il laissa les années s'écouler en stériles demi-tentatives. Et la cinquantaine approchait, et la maladie arriva sans qu'il eût réalisé le plus cher de ses projets.

L'œuvre d'Henri Leuthold ne se prête à aucune analyse quelque peu systématique. Le caprice et le hasard ont présidé à sa naissance. Le seul titre qui pût littéra-

lement lui convenir serait celui de : « Mélanges poétiques. » On y trouve de tout un peu. Leuthold est l'un de ces « oiseaux sauvages » auxquels il aimait à se comparer. Sa pensée est vagabonde, comme son humeur. Autre chose, ailleurs, demain, il ne voit que cela. Il n'est de bonheur, il n'est d'amour, il n'est de gloire pour lui que le bonheur, l'amour et la gloire qu'il n'atteindra jamais. Sous le ciel léger de l'Italie, Leuthold regrette et désire les brumes du Nord, l'âpre solitude et le grave silence de l'Alpe. Dans sa patrie, tout près des cimes blanches, il a la nostalgie du clair soleil méridional. Il est le jouet de son inquiète et mobile imagination. Il a l'illusion que l'homme change son cœur en changeant d'air et d'horizon :

La fièvre du départ m'enivre :
Voyager, cela seul c'est vivre.
Enfant plus rose que le jour,
Au revoir, mon amour !

J'ai marché. Soudain je m'arrête ;
Comme je détourne la tête,
Des fleurs tombent pour les adieux,
Le cœur me monte aux yeux.

Sans but, je poursuis mon voyage ;
Chansons d'oiseaux, vols de nuages,
Ma part de ce monde si beau,
Je la veux, il le faut !

Mon bagage est léger sans doute,
Ma bourse vide, mais la route
Est bonne, et plus d'un œil mutin
Sourit au pèlerin.

Le ciel dans la lumière blonde,
Le soleil, la forêt profonde,
Tout ce printemps, tout ce bonheur,
Tout est pour toi, mon cœur !

Ces strophes, les plus libres et les plus gaies qu'il ait écrites, sont éminemment caractéristiques de son tempérament versatile et fiévreux. Il croit que la vie se cueille comme une fleur, alors qu'il faut la gagner comme une bataille. Le voyage de ce monde, il se le représente comme une longue promenade : à toutes les étapes, des portes amies s'ouvriront, l'accueil sera chaud, la table abondamment servie, puis, au matin, un concert de voix joyeuses, un vol de mouchoirs agités, accompagneront le « pèlerin » qui court à d'autres rendez-vous. Car, comme l'a dit Baudelaire,

Car les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent,
Pour partir, cœurs légers semblables aux ballons ;
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Mais Baudelaire a bien senti qu'une « fatalité » pesait sur eux. Elle a rudement pesé sur Henri Leuthold. Elle l'a meurtri toutefois, sans le changer. Ce lyrique, en dehors de rapides et décourageants retours sur lui-même, n'a recherché et n'a tenu dans sa main que le plaisir de l'heure qui fuit. L'austère et l'auguste notion du devoir, on le sait, lui est comme étrangère. L'appel du désir, la courte ivresse de la possession, soudain le dégoût de soi-même et des autres, l'écrasante vision de l'avenir perdu, voilà tout Leuthold.

Au demeurant, la douleur et le remords passent comme le reste. Il ne gémit pas longtemps sur ses erreurs ou ses folies. Il proteste, il brave, il accuse, et il recommence. La nature même, qu'il a magnifiquement chantée, n'est pas pour Leuthold l'asile de paix et de réconfort qu'elle est pour tant d'âmes blessées. C'est à croire qu'elle ne fut, à ses yeux, que la dernière ressource d'un poète à bout de thèmes lyriques. Sa virtuosité prosodique

est telle que, tout d'abord, on ne songe pas même à l'insincérité possible des impressions. On finit par se méfier et par se cabrer. C'est de l'éblouissement, c'est de la fascination, et c'est de l'art, à coup sûr. Est-ce de la poésie ?

Chez Musset, chez Lenau, l'accent a autrement d'intensité. Ce n'est pas seulement une lyre, c'est un homme qui vibre. Lisez les plus belles stances amoureuses de Leuthold ! Tout cela est trop arrangé, trop pomponné, presque trop fini. La passion ne s'abandonne pas. Elle prend des attitudes, elle se farde et se pare. Elle n'est pas un soupir, un hymne, un cri. Elle est, par excellence, un état propice à l'éclosion de vers parfaits. La preuve en soit cette page, qui est, au surplus, l'un des petits chefs-d'œuvre de Leuthold :

Comme le vent d'orage, en vain, dans sa furie,
Cherche quelque oasis de silence et de paix,
Ainsi va mon désir, sans se fixer jamais,
Et mon cœur qui n'a plus d'amis, ni de patrie.
La douce et chaste fleur qui rit dans le blé mûr
A beau tendre vers moi sa corolle d'azur :

J'aime la sauvage églantine,
Et jusqu'au dard de son épine.

Fière enfant aux yeux noirs dont la flamme parlante
Aime l'amour autant que j'aime la douleur,
C'est au vent déchaîné que ressemble mon cœur :
Enfant, que ton cœur soit une rose sanglante !
Et que la passion le trouble éperdument,
Et, si j'ai ton baiser, qu'importe ton serment ?

Amour, ô sauvage églantine,
La rose n'est rien sans l'épine.

Mon désir est pareil au vent de la tempête.
Tu ne me braves plus d'un regard triomphant :
Où donc est ta fierté ?... Laisse-moi, folle enfant !
Ouvre tes bras ! Allons ! c'est la fin de la fête.

L'air léger du matin a rafraîchi mon front,
Et mon cheval sellé réclame l'éperon.

Ma vie est comme l'églatine,
La rose passe, non l'épine !

Il est simplement équitable d'ajouter que le regret et la souffrance de l'amour peuvent s'exprimer, chez Leuthold, avec une profondeur de mélancolie qui n'a plus rien de factice. Et nous avons l'admirable élégie de la *Sehnsucht*, qui sauverait son nom de l'oubli, quand il n'aurait laissé que ces cinq strophes :

Pourquoi m'éveilles-tu dans la nuit fraîche et tendre,
Rossignol dont le chant monte et pleure là-bas,
Divine mélodie et plainte ardente, hélas !

Je crois entendre
L'écho de mes bonheurs qui ne renaîtront pas.

Comme, aujourd'hui, ta voix vibrait dans la feuillée!...
Je pressais dans mes bras celle que j'aimais tant,
Et la brise faisait son murmure chantant

De harpe ailée,
Et c'était la minute exquise du printemps !

Mais lorsque je revins, après bien des années,
Voici les beaux yeux bleus s'étaient noyés de pleurs :
Passés, l'avril de l'âme avec l'avril des fleurs !

Roses fanées,
Tout ce jardin d'amour qui parfumait nos cœurs !

Pourquoi me dire, avec cette sombre puissance,
L'éternelle chanson qui ravit et qui ment ?
Je sens dans ma poitrine, et plus cruellement,
La morne absence

De ce qui fut si doux, et ne fut qu'un moment.

Rossignol dont la voix monte dans la nuit sombre,
Le printemps est bien mort, et le bonheur aussi.
Pourquoi chanter ? L'amour le plus sûr passe, ainsi

Que passe une ombre
Dans le rêve d'un jour que nous rêvons ici !

C'est là, non pas le vrai, mais le meilleur Leuthold, celui qui n'a plus rien de théâtral, plus rien d'artificiel, celui qui prend sa tête dans ses mains et qui laisse couler ses larmes.

Lorsqu'Henri Leuthold, fatigué de gémir sur ses espoirs fanés et ses amours éteintes, redressait le front et imposait silence à son cœur, il se flattait de trouver un refuge dans l'invincible forteresse de l'ironie et du mépris. Ce qu'il appelait son « humour » le délivrerait de toutes les servitudes et l'armerait contre toutes les déceptions. Il assistait aux bonheurs des autres, aux succès des autres, et ses joies n'étaient plus qu'une poignée de poussière, et sa couronne qui aurait dû être de laurier n'était que d'épines ! Un ricanement orgueilleux s'échappait de ses lèvres. Qu'il fût un méconnu et un martyr, en était-il moins Henri Leuthold ? Et il griffonnait ces versiculets tranchants :

Dans la répugnante mêlée,
Parmi la bruyante assemblée
Des larrons de nuit et de jour,
Tout passe, la haine et l'amour.
Une fleur persiste : l'humour !

Un de ses biographes, qui est l'un de ses panégyristes, M. Adolphe-Guillaume Ernst, n'a pu s'empêcher de dire que l'humour de Leuthold n'est rien moins que de l'humour. On ne fera jamais un humoriste d'un aigri, ni d'un blasé. Il y a de l'esprit, il y a encore de la sympathie ou de la pitié dans le sourire de l'humoriste. On sourit pour ne pas pleurer. Leuthold, lui, ne sait qu'amèrement railler. Il est jaloux des uns, et les autres l'exaspèrent. Idées, sentiments et rêves, il est revenu de ces niaiseries par trop usées. Il se hisse sur les débris de sa vie, et, du haut de ce piédestal, il nargue lourdement tout ce

qui n'est pas Henri Leuthold. Son « moi » dépouillé et déchiré n'est-il pas le centre du monde ?

Ne nous attardons pas à ces épigrammes ! Du Heine émoussé. Peu de trait, et point de grâce. Quelquefois, rarement, de l'adresse ou de l'espièglerie. Je traduis les moins mauvaises de ces boutades. Un monsieur, qui est tout ensemble éditeur et auteur, mais qui n'est point l'ami de Leuthold, lui inspire ce quatrain mordant :

Or, qu'on l'arrête et qu'on le juge :
Auteur, éditeur, à la fois ;
L'infâme, qui voit le déluge,
Y met de son eau, par surcroît.

Voici une recette, assez banale, pas trop mal tournée du reste, qu'il dédie à ses contemporains en quête de succès :

Des sots tu veux être admiré ?
Sois un être nul, mais titré !
Et des hommes d'esprit ? Mon Dieu,
Ecoute-les, mais parle peu !
Et des femmes ? Pour réussir,
Parle beaucoup sans réfléchir !

Et, pour la fin, cette épitaphe :

Mort comme on meurt en tout pays,
Après ses cinq actes de drame :
Favori du sort et des dames,
Et puis par tous les deux trahi !

Si Leuthold avait choisi cette inscription pour sa tombe, il n'aurait été que strictement loyal en la corrigeant, car ce ne sont ni les « dames, » ni le « sort » qui précipitèrent le dénouement des « cinq actes de drame » où s'épuisèrent son cœur et son talent.

L'une de ses « sentences » nous fournit une transition

entre ces riens agressifs et la plus importante de ses œuvres ; sinon la plus digne de survivre :

Elan, couleur, chez nos modernes, c'est très bien :

Le secret de la forme, apprends-le des anciens !

C'est aux anciens qu'il l'a demandé, et c'est d'eux, en partie, qu'il l'a reçu. Il avait quarante ans, lorsqu'il se remit à l'étude des maîtres de l'antiquité. Homère et Sophocle furent ses dieux. Le culte qu'il leur voua n'est-il pas comme une réhabilitation de celui que j'ai défini : un « raté de génie ? » Pour se pencher sur ces sources royales et pour s'y désaltérer, comme Leuthold le fit après tant de faux pas et de chutes, il fallait qu'il y eût quelque chose en lui. Mais

Il est venu trop tard dans un monde trop *grand*.

Leuthold est déjà courbé et brisé. Du moins se ressaisit-il un instant. Et nous avons *Penthésilée*, une épopée un peu tendue, un peu glacée, mais que le souffle d'Homère traverse par endroits. La reine des Amazones, la fille d'Arès et d'Otréra, vole au secours d'Ilion. Elle est tuée par Achille, à la suite d'un glorieux combat. Et, quand le héros lui enlève ses armes et s'agenouille auprès d'elle, tant de beauté le trouble au point qu'il ne peut se consoler d'avoir été si cruellement vainqueur. Les lamentations d'Achille sur le cadavre de Penthésilée sont d'un art très sobre et très noble, comme aussi tout le dernier chant du poème. Mais les Troyens ont perdu leur suprême espoir. Le bûcher a consumé l'éblouissante et intrépide guerrière ; le soir tombe,

Et le peuple, frappé d'un noir pressentiment,

Se disperse... La voix tragique de Cassandre,

Dont on riait, se fait entendre

Dans la nuit, et la ville en frémit sourdement.

Quelle eût été la valeur d'*Hannibal*, un « cycle de rapsodies » que Leuthold n'a point terminé ? Il est difficile de le dire. Plus même que dans *Penthésilée*, il semble bien qu'ici le poète se soit effacé devant le rhétoricien. Leuthold n'est qu'un lyrique, dont la forme éclatante dissimule ce que l'imagination a de borné et de superficiel, la sensibilité. On ne donne que ce qu'on a, ou, plutôt, que ce qu'on est. Il n'atteint à la vraie poésie que dans les moments d'humble souffrance, où, jetant un regard désolé sur le passé, un regard d'effroi vers l'avenir, il laisse tomber les larmes de son *Ave Maria* et se plonge

Dans le calme Océan de la Mélancolie.

Il n'en a pas moins une place dans toutes les histoires de la littérature allemande. Et je ne puis me défendre de penser à ceux des nôtres que je préfère à Leuthold pour l'originalité de l'accent ou la force de l'inspiration, un Henri Warnery, un Louis Duchosal, et qui ne sont pas même des noms dans les histoires de la littérature française !

VIRGILE ROSSEL.



LA LAIDE LOUISE

—◆—
ROMAN
—◆—

SECONDE PARTIE¹

De ce jour commença pour elle le vrai sentiment de la souffrance des autres, une longue initiation, et l'abandon de soi pour les autres, son vrai apprentissage, un long, long temps. Elle sortait peu de l'hôpital, ayant un seul jour de libre par semaine, et encore ne savait-elle où l'employer. Elle alla quelquefois à des fêtes ; sans doute à cause de sa laideur personne ne faisait attention à elle. Mais il y avait l'horaire journalier, la levée de bonne heure, sauf quand on a été de garde, les nettoyages, les premiers soins, la visite du médecin avec les étudiants, les pansements, le dîner, les visites de l'interne, une quantité de choses à apprendre, le souper, la soirée. L'été était venu, et les longues journées ; les soirs étaient beaux ; les fenêtres restaient ouvertes ; quand on passait devant et qu'on avait un moment pour s'y appuyer des genoux fatigués, on voyait le lac doré et la campagne là-bas jusqu'au Jura avec ses creux un peu bleuissants et ses crêtes couronnées de sapins comme

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'avril.

des aigrettes sombres, et les villages. Mais ce n'était qu'une vision, une vision du dehors, une sorte de promesse ; pour le moment sa vie était au dedans de ce grand bâtiment plein de souffrance, et elle se penchait avec un intérêt passionné sur ce mystère de la souffrance. Elle avait été transférée pour quelque temps dans une salle d'adultes, de femmes, où une aide avait manqué. Elles arrivaient, ces malades, jetées là par quelque remous trop violent de cette vie du dehors, la misère, les luttes, les chagrins, les rongements, tous les maux de l'esprit qui aboutissent à la maladie du corps comme à une crise qui doit amener ou la détente ou la fin. Ah, les étranges confidences qu'elle écouta tout en donnant ses soins ! Elles arrivaient, ces femmes, de ce dehors, agitées d'inquiétudes, ou hagardes de fièvre, ou prostrées de longues souffrances, et le repos de l'hôpital les prenait, souvent un abattement plus complet, et de jour en jour Louise suivait en elles le niveau de la vie qui baissait, flottait, puis se relevait lentement, ou bien baissait encore, et le besoin de s'endormir qui prenait les corps dans lesquels la vie était épuisée définitivement ou dans lesquels elle était par quelque coup irrémédiablement atteinte. Alors se développa en elle le sens du dévouement.

Alors elle admira les gardes et les diaconesses qu'elle voyait autour d'elle ; alors grandit son respect pour les médecins, si habiles à découvrir les maux, si puissants à arrêter, à suspendre la souffrance. A mesure qu'elle-même apprenait son humble métier, elle s'émerveillait de leur savoir, et elle repensait avec une admiration plus fervente et aussi plus inquiète au Dr Reymond. Elle se rappelait le regard dont il l'avait encouragée et qui était pour elle comme un viatique qu'elle gardait au plus pro-

fond d'elle-même ; voilà, quand elle se sentait lasse ou découragée, elle rappelait devant elle la figure du jeune docteur, ses yeux bruns tachetés de roux et le regard que ces yeux lui avaient lancé, et elle y trouvait une nouvelle force.

Hauts et bas, la vie va ainsi, on refait les expériences qu'on a déjà faites, mais on y prête moins d'attention, et puis soudain vient une expérience nouvelle, et comme si on était arrivé sur un sommet plus haut, on découvre tout à coup de nouveaux espaces de la vie. Ainsi, une fois, dans un moment de tristesse, elle se laissa aller à faire à sœur Hélène, pour qui elle s'était prise d'une grande affection, une sorte de récit de sa vie ; elle lui dit non pas tout, parce qu'on ne dit jamais tout, pas même à soi-même, mais beaucoup de choses, et tout à coup la regardant en face, assises l'une devant l'autre comme elles étaient, elle dit : « N'est-ce pas que c'est le plus grand malheur d'avoir perdu sa mère ? » Sœur Hélène dit : « Sans doute c'est un grand malheur. » Louise eut un élan, elle dit : « Vous avez perdu aussi la vôtre ? » Sœur Hélène dit : « Non, j'ai toujours ma mère ; » mais ses yeux devinrent noirs et elle regarda de côté, et Louise fut tellement saisie qu'elle ne sut plus que dire, et pour rompre le silence, voyant le petit bout de ruban bleu qui était cousu au bord de sa robe, elle demanda : « Est-ce que vous avez signé pour longtemps ? » Elle répondit avec une sourde violence inattendue : « Pour toute la vie. » Et Louise comprit qu'il y avait un rapport entre ces deux réponses, et sans oser plus insister elle s'effraya de ce qu'elle devinait. A la fin elle demanda : « Dans la maison de diaconesses dont vous êtes, pour combien de temps est-ce qu'on s'engage ? » Alors elle répondit, ayant déjà retrouvé sa douceur : « On peut toujours s'en aller

pour se marier ; mais bien peu le font. » « Et vous ?... »
« Moi, je soignerai des malades toute ma vie... sans doute », ajouta-t-elle en voyant l'impression que cela faisait à Louise. Elle reprit : « Ce n'est rien de soigner des malades ordinaires ; mais j'ai été pendant six ans à la prison ; nous étions deux pour surveiller le travail des femmes et soigner les malades ; on est obligée de garder le silence avec les détenues ; d'abord cela est dur, puis nous finissions par ne plus parler même entre nous. Et ce n'est pas là encore le plus dur, mais la compagnie de ces femmes est terriblement déprimante. Il faut de certaines natures pour supporter cela. » Il y eut comme un vertige dans l'esprit de Louise. La voix lente de la sœur reprit : « Mais on voit pourtant quelquefois qu'on fait du bien ; on est quand même payée. » Ainsi, avec son esprit posé et réfléchi, habitué à tenir des comptes avec la vie, en donnant tout elle trouvait encore que ces comptes se réglaient en sa faveur. Louise pâlit et la regarda avec une sorte d'effroi. Et elle repensa à ce que disait son père : la vie est dure !

Et puis il y eut une mort. Non pas qu'elle n'eût pas déjà vu mourir, et d'abord son père, mais elle était alors si peu consciente d'elle-même, puis d'autres morts déjà à l'hôpital ; mais celle-ci, sans qu'elle sût bien pourquoi, ce fut pour elle comme une chose entièrement nouvelle.

C'était une femme d'environ trente-cinq ans nommée Eugénie Prélaz ; elle avait une maladie d'estomac arrivée au dernier période quand on l'amena à l'hôpital, mais qui entre les crises lui laissait des moments de répit. Et tout de suite il y eut entre Louise et elle de la sympathie. Sous un masque affreusement amaigri et accentué

et d'une blancheur de papier on pouvait voir qu'elle avait été belle, même peut-être très belle ; elle avait le front haut (mais ses cheveux de malade tirés en arrière l'agrandissaient encore et trop), le nez un peu arqué, des lèvres fortes, admirablement dessinées et qui s'ouvraient sur des dents superbes ; le menton, avant d'être devenu pointu, devait avoir été rond et plein ; et tout ce bas du visage d'ailleurs fort et lourd. Dès la première fois qu'elle s'approcha de son lit, elle regarda Louise avec de grands yeux intelligents et qui semblaient la comprendre. Alors Louise aussi eut envie de la comprendre. Et il y eut d'abord entre elles de légers signes ; quand Louise occupée à un autre lit levait la tête, elle voyait ces yeux secs fixés sur elle, et elle leur faisait un rapide sourire ; puis dans des heures de l'après-midi, où il y a comme une accalmie à la fois de besogne et de souffrance, elle vint s'asseoir des moments près de cette femme qui l'attirait, sans doute par une mystérieuse loi de ressemblance. Et tout de suite elles s'entretinrent l'une de l'autre.

Il y eut probablement dans ses confidences la hâte de ceux qui sentent que le temps va leur manquer, il y eut une sorte d'effort de revanche dernière sur la vie qui l'ayant blessée maintenant la fuyait. On ne meurt pas tout entier quand on s'est une fois librement épanché dans un autre cœur.

— J'étais comme vous quand j'avais votre âge, oh oui, mon Dieu, j'avais une nature ardente et impatiente, — et à présent encore vous voyez comme je m'impatiente d'être malade ; mais je serai bientôt guérie, n'est-ce pas?... C'est à dix-huit ans que j'ai rencontré mon mari ; je n'ai jamais aimé que lui ; voyez-vous, je l'ai terriblement aimé.... Alors j'étais belle ; on ne dirait pas à présent....

je sais, je ne me fais pas d'illusion ; il y a longtemps que je ne suis plus belle ; il me l'a bien dit, allez !... C'est mon mari que je veux dire. Il me dit souvent : « Tu es une mère de famille, tu as vingt-huit ans, » ou : « Tu as trente ans, tu es fanée, tu es passée.... » Oui, voilà dix ans qu'il me le dit !... C'est sûr, quand on a dû travailler comme j'ai fait, tout en nourrissant et en élevant trois enfants ! Et les soucis ! Parce qu'il faut vous dire que mon mari est voiturier ; c'est un métier qui retombe beaucoup sur la femme, à cause des hommes à nourrir, et puis de tout. Il était simple charretier d'abord, mais il avait de l'ambition.... Oh, j'aurais pu, faite comme j'étais, épouser qui j'aurais voulu ; mais c'était celui-là qu'il me fallait, celui-là et point d'autre.... Et je lui ai plu parce que j'étais jolie.... Qu'est-ce que vous avez ?

Louise dit :

— Il faut que j'aille voir pourquoi M^{me} Dupraz se plaint tant.

— Ah, les premières années nous avons été bien heureux ! Nous allions nous promener ensemble ; nous étions fiers l'un de l'autre.... Mais quand même, déjà alors.... Vous savez, il y a des hommes pour qui une femme, ce n'est qu'un passe-temps, et puis j'étais tellement jeune quand je me suis mariée ; peut-être que je n'ai pas su.... Et puis sont venus les enfants, tout de suite, et les soucis du métier ; le métier c'est la vie d'un homme.... Je l'y ai pourtant bien aidé.... Les hommes, eux, sont occupés par des choses ; mais nous, nous aimons toujours, nous avons besoin d'amour, n'est-ce pas, et si on ne nous en donne pas, nous mourons. Mais ça fait mal de mourir.

Il y avait ainsi des coupures ; Louise se levait parce qu'elle la voyait fatiguée ou parce qu'elle avait à faire ailleurs ; mais Eugénie Prélaz disait : « Vous reviendrez,

n'est-ce pas ? » Et elle avait des crises qui la faisaient affreusement souffrir. Elle reprenait un autre jour : elle voulait reprendre ; il semblait que ça lui fît du bien :

— Au moins ne croyez pas que mon mari ne soit pas bon ; au contraire, il est bon ; je ne me plains pas de lui ; c'est la vie qui est ainsi. Mais c'est un homme, voyez-vous, pour qui une femme c'est une jeune et jolie femme : il y en a beaucoup ainsi, vous savez.... Est-ce qu'il m'a jamais trompée, je ne sais pas ; peut-être que non, parce qu'il est bon au fond et puis il pense trop à son métier ; mais j'aurais presque mieux aimé s'il m'avait trompée ; — vous ne pouvez pas comprendre ça — et si après il m'était revenu ; mais ainsi !...

Louise dit :

— Reposez-vous ; bientôt vous irez mieux, et tout s'arrangera.

En effet elle ne comprenait pas très bien ; mais elle était troublée jusqu'au fond par ce cœur ardent pareil au sien et qui s'était consumé à sa propre flamme. Et de nouveau M^{me} Prélaz tournait vers elle son visage tout coupé de minces rides, et ses yeux séchés par le mal, mais qui jetaient encore des lueurs comme un briquet qu'on bat :

— J'avais tant espéré, tant attendu de la vie ! Prenez garde, n'attendez pas trop ! C'est ma faute, ma seule faute ! Lui, il n'y pouvait rien. Pourquoi est-ce que mes enfants ne m'ont pas remplacé tout ?... Mais je me suis trop tourmentée, et pour eux aussi ; nous avons eu des temps durs ; les affaires n'allaient pas ; et encore maintenant elles ne vont pas bien. Je me suis usée ; et maintenant voilà où j'en suis !....

Louise lui parlait doucement ; M^{me} Prélaz disait : « Vous me faites du bien » ; puis elle secouait la tête,

elle reprenait : « Je n'ai plus de forces à présent, je n'ai plus qu'à m'en aller. »

Elle fut un peu mieux pourtant pendant quelques jours, puis elle alla plus mal. Le dimanche son mari vint la voir, avec trois garçons ; Louise de loin ou en passant jetait un coup d'œil vers le lit : l'homme était gentil ; impossible de voir s'il comprenait, s'il était réellement inquiet, impossible de savoir ce qu'il pensait ; et elle aussi, la malade, elle avait l'air de chercher à savoir, à deviner, à percer cet homme qui était son mari et qui lui restait fermé ; puis la fatigue vint vite et elle y renonça, se renversant sur son oreiller. Il partit avec des paroles d'encouragement et d'espoir. Les enfants, quoiqu'ils fussent déjà grands, avaient l'air perdus en eux-mêmes, distraits, gênés. A peine s'ils l'embrassèrent.

Elle alla encore plus mal, elle ne pouvait plus rien prendre ; alors elle oublia tout le reste ; elle disait à Louise : « Je veux vivre ; voyez-vous, c'est seulement à présent que je comprends la vie, que je comprends le prix de la vie. Je serais si heureuse de vivre ! Avec du repos et de la tranquillité, n'est-ce pas, je peux vivre ? Je ferai tout ce qu'il faudra pour cela, je serai sage, je ne me tourmenterai plus, je ne penserai plus à rien ; mais je veux vivre, je veux vivre.... »

Ce fut ainsi qu'elle mourut. Quand le mari vint, Louise vit que les muscles de sa mâchoire inférieure se contractaient d'une façon terrible ; mais il resta maître de lui tout le temps.

L'automne était venu, l'arrière-automne ; dans la grande fenêtre au bout du corridor on voyait des couchants rouges ; une espèce d'engourdissement s'emparait de Louise ; elle était presque sans communication avec

le dehors ; elle savait qu'Adolphe et Fanny étaient mariés depuis longtemps ; elle se disait que ça lui était indifférent, mais cette pensée, toutes les fois qu'elle se présentait, elle la repoussait violemment de son esprit. Du D^r Reymond point de nouvelles ; mais à lui elle pensait souvent, et c'était une pensée bienfaisante. Ainsi les jours passaient dans une grande monotonie ; nos sentiments, nos sensations même ne se font que par comparaison et par contrastes ; pauvres êtres que nous sommes, étrangement adaptables ; nous vivrions sans en souffrir sous une cloche de verre, dans six pieds carrés au milieu de la nuit (comme font du reste les Esquimaux) ; certains instincts, certains organes seulement s'atrophient, voilà tout !

De comparaison, Louise n'en avait aucune, dans le monde fermé où elle vivait ; et du reste les jours reclus de l'hiver sont favorables à cet engourdissement. Elle ne suivait les heures de la journée que sur ses malades : les heures froides et mornes du matin où la fièvre tombe, où l'on sent une immense lassitude, où les figures sont grises comme de la cendre, où meurent ceux qui meurent de faiblesse et d'épuisement, dans le gris aussi de l'aube ; les heures de midi où vient un peu d'appétit et de revie, et, ayant mangé, pendant quelques heures ils se trouvent mieux ; puis quatre heures, cinq heures où le malaise reprend et l'inquiétude, où les yeux s'allument et les pommettes se marquent de rouge, où les corps se tournent et se retournent dans les lits, tandis que monte la fièvre ; et les soirées agitées, où les malades demandent à boire et gémissent en parlant tout haut, et sortent leurs bras de leur lit, qu'il faut y remettre, jusqu'à ce que viennent les lourds sommeils coupés

de réveils et de rêves. Mais au milieu de tout cela, quand Louise repensait à l'hiver d'avant, pour rien au monde elle n'aurait voulu y revenir.

Seulement vers le printemps une lassitude elle aussi la surprit sans qu'elle s'en doutât bien elle-même ; vers le soir ses pas traînaient sur le plancher ; son teint avait beaucoup pâli. Ce fut alors qu'un jour, par un de ces matins éclatants de printemps où il semble que tout soit de verre, comme elle traversait le grand corridor, elle vit venir de loin avec le chef de clinique une personne noire quand toutes celles de l'hôpital sont blanches, et elle n'eut besoin que d'un coup d'œil pour la reconnaître. Elle resta sur place, devenue rouge. Le Dr Reymond s'avança en lui tendant la main avec un gentil sourire ; elle s'était remise un peu de son saisissement. Ils causèrent comme on cause entre gens du métier ; il la félicita ; elle comprit qu'on était content d'elle ; elle tenait à la main un verre avec une potion ; il sourit encore en lui tendant de nouveau la main ; en partant il lui dit : « Il ne vous manque plus que les contagieux. » Elle entra vite dans sa salle ; ce n'est que plus tard qu'on repense à ces événements qui sont si rapides sur le moment et qu'on en distille l'essence pour la conserver ; elle était comme réchauffée, avec pourtant un peu de désappointement. Le soir, le lendemain, elle se demanda pourquoi, et comme elle ne trouva pas (à moins que ce fût qu'elle n'avait pas retrouvé son regard), elle s'efforça d'effacer cette impression pour ne garder que le réconfort. Elle revit le sourire, l'air heureux qu'il avait ; elle l'admira avec ferveur, elle eut un nouvel élan en avant, une foi restaurée.

L'été vint, très chaud. Il y eut un soir du mois de juillet : toutes les fenêtres des salles étaient ouvertes ;

dès dix heures, le matin, de grosses tours de nuages étaient montées sur l'horizon, de tous côtés, qu'on se mit à une fenêtre ou à une autre, comme l'enceinte d'une ville de géants. Depuis quelques jours cette enceinte s'élevait ainsi ; puis le soir, après avoir été touchée par le couchant, elle s'évanouissait avec la nuit ; mais ce jour-là tout devint noir. Les malades se retournaient dans leur lit ; il régnait un jour blafard ; les objets, les maisons, les arbres, les gens n'avaient plus l'air réel, comme privés de vie, comme déjà des cadavres (oh, les malades à ce moment-là !) ; elle-même, Louise, écrasée, il lui semblait qu'elle fût morte. C'est que, les journées se succédant avec leur chaleur, il y a une séparation qui se fait par cette chaleur : ce qui est la force nerveuse de la terre se précipite dans deux pôles opposés et s'y accumule ; la tension arrive à l'extrême, et tout souffre, la circulation de la vie étant comme suspendue.

Il y eut d'abord des lueurs, comme des coups de fusil tirés d'un côté et de l'autre, puis de grands éclairs agités comme des banderoles sur le haut de cette forteresse, et de longs roulements de tambours ; puis il y eut comme des jambes de feu qui posaient pied sur la terre ici et là, et semblaient marcher à grandes enjambées autour de l'horizon, et on sentait l'ébranlement de ces pas terribles dans la terre. Ce fut ainsi pendant deux heures, comme une bataille continue, comme un grondement ininterrompu de canons. Louise allait d'un malade à l'autre, s'accoudait un instant à la fenêtre. Les éclairs rouges lui faisaient du bien. L'orage donnait tout autour, avec violence, sur les Alpes, sur le Jura, sur les collines derrière la ville, partout sauf sur la ville, où l'air restait poussiéreux et sec. Puis les tonnerres devinrent lointains et rares, et les nuages furent de nouveaux blancs ; les choses

reprirent leurs bonnes couleurs, leurs couleurs de vie, et le soleil près de se coucher éclaira un ciel éparpillé comme l'herbe qu'on éparpille en faisant les foins.

Soudain il y eut un petit vent qui, de là où il avait donné, apporta la fraîcheur humide de l'orage ; c'est que l'hôpital est construit au-dessus de la ville, au bord de la campagne ; alors il y vint soudain des bouffées d'odeur de foins (parce qu'on devait les faire là-bas), et cette senteur de la verdure mouillée et de la terre mouillée. Louise l'aspirait de ses narines ouvertes, s'avancant à la fenêtre ; au-dessous d'elle les petits acacias en boule restaient blancs de poussière et la terre aride ; mais l'air frais de la pluie qui était tombée tout autour venait jusqu'à elle. Peut-être que sur la campagne des fermes brûlaient.

Elle se sentait détendue un peu, inassouvie pourtant ; les forces séparées aussi en elle ne se recomposaient pas bien ; en pensée elle voyait son village et la maison : l'eau s'égouttait des toits et des arbres ; tout semblait se reposer après cet ébranlement salutaire ; des pinsons chantaient ; l'air était épuré par la pluie, très transparent, et cette odeur de la terre mouillée reconnaissante montait de partout avec celle du foin dont on voyait les tas ronds alignés sur les grands prés. Et elle, elle restait en dehors de ce bienfait, isolée et aride comme cette terre sèche sous ses yeux !

Du temps passa encore, mais depuis lors elle pensait constamment à la campagne ; elle se décida à demander un congé ; pour la première fois, pour trois jours, elle retourna à la maison.

On la trouva changée ; elle avait la figure moins ronde et le teint moins rouge ; même on lui disait qu'elle était pâle ; elle portait une robe grise et un chapeau choisi

sans soin et sans goût ; plusieurs la plaisantèrent, l'appelèrent la sœur de charité, la salutiste. Et elle-même elle se sentait double en effet : la femme qui venait de vivre toutes ces choses, la garde-malade déjà expérimentée, et puis la Louise d'autrefois qui revenait vite. Et celle-là bientôt elle se retrouva comme si elle n'avait jamais quitté le village, comme si ces deux ans n'avaient pas existé, inutiles et perdus.

Ténacité de l'instinct et de nos premières impressions ! Elle errait dans la maison et autour de la maison, désolée de n'avoir rien à faire. Elle alla voir les vaches et le cheval, les cochons et les poules, elle examina le jardin potager dans son enclos, chaque carré l'un après l'autre, et les arbres du verger ; c'était une bonne année, les branches pliaient sous les pommes et les poires qu'on allait cueillir et on avait mis partout des supports ; on labourait, et la terre retournée apparaissait brune ; il y avait des vaches en champs, comme elle les avait autrefois gardées ; il y avait des feux dont la fumée âcre traînait ; elle ne savait pas que devenir.

Vers le soir elle se glissa le long de ce chemin bordé de haies où elle s'était sauvée un jour en pleurant et en criant de détresse ; elle alla de nouveau jusqu'au bois ; était-elle plus avancée qu'alors ? Les choses qui menaçaient étaient révolues, voilà tout ; cependant quelque chose lui disait que c'était bien qu'il en fût ainsi, que c'est bien qu'arrive ce qui doit arriver ; mais elle ne comprenait qu'à moitié. De loin et l'ayant épié parce qu'elle connaissait les champs qui étaient à lui, elle vit, cachée derrière des buissons, Adolphe qui rentrait de labourer. Il était grand et bien découplé, conduisant son attelage ; son cœur se serra comme elle n'aurait jamais cru, à l'étouffer. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût

disparu entre les maisons du village, qui était brun, tassé dans l'obscurité grandissante, familial et heureux avec ses cheminées fumantes, et cette fumée bleue qui se répandait dans le soir. Un feu flambant soudain rougeoya dans l'air brun. Les vaches aussi rentraient avec leurs sonnailles et des claquements de fouet des petits bergers et des appels de voix. Toutes les vies se réfugiaient comme dans les bras qui se refermaient sur elles d'une mère. Puissance des choses qu'on aime ! Si on pouvait les oublier !... Mais non, jamais, jamais les oublier, ou c'est soi-même qu'on oublie ! Alors à quoi bon tous ces efforts qu'elle avait faits ? Pourquoi ne pas se laisser aller ? Elle sentait une division, une incertitude, une contradiction avec elle-même ; pourtant, sans qu'elle s'en rendît bien compte, une gravité nouvelle ; maintenant qu'elle avait beaucoup vu souffrir, vaguement elle entrevoyait cette commune destinée de souffrance dans laquelle tous se rejoignent. Mais ce n'est pas là la joie, si c'est une moins âcre amertume. Et il faut la joie ! Elle était comme brisée. A quoi servent-ils vraiment ces moments d'exaltation, sinon à nous laisser plus défaits encore qu'avant ?

Elle rentra à la maison ; Marius et Augustine, quand même ils avaient deux enfants, avaient-ils l'air très heureux ? Elle ne vit pas Fanny qui attendait aussi un bébé ; elle vit peu de monde. Mais il lui fallut faire un grand effort, il lui fallut se rappeler vivement la figure du Dr Reymond pour repartir sans trop de peine.

En rentrant elle demanda à être placée dans les services de contagieux.

Elle alla habiter un des pavillons de l'isolement ; la vie y est encore plus sévère ; du reste elle avançait vers le terme de son apprentissage et cette fin la préoccu-

paît, toujours divisée contre elle-même : qu'allait-elle faire alors, qu'allait-elle devenir ?

Cette inquiétude et le printemps qui fut hâtif cette année ramenèrent des langueurs et de l'énervement. Elle en était là, quand un matin, causant avec le chef de clinique qu'elle avait rencontré au coin du bâtiment des autopsies, devant un poirier en espalier qui déjà était en fleurs, elle apprit le mariage du D^r Reymond. C'était bien naturel ! Elle le dit au D^r Ducret :

— C'était bien le moment ; surtout à la campagne un docteur ne peut pas rester sans se marier. Puis elle ajouta : Regardez ce poirier, monsieur le docteur, ce qu'il est beau !

Ils causèrent encore un moment ; il dit :

— Vous avez bientôt fini ici ; qu'allez-vous faire ?

Elle dit :

— Je ne sais pas encore.

Et le soir, quand elle s'interrogea elle-même, elle se répéta que c'était bien naturel qu'il se mariât ; mais à partir de ce moment elle n'eut plus le même goût à ses malades, à vrai dire plus de goût à rien. Sa vie, elle l'aurait donnée pour deux sous !

C'est alors qu'il y eut sœur Hélène. Elle ne la voyait pas souvent à cause de l'isolement des contagieux, mais dès qu'elle pouvait, elle allait passer une demi-heure, une heure avec elle, et ce que la sœur lui avait dit, elle y repensait ensuite dans ses moments de loisir. Les amis ont ainsi d'autant plus d'influence quelquefois, quand on ne les voit pas à toute heure. Rien n'intervenait dans l'admiration toujours plus grande qu'elle ressentait pour cette femme paisible et forte, toujours égale à elle-même ; elle se faisait toute petite devant elle ; elle recevait ses paroles comme une sorte de manne d'en

haut dont elle tâchait de se nourrir. Elle s'efforçait de penser comme elle et d'agir comme elle ; elle priait comme elle, et ce fut elle-même qui en parla la première, de l'idée de se faire diaconesse comme elle.

Sœur Hélène l'y encouragea avec une retenue qui avait une force plus grande. Abdiquer, s'en remettre de soi-même, de la direction de sa vie, de tout, à un autre, quel soulagement et quelle douceur ! Pourtant quelque chose résistait en Louise, elle ne savait pas bien quoi, qu'elle tâcha de surmonter. Elle réfléchissait : quel avenir l'attendait ? Que lui restait-il à espérer dans ce qu'elle continuait d'appeler *sa* vie ? Il fallait pourtant qu'elle se décidât ; le terme approchait où elle devrait quitter l'hôpital, pour aller où ? La vie arrivait à une de ces crises qui décident de tout le reste. Elle tournait et retournait ces choses dans son esprit ; sa raison était convaincue ; elle pria, et sa volonté aussi fut pliée.

Alors elles s'entendirent toutes deux, sœur Hélène et elle, pour avoir un jour de congé ensemble qu'elles iraient passer à la maison des diaconesses et pendant lequel Louise parlerait au directeur ; tout était décidé. Mais la vie encore une fois vint à la rescousse. La veille du jour où elles devaient aller là-bas, Louise tomba malade, si gravement qu'elle faillit mourir.

Ces luttes qu'elle avait soutenues contre elle-même, ce grand découragement de tout avait usé sa résistance ; ainsi la vie, quand nous la trahissons, nous ressaisit violemment jusqu'à nous jeter devant la mort s'il faut, pour nous ramener si possible encore à elle. Depuis des jours elle n'était pas bien ; mais avec cette indifférence à soi-même qui est déjà un signe, elle n'y faisait pas attention ; seulement à la fin, ce matin même du jour où elles avaient congé, quand elle voulut se lever, elle ne put

pas. Sa camarade du pavillon, s'approchant de son lit, lui vit une figure enflammée de fièvre, et quand le docteur vint, le diagnostic fut facile : elle avait pris la diphthérie des malades qu'elle soignait, et elle l'avait déjà avancée, comme il peut arriver avec cette maladie qui ne fait pas mal.

Elle fut très malade, tout de suite dans le délire. On la soigna comme les médecins se soignent entre eux, quand ils s'estiment, avec dévouement et avec hardiesse ; pendant des jours et des nuits on ne la quitta pas, on ne voulait pas la laisser à la mort ; et peut-être que si on ne l'eût pas aimée, en effet, comme on l'aimait à cause de sa vaillance, elle n'en eût pas réchappé. Parce que encore toujours tout se retrouve.

Quand elle fut mieux, ce fut comme si un enchantement auquel elle avait été en proie se fût évanoui. Il semblait que cette maladie dût la livrer davantage à ses idées de renoncement et d'abdication ; ce fut le contraire qui arriva. Dans le grand affaiblissement où elle se trouvait, la raison et la volonté (cette espèce de volonté, si vaine, ou plutôt si dangereuse, qui n'est qu'une contraction) étaient comme ébrisées ; en elle maintenant, détendue, il ne restait que sa sensibilité. Couchée à plat dans son lit, elle revoyait certains moments de sa vie : le jour où dans son tourment affolé elle avait été prise dans l'orage et rafraîchie par l'averse, le jour où elle avait crié de bonheur perdu devant le soir, le jour plus récent où, retournée à la maison, elle avait regardé le village et les arbres et les champs s'ensevelir doucement dans la nuit. Voilà, c'est à cela peut-être que servent ces moments d'exaltation qui d'abord semblent si vains : ils nous montrent ce que nous aimons et ce que nous espérons de la vie ; ce sont comme de hauts jalons que nous

plantons en avant sur ce qui doit être notre route pour nous la faire plus tard reconnaître.

Elle ne pensait qu'à la maison ; dès qu'elle fut assez bien, elle voulut y aller.

Les convalescences sont une sorte de recommencement, de nouvelle naissance ; on regarde le monde comme s'il était tout neuf ; on regarde les gens comme si on ne les avait jamais connus. Ce monde était un monde de printemps, fleuri, feuillé de jeune vert ; des bords de bois clairs, de grandes pièces de blé d'un seul vert ; là-dessus des ciels clairs aussi, d'un bleu un peu pâle, avec des nuages blancs, légers. Les choses n'avaient pas encore d'épaisseur et de lourdeur, et il semblait aussi que rien ne dût peser sur les esprits et sur les cœurs, que la vie aussi fût légère. Il y avait des chants d'oiseaux et des chants de coqs. L'horloge de l'église frappait les heures, et à midi la cloche sonnait, longtemps et avec tranquillité. Les gens allaient et venaient des champs au village, se disant bonjour. Toutes les choses étaient comme en surface et sans profondeur. Assurément les gens étaient heureux, tout était bien dans le monde.

Et surtout le prix de la vie pour la vie, sans rien demander d'autre que de vivre, quand on est un peu faible encore, assise au soleil, qu'on regarde devant soi une fleur de narcisse ou de couronne impériale dans la plate-bande du jardin ou la branche couverte de boutons pâles du cognassier. Et le bonheur d'être chez soi, entourée des choses qui vous entouraient quand on était petite, et qui vous rassurent de nouveau maintenant qu'on a de nouveau une petite vie qui a besoin d'être rassurée. On écarte toutes les pensées, toutes les émotions qui ne sont pas douces ; la vie est bien simple : il n'y a qu'à se laisser aller à elle pour être heureuse. Avec les deux enfants

de sa belle-sœur qu'elle surveillait, à eux trois ils pouvaient passer une matinée, une après-midi entière à de petits amusements et à de petits mots de rien, qui lui suffisaient.

Une après-midi qu'elle était là justement, avec les enfants, assise sur le banc qui est contre la maison dans le jardin, mais par-dessus les carrés potagers et la barrière on voit la route qui commence là à devenir la rue du village, Fanny passa. Elle passa portant son bébé ; elle s'arrêta, s'approcha de la barrière ; Louise aussi s'approcha, elles se donnèrent la main. Fanny entra, s'assit un moment à côté d'elle, pendant que les enfants ensemble s'amusaient. Fanny causait, causait ; Louise ne l'écoutait qu'à moitié ; à présent, si elle avait pu, elle l'aurait bien renvoyée. Elle racontait comment elle avait arrangé chez elle, qu'elle avait fait un salon, meublé de meubles qu'elle avait achetés à la ville. Tout en causant elle s'agitait, relevant le petit, nettoyant ses mains avec son mouchoir :

— Voyons, Charly ; regarde comme tu es sale !

Puis tout de suite elle l'oubliait. Mais Louise, elle, le regardait. A la fin tout de même elle s'aperçut que Louise ne lui répondait pas ; elle dit :

— Mais je te fatigue ; viens Charly, allons-nous en !

Louise dit :

— Je suis encore faible ; excuse-moi.

Elle était toujours jolie, avec quelque chose d'un peu sec dans les traits, et cette agitation ! Louise voyait les gens comme d'un peu loin ; on les voit mieux peut-être ainsi. Son frère Marius et sa belle-sœur, quelles figures pincées et fermées ils avaient, et aussi l'un avec l'autre ! Et Jeanne, sa sœur, celle qui avait épousé Adrien Tavan, qu'est-ce qu'elle avait dans l'expression d'humilié, de

complaisant et de honteux, avec ses yeux qui regardaient toujours en bas ou de côté ? De presque belle qu'elle était, elle, voilà qu'elle était devenue presque laide à présent, tous ses traits épaissis et comme écrasés ! Edmond Crausaz, il s'était marié lui aussi ; sa femme était une grande noire ; ils habitaient presque en face, on le voyait passer avec un air de pauvre chien effrayé. Et une fois elle rencontra Adolphe !

Parce que se sentant tous les jours un peu plus forte, elle était allée jusqu'au bois par le chemin qui monte le long du ravin, bordé d'un côté par une grande haie sauvage. Les journées, à cette saison, sont jolies : il y a souvent un air vif et doux qui souffle en haut, dont vient un peu jusqu'à nous, et qui fait traverser le ciel à de petits nuages blancs qui sont comme des barques sur un grand lac bleu. Et à un tournant du chemin et de la haie, elle se trouva en face de lui, toute proche. Ils se dirent bonjour, ils se donnèrent la main, puis ils parlèrent un peu du beau temps, de la saison ; ils ne savaient pas trop ce qu'ils disaient ; il lui demanda si elle allait mieux ; il la regardait avec une sorte d'étonnement naïf ; il lui dit :

— On voit que vous avez vu bien des choses, Louise ; vous avez beaucoup changé.

Elle fut reprise par un de ses élans, elle dit :

— Vous, vous êtes toujours le même !

Et tout de suite elle eut honte et le quitta, continuant son chemin. Le même, et pourtant en lui aussi quelque chose de triste !

Ainsi il y avait comme un déchet dans toutes les vies, qu'elle sentait bien, et cela a une grande tristesse. Mais peut-être cela est-il inévitable et faut-il s'y résigner, sous peine sans cela de rester en dehors de tout, en dehors de la vie, comme elle était. Et en effet tous autour

d'elle ils avaient leur vie faite, leur vie close dont elle était exclue. Maintenant qu'elle allait mieux, son frère et sa belle-sœur lui lançaient des mots pour lui faire comprendre qu'elle devrait bien s'en aller. Elle se sentait repoussée de partout et cette tristesse, plus forte des forces qu'elle reprenait (ne se remettait-elle donc que pour se remettre à souffrir?), cette aigreur et cette amertume montaient en elle, toujours plus haut comme un flot qui s'élève.

La jalousie ! elle luttait contre elle ; mais qu'y faire ? Il faudrait changer tout, parce que c'est la maladie qui se met à ceux qui n'ont pas leur part dans la vie.

Juste alors vint l'abbaye, qui a lieu entre les travaux de printemps et ceux de l'été, à la porte des foins, comme on dit ; et en effet l'été venait, les foins montaient aux troncs des pommiers, ils se couvraient comme d'un voile d'épis violets qui ondulait sous le vent en petites vagues, et la campagne alors est très belle. Elle n'y avait pas pensé, à cette abbaye ; un beau jour elle vit qu'on dressait le pont de danse sur la place de fête qui est un large pré derrière l'auberge de commune. Et il y avait un grand garçon, un nommé Alfred Pilet, qu'elle ne connaissait guère, parce qu'il était plus jeune qu'elle ; il vivait avec sa mère qui était veuve et n'avait que lui d'enfant ; c'était des gens qui ne possédaient pas beaucoup de bien et lui n'avait pas non plus la réputation d'abattre beaucoup d'ouvrage ; mais toutes les fois qu'il passait devant Louise assise sur son banc, il la saluait gentiment. La veille de la fête il vint l'inviter à faire l'abbaye avec lui. Elle n'aurait pas cru qu'elle répondît oui ; mais ce fut pourtant oui qu'elle répondit.

Elle avait retrouvé sa robe blanche, qu'elle remit ; et quand elle arriva avec sa ceinture rouge vers les cinq

heures sur la place de fête pleine de monde, elle eut bien un peu de honte, parce que presque toutes les filles qui dansaient étaient plus jeunes qu'elle, mais elle secoua cette impression, et elle monta sur le pont de danse avec son cavalier. Il dansait très bien, et elle, elle avait toujours aimé danser ; ils dansèrent toutes les danses. Voilà comment on fait : entre les danses on va s'asseoir à de longues tables dressées là sous des pommiers, et on boit du vin ; même on soupe, d'une assiette de viande froide qu'on pose devant vous avec un gros morceau de pain. Il y a aussi un marchand de pain d'épice ; il y a un carrousel et un tir. C'était un jour chaud et un peu orageux, vu que chez nous il n'y a presque pas de jour chaud sans une menace d'orage. Très vite Louise eut la figure en flamme, à cause peut-être d'un peu de faiblesse encore qui lui restait, et de cette chaleur, et du vin et de la danse. Alfred Pilet offrit à sa danseuse des pains d'épice et à souper, et il savait parler aux filles. Quand la nuit vient on allume des lumières au-dessus du rond de danse, au-dessus des tables, au-dessus de la musique, bien entendu, qui est juchée dans une espèce de guérite de planches contre un gros arbre qui est là, et on l'entend, cette petite musique, sur toute la campagne qui devient silencieuse et obscure, et on voit les lumières comme de petits points jaunes, et par les chemins sombres, des fermes isolées, des villages voisins, des garçons et des filles se hâtent vers cette place éclairée et vers ce flon-flon, comme à certains jours aussi les insectes ou les papillons se réunissent attirés aussi par un bruit qu'ils font ou une lumière. Et autour de la place c'était en effet comme un bourdonnement.

Parce que ce sont ces heures du soir qui sont les plus attrayantes, et entre les danses, au lieu de s'asseoir tou-

jours aux tables, les couples vont se promener sous les arbres et par les chemins, jusque là où il fait tout à fait nuit. Comme sut très bien faire aussi Alfred Pilet avec Louise.

Louise, elle, ne savait plus très bien où elle était ; quand elle était assise à la table, elle regardait les arbres éclairés par-dessous et clairs sur le ciel sombre ; quand ils allaient dans le chemin, elle regardait la campagne noire et baignée de douceur et de parfums et le ciel noir où brillaient beaucoup d'étoiles ; il lui semblait qu'elle était revenue en arrière, qu'elle se retrouvait la Louise d'autrefois, que ces années qu'elle avait passées là-bas à l'hôpital étaient comme abolies. Elle riait, et aussi elle se laissait émouvoir, moins peut-être par la voix d'Alfred près de son oreille que par la voix qui parlait en elle et par la voix qui parlait dans cette soirée d'entre le printemps et l'été, habile à se faire écouter. Qui l'eût regardée alors, alors qu'elle passait sous la lumière en sortant de l'obscurité au bras de son amoureux ou qu'elle revenait de la danse, qui l'eût bien regardée, la laide Louise, peut-être l'eût-il trouvée belle, avec sa figure devenue ardente, avec ses yeux qui brillaient, avec je ne sais quoi de rejeté en arrière comme ses cheveux. Seulement peut-être la flamme n'était-elle que passagère ; et peut-être le plus durable de cette beauté venait-il de ces années qui semblaient oubliées : l'amaigrissement de la figure qui la rendait plus expressive, quelque chose quand même de grave dont le contraste précisément avec cette animation faisait l'attrait de sa physionomie. Et dans son cœur aussi, malgré tout, quelque chose de grave restait tassé, quelque chose de mal satisfait, de lourd et d'immobile, mais qu'elle sentait là. Alors quoi ? faut-il choisir entre deux choses qui sont contradictoires ?

Elle n'y pensait pas, du reste ; seulement combien de fois revint-elle plus vite du chemin d'ombre, entraînant son cavalier qui voulait la retenir ! Et quand elle dit soudain qu'à présent elle voulait rentrer, et qu'alors la raccompagnant, et sentant qu'il fallait enlever la position tout d'un coup, il se mit à lui parler impétueusement de mariage, pourquoi ne dit-elle pas oui elle aussi d'un coup ? Sa main tenait déjà la poignée de sa porte pour rentrer ; mais lui il tenait l'autre main et ne voulait pas la lâcher et il exigeait un oui sur l'heure ; mais elle hésitait, et ils étaient là parlant à voix basse, avec leurs vies suspendues à leurs lèvres. A la fin, ayant tourné sa clef dans la serrure, elle poussa brusquement la porte en disant :

— Demain, je vous répondrai, demain soir sous le noyer.

Le lendemain elle trouva une lettre du directeur de l'hôpital qui lui proposait une place, une place auprès d'une jeune fille qu'elle avait vue à l'hôpital quelquefois lorsqu'elle y était soignée dans une des chambres réservées aux malades riches ; il fallait répondre tout de suite parce qu'on avait une autre personne en vue, mais on la préférerait, elle, la malade ayant gardé de ses visites un bon souvenir. Louise se la rappelait bien aussi : une jeune fille attrayante, mais difficile d'humeur, malade du cœur, malade des nerfs, auprès de qui il devait être redoutable de vivre ; pourtant il y avait eu entre elles une sympathie.

Ainsi le choix lui était de nouveau offert ; ainsi elle refaisait encore une fois la même expérience qu'autrefois, mais avec plus de clarté et de violence, et sans l'appui d'autrefois, le regard du D^r Reymond ; sa vie semblait tourner ainsi dans un cercle qu'elle ne pouvait pas rompre.

Et justement l'envie de rompre ce cercle, de le rompre à tout prix, harcelait Louise dans cette heure de décision. Elle allait et venait dans son étroite chambre, n'osant pas se risquer dehors de peur de le rencontrer, et les pensées aussi dans l'étroit espace de son esprit allaient et venaient comme des vagues qui montent et descendent, et remontent venant frapper au même point. Elle sentait bien que si elle acceptait Alfred Pilet, ces années qu'elle venait de passer étaient inutiles et comme perdues, et non seulement ces années, mais les expériences qu'elle y avait faites, mais tout ce qui d'elle-même s'y était développé et approfondi comme un arbre qui pousse à la fois ses branches et ses racines, que tout cela serait du bois mort. Mais si elle le refusait, n'était-ce pas l'autre part d'elle-même qui allait périr pour toujours, la Louise du village, la fille ardente et drue, la fille d'amour qu'elle était ? Et à ce mot c'était comme si la vague, ayant frappé, lançait son écume qui montait autour d'elle et lui cachait tout le reste. Sauf Alfred Pilet, qui lui apparaissait avec sa fine moustache et sa figure mince et élégante, et le son de sa voix alors lui revenait ; elle avait beau se dire que tout ce qu'il avait dit n'était peut-être pas sincère et que c'était à son bien qu'il en voulait plutôt qu'à elle-même, qu'importe ! Et quand bien même c'eût été ainsi, quand même elle aurait vu noir sur blanc cette idée de lui, ça ne l'aurait pas arrêtée. Elle était dans cette situation où une femme peut voir clairement son malheur et s'y jeter, pareille à l'animal qui pour l'amour se précipite à la mort ; mais la Louise d'hier soir, la Louise enflammée et revêtue d'une beauté dont elle avait vaguement conscience, à celle-là elle ne pouvait pas renoncer, dût ce moment passer plus vite que le printemps, dût cette beauté comme une phosphorescence

ne briller que quelques heures. Oui, elle irait ce soir au noyer sous lequel ils s'étaient assis la veille et où elle lui avait donné rendez-vous, et elle continuerait de brûler de ce feu, même s'il devait la consumer !

D'un mouvement brusque elle prit du papier à lettre et elle commença à écrire au directeur de l'hôpital. Il faut mettre des mots à la suite les uns des autres ; il faut être attentive et faire en soi un silence. Dans ce silence elle entendit soudain s'élever les voix de son frère et de sa belle-sœur. Une porte devait être ouverte dans la maison, elle entendait ce qu'ils disaient. C'était des mots qu'on ne peut pas rapporter, des mots de mépris et de haine, et non pas dits avec violence et dans un emportement irréfléchi, mais dans une froide et sèche et violente clarté, Marius reprochant à Augustine comment elle l'avait pris au piège d'amour, et Augustine à Marius comment il s'y était laissé prendre sans l'aimer. Et c'était si épouvantable qu'au bout d'un moment Louise pleine d'horreur se glissa dehors, se sauvant pour ne plus entendre et, ne sachant où aller, s'alla cacher dans la grange, là même où elle s'était réfugiée le soir du retour d'Adolphe quand avait éclaté l'orage. Elle resta là, assise contre un tas de fascines, regardant fixement devant elle et se disant : « Est-ce possible, de telles horreurs ? qu'on en arrive étant mariés à faire de pareils mépris l'un de l'autre ? » Puis repensant à elle et à Alfred Pilet, une autre idée lui vint : « Est-ce que ce serait la même chose ? »

Elle vit sortir Marius, pareil à ce qu'il était toujours, comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire. « Serait-ce possible que j'aie en ce moment me jeter dans le même piège ? » Elle rentra dans sa chambre, et se mit résolument devant son miroir, décidée à se voir. Et se vit en effet. Se vit avec son nez rond et ses yeux ronds comme

des boules, écarquillés, et ses cheveux qui se dressaient sur son front comme deux gerbes d'épis roides, et se trouva laide à faire peur. Et se dit : « Non, ce n'est pas possible qu'il m'aime ! »

Et ce coup suffit, la rabattant vers une terrible humilité qui fit jaillir de ses yeux des larmes. Mais les ayant vivement essuyés, tout d'un élan elle sortit comme elle était, traversa le village sans regarder ni à droite ni à gauche, entra à la poste, prit un formulaire, écrivit l'adresse de l'hôpital et écrivit : « J'accepte. Louise Porchat. » La buraliste lui dit :

— Alors vous nous quittez de nouveau, mademoiselle Porchat ?

Louise dit :

— On m'offre une bonne place.

— Alors je comprends.

Elle revint à travers le village. Il y a toujours une tranquillité dans les décisions prises : on sent bien quand on suit sa destinée, et quand on la suit, si dure soit-elle, on est quand même heureux. Il y avait un joli soleil qui brillait, il y avait quand même dans ce beau temps comme une promesse.

Elle partit le jour même à deux heures, ayant dit à Marius qu'elle avait une bonne place, mais qu'il fallait qu'elle s'y rendît tout de suite. Et le soir, quand Alfred Pilet alla sous le noyer, elle était à l'hôpital où elle savait bien qu'on la coucherait, si on n'avait pas de place, sur un matelas dans la chambre de sœur Hélène.

Et ce qui vint alors, les années qui vinrent, peut-être n'est-il pas utile de les raconter en détail, parce que souvent pendant de longues années nous ne faisons que vivre les conséquences d'une rapide décision ; elles viennent une à une, avec cette logique implacable des évé-

nements qui fait sortir d'un acte tout ce qu'il renferme en puissance ; il faut les accepter. Il est vrai que c'est de cet au-jour-le-jour que la vie est faite, que c'est du courage avec lequel nous le vivons que se composent les forces avec lesquelles nous affronterons les nouvelles crises, inévitables ; si l'on faiblit dans ce quotidien, on faiblira dans la crise ; si l'on triomphe, on se trouvera, même peut-être presque sans le vouloir, aussi triompher. Louise avec sa saine nature, habituellement restait forte ; mais qui faiblissait, hélas, devant elle, c'était M^{lle} Amélie.

Il y avait quelque chose de terrible dans ce fléchissement d'une vie jeune. Grande et point maigre, des hanches, des bras, des épaules, — de ces yeux, rares chez nous, ouverts en amande, des yeux de gazelle, et une fleur brune sur la peau et des cheveux noirs et lisses (quel contraste elle faisait avec la rousse Louise !) ; mais quelque chose de tombant dans tous les membres, dans la taille, qui venait de ce que sous cette brillante apparence il y avait un défaut secret : une valvule du cœur qui fermait mal et viciait toute la vie de ce beau corps. D'où cela venait ? pourquoi ? pourquoi cette vie était-elle atteinte ainsi dans sa fleur ?... C'était une famille neuve, où les hérédités de races diverses s'étaient mêlées, favorisées par la vie moderne et par une grosse fortune. Déjà vers seize ans elle avait une constitution singulière ; à vingt ans cela s'aggrava ; dans certains moments elle devenait verte, bleue : des troubles nerveux s'y ajoutaient, qui venaient de son ardeur à vivre arrêtée sans cesse, net, au milieu de chaque élan, par le mal qui se manifestait de nouveau ; alors il fallait qu'elle restât des jours et des jours de suite étendue. On avait essayé d'un traitement nouveau à l'hôpital ; il n'avait point eu de résultat. Pourtant, avec une illusion qu'en-

tretenaient les médecins, elle se figurait toujours qu'elle était près de guérir, et les déceptions venant après les déceptions son énervement s'accroissait. Et sa mère était malade elle-même du chagrin qu'elle dissimulait à sa fille pour l'entretenir dans ce rêve de santé.

Louise se trouva entre elles deux (plus tard elle vit un frère de M^{lle} Amélie, qui était habituellement dans une maison de santé) et deux domestiques, au milieu de ce qui lui parut un grand luxe.

Ce luxe, jamais elle ne l'aima ; elle avait le sentiment d'y être fourvoyée, d'y être mal à sa place ; mais elle s'attacha vivement à ces deux femmes qui toujours plus s'appuyaient sur elle. Et alors il fallut bien être ferme et se tenir droite elle-même, et pour supporter ce poids jeter en quelque sorte à terre son propre chagrin. « Louise, dites-le moi franchement : n'est-ce pas que je vais mieux, n'est-ce pas, beaucoup mieux ? Le docteur m'a dit que j'allais être bientôt tout à fait guérie. Comme je vais être heureuse et m'amuser ! Louise, je vais pouvoir me marier ! Soignez bien ma pauvre maman, Louise ; vous savez que c'est pour elle que vous êtes ici. » Ou bien : « Louise, je vais plus mal, je vais beaucoup plus mal ; n'est-ce pas, je vais mourir ? » Et la mère alors, une petite dame brune et douce, avec de jolis yeux et une voix douce : « Louise, est-ce qu'elle est plus mal que la dernière fois ? Non, n'est-ce pas ? En tous cas ne lui dites rien, ne la laissez pas deviner. Ma pauvre fille !... Mais elle va aller mieux ; les médecins donnent bon espoir.... Hélas, hélas, j'ai déjà eu tant de chagrins, ma bonne Louise !... » Et M^{lle} Amélie disait : « Ne dites pas à maman que j'ai été plus mal cette nuit ; elle a déjà tant de souci ; pauvre mère, elle a eu tant de chagrins ! »

Et puis des plaintes, dans les moments de décourage-

ment, des plaintes horribles : « Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qu'il y a en moi qui est comme fêlé ?... Pourquoi est-ce ainsi, Louise ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi est-ce que les autres sont bien portantes et heureuses, et moi ainsi ? Vous, Louise, qui êtes robuste et forte ! Pourquoi est-ce que la vie est ainsi faite ? Oh, c'est injuste ; la vie est une iniquité atroce !... Dites, Louise, pourquoi est-ce ainsi ? » Elle ne savait pas que répondre (et personne à cela n'a su répondre) ; mais elle sentait bien qu'il ne faut pas se plaindre ainsi et qu'on ne fait qu'ajouter à son mal, et cela lui était une leçon, qu'il faut garder sa force pour accepter, et qu'alors seulement peut-être la main du destin paraît-elle s'appuyer moins lourde. Mais la pauvre M^{lle} Amélie ne comprenait pas cela ; elle regimbait contre cet aiguillon, ou pour autrement dire, cette flèche qui était plantée dans sa chair, elle y portait sans cesse la main et la retournait et, voulant l'arracher, l'enfonçait davantage et se faisait souffrir davantage au lieu de laisser s'endormir la blessure.

Et les espérances démesurées qu'elle nourrissait ! « Si seulement j'étais guérie, Louise, tout serait tellement beau, tout serait tellement heureux ! Il me semble que je monteraï jusqu'au ciel, de bonheur.... » Où cela devait la conduire, Louise sur ce chemin la suivit des yeux pas à pas.

Dès qu'elle se sentait un peu mieux, elle voulait aller à des soirées où elle jouait un rôle, comme si elle était une jeune fille bien portante. Et ce fut ainsi que de sa beauté qui était si grande, de ses yeux brillants comme des miroirs pour attirer les oiseaux, un jeune homme s'éprit follement, touché peut-être sans s'en rendre compte, par ce qu'il y avait d'émouvant en elle dans

cette lutte contre un mal caché. Du reste, dès qu'il commença, cet amour, elle alla mieux ; elle se jeta dans ce léger esquif de bonheur avec la hâte et l'enivrement de ceux qui sentent le temps court, et se laissa emporter.

Il vint à la maison ; c'était un grand et beau jeune homme, aux traits accentués, avec des cheveux un peu romantiques ; on lui cacha tout, ou du moins on lui laissa entendre que M^{lle} Amélie était seulement un peu délicate ; Louise passa pour la garde de la mère ; et comment cette mère qui voyait refleurir soudain sa fille aurait-elle eu le courage d'arrêter cette sève qui montait, en disant la vérité ? Et qui sait d'ailleurs, l'amour ne fait-il pas des miracles ? Il semblait en faire ; M^{lle} Amélie était très belle ; les mauvais moments, on parvenait à les cacher au jeune homme ; les fiançailles se firent. Et il y eut alors cela sous les yeux de Louise, cette fièvre d'amour qui la faisait pâlir (et ce qu'elle ne voyait ou n'entendait pas, M^{lle} Amélie le lui racontait ensuite comme à sa meilleure amie), et elle pouvait croire, en voyant comme ce cœur enivré battait bien, que l'imprudence triomphait dans le monde, et affolée par ce spectacle, se reprochait avec passion sa propre prudence comme une lâcheté et se disait : « Moi je me suis trahie moi-même ; alors ce qui m'arrive, c'est bien fait, parce qu'il faut s'abandonner ! »

Peu à peu sans doute le fiancé se rendit mieux compte de ce qu'il en était ; il fut impossible de lui dissimuler toujours sa fiancée pâlie et étendue, et elle-même, souffrait trop de cette dissimulation pour ne pas lui en dire davantage en tremblant ; mais il n'eut pas l'air de comprendre ou de s'alarmer. Parfois M^{lle} Amélie, le voyant ainsi, se faisait des reproches, et puis le vertige de bonheur la reprenait, et la situation restait la même.

Il arriva alors que ce frère qui était dans une maison de fous, et qui était atteint d'une de ces folies dites circulaires parce que les crises en reviennent à des époques à peu près régulières, séparées par des temps de lucidité, eut une de ces périodes de bien-être et revint à la maison. (Et de lui non plus on n'avait parlé au fiancé qu'en termes vagues, et il fallait bien une fois le lui montrer.) M^{lle} Amélie appréhendait affreusement ce retour, et fut beaucoup moins bien. Il vint ; c'était un garçon un peu gras et blême de teint ; il était intelligent, il parlait beaucoup de littérature, de musique, et il en parlait avec des vues assez originales ; il était gentil et paraissait être comme tout le monde, mais on ressentait en sa présence sans pouvoir se l'expliquer un étrange malaise, du moins Louise. Avec elle il fut poli et même prévenant ; le fiancé le vit plusieurs fois ; tout allait bien. Tout allait si bien que les fiancés un peu trop s'oubliaient ; par réaction peut-être contre l'angoisse qu'avait éprouvée M^{lle} Amélie, jamais ils n'avaient paru si heureux et si ardents qu'un soir qui était un soir du mois d'août. M^{lle} Amélie ne semblait plus qu'une fille un peu lasse, d'une lassitude qui ne faisait qu'ajouter un charme de plus à la volupté, une nonchalance de créole un peu accablée par l'ardeur de l'été, mais qui par moments jette des éclairs de vivacité et de libertinage, comme cette nuit d'août faisait jaillir de moment en moment de ces grandes lueurs couchées sur l'horizon qu'on nomme des éclairs de chaleur. Et puis l'obscurité revenue, on revoyait briller les étoiles. Tout le monde était dans le jardin de la villa, on était assis devant la véranda, madame, M. Albert, Louise ; mais les deux fiancés se levaient souvent et faisaient le tour du jardin, appuyés l'un sur l'autre, puis revenaient, ou bien allaient s'asseoir

sous une petite tonnelle de fil de fer légèrement garnie de plantes grimpantes qui était au bas du jardin. On distinguait alors leurs deux silhouettes qui se penchaient l'une vers l'autre ; puis ils tournaient de nouveau dans le jardin, mouchérons éphémères de cette nuit tiède. Louise était montée dans sa chambre ; mais Mme Morlot, avec sa bonté d'enfant irréfléchie, craignant qu'elle ne se fût retirée par discrétion, l'avait rappelée. La soirée s'écoula ainsi, pleine d'un bonheur un peu lourd, qui pesait sur tout le monde. Le fils adressa deux ou trois fois la parole à Louise d'un air légèrement exalté, avec une sorte de flamme du dedans et des mouvements des mains. Un peu avant minuit seulement le fiancé s'en alla ; M^{lle} Amélie gardait comme un reflet sur elle, une sorte de phosphorescence ; en montant elle dit à Louise :

— Je suis trop heureuse, je le sais bien.

Comment cela se fit qu'il la trouva seule dans le corridor, elle ne se l'expliqua jamais bien ; il fallait qu'il l'eût guettée. Soudain il fut devant elle, juste sous l'applique électrique, avec sa blême figure bouffie où la petite moustache noire faisait comme un accent circonflexe, et il lui prit la main et la retint. Et alors à voix sourde, avec douceur, avec une extrême raison apparente, expliquant les choses point par point, qu'il était malheureux et pas fou du tout, horriblement malheureux et qu'on ne comprenait pas ce qu'il y avait en lui, qui n'était qu'une infinie tendresse inemployée et un besoin d'être compris, voilà qu'il lui dit qu'il l'aimait passionnément :

— Vous êtes laide et moi je suis bizarre ; vous voyez que cela va ensemble ; vous ferez mon bonheur et moi le vôtre ; je vous épouserai, mais il faut que vous me répondiez tout de suite, parce que c'est une réponse qui décidera de ma vie et je la veux tout de suite....

Et il tenait toujours sa main, la serrant de plus en plus. Alors Louise d'abord dit :

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur ; laissez-moi aller....

Des mots comme cela, puis comme il ne la lâchait pas, répondit sur le ton qu'on prend avec un malade : « Demain ; nous verrons.... » et « Oui, oui, je veux bien.... » Mais il ne la lâcha pas pour cela (personne ne venait toujours) ; au contraire se rapprocha d'elle avec des yeux perçants, et disant :

— Vous voulez me tromper, je le vois bien.... Je sais, on m'a trompé assez souvent... Non ?... Alors venez tout de suite... pour que je sache que vous ne me trompez pas, pour que je sache que je suis heureux pour la vie, que vous avez pitié d'un malheureux, que c'est fini pour toujours de cette mélancolie ! »

Tout cela toujours à mi-voix, et sur le ton de la raison et de la douceur, avec une vibration grandissante, et il rapprochait encore davantage d'elle ses yeux implorants et enflammés. Et Louise, la tête en arrière, sentit une vague chaude qui montait dans sa poitrine ; alors comprenant que c'était le dernier moment, elle arracha la main qu'il tenait et de l'autre le repoussa, puis se jeta dans sa chambre et tourna la clef.

Il y eut un long silence dans la maison. Elle écoutait, le cœur battant ; décidément il n'y avait que ce silence, et une bonne qui monta se coucher. Et puis encore le silence. Que faisait-il dans sa chambre ? Assis, la tête entre les mains, ou peut-être simplement s'était-il couché ? Soudain un premier bruit retentit, comme d'un objet jeté à terre, et Louise se dressa debout ; puis aussitôt un fracas terrible. Alors elle n'hésita pas plus de deux secondes ; elle se dit : « Je suis une garde-malade ; »

elle tourna sa clef, s'élança dans le corridor, jusqu'à la porte derrière laquelle le bruit continuait, entremêlé de paroles confuses ; une seconde elle hésita de nouveau, puis ouvrit et le vit, au milieu de tous les objets de sa chambre jetés par terre, qui tenait à la main un tesson de faïence et cherchait à se déchirer la gorge obstinément. Il la vit, lui aussi, il s'arrêta et lui dit : « Vous voyez ce que vous avez fait ! » et il voulut s'y reprendre ; mais elle se jeta sur lui en lui saisissant le bras. Alors il y eut une lutte horrible, et elle ne dut plus seulement l'empêcher de se tuer, mais se défendre elle-même contre lui, et ce qu'il faisait et disait, on ne peut pas le raconter ; mais Louise appelait « Au secours ! » et elle était forte. Soudain elle vit à la porte qui était restée ouverte la figure devenue livide de M^{lle} Amélie et aussitôt après celle de sa mère ; elle cria, luttant toujours : « Allez-vous en ; appelez Marguerite ; allez-vous en ! » Enfin Marguerite, la cuisinière, et Ida arrivèrent à son aide et à elles trois elles purent le maîtriser sur son lit. Louise cria encore : « Téléphonez au docteur.... » On attendit ; il était maintenant dans une demi-prostration, se débattant seulement par moments et murmurant des mots incohérents : « Malheureux.... Laissez-moi... je ne fais point de mal.... » et Louise rassurait la mère à travers la porte fermée, lui disant de calmer M^{lle} Amélie, et quand le docteur à la fin arriva, elle alla, s'étant vite rajustée, auprès d'elle, et la trouva assise dans un fauteuil au salon, les yeux fixes, répétant seulement : « Oh quelle horreur, quelle horreur ! » Mme Morlot lui disait : « Ne t'effraie pas, Amélie, je t'en supplie.... Je t'en supplie, ne t'effraie pas !... » elle-même avec des yeux agrandis de terreur et d'inquiétude. Louise lui fit prendre un calmant en doublant la dose, la ramena à sa chambre, la

coucha. Et pendant ce temps un infirmier et une automobile vinrent au milieu de la nuit et emmenèrent le fou qui ne savait plus où il était.

Le lendemain, M^{lle} Amélie, à l'étonnement de sa mère, n'allait pas trop mal, sauf de temps à autre ces yeux fixes qui revenaient. Mais le surlendemain la réaction eut lieu, et pendant plusieurs jours elle fut très mal, plus mal qu'elle n'avait jamais été. Il devint bien difficile de cacher son état à son fiancé ; déjà du brusque départ du frère on lui avait donné une explication à demi transparente ; mais quoi qu'on lui dît, il continuait à ne pas avoir l'air de s'apercevoir de rien. Comprendait-il, ne comprenait-il pas ? et lorsqu'un jour, inévitablement il comprendrait, alors que ferait-il ? D'ailleurs pourquoi le mariage était-il ainsi toujours retardé ? Ces questions, qu'elle se posait sans cesse maintenant, torturaient M^{lle} Amélie. Elle n'osait pas parler de ces choses à sa mère, de peur de la tourmenter ; sa mère n'osait pas lui en parler de peur de l'inquiéter ; entre ces deux femmes qui se chérissaient, sur ce qui les touchait le plus au monde il y avait un pacte horrible de silence. Des journées entières, dans le tête-à-tête que rompait seulement Louise par moments, tandis que sa mère travaillait à un ouvrage, M^{lle} Amélie restait étendue sur sa chaise longue sans faire attention à rien, ne répondant que par une phrase vague aux paroles de sa mère, agitant éternellement au dedans d'elle les mêmes questions : « Suis-je malade ? à quel point suis-je malade ? Le sait-il ? à quel point le sait-il ? Que faut-il lui dire ? Alors que ferait-il ? » Voilà où on en arrive.

Savoir ! Quand on questionne, on ne vous répond pas. Et sa mère d'ailleurs que savait-elle ? Et Louise que savait-elle ? Et le médecin lui-même que savait-il de

certain ? Seulement il y a en nous un sens intérieur et l'animal touché à mort sent qu'il est touché à mort, et dans un coin caché va mourir ; mais nous, nous ne voulons pas écouter. Combien ne s'usa-t-elle pas dans ces affreuses inquiétudes ! Louise, à qui d'ailleurs elle parlait moins depuis quelque temps, assistait à tout cela et ne savait que faire. A la fin, un soir qu'elle était plus souffrante, elle étant étendue et son fiancé assis à côté d'elle, toutes seules, non voulues, les paroles coulèrent enfin de ses lèvres :

— Ecoutez, mon ami, il faut que je vous le dise : je le sens, je suis bien malade....

Mais tout de suite il l'interrompit doucement pour lui dire qu'elle n'était pas bien malade, que ce n'était là qu'un malaise passager.... Elle secoua sa jolie tête brune de fauvette ; elle dit :

— Vous devriez vous détacher de moi.

Mais alors il lui jura qu'il ne se détacherait jamais d'elle qu'à la mort. Et elle fut d'abord bien heureuse, parce qu'elle sentait qu'il était sincère.

Et pendant quelque temps elle alla mieux. Puis un autre tourment monta en elle, que Louise entrevit à des phrases qu'elle disait : « Comme il est généreux, Louise, comme c'est beau ! Mais sacrifier ainsi sa vie, à son âge ! Car il me la sacrifie !... » Et de nouveau : « Que c'est beau ! A-t-on jamais vu rien de si beau ? Mais moi je n'accepterai pas cela. » Et puis : « Si vous saviez, Louise, comme je l'aime ! Comment ne pas aimer quelqu'un qui a un si grand cœur ? Je l'aime comme on n'a jamais aimé, j'en suis sûre ! Et je le montrerai bien. » En effet, son exaltation allait croissant. Elle secoua tout ; elle n'eut plus aucune inquiétude ; elle ne voulut plus voir le médecin, elle ne voulut plus écouter Louise, ni sa mère ;

elle ne voulut plus faire de chaise longue. Elle partait pour de grandes promenades avec son fiancé ; l'automne était venu, un automne chaleureux, la plus belle saison dans nos pays ; le temps alors souvent reste beau pendant des semaines ; les matins étaient brumeux, les après-midi dorées, les soirs étaient rouges. Il n'y avait point de moyen de la retenir ; elle partait en automobile, en bateau, à pied. Souvent il fallait que Louise fût de la course ; les gens vendangeaient dans les vignes, on faisait toutes les récoltes avant l'hiver ; il y avait une beauté saisissante sur les paysages, toutes les choses arrivaient à leur maturité et à leur fin ; les noyers étaient bruns, les poiriers étaient rouges, les peupliers étaient jaune d'or, et les bois de hêtres, dont il y a beaucoup, d'une couleur fauve de cuir. Mais Louise trouvait qu'on passait trop vite ; elle aurait voulu descendre, s'arrêter, s'asseoir.

Et cela lui rappelait âprement le chez-elle !

Et il y avait aussi une beauté saisissante sur cette jeune fille assise en face d'elle, dorée elle aussi et vendangée comme ces vignes. Louise seule peut-être, dans les longs silences qu'elle gardait, comprenait ce qui se passait. La mère heureuse ; nul émoi chez le fiancé ; M^{lle} Amélie, elle-même, étourdie par ce bruit de la vie revenue, comme d'une cascade gonflée par une crue soudaine et qui couvre les autres voix. Mais par moments, pour qui la regardait avec attention, l'éclat de son visage faisait place à une teinte livide, de même que la fraîcheur soudaine des soirs et les tons glacés succédant au rouge faisaient souvenir que l'hiver était proche.

Bals, soirées, imprudences de toutes les sortes, et ce délire par-dessus tout auquel elle s'abandonnait, et cette agitation comme les allées et venues de l'animal mortel-

lement malade ; parce qu'il y a en nous, même à notre insu, un instinct de la mort comme de la vie, un besoin de faire place à d'autres, un désir de disparition et d'anéantissement. Ou bien est-ce que certaines natures frappées d'un désordre intime ne retrouvent l'équilibre que dans des excès qui touchent à la mort ? Mais en Louise, regardant cela avec un secret effroi, le besoin de vie au contraire se redressait plus vivace.

Et chez le fiancé, aveuglement ou le sentiment de l'inutile résistance et l'âcre plaisir de voir cette belle jeune fille comme une cire se brûler pour lui, ou briller comme un feu d'artifice qui va se résoudre dans la nuit ?

Jusqu'au jour où elle eut une syncope grave un soir après une excitation plus grande, d'autres les jours suivants, et le mal alors progressa très vite ; mais elle gardait une joie douce et amère tour à tour sur son visage, mais toujours une joie, et — chose étrange — presque plus une pensée pour le fiancé, déjà laissé en arrière, déjà abandonné à d'autres ; mais toute à sa mère, et à Louise qui la soignait :

— Vous allez bientôt être débarrassées de moi, je suis si occupante ! Mais vous garderez un bon souvenir de celle que vous avez vue vivre et aimer bien follement, et qui ne regrette rien, au contraire, qui voudrait avoir deux vies à donner plutôt qu'une.

Plus tard ses mots pleins d'ardeur, comme on se les rappela ! Quels regrets elle souleva, une fois morte, et comme elle parut belle ! Il sembla à Louise qu'elle avait perdu une sœur et plus qu'une sœur ; elle restait avec un grand vide qu'elle n'avait jamais connu ; elle aussi elle avait vécu pendant ces années dans un autre qu'elle-même, et cette amie (car c'était devenu une amie) elle l'avait vue glisser comme un météore qui s'allume de sa

chute et se consume de son propre feu, et dans la nuit où elle retombait, elle en gardait les yeux éblouis.

Et il lui semblait encore que c'était comme un trésor qu'avait laissé en elle celle qui avait disparu.

Elle resta auprès de M^{me} Morlot, la soignant comme on soigne sa mère, et M^{me} Morlot à chaque instant lui répétait :

— Louise, je n'ai plus que vous ; vous savez que vous êtes pour moi comme une fille.

Mais au bout d'une année, sans doute éprouvant le besoin de rompre avec ses souvenirs, elle se décida à aller habiter avec une sœur qu'elle avait dans une autre ville, et dit à Louise :

— Il faudra vous chercher une autre place, et lui paya ce qu'elle lui devait, remettant toujours ses adieux pour finalement les presque oublier dans la grande confusion du départ :

— Adieu, Louise, vous voyez que je n'ai pas le temps de m'attendrir ; mais je n'oublierai jamais.... Marguerite, avez-vous mis les parapluies dans l'automobile?...

Alors, transportée chez d'autres, toutes ces choses ne furent plus qu'un souvenir ; alors dans le quotidien monotone cette pensée qui revient avec obstination : « Tout cela pour aboutir à quoi?... Et même si cela aboutit un jour, est-ce que le sacrifice sera payé de tant d'années qui devraient être les plus belles ? Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je vis ?... Et cependant la vie passe, et cependant je deviens vieille ! »

F. CHAVANNES.

(La fin prochainement.)



VARIÉTÉS

« Un initiateur de la pensée moderne. »

L'ABBÉ DU BOS ¹

Ne craignons point de le confesser : on peut être aujourd'hui un « honnête homme, » et même un homme cultivé, du moins en France, sans avoir lu l'abbé Du Bos. Le lira-t-on beaucoup plus après le très remarquable ouvrage de M. Alfred Lombard ? J'en doute un peu. Pour connaître l'abbé Du Bos et s'intéresser à lui, il ne reste plus guère, je crois, que ceux que l'on pourrait appeler les « Du Bos », car Du Bos est le représentant de toute une classe d'esprits, les esprits à forme historique, si l'on ose risquer l'expression, pour qui l'une des plus impérieuses exigences est de se rendre compte du présent à la lumière du passé. M. Lombard est lui-même un de ces esprits. Je ne m'étonne pas qu'il se soit laissé attirer par Du Bos. Il l'appelle « notre abbé » avec une complaisance et presque une tendresse, qui, pour être discrètes, se laissent deviner, et il a raison : intellectuellement il est de sa famille. Il a plus d'art que lui, et son français, quoique nuancé, garde une fermeté rapide que Du Bos n'a pas toujours connue, tant s'en faut ; mais ils ont tous deux une intelli-

¹ A. Lombard, docteur ès lettres, professeur au Gymnase cantonal et à l'Université de Neuchâtel, *L'abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne (1670-1742)*. — *La correspondance de l'abbé Du Bos*, 2 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1913.

gence exacte, que les préjugés n'embarrassent point, que la rhétorique ne fausse point, une intelligence qui a moins besoin d'affirmer que de comprendre, qui a le goût des idées, mais qui entend les soutenir et les limiter par la précision des faits. J'imagine que M. Lombard ne se berce pas d'illusion : il n'espère pas que son gros livre puisse donner à Du Bos cette gloire populaire que « son abbé » n'a jamais su conquérir, ni même lui rendre les lecteurs qui l'ont quitté pour toujours. Du moins, il expliquera à ceux qui ne liront plus Du Bos pourquoi ils peuvent ne plus le lire, mais pourquoi aussi ils ont contracté, sans le savoir, à l'égard de cet écrivain médiocre, mais si intelligent, une dette.

* * *

Son œuvre, on le sait, est considérable. Une partie en est inédite et vraisemblablement le restera, quoique les *Réflexions sur le traité de Barrière* ou le *Traité des successions à la couronne* ne soient indignes ni de l'historien, ni du juriste qu'il était. Mais son œuvre imprimée suffit pour imposer le respect et manifester la richesse de son esprit. L'*Histoire des quatre Gordiens prouvée et illustrée par les médailles* témoigne, sans doute, de quelque imprudence dans la conjecture historique, mais révèle déjà, chez ce jeune homme de vingt-cinq ans, un érudit très averti, que sa méprise, bien loin de disqualifier, met en valeur. Les *Intérêts de l'Angleterre dans la guerre présente*, le soi-disant *Manifeste de l'Électeur de Bavière*, l'*Histoire de la ligue de Cambrai*, travaux habiles et nourris, dont l'opportunité diplomatique n'est pas le seul mérite, assureraient à Du Bos une place plus qu'honorable parmi les polémistes et les politiques qui ont su, en même temps, être des historiens, s'il n'avait pas donné toute sa mesure dans deux maîtres ouvrages, qui effacent les autres, et prennent, à leur date, une signification éminente : les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719) et l'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (1737).

Le seul rapprochement de ces titres permet déjà de soupçonner la diversité et la souplesse d'une intelligence ; et c'est, en

effet, un des charmes de Du Bos de le sentir si informé et si armé sur des sujets si différents. Il y a pourtant dans ces deux titres un mot commun, qui trahit une commune méthode. Ces *Réflexions* sont « critiques » et cette *Histoire* est aussi « critique. » L'abbé Du Bos veut voir clair dans ce qu'il sait comme dans ce qu'il sent, rester juge de son plaisir comme de la vérité, et trouver dans l'expérience, la raison ou les faits de quoi les justifier l'un et l'autre.

Les *Réflexions* sont, sans contredit, le traité d'esthétique le plus personnel, le plus riche et le plus compréhensif du dix-huitième siècle. Il est, du reste, mal composé, presque désordonné, et une analyse, même minutieuse, n'en épuiserait pas le contenu. A travers les suggestions ou les idées de détail, dont plusieurs mériteraient cependant de nous arrêter, deux thèses surtout apparaissent comme nouvelles, nouvelles au moins par la vigueur avec laquelle elles sont formulées et par l'importance que l'auteur leur accorde : la suprématie du sentiment en matière de goût et l'influence du climat sur la vie spirituelle. Du Bos, qui est loin d'être une « âme sensible » et qui paraît même avoir eu le cœur sec, a su pourtant comprendre le rôle décisif qu'allait jouer le sentiment dans la société et dans l'art : il est un témoin de cette grande contagion sentimentale qui devait aboutir aux *Salons* de Diderot et à la *Nouvelle Héloïse*. En face des anciens critiques, des « géomètres », comme on les appelait, qui raisonnaient sur des principes *a priori* et prétendaient juger les œuvres d'art selon des règles techniques, Du Bos proclame l'indépendance et la souveraineté du sentiment avec une audace de formule qui pourrait sembler excessive si elle n'était atténuée par la culture et l'expérience d'un connaisseur. « Raisonne-t-on, disait-il, pour savoir si le ragoût est bon ou s'il est mauvais ?... On n'en sait rien.... On goûte le ragoût ; et, même sans savoir ses règles, on connaît s'il est bon. Il en est de même, en quelque manière, des ouvrages d'esprit.... Il est en nous un sens destiné pour juger du mérite de ces ouvrages.... Notre cœur est fait, il est organisé pour cela. » Le « cœur » de qui ? Ce ne sera pas, du moins, celui des gens de métier. « Leur sensibilité est

usée ; ils jugent de tout par voie de discussion ;... leur cœur contracte un *calus* de la même manière que les pieds et les mains en contractent. » Ce sera tout simplement le « cœur » des « honnêtes gens », ou, pour prendre un mot plus général encore, du « public. »

Une telle critique semblerait donner toute licence au goût individuel, et ne différer guère d'un pur impressionnisme, si, pour être admis à faire partie des « honnêtes gens » et du « public », Du Bos ne demandait pas des garanties préalables. « Je ne comprends point le bas peuple, disait-il, dans le public capable de prononcer sur les poèmes ou sur les tableaux.... Tous ceux qui sont capables de porter un jugement sain sur une tragédie française ne sont pas capables de juger de même de l'*Énéide*.... Le public qui peut juger d'Homère aujourd'hui est encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'*Énéide*. Le public se restreint donc suivant l'auteur dont il est question de juger. » Ainsi, par un retour inattendu chez cet homme qui fait si bon marché de l'autorité, de la technique et du métier, et qui est si « moderne » d'esprit, les Anciens retrouvent en lui un défenseur, non plus au nom des « règles », et de la « raison », comme Boileau, mais au nom du « sentiment », de ce je ne sais quoi décisif que seuls les connaisseurs peuvent sentir, c'est-à-dire ceux qui se sont familiarisés avec les langues anciennes, et mieux encore avec la vie, la civilisation, la pensée antiques.

C'est par ce biais que Du Bos réintroduit dans la critique, sinon des principes dogmatiques, du moins des éléments intellectuels et la nécessité de « connaître » pour pouvoir « juger. » Parmi ces connaissances qui peuvent aider le « public » à « sentir » une œuvre d'art, Du Bos accorde une place prépondérante à l'étude du « climat. » La préoccupation n'était pas absolument nouvelle : Fénelon et Fontenelle l'avaient eue déjà ; mais les critiques qui ne jugeaient que sur les « règles » ne s'y arrêtaient un instant que pour l'écarter aussitôt. A leur sens, c'était porter atteinte à la dignité humaine que de vouloir conditionner les œuvres les plus éminentes du génie par des fac-

teurs si grossièrement matériels. « Je ne vois pas, s'écriait Bouhours avec indignation, comment les humeurs qui croupissent dans le corps peuvent être le principe des nobles opérations de l'âme. » A cette protestation spiritualiste, Du Bos répond par l'expérience et par les faits, en rappelant tout ce que doit « la machine humaine » et, par suite, l'intelligence humaine aux nécessités géographiques, climatiques, physiologiques et au genre de vie qu'elles impliquent ou imposent. Ces vérités s'expriment souvent chez Du Bos en une langue d'une science rudimentaire ou surannée ; mais, derrière les inexpériences ou les erreurs de détail, il y a plus que le pressentiment des théories modernes, il y en a les principes essentiels. Du Bos n'a parlé ni de la « race », ni du « moment » ; mais, si le mot manque chez lui, la chose y est ; et M. Lombard, pour exposer sur ce point la théorie de Du Bos, a pu se servir des termes mêmes où M. Victor Giraud a résumé celle de Taine.

Qu'après cela ses *Réflexions* sur l'art soient écrites sans art, que Du Bos s'y montre un médiocre connaisseur en peinture, qu'il ait donné une fâcheuse consécration au contre-sens traditionnel sur le *ut pictura poesis* et qu'il ait orienté la peinture de son temps vers un idéal trop littéraire, qu'il ait même été parfois infidèle à ses propres principes, et que, suivant la juste expression de M. Lombard, il ait eu « le goût moins large que sa philosophie », nous pouvons le regretter ; il n'en reste pas moins que par sa théorie du « sentiment » et du « climat », en apparence si hétérogène, Du Bos a posé les fondements de la critique moderne, qui est avant tout une enquête historique, qui ne cherche pas tant à juger qu'à comprendre, et qui, lors même qu'elle veut juger, éprouve d'abord le besoin de comprendre pour sentir et admirer. Il a ainsi inauguré ce que M. Lombard appelle d'un joli mot : le règne de la « tolérance littéraire. »

L'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française* est peut-être moins importante dans l'évolution des idées au dix-huitième siècle ; mais je me demande si elle n'est pas une œuvre plus personnelle, si elle ne suppose pas un effort intellectuel plus méritoire. La recherche y est menée avec un scru-

pule et une érudition que n'aurait pas désavoués Lenain de Tillemont, ce Tillemont que Du Bos méprisait un peu pour son excessive candeur. Mais la connaissance minutieuse des faits et des textes est mise ici au service d'une idée, qui, pour un historien, est bien près d'être une idée de génie et qui reste la grande trouvaille de Du Bos. Cette idée, qui nous paraît aujourd'hui presque un truisme, a été de s'insurger contre la représentation simpliste, communément admise, qui coupait notre histoire nationale en deux parties, sans pénétration ni contact : avant et après l'arrivée des « Français. » Avant, c'était l'empire romain ; après, c'était le royaume de France. Du Bos a compris que l'empire et le monde romains avaient eu une décomposition lente, que les Barbares ne s'étaient incorporés que progressivement à l'ancienne société, et il a, en quelque sorte, découvert une nouvelle période dans l'histoire du monde : la période des invasions. En ce qui concerne plus spécialement l'histoire de France, il a soupçonné d'abord, puis prouvé par des arguments, où il étayait sa thèse d'une ingénieuse et très exacte philologie, que Clovis n'avait pas été le destructeur, mais le continuateur du régime romain ; thèse, à première vue, paradoxale, mais dont la réflexion montre la vraisemblance et que les travaux des historiens ont de plus en plus confirmée. Les manuels scolaires d'aujourd'hui, qui ont définitivement adopté l'explication « romaniste » des premiers temps de la « monarchie française » et qui présentent Clovis à l'imagination des enfants comme « un officier romain » « défenseur et vengeur de l'autorité impériale, » ne savent peut-être pas qu'ils donnent raison à Du Bos, mais ils le lui donnent.

* * *

Ces trop sommaires indications suffisent pourtant à faire sentir ce que fut l'intelligence de Du Bos, et quelles surprises il peut réserver à un lecteur moderne. Cet homme, qui a vécu et pensé entre Boileau et Montesquieu, paraît, à de certaines pages, bien plus voisin de nous. Il est, sans aucun doute, plus intelligent que Boileau ; il a une aussi riche culture que Montesquieu

et il s'est montré peut-être plus perspicace. Comment donc expliquer son délaissement actuel ? car ce Français n'est plus connu en France, et ne semble avoir gardé de lecteurs et d'admirateurs qu'en Allemagne, où on l'a toujours tenu pour un des théoriciens les plus considérables de l'esthétique et pour un des esprits les plus originaux du dix-huitième siècle.

Cette inégalité de réputation, M. Lombard l'explique par l'indigence artistique de son héros, peu sensible à des étrangers, mais moins pardonnable pour des Français. Tous ceux qui auront lu, ne fût-ce qu'un chapitre des *Réflexions critiques* ou de la *Monarchie française*, ne contrediront point M. Lombard. L'abbé Du Bos écrit mal ; il écrit prolixement et lourdement ; il ne sait pas plus composer ou équilibrer un développement qu'un livre ; il a plus d'intelligence que de couleur ou d'esprit. « Ne craignez pas d'ennuyer », écrivait-il au futur auteur du *Siècle de Louis XIV*, qui se garda bien de suivre son conseil. Du Bos le pratiquait : il ne redoutait pas les digressions critiques, les controverses sinueuses ou encombrées, et s'acheminait vers son but sans fièvre, à petites journées. « Je comparerais, disait-il lui-même, toutes les discussions dont l'histoire critique est obligée de se charger au harnais qu'endossaient les hommes d'armes des derniers siècles : il les rendait presque invulnérables, mais il leur ôtait en même temps l'agilité et la bonne grâce. » Si l'abbé Du Bos avait toujours écrit de ce style, il aurait encore des lecteurs, car cette comparaison est fort agréable ; mais elle est encore plus juste qu'agréable ; et trop souvent, il faut le reconnaître, le docte abbé a « endossé le harnais. » En le lisant, on ne peut plus s'intéresser qu'à ses idées, dont on sent la justesse ; on oublie l'écrivain qui n'a pas su s'imposer.

On l'oublie même si bien qu'on le pille sans merci et sans vergogne. Quelques années après sa mort, le chevalier de Jaucourt le mettait en morceaux dans l'*Encyclopédie* et nommait à peine celui qu'il copiait cyniquement. Montesquieu et Helvétius l'attaquaient avec vivacité, pour ne pas avouer qu'ils l'utilisaient davantage. Lessing, Bodmer, Breitinger et bien d'autres ont vécu à ses dépens ; et, plus près de nous, Fustel de Coulanges,

qui affirmait d'abord ne l'avoir point lu, mettait une coquetterie un peu déshonnête à ne pas le nommer, pour ne pas reconnaître l'identité foncière de leurs thèses. Ainsi l'abbé Du Bos a manqué de chance, si l'on songe à sa gloire ; il en a eu beaucoup si l'on songe à ses idées et à leur diffusion. Elles ont vite laissé tomber les habits sans grâce et mal ajustés dont Du Bos les avait revêtues : toutes nues et désormais sans maître, elles sont allées grossir la foule anonyme. Mais elles ne s'y sont point perdues : aujourd'hui encore elles restent presque aussi vives et fortes qu'au premier jour, et l'historien n'a point de peine à les identifier. Grâce à M. Lombard, on saura maintenant leurs origines et leurs titres de propriété ; et cela suffit pour ne pas être injuste envers Du Bos. La justice n'exige plus qu'on le lise, mais seulement qu'on le connaisse. Il est de ceux pour qui semble avoir été écrite la formule, d'ailleurs si imprudente, de Renan : « L'histoire littéraire est destinée à remplacer, en grande partie, la lecture directe des œuvres de l'esprit humain. »

Cependant ces insuffisances de l'écrivain ne parviendraient pas, selon moi, à expliquer la fortune, ou plutôt l'infortune, de Du Bos. Son manque d'art n'est peut-être qu'un aspect de son manque de personnalité. Même après la si consciencieuse étude de M. Lombard, Du Bos ne sort pas des régions grises où il fallait jusqu'ici le chercher. On ne le voit pas, ou, plus exactement, on le voit tel qu'il est : sans couleur. Le livre de M. Lombard nous fait mieux connaître le détail de son existence, ses missions diplomatiques, ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande ; nous savons par lui que ces voyages ne furent pas seulement des initiations mondaines ou artistiques, mais qu'il y prit contact avec les réalités, avec la vie politique comme avec la vie commerciale et les grandes entreprises financières. D'avoir mis la main aux affaires de l'État, d'avoir étudié sur place le trafic et la vie économique des grands ports, de s'être intéressé au vaisseau à double quille et à la machine à dessaler l'eau de mer, ce fut peut-être pour Du Bos une formation aussi profitable que d'avoir connu Bayle et d'avoir été l'un de ses meilleurs correspondants parisiens. Ainsi s'est préparé cet observateur

réaliste et positif, qui a pu renouveler par la méthode expérimentale les sujets qu'il a traités. Mais toutes ces précisions biographiques prennent chez lui une signification purement intellectuelle. On sent le bénéfice que sa pensée en a retiré, on ne voit pas la réaction de son tempérament au contact de la vie et des choses. Ses lettres, claires et précises, ne sont certes pas sans esprit, mais elles sont sans grâce, sans émotion, sans vivacité. Il ne s'est trouvé, je crois, aucun contemporain pour nous vanter le charme de Du Bos, l'agrément de son commerce, la sûreté de son amitié ; mais personne ne s'est levé non plus pour dénoncer en lui une âme quinteuse, chagrine et misanthrope. Nous savons seulement que ce vieux garçon avait peu de cœur, aimait le confort et l'argent, et que, s'il a beaucoup fréquenté le théâtre et ses coulisses, il n'a pas connu les orages des grandes passions. Sur cette vie d'intellectuel un peu terne, il n'y a rien où la sympathie et l'admiration puissent se poser. Laissons-le donc rentrer dans sa brume et ne regardons que ses idées.

J'ai essayé d'en montrer la nouveauté, la valeur et la signification historique. Peut-être, à force de vivre avec elles, M. Lombard les a-t-il vues plus riches qu'elles le sont en réalité ? Il y a découvert des intentions, des nuances, des prolongements, où je soupçonne quelque complaisance — complaisance bien naturelle, du reste — pour « son abbé ». « L'abbé Du Bos, dit-il, est beaucoup plus qu'un précurseur. Il se place à une époque remarquable de la pensée humaine, dont il résume les tendances caractéristiques. Son œuvre est, en elle-même, une date et un tournant de l'histoire. Elle peut nous apprendre de quels éléments s'est composé ce dix-huitième siècle, qui est le premier siècle vraiment moderne », etc. Il me semble que c'est un peu enfler la voix, surtout lorsqu'on parle d'un esprit rassis et sans illusions, qui ne croyait pas au progrès et qui se représentait volontiers l'humanité comme tournant en cercle. Dans ce « cercle », on est toujours à un « tournant. » Je me demande donc si M. Lombard n'a pas prêté à son Du Bos une « philosophie » qui le dépasse. Et, sans doute, Du Bos est un « philosophe » : la piété un peu crédule de Tillemont l'agace ; il reste sceptique

devant les récits merveilleux des chroniqueurs et des hagiographes ; il fait ses délices de Bayle ; il s'exprime sans respect sur les querelles théologiques et sur la politique de Jules II. Mais, sur tous ces points, ni Boileau, ni La Bruyère, qui n'étaient guère des « libertins », n'eussent tenu, je crois, un langage bien différent ; et il suffit de lire les *Dialogues des morts* de Fénelon pour apprendre qu'un très pieux prélat peut parler des choses d'Eglise sur un ton beaucoup plus « laïque » encore que celui de Du Bos. Ce chanoine sans dévotion, mais sans ardeur révolutionnaire, qui avait la mentalité d'un légiste de Philippe le Bel, pouvait manquer de tendresse pour la cour de Rome ; mais cet esprit un peu frondeur et très gallican ne l'empêchait pas d'abhorrer Spinoza et d'affirmer sans ambages que « le protestantisme était le plus grand malheur qui fût arrivé à l'Europe depuis sa dévastation par les Barbares. » Il a gémi d'avance sur le « vandalisme » de « l'esprit philosophique. » S'il s'est jamais posé pour lui-même le problème du monde et de la destinée, — ce qui reste très douteux, — nous ne savons point à quelle solution il a pu s'arrêter ; mais nous savons que, pratiquement, il a toujours réclamé le maintien « des préjugés les plus utiles à la conservation de la société. » N'enrégimentons point cet intellectuel pacifique dans une armée, n'en faisons point surtout un chef. Voyons-le tel qu'il fut : un connaisseur très avisé, un observateur très intelligent, un savant de race, dont l'érudition n'a pas tué les idées, et — pour reprendre un mot de l'excellent Dangeau, qui n'avait point de grandes lumières, mais qui répétait exactement ce que disaient les bons juges de la cour — « un garçon fort capable. »

PIERRE-MAURICE MASSON.



CHRONIQUE PARISIENNE

Les origines du régionalisme littéraire en France. — Frédéric Mistral : ses convictions politiques et religieuses ; son enfance ; ses études ; ses œuvres ; ce que la postérité pourra penser de lui.

Il est à remarquer qu'en France, lorsque nos provinces possédaient encore chacune son originalité pittoresque et son autonomie administrative, lorsqu'elles n'avaient pas été sectionnées en ces tronçons que devinrent nos actuels départements, il est à remarquer, dis-je, que jusqu'à cette époque elles n'acquirent point droit de cité en notre littérature. Sans doute Joachim du Bellay chante son « petit Lyré », Ronsard écrit son « Elégie contre les bûcherons de la forêt de Gastine », nous trouvons chez La Fontaine de brèves évocations de la Champagne et chez M^{me} de Sévigné quelques jolis tableaux croqués à Vitré et à Vichy. Mais, du XVI^e siècle à la seconde moitié du XVIII^e, notre littérature tout entière, dans ses grandes lignes et dans ses œuvres les plus fortes, se rapproche peu à peu de Paris pour enfin s'y installer définitivement : Paris ou Versailles, au XVII^e siècle c'est tout un. Il ne faut rien moins que Diderot et surtout que Jean-Jacques Rousseau pour faire pressentir à Paris que la véritable nature et les hommes existent ailleurs, et moins loin, que dans cette idéale Otaïti où Encyclopédistes et autres écrivains se transportaient alors si volontiers. Il fallut surtout que la centralisation fût décrétée par la Constituante et strictement appliquée par Napoléon pour qu'un mouvement se produisît en sens contraire. On n'a pas encore obtenu, après un siècle d'efforts, le régionalisme administratif ; j'ai toujours considéré comme chimérique, *en tant que théorie*, le régionalisme littéraire ; mais un fait existe : à mesure que les provinces françaises, morcelées en départements, perdaient de leur véritable originalité, elles

pénétraient chacune à son tour ou plusieurs à la fois, avec leurs caractéristiques essentielles, dans le domaine de l'Art d'où, sous l'ancien régime, elles avaient été exclues. Certes les seuls noms de Villon, de Rabelais, de La Monnoye, de La Fontaine évoquent l'Ile-de-France, la Touraine, la Bourgogne, la Champagne, comme tel produit particulier à un pays évoque l'idée de ce pays. Mais il semble que jusqu'au XIX^e siècle nos plus grands écrivains aient été tout naturellement amenés à couper les racines qui les rattachaient à leur province natale, pour se transporter dans un milieu plus qu'aucun autre favorable à l'éclosion d'œuvres d'humanité générale. Je ne veux point citer les noms de tous ceux qui, depuis les premières années du romantisme jusqu'à nos jours, ont chanté leur coin de terre : l'étendue de cette chronique suffirait à peine à la seule énumération de leurs noms. Qu'il me soit permis seulement de rappeler Chateaubriand pour la Bretagne, George Sand pour le Berri, Flaubert et Maupassant pour la Normandie, Barrès pour la Lorraine, Lamartine pour le Bugey et le Mâconnais, Eugène Le Roy pour le Périgord, Pouvillon pour le Quercy, Paul Arène, Alphonse Daudet et surtout Mistral pour la Provence.

Celui-ci fut une magnifique exception. Poète, et presque uniquement poète, il put pendant plus de cinquante années chanter sa petite patrie en constatant qu'à chaque parole nouvelle qu'il prononçait plus nombreuses et plus attentives s'ouvraient les oreilles. Je ne dirai point que vers sa maison de Maillane convergeassent les regards du monde entier, mais il me suffit qu'il ait été l'objet des préoccupations respectueuses de quelques-uns des plus hauts esprits de ce temps.

Il y eut dans la littérature française des époques successives où la Tour d'ivoire fut l'habitable naturel des poètes. On s'inquiétait moins de savoir quelle adhésion ils pouvaient réserver aux différents régimes politiques et sociaux que d'écouter à quel diapason, purement esthétique, ils accordaient leur lyre. Aujourd'hui encore, quand il m'arrive de relire Chénier, Vigny, Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, Verlaine, il m'est totalement

indifférent de savoir si l'un fut républicain, l'autre royaliste, celui-ci révolutionnaire, celui-là bonapartiste. Les hommes et les gouvernements disparaissent : l'art demeure.

Tout passe. L'art robuste

Seul a l'éternité.

Le buste

Survit à la cité.

Que si quelque poète a trouvé son inspiration dans un événement politique ou social, — restauration, cérémonie du sacre, révolution, etc., — je ne le jugerai point en tant qu'homme sur ce qu'il approuve ou désapprouve, mais seulement d'après la qualité d'art de son inspiration. Je ne veux point, d'autre part, me livrer au jeu élémentaire qui consiste à dénombrer les peuples disparus avec leurs empereurs, leurs rois, leurs archontes, leurs sénateurs, et de l'existence desquels sont seules aujourd'hui à témoigner les œuvres d'art : temples, statues, poèmes et drames.

En 1848, âgé de dix-huit ans, Mistral raconte lui-même qu'il fut républicain convaincu. « Un enthousiasme fou m'avait enivré soudain pour ces idées libérales, humanitaires, que je voyais dans leur fleur : et mon républicanisme, tout en scandalisant les royalistes de Maillane qui me traitèrent de « peau retournée », faisait la félicité des républicains du lieu qui, étant le petit nombre, étaient fiers et ravis de me voir avec eux chanter la *Marseillaise*. » Cinquante-six ans après, à l'occasion du cinquantième du Félibrige, il faisait (21 mai 1904) ces déclarations très nettes : « Pas de politique. Dans le Félibrige chacun est libre. Il y a des blancs, il y a des rouges ; nous avons des socialistes : nous sommes tous d'accord. Qu'on nous laisse notre langue : voilà tout. Moi je suis monarchiste, par exemple, mais je suis du peuple ; j'ai été élevé à l'école primaire, à l'école laïque : de mon temps il n'y avait pas encore de congréganistes, d'école libre. Je suis monarchiste, mais cela ne m'a pas empêché d'être conseiller municipal depuis cinquante ans. »

Il est assez clair que son républicanisme ne fut qu'une explo-

sion de jeunesse. Mistral revint vite aux habitudes héréditaires qu'il tenait de sa famille et de son pays. De même, bien que pendant une grande partie de sa vie il n'ait point « pratiqué », (il avouait n'avoir le temps d'assister ni aux séances du conseil municipal ni aux offices religieux), il ne fit jamais profession d'incrédulité ni d'athéisme ; bien plus, dans ses dernières années il précisait : « Je voudrais que plus tard on dise de moi : il fut le poète de la tradition catholique. » Les différents partis qui existent aujourd'hui en France n'ont donc pas à se le disputer : d'après ses propres déclarations il appartient, comme homme, aux monarchistes catholiques. Poète, il appartient à l'humanité entière, du moins à cette partie de l'humanité qui, dissociant art et religion, art et politique, se préoccupe de connaître d'une œuvre sans autre passion qu'esthétique. Car Mistral ne fut point le poète qu'il fut *parce que monarchiste et catholique*, mais il fut monarchiste et catholique *parce qu'il était le poète qu'il fut*. L'instinctif amour qu'il avait de la beauté de son pays, sa volonté raisonnée d'en perpétuer et le souvenir dans son musée d'Arles et l'existence éternellement actuelle dans son œuvre, cet amour et cette volonté auraient été inopérants s'il se fût détourné des sources de cette vie locale qu'il ambitionnait de chanter ; et, parmi les plus apparentes en même temps que les plus profondes, étaient à coup sûr l'idée monarchiste et le sentiment catholique. Que de ce sentiment et de cette idée son œuvre soit uniquement imprégnée, qu'elle en soit la résultante immédiate, je ne le crois pas ; mais elle en est tout enveloppée, et il me paraît incontestable qu'elle leur doive en partie son aspect de sérénité et son accent d'émouvant lyrisme. L'Eglise et la Royauté, le Trône et l'Autel, le Pape et l'Empereur, dualité dont on oublie trop les nombreux désaccords et les luttes presque incessantes. Mais il est bien vrai qu'aux yeux du peuple enclin aux simplifications et qu'à l'esprit des philosophes portés aux généralisations, « ces deux moitiés de Dieu » apparaissent immuables, ne changeant que de noms, et destinées à durer tant qu'il y aura des hommes, le Pape tiare en tête et bénissant, le Roi la couronne sur le front et tirant l'épée. Ils symbolisent la perpétuité des institutions et

des traditions. « La fleur de lys d'autrefois, dit Mistral, était pour les Provençaux (qui l'avaient toujours vue dans le blason de la Provence), le symbole d'une époque où nos coutumes, nos traditions, nos franchises étaient plus respectées par les gouvernements. Mais de croire que nos pères voulussent revenir au régime abusif d'avant la Révolution serait une erreur complète, puisque c'est la Provence qui envoya Mirabeau aux états-généraux, et que la Révolution fut particulièrement passionnée en Provence. » Il était inévitable que Mistral, à l'époque où il naquit dans cette belle Provence qui jusqu'en 1789 s'intitulait fièrement *Nation Provençale*, suçât avec le lait maternel de l'attachement à ces deux formes, modifiées sur certains points, mais intactes en leurs principes essentiels, du gouvernement spirituel et temporel. Puisque ce fut sa force, personne ne doit chercher plus avant ni lui demander autre chose ou davantage.

Il naquit le 8 septembre 1830 au Mas du Juge, ferme qui dépendait de la commune de Maillane (canton de Saint-Remy de Provence, à 23 kilomètres d'Arles, son chef-lieu d'arrondissement). Ses parents étaient à leur aise. Le Mas du Juge était un tènement de quatre paires de bêtes de labour avec un premier charretier, des valets de charrue, un pâtre, une servante, et plus ou moins de journaliers et de journalières au mois qui venaient suivant la saison aider au travail : vers à soie, sarclages, foin, moissons, vendanges, semailles, olivaison. *Ménagers* depuis des générations, les Mistral tenaient le milieu, au pays d'Arles, entre les paysans et les bourgeois. Originaires du Dauphiné, ils étaient provençaux depuis le XVI^e siècle. Ce fut dans ce Mas du Juge, avec pour horizon la chaîne des Alpilles étonnamment riches des plus vieux souvenirs historiques et des plus pittoresques légendes, que s'écoula l'enfance de Mistral. Douce et magnifique enfance dont le souffle littéraire du romantisme n'effleura point les délicats pétales, et qui s'épanouit naturellement parmi ces paysages baignés d'une lumière d'une pureté grecque, tout en s'enrichissant de contempler des scènes d'une noblesse biblique : repas, travaux des champs et du mas. Il y avait aussi les fêtes religieuses : la veillée de Noël avec sa bûche

et ses nombreux plats traditionnels, le passage des rois mages que les petits, confiants, allaient vainement attendre sur la route et qu'ils trouvaient enfin le soir à l'église en manteaux rouge, jaune et bleu, Gaspard avec sa cassette d'or, Melchior avec son encensoir et Balthazar avec son vase de myrrhe, tandis qu'accompagné par l'orgue le peuple des assistants chantait le superbe Noël :

De bon matin

J'ai rencontré le train....

Il se familiarisa avec les vieux contes et les dernières superstitions populaires. Il vagabondait par les champs où il rencontrait cigale, bête à bon Dieu, lézard, limaçon, pêchant des têtards, faisant des pâtés de vase, se barbouillant de limon noir jusqu'à mi-jambes en guise de bottes. Vers l'âge de dix ans, parce qu'il n'était pas suffisamment assidu à l'école de Maillane, on le conduisit, à deux heures de son mas, à une pension extraordinaire qu'avait ouverte dans une abbaye abandonnée un vieux garçon du nom de Donnat. Donnat s'occupait beaucoup plus de recruter de nouveaux élèves que de surveiller l'éducation, par des professeurs de fortune, de ceux qu'il avait déjà trouvés. Aussi Mistral et ses camarades jouaient-ils plus qu'ils ne travaillaient. Un scandale amena la fermeture de l'établissement, et Mistral partit pour Avignon. Il entra chez M. Millet qui tenait pensionnat rue Pétramale. Autre nid de souvenirs historiques, que la vieille ville des papes ! Ce fut là qu'il fit sa première communion, là qu'il connut (de 1843 à 1847) des maîtres qui n'étaient pas, comme aujourd'hui, de jeunes normaliens stylés et élégants (il y avait encore dans les chaires les vieux barbons de l'ancienne Université, et Mistral eut comme professeur de quatrième un ex-sergent-major de l'époque impériale qui, lorsque les réponses de ses élèves étaient insuffisantes, leur lançait des livres à la tête), là qu'il remportait, sans y rien comprendre, tous les prix à la fin de l'année scolaire, là surtout qu'inspiré par Jasmin il se mit à écrire lui-même ses premiers vers. Mais chez M. Millet il s'ennuie au point de s'enfuir. On ne l'accueille au Mas du Juge que pour le renvoyer « en Avignon » chez M.

Dupuy qui tient pensionnat, lui, au quartier du Pont-Troué. C'est là qu'élève, il entre en relation avec Joseph Roumanille, de douze ans plus âgé que lui et professeur. En lisant à la Bibliothèque d'Avignon les manuscrits de Saboly, Roumanille avait retrouvé le génie de la langue provençale. En août 1847, Mistral eut terminé ses études et s'en fut à pied, avec cent-cinquante francs d'écus dans un petit sachet de toile, passer à Nîmes son examen de bachelier, revint au Mas du Juge où il occupa son hiver de 1847-1848 à écouter aux veillées nocturnes les derniers conteurs (ces réunions se tenaient en général dans les étables ou dans les bergeries parce qu'en contact avec le bétail on s'y trouvait plus au chaud,) y resta jusqu'à la fin des vendanges, et partit pour Aix afin d'y étudier le droit. Il mena dans l'ancienne « capitale de Provence » joyeuse vie, comme on faisait au temps des papes d'Avignon et de la reine Jeanne. Licencié il rentra au Mas (1851), et y entama le premier chant de *Mireille*. Il n'eut pour trouver ses héros, qu'à se souvenir et qu'à regarder autour de lui. « Le Mas du Juge à cette époque, dit-il, était un vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique. N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poème de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles ? L'on n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient pour les vers à soie cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, faneuses, vendangeuses, oliveuses qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée de blanc, dans les blés, dans les foin, dans les oliviers et dans les vignes ? Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres, ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme ? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelaient que « le maître ? » En même temps il continuait d'entretenir des re-

lations avec Roumanille, et en nouait de nouvelles avec d'autres poètes provençaux : Aubanel, Mathieu, Tavan, etc. A divers endroits ils se réunissaient presque tous les dimanches. Ce fut lors d'une de ces réunions, le 21 mai 1854, qu'après avoir déploré que l'idiome provençal fût tombé en désuétude et constaté que deux récents congrès à Arles et à Aix n'avaient donné aucun résultat, ils résolurent de se grouper sept pour lutter, sous le nom de *Félibres*.¹

Le 2 février 1859 parut *Mireille*. A dater de ce jour l'histoire de Mistral fut, selon la formule consacrée, celle de ses œuvres. Il publia en 1867 *Calendal*, en 1875 *Les îles d'or*, en 1884, *Nerto*, en 1886 *Le trésor du Félibrige*, en 1890 *La reine Jeanne*, tragédie, en 1897 *Le poème du Rhône*, en 1906 *Mes origines : mémoires et récits*, et en 1912 *Les olivades*. En 1863, il fut nommé chevalier, en 1895 officier et en 1909 commandeur de la Légion d'honneur. Il était « doctor philosophiæ honoris causa » de l'université de Halle sur Saale. En 1904 il reçut le prix Nobel dont il consacra le montant (un peu plus de cent mille francs) au Museon Arlaten qu'il avait fondé en 1898. En juin 1909, lors des fêtes organisées à Arles pour célébrer le cinquantenaire de *Mireille*, il assista à l'inauguration de sa propre statue. Il est mort le 25 mars dernier, à une heure de l'après-midi. On n'a pas manqué de faire remarquer que le jour de sa naissance est, au calendrier des fêtes catholiques, celui de la Nativité de la Vierge, et le jour de sa mort celui de l'Annonciation. Que n'a-t-on ajouté que le jour où parut *Mireille* est celui de la Purification ou *Chandeleur* !

De *Mireille* aux *Olivades* (1859 à 1912), c'est la Provence seule que Mistral a chantée. De *Mireille* où il disait dès la deuxième strophe du chant I^{er} : « Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des mas ! » aux *Olivades* où il criait au peuple de Provence : « Fouille tes lopins, refouille ! — Parle fier ton provençal ! — Si entre mer, Durance et Rhône — il fait bon vivre, Dieu le sait », il resta fidèle à son pays qu'il glorifia depuis ses origines jusqu'aux temps modernes. Mais je crois qu'il restera pour la postérité l'auteur de *Mireille* : elle sera pour sa mé-

moire cette étoile à sept rayons qu'il fit accrocher lui-même à son tombeau. *Calendal* fut son Iliade et *Mireille* son Odyssée. Mais la musique de Gounod, pourtant si pauvre d'harmonies, n'a pas peu contribué à populariser *Mireille* et à faire de cette Provençale une jeune amoureuse de tous les temps et de tous les pays. Toute musique mise à part, il est bien certain qu'on trouve dans ce poème une ingénuité et une fraîcheur lyriques, un sens épique de la grandeur des hommes et des travaux les plus humbles, qui en font, dans notre littérature française, un livre à peu près unique. Mistral avait découvert d'instinct dans sa Provence la source de la grande poésie populaire qu'Homère autrefois avait fait jaillir du sol de la Grèce. Lamartine, qui faisait de la critique en poète, lui disait : « Ton poème épique est un chef-d'œuvre. Je dirai plus : il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient ; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. » Et Barbey d'Aurevilly, riche d'images pittoresques, après avoir constaté que Mistral avait sur André Chénier « l'avantage immense d'être chrétien », ajoutait : « A la fleur du laurier-rose aimé de Chénier et cueilli aux bords de l'Eurotas, il marie l'aubépine sanglante du Calvaire. De race phocéenne et de pays profondément catholique, il bénéficie, dans son talent, de son pays et de sa race ; et peut-être pour cette raison serait-il difficile à qui ne serait pas de la même race que lui, — à moi, par exemple, chouette grise de l'Ouest et goëland rauque d'une mer verte, — de préciser avec exactitude à quels endroits du poème en question expire la poésie que M. Mistral n'a pas faite et à quelle place commence la sienne. Qu'importe, du reste ! Poésie de terroir ou poésie d'âme individuelle, toutes les deux sont à lui au même titre et font également sa poésie, car les poètes vraiment grands sont toujours le résultat de deux hasards sublimes. La circonstance du génie qui leur est donné ne leur appartient ni plus ni moins que la circonstance de la vie qui le leur déve-

loppe, et l'auteur de *Mireïo* possède au degré le plus profond et le plus extraordinaire ces deux sources d'originalité. »

Mistral restera pour la postérité l'auteur de *Mireille*. Cela ne signifie aucunement que l'on doive considérer comme inférieurs les poèmes qu'ensuite il écrivit. Mais l'humanité prête plus volontiers l'oreille aux idylles, et elle versera toujours des pleurs au récit de la mort de Virginie comme de la mort de Mireille. Je n'aborderai pas ici la question de savoir si Mistral eut tort ou raison de ne pas écrire directement en français ses poèmes. Trop complexe, elle ne peut se résoudre ni même s'étudier en une page. Doit-on considérer comme une véritable langue ou comme un simple patois le provençal dont il a fait usage ? Est-il légitime qu'à une époque où de plus en plus la langue française tend à s'unifier jusque dans les provinces les plus reculées, un poète dresse lui-même l'obstacle à la diffusion de ses propres œuvres ? Quelqu'un aurait-il le droit de nous donner demain une Mireille bretonne, un Calendal basque ? Faut-il voir, dans le cas de Mistral, le dernier sursaut de la « nation provençale » ou le premier cri d'un peuple qui reprend conscience de lui-même ? Je me répondrais à moi-même : 1^o par le vieux proverbe affirmant que la fin justifie les moyens ; 2^o que peu importe que le provençal dont se servit Mistral soit langue ou patois, puisque c'est en provençal qu'il a écrit toutes ses œuvres qu'il faut admirer ; 3^o qu'on admirerait pareillement un Calendal basque et une Mireille bretonne si deux écrivains de ces deux régions se révélaient avec un génie spontané égal à celui de Mistral.

Mais je me répondrais aussi que des mouvements d'évolution se produisent, qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme d'enrayer. Qu'il y ait eu en France un gâchis parlementaire et financier, que certains démagogues exagèrent lorsqu'ils vantent les vertus du peuple, voilà ce qu'il serait puéril de contester. Mais personne ne peut faire que notre pays n'ait pas été transformé depuis soixante-dix ans par la multiplication des voies ferrées et depuis vingt ans par la diffusion des journaux, que les mœurs d'aujourd'hui ne soient plus celles de jadis, que la résignation

des vieux d'hier n'ait fait place à la révolte des jeunes de demain, ni que le sentiment du droit ne se soit dressé en face du sentiment du devoir. Et, c'est pourquoi, si j'admire profondément Mistral d'avoir été le chantre lyrique de sentiments humains éternels, j'estime qu'il fut d'autre part le héraut de générations qui se prolongèrent superbement en lui, mais pour mourir à l'instant précis où lui-même rendait le dernier soupir.

HENRI BACHELIN.

P. S. La démission d'Antoine a mis à l'ordre du jour la question de l'Odéon et des théâtres à Paris. J'en parlerai dans ma prochaine chronique, lorsque le gouvernement sera officiellement intervenu.

CHRONIQUE ITALIENNE

Le printemps! — *Esilio*, d'Ada Negri. — Les *Notes sur la littérature italienne dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, par Benedetto Croce. — Un critique : Giovanni Rabizzani. — Les *Drammi satireschi* d'Ettore Romagnoli. — Un livre bien écrit.

Le printemps ! Point de sujet ne me semble aujourd'hui plus important et plus digne, plus vraiment italien. Commencer autrement ma chronique me paraît absurde. Le nouveau ministre et ses récents ou ses anciens clients ? Le pape et son emprisonnement ? Le socialisme et ses rancœurs ? Petites choses ! Aujourd'hui, la mer n'est qu'un délire d'allégresse, les Alpes resplendissent comme une couronne d'énormes pierres précieuses, les nuées roses et blanches des pêchers, des poiriers, des pruniers en fleurs ondulent sur chaque colline. Les oliviers jaillissent tout nouveaux, comme du pur argent, sous la cendre pâle dont ils étaient voilés ; l'azur du ciel s'est enflammé d'une légère et miraculeuse nimbe dorée.... Y a-t-il quelque volume nouveau dans les vitrines des libraires ? Nous en parlerons demain. Si

même ce devait être le plus lumineux et le plus sublime poème qui jamais ait été chanté par une bouche humaine, il disparaîtrait aujourd'hui trop misérablement dans la douceur olympique du chant universel. A demain les tableaux et les statues qui, dans les salles de Venise et de Rome invoquent anxieusement l'honneur d'être achetées ou tout au moins d'être louées. J'ai vu, aujourd'hui, le long des côtes de l'Adriatique, certaines nuances d'un vert tendre, d'ambre et de perle pour lesquelles aucune langue d'homme ne trouverait les mots suffisants et qui feraient sembler pauvre et sordide la palette la plus renommée. A demain, donc, les tableaux, et aussi les statues et toutes les créations fatigantes et pâles de notre art ! Etrange : les seules choses de l'art humain qui subsistent à côté du soleil, des fleurs, des eaux, sont celles que le temps a usées, que quelque violence a brisées ! Seules nos œuvres les plus anciennes et les plus abandonnées, celles qui retournent à la nature, seules les ruines semblent vraiment vivantes aujourd'hui, dans ce grand réveil de la vie universelle. Les immenses arcs croulants des thermes de Caracalla ont reconquis une noblesse et une vénération de rochers, les fraîches verdure qui s'y accrochent et l'azur surpris qui s'encadre dans les terribles brèches de ces coupoles, le vent de joie qui s'y engouffre, tout cela, au printemps, a plus de douceur et de solennité et s'harmonise merveilleusement — qui sait comment ? — avec ces tragiques murailles. Et la pâle, savante et triste résurrection archéologique du forum romain, est submergée, par la volonté des dieux bénins, sous une couche de glycines, de roses et de lilas. Flore, encore et toujours déesse de Rome et de l'Italie, est revenue aujourd'hui. Saluons-la, enivrons-nous de l'ambrosie que sa blonde chevelure répand dans l'air et renvoyons à demain les misérables soucis de la vie !

— Demain. C'est encore le printemps, mais plus autant lucide et exubérant. L'air est un peu obscur, presque plein d'une douceur plus dense et apaisée. On peut parler aussi des choses sans importance, non pas cependant des choses louches, non de celles qui font venir à la bouche les mots aigres ou amers. Parlons

tranquillement de quelque belle et bonne chose, il n'importe pas qu'elle soit grande. Par exemple, d'un des livres de poésie qui ont paru pendant ces premiers mois de l'année.... Puisqu'il n'est point besoin de croire sans réserve à ces quatre ou cinq critiques féroces qui affirment que la poésie est indubitablement morte en Italie et que, tout au plus, certains conservent encore un peu d'habileté pour construire matériellement le vers, un peu de dextérité pour imiter ou pour contrefaire. Celui qui, sans parti pris, ouvre le nouveau volume de poésies lyriques qu'il plaît à Ada Negri d'intituler *Esilio* (Exil. Milan, Trèves), pourra y trouver plus ou moins matière à admiration ou à plaisir, mais il devra y reconnaître les signes d'un art personnel, spontané, nullement inspiré par l'exemple d'autrui, nullement soutenu par une pure habileté technique. Aucune virtuosité : le vers d'Ada Negri n'abandonne jamais son habit de maison et son honnête simplicité, pas même lorsque l'émotion tragique du sentiment, la rareté de la pensée sembleraient exiger certaines formes moins courantes de manifestation externe. Et cependant, dans la plus grande partie de ces poésies lyriques, sinon dans toutes, nous sentons l'écho et le murmure du souffle d'Apollon. Dans ces rythmes larges, tantôt allégés, tantôt alourdis par la rime, nous remarquons ce quelque chose qui est la poésie.... Poésie pas joyeuse, certes. Aussi dans ce volume, l'âme haletante et douloureusement rebelle d'Ada Negri se manifeste. Mais, tandis que dans les premières œuvres lyriques cette angoisse fondamentale de son esprit s'objectivise, pour ainsi dire, et devient l'angoisse des miséreux et des abandonnés de tout le monde, ici elle est et elle reste une aventure subjective de l'artiste. L'accès de rébellion qui, dans ces poésies-là, prenait l'aspect d'aspirations civiles, de lutte sociale, réapparaît ici ce qu'il est en vérité : le halètement d'une personne isolée, la soif ardente qui dessèche sa gorge. Soif de quels biens ? Tourment de quels maux ? La poétesse ne le dit pas, mais son silence n'enlève rien à l'effet de l'art, il l'augmente même en y ajoutant un contour d'ombre et de mystère. Nous ignorons quelles sont les raisons du malheur de cette femme, mais nous sentons que ce n'est pas un malheur

simulé. Et nous y prenons part avec plus de sympathie et de conviction, dès que la poétesse ne s'efforce plus de transporter et de transformer sa propre misère dans la misère d'autrui. Tout ce qu'on pouvait constater d'inachevé, de plus lourd, de moins spontané, dans les poésies de la première manière, a pour origine, je crois, l'unique motif que je viens de signaler. La poétesse se sentait jusqu'alors victime d'une obscure fatalité; mais elle se fatiguait à déterminer cette injustice, à grandir sa propre douleur et la multiplier dans la douleur de tout le prolétariat. Maintenant, en revanche, avec une sincérité émouvante, sentant souffrir son cœur, elle parle simplement selon son cœur. Et, libre de la préoccupation de dessiner en grand, de colorer fortement, elle arrive à atteindre, à chaque page presque, cette vraie grandeur et cette force que l'artiste acquiert souvent en n'y pensant pas.

— Dans le dernier fascicule de la *Critica*, Benedetto Croce fait part de son intention de terminer la série de ses *Notes sur la littérature italienne dans la seconde moitié du XIX^e siècle*. Cette décision est dictée par deux motifs : la matière est presque épuisée et l'écrivain désire s'occuper d'autres sujets, pour le moment du moins. Les *Notes* de Croce qui se succèdent depuis environ dix ans, ont parlé amplement des principaux écrivains de cette période et aussi de plusieurs auteurs de second et de troisième ordre. Elles en ont parlé avec cette admirable pénétration que tous, amis et adversaires, reconnaissent chez le critique et le philosophe napolitain. Les jugements de Croce ne peuvent pas paraître toujours également indiscutables. Lui-même, dans sa *Licenza*, reconnaît loyalement que les circonstances dans lesquelles furent écrits ces essais variés lui suggérèrent certaines accentuations, un jour dans le sens apologétique, l'autre jour dans le sens contraire. Et l'on pouvait ajouter que parfois, dans cette critique subtile et fière, la clarté s'affirme un peu aux dépens de la chaleur, que parfois aussi la super-intelligence se résout en une sensibilité mineure. Mais il s'agit d'essais et non d'une vraie *histoire* au sens exact du mot : c'est-à-dire d'études détachées et pas parfaitement harmoniques pour

lesquelles l'étendue de l'observation, la rapidité du coup d'œil, la disposition philosophique à voir au delà des choses accidentelles remédient, en grande partie à l'inévitable fragmentation d'une telle forme de critique.

De toutes façons, il est certain que les *Etudes* de Croce, même avec leurs excès et leurs défauts, constituent une œuvre capitale, qui s'imposera toujours aux personnes voulant connaître la littérature italienne contemporaine, ou en discuter. Croce n'exclut pas la possibilité de fondre un jour ces essais dans une exposition achevée et équilibrée. Peut-être n'est-ce pas nécessaire et non moins désirable. Il est vrai qu'il ne faut jamais se défier du talent quand il s'agit du vrai talent. Benedetto Croce, s'il le veut, pourra fort bien recréer sous la forme d'histoire ce qui était né essai. Recréer n'est pas simplement reconstruire. Mais l'essai, avec son caractère spontané, a une efficacité qui manque surtout à la vraie histoire. Et quand on y trouve de la lumière, c'est une lumière plus concentrée et plus crue. C'est la forme la plus apte à renfermer ce qui, selon Croce, constitue la matière essentielle de l'histoire de la littérature et de l'art, c'est-à-dire « la dialectique, le développement, le drame de tout auteur ou de tout effort d'art. »

— Si Benedetto Croce peut être joyeux et fier de sa propre œuvre, ceux qui se disent ou se disaient ses successeurs ne lui offrent peut-être pas autant de motifs de contentement. Fréquents sont, dans les derniers fascicules de la *Critica*, les mots amers ou sarcastiques contre « l'agitation d'infirmités et la vanité d'arrivistes » dont font preuve certains jeunes gens qui, dit-on, appartenaient hier à l'école des *Crociani*. Peut-être faut-il avouer que, certainement, quelques *Crociani* avaient reproduit du maître seulement les qualités inférieures : un certain langage philosophique, certaines idiosyncrasies, une phrase, une pointe. Ils se prévalaient de telles dépouilles pour couvrir beaucoup de vanités.... Mais il serait injuste d'affirmer que tous les *Crociani* sont aussi dignes des sarcasmes acérés de Benedetto Croce. Il y a aussi des *Crociani* de valeur. Un de ceux-ci est incontestablement Giovanni Rabizzani, un connaisseur des plus savants des

choses littéraires étrangères, principalement françaises, et auteur de critiques aiguës et habiles aussi dans le domaine de la littérature italienne. Il a paru récemment de lui un volume intitulé *Bozzetti di letteratura italiana e straniera* (Esquisses de littérature italienne et étrangère. Lanciano, R. Carabba), lequel mérite d'être signalé. Il s'agit d'un recueil d'articles publiés dans le *Marzocco* de Florence et dans le *Resto del Carlino* de Bologne ; chose qui pourrait, à première vue, susciter en nous quelque défiance. Ecrire pour les journaux est une forme d'activité spécifiquement différente de la propre activité de celui qui écrit des livres. L'article de journal n'est pas le chapitre du livre, même si plusieurs articles traitent avec une certaine ordonnance des sujets semblables ou le même sujet. Différent, lui aussi, est le succès : l'article remplit son but complet en produisant un certain effet instantané et en s'épuisant de lui-même. Le livre, s'il est viable, doit produire un effet continu. C'est à peu près la même différence qu'il y a entre une bouteille de Leyde et une pile électrique : l'énergie de la première se décharge tout entière, en coup de foudre, dans une étincelle ; tandis que l'énergie de la seconde s'écoule pour un temps indéterminé.... Mais la comparaison ne doit pas être parfaitement exacte, parce qu'il y a, quoique rarement, des articles qui ne se déchargent pas en une unique étincelle, mais qui conservent, même après, une tension électrique considérable. Et nous trouvons plusieurs de ces articles dans le livre de Rabizzani. On les relit et les relira avec beaucoup d'agrément et de profit. Les sujets en sont très variés, inspirés le plus souvent par l'occasion et, cependant, ces pages diverses forment un livre, puisqu'on y sent un esprit constant, fidèle, je ne dirai pas à certaines idées, mais à une certaine façon de penser, un esprit agile qui se plaît à ne pas s'enfermer dans l'étroitesse d'une seule matière, mais qui est cependant attentif à ne pas se laisser divaguer. On y entend, dirai-je presque, le pas de l'excellent marcheur, qui garde un certain rythme et une certaine cadence même lorsque le terrain change sous ses pieds. Parfois on ne peut être d'accord avec l'ingéniosité un peu froide de certaines analyses, parfois on peut douter que l'érudition, la

logique, la philosophie, la défiance — tout ce qui, en somme, est subsidiaire et non pas matière essentielle de la critique — l'emportent dans le jugement de Rabizzani et lui rendent la vision naturelle moins claire, le goût moins sensible et moins sûr. Mais ce sont là choses exceptionnelles : dans la plus grande parties de ses critiques, Rabizzani sait fort bien concilier l'intuition artistique avec l'activité raisonnante. Il sait être spirituel et non malveillant, subtil et non faiseur de sophismes, aussi éloigné des sottes adorations que de la fureur grossière des démolisseurs à tout prix. Dans certaine belle reconstruction synthétique, on sent De Sanctis; dans le geste, dans la clarté et dans la lucidité de l'exposition on devine l'influence bienfaisante des grands critiques français, Sainte-Beuve, Taine, peut-être aussi Brunetière.

Un autre travail de Rabizzani aussi digne de remarque est l'étude sur Laurent Sterne, qui a paru tantôt dans le recueil si réussi intitulé *Profili* (Profils), chez l'éditeur Formiggini de Gênes.

— Les *Drammi satireschi* d'Ettore Romagnoli (Milan, Trèves) occupent dans la production littéraire de ces derniers mois une place à part, et une place très noble. Il m'est arrivé de dire déjà plus d'une fois dans ces chroniques combien l'œuvre de Romagnoli est belle et variée. Helléniste des plus profonds, il est en même temps un esprit éminemment moderne : supersensible, inquiet, multiple, traversé d'exquis souffles romantiques, scintillant et pensif. Sa vaste érudition n'a créé en lui aucune forme de pédanterie, pas même verbale ; au contraire, il est, des écrivains italiens vivants, celui qui montre posséder le mieux le grand trésor de la langue familière, populaire, plébéienne, de la langue vivante, en somme. Une telle aptitude à trouver toujours pour chaque chose le mot savoureux, cru, la locution presque instinctive, dirai-je, agile et colorée telle qu'elle fleurit sur les lèvres de ce créateur par excellence qu'est le peuple, lui permet de donner à l'Italie la plus admirable traduction d'Aristophane qui ait jamais été faite en langue moderne. Et maintenant il s'est mis à traduire Pindare : entreprise terriblement

ardue, comme le montrent les tentatives trop nombreuses et trop vaines, italiennes ou pas, de vulgariser le grand lyrique grec. Mais ce qui a empêché surtout autrefois une juste intelligence de Pindare, c'est l'esprit académique avec lequel les érudits ont abordé le poète, l'image froide et compassée qu'ils se faisaient de la beauté grecque, la tendance irrémédiable à exhumer du texte un fantôme pâle et affublé et non pas la poésie complexe et passionnée qui s'y agite. Certes, Ettore Romagnoli ne tombera pas dans une telle erreur, car il est poète et pas uniquement savant.

Les *Drammi satireschi* sont un beau témoignage de ses aptitudes poétiques, c'est-à-dire créatrices. Le drame satyrique antique était une brève action comique, par laquelle le dramaturge grec s'efforçait de rasséréner les auditeurs après la représentation d'une trilogie tragique. Le sujet en était le même mythe esquissé déjà dans la tragédie, ou un mythe différent ; les personnages héroïques y gardaient « leur caractère et leur dignité, mais un chœur obligatoire de petit satyres lascifs, dirigés par leur père, le vieux Silène, intervenait à tout moment, avec des *lazzi* et des farces d'un alliage plus ou moins pur. » Les drames satyriques de Romagnoli n'ont qu'une ressemblance très générique avec leurs homonymes antiques. Ce sont, en substance, des transpositions ingénieuses et parfois géniales, d'hommes et de choses modernes dans les conditions du mythe classique. Ce n'est pas le rance et grotesque procédé du travestissement des dieux et des héros, des Grecs et des Romains en petits et insignifiants personnages de notre société. Je dirais plutôt que l'auteur arrive à faire revivre dans la fable classique certaines misères et certains vices de nos temps. Et il en résulte une forme noblement discrète de poésie burlesque, une manière satirique d'autant plus pénétrante qu'elle est plus dissimulée. Le petit drame est, du reste, toujours composé de façon à intéresser et à plaire pour lui-même, même si le lecteur n'avait pas l'envie d'en étudier les allusions voilées.

— L'art de bien écrire est, comme je l'ai dit déjà d'autres

fois, un peu méprisé par la jeunesse de la toute dernière génération. D'aucuns se vantent d'ébouriffer, d'inquiéter, d'exaspérer leurs périodiques de la façon la plus cruelle du monde. Heureusement, cette mode stupide et commode commence déjà à passer et plusieurs jeunes gens s'appliquent à s'y révolter. Parmi les livres de jeunesse où s'affirme le mieux l'intention et presque la manie du « bien écrire », je me plais à rappeler la *Chimera* de Francesco Saporì (Milan, Giovanni Puccini & fils). Ce volume devrait être un recueil de nouvelles, mais la matière narrative y est rare, inégale et confuse. Cependant, à presque chaque page, on remarque quelque belle tournure de style, une franche richesse qui n'exclut pas la simplicité, une tonalité, dirais-je presque, de belles notes inexprimées. Par ci, par là, aussi, quelque figure humaine tracée heureusement.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'hiver et ses conséquences dans les grandes villes. — New-York doit-elle devenir un Etat séparé? — Une *Joconde* en Amérique. — Le radium aux Etats-Unis. — Mouvement vers le paternalisme. — Les livres.

L'hiver, tardif mais singulièrement rude, par lequel les Etats-Unis ont passé a montré une fois de plus que, malgré l'avancement de la civilisation, le progrès des institutions sociales ou municipales, nous restons bien petits, bien impuissants en face du jeu des forces de la nature. Un navire, regardé par les marins eux-mêmes comme insubmersible, est coupé en deux par un iceberg en quelques minutes. L'éclairage électrique de toute une ville est supprimé, en une seconde, par un caprice de la foudre. Et une forte chute de neige est suffisante pour affamer une cité, un froid de 20 degrés pour paralyser les affaires.

En partie parce que nous sommes accoutumés à un confort inconnu de nos pères, et en grande partie parce que le mécanisme de la vie journalière des grands centres est compliqué et complexe, il semble que nous soyons de moins en moins capables, dans des localités comme New-York, Chicago, Boston, de supporter des hivers qui, dans les campagnes, passent presque inaperçus. L'électricité surtout joue maintenant un rôle si important que, vient-elle à manquer par suite d'une tempête, tout est désorganisé et entravé jusque dans les petits détails de l'existence. Les horloges des bâtiments publics s'arrêtent ; le cinématographe ferme ses portes ; le journal, dont la machinerie ne peut plus opérer, suspend sa publication ; le chirurgien, le dentiste, dont l'outillage ne fonctionne plus, doivent laisser souffrir leurs patients ou recourir à des méthodes qui ne leur sont plus familières. L'énormité des dimensions de certaines de nos villes, en éloignant le consommateur du producteur, et l'ouvrier ou l'employé de son travail, crée des problèmes de transport qui, difficiles en tout temps, deviennent insolubles quand souffle un blizzard. Pour déblayer les artères principales de New-York lors des tempêtes de neige de février, il a fallu faire travailler 20 000 hommes, et le résultat fut loin d'être satisfaisant. En une semaine, la métropole dut dépenser, de ce chef, la bagatelle de *14 millions de francs*. Soit dit en passant, les frais extraordinaires ou les pertes causés à tout l'ensemble de la ville — municipalité et particuliers — par la seule chute de neige du 15 février ont été estimés à *59 millions de francs*. Et, en ce qui concerne le blizzard des 1^{er} et 2 mars, il est malaisé de donner une estimation, à cause des perturbations provenant de la rupture des communications télégraphiques ou téléphoniques, et des troubles supportés par les affaires en suite de l'impossibilité où se trouvèrent, pendant des jours entiers, des centaines de mille *business men* de se rendre en ville ou à leur bureau.

Bien entendu, il y a du chômage à cette époque de l'année, ce qui, joint à la rigueur de la température, a produit un état de choses largement exploité par les Jérémies du protectionnisme. Ceux-ci ont fait retomber la cause de la dureté des

temps sur l'administration du président Wilson et la réduction des tarifs douaniers. En ceci, ils ont reçu l'aide involontaire d'une organisation ouvrière assez peu recommandable, les « Industrial Workers of the World », lesquels ont organisé de bruyants cortèges par les rues et envahi les églises qu'ils ont fait retentir de discours révolutionnaires.

On a été jusqu'à dire qu'il y avait, dans la seule cité de New-York, 350 000 hommes et femmes sans travail, et que la situation était à l'avenant dans les autres places de commerce. Mais il faut en rabattre ; et, en outre, il est malheureusement certain que beaucoup de non-employés sont peu pressés de trouver de l'ouvrage. On peut en juger par deux exemples. A San-Francisco, sur 15 000 hommes se disant sans emploi, 800 en tout acceptèrent le travail lorsqu'on leur en donna. A Portland, en Orégon, 500 hommes se présentant aux asiles de nuit reçurent une offre de travail ; 50 l'acceptèrent ; 12 seulement se présentèrent à l'heure dite ; 7 quittèrent le chantier après une heure ; et les cinq restants, soit 1 pour cent du nombre total, demeurèrent à la besogne juste ce qu'il fallait de temps pour gagner sept francs cinquante. On voit des non-employés criant misère, mais qui refusent de travailler pour un franc par heure : ils demandent 15 francs pour une journée de huit heures !

Dans ces conditions, on comprend que des villes, Saint-Louis par exemple, aient pris des mesures qui semblent cruelles, mais sont en réalité sages, telles que l'expulsion hors des limites de la cité des gens sans ouvrage ni domicile fixe, restant oisifs après une certaine date. Le mouvement qui pousse vers les villes les habitants des campagnes complique, dans nos grands centres de l'Est, le problème causé par l'affluence des immigrants — lesquels, de moins en moins, désirent se fixer dans les districts ruraux.

— Puisque nous parlons de grandes villes, New-York, par suite de son importance, de sa richesse, est aujourd'hui dans une situation très particulière, et sans doute unique au monde. Etant donné l'organisation fédérative du pays, New-York est la capitale de fait — sinon officiellement — d'une république

ayant à peu près la superficie de la Grèce et qui se trouve bénéficiaire d'une façon fort injuste des ressources financières de ladite métropole, sans rien donner en retour à celle-ci. L'Etat de New-York est fort endetté pour des travaux n'intéressant que très indirectement ou pas du tout la métropole. En ce moment il faut combler un déficit de quelque 89 millions de francs ; et, à cet effet, c'est New-York City qui sera surtout mise à contribution. Il en est ainsi depuis de longues années. Le résultat se traduit par de lourdes charges pour les propriétaires fonciers citadins, dont les immeubles sont imposés au-dessus de leur valeur marchande. Par exemple, une parcelle près du Parc Central est taxée à la valeur de 640 000 dollars, alors qu'elle ne peut se vendre que 465 000. D'un autre côté, bien que sa population forme *plus de la moitié* de celle de l'Etat entier, la grande ville n'obtient que $\frac{2}{5}$ du nombre des représentants à la législature, de sorte que le parlement local, à Albany, peut prendre toute espèce de mesures préjudiciables aux intérêts fiscaux de la cité et traiter celle-ci, pour employer l'expression consacrée, comme une vache à lait. Un seul fait le montre bien : la majorité de ces législateurs a fait passer une loi qui, lorsque les juges de la cour suprême s'assemblent à New-York, oblige cette dernière à donner aux magistrats un supplément d'honoraires, et, en outre, met les $\frac{2}{3}$ de ceux-ci à la charge de la ville. Mais il y a encore autre chose. La population métropolitaine et celle du reste de l'Etat, à peu d'exceptions près, n'ont rien en commun. Besoins, idéals, aspirations, genre de vie, méthodes de travail, tout diffère. Et le parlement d'Albany, avec sa majorité de membres ruraux, serait incapable, même s'il le voulait, de comprendre toujours les vrais intérêts du « Greater New-York. »

Il en résulte qu'aujourd'hui bien des voix se font entendre qui réclament la séparation. New-York City, disent-elles, doit devenir un Etat par elle-même. Elle est plus peuplée, du reste, que tous les Etats de l'Union, sauf Pennsylvanie et Illinois. L'énorme Texas, — aussi grand que la France, — l'Ohio, et le Massachusetts, si peuplé qu'ils soient n'ont que la moitié de la popu-

lation de la *Ville*. C'est certainement là une situation dont les développements ne peuvent manquer d'être intéressants.

— Le bruit qui s'est fait autour de la Joconde donne un regain d'actualité aux discussions relatives à l'existence de *dupli-cata* dus à de Vinci lui-même. Chacun se rappelle les controverses soulevées à l'occasion du portrait de Madrid. Il circule, dans les milieux artistiques d'Europe, on le sait, une tradition en vertu de laquelle il y aurait eu *trois* Mona Lisa par le maître : celle de Paris, celle d'Espagne, et une autre dont on a perdu la trace. Or, il existe à New-York, chez un certain Dr S. Erdmann, une Joconde qui pourrait être le troisième exemplaire. Les collectionneurs américains ont si souvent, avec la meilleure foi du monde, orné leurs galeries de faux chefs-d'œuvre, que l'on se sent, au début, quelque peu sceptique à l'égard du tableau en question. Cependant les circonstances dans lesquelles la Joconde n° 3 est arrivée aux mains de M. Erdman donnent à réfléchir. Un des ancêtres de celui-ci, M. William Vernon, se trouvait à Paris un peu avant la Révolution. La légende veut que, très lancé dans le monde, bien vu à la cour de Louis XVI, le jeune Américain se mît dans les bonnes grâces de Marie-Antoinette. A son départ, il aurait reçu de la reine, comme souvenir, un exemplaire de Mona Lisa qui appartenait en propre à la souveraine. Toujours est-il que, dans la famille Vernon, le tableau a toujours été considéré comme une possession extrêmement précieuse. Vers 1838, il fut apporté à Paris, et, pendant quelque temps, pendu, à côté de la Joconde n° 1, au Louvre, où il attira énormément l'attention. En cette matière, les affaires de sentiment n'ont pas de poids, et celles de tradition familiale sont loin d'être décisives. Deux considérations, toutefois, donnent une certaine valeur aux assertions du Dr Erdmann. D'abord le fait que la couleur ayant servi contient du genièvre : or, aucun maître après le XVII^e siècle n'a employé cet ingrédient. Secondement, si les *dimensions* de la Joconde n° 3 sont de 23 pouces $\frac{1}{2}$ sur 29 — un peu plus petites que celles du n° 1, ce qui n'aurait rien d'étonnant dans une copie, — les *proportions* différent, — ce qui n'est jamais le cas dans une reproduction par

un autre artiste. Il se trouve donc nombre de gens qui voient dans ce n° 3 un duplicata par Vinci lui-même. Etant donné les conditions dans lesquelles l'épouse de Francesco del Giocondo a été peinte, et étant donné aussi que c'était le premier modèle posant devant Vinci pour un portrait, il ne serait pas impossible que l'artiste eût fait plusieurs exemplaires, dans des proportions différentes.

— Si l'on trouve de tout en Amérique, même des Jocondes, on ne pouvait manquer d'y découvrir du radium. Et, en effet, c'est aux Etats-Unis que sont, jusqu'à présent, les plus importants gisements du précieux métal. Lorsque le premier dépôt fut extrait des mines de Joachimsthal, en Autriche, il y a quatorze ans, le gouvernement s'empessa d'acheter ces mines. Depuis, il est vrai, le radium fut rencontré un peu partout. Mais c'est en Amérique, dans les Etats de Colorado et Utah surtout, que récemment on a mis au jour les veines les plus étendues. En 1913, on obtint, là, 8 gr. 80 de chlorure de radium, alors que la production du reste du globe n'atteignait que 3.65. Toutefois, en cette matière comme en tant d'autres, l'indifférence, la négligence font leur œuvre. Le rendement des mines de l'Ouest serait infiniment plus fort encore si les compagnies exploitantes ne jetaient pas au rebut de grandes quantités du minerai, — le « carnotite, » — dont le radium s'extrait. *Too much trouble* (trop de peine) : le sempiternel refrain américain s'entend ici aussi. Pour la même raison, sans doute, on ne raffine pas le métal : on l'envoie, comme minerai, en Europe, — où il reste ! Et lorsque les hôpitaux des Etats-Unis en ont besoin, ils doivent le racheter à grands frais, à Paris ou à Vienne. Le gouvernement fédéral s'est ému de cette situation ; et il est fortement question, en ce moment, de l'achat par lui de tous les gisements de radium ou du moins de ceux qui promettent le plus.

— Mais ceci touche à une grosse question, toujours épineuse en Amérique : le paternalisme. Ce pays est foncièrement individualiste, — nous ne l'apprenons à personne, — et cette situation économique a été certainement un des facteurs de son développement rapide. Néanmoins, il ne faut pas se dissimuler

qu'avec le temps, et surtout depuis l'augmentation considérable du nombre des trusts, il a été abusé du principe de la liberté absolue. Celui-ci s'est, en somme, retourné contre le but qu'on se proposait en laissant libre cours à l'initiative privée. Les grandes coalitions de capitalistes ont, de fait, monopolisé nombre de services publics ; peu à peu leurs méthodes d'opération sont devenues plus ou moins arbitraires et ont suscité de telles plaintes qu'il s'est formé un fort courant d'opinion en faveur de l'intervention de l'Etat. Ceci excite les regrets de certains économistes libéraux d'Europe, habitués à citer l'Amérique comme la terre promise de l'individualisme. Mais ces derniers ne peuvent pas très bien apprécier la situation qui nous est faite, à nous habitants des Etats-Unis. Pour ne mentionner qu'un exemple, nous nous trouvions privés des avantages des colis postaux et contraints d'en passer, pour l'expédition des plus petits paquets, par les tarifs de fantaisie des *Express Companies*. Celles-ci, de véritables puissances en Amérique, avaient trouvé le moyen d'étouffer au Congrès toute tentative de création d'un *Parcel Post System*. Cependant, telle fut la pression exercée par la presse, etc., que les congressmen durent s'incliner devant la volonté de leurs électeurs ; et, par conséquent, nous avons été dotés d'un service de colis postaux. L'institution répondait si bien à un besoin, que le succès dépassa bientôt toutes les espérances. Aujourd'hui, une des plus grandes Express Companies a dû se retirer des affaires ; il n'y aura pas de pertes pour les actionnaires, mais cette liquidation est un des événements les plus significatifs du moment au point de vue économique. Les autres compagnies ont dû baisser leurs tarifs de façon à faire concurrence au gouvernement... et elles font encore de jolis bénéfices !

Cette victoire a causé dans tout le pays un enthousiasme extrême. On a été jusqu'à réclamer la nationalisation des télégraphes et téléphones ; mais c'était aller un peu vite en besogne, et le président Wilson s'est prononcé contre la mesure. Toutefois, c'est le gouvernement fédéral qui va construire et exploiter les chemins de fer d'Alaska : un autre coup porté aux « corpo-

rations! » Diverses républiques, du reste, manifestent des tendances identiques, étudiant, en particulier, des projets de bureaux de placement, d'assurance sur la vie gérés par l'Etat. Si l'on rapproche tous ces faits des termes de la nouvelle loi monétaire, et des divers bills votés ou en préparation sur la surveillance, par le gouvernement, des opérations des chemins de fer et autres grandes compagnies financières, on s'aperçoit que la voie économique où s'engagent les Etats-Unis tend à rapprocher leurs institutions de celles du vieux monde.

— On a tellement répété que ce pays est dénué de traditions artistiques que les Américains eux-mêmes ont fini par en être convaincus. Les palais des millionnaires sont pleins de meubles anciens provenant de Hollande, d'Angleterre, de Bretagne; il est rare d'y rencontrer des spécimens de l'art *national* du dix-huitième siècle et de la fin du dix-septième. Or, les ébénistes coloniaux ont produit nombre de choses charmantes, originales, tout à fait en harmonie avec le style architectural du temps. Ce qui est vrai du mobilier l'est aussi de l'orfèvrerie. Si l'on veut admirer ces trésors, il ne faut pas les chercher chez les nouveaux riches, car, outre que la majorité de ceux-ci sont incapables d'apprécier ce qui ne porte pas la marque d'au delà des mers, les meubles coloniaux sont presque uniquement restés dans les vieilles familles bourgeoises, pas toujours riches, excepté en souvenirs et en sens artistique.

Le livre publié par M. L.-V. Lockwood, *Colonial Furniture in America*, sera, pour beaucoup, une révélation. Il est illustré avec profusion, et nous le recommandons aux amateurs, avec cette réserve toutefois que ces derniers ne doivent pas s'attendre à y trouver autre chose que des descriptions techniques quelque peu arides.

— Des œuvres littéraires de M. Roosevelt, nous avons, en leur temps, analysé *The Deer Family*, et *African Game Trails*, tous deux livres cynégétiques¹. Aujourd'hui, il offre au public son *Autobiography* (McMillan, New-York). Ce genre d'ouvrage,

¹ Livraisons de la *Bibliothèque universelle* de septembre 1902 et janvier 1911.

lorsqu'il émane d'hommes publics, n'a d'intérêt, pour la masse des lecteurs, que s'il met au jour des faits politiques inédits, ou lève un coin du voile enveloppant la vie privée de l'auteur. Le livre du bouillant « colonel » laisse seulement, à notre humble avis, l'impression d'une avalanche de mots, de phrases tonitruantes, émaillées de trop nombreux superlatifs. De faits nouveaux, il n'y en a point, par la bonne raison que Roosevelt, durant son temps d'activité politique, a toujours mis l'univers dans le secret de ses plans, — sauf sur certains points qu'il se garde bien d'ailleurs de nous révéler aujourd'hui. Il nous le dit, en effet, avec cette candeur étrange qui le caractérise : « Des chapitres entiers de ma biographie ne sauraient être publiés maintenant. » Ce gros volume, en somme, dont le papier même est criard, paraît être plutôt une œuvre de réclame : la façon dont l'auteur présente le bilan de ses sept ans et demi de présidence suffirait à le faire croire. Est-ce à dire que ces défauts sont rachetés par des anecdotes piquantes, des traits d'esprit ? Malheureusement non. Le style est uniformément lourd ; et lorsque l'écrivain essaie de nous faire part de situations, de faits qui lui semblent d'un haut comique, ses lecteurs cherchent en vain où est la plaisanterie.

— Un livre récent qui mérite la lecture est *A Son of the Hills* (Fils des Collines) de Mrs Harriet Teresa Comstock. Il comble une lacune dans la littérature ethnographique des Etats-Unis, en nous mettant en contact avec une partie de la population du Sud, fort peu connue. Nombreuses sont les études sur la classe moyenne de cette région, ou sur les noirs. Le « blanc pauvre », la couche sociale souvent dégénérée, tombée si bas que les gens de couleur eux-mêmes la flétrissent du nom de *white trash*, — racaille blanche, — cette classe n'avait jamais été dépeinte avec la vérité de couleur et le talent qu'on voit déployer dans ce roman, recommandable à tous égards.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Un livre sur C.-F. Meyer. — La première rédaction d'*Henri le Vert*. — Nouvelles lettres de Jacob Burckhardt. — Nos arbres et nos forêts. — Institutions militaires de la Suisse. — Les livres.

Une bonne fortune nous vient de France. Un universitaire, M. R. d'Harcourt, publie sur C.-F. Meyer une étude définitive, ou peu s'en faut¹. Ayant eu à sa disposition un grand nombre de lettres inédites, il trace de l'écrivain un portrait très fin, très nuancé, très ressemblant. Enfin nous avons le véritable C.-F. Meyer, non plus cet être conventionnel que trop souvent ont peint ses apologistes ou mieux encore les critiques timides qui, ayant peur de dire la vérité, ont recouru, en parlant de lui, à des euphémismes.

Pour bien faire comprendre la riche personnalité du poète, M. d'Harcourt l'étudie d'abord dans son ascendance et dans le milieu où il a vécu. Son ascendance, il la caractérise ainsi : « Trop de finesse et pas assez de force ; trop de richesse intérieure et pas assez d'action ; une sorte de scrupule à entrer dans l'existence, de timidité devant la vie. » Et c'est déjà un portrait presque complet de C.-F. Meyer.

Quant au milieu, c'est Zurich après la révolution de 1848, un centre où l'activité pratique l'emporte délibérément sur l'activité intellectuelle, une ville où se multiplient les compagnies par actions, les entreprises industrielles, les projets de voies ferrées. On sait combien C.-F. Meyer se sentait malheureux dans ce milieu qui ne le comprenait guère. Il y contracta une neurasthénie aiguë dont il dut aller se guérir dans la Suisse française. Sur ce séjour dans la Suisse française M. d'Harcourt projette une abondante lumière grâce à une volumineuse corres-

¹ R. d'Harcourt, *C.-F. Meyer. Sa vie, son œuvre (1825-1898)*. — *C.-F. Meyer. La crise de 1852-1856. Lettres de C.-F. Meyer et de son entourage*. Paris, Alcan, 1914.

pondance inédite du Dr James Borel de Préfargier, de sa nièce Cécile, de Fritz Borel, de Louis Vulliemin, de M^{me} Elisabeth Meyer, de M^{lle} Betsy Meyer et du poète lui-même. Il nous dit l'immense bienfait que ce milieu gai et sain apporta à cette nature de sensitive. A Lausanne surtout il s'épanouit et se dilata, « Lausanne vers 1850, dit M. d'Harcourt, gardait encore beaucoup de l'empreinte que lui avaient donnée les charmantes et légères années de la fin du XVIII^{me} siècle. La vie y était sans âpreté, sans tension, et les loisirs de l'esprit y tenaient plus de place que les concurrences économiques et industrielles. »

L'homme qui eut alors l'influence la plus heureuse sur l'esprit de C.-F. Meyer est l'historien Louis Vulliemin dont M. d'Harcourt fait ce portrait : « Il représentait le caractère vaudois dans ce qu'il a de plus sympathique : religieux sans âpreté, courtois et affable sans fausseté, candide sans naïveté, éminemment sociable plutôt que mondain ; c'était le vrai fils d'une race de finesse et de mesure. » Vulliemin ne devina certes point le poète, du moins sut-il donner un but à la vie de ce garçon de trente ans qui n'avait encore rien fait ; il l'incita à travailler, et, en l'amenant à se munir d'une forte culture, prépara l'écrivain.

M. d'Harcourt insiste avec raison sur la base française et latine de la culture de C.-F. Meyer. D'abord le futur écrivain acquiert une rare maîtrise dans le maniement du français dont l'influence se fera sentir dans toute son œuvre. Mieux que cela, la clarté, la précision de la langue française dissipent les brumes de son cerveau et amènent une libération presque physique de sa personnalité. Il est vrai que ce qui le saisit d'abord dans le génie français, c'est le côté grave et austère, Port-Royal et les grands classiques du XVII^{me} siècle, mais plus tard, sous l'influence de voyages, de contacts directs avec la vie et l'art latins (Paris et Rome), de lectures aussi (Mérimée, Burckhardt, l'Arioste, Cellini, Renan), C.-F. Meyer entrera en plein dans le monde de la sensualité romane, de la richesse des formes et des couleurs, de la vie sous ses aspects les plus divers.

C'est cette évolution que M. d'Harcourt s'attache surtout à expliquer dans son livre. Il nous montre comment C.-F. Meyer,

en se développant, de la morale aboutit à l'art. De plus en plus, en avançant dans sa carrière, l'écrivain goûte ce qui fait la grâce et le charme de la vie. C.-F. Meyer était fier de cette conquête qui le distinguait de ses compatriotes. « Je n'ai point, disait-il, cette tendance pédagogique et moralisatrice qui caractérise l'esprit helvétique dans presque toutes ses manifestations intellectuelles et artistiques. » Ailleurs il s'exprime avec assez de désinvolture sur ces « bons rustres de Suisses. » S'il eut quelque chose de suisse dans ses premiers ouvrages, les *Romances et Tableaux*, *Les derniers jours de Hutten*, peut-être l'*Amulette* et *Georges Jenatsch*, on peut affirmer en revanche que l'art de ses derniers romans, le *Coup de feu en chaire*, *Plaute au couvent des nonnes*, les *Dernières poésies*, le *Page de Gustave-Adolphe*, les *Noces du moine*, la *Justicière* et *Pescara* n'a plus rien d'helvétique.

C'est par cette absence d'helvétisme que C.-F. Meyer se distingue surtout de Gottfried Keller. C.-F. Meyer avait peu de goût pour la littérature de son émule, qui le lui rendait bien du reste. « Keller, disait-il avec une nuance de dédain, est ce que les Suisses demandent, didactique, prolix ; il prêche. Cela est nécessaire pour plaire aux Suisses ; cela est républicain. Ma plus grande émancipation de l'esprit helvétique consiste en ce que je ne pratique pas ce genre, en ce que je l'évite par principe. »

N'en déplaise pourtant aux mânes de C.-F. Meyer, Gottfried Keller est un écrivain d'une autre envergure que lui. A côté d'une originalité plus grande, il a un don d'invention qui manquait totalement à l'auteur de *Georges Jenatsch*. C.-F. Meyer a expliqué que, s'il avait traité le roman historique de préférence au roman de mœurs contemporain, c'est « qu'il aimait les héros placés très haut dans la vie. » La vérité est que l'histoire suppléait à ce qui manquait à son imagination. Quand il écrivait, C.-F. Meyer avait besoin de s'appuyer sur quelqu'un. Il ne fut pas un créateur, mais un suiveur, et le jugement que M^{me} Pfitzer portait sur son premier livre : « Un remarquable talent, mais un talent de second ordre », reste vrai pour son œuvre entière.

— Tandis que la gloire de C.-F. Meyer reste stationnaire,

celle de Gottfried Keller brille d'un éclat toujours plus vif. Ses livres, qui se vendent beaucoup, sont aujourd'hui encore un des gros succès de vente de la librairie allemande. Justement la maison Cotta prépare une nouvelle édition de ses œuvres. Le besoin s'en faisait sentir, car le texte de Gottfried Keller n'a jamais été établi avec une rigoureuse exactitude. M. Emile Ermatinger, professeur de littérature allemande à l'Université et à l'Ecole polytechnique de Zurich, a été chargé de ce soin.

En attendant cette édition qui, espérons-le, ne tardera pas à paraître, M. Ermatinger nous donne la première version d'*Henri le Vert*¹. On se souvient que cette version, parue en 1854, diffère fort de celle que l'auteur publia en 1880. Elle est tout élégiaque, et romantique et se termine par le suicide du héros. Bien des critiques, au moment où l'œuvre parut, s'étaient étonnés de ce dénouement. « Il y a trop d'originalité et de vigueur naturelle dans ce gaillard pour qu'il puisse sombrer ainsi », écrivait à Gottfried Keller l'éditeur Vieweg. Plus tard, en 1871, Emile Kuh, dans un feuilleton de la *Neue Freie Presse* de Vienne, soutenait la même idée, que reprenait Théodore Storm en 1875. Tant il y a que le poète, qui au fond partageait cette manière de voir, entreprit en 1878 de refondre son œuvre et de lui donner une conclusion différente. On sait que, dans l'œuvre nouvelle, Henri le Vert, rentré au pays après l'effondrement de ses espérances, loin de se laisser abattre, commence une autre existence. Il reconnaît que jusqu'alors il a vécu trop pour lui-même. Réintégré dans son milieu social, il n'hésite pas à rentrer dans le rang pour devenir un membre utile de la communauté. Sans doute il n'accomplira point l'œuvre rêvée, du moins servira-t-il son pays en mettant à profit et en valeur la connaissance des hommes qu'il a si chèrement payée. Il est encouragé dans cette voie par Judith, qu'il retrouve au pays, après un retour d'Amérique où elle a accompagné des émigrants. Judith, sa bonne conseillère et, comme il dit, sa pourvoyeuse de

¹ *Der grüne Heinrich*, Roman von Gottfried Keller. Studien-Ausgabe der ersten Fassung von 1854/55. Herausgeb. von Emil Ermatinger. Stuttgart und Berlin, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, Nachfolger, 1914.

courage, (*Mutgeberin*) devient son Egérie. Comme Henri le Vert, cette remarquable femme « a vu et goûté trop de choses en ce monde pour se fier à un bonheur entier et complet. » Du moins est-elle arrivée à la conviction que le secret de la vie est de faire obscurément son devoir, ou, comme dit Martin dans *Candide*, « de travailler sans raisonner, ce qui est le plus sûr moyen de rendre la vie supportable. »

Telle est la conclusion optimiste que Gottfried Keller donne à son roman seconde manière. Et c'était là la philosophie à laquelle il était arrivé après avoir beaucoup erré. Aussi n'était-il guère tendre pour le dénouement romantique de sa première œuvre. Prévoyant qu'un jour on pourrait bien le ressusciter il s'écriait : « Que la main qui oserait commettre un tel sacrilège se dessèche ! »

Hélas ! les éditeurs n'ont pas de tels scrupules. Possédant des droits sur l'œuvre entière du romancier, ils se sont demandé s'il avait été bien inspiré en prononçant cet ostracisme. La première rédaction d'*Henri le Vert* a conservé des admirateurs. Albert Köster, qui a écrit un si joli livre sur Gottfried Keller, dit : « L'auteur peut tempêter tant qu'il voudra contre son œuvre de jeunesse, imitant en cela l'exemple de Goethe avec sa *Stella*, il n'en reste pas moins que le lecteur lui aussi a le droit de faire entendre sa voix et de faire son choix. Pour moi le dénouement de la première rédaction a sa raison d'être, ce qui n'empêche pas d'ailleurs de reconnaître la supériorité artistique de la deuxième. J'irai même plus loin. Je puis fort bien admettre une troisième œuvre que je composerais à mon gré de tout ce qu'il y a d'excellent dans les deux premières. De cette façon, au lieu de quatre volumes, j'en ai huit, ce qui est tout gain. »

Ainsi en a jugé la maison Cotta. Après avoir donné une édition de luxe du *Grüne Heinrich*, première manière destinée aux bibliophiles, M. Ermatinger en publie une autre pour le grand public avec une excellente préface qui nous initie, dans ses moindres détails, à la genèse de l'œuvre. Sans doute, M. Ermatinger préfère le second *Henri le Vert* au premier, mais le premier, tout de prime saut, d'une inspiration si fraîche avec ses

charmants épisodes sacrifiés plus tard par Gottfried Keller, n'en est pas moins une œuvre très savoureuse. Félicitons-nous de le posséder et ne boudons pas notre plaisir.

— On sait quel excellent épistolier était Jacob Burckhardt. Ses *Lettres à un architecte* nous l'ont révélé et voici deux nouveaux recueils de lettres qui confirment ce jugement. Les premières, publiées par M. Hans Barth dans le *Basler Jahrbuch* pour 1914, sont adressées à Salomon Vögelin aux persévérants efforts duquel on doit la création du Musée national. Ayant été l'élève de Burckhardt à Bâle, il resta attaché à son maître et correspondit avec lui. Les premières lettres ont trait à un voyage que Vögelin voulait faire en Italie. Burckhardt lui donne à ce sujet de judicieux conseils dont pourront profiter bien des gens. C'est tout le programme du voyage en Italie, tel qu'il faut le faire, qu'il trace à son disciple. Et ces conseils sont agrémentés de cette bonne humeur et de cet esprit narquois qui prêtent tant de charme aux propos de Burckhardt. Le malheur est qu'avec l'âge le caractère du vieux professeur s'assombrit et qu'il devient moins communicatif. A partir de 1874, les lettres se font rares, et dès 1878, elles cessent tout à fait. Ici comme ailleurs on voit que le pessimisme du Bâlois solitaire s'est accentué. Son conservatisme borné et étroit s'est accru. Il craint tout de la démocratie triomphante : la banqueroute de l'art et de la science, l'absence de culture qui s'étendra de plus en plus, et la barbarie. Vögelin était démocrate et ne partageait point ses craintes. Peut-être ces dissentiments en politique contribuèrent-ils à faire tourner court la correspondance.

— Les autres lettres de Jacob Burckhardt sont adressées à Henri de Geymüller, un Bâlois qui n'était point né à Bâle, qui n'y avait même jamais vécu, qui était un cosmopolite écrivant en quatre langues et un architecte qui, se souciant peu de bâtir, consacrait tous ses soins à la solution des grands problèmes de l'architecture. Son domaine était l'architecture de la Renaissance, surtout Bramante. Par là il avait séduit l'âme de Jacob Burckhardt. Il est vrai qu'il considérait la Renaissance sous un angle un peu différent. Pieux et enthousiaste, apôtre à la ma-

nière de Ruskin, il considérait l'art de la Renaissance comme le couronnement et l'accomplissement de tout l'art chrétien. Burckhardt, qui en art était franchement païen, n'en aimait pas moins d'un tendre amour son pieux disciple. « Gardez la gaîté, lui disait-il. C'est un don de Dieu. » Plus tard, quand il approchait de la tombe, il lui écrivait : « La mort n'a pas pour moi les espérances dont vous, cher monsieur, êtes rempli. Mais je la vois venir sans crainte, sans effroi, et j'espère encore ce que je n'ai pas mérité. »

Le doux mystique qu'était Henri de Geymüller était fort tolérant. « Jacob Burckhardt, disait-il, est l'étoile qui a éclairé ma route dans mon pèlerinage terrestre. Son amitié a été le bonheur de ma vie. »

Ainsi se nuance de plus en plus la physionomie du vieil historien. Quand donc un biographe compétent entreprendra-t-il de nous la montrer dans sa riche complexité ?

— Le belle publication, *Arbres et forêts de la Suisse*, publiée par le Département fédéral de l'intérieur (Berne, A. Francke), vient de s'enrichir d'un nouvel album, qui est le troisième de la série : vingt planches font défiler sous nos yeux quelques-uns des plus beaux spécimens d'arbres de notre pays, l'épicéa de l'alpe de Malix dans le canton des Grisons, au port élégant ; le vieux mélèze sur l'alpe Clavadatsch, près de Samaden ; le mélèze du Japon, à fines écailles, du jardin Mercier, à Glaris ; le cèdre du Liban du parc de Mont-Riond sous Lausanne ; le wellingtonia du parc de Mon-Repos, à Lausanne ; un superbe châtaignier, du même parc, avec le frêne de Maracon ; les érables sycomores de la Recorne et de Cerneux-ès-Veusils ; le noyer de Faulensee près de Thoune, et le poirier de Sargans ; deux vues de forêts jardinées dans le Steinwald ; des pâturages boisés du Jura neuchâtelois ; des intérieurs de forêts du Jura bernois.

Tout cela est fort beau et nous fait désirer d'en connaître davantage. Nos forêts de montagne recèlent encore bien des trésors ignorés. A cet égard, le parc national du val Cluoza a été une révélation pour beaucoup de gens. Il serait séant d'en popu-

lariser les plus beaux sites, et nous espérons bien que la publication que nous annonçons le fera sans trop tarder.

— Sous ce titre, *Les institutions militaires de la Suisse*, le colonel Isler reprend pour la compléter l'œuvre de feu le colonel Feiss, dont le succès a été très vif, puisque de 1873 à cette année elle a été réimprimée trois fois ¹.

Après une introduction historique sur l'organisation militaire des cantons, depuis le Convent de Sempach de 1393 qui fut la première ordonnance militaire fédérale, jusqu'à la réorganisation militaire de 1874, l'auteur étudie l'état de l'armée suisse jusqu'à sa transformation actuelle, après le vote du 3 novembre 1907. On a publié, ces dernières années, beaucoup d'ouvrages populaires sur la Suisse en armes ; il n'en est aucun qui puisse rendre autant de services que celui du colonel Isler. Il est net, sobrement écrit, et d'une scrupuleuse exactitude. On ne saurait trouver meilleur guide pour apprendre à connaître, dans son détail, le mécanisme de nos milices et comprendre combien, chez nous, l'armée fait corps avec la nation, en est, pour ainsi dire, l'expression ou l'émanation.

— A la même librairie paraît la seconde série des vieilles petites villes pittoresques de la Suisse ². Elle est consacrée à Wil (canton de Saint-Gall), à Lugano, à Saint-Ursanne, à Lenzbourg, à Stein sur le Rhin, à Regensberg. Qu'elles sont avenantes, ces antiques cités qui ont toutes quelque chose à nous dire avec leurs portes monumentales, les accolades grillagées de leurs hôtels de ville, les arcades de leurs rues, les vieilles feronneries de leurs maisons, les fontaines si caractéristiques de leurs places, les églises, les collégiales, les cloîtres, les maisons-fortes, les hautes tours d'enceinte qui sont aujourd'hui campées au milieu des rues qu'elles barrent de leurs masses ! Tout cela nous semble familier et pourtant savons-nous apprécier comme

¹ *Das Wehrwesen der Schweiz*, von Oberst Joh. Isler. 4^{te} Auflage. 1. Band : *Die Wehrverfassungen vor 1907*. Zürich, Orell Füssli, 1914.

² *Alte Nester*, von Gottlieb Binder. 2^{te} Band. Mit 23 Originalzeichnungen von Paul von Moos und einem Titelbild.

elles le méritent ces richesses ? Des livres tels que ceux de Gottlieb Binder nous rendent le service, en nous les rappelant, de nous inciter à faire tous nos efforts pour les conserver ou les sauver.

— Le *Dictionnaire des artistes suisses* (Frauenfeld, Huber) publie comme supplément un quatrième volume dont la première livraison vient de paraître. On se souvient que ce dictionnaire, dans l'idée des éditeurs, devait comprendre tous les artistes suisses et les artistes étrangers ayant fait leur carrière ou une partie de leur carrière en Suisse. Et comme il ne s'agissait pas seulement d'architectes, de peintres, de sculpteurs, de graveurs, de verriers, mais aussi d'orfèvres, de potiers et d'artisans d'arts mineurs, leur nombre devait être considérable. Il est même si considérable que des omissions se sont produites. Elles ont été signalées par les érudits locaux au fur et à mesure que l'œuvre avançait, et comme il ne pouvait être question de donner ces « errata » à la fin des volumes, force a été de leur consacrer un volume entier. C'est ce volume que nous annonçons. Je ne dirai pas que tous les noms nouveaux soient éblouissants, mais du moment qu'on a voulu être complet il fallait bien leur donner une place.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le fluor chez les animaux : proportions où on le rencontre ; son rôle en biologie. — Solubilité des éléments du verre ; comment elle peut troubler les expériences biologiques. — Fraudes alimentaires : le Poivros et le « Suessæl. » — Action des substances pharmaceutiques sur le cancer. — Le pneumatique increvable en coton. — Dessèchement du Zuyderzee. — L'aluminium chez les plantes. — Publications nouvelles.

Le fluor, qui n'a pas grand emploi dans l'industrie chimique jouerait, d'après M. Armand Gautier, un rôle considérable dans la physiologie des animaux. M. A. Gautier s'est occupé depuis

quelques années des méthodes de recherche et de dosage du fluor, et il a réussi, avec M. P. Clausmann, à en élaborer qui permettent de retrouver et de déterminer avec certitude le demi-milligramme de fluor dans cent grammes ou plus d'un tissu végétal ou animal. Grâce à ces méthodes perfectionnées, on est obligé de reconnaître que le fluor existe dans tous les organes de l'animal. Mais il n'y est pas également distribué. Il est le plus abondant dans l'émail dentaire, les os et l'épiderme ; il est le moins abondant dans le sang, le lait, le muscle. Le fluor est le plus rare dans les tissus où la vie est le plus différenciée et le plus active, glandes, nerfs, foie, reins, muscles, sang : moins de dix milligrammes par cent grammes de matière sèche. Dans un second groupe le fluor est plus abondant et se présente en quantité variant de dix à quatre-vingt-dix milligrammes pour cent grammes de tissu sec ; ce groupe comprend des tissus à vitalité lente, faible, obscure : les dents, os, tendons, cartilages, par exemple. Enfin le fluor est le plus abondant dans un troisième groupe de substances, les moins vivantes de l'organisme : les appendices de la peau, épiderme, écailles, ongles, plumes, cheveux, poils : tous produits morts ou mourants, et destinés à être rejetés au dehors, après avoir quelque temps rempli un rôle protecteur. Dans ce groupe la proportion de fluor peut atteindre cent-quatre-vingts milligrammes pour cent grammes de matière sèche.

Il semblerait, à première vue, que l'abondance du fluor dans les produits de protection et d'excrétion, et sa rareté dans les tissus vivants et actifs, devraient faire attribuer au fluor un rôle accessoire dans la vie. Mais, comme le fait observer M. A. Gautier, le fluor est particulièrement abondant dans le jaune de l'œuf. Or rien n'est plus plein de vie que l'œuf. Là le fluor paraît être en corrélation avec la teneur en phosphore ; et il en est de même dans les organes et tissus en général. Là où il y a plus de phosphore, il y a plus de fluor ; et là où il y a peu de phosphore, il y a peu de fluor aussi. Ce n'est point que l'organisme renferme de combinaison de fluor et de phosphore ; mais les deux éléments coexistent dans la substance organique, dans

la matière vivante. Le fluor a tout l'air de favoriser l'assimilation du phosphore. Mais à mesure que le phosphore disparaît, le fluor, désormais sans utilité, passe dans les tissus morts, dans les appendices qui seront bientôt rejetés, et est ainsi éliminé. En réalité le fluor a un rôle très actif, comme le fait voir la composition de l'œuf. Mais il se minéralise avec le temps, et dès lors ne peut plus servir, et est chassé hors de l'organisme, lequel n'aime pas les éléments inutiles.

— Pour savoir si un élément chimique normalement présent dans un végétal joue dans la physiologie de celui-ci un rôle quelconque, la méthode classique consiste à cultiver la plante dans des milieux artificiels, les uns privés de l'élément en question, les autres en contenant des proportions variables et connues.

Cela paraît assez simple, en théorie : en pratique la chose est très difficile. D'un côté, on a de la peine à se procurer des substances chimiquement pures, ne contenant pas d'autres corps capables de troubler l'expérience. L'eau absolument pure est de préparation difficile. En outre, voici qu'on s'aperçoit qu'il faut se méfier des récipients, même de ceux en verre : car ils peuvent très bien contenir des corps solubles, pouvant fausser l'expérience. C'est ce qu'a constaté M. Javillier au cours d'expériences sur le rôle du zinc dans la biologie de la *Sterigmatocystis nigra* (ancien *Aspergillus niger*).

Il a reconnu en effet que dans les récipients en verre d'Iéna l'addition de zinc n'a qu'une faible influence : la culture est à peu près, dans les flacons témoins, sans addition de sulfate de zinc, ce qu'elle est dans les flacons auxquels on ajoute un peu de zinc. Par contre, la différence est grande entre flacons avec et sans zinc, dans le cas où l'on emploie le verre de Bohême ou le vase en quartz.

A quoi cela tient-il ? Tout simplement, comme l'a reconnu M. Javillier, à ce que le verre d'Iéna contient du zinc, et qu'il en abandonne au liquide de culture. Il n'y a donc qu'une faible différence entre le flacon témoin et le flacon additionné de sulfate de zinc. Le premier contient du zinc, en moindre quantité

que le second, il est vrai, mais en proportion suffisante pour stimuler la culture.

L'expérience ne vaut rien et ne prouve rien, car, au lieu de comparer un liquide privé de zinc et un liquide qui en contient un peu, on en compare qui en renferment tous deux.

Il faut donc se méfier des récipients en verre, et en particulier en verre d'Iéna. Ils renferment du zinc et ils l'abandonnent au liquide qui leur est confié. M. Javillier a constaté le fait par l'expérience directe et par l'analyse : il a pu évaluer la quantité de zinc cédée par le verre à la culture.

La moralité est qu'il faut tenir compte de la possibilité de la dissolution de certains éléments, au moins, des récipients dans les liquides contenus dans ceux-ci, et que, en chimie et en physiologie, il faut se méfier particulièrement du verre d'Iéna, malgré tous les éloges dont l'industrie allemande a coutume de le couvrir. Nul verre n'est plus que lui propre à fausser les expériences.

— L'activité des fraudeurs est inlassable. Voici deux produits imaginés par des Allemands, contre lesquels il faut mettre le public en garde.

Le premier est le *Poivros*, qu'on veut nous faire passer pour du poivre. Cette camelote allemande est faite de blé ou de sarrazin décortiqué et tamisé, auquel on ajoute de la teinture de myrrhe et divers ingrédients, oignon, girofle, etc., après quoi on moule et on sèche. Il paraît qu'on ajoute bien un peu de poivre authentique, mais si peu. Le *Poivros* est une honteuse fraude, et rien de plus. Il en va de même du *Suessæl*, que des Allemands encore ont lancé à Buenos-Aires. Le *Suessæl* a pour but de sucrer, de remplacer le sucre. N'y touchez à aucun prix : c'est un produit analogue à la saccharine, laquelle est interdite, comme substance toxique.

— On a beau faire, on ne trouve encore aucun agent ayant une action directe sur le cancer. Mais des substances pharmaceutiques auraient-elles sur ce mal une action indirecte ? Beaucoup se le sont demandé, et M. E. Mironescu a fait de même tout récemment, à propos du cancer expérimental des souris. Sa

méthode a consisté à tremper les fragments de tumeur, avant inoculation, pendant dix ou quinze minutes dans une solution pharmaceutique. Les substances mises à l'épreuve étaient au nombre de trois. Le néosalvarsan d'abord, qui a l'air de favoriser le cancer bien plus que de le combattre, à petite dose, ce qui n'est nullement désirable. La quinine ensuite, qui paraît s'opposer à la multiplication du cancer ; enfin l'opium, qui n'a aucune action. Conviendrait-il d'essayer de traiter le cancer spontané par la quinine ? On peut toujours essayer, malgré la différence qu'il y a entre le cancer expérimental et le cancer spontané. On sait si peu de chose à l'égard du cancer, on est à tel point désarmé devant le mal, que toute tentative est justifiée. Malgré tous les efforts des chercheurs nous en sommes encore à nous demander à quoi tient le cancer, quelle est sa nature....

— Un nouveau type de pneumatique vient d'être mis en vente aux Etats-Unis. Il est caractérisé par l'absence totale de caoutchouc. Et pourtant, dit-on, il boit l'obstacle tout de même, il aurait les vertus du pneumatique classique. Il est fait en fils de coton imperméabilisés et comprimés, disposés diagonalement. Le boudin ainsi constitué est très résistant, et avec le temps se garnit d'une couche de matériaux empruntés à la route, qui protège les parties sous-jacentes. Comme le boudin de coton est dépourvu d'élasticité, le rebondissement fait totalement défaut. Ce pneumatique encaisse les coups sans les rendre : il manque de fierté, pourrait-on dire ; mais l'automobiliste ne s'en plaint nullement. Ce pneumatique pèserait 30 % de moins que le pneumatique en caoutchouc. Ce serait un avantage appréciable : mais le principal, évidemment, c'est l'impossibilité de la crevaison.

— Voici bien longtemps qu'on en parle, du dessèchement du Zuyderzee. Va-t-on enfin le réaliser ? Les états-généraux en Hollande discutent. Mais le travail est énorme. L'idée fut mise en avant au milieu du siècle dernier, quand, de 1840 à 1853, fut drainée la mer de Harlem. L'opération aurait son prix pour la Hollande : la superficie du royaume serait accrue d'un septième.

Le coût serait de cinq cents millions de francs, environ : c'est beaucoup. On pourrait se contenter d'une opération moins importante comme dépense, et comportant un dessèchement partiel laissant subsister un lac intérieur. Le Zuyderzee forme un bassin très étendu, sans profondeur, n'ayant en moyenne que trois mètres de profondeur et nulle part plus de six mètres. Le travail exigerait trente-deux ans au moins. La première opération consisterait à construire une grande digue destinée à isoler la surface à dessécher de la mer du Nord, un barrage de quarante kilomètres environ, haut de 5, 40 mètres, large de 9 mètres à la base et de 7, 10 mètres au sommet. Un brise-lames protecteur serait établi plus au large.

— L'aluminium est, d'après M. E. Kratzmann, un élément très répandu dans le monde végétal. Sur cent trente plantes étudiées, appartenant à diverses familles, il n'y en a pas où l'on n'ait trouvé l'aluminium. Certaines plantes en renferment même beaucoup, et peuvent être qualifiées d'aluminicoles. Mais il n'y a aucune relation entre la teneur en aluminium des végétaux et leur place dans la classification, car on constate des variations notables dans un même genre et pour une même espèce. La richesse en aluminium n'est ni générique ni spécifique. Elle varie selon les parties de la plante : certaines sont plus riches en aluminium, d'autres plus pauvres. Le rôle de cet élément reste encore inconnu.

— Publications nouvelles : Dans la *Bibliothèque de culture générale* (Flammarion) il faut signaler *Les explorations et les voyages des fourmis* de M. V. Cornetz, où l'auteur démontre que l'entr'aide chez ces insectes n'est qu'une illusion, contrairement à l'opinion admise. Dans les *Principes de psychologie biologique* (existe-t-il donc une psychologie non biologique ?) M. J. Ingenieros développe trois hypothèses fondamentales : la formation naturelle de la matière vivante ; celle de la personnalité consciente, et enfin celle de la fonction de penser (Alcan.)

LES MONUMENTS DE ROME APRÈS LA CHUTE DE L'EMPIRE, par
E. Rodocanachi. — 1 vol. in-4° illustré. Paris, Hachette & Cie,
1914.

Il y a deux ans, M. Rodocanachi nous entretenait de la Rome de Jules II et de Léon X, de la Rome de la Renaissance. Son nouveau livre, qui nous donne de sa capacité de travail la plus haute idée, pourrait s'intituler : La destruction de la Rome antique par les papes et par les Romains.

L'auteur n'a pas voulu dresser un réquisitoire en règle contre les démolisseurs. Il est trop bon historien pour ne pas se mettre dans l'état d'esprit des hommes du moyen âge et pour ne pas plaider les circonstances atténuantes : « On aurait mauvaise grâce, écrit-il (p. 13), à leur en faire un trop amer reproche. Quelle abnégation, quel respect du passé *plus qu'humain* ne leur aurait-il pas fallu pour ne point user, pendant les siècles de misère qu'ils traversèrent, des admirables carrières de pierres et de marbres, des réserves de chaux inépuisables qu'ils avaient à leur portée, pour ne pas profiter des abris si sûrs et des points de défense si facilement défendables que leur fournissaient les anciens monuments ! »

Soit ! pardonnons au moyen âge. Nous aurons d'autant plus de peine à accorder l'absolution artistique aux grands papes du XVI^e siècle, comme Jules II et Léon X, qui étaient des hommes de goût et de haute culture et qui n'agirent pas autrement que leurs prédécesseurs. Et que penser des destructions qui continuèrent de plus belle au XVII^e siècle ? Ce n'est guère qu'au milieu du dix-huitième que, sous la pression de l'opinion publique formulée par des étrangers de marque, on renonce à détruire et que l'on commence même à restaurer et à consolider. Et encore, dans le siècle que nous venons de quitter, que d'accrocs aux règlements

municipaux sur la conservation des ruines ! En 1804, sous Napoléon, on déposait des charretées de fumier dans les galeries du Colisée afin d'y produire du salpêtre pour les poudreries.

Au prix de lectures énormes et de recherches d'archives non moins considérables, M. Rodocanachi nous raconte en détail l'histoire d'un certain nombre de monuments qui, à travers les avatars les plus variés, ont échappé par miracle à cette furie de destruction. Les archéologues lui seront particulièrement reconnaissants d'avoir illustré copieusement son texte de reproductions d'anciennes estampes qui nous montrent ces ruines bien moins ruinées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Nous avons pris plaisir aussi aux détails pittoresques que l'auteur a semés de loin en loin comme une récompense et un répit accordés au lecteur studieux. On nous permettra de citer un fragment de la description d'un combat de taureaux qui eut lieu au Colisée en 1332 : « Le premier qui entra dans la lice fut Galeotto Malatesta ; il était habillé de vert et portait comme devise : Seul comme Horace. Le taureau fondit sur lui ; Malatesta lui creva un œil ; alors le taureau s'enfuit. Malatesta le poursuivit, lui enfonça l'épée dans la cuisse, sur quoi la bête se retourna et le blessa au genou. Malatesta tomba, mais le taureau ne s'acharna pas et on l'emmena tandis qu'on en introduisait un autre et que le nom d'un nouveau combattant était tiré de l'urne... Cicco tua sur-le-champ le taureau. Le suivant fut également tué par le troisième combattant, Mezzo Astalli, qui était tout en noir parce qu'il venait de perdre sa femme ; sa devise portait : Je suis inconsolable.... Ce furent à tout prendre les taureaux qui eurent le dessus ; onze succombèrent, mais dix-huit de leurs adversaires furent tués et neuf blessés ; on fit aux morts de belles funérailles à Sainte-Marie Majeure, et au Latran. » (Relation du chroniqueur Monaldeschi.)

Malgré ces détails attristants, on ne peut s'empêcher de sourire quand on songe aux rites sévères des corridas espagnoles de nos jours. Il faut aussi lire (p. 173) le récit des terreurs de Benvenuto Cellini, qui n'était pas un capon, lorsqu'il assista dans ce même Colisée à une évocation de diables par un prêtre sicilien quelque peu nécromant. Il en vint de telles quantités que l'imprudent évocateur ne savait plus comment s'en débarrasser.

On voit que chez M. Rodocanachi l'érudit est tempéré par un humoriste.

A. DE M.

LA RÉPARTITION DES RICHESSES, par *Thomas-Nixon Carver*. Traduit par *Roger Vicard*. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière.

M. Carver est professeur d'économie politique à l'Université Harvard aux Etats-Unis de l'Amérique du nord.

Dans sa manière d'exposer et de traiter les questions économiques il se rattache à l'école des économistes américains, tels que Clark et Walker, des Anglais tels que Stanley Jevon et Marshall, des Autrichiens tels que Wieser et Böhm-Bawerk. Cette école a une tendance manifeste à traiter l'économie politique comme une science mathématique. Les formules remplacent souvent des explications et arguments de l'ancienne école. Le sujet y gagne peut-être en précision théorique, mais il y perd beaucoup de son intérêt pour le grand public. La compréhension de ce genre d'enseignement exige une grande attention et concentration de l'esprit, telle que peuvent la fournir les étudiants des sciences économiques, mais qu'il ne faut pas demander au lecteur qui veut s'instruire, sans se creuser la tête par des problèmes exposés en formules plus ou moins compliquées. S'il y a une science qui a besoin d'être vulgarisée, c'est bien l'économie politique, à cause de ses rapports continuels avec la vie pratique. Les économistes qui emploient leur talent à chercher des formules savantes ne diminueraient pas leur mérite scientifique en mettant leurs ouvrages non seulement à la portée d'un cercle restreint d'érudits, mais aussi de tous ceux qui peuvent s'intéresser aux questions économiques.

C. S.

LA POUPLINIÈRE ET LA MUSIQUE DE CHAMBRE AU XVIII^e SIÈCLE, par *Georges Cucuel*. — 1 vol. grand in-8°. Paris, Fischbacher.

Cette histoire d'un fermier général intelligent et ami des arts présente plusieurs sortes d'intérêts, si on peut ainsi parler. La Pouplinière était instruit, il appartenait à une bonne famille. Il avait du goût pour la peinture, et plus encore pour la musique. Il fut même compositeur, ou se donna pour tel. Sa fortune lui permettait d'avoir du talent ou d'en emprunter. On n'est malheureusement pas très renseigné sur les œuvres qui lui sont attribuées ni sur la part réelle qu'il eut dans leur confection. Il semble qu'il ait été un artiste assez médiocre ; mais ses mérites comme Mécène sont incontestables. Son salon fut ce que M. Cucuel appelle un véritable « laboratoire musical » et c'est

ainsi que la musique de chambre se trouve occuper presque un tiers de l'intéressant volume consacré à ce riche amateur.

Par cette expression « musique de chambre », il faut entendre « celle qui a coutume d'être exécutée dans les appartements des grands seigneurs », comme l'écrivait J.-G. Walther dans son *Musiklexikon* (1732), c'est-à-dire celle qui n'est ni la musique d'église ni la musique de théâtre. Il ne faut donc pas attacher à cette expression le sens assez restreint qu'elle a acquis dans le langage actuel. Il s'agit de formes plus variées, comprenant la musique de table, la musique de danse, aussi bien que la symphonie, la sonate ou le concerto.

M. Cucuel nous en parle à propos de La Pouplinière. Il ne sait pas au juste quelle sorte de morceaux celui-ci faisait jouer dans ses salons, ni comment avait lieu l'exécution; mais il est toujours possible d'admettre que l'orchestre était disposé comme l'indique une estampe satirique du temps, et qu'on dut inscrire au programme (si tant est qu'il y eût des programmes) nombre de sonates de Gossec, car celui-ci en réclama la partition aux héritiers du fermier-général.

On peut donc dire que c'est par une sorte d'artifice que la biographie de celui-ci est reliée aux considérations sur la musique exécutée de son temps, sinon chez lui. Mais ces considérations, de même que cette biographie, se lisent avec plaisir et avec profit.

A.-D. d'A.

LE LIVRE DE LA CHAUMIÈRE, par *Alfred Millioud*. — 1 vol. in-16 illustré par *Frédéric Rouge*. Genève, Jullien, 1914.

Le *Livre de la chaumière* est fait de trois parties: le meige d'Anzeindaz, des lieder et le Journal de Louise. Ce sont des rêveries, des réflexions philosophiques, des aperçus ingénieux sur la conception de la vie. Dans la première partie, c'est la sagesse populaire qui s'exprime par les discours du meige d'Anzeindaz, sagesse populaire du passé, puisqu'elle nous reporte au temps de LL. EE. L'auteur a prêté une certaine culture philosophique, une grande finesse et un lyrisme vraiment élevé au montagnard des Ormonts qui nous conte ses impressions, ses étonnements et ses admirations.

Dans les lieder, la seconde partie, il y a des poésies charmantes et des sonnets fort bien venus. L'inspiration générale en est d'une

grande noblesse d'idées et de sentiments. M. Alfred Millioud a de beaux dons de poète, on le remarque autant dans sa prose que dans ses vers. Quant au « Journal de Louise », ce sont les pensées intimes d'une jeune fille très intelligente, qui a beaucoup lu et dont le cœur s'ouvre à la vie; c'est charmant. Le *Livre de la chaumière* contient des pages délicieuses qui n'ont jamais rien de banal et qui sont toujours intéressantes. M. Alfred Millioud écrit admirablement bien, dans un style très pur. C'est un idéaliste, parfois même un mystique; par moments, il est aussi humoriste. Voyez par exemple ce qu'il dit de nos fameux billets de banque: « Ce talisman est une feuille de papier bleuâtre ou verdâtre, sur laquelle est peint un bûcheron, qui semble vivre tout entier dans l'effort qu'il fait d'abattre un arbre. Il paraît que ces talismans sont tous au temple du gouvernement, qui n'en donne pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui les achètent. »

Le bon peintre Rouge a illustré ce volume d'exquis dessins qui s'adaptent merveilleusement au texte et aux sujets traités. Combien ces esquises fines et légères nous reposent des élucubrations modernes soi-disant artistiques!

Ne terminons pas par une critique: Le *Livre de la chaumière* est un livre excellent; plus que cela: c'est un livre de choix qui fera la joie de ceux qui savent et qui aiment lire.

EM. Bz.

ÈVE, poème par Charles Péguy. *Cahiers de la Quinzaine*. — 1 vol. gr. in-18 Jésus. Paris, 8, rue de la Sorbonne.

Voilà un poème de quatre cents pages, écrit tout entier en quatrains, exactement mille neuf cent-six quatrains, sans division en chapitres, sans sous-titres, sans arrêts.

Cela va dare-dare. C'est d'un aspect typographique effarant. C'est touffu, compact, énorme.

Mais ne vous laissez pas arrêter pour si peu. Dès le premier vers, vous sentez que vous avez affaire à un esprit original, un poète créateur, éloquent. Son ton religieux et grave vous saisit. Les répétitions ont quelque chose de biblique et de liturgique. Cela tient de la complainte populaire et de la litanie:

Quand l'immense maison des vivants et des morts
Ne pourra plus montrer que sa décrépitude,
Quand l'antique débat des faibles et des forts
Ne pourra plus montrer que son exactitude;

Quand on n'entendra plus que le détraquement
 D'un monde qui chancelle et qui se met par terre,
 Et quand apparaîtra l'immense manquement
 D'un sol toujours solide et toujours sédentaire ;
 Et quand se lèveront dans les champs d'épandage
 Tant de martyrs jetés dans les égouts de Rome,
 Et quand se lèvera dans le cœur de tout homme
 Le long ressouvenir de son vagabondage....

Les mots de M. Péguy sont souvent mal choisis, exprès. Il tient aux à-peu-près, aux maladresses naïves. Son procédé habituel, trop visible à notre sens, consiste à mettre ensemble des vocables très voisins par la physionomie et la signification, des adverbes ou des substantifs abstrait longs d'un hémistiché :

Les règles d'Aristote avaient marché pour lui
 Du cheval d'Alexandre aux règles scolastiques.
 Et pour lui l'ascétisme et la règle avaient lui
 Des règles d'Epicure aux règles monastiques.

.

Les autres n'ont connu qu'une plane misère.
 Mais vous avez connu cette descension.
 Et vous avez connu cette distension.
 Vous avez vu semer les roses du rosaire.

Il est impossible de donner une idée claire et juste de ce poème, qui laisse une grande impression de beauté, mais qui est confus, chaotique, très compliqué avec l'intention évidente d'être simple. C'est, si j'ai bien compris, l'histoire mystique de l'humanité, d'Ève à Marie de Nazareth et à Jeanne d'Arc, histoire écrite en un langage tantôt noble et sibyllin, tantôt familier et concret.

H. A.

LA CRISE D'ÂME D'UN JAPONAIS, OU COMMENT JE SUIS DEVENU CHRÉTIEN, par *Kanso Outchimoura*. — 1 volume in-16. Genève, J.-H. Jeheber.

Ce livre est une traduction. Une traduction faite par M. Jules Rambaud et précédée d'une préface de M. Raoul Allier. En tête du volume se trouve la photographie de Kanso dans sa chambre d'étude.

Converti à l'Évangile, le héros du récit demeure un indépendant. Il fait des études de théologie, mais se défend de vouloir être pasteur. Jaloux de sa liberté, il ne l'est pas moins de la li-

berté de sa patrie. Que ses compatriotes passant du paganisme au christianisme restent Japonais, qu'ils ne cherchent pas à imiter Américains ou Anglais, qu'ils se constituent en communautés originales, ne se rattachant ni aux baptistes ni aux Eglises méthodistes ou presbytériennes.

Doué d'un sens critique incontestable, il ne se fait pas faute de trouver en défaut toutes les Eglises, même le protestantisme. Vis-à-vis des Eglises indigènes, aussi bien que des missions étrangères établies au Japon, il garde une position isolée, entretenant avec tous des rapports fraternels, mais ne dépendant d'aucune organisation particulière. C'est un point de vue; un point de vue que nous n'adoptons pas, estimant que c'est là un individualisme excessif qui risque fort de dégénérer en égoïsme et en orgueil.

La lecture de ces pages n'en est pas moins bienfaisante, et nous désirons fort que le Japon et même notre Europe produisent beaucoup d'Outchimoura, de chrétiens larges, originaux et libres.

E. B.

L'AFFAIRE DE NEUCHÂTEL, par *Philippe de Vargas*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Georges Bridel & C^{ie}; Bâle, H. Georg & C^{ie}.

L'affaire de Neuchâtel est une des plus graves et des plus périlleuses que la Suisse ait connues. On sait en quoi elle consiste : quelques royalistes de Neuchâtel tentèrent le 3 septembre 1856 de renverser le gouvernement républicain de leur canton; ils échouèrent et furent faits prisonniers. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, réclama leur libération qui, naturellement, lui fut refusée par les autorités fédérales. Les deux gouvernements maintenant leur point de vue, la situation devint très menaçante et l'on fut à deux doigts d'une guerre. Le conflit, après avoir été aussi aigu que possible, se dénoua pacifiquement.

Il y a dès lors deux questions intéressantes et même capitales à résoudre : comment le conflit a-t-il pu s'envenimer au point de devenir un *casus belli*; puis comment a-t-il pu se résoudre pacifiquement ? Il est difficile de traiter tout cela dans les quelques lignes d'un article bibliographique. La Prusse, à ce moment-là, complètement isolée, pouvait-elle espérer envoyer une armée jusqu'aux frontières suisses et ses menaces devaient-elles émouvoir le Conseil fédéral à la tête duquel se trouvait l'énergique Stæm-

ppli ? La menace fut positive puisque la Prusse mobilisa 8 divisions pour occuper Bâle et Schaffhouse, tandis que la Suisse mit sur pied 15 000 hommes pour couvrir la frontière nord.

Les deux questions, la période de tension et le dénouement, se touchent de très près. Qu'il nous suffise de dire que, si toute l'affaire s'est compliquée aussi gravement, la cause doit en être cherchée dans les volte-face, les changements et le double jeu de l'empereur Napoléon III qui, suivant les nécessités diplomatiques du moment, tantôt soutenait tantôt lâchait la Prusse ou la Suisse avec une désinvolture extraordinaire. Mais autant Napoléon se montrait versatile, autant l'Angleterre se montrait favorable à la thèse du Conseil fédéral. La constance et la fermeté avec lesquelles cette puissance soutint la Suisse est un des éléments qui contribuèrent à la solution pacifique du conflit ; un autre est l'hostilité de l'Autriche envers la Prusse et la crainte qu'eut ce dernier pays de déclencher une guerre générale. Il faut également noter l'enthousiasme patriotique avec lequel le peuple suisse prit les armes pour défendre son pays, mouvement spontané qui produisit une très grande impression.

L'entente se fit par le fait que la Suisse libéra les prisonniers, tandis que le roi de Prusse déclarait renoncer à ses droits sur Neuchâtel.

M. de Vargas, et c'est le mérite de son ouvrage si remarquable, a cité exclusivement des documents officiels et diplomatiques dont la plupart, inédits, sont d'un immense intérêt ; la conclusion de cette étude qui éclaire un point capital de notre histoire nationale, c'est que la fermeté et le patriotisme du peuple suisse devant les menaces ont joué un rôle essentiel pour le faire respecter et finalement faire prédominer son point de vue.

EM. BZ.

L'UNITÉ D'UNE PENSÉE. ESSAI SUR L'ŒUVRE DE M. PAUL BOURGET, par *R. de Rivasso*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon, 1914.

Dans ce petit volume, l'auteur étudie avec sympathie et savoir les mobiles qui firent agir M. Paul Bourget. Car il ne s'agit pas seulement d'une pensée, mais d'une action dont le développement s'est poursuivi, se poursuit encore en d'autres esprits.

M. de Rivasso a divisé son ouvrage en quatre parties : après avoir décrit les essais de psychologie contemporaine, il entre,

avec M. Paul Bourget, dans l'analyse des passions. Le philosophe, enfin, est présenté dans une troisième partie comme le défenseur de l'ordre social, et les dernières lignes du volume sont consacrées au novelliste et à l'écrivain, demeuré, malgré son bagage scientifique sans cesse accru, le poète enthousiaste de la vingtième année.

ED. CH.

JÉNA ET LA CAMPAGNE DE 1806, par *Henry Houssaye*. Préface par *Louis Madelin*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin & Cie.

L'historien de 1814 et de 1815 était en train d'écrire un nouveau volume d'histoire militaire lorsque la mort l'a surpris. Son œuvre, cependant, était assez avancée pour qu'elle pût voir le jour. M. Louis Madelin y a mis la dernière main. C'est un ouvrage de bonne vulgarisation adressé au grand public. Houssaye avait décrit la chute de l'Aigle, il voulait le peindre en plein vol des plus beaux jours, et il avait choisi Jéna, la plus éclatante des campagnes de l'empereur et de la Grande armée merveilleuse encore de jeunesse et d'ardeur. C'est un beau sujet, on le voit, et d'inspiration patriotique. Toutefois, je le crains, ce livre — posthume — ne fera pas oublier les autres œuvres du même auteur.

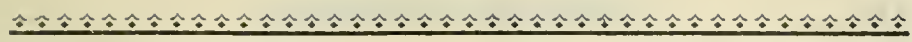
C. G.

UN AMI DE MACHIAVEL : FRANÇOIS VETTORI, SA VIE ET SES ŒUVRES, par *Louis Passy*, membre de l'Institut. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1914.

Le diplomate florentin, sensuel et intelligent, est parfaitement évoqué dans le tome I^{er} de cet important ouvrage. Le tome II contient des œuvres de Vettori, fort importantes au point de vue historique. Vettori parle à maintes reprises des Suisses qui, au commencement du XVI^e siècle, paraissent avoir inspiré à certaines cours une véritable terreur.

ED. CH.





ENTRE DEUX LÉGISLATURES



Il est difficile de garder la juste mesure quand on apprécie la politique intérieure de la France. Elle est discutée avec passion par une presse quotidienne ardente au dénigrement plus qu'à la louange. Depuis la Révolution tant de régimes ont passé, tous laissant derrière eux des fidèles ! L'histoire du dernier siècle abonde en souvenirs de gloire et de malheur qui la rendent colorée, attirante, diverse plus qu'aucune autre, mais sur lesquels un jugement définitif n'est pas rendu. On y trouve une mine inépuisable de récriminations, de revanches à prendre, d'injustices à redresser, de réputations excessives à dégonfler, de personnages méconnus à réhabiliter, de responsabilités à établir, et tout cela s'exploite dans les conflits d'idées et de convoitises d'aujourd'hui, les exalte et les envenime. Et puis les choses de France ont le privilège de passionner aussi l'étranger. On les discute avec une liberté dont on n'use pas vis-à-vis d'autres nations. On prend parti. On ne se dit guère : « Cela ne me regarde pas. » On a ses favoris et ses adversaires personnels au Luxembourg et au Palais-Bourbon. Dans les préoccupations générales, les débats des chambres fran-

çaises tiennent, surtout chez nous, une place tout autre que ceux du Reichstag allemand, des députés italiens et même du glorieux parlement britannique. La France aurait tort de s'en plaindre comme d'une indiscretion. Cela tient au rayonnement de sa pensée et à son rôle international. Ceux qui souffrent de l'oppression pour eux ou pour les autres et cherchent un champion du droit ont pris l'habitude de regarder vers elle, de compter sur son influence et même sur sa force ; de s'alarmer pour elles et de redouter leurs éclipses.

Par les élections générales, une Chambre de députés nouvelle va entrer en scène. Elle exerce de fait une action directrice sur les destins de la République. Nous sommes dans l'entr'acte, moment pour les spectateurs d'échanger leurs impressions sur ce qu'ils ont vu déjà et de se demander où l'intrigue les mène....

I

A regarder de haut pour ne voir que les grandes lignes, la troisième République n'avait pas fait jusqu'ici mauvaise figure. Elle est née, voici quarante-quatre ans bientôt, dans une tourmente. Sa constitution, votée en 1875 par l'Assemblée nationale de Versailles, a franchi, presque intacte, son trente-neuvième anniversaire. Depuis la chute de Louis XVI, aucun régime, aucun pacte n'a connu telle durée. Si la France n'a pas regagné les provinces qui lui ont été arrachées par le traité de Francfort, comme ce fut longtemps son espoir, elle avait refait sa puissance. Aucune révolution semblable à celles qui l'ont bouleversée périodiquement au cours des deux premiers tiers du précédent siècle ne s'est abattue sur elle. Aucun désastre militaire ne l'a atteinte. Si son territoire continental reste ce qu'elle l'a trouvé, elle a décuplé son do-

maine colonial, y ajoutant la Tunisie, toute la partie orientale de l'Indo-Chine, Madagascar, l'Afrique orientale et le Congo, plus récemment encore le Maroc, des territoires grands comme l'Europe et quarante-cinq millions de sujets ou de protégés. La fortune publique s'est accrue ; il n'est pas de réservoir à capitaux mieux rempli et auquel l'étranger fasse de plus fréquents appels. La France est étroitement alliée à la plus formidable puissance terrestre ; elle est l'amie de la plus grande puissance navale ; elle a conclu avec l'Espagne une entente précise. Depuis les temps martiaux du grand empereur, elle n'avait jamais eu sous les armes autant de soldats. Plusieurs crises morales et politiques inquiétantes ont eu une heureuse issue...

Comment se fait-il qu'au milieu de cette prospérité, tout au moins apparente, tant d'inquiétudes l'assailent et que l'autre jour, dans la proclamation électorale d'un groupement républicain modéré, le député du quartier peut-être le plus instruit de Paris, écrivain sage et mesuré, l'un de ceux qui connaissent le mieux l'Europe et ont étudié de plus près des gouvernements, ait pu signer cet appel pathétique :

« En toute vérité, depuis quarante-quatre ans, depuis 1870, jamais l'heure n'a été aussi grave. C'est le moment d'élargir et d'élever nos pensées à la mesure de l'effort que la nécessité exige de nous... Arrière les disputes criminelles sur le seuil de la maison en feu ! Au secours, tous les bons Français ! »

Il faut faire la part du grossissement électoral ; à la veille des scrutins, il ne passe jamais de petits loups. Pour être plus clément au régime actuel, il serait équitable aussi de le comparer, non point à une république idéale, mais aux régimes qui l'ont précédé. On y trouverait

bien des abus et des tares qui font pâlir les abus et les tares les plus amèrement reprochés à la troisième République. Tout est relatif. Mais cette relativité doit s'appliquer, non seulement au temps passé, mais à l'heure actuelle ; non seulement aux précédents gouvernements français, mais aux gouvernements étrangers qui, aujourd'hui, régissent des peuples rivaux ou même ennemis de la France. C'est surtout cette vue qui explique et, dans une large mesure, justifie les alarmes patriotiques de la Fédération républicaine traduites par son président M. Ch. Benoist.

Jusqu'ici les vices avérés de la troisième République n'ont pas attiré des catastrophes, mais on n'oserait assurer qu'ils ne les préparent pas pour un jour prochain et que l'édifice, resté debout sous bien des orages, résistera longtemps encore malgré les lézardes qui s'y montrent et grandissent à vue d'œil.

Les plus apparentes sont la dictature tumultuaire, incohérente et irresponsable des chambres, s'exerçant au préjudice de la nécessaire séparation des pouvoirs ; — la désaffection des élites ; — les progrès d'un parti préoccupé de la défense et de la dignité nationales, hostile à l'esprit militaire, prêt à faire fi du rôle international de la patrie, qui menace de devenir le maître. Je me borne à ces périls d'ordre politique, laissant pour aujourd'hui dans l'ombre deux périls d'ordre social et moral plus grands encore peut-être, parce que plus profonds et plus permanents, l'alcoolisme et la diminution incessante des naissances.

II

Du parlement français lui-même, il ne faut pas dire trop de mal. Bien que le niveau en ait baissé depuis quelques années, il reste le plus brillant du monde. Au-

cun ne renferme plus de talents, plus de savoir, souvent aussi plus d'indépendance. La République fait une énorme dépense d'hommes ; elle en trouve toujours de rechange, tant son personnel est abondant. Rien d'injuste comme d'accuser les députés de paresse et d'inaction. Ils délibèrent, délibèrent sans trêve. Les rapports des commissions forment de gros volumes, qui dénotent un patient labeur. La tenue littéraire de la tribune française la laisse au premier rang. Il faut admirer l'art de beaucoup de ceux qui y montent, leur souci de bien dire, l'ardeur qu'ils déploient, la surprenante présence d'esprit que montrent les interrupteurs et les répliques échangées entre l'orateur et l'assemblée vibrante qui ne cesse de réagir.... Tout cela fait d'une séance au Palais-Bourbon ou au Luxembourg un spectacle attrayant, où l'histoire d'un grand peuple s'élabore....

Par malheur, le gouvernement a d'autres exigences que le théâtre, et la parole n'est pas le principal quand il s'agit de décider et d'agir. L'un des orateurs les plus réputés du parlement, M. Clemenceau, écrit une fois au moins par semaine : « La France meurt de rhétorique. » Elle prête aux dons oratoires une importance démesurée. Quand on dit d'un homme politique : « Il a du talent, » cela signifie, sans autre, qu'il parle bien. Parler bien, il est vrai, c'est parler clair, et parler clair, c'est penser clair. L'éloquence lucide laisse présumer un esprit cultivé et bien ordonné, mais pas nécessairement un homme de clairvoyance et d'action. Elle est un gage d'intelligence, pas toujours de caractère. Voyez Emile Ollivier et Bismarck. Nul n'a parlé une langue plus sonore, plus harmonieuse, plus fluide que le ministre de l'Empire libéral, nul n'offrait à ses auditeurs des discours mieux ordonnés et plus de séductions personnelles. L'auteur de

la dépêche d'Ems parlait d'une voix fluette, presque grotesque à entendre sortir de son coffre formidable, une langue rocailleuse, restait court souvent des minutes entières, choquait bien plus qu'il ne gagnait l'auditoire par ses boutades imprévues. Que valait l'un et que valait l'autre comme diplomate, comme chef et homme d'Etat ?

Mais l'inconvénient le plus nuisible n'est point le prix exorbitant qu'on attribue à l'éloquence : le pis qui en puisse résulter, c'est un jugement faux sur la valeur relative des individus ; — ce qui est périlleux surtout, c'est le règne absolu du parlement. Non seulement les deux chambres légifèrent et contrôlent le gouvernement, ce qui est leur fonction, mais de fait elles gouvernent, puisqu'il dépend d'elles à toute heure, et à propos de n'importe quoi, de renverser des ministres nés d'un mouvement antérieur de leur confiance. Mieux, elles administrent, — ou du moins les députés et sénateurs de certains groupes, réputés seuls gouvernementaux, par un singulier paradoxe, même quand ils sont les adversaires sournois ou déclarés du cabinet en fonctions, administrent, car rien ne se fait en dehors d'eux dans leur circonscription ou leur département, aucune nomination qui n'ait leur placet, aucune subvention qui ne leur soit due, aucun avancement qu'ils n'aient appuyé, aucune récompense qu'ils n'aient sollicitée. Et l'on voit d'ici quelle peut être l'unité de l'action gouvernementale dans un pays qui a tant de maîtres. Les circonscriptions à bons députés, les départements à bons sénateurs sont leurs fiefs ; les autres seuls relèvent directement du gouvernement central, étrange bigarrure féodale transposée dans la démocratie républicaine. Même la justice a cessé d'être en tout cas indépendante. L'affaire Rochette, qui vient de faire scandale, n'est point un cas unique. Les parlementaires s'éri-

gent en juges des juges et ils ont des raisons que le code ignore. Un ancien garde des sceaux, M. Briand, pouvait dire à la tribune, en s'adressant aux députés : « Vous savez bien que la carrière des magistrats, leur avancement, leurs déplacements sont entre vos mains ; » nul n'a contredit.

Ainsi le peuple français, consulté à cet effet tous les quatre ans, nomme à la majorité absolue un député par circonscription. Ce geste fugitif, déposer dans l'urne un papier imprimé sur lequel figure un nom souvent inconnu de lui, épuise sa prétendue souveraineté. Quand il l'a accompli, il n'est plus qu'un ballon dégonflé. Le candidat qui, le compte fait, a la majorité, part pour Paris. Avec six cents autres, il y dispose du gouvernement de la république, du budget, de la diplomatie, de l'armée ; il donne son investiture aux ministres et les égorge quand il lui plaît par un vote de méfiance. Il aboutit même quelquefois à faire des lois. Cohue mouvante et maîtresse. Des hasards de conjonctions ou disjonctions de groupes, de coteries et de clientèles, il faut que sorte le destin d'un grand peuple. Aucune fixité dans les desseins et les sympathies. Pour être députés ou sénateurs, ils n'en sont pas moins hommes. Leurs intérêts personnels, tous ne les oublient pas. Ils transigent, marchandent, complotent, donnent et retirent leur confiance suivant leurs caprices ou leurs appétits en chasse.

Le pouvoir du parlement est sans contrepoids, non celui de la Chambre. La Chambre peut être arrêtée ou rectifiée par le Sénat et, depuis quelques années, on reconnaît dans la pratique, aux sénateurs comme aux députés, le pouvoir de renverser un ministère. C'est une espèce de garantie, mais aussi une complication de plus. On se met en garde contre les délibérations hâtives, tant

que rien n'est laborieux comme de faire aboutir une loi quelconque et que les réformes les plus utiles votées par l'une des chambres s'enfouissent dans les cartons de l'autre ou que les lois passent du Luxembourg au Palais-Bourbon et vice-versa, dans un interminable va-et-vient. Quant aux infortunés ministres, ils ont sept cent cinquante ou huit cents maîtres à servir — j'excepte les représentants des partis impurs dont les votes ne comptent pas — et doivent se mettre à la fois au goût de deux assemblées qui veulent souvent des choses contradictoires. Leur dépendance en est accrue, et leur liberté de bien faire suivant leur propre impulsion encore réduite. Pourtant, si le Sénat n'existait pas, la Chambre ne manquerait pas de prendre plus encore les allures d'une Convention nationale, avec ses divisions féroces, moins la grandeur et la guillotine.

Le résultat de tout cela est avant tout la confondante instabilité du pouvoir. Le mal, un peu enrayé sous la présidence de M. Loubet, a repris comme aux plus mauvais jours. Depuis le 1^{er} janvier 1910, soit depuis quatre ans et demi, huit ministères ont gouverné la France ¹. Le portefeuille des affaires étrangères a changé de mains sept fois ² et celui de la guerre huit fois ³, pour ne parler que de ceux qui — entre tous — nécessiteraient une direction expérimentée et suivie, dont l'absence constitue un péril vital. Les autres à l'avenant. Même si tous ces personnages étaient des génies, il est impossible qu'ils

¹ Premier cabinet Briand, deuxième cabinet Briand, cabinets Monis, Caillaux, Poincaré, troisième cabinet Briand, cabinets Barthou et Doumergue.

² MM. Pichon, Cruppi, de Selves, Poincaré, Jonnart, Pichon, Doumergue.

³ Le général Brun, M. Berteaux, le général Goiran, MM. Messimy, Millerand, Lebrun, Etienne, Noulens.

se soient seulement mis au courant des énormes administrations qui leur ont été confiées et retirées si vite et qui exigent, pour être bien gérées, la fixité des desseins, la connaissance d'une foule d'affaires compliquées et confidentielles, le tact et l'expérience, et qui sont confiées dans les Etats bien gouvernés à des spécialistes qui y ont consacré toute leur existence. C'est miracle que la France ait résisté à un tel régime, qui paraît un défi au bon sens. Un Etat qui viserait au suicide n'agirait pas autrement. La seule explication possible est qu'au-dessous du ministre, soi-disant soumis à ses ordres, des chefs de service stables exercent le vrai pouvoir et suppléent à l'incompétence inévitable de leur prétendu chef. Celui-ci, documenté par eux, récite à la tribune les explications qui lui sont demandées par des députés indiscrets et discute le projet de loi d'après les notes que ses bureaux lui fournissent. Il n'en peut pas moins commettre des fautes dangereuses et parfois irréparables. Plusieurs ne s'en sont pas privés....

On comptait sur l'avènement de M. Poincaré pour mettre un terme à cette sarabande. Lui-même avait indiqué comme le principal but de sa présidence d'assurer la continuité de la politique extérieure et des préparatifs militaires. Il a sûrement fait de son mieux pour y contribuer par son action personnelle et les conseils qu'il a offerts à ses ministres, quand ils ont consenti à lui donner audience. Mais depuis qu'il a remplacé M. Fallières, le défilé des gouvernants, loin de se ralentir, s'est accéléré et jusqu'ici le chef de l'Etat n'a risqué aucun effort apparent pour justifier les espérances que son élection avait fait naître en pratiquant ses prérogatives d'une main plus ferme. Comme M. Fallières, comme M. Loubet, il se confine dans son rôle d'apparat,

à représenter, à voyager, à inaugurer et à recevoir. Pas plus que ses devanciers, il n'a revendiqué le droit de nommer *les ministres*, se bornant, sur les indications de la majorité parlementaire, à donner l'investiture, comme président du conseil, à un personnage politique libre de s'entourer comme il lui plaît.

Tous les autres pouvoirs du président se sont-ils annulés et couverts de rouille au point de n'être plus utilisables ? Le président de la République, dit la constitution, a l'initiative des lois concurremment avec les membres des deux chambres. Il dispose de la force armée. Il nomme à tous les emplois civils et militaires. Il peut, sur l'avis conforme du Sénat, dissoudre la Chambre des députés. Il a le droit de convoquer le parlement à l'extraordinaire. Il peut l'ajourner, pour un mois chaque fois, deux fois au cours d'une même session. Dans le délai fixé par la promulgation des lois, il peut, par un message motivé, demander aux deux chambres une nouvelle délibération, qui ne peut être refusée. Il négocie et ratifie les traités, etc. Ainsi, théoriquement, ses pouvoirs sont plus étendus que ceux de plusieurs souverains constitutionnels.

Mais on a trouvé dans d'autres textes le moyen de paralyser le chef de l'Etat. « Les ministres, y lit-on, sont solidairement responsables devant les chambres.... Le président de la République n'est responsable que dans les cas de haute trahison.... Chacun de ses actes doit être contresigné par un ministre. » D'où on a déduit cette règle, — elle n'est inscrite dans aucun texte légal, mais l'usage tend à la faire admettre comme indiscutable, — que le président ne peut exercer aucune de ses attributions que *sur l'initiative et sous la responsabilité des ministres*. Là où la constitution dit « le président, »

il faut lire « les ministres.... » Et M. Casimir-Périer, en déposant la plus haute magistrature de France, constatait, dans son message du 15 février 1895, que la présidence de la République est dépourvue d'action et de contrôle.

Cette thèse est avant tout monarchiste. Lorsqu'elle élaborait la constitution, l'Assemblée nationale a voulu instituer un régime tout voisin de la monarchie constitutionnelle. Elle ne put aboutir que par le concours nécessaire et décisif de son centre droit. Ce groupe espérait que le duc d'Aumale ou le prince de Joinville remplacerait le maréchal de Mac-Mahon à l'expiration de ses pouvoirs. On pourrait attendre ainsi que le comte de Chambord eût rejoint ses augustes aïeux. Alors, la fusion serait accomplie. Le chef de la ligne cadette serait aussi le chef de la Maison de France et l'heure serait venue où, pour restaurer la monarchie constitutionnelle, il suffirait de changer dans la constitution quelques titres seulement, sans rien innover dans le fond. Là où le texte disait le président, on eût dit le roi, et la royauté devenait sans secousse la meilleure des républiques.

S'il est légitime d'éclairer les textes légaux ou constitutionnels à interpréter par les intentions qui les ont dictés, on est ainsi en droit d'appliquer, à la troisième République, les règles fondamentales de la monarchie constitutionnelle. Par une étrange ironie ce sont les radicaux les plus intraitables qui s'en font aujourd'hui les Vestales, refusant au chef élu et soumis à réélection de l'Etat toute action directe, comme s'il s'agissait d'un monarque qui trône, pour son vivant, par droit de naissance. Mais même en prenant ce point de départ, ils exagèrent.... Les textes que j'ai rappelés n'ont point cette portée impérative et absolue. La preuve, c'est qu'on les retrouve,

presque identiques, dans les constitutions de la Prusse et de l'empire allemand, où ils n'empêchent point le souverain d'exercer un pouvoir direct et personnel, dont les partis libéraux ne cessent de se plaindre.

Sans aller jusque-là, on peut soutenir qu'entre les attributions constitutionnelles, plusieurs, extra-parlementaires, contre-parlementaires même, deviennent illusoires et inapplicables, si elles ne relèvent pas de l'initiative présidentielle. Si le chef de l'Etat peut nommer les ministres, il peut aussi les révoquer, quitte à faire contre signer sa décision par un nouveau premier ministre désigné par lui. Jamais un ministère ne prendra l'initiative de sa propre révocation. Ce droit, le maréchal-président en fit un usage maladroit et aveugle, quand, le 16 mai 1877, il congédia Jules Simon, sous prétexte de défendre les intérêts conservateurs et d'assurer le respect de la religion. Le premier ministre dont il se défaisait ainsi était si peu dangereux que, quelques mois plus tard, il devenait l'espoir suprême du parti catholique et son rempart contre l'esprit de laïcité naissant. En usant ainsi de son droit Mac-Mahon l'a rendu impopulaire, mais c'était un droit, qu'on ne lui a pas sérieusement contesté. Beaucoup se demandaient, au lendemain du drame du *Figaro* et du scandale Rochette, si le président, pour sauvegarder la dignité du pouvoir, n'aurait pas pu user du même droit. La Chambre expirante le craignait elle-même et c'est pour cela que, n'ayant pas fait aboutir le budget, elle a différé jusqu'à la dernière heure le vote des douzièmes provisoires indispensables au fonctionnement régulier des services publics. Etait-il impossible de passer outre ? Elle-même, mise en présence d'un fait accompli, n'aurait-elle pas ratifié l'acte de salut ? Consultées par d'autres, les urnes auraient peut-être donné une

réponse différente. Le président risquait, il est vrai, son pouvoir si la majorité nouvelle l'eût désapprouvé. Mais est-il certain qu'à laisser passer et faire, à rester le spectateur muet d'actes qu'il juge néfastes et qu'il couvre de son nom, il ne se soit pas exposé tout autant. Il serait piteux d'avoir reculé pour plus mal tomber. Ce sont là questions que j'indique sans oser les résoudre et que l'histoire de la Chambre nouvelle tranchera.

Le droit de demander une seconde délibération sur des projets de loi téméraires et funestes, celui d'adresser un message aux chambres, — autrement que pour les remercier de son élévation ou déposer ses pouvoirs, — sont des prérogatives personnelles du président ou ne signifient rien. Ils n'ont jamais été exercés. Enfin, si tout acte du gouvernement doit être contresigné par un ministre, il doit être signé par le président. Celui-ci n'est pas une machine à écrire. S'il ne peut rien faire, il peut empêcher. Il peut se refuser à un choix trop mauvais, à une démarche internationale funeste. Rien ne prouve que M. Poincaré n'ait jamais usé de ce droit et coupé court ainsi à des projets plus fâcheux que les actes connus. Mais l'exemple du maréchal de Mac-Mahon refusant de se prêter à la nomination de nouveaux commandants de corps d'armée le prouve encore, même le refus de signer ce que lui présentent des ministres ayant la confiance des chambres peut acculer le président à la retraite....

On est à peu près unanime à reconnaître que le pouvoir exécutif ainsi formé ne peut remplir utilement et complètement sa fonction. A propos des élections nouvelles, les projets de réformes ont abondé. Un député socialiste, M. Sembat, veut organiser un pouvoir exécutif élu à temps, sur le modèle du Directoire, ou à la façon

du Conseil fédéral et des gouvernements cantonaux suisses. M. Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères, député de Paris, voudrait accroître les pouvoirs et la responsabilité du président, en quoi M. Clemenceau l'accuse de se faire le porte-parole de M. Poincaré. M. Ch. Benoist a une idée analogue, mais il propose d'adjoindre aux deux chambres tous les conseillers-généraux de France, quand il s'agit d'élire le chef de l'Etat, innovation dont l'avantage n'est pas apparent. Plus efficace paraît le projet que M. Léon Bourgeois reprend de feu Floquet : après chaque élection générale le ministère devrait être constitué pour la durée de la législature ; il ne pourrait être renversé que par une délibération de forme solennelle déclarant qu'il a perdu la confiance de la nation et, comme en Angleterre, la dissolution serait la conséquence nécessaire de cet arrêt de mort, qui tuerait les députés comme les ministres. Enfin M. Clemenceau propose, sans rire, de choisir les ministres hors du parlement ; remède efficace, mais héroïque, auquel on ne voit pas sénateurs et députés se résigner, même avec d'horribles grimaces.

Des projets analogues ont surgi bien des fois déjà, à l'heure d'examen de conscience qu'est le renouvellement intégral. Puis, les élections passées, on a repris les vieilles habitudes, douces comme tous les abus dont on profite. Pour la Chambre elle-même, la réforme, deux fois votée, introduisant le scrutin de liste par département avec représentation proportionnelle, n'aurait sans doute pas trouvé une majorité au Palais-Bourbon, si les députés n'avaient été certains d'avance que les sénateurs rendraient vaine leur belle initiative, sans leur en enlever le mérite. Et rien n'est moins probable que la réalisation prochaine de réformes profondes dont l'expérience lamen-

table de la législature écoulée montre pourtant l'urgente nécessité. Elle n'a même pas su, ou pas voulu, ce qui serait pire, voter avant de se séparer le budget de l'année courante dont le premier quart est passé. Elle laisse un découvert annuel de dépenses de huit cent millions, sans y avoir paré ni par un emprunt ni par des ressources nouvelles. Sauf la loi de trois ans, dont il sera question plus tard, elle n'a conduit au port aucune réforme digne de mention. Avant de partir, la Chambre, soucieuse de se concilier les cabaretiers, importants électeurs, a repoussé les droits proposés sur les absinthes et autres breuvages de même mérite, tout en supprimant les patentes de ces dignes bénéficiaires de l'alcoolisme national. Et cela même était une fausseté, car elle savait bien que le Sénat rejetterait à la rentrée ces grandes mesures, dont elle aurait tiré profit dans l'intervalle. Les députés ont ainsi trompé même ceux pour lesquels ils affichaient une noble sollicitude.... Mais la Chambre a usé de 1910 à 1914 huit ministères pour cette belle besogne. Sur ce bilan, tout le monde est d'accord. « Cela ne peut plus durer », écrivait M. de Lanessan, ancien ministre de Waldeck-Rousseau. Hélas ! il est trop probable que cela durera encore, que les beaux projets de réformes vont s'endormir et les élus du peuple exploiter au maximum le mandat qu'ils viennent d'obtenir, non sans peine et non sans frais....

III

Le scrutin uninominal par arrondissement ou fractions d'arrondissement, celui des « mares stagnantes » a fait merveille pour les détenteurs actuels du pouvoir. Dans la Chambre nouvelle, comme dans la précédente, plus que dans la précédente, il ne sera pas possible de gouverner

contre, ni même sans les radicaux-socialistes. Ils étaient 156 à signer la déclaration des unifiés, ils reviennent 173. Préféreront-ils rester les alliés de M. Jaurès ou tendre leur dextre aux groupes de gauche, leurs voisins de droite ? Dans un cas, comme dans l'autre, ils vont donner le ton à la majorité et par elle au gouvernement....

Or ce groupe est responsable plus que tout autre de la situation. Elle est son œuvre. Ce sont ses adhérents qui ont empêché de vivre même les cabinets composés de leurs amis et dirigés par leurs chefs. C'est à leurs intrigues que faisait allusion M. Clemenceau, quand, premier ministre, il refusait de se laisser « étrangler par les muets du sérail ». La mainmise des députés sur tous les pouvoirs est leur aspiration et leur fait. S'ils entendent rester les maîtres, ce n'est pas pour réaliser un programme ; les élections les ont montrés adoptant sur la même affaire des attitudes variables suivant le tempérament supposé de leur circonscription et étrangement diverses et successives. Ils n'en sont pas moins liés par une étroite camaraderie pour l'exploitation des bénéfices que comporte le pouvoir. M. Caillaux reste leur président et leur chef. A travers les cloisons multiples des arrondissements électoraux le courant d'opinion déchaîné contre eux n'a pu passer. M. Malvy, le ministre de l'intérieur, a tenu son innombrable personnel d'une main plus ferme et plus experte que jadis M. de Fourtou. Le cabinet Doumergue est resté le maître. Malgré l'opinion, les radicaux-socialistes sont rentrés au Palais-Bourbon plus nombreux encore qu'ils n'en étaient sortis....

Et cela est particulièrement grave....

Il n'est pas possible qu'une grande nation soit gouvernée, sans en souffrir, contre toutes ses élites. Le suffrage universel n'est pas tout ; il est même peu de chose en de-

hors des jours de scrutin. Ce n'est pas lui qui dirige les intelligences. Il n'a jamais rien trouvé, ni rien expliqué. Dans l'existence économique d'un peuple, il peut à la rigueur nuire ; il est impuissant à développer la prospérité nationale. Son action sporadique, anonyme, irresponsable, est limitée, malgré ses dévots, s'il en garde, à l'action politique et celle-ci n'est qu'un compartiment. Un peuple qui n'aurait à montrer que ses élus ferait petite figure. Toute nation est grande par les individualités supérieures qui pilotent sa pensée, stimulent son activité matérielle et morale, créent sa richesse, lui donnent une littérature, et l'illustrent par les arts, et même par l'élite sociale d'éducation supérieure qui la représente et qu'on imite. Comment veut-on qu'à la longue tous ceux-là, au lieu d'inspirer le gouvernement de l'Etat, y restent étrangers, s'y sentent hostiles et soient traités par lui en ennemis sans qu'un grand préjudice en résulte ? Une telle situation ne pourrait durer à la rigueur que chez un peuple qui se laisse vivre, n'a pas d'action à exercer hors de ses frontières, où il puise surtout la substance de sa vie intellectuelle et morale, si d'ailleurs le pouvoir n'y joue qu'un rôle effacé, et tient la place de gérant d'une société anonyme d'un genre spécial. La France est le type du contraire. Sa fonction internationale de grande puissance, sa centralisation administrative et intellectuelle, les traditions monarchiques qui l'ont habituée à regarder vers le gouvernement comme vers l'organe brillant de sa souveraineté nationale, sur laquelle tous les yeux restent fixés, y rendent particulièrement nocive la rupture du pouvoir avec les élites. On ne marche pas longtemps les pieds en l'air et la tête en bas.

Et la troisième République en est presque venue là dans la phase critique qu'elle traverse. Il n'en était pas

ainsi dès ses débuts. Qu'on lise la liste des députés à l'Assemblée nationale qui l'ont légitimée à la majorité d'un suffrage et de ceux qui ont conduit ses premiers pas. Si la majeure partie de la noblesse terrienne lui faisait grise mine et restait attachée, surtout par genre, aux monarchies qui avaient sombré par leurs fautes dans des révolutions successives, c'était sans conséquence grave, la noblesse n'étant plus nécessairement une élite. Mais la pensée était républicaine et favorable au nouveau régime. La richesse aussi. Le public intelligent, partout. Paris, la capitale, était en tête du mouvement. Elle lui avait frayé la voie dès 1863, envoyant au Corps législatif du second Empire les députés républicains, dont sa députation fut bientôt exclusivement faite. Sous le 16 mai, il était entendu que le cœur de Paris était le cœur de la république ; M. Thiers étant mort avant les élections générales, à la veille du triomphe escompté des 363, qui devait lui rendre la présidence, son successeur désigné fut M. Jules Grévy. Immédiatement le futur chef de l'Etat dut quitter sa circonscription jurassienne pour solliciter l'investiture du IX^e arrondissement de Paris, dont l'illustre député venait de mourir. C'est Paris encore qui, vers 1881, donna naissance au parti, bien dégénéré dès lors, qui dirige en ce moment les affaires et quand, en 1885, le suffrage universel permit aux grands courants politiques de se dessiner, la députation du département de la Seine fut presque exclusivement radicale. La grande presse de Paris était républicaine « avancée. » Tous les journaux à fort tirage, ceux qui brillaient par le talent de leurs rédacteurs, étaient surtout des journaux de gauche....

Aujourd'hui, c'est le contraire. Les arrondissements bourgeois de Paris viennent de se donner des représen-

tants nettement hostiles, non pas tous à la république elle-même, mais tous à la coterie qui prétend faire d'elle sa chose. L'arrondissement du Louvre nomme M. Barrès ; celui de la Bourse, l'amiral Bienaimé ; Notre-Dame, M. Faillot ; l'Odéon, M. Ch. Benoist ; la circonscription de Saint-Thomas d'Aquin, M. Lerolle ; la Madeleine, le royaliste M. Cochin et les Champs-Élysées, le bonapartiste M. Binder ; le fameux IX^e arrondissement, deux nationalistes, MM. Georges Berry et Escudier ; Passy, Auteuil, même les régions bourgeoises de la banlieue se donnent des représentants de l'opposition libérale ou modérée. Il en est ainsi sur la rive droite et sur la rive gauche, dans les quartiers d'étude et de savoir, comme dans les quartiers riches. Une nouvelle circonscription ayant été formée dans le VI^e arrondissement, des quartiers de Saint-Germain-des-Prés et de Notre-Dame des Champs, à coup sûr parmi ceux de la capitale qui abritent le plus d'existences vouées au travail de la pensée ou de l'art, en dehors du faste et de l'ostentation de richesse, un ancien député bonapartiste gascon qui s'était fait connaître au Luxembourg par ses violences de langages, M. Lasies, n'y a même pas trouvé un adversaire sérieux.

Les journaux de Paris les plus demandés, les plus achalandés, les plus cités, sont hostiles au radicalisme. Presque tous les écrivains qui tiennent la tête du mouvement littéraire le dénoncent et le détestent. Les puissances économiques, financières et industrielles sont pour une fois d'accord avec les esprits cultivés. Dans les milieux bourgeois, on parle du gouvernement avec une mésestime irritée dont les étrangers restent confondus. Il n'y a pour le défendre que ses bénéficiaires, leurs clients, leurs obligés, ou ceux qui attendent de lui quel-

que chose. Un phénomène tout semblable se produisait à la fin du second Empire. Le monde de la pensée lui était devenu unanimement hostile et les classes libérales s'étaient séparées de lui. Mais quand on votait, voyez les élections de 1869, voyez, même après le meurtre de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte, le plébiciste de mai 1870, la majorité du suffrage universel lui restait fidèle. Il fallut la catastrophe qu'il allait attirer sur la France pour que passassent dans le camp contraire les troupes de votants dociles à la houlette administrative.

Je pourrais pousser cette comparaison plus loin et montrer que la majorité du présent ministère se recrute surtout dans les régions invariablement fidèles avant 1870 à la candidature officielle. Une partie des campagnes de l'ouest, dans les quelques départements de Bretagne, du Maine, du Perche, de l'Anjou et de Vendée, où l'influence du curé et du châtelain est restée plus puissante que celle des fonctionnaires, fait à peu près seule exception. Ailleurs, plus l'arrondissement est rural, inaccessible aux courants d'opinion, de développement primitif, plus on est sûr de le voir élire un député affublé de l'étiquette « radicale-socialiste. » Il est avec le gouvernement, si étrange que cela puisse paraître, par conservatisme, habitude, inertie et soumission.

Le prolétariat des villes et des régions industrielles, par un courant impétueux, va au socialisme. L'élite du monde ouvrier, comme l'élite de la bourgeoisie, tourne le dos au régime actuel. C'est par une étrange aberration qu'il prend à son compte les amis de M. Jaurès. Bien que voisinant avec les ministériels et ayant sans hésiter bénéficié de leur concours électoral pour le scrutin de ballottage du 10 mai, ils sont les adversaires implacables de tout gouvernement bourgeois. Ils préconisent un

changement bien plus profond que les monarchistes eux-mêmes. Ils le montrent en rejetant le budget. Les assises du pouvoir et de la propriété même sont pour eux à refaire. Leurs congrès interdisent à tous les adhérents de participer à un ministère et excommunient ceux qui ont osé braver cette défense. Ils ne cessent de vouer à la même géhenne radicaux, libéraux et conservateurs. Le gouvernement peut, par ses complaisances, leur arracher pour un temps des suffrages occasionnels, ils n'en restent pas moins ses adversaires de fond. Les deux programmes sont inconciliables et les socialistes diffèrent encore en ceci du parti régnant qu'ils tiennent à leurs idées. Ils ont à leur tête une pléiade d'hommes de savoir et de talent, d'une activité inlassable, dont la plupart sont sincères et quelques-uns même ne mettent pas leur ambition personnelle au premier plan. Pour leurs troupes, le socialisme est presque une foi religieuse, qui promet sur cette terre d'ineffables récompenses. A la veille des élections, l'*Humanité*, journal de M. Jaurès, publiait une image significative : un jeune ouvrier vient de rentrer au logis, sa jeune femme accorte et gentiment nippée apporte en souriant une soupière fumante ; le couvert est dressé près d'un bon feu ; au pied de la table, dans son berceau, un bébé se balance et tend au père ses menottes. La légende dit : « Il faut que ce rêve devienne une réalité. » Pour que cela soit, il suffit, n'est-ce pas ? que l'ouvrier donne sa voix au candidat du parti socialiste unifié. Beaucoup le croient.... Je m'étonne qu'un huitième seulement du corps électoral, mis en face de cet idéal terrestre, donne sa voix à ceux qui le lui promettent. Il s'en trouve encore pour préférer des candidats qui les mettent en présence du devoir national et des lourds sacrifices qu'il impose, soutiennent même que

le progrès social ne peut s'obtenir tout d'un coup par les lois, mais ne saurait être que le résultat d'une réforme morale, d'une dure contrainte personnelle, d'un long et patient effort. C'est à l'honneur de l'esprit critique et du bon sens des masses....

Il faut insister sur ceci : les chefs socialistes ne peuvent promettre ce qu'ils promettent que parce qu'ils ne disposent pas du pouvoir. Le jour où ils seraient en posture de tenir parole, ceux qui ont eu confiance éprouveraient une déception terrible et leur en demanderaient compte. Peut-être pour cela les pourfendeurs de la « propriété capitaliste » ne sont-ils pas très pressés, le rôle qu'ils tiennent étant plus agréable, plus lucratif et plus facile à remplir. Les radicaux socialistes ne se feraient pas scrupule de promettre autant et même plus encore ; mais ils sont les maîtres. L'échéance est là pour eux. Leur langage est nécessairement autre et c'est pour cela qu'ils tentent en vain de se mettre sous l'aile des socialistes. A se solidariser durablement avec eux, les concierges du paradis terrestre commettraient un suicide. Ils s'en garderont et resteront des adversaires implacables, tout en désirant avec ardeur ne pas assumer trop vite eux-mêmes d'embarrassantes responsabilités.

Pris de la sorte entre les prolétaires gonflés de promesses irréalisables et les bourgeois désaffectionnés, le radicalisme régnant voit son terrain se rétrécir, mais il ne se soucie pas de le rendre plus large. Ce qui s'est passé lors de l'élection de M. Poincaré en témoigne. Quand il est devenu chef de l'Etat, beaucoup de mécontents dans les classes dirigeantes en ont éprouvé et exprimé de la surprise, de la joie et de l'espoir. Certes, ils ne pouvaient attendre de l'événement un seul pas vers la monarchie, ni même d'un partisan chevronné de l'école

laïque et de la séparation des Eglises et de l'Etat un regain d'influences cléricales. Ils comptaient seulement sur moins d'exclusivisme. Ils étaient prêts à collaborer, en dehors de toute opposition constitutionnelle, à une politique de concorde et de défense nationale. Les cabinets de MM. Briand et Barthou, sans leur faire aucune concession de principe, aspiraient aussi, sous l'égide du chef de l'Etat, à pratiquer l'apaisement. Ils rêvaient de faire prévaloir le souci des grands intérêts de la France sur la tactique électorale. Des monarchistes, il n'y a pourtant plus rien à craindre. On n'en trouve plus d'agissants que dans le petit groupe frénétique de l'Action française, qui vise surtout à amuser la galerie, se dérobe en invoquant ses principes devant toute participation légale à la vie politique, et injurie les députés conservateurs bien plus que ne sauraient faire les porte-parole de l'extrême-gauche. Ni le chef de la Maison de France, ni l'héritier de l'Empire plébiscitaire ne donnent l'impression qu'ils croient à leurs propres chances. Imaginer que leur naissance les rendra propres, en dehors de tout mérite personnel vérifié, à gouverner la France contemporaine, c'est d'un mysticisme peu courant. Donc l'attitude du gouvernement était sans péril pour la république. Elle pouvait arracher à jamais tout germe d'esprit dynastique. C'était une rare bonne fortune pour le régime actuel que cette abdication entre ses mains.... Les ministres qui voulaient rallier tous les Français autour du drapeau de la République en sont morts. Immédiatement les radicaux ont pris ombrage. Si d'anciens « réactionnaires » se montraient décidés et satisfaits, il y avait trahison sous roche. Il faut que la république soit sans cesse en bataille contre eux. Un homme d'une vaste intelligence, M. Clemenceau, les met hors du droit public, comme la

Convention mit les émigrés hors la loi, au point que les républicains doivent renoncer à une mesure ou à une réforme qui leur paraît bonne, pour peu que les « réactionnaires » ou une partie d'entre eux l'approuvent. Certes les partis conservateurs ont commis dans le passé des fautes qui peuvent expliquer ces animosités implacables. Mais l'oubli ne viendra-t-il jamais et les fantômes d'un passé mort à jamais doivent-ils indéfiniment masquer la vue du péril imminent qui menace ?...

IV

Il ne menace pas seulement le crédit public, l'autorité gouvernementale, les finances françaises, il menace plus encore la force nationale....

Sous le second Empire, les républicains étaient hostiles à l'armée et prêchaient pour les milices. Ils ont leur part de responsabilité dans l'échec de la réforme proposée au lendemain de Sadowa par le maréchal Niel et, par suite, dans les désastres de l'Armée terrible. Mais ces désastres pèsent sur eux et ont amené les meilleurs d'entre eux à résipiscence : Gambetta, d'abord, à qui une cruelle leçon avait appris qu'avec des improvisations d'armées on ne lutte pas à égalité contre des troupes aguerries, Jules Simon, Jules Ferry, Waldeck-Rousseau, M. Clemenceau lui-même, ont abjuré leurs erreurs passées. Depuis trente-quatre ans qu'ils gouvernent, les républicains ont maintenu l'armée permanente. En 1889, ils ont abaissé de cinq à trois ans la durée du service en temps de paix et en 1905, de trois à deux ans. Mais ils ont expliqué qu'ils n'avaient d'autre but que d'accroître ainsi la force française et ils n'étaient pas à court de bonnes raisons pour le prétendre. C'était, c'est un spectacle nouveau que cette république égalitaire entrete-

nant une grande armée. L'esprit militaire, la subordination absolue au chef responsable; à tous les degrés de la hiérarchie, la décision d'obéir à ses supérieurs et de commander à ses subordonnés, tout cela fut longtemps en horreur aux vrais démocrates; ils éprouvaient une antipathie instinctive pour l'officier de carrière, membre d'une caste qui porte un costume plus brillant que les confections courantes, sort en armes, obéit à des règles de vie à part, ne vote pas, n'est pas élu, ne se donne pas pour idéal de s'enrichir, se voue à la grandeur nationale, prêt à lui donner même sa vie, et prétend pour si peu à un respect sans proportion avec sa solde. De cette antipathie, chacun obtenait suivant son grade.

Responsables du pouvoir, les républicains ont réprimé ces sentiments de ce qu'on est convenu d'appeler leur avant-garde. On disait il y a un quart de siècle : la République tuera l'armée, ou l'armée tuera la République. Sept lustres ont passé sans que cette prophétie s'accomplisse. Les menaces périodiques de l'Allemagne y ont pourvu, bien plus que l'idée à laquelle, suivant Gambetta, on doit penser toujours sans en parler jamais. Une fois l'alliance russe conclue, il a fallu rester à la hauteur des engagements pris par une convention militaire précise. On doit reconnaître que jamais les chambres n'ont lésiné sur les dépenses de cet ordre et que le budget de la guerre n'a cessé de grandir.

Mais il s'en faut que tous les ministres aient montré un même zèle. A plusieurs reprises des politiciens au pouvoir, sans s'attaquer de front à l'armée, ont travaillé à la démocratiser, disaient-ils, à la démilitariser serait plus juste, à la dépouiller d'éléments essentiels de sa force : le prestige de l'uniforme, l'ascendant du chef, l'ardente et fière affection du peuple. Certains généraux

leur ont facilité cette tâche, quand, par une aberration incompréhensible, ils se sont cramponnés par tous les moyens à une erreur judiciaire évidente alors qu'il eût été loyal et facile de constater, à l'honneur de l'armée, qu'un capitaine alsacien, même israélite, n'avait pas trahi comme on l'avait cru d'abord sur la foi de trompeuses apparences. L'attitude et les manœuvres de plusieurs grands chefs en cette occasion ont été exploitées contre l'armée. Même pendant quelques années les préparatifs ont été négligés par un ministre qui fit son grand propos d'épurer les cadres et de donner aux troupes des chefs à la dévotion de la majorité parlementaire. Mais l'empereur Guillaume II, par l'escale à Tanger, lança sur ces entrefaites un garde-à-vous à la République. Le gouvernement dut à cette heure d'angoisse se rendre compte que, malgré les énormes sacrifices inscrits au budget, la France était incapable d'entrer en campagne. Il fallut sacrifier, sous la menace allemande, un ministre des affaires étrangères qui déplaisait à l'empereur allemand. « Humiliation sans précédent, » a dit M. Clemenceau.

Les événements de 1905 ont été un premier coup de fouet. En dehors des forces constitutionnelles, mais d'un commun accord, la commission du budget a mis à la disposition du gouvernement des crédits militaires et maritimes de cinq cents millions, pour boucher en hâte, tandis que les diplomates délibéraient à Algésiras, les trous de l'armure française. Depuis lors, on a redoublé d'efforts dans les garnisons. La politique a été exclue de l'armée. Après l'institution du service de deux ans, le gouvernement avait fait l'insigne faute, malgré les adjurations du conseil supérieur de l'armée et un émouvant discours de M. de Freycinet au Sénat, de réduire les périodes d'instruction des réservistes et des territoriaux.

Les officiers ont redoublé d'efforts pour que l'instruction de l'armée n'en souffrît pas trop. On loue leur zèle, leur entraînement physique et leur préparation intellectuelle, leur façon de prendre la troupe et la confiante affection qu'ils lui inspirent. En 1912 l'armée était en très bon état. Un ministre intelligent et énergique, M. Millerand, a entrepris, par une série de mesures excellentes, de lui rendre ce que quelques-uns de ses fâcheux prédécesseurs s'étaient appliqués à démolir, l'ascendant, la popularité, la fierté qui doubler sa confiance et son élan. On a critiqué les retraites qui provoquaient dans toutes les villes des manifestations patriotiques en l'honneur du drapeau. Le peuple français n'a pas besoin d'être sollicité bien fort pour en revenir, par une pente naturelle, à l'esprit martial de son histoire. Il n'est pas de force comparable et pas de ressource plus sûre aux heures critiques. En travaillant par tous les moyens à les restaurer, M. Millerand servait utilement la France tout en exaspérant les « partis avancés, » pour qui la subordination militaire est une faiblesse et le prestige des chefs, un danger.

L'élan n'en était pas moins donné. Le coup d'Agadir avait déterminé un grand sursaut de patriotisme. Un fait nouveau se produisit : l'Allemagne, prétextant les modifications que la guerre des Balkans avait apportées à l'équilibre des forces, a tout à coup augmenté en une fois ses effectifs et accru ses dépenses de guerre plus qu'elle ne l'avait jamais fait depuis quarante ans. Elle aurait désormais, surtout à la frontière de l'est, des troupes permanentes d'une force numérique si supérieure à l'active française et aux troupes de couverture destinées à subir le premier choc, que toute perspective de lutte à égalité était perdue pour la République. Sous l'impulsion du président Poincaré, le troisième cabinet Briand a

proposé, et, après une lutte parlementaire acharnée, le ministère Barthou a fait voter le retour au service de trois ans, rendu égal pour tous. Grand effort demandé à la France, mais effort nécessaire, affirmaient tous les hommes compétents, la jeunesse valide ne pouvant fournir des conscrits en plus grand nombre, vu la baisse incessante des naissances. Le peuple a paru d'abord accepter de bon gré ce sacrifice dont des chiffres frappants montraient la nécessité urgente et, partout en Europe, on a rendu hommage au patriotisme qui dictait cette décision virile. Sans que rien pût donner à craindre des velléités belliqueuses de sa part, la France arrivait à mettre ses forces défensives à la hauteur de celles dont elle pouvait redouter les entreprises. Loin de constituer un péril, cet équilibre rétabli était une garantie de paix....

C'est alors que les partis hostiles à l'armée ont cru l'heure venue de réagir. Chez les socialistes, il n'y a pas de sentiment plus unanime et mieux ancré. Ils tiennent le service militaire pour une dégradante servitude. Ils vont disant que l'armée a surtout pour but de défendre le capital et les capitalistes, que les armements sont faits pour enrichir les fabricants de canons, de fusils, d'obus et de plaques blindées. Ils ne croient plus aux frontières et la patrie les laisse indifférents. Depuis longtemps, leur propagande antimilitaire fait rage et, dans l'*Internationale*, ils chantent que les balles des soldats seront pour leurs propres généraux. Cette restauration de l'âme militaire de la nation, ce regain de faveur que l'armée trouvait partout en dépit de leurs efforts les enrageait. S'ils sont incapables de tenir leurs promesses d'ordre économique, ils peuvent offrir au peuple la réduction des charges et des dépenses militaires. Ils ont vu dans une campagne contre la loi de trois ans un merveilleux ins-

trument de propagande et la meilleure tactique pour mettre à mal le président Poincaré et la politique nationale de ses ministres.

Une partie importante du parti radical s'est mise à leur suite. Quel programme à la veille des élections ! Ils diraient au peuple : « Ne voulez-vous pas que vos fils vous soient rendus déjà après deux ans de service ? » et ils se croyaient sûrs d'avance que l'égoïsme personnel parlerait plus haut que l'intérêt de la France. Ils y comptaient surtout parce qu'ils sauraient nier tout péril et assoupir par leur rhétorique les scrupules patriotiques des électeurs.

Le congrès de Pau avait mis le service de deux ans au programme du parti radical unifié. Mais quand M. Barthou eut mordu la poussière, quand MM. Doumergue et Caillaux eurent pris le pouvoir, un recul apparent s'est produit. Le nouveau cabinet ne s'est pas approprié sur ce point les tendances de la majorité sur laquelle il comptait pour subsister. Le ministre de la guerre M. Noulens, et son sous-secrétaire d'Etat M. Maginot, ont déclaré qu'ils appliqueraient avec loyauté la loi de trois ans et ne pouvaient admettre qu'elle fût déchirée avant même d'avoir servi. D'autres ministres, tels M. Caillaux lui-même et M. Malvy, qui avaient dit le contraire dans l'opposition, gardaient un prudent silence. Mais ce qui montra l'incohérence et la duplicité du cabinet Doumergue, les candidats auxquels il a donné son patronage, ceux que l'administration a appuyés de tout son effort, étaient en immense majorité des adversaires du régime établi en 1913....

Ce sont ceux-là qui ont vaincu. Des statistiques probantes ont établi, il est vrai, qu'au premier tour de scrutin, une forte majorité des électeurs avaient voté pour les

candidats favorables aux trois ans, mais comme, au ballottage, beaucoup de radicaux qui s'étaient prononcés dans ce sens se sont désistés en faveur de leur concurrent socialiste pour barrer la route à l'opposition, la majorité reste incertaine dans la Chambre nouvelle. Je doute fort que, dès le début, elle ose s'attaquer aux trois ans. Les quatre cinquièmes des sénateurs ont voté la loi Barthou et ne permettront pas qu'on y touche d'emblée. Mais elle peut perdre toute efficacité si elle est appliquée avec mollesse et indécision, si les officiers ont toujours à craindre pour elle ; si les soldats, ajoutant foi aux promesses des politiciens, espèrent une libération anticipée. Un ministère qui dépend des socialistes et radicaux unifiés saura-t-il résister à la tentation de donner à leurs adhérents, à défaut d'une abrogation franche de la loi qu'ils détestent, des satisfactions sournaises et débilitantes aux dépens de la discipline et du commandement ? Ils promettent peut-être, en sourdine, qu'en 1915, à l'heure où il s'agira de retenir les soldats, pour la première fois, une troisième année, on reconnaîtra que la situation internationale, décidément plus rassurante, permet de leur donner la clef des champs. Sauront-ils garder l'armée à l'abri de la politique et confier le commandement aux chefs capables, sans exiger d'eux un billet de confession radical ? Déjà toute la presse « avancée » aboie aux talons du sous-chef d'état-major, le général de Castelnau, qu'elle accuse, non d'être inférieur à sa tâche, mais de nourrir au fond de son cœur des sympathies « réactionnaires.... »

On a vu, le 10 mai au soir, un groupe symbolique. C'était à Belfort, à l'extrême frontière. Au premier tour de scrutin, les socialistes avaient pris comme candidat un M. Frossard, instituteur révoqué pour sa propagande

contre la patrie et contre l'armée. Il n'obtint que 1400 voix. Mais on avait besoin d'elles et de lui pour faire triompher au second tour M. Schneider, le député ministériel sortant, de son concurrent libéral. M. Frossard s'y est prêté. Ses électeurs l'ont suivi et le radical-socialiste unifié a passé grâce à leurs suffrages au deuxième scrutin. Pour célébrer ce triomphe, le préfet du Haut-Rhin, ou mieux du lambeau d'Alsace que l'héroïsme de Denfert-Rochereau a conservé à la France, s'est montré à son balcon, dans un feu de Bengale, entre l'instituteur antipatriote révoqué et le vainqueur du jour. Le représentant officiel du gouvernement affichait ainsi son intimité avec un éducateur de la jeunesse qui détournait ses élèves de leurs devoirs envers la patrie. Spectacle éloquent que les officiers de la garnison, d'une forteresse qui sert d'extrême avant-garde, n'ont pas vu sans honte et sans douleur et qui, avec quelques variantes, s'est reproduit un peu partout en France.

Qu'attendre, pour la défense nationale, d'une majorité née sous de tels auspices ? Les 102 socialistes élus n'abdiqueront rien de leurs exigences et, pour les rendre acceptables, ils préconisent un rapprochement avec l'Allemagne. Alors, à quoi bon tant d'alarmes ? A quoi bon les sacrifices dispendieux et les lourdes charges militaires ? L'or de la nation pourra s'employer en faveur des prolétaires dont l'impôt du sang sera allégé. A bas les généraux chamarrés qui donnent des ordres, alors que l'obéissance est proscrite et que tout citoyen ne doit en faire qu'à sa tête ! A bas la force qui assure l'ordre dans la rue ! Et « vive l'Allemagne ! » comme a imprimé M. Jaurès, tandis que M. Wendel répondait à la tribune du Reichstag par un « vive la France ! » qu'un formidable éclat de rire a accueilli....

S'il y avait quelque réciprocité analogue à attendre du gouvernement impérial et de l'Allemagne responsable, cette tentative de désarmement pacifique pourrait séduire certains esprits qui croient possible, sur notre planète, une ère de bienveillance universelle ; mais il suffit d'ouvrir les yeux.

A l'heure même où ce formidable assaut est donné d'un côté des Vosges à l'esprit militaire, que se passe-t-il sur l'autre versant ? La leçon de Saverne est-elle oubliée déjà ? On a vu tous les pouvoirs publics se solidariser avec des officiers dont la conduite était indéfendable, afin d'assurer l'indispensable prestige de « l'habit du roi. » Le jeune lieutenant qui avait frappé d'un coup de sabre à la tête un ouvrier infirme, maintenu par six soldats, a été acquitté, le tribunal ayant reconnu qu'il était en cas de légitime défense ! Son colonel avait arrêté sans droit dans la rue, maltraité et incarcéré des passants par douzaines dont quelques-uns étaient suspects d'avoir eu envie de sourire. A ces civils on a donné tort et le chef du 99^e régiment a reçu l'approbation spéciale de l'héritier du trône, des milliers de lettres et de télégrammes de félicitations et un commandement plus élevé. Les élus du peuple réclamaient ; le gouvernement leur a fermé la bouche en les priant de ne pas sortir de leurs attributions. Et, après quelques semaines, tout s'est apaisé. L'opinion dominante est favorable aux officiers. Le gouverneur de l'Alsace-Lorraine, jugé insuffisamment raide vis-à-vis de ses administrés, a dû céder la place à un successeur dont on sent déjà la poigne plus dure. Pourquoi rappeler ces faits ? Est-ce qu'ils sont louables ? Faut-il les imiter ? Non certes. Je montre seulement quelle est l'attitude du gouvernement et de la nation en face de laquelle on veut désarmer. La prépondérance militaire, le

prestige intangible de l'officier y sont considérés comme des intérêts de tel prix, qu'on n'hésite en aucune circonstance à les sauvegarder, fût-ce au dépens du bon sens et du droit. On tient qu'il n'y a pas de plus indispensable garantie de la grandeur nationale et que, pour pousser plus avant dans la mission qu'elle s'est assignée, l'Allemagne doit, envers et contre tous, garder une armée formidable, non seulement par son outillage, mais par sa discipline et la crainte qu'elle inspire partout. Combien la rhétorique inépuisable de M. Jaurès paraît creuse devant ces réalités certaines !...

Si la France détend son effort militaire, elle abandonne la partie. Elle renonce à tenir tête, s'il le faut, aux vainqueurs de 1870. Elle s'en remet de son avenir à leur générosité. Elle reconnaît que les sacrifices faits depuis quarante ans pour garder sa place, elle ne peut les continuer plus longtemps. Ses effectifs sous les armes, désormais inférieurs d'un grand tiers aux effectifs allemands, ne la protègent plus contre une offensive rapide. Elle est une grande nation à bien plaider. C'est, non seulement la paix de Francfort définitivement acceptée, c'est la souveraineté nationale, le territoire continental, les colonies, intacts seulement tant que l'Allemagne le voudra bien.

Qui s'étonnerait de voir la presse de l'empire unanimement favorable aux partis qui viennent de l'emporter en France ? Elle espère dans la faiblesse irrémédiable et l'abdication d'une rivale qu'elle n'avait cessé de redouter. Si le gouvernement lui-même s'attache par ses actes et ses discours à faciliter la tâche des adversaires français de l'armée de trois ans, il jouera son jeu indiqué. La France une fois affaiblie, il sera temps, l'occasion venue, d'adopter un autre langage. L'empereur actuel a résisté sou-

vent jusqu'ici aux exigences chaque jour plus pressantes des *Scharfmacher*, mais il n'est pas éternel et son héritier présomptif ne prend aucune peine pour masquer d'autres tendances. Ceux qui s'imaginent en France se concilier l'Allemagne par la modestie de l'attitude et un invincible esprit de concession n'entendent rien à la psychologie des peuples. Il y a des forts vis-à-vis desquels il faut être fort. Il y en a auxquels on n'offre pas son manteau sans qu'ils exigent bientôt la chemise.

Les partis de désarmement assument une responsabilité redoutable. Pour eux-mêmes, le succès ne serait pas sans péril. S'imaginent-ils que le tout-puissant gouvernement de la puissante Allemagne, la nation la plus fortement hiérarchisée de la terre, les aime pour eux-mêmes ? Il ne les favorise que pour les effets qu'il escompte de leur action sur la force française, mais il déteste leurs tendances et saura bien prendre des mesures prophylactiques contre la contagion qui pourrait un jour menacer la frontière. Alors les institutions démocratiques et l'esprit de justice sociale auront perdu en force tout ce qu'on aura enlevé de force à la France elle-même.

Le cri d'alarme jeté par la Fédération républicaine à la veille du 10 mai ne me paraît donc ni ridicule, ni déplacé. Les hommes qui, sous diverses dénominations, ont tenté de guérir la République de ce qu'on voit et de garder leur patrie à l'abri de ce qu'on craint ont été battus par l'élection. Il reste un grand espoir dans les retours d'opinion salutaires et dans le clair bon sens national qui, souvent, au cours de l'histoire de France, a dissipé tout à coup les nuages menaçants.

ALBERT BONNARD.

MADemoiselle NOÉMIE

ET

MONSIEUR HONORÉ

I

La petite ville est humide, froide et triste. Depuis de longues journées la pluie tombe silencieusement, fine, légère et pénétrante comme du brouillard. Les rues ne sont plus que des mares boueuses et les maisons semblent, dans cette atmosphère terne et grise, vouloir se rapprocher pour se tenir chaud. Et le silence qui écrase tout cela n'est que rarement interrompu par le pas hâtif d'un promeneur. De loin on l'entend venir ; il passe : ses pieds qui clapotent dans la boue font entendre le bruit doux et mou du pinceau que l'afficheur remue dans son seau de colle ; puis il s'éloigne, laissant derrière lui le silence plus pesant.

La vie paraît suspendue, et on se demande d'abord si ces maisons basses toutes semblables renferment des êtres humains. Les sonnettes de cuivre, soigneusement astiquées, laissent pendre leurs anneaux ronds que nul ne tire. Les boîtes aux lettres, qui brillent aussi, semblent hermétiquement closes. Toutefois cet engourdisse-

ment n'est qu'apparent, et l'on s'apercevrait bientôt que, derrière les vitres aux rideaux légèrement soulevés, des figures curieuses, des yeux malveillants attendent le promeneur. Quand il passe, le rideau ondule, les têtes se penchent ; et l'on songe à la vie sourde et lente des vers dans un fromage.

La petite ville respire.

II

Dans une des maisons de la rue principale, à une fenêtre du rez-de-chaussée, trois dames épient et bavardent. Leurs costumes sombres s'accordent avec la pièce obscure et le mobilier démodé. Les rideaux de reps rouge, soigneusement fermés du haut, interceptent encore la faible lumière extérieure, et rien ne ressort que le cadran blanc de la pendule et les visages de ces trois femmes groupées devant la croisée. Elles semblent toutes trois d'âge moyen, ni jeunes ni vieilles, ni laides ni belles, et, tout en parlant, s'occupent à des ouvrages de crochet qu'elles ne regardent pas.

— Avez-vous vu le nouveau professeur ? demanda l'une d'elles, en qui l'on eût pu deviner la maîtresse de maison, rien qu'au fauteuil plus confortable dans lequel elle était assise, et à son ton légèrement protecteur.

— Figurez-vous, chère madame Mauroy, qu'il est venu chez nous, répond avec calme (comme pour produire plus d'effet) une femme extrêmement plate, au visage long et maigre.

— O madame Pichot, racontez-nous cela ! s'écrient les deux autres.

— C'était hier, à une heure et demie, reprend M^{me} Pichot, toujours sans se presser. Il est entré dans la boutique, juste au moment où mon mari venait de sortir :

aussi est-ce moi qui lui ai répondu, et j'ai eu le temps de l'examiner. Il est tout jeune ; c'est ridicule : on dirait un élève.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Oh ! un renseignement, bien entendu ; c'est plutôt ça qu'autre chose qu'on leur vend, à ces gens-là ! Il m'a demandé si nous donnions à l'abonnement de la musique moderne. Je lui ai répondu que notre collection était très considérable. Alors il a voulu voir le catalogue, qu'il a examiné longtemps. Tout à coup il a relevé la tête :

— Vous avez *Pelléas et Mélisande* ? m'a-t-il dit ; voulez-vous me le montrer ?

Et comme je lui demandais le nom de l'auteur, il a ajouté en souriant :

— Debussy, madame ; Claude-Achille Debussy.

Et il mordillait sa moustache d'une façon tout à fait énervante. Par exemple, je ne sais pas comment ce nom m'est si bien resté gravé dans l'esprit. Alors j'ai cherché ; mais en vain : nous n'avions rien de cet auteur. Tout à coup une idée m'est venue : « Il se trompe ou il se moque de moi » ; et m'aidant du numéro, j'ai fini par trouver un morceau portant le titre demandé. Alors je me suis tournée vers lui, et je lui ai dit sur un ton très sec, pour lui montrer que je ne goûtais pas sa plaisanterie :

— Nous avons *Pelléas et Mélisande*, mais ce n'est pas de Claude-Achille Debussy.

— Ah ! vraiment, a-t-il repris en mordillant de plus belle sa moustache ; et de qui est-ce donc ?

— D'Hippolyte Ballon. C'était en réalité intitulé : *Méditation pour harmonium*, d'après Claude Debussy.

Il a eu l'air ravi, et tendant les mains :

— Oh ! montrez-moi cela !

— Voilà, monsieur.

A peine a-t-il eu le morceau entre les mains, qu'il s'est mis à le feuilleter en parlant tout seul :

— Voilà qui est délicieux !... Admirable !... Hippolyte Ballon !... Ah ! par exemple !...

Et quand il l'eut bien regardé et retourné, il a remis le morceau sur la table, m'a remerciée, puis est sorti en se tordant. J'étais furieuse.

— On n'est pas mal élevé à ce point-là, dit la maîtresse de maison.

Mais un pas résonnait dans la rue, et leurs cous se tendirent, curieux, vers la fenêtre.

C'était un pâtissier portant une corbeille.

— Tout ça va encore chez les Lévy, dit une des dames ; ces gens-là ne songent qu'à manger.

— Il paraît que c'est effrayant la cuisine qu'ils font, reprit la voix un peu aiguë de la troisième interlocutrice.

— Comment savez-vous cela, madame Blanc ? interrogèrent ses compagnes.

— C'est ma femme de ménage qui connaît une amie de leur cuisinière. Ils font des plats extraordinaires, ils ont des gâteaux à tous les repas, même le matin en se levant ; et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il y a toujours du beurre sur la table et qu'ils en mangent continuellement.

— Oui, dit M^{me} Pichot avec mépris ; et je suis sûre qu'ils n'ont même pas deux douzaines de draps dans leurs armoires.

Un bruit de pas rapide et léger interrompit de nouveau la conversation. A l'apparition de la promeneuse, toutes trois poussèrent un : *ah !* où se mêlaient le plaisir et l'indignation.

Celle-ci était une femme jeune, élégante, une Pari-

sienne évidemment. Mais les trois dames eurent beau se pencher en avant, s'écraser contre les vitres : elles durent bientôt se résigner à la voir disparaître.

— En voilà un genre ! dit M^{me} Pichot la première.

— On dirait une femme de mauvaise vie, reprit la maîtresse de maison.

— Avez-vous vu ses bas transparents ? dit M^{me} Blanc ; et ces souliers, pour sortir par un temps pareil !

— Et les enfants, qui est-ce qui s'en occupe pendant ce temps ?

— Bah ! la bonne ! C'est bien pour ça qu'aussitôt arrivées, il leur faut des bonnes, à ces femmes-là ! Elles ne peuvent pas, comme nous, se contenter de femmes de ménage.

— Et ces plumes !

— Et ce manteau de velours !

— Et on voudrait nous voir confier nos fils aux maris de pareilles coquettes ! Mais qu'est-ce qu'ils pourraient bien leur apprendre de bon ? Qu'est-ce qu'un homme a de sérieux dans la tête pour consentir à passer sa vie avec de telles poupées ?

— Des bas à jours par ce temps !...

— Heureusement qu'il y a l'école des frères : sans cela nos pauvres enfants....

Et c'était une telle salve d'exclamations qu'elles faillirent ne pas entendre une troisième promeneuse.

— Tiens, mademoiselle Noémie ! dit M^{me} Pichot.

— Où va-t-elle par ce vilain temps ?

— Sans doute faire une partie avec son amie madame Manivet ; c'est son heure, je crois.

— Non, elle est en avance, elle va sûrement s'arrêter chez les dames Rossignol pour acheter de la laine.

— Plus elle vieillit, plus elle grandit, la pauvre fille, dit M^{me} Blanc d'une voix geignarde et apitoyée.

Il y eut un silence : elles avaient tant bavardé qu'il leur fallait un instant de repos. Du reste, le sujet les laissait plus indifférentes. Cependant M^{me} Mauroy reprit :

— C'est bien tenu, vous savez, chez elle ! Je suis certaine qu'elle aurait fait une bonne femme d'intérieur, et qu'elle aurait rendu son mari heureux. Personne ne sait comme elle, préparer les gelées de pomme et les cornichons.

— Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? interrogea M^{me} Blanc..

— Elle a peut-être eu un chagrin d'amour, dit M^{me} Pichot.

— Oh ! non, voyons, on le saurait ! Je crois plutôt qu'elle est trop grande. En tout cas elle n'en parle jamais.

— Ça ne veut pas dire qu'elle n'y pense pas, déclara M^{me} Pichot, sur le ton qu'elle eût pris pour énoncer un proverbe.

La nuit venait tout à fait. On ne distinguait plus les meubles ; ils formaient par places des masses noires un peu effrayantes ; et sur le trottoir se dessina la silhouette un peu falote et inconsistante d'un petit homme rondet.

— Monsieur Honoré va au cercle, dit une des trois voix.

— A moins qu'il ne suive mademoiselle Noémie ! dit une autre.

Il y eut un rire discret.

— Ça ferait de drôles d'amoureux, reprit M^{me} Pichot d'un ton placide.

— Si on essayait ? dit M^{me} Blanc.

— Il faudrait que mademoiselle Noémie se mette à genoux pour embrasser son fiancé ?

— Et quand ils iraient à l'église, quel beau couple !

— Oh ! ce serait trop amusant !

Et toutes trois s'excitèrent à tel point, se représentèrent cet événement comme une si grande réjouissance, comme un spectacle si comique, qu'elles décidèrent de s'en occuper sans retard. Il fut convenu que M^{me} Mauroy, qui connaissait M^{lle} Noémie, irait au plus tôt lui parler de cette affaire ; M. Blanc, qui était tailleur, et faisait justement un costume à M. Honoré, entreprendrait son client ; et une entrevue aurait lieu entre les deux héros qui, bien qu'habitant la même ville, ne se fréquentaient pas.

Là-dessus, les amies se séparèrent, enchantées de leur après-midi.

Du reste, il faisait complètement noir ; on ne distinguait plus les passants dans la rue.

III

M^{lle} Noémie habitait une petite maison située dans une des rues les plus calmes de la ville. Elle vivait là depuis de longues années, en compagnie d'une vieille bonne à peu près sourde et d'un chat gris, qui ressemblait à beaucoup d'autres chats, avec ses yeux et sa queue ondulante, mais qui avait pour M^{lle} Noémie des grâces toutes particulières. Il savait frotter voluptueusement son dos contre la jupe de la vieille fille, quand celle-ci revenait de promenade, et il aimait rester des après-midi entières blotti sur ses genoux, frileusement serré contre elle et lui communiquant sa chaleur. M^{lle} Noémie l'appelait Minet, et n'ayant personne avec qui s'entretenir, c'était à lui qu'elle racontait ses histoires. Elle avait l'existence la plus régulière qu'on pût imaginer ; tous les jours couchée et levée

aux mêmes heures, sortant aux mêmes heures, elle ne fréquentait que fort peu de monde : son amie, M^{me} Manivet, veuve depuis très longtemps, M^{me} Dupuy, la femme du maire, qui trouvait en M^{lle} Noémie une aide précieuse pour ses œuvres de bienfaisance, et quelques autres dames. Sa famille, qu'elle ne voyait jamais, se composait de sa sœur, mariée aux colonies, qui vivait là-bas, sans enfants, dans un pays que M^{lle} Noémie n'avait jamais réussi à se représenter, et d'un petit cousin qui menait à Paris une vie quelque peu dissolue, ne se souvenant de sa cousine que deux ou trois fois par an, pour lui demander de l'argent et lui envoyer au 1^{er} janvier ses meilleurs souhaits.

Le matin, M^{lle} Noémie s'occupait de son ménage, rangeait ses armoires, surveillait ses confitures, cherchant si nulle trace de moisissure ne se montrait à leur surface. Puis elle lisait son journal, et faisait part à Minet des nouvelles les plus importantes. Ensuite elle se plongeait dans quelques travaux de couture. Elle savait faire dans le linge des reprises aussi fines que des toiles d'araignée, et nul n'était aussi habile qu'elle pour tricoter des chaussons et des brassières de nouveau-nés.

Physiquement, c'était une grande femme, osseuse et plate. Ses jambes très longues, beaucoup trop longues pour son buste, la rendaient encore plus disgracieuse. De plus tout son corps était raide, et quand elle marchait, ses hanches remontaient tantôt à droite tantôt à gauche, avec la régularité d'un balancier de pendule. Ses mains aussi étaient longues et plates, avec de grosses articulations ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort adroite. Elle avait la figure allongée, un profil de cheval, un grand nez et un menton proéminent. Mais ses yeux gris, assez beaux, lui donnaient l'air bon et fidèle d'un vieux chien

de garde. Ses cheveux soigneusement lissés en bandeaux collés et luisants, étaient d'une teinte neutre, ni blonds ni bruns ; on y remarquait quelques mèches grisonnantes.

Son repas de midi terminé, — toujours une côtelette et des pommes de terre, sauf le vendredi où elle faisait maigre, — elle s'était assise dans un vaste fauteuil, près de la fenêtre ; ses mains avaient machinalement saisi un petit bonnet commencé et elle tricotait activement.

— Vois-tu, Minet, disait-elle à son chat ronronnant sur ses genoux, on est tranquille ici ; et dehors il fait si mauvais ! Tu n'aimerais pas sortir, hein ? Moi non plus, du reste !

Puis, après un silence :

— Le buffet ne brille guère aujourd'hui ; Armandine aura oublié de le frotter. Il aurait besoin d'encaustique. Tu ne trouves pas, Minet, qu'il est terne, notre buffet ?

Minet ne bougeait pas, mais M^{lle} Noémie ne se lassait pas de lui raconter tout ce qui lui passait par la tête. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Il faut que j'achève aujourd'hui ce bonnet ; sans cela madame Dupuy dira que nous sommes deux paresseux, hein, Minet ?

Elle en était là de ses discours, quand un coup de sonnette la fit tressaillir.

— Aujourd'hui, mercredi... je n'attends personne, se dit-elle, presque effrayée ; ce n'est pas l'heure du facteur.... Alors....

Mais la porte s'ouvrit, livrant passage à M^{me} Mauroy, et M^{lle} Noémie sembla hisser son buste sur ses deux longues jambes pour s'avancer au-devant de la visiteuse.

— Madame Mauroy ! quelle aimable idée ! quelle bonne surprise ! Tenez, asseyez-vous.

Et, soulevant un gros fauteuil, elle le plaça en face du sien.

— Oui, expliqua M^{me} Mauroy, un peu embarrassée (car c'était la première fois qu'elle se présentait ainsi inopinément chez M^{lle} Noémie); je passais devant votre porte, et j'ai vu les volets de votre chambre fermés. Alors je me suis dit : « Mademoiselle Noémie est peut-être malade ; » c'est pourquoi j'ai sonné. Mais j'ai peur de vous déranger.

— Mais pas du tout, répondit celle-ci, au contraire ! Mes volets sont toujours fermés, à cause de la poussière, et de la lumière qui fait passer les rideaux.

— Ah ! c'est donc pour cela ? reprit M^{me} Mauroy.

Et elle se tut. L'idée qu'elle avait une mission à remplir lui enlevait tous ses moyens. Un instant après, elle ajouta :

— Tant mieux, c'est préférable !

— Oh certainement ! acquiesça M^{lle} Noémie.

Puis il y eut un nouveau silence. M^{lle} Noémie souleva un peu le rideau.

— Toujours de la pluie, dit-elle ; quel triste automne !

M^{me} Mauroy vit dans ces paroles une excellente occasion d'entamer le grave sujet.

— Oui, je comprends que vous soyez triste, s'empressa-t-elle de dire ; vivre ainsi....

M^{lle} Noémie la regarda, surprise :

— Mais je n'ai pas dit que j'étais triste ; j'ai dit que le temps était triste : c'est différent !

M^{me} Mauroy, arrêtée dans son élan, perdit contenance ; elle balbutia :

— Ah ! j'avais cru....

Puis au bout d'un moment :

— Mais vous *pourriez* être triste....

M^{lle} Noémie, décidément, ne comprenait rien aux paroles embarrassées de sa visiteuse.

— On n'est pas triste sans raison, reprit-elle, et je n'en ai vraiment aucune ; n'est-ce pas, Minet ?

Et elle caressa doucement son chat, qui était revenu sur ses genoux.

— Vous devez parfois vous sentir si abandonnée ! dit d'une voix plaintive M^{me} Mauroy, décidée malgré tout à ne pas perdre de vue le but de sa visite. Justement, tout à l'heure, quand je vous ai crue malade, je me disais : « Cette pauvre demoiselle qui est ainsi toute seule ! C'est bien malheureux ! » Et M^{me} Mauroy soupira.

— Vous êtes vraiment bien bonne, repartit M^{lle} Noémie, émue et fâchée à la fois de cet apitoiement ; mais je ne suis jamais malade.... Non, vraiment, cela ne m'arrive jamais, ajouta-t-elle après avoir réfléchi un instant.

— Cela peut toujours venir ! articula M^{me} Mauroy avec effort.

— Oh ! évidemment, évidemment ! répondit M^{lle} Noémie, ne trouvant rien pour repousser une telle affirmation.

Il y eut encore un silence. M^{me} Mauroy se dit que, de cette manière, elle n'arriverait jamais à rien. Elle décida de saisir le taureau par les cornes et commença résolument :

— Ecoutez, mademoiselle Noémie : j'aime mieux vous parler franchement....

— Ciel ! interrompit celle-ci ; qu'y a-t-il ?

Et ses mains qu'elle frappait l'une contre l'autre s'entre-choquèrent avec un bruit sec de branches cassées.

M^{me} Mauroy s'empessa de la rassurer :

— Mais il n'y a rien, absolument rien ! Seulement je

voulais vous dire que, si je vous parle comme je le fais, ce n'est pas par besoin de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais bien par intérêt pour vous. Sachez que c'est une amie que vous avez devant les yeux, mademoiselle Noémie, une véritable amie.

Et pour rendre ses paroles plus expressives, elle posa sa main gantée de fil noir sur la main osseuse de M^{lle} Noémie.

— Je n'en doute pas, balbutia celle-ci ; mais qu'avez-vous donc à m'apprendre ?

— Eh bien, voilà !

Et M^{me} Mauroy respira longuement.

— Mademoiselle Noémie, il faudrait vous marier.

M^{lle} Noémie fit un tel bond, que Minet sauta à terre et s'en alla, vexé, se blottir sous la table. Mais sa maîtresse ne le remarqua même pas ; elle marmottait :

— Me marier... moi ! me marier ! Mais quelle idée, madame Mauroy ! quelle idée originale !

— Pourquoi est-ce une idée si originale ? reprit M^{me} Mauroy, retrouvant son aplomb devant l'effarement de son interlocutrice. Pourquoi ? Je vous le demande un peu !

— Mais parce que... balbutia M^{lle} Noémie, évidemment prise au dépourvu ; parce que... je suis trop vieille !

— Quelle folie ! s'écria M^{me} Mauroy ; vieille à votre âge !... Mais vous êtes au contraire en plein épanouissement ! Une femme de quarante ans est une femme jeune : vous n'allez pas me dire le contraire, à moi qui en ai quarante-deux ; ce ne serait pas gentil !

— Oh ! se hâta de rectifier M^{lle} Noémie, vous ne me comprenez pas, madame Mauroy ; je voulais dire : trop vieille pour me marier.... Mon Dieu ! me marier ! est-ce de moi que je parle ?...

Elle tournait sa figure effarée vers M^{me} Mauroy.

— Et pourquoi pas ? riposta celle-ci ; n'avez-vous pas toutes les qualités voulues pour rendre un homme heureux ? Voyons, répondez-moi.

— Mais... je ne sais... soupira la malheureuse.

Et, de fait, elle ne voyait pas très bien quelles étaient les qualités nécessaires au bonheur d'un homme.

— Mais vous les avez toutes, au contraire ! poursuivit M^{me} Mauroy ; oui, toutes, mademoiselle Noémie ! Savez-vous ce que demande un mari à sa femme ?

Et comme M^{lle} Noémie ne paraissait pas désireuse de prendre la parole, elle continua :

— Il veut trouver, en rentrant chez lui, une maison bien tenue, une table servie à l'heure, un lit retourné tous les jours et des confitures pour l'hiver. Eh bien ! ne pouvez-vous pas aussi bien qu'une autre, je dirai même mieux qu'une autre, lui donner tout cela ? Voyons, soyez franche !

Peu à peu M^{lle} Noémie retrouvait ses esprits ; elle osa plaisanter :

— Madame Mauroy, vous vous moquez de moi ! Me voyez-vous en mariée, avec une robe blanche ? Ah ! je serais belle sur mes longues jambes !

— Ne riez pas, reprit M^{me} Mauroy, très sérieuse. Vous êtes un peu grande ? la belle affaire ! Ne savez-vous donc pas que les grandes femmes sont fort appréciées ?

Et elle ajouta avec finesse :

— Surtout par les petits hommes !

Cette fin de phrase troubla plus profondément l'âme déjà bouleversée de M^{lle} Noémie. Mais M^{me} Mauroy se levait :

— Allons, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Excusez-moi si j'ai été indiscrete : c'est bien par affec-

tion pour vous. Réfléchissez un peu à tout ce que nous avons dit. Au revoir, mademoiselle Noémie !

Et elle se dirigea vers la porte. Puis, au moment de l'ouvrir :

— Ah ! que je suis sotte ! J'oubliais de vous demander de venir samedi prendre une tasse de thé chez moi. Samedi, êtes-vous libre ? J'aurai quelques amies, madame Blanc, madame Pichot ; mon mari doit nous amener aussi monsieur Honoré, vous savez ? Ce charmant monsieur Honoré ! Alors, c'est entendu, mademoiselle Noémie ? Je compte sur vous.

M^{lle} Noémie balbutia des remerciements, et les deux dames se séparèrent.

Quand elle fut seule, M^{lle} Noémie revint d'un pas lent reprendre sa place ; elle s'assit lourdement, oubliant dans son désarroi de remettre en place le fauteuil qu'elle avait dérangé. Minet sortit de dessous la table et fit un bond sur ses genoux, où il se roula en boule ; M^{lle} Noémie le caressa, mais elle était si distraite que ce fut à rebrousse-poil.

Cette idée de mariage lui semblait aussi fantastique qu'un conte de fées. Depuis de longues années sa pensée ne s'était jamais arrêtée sur un tel sujet : elle était heureuse de la vie qu'elle menait et ne désirait rien ; du moins c'est ce qu'elle eût affirmé quelques moments auparavant. Si elle ne s'était pas mariée, ce n'était ni par amour du célibat, ni parce qu'elle s'était montrée trop difficile, mais simplement parce qu'elle n'en avait jamais eu l'occasion. Quand elle avait vingt ans, il lui était certes arrivé, comme à bien d'autres, de s'endormir en songeant à quelque jeune homme de la ville ; mais elle ignorait même ce que c'était qu'un chagrin d'amour, et son cœur était vierge.

— Quelle idée de venir me parler de tout cela ! marmotta-t-elle tout bas.

Mais les dangereuses paroles de M^{me} Mauroy avaient si bien pénétré en elle que, vers l'heure du dîner, quand Armandine vint mettre le couvert de sa maîtresse, elle fut effrayée de la trouver assise dans l'obscurité, inactive mais non endormie.

Et, la nuit, M^{lle} Noémie rêva qu'elle épousait monsieur le curé et que Minet était enfant de chœur.

IV

En sortant du restaurant où il prend ses repas, M. Honoré, les deux mains dans les poches de son pardessus, se met lentement à descendre la rue des Trois-Capucins, qui doit le ramener au centre de la ville. Depuis le matin, la pluie a cessé de tomber, et il prend plaisir à frapper ses pieds sur le pavé sec. En homme soucieux de sa santé, il fait chaque jour un peu d'exercice après le déjeuner. Il le fait si machinalement qu'il ne songe même pas à varier son chemin ; et tous les jours, par tous les temps, les habitants de la rue des Trois-Capucins peuvent voir devant leurs fenêtres passer M. Honoré. C'est un bon moment pour lui ; son déjeuner, qu'il a absorbé lentement et méthodiquement, lui procure un sentiment de plénitude, une satisfaction physique, qui se confond avec la satisfaction morale d'un homme sans ennemis et dont la conscience est tranquille. M. Honoré, en effet, n'a pas d'ennemis. C'est un homme paisible et doux, qui pousse l'horreur de la contradiction jusqu'à changer lui-même d'opinion s'il s'aperçoit que son interlocuteur n'est pas du même avis que lui. Il paraît sentir qu'avec sa petite taille et son corps étique, il ne peut se mesurer avec personne : alors il cède d'avance. Du reste, par

instinct et par goût, il évite tous les sujets qui offrent prise à la discussion ; et si, devant lui, on parle politique, il se contente de hocher la tête de telle sorte que chacun des adversaires croit voir dans ce geste une approbation. Lorsque, mis au pied du mur, il est obligé de formuler une réponse, il a le talent de la rendre vague et quelque peu obscure :

— Evidemment, évidemment, dit-il au combattant qui le prend à partie, on peut dire cela... mais il y a encore bien d'autres choses à dire....

— Mais enfin, vous êtes de mon avis ?

— A un certain point de vue, oui.... Mais à un autre, dame !

Et les deux ennemis, pressés de reprendre la querelle, s'écrient en chœur :

— Vous voyez, monsieur Honoré est de mon avis !

Du reste, il a appris que dans la vie les choses s'arrangent, et que, quel que soit le parti au pouvoir, son existence à lui, M. Honoré, ne cesse pas d'être calme et régulière. Une seule chose le fait pâlir d'effroi : la guerre. Il a beau avoir atteint ses cinquante ans et savoir que, sans désertier, il pourra se dispenser d'y prendre part : cela ne suffit pas à le rassurer. Il voit les envahisseurs saccageant tout dans la petite ville, bouleversant sa chambre, mettant le désordre dans ses armoires, et lui-même obligé de s'enfuir au hasard, poursuivi de près par des soldats hurlant et gesticulant.... Ah ! l'horrible chose ! Cette pensée seule le fait frissonner ; et si quelqu'un, par hasard, fait allusion à une guerre possible, M. Honoré devient attentif, ses yeux s'ouvrent démesurément ronds et ne reprennent leur forme primitive que bien longtemps après que le bavard s'est tu.

Avec les dames M. Honoré est plus craintif et plus

circonspect encore. En leur compagnie, il sourit sans cesse ; c'est un sourire plein de respect et de sympathie qui erre sur ses lèvres, mais jamais il n'oserait de lui-même leur adresser la parole : il leur répond, et c'est tout. Cependant ce sourire admiratif leur plaît, et, dans les salons féminins, on ne fait que chanter ses louanges. Il a l'avantage d'être le seul célibataire de son milieu ; aussi, bien qu'il mène la vie la plus pacifique qu'on puisse imaginer, ces dames se plaisent-elles à voir en lui une espèce de don Juan, dont les fredaines restent mystérieuses ; et lorsque, dans une société où il se trouve, l'une d'elles hasarde quelque plaisanterie un peu risquée, c'est vers M. Honoré qu'elle se tourne, c'est dans ses yeux qu'elle cherche une approbation.

— Ah ! ce monsieur Honoré ! dit-on parfois ; ah ! ce monsieur Honoré !

Et les regards en disent long.

Il se sent ce jour-là spécialement heureux, parce qu'il sait qu'il a quelque chose à faire ; quelque chose d'important. Il ne peut pas, comme d'habitude, s'éterniser devant les nouvelles cartes postales de M. Thibault, le papetier de la grand'rue, ou lire et relire la première page des journaux exposés à la gare. Non : il a rendez-vous à deux heures précises (et M. Honoré aime l'exactitude) chez son tailleur, M. Blanc, pour essayer un costume. Toutes les secondes il tire sa montre, et bien que cette préoccupation l'empêche de se livrer à sa douce et béate rêverie, il éprouve le contentement d'un homme débordé de travail dont les moments de liberté et de repos sont comptés. Ses parents lui ayant laissé de petites rentes, sans aucun penchant spécial pour une profession quelconque, il n'a jamais rien à faire, que sa partie de manille, à cinq heures du soir, au cercle.

— J'ai encore sept minutes, se dit-il en arpentant pour la troisième fois la grand'rue.

Enfin, à l'instant précis où deux heures sonnent à l'église Saint-Martin, M. Honoré pénètre dans le magasin de M. Blanc.

Celui-ci, homme de taille moyenne, boursoufflé, au teint blafard, s'empresse aussitôt auprès de son client.

— Ah ! voilà monsieur Honoré ! Bonjour, monsieur Honoré ! Vous venez pour le petit essayage ? C'est prêt, vous savez, c'est prêt. Moi, je n'ai qu'une parole ; et quand je dis à un client : « Venez tel jour, à telle heure, » il peut être sûr de ne pas attendre. Veuillez passer par ici : je cours chercher le complet. Attendez-moi une seconde. Quel beau temps, n'est-ce pas, monsieur Honoré ! s'exclame-t-il en enfermant ce dernier dans une petite pièce un peu obscure et tout imprégnée, sans doute à cause du voisinage de la cuisine, d'une odeur d'oignons et de vieille friture.

M. Honoré regarde autour de lui avec un peu de dégoût. Il a envie d'ouvrir la fenêtre, mais cette initiative l'épouvante, et il se console en songeant que dans un quart d'heure il ne sentira plus l'odeur écœurante.

Une grande glace, qui compose, avec deux chaises, tout le mobilier de ce salon d'essayage, renvoie à M. Honoré son image étriquée. Il se met de face, ensuite de profil, et marmotte :

— Hé ! hé ! je prends du ventre, il me semble !

Puis, méthodiquement, il retire son pardessus, qu'il plie soigneusement, et pose sur l'une des chaises son chapeau melon, qu'il installe commodément au-dessus. Alors il se regarde de nouveau. Ses cheveux, assez rares, d'un blond tirant sur le roux, sont légers et un peu frisés. Son cou trop long sort d'un col trop large, sa figure

est d'un rose enfantin et ses yeux bleus de lapin albinos se sourient à eux-mêmes. Enfin, gêné de se voir ainsi des pieds à la tête, il perd un peu contenance et se croit obligé de prendre l'attitude conventionnelle et raidie d'un homme qui pose devant un objectif.

A ce moment M. Blanc, des vêtements sur le bras, fait irruption dans la pièce :

— Le voilà, ce costume, et vous m'en direz des nouvelles ! C'est la dernière mode, vous verrez, le dernier cri ! Ah ! c'est qu'on connaît ses clients ! On sait ceux qu'il faut soigner.

Et, tout en parlant, il se démène autour de M. Honoré, tire la jambe droite du pantalon, qui est, d'une manière évidente, plus courte que la gauche, et lui rend ainsi la longueur voulue, efface d'une main légère les plis qui se forment dans le dos ; et M. Honoré, complaisamment, se tourne et se retourne devant la psyché. Il ne dit rien, car M. Blanc ne cesse pas un instant de discourir :

— Vous allez encore en faire, des conquêtes, avec celui-là ! s'écrie-t-il d'un ton plein de sous-entendus. Oh ! monsieur Honoré, vous verrez qu'on en parlera ! Un jeune homme, ma parole, un vrai jeune homme ! Et frais avec cela, ingambe !... Pour sûr, on ne vous donnerait pas vos quarante-cinq ans.

— Mais j'en ai cinquante, hasarda timidement M. Honoré.

— Cinquante ! Ainsi, voyez ! Et moi qui disais quarante-cinq ! Seulement, voyez-vous, monsieur Honoré, (et son accent devint soudain sérieux), pas trop de fêtes, pas trop de nocces !

— Comment ! de fêtes, de nocces ! s'exclama M. Honoré, sincèrement ébahi ; mais....

— Oh ! ne protestez pas, reprit son loquace interlocu-

teur ; on vous connaît, vous autres jeunes gens ! On s'amuse, on s'amuse, et puis, un jour, crac ! rien ne va plus : la manivelle est détraquée ! Oui, oui, croyez-en ma vieille expérience : il vient un temps où il faut remiser ; vous comprenez ce que j'entends par là, hein ?

Et, d'un air jovial, il donna un coup de coude à son client.

— Eh bien, monsieur Honoré, vous êtes dans toute la force de l'âge, mais il faut remiser ; oui, passez-moi l'expression, il faut remiser !

Et, comme eût fait un artiste, il se recula pour contempler son œuvre.

M. Honoré était stupéfait. Comment pouvait-on l'accuser de mener une vie déréglée, lui dont la plus grande distraction était la partie de manille qu'il faisait tous les soirs au cercle ? Il voulait protester :

— Mais, monsieur Blanc, je vous assure.... Vous confondez.... Vous faites erreur... ne trouvant, dans son désarroi, rien de mieux à dire.

— Je sais bien, continua M. Blanc ; tout cela vous semble une existence parfaitement ordonnée, à vous autres célibataires, qui n'en connaissez pas d'autre ! Mais si vous saviez comme il est bon et reposant de retrouver, après une journée de labeur, un intérieur soigné, une femme attentive à vos moindres désirs, vous sentiriez combien la vie que vous menez, vie de débauche en somme, — il n'y a pas d'autre mot, — est nuisible et pernicieuse. Voulez-vous un conseil, monsieur Honoré, un conseil d'ami ?

M. Honoré, anxieux, tendait l'oreille et roulait des yeux égarés.

— Eh bien, mariez-vous : voilà mon conseil ! Il est

encore temps ; mais ne laissez pas échapper l'occasion ; n'attendez pas la décrépitude !

A ce dernier mot, M. Honoré pâlit ; instinctivement ses yeux se portèrent vers la glace : mais il ne constata aucun changement dans sa personne. Il se rassura et osa dire :

— Me marier ? Pour quoi faire ? Je vous assure qu'il ne me manque rien ; je suis très heureux.

— Oui, oui, oui, reprit le tailleur, vous croyez ça ; mais attendez les douleurs, les rhumatismes, les catarrhes, l'asthme....

— Croyez-vous, balbutia M. Honoré, affolé, que je doive nécessairement ?...

— Oh ! peut-être pas tout cela, rectifia M. Blanc, conciliant ; mais enfin tout est possible ; et alors que ferez-vous ?

M. Honoré était navré. Jamais la vie ne lui était apparue sous un jour aussi lamentable. De petits frissons lui parcouraient le dos ; sa respiration était courte.

— Me marier ! répétait-il... mais avec qui ?

— Pour ça, vous n'avez que l'embarras du choix : toutes les femmes vous adorent. Tenez, la mienne me disait encore pendant le déjeuner : « Ce monsieur Honoré est un homme exquis ! Quel mari délicieux il ferait ! » Ce sont ses propres paroles, et vous savez qu'elle est peu prodigue de compliments.

M. Honoré se sentait renaître.

— Pas une jeune fille de la ville ne vous refuserait, poursuivit M. Blanc ; vous entendez bien : pas une ! Mais si vous voulez encore un conseil, ne prenez pas une femme trop jeune. Après tout, on a beau avoir comme vous un tempérament de noceur, — et il sourit

finement, — il vient un moment où le beau sexe passe après le bien-être, le calme et le confort. Choisissez-moi plutôt une femme un peu mûre, une femme connaissant la vie, et qui vous apportera, avec des habitudes d'ordre, un cœur neuf et aimant.

M. Blanc était si ravi de cette tirade qu'il s'arrêta pour respirer. Cependant il ne perdait pas la notion de ses devoirs et ne cessait de tourner autour de son patient, vérifiant coutures, boutons et boutonnières.

— Maintenant, continua-t-il, vous pouvez voir que le costume est parfait. Pas une retouche ! Tout juste un coup de fer au pantalon !

Puis, après un temps :

— Je vous l'enverrai... voyons... vendredi soir ; de cette façon, si vous en avez besoin pour samedi....

— Oh ! je ne pense pas, répondit M. Honoré, l'esprit distrait, et remettant par mégarde son veston avant son gilet.

L'essayage était terminé. M. Blanc repliait soigneusement les vêtements neufs.

— Connaissez-vous M^{lle} Noémie ? demanda-t-il soudain. Quelle personne accomplie et charmante ! C'est un cœur d'or ; — ma femme me le disait encore à déjeuner : « C'est un cœur d'or, cette demoiselle ; et si vertueuse, et si bonne ménagère ! Si j'étais homme, c'est une pareille femme que je voudrais épouser. » Ce sont ses propres paroles, monsieur Honoré.... Mais je vous retiens et peut-être êtes-vous pressé. Allons, au revoir, à une autre fois !

En se retrouvant dans la rue, M. Honoré poussa un soupir de soulagement. L'air vif lui faisait du bien, et

pourtant les sombres images que M. Blanc avait fait défiler devant ses yeux l'obsédaient encore.

— La vieillesse... murmurait-il ; mais je suis jeune encore, et je me porte admirablement.... Est-ce vrai que ma vie n'est pas saine ? Mais pourquoi ? Je mange bien, je dors bien. Comment une femme m'empêcherait-elle d'avoir des rhumatismes ? Allons, ce sont des sottises ; n'y pensons plus !

Mais il ne pouvait songer à autre chose ; il marchait sans voir les gens qu'il croisait et fut soudain devant chez lui. « Pourquoi m'a-t-il parlé de M^{lle} Noémie ? Serait-ce.... »

Et tout cela ne lui paraissait pas clair.

Dans sa boîte aux lettres il trouva un mot de M. Mauroy, l'invitant à venir le samedi suivant prendre une tasse de thé.

Alors il devint de plus en plus perplexe : la situation lui semblait maintenant bien embrouillée et pleine d'embûches.

Une fois dans sa chambre, il s'installa dans un bon fauteuil, prit un journal ; mais il oublia de lire, et ce soir-là M^{me} Mauroy, à son poste derrière ses vitres, vit M. Honoré passer comme un éclair, pour se rendre à son cercle.

Il était en retard de trente-cinq minutes.

JEAN-BERNARD DAVID.

(*La fin prochainement.*)



UNE VAUDOISE DU BON VIEUX TEMPS

Fragments d'une correspondance
et du « Journal secret » d'une jeune fille
1807-1821

Introduction.

La passion du document inédit, qui sévit depuis nombre d'années, a fait explorer à maintes reprises, et dans leurs plus sombres recoins, presque tous les greniers du monde civilisé. Il en est pourtant quelques-uns, même en Suisse romande, où le chercheur peut encore faire d'heureuses trouvailles. Il arrive que le hasard, de temps à autre, récompense son zèle en travaillant pour lui : preuve en soient les lignes suivantes, qui accompagnaient les liasses de papiers jaunies, parsemés encore de poudre d'or, mises à ma disposition par l'obligeance d'une dame vaudoise, et dont j'ai extrait le récit — sorte de roman vécu — que j'ai le plaisir d'offrir aujourd'hui au lecteur. « Des trouvailles, j'en ai fait, me disait ma correspondante. Ou, pour être plus exacte, un rat en a fait pour moi. Je me souvenais d'une malle de fer, pleine de vieux papiers ; après l'avoir vainement cherchée partout, j'ai pensé qu'on l'avait vidée et employée à quelque autre

usage. Il y a peu de jours, un rat éventre un sac de son dans la chambre à lessive. En nettoyant, on ouvre un vieux bahut où je croyais qu'on mettait des pommes de terre.... C'était dans ce coffre qu'on avait enterré la malle et son contenu. Il y avait là des liasses de lettres, et un gros paquet portant la suscription : « Journal secret de 1813.... »

Ces lettres, ce « Journal secret » qui dormaient là, dûment ficelés et cachetés depuis plus d'un siècle, retracent jour après jour, pendant quatorze ans, la vie de jeune fille d'une de ces Vaudoises de la bonne lignée, comme il y en a encore dans notre pays, mais comme on voudrait qu'il y en eût davantage. Sérieux, enjouement, élévation, bon sens, mélangés à doses à peu près égales, contribuent à faire une de ces individualités féminines très complètes, qui, sans avoir jeté un grand éclat dans le monde, ont servi peut-être plus qu'on ne croit à établir au loin le bon renom de leur pays.

Louise Martin est une de ces jeunes filles tout ensemble aimables et graves — avec un rien d'exagération peut-être dans la gravité — qui n'abondent nulle part, mais que l'on rencontre en Suisse, dit-on, moins rarement qu'ailleurs. Ces femmes-là, grâce à leur simplicité, à leur culture d'esprit, à leurs fortes traditions morales surtout, savent, au sortir de leur village, faire bonne figure dans les cours, quand leur destin les y conduit ; comme il advint pour la petite Vaudoise que nous verrons causer avec Goëthe ou avec Alexandre, empereur de toutes les Russies, sans plus de gêne qu'avec le pasteur de Lonay. Le Genevois Rousseau semble s'être souvenu malgré lui de ces femmes-là en traçant le portrait de sa Julie ; et il a tort de prévenir le lecteur de ne pas chercher de Julies sur les bords du Léman.

En 1807 du moins, date des premières lettres de notre jeune Vaudoise, on en pouvait encore trouver là quelques-unes : moins romanesques sans doute, — heureusement pour elles, — mais aussi franches, aussi intelligentes, aussi ardemment éprises de perfection morale. Le lecteur, du reste, va pouvoir en juger.

Mon rôle, en publiant ces vieux papiers, sera des plus modestes : rattacher ici et là le fil rompu du récit, situer, à l'aide de l'*Almanach de Gotha*, quelques personnages historiques, donner en peu de mots une indication nécessaire sur les événements ou les lieux. Pour tout le reste, la parole, ou plutôt la plume, sera, sans la moindre intervention étrangère, à M^{lle} Louise Martin.

I

Lonay est un de ces beaux villages du canton de Vaud dont l'industrie des étrangers, ni d'ailleurs aucune industrie, n'a encore tué le charme fait à la fois de pittoresque et d'un air de bien-être dû aux vertus d'économie et de travail de ses habitants. Tel il était il y a une centaine d'années, quand M^{lle} Louise Martin en parcourait l'unique rue, son petit panier au bras, portant une bouteille de vin rouge ou un pot de confiture à quelque malade, ou bien rêvant aux difficultés de sa propre existence, tel il est demeuré jusqu'à aujourd'hui. La vieille église domine le groupe des maisons, assez misérables dans le bas, plus jolies, plus cossues à mesure qu'on monte la colline. Des platanes ombragent le devant des habitations, où se prélassent aussi de superbes fumiers, gloire des propriétaires cultivateurs. A côté de l'église, une fontaine couverte réunissait jadis et réunit encore les ménagères qui viennent y laver leur linge, y éplucher leurs légumes, sans manquer de se tenir mutuellement au courant de la petite

chronique villageoise ; le soir, on y mène boire le bétail.

Montons la rue. Voici la forge, la laiterie, un magasin, quelques jardins, la cure, qui se cache à demi derrière un magnifique saule pleureur, puis de beaux arbres, et trois ou quatre vieilles maisons, entre autres celle qui appartenait en 1807 et appartient encore aujourd'hui à la famille de Goumoëns. La pente devient plus raide jusqu'au sommet de la colline, occupé par le cimetière, d'où le regard s'étend sur un spectacle d'une indicible splendeur. Le lac, les Alpes dans leur gloire vaporeuse ou étincelante, les courbes classiques de Saint-Prex et de Morges ; sur la gauche, les maisons de Lausanne, commandées par la cathédrale, montent à l'assaut des pentes vertes que dominent les bois du Jorat.

A partir du cimetière, la route redescend. Elle passe devant la Réale, vieille maison bernoise toute tapissée de vigne vierge, appartenant à la famille Régis, dont M^{lle} Martin nous parlera plus d'une fois ; un peu plus loin, on rencontre la maison Forel, environnée de beaux arbres. Nous sommes ici dans le coin aristocratique de Lonay.

Les Martin, eux, habitaient près de l'église une vaste maison basse, actuellement assez délabrée, mais qui conserve pourtant un certain air de dignité triste : une dame de la bonne bourgeoisie, dirait-on, qui a eu des malheurs, mais qui n'en sait pas moins se tenir. Vienne le printemps, elle oublie ses revers, et sourit au milieu d'une profusion de lilas en fleurs.

On aime à se représenter la petite villageoise, affairée tour à tour à son rouet, à sa « cochonnaille », ou à la cueillette des abricots du jardin, puis venant s'enfermer dans sa chambre pour y lire *Corinne* qui vient de paraître, Fénelon ou l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les distrac-

tions n'abondaient pas à la campagne, en ce temps où étaient inconnus automobiles, bicyclettes et chemins de fer. Aller à Lausanne est toute une entreprise : il faut une « occasion », un voisin qui vous offre une place dans sa carriole, sinon louer un « char » ; on ne s'y détermine qu'en cas de nécessité, ou bien pour faire chez une amie un séjour de quelque durée. En attendant on s'écrit ; et ces longues lettres qui témoignent d'une vie en profondeur, où la plupart des événements sont des événements d'âme, ont une bien autre saveur que celles que les jeunes filles griffonnent aujourd'hui entre une partie de tennis et un cours d'économie sociale suivi à quinze kilomètres de chez elles.

Autres temps, autres mœurs. Loin de moi la pensée de déprécier les grandes et belles choses que fait notre siècle ; mais ses merveilles ne nous rendront pas insensibles au charme plus discret du bon vieux temps.... En tout état de cause, les lettres que voici, écrites à une amie de son âge par une jeune fille de dix-huit à vingt ans, prouvent, je crois, assez bien qu'avant le féminisme et les hautes écoles fréquentées aujourd'hui par la jeunesse féminine, les jeunes filles savaient être cultivées.

LOUISE MARTIN à SOPHIE MONOD.

Launay, 26 avril 1807.

Je n'ai jamais douté de la supériorité de ta logique, ma chère Sophie, mais cette facilité de raisonnement te fait peut-être avancer parfois quelque argument un peu sophistique ou paradoxal, comme de me dire que tu n'as pas plus de temps que moi, toi dont les seules affaires sont chaque jour de nouveaux plaisirs ! Tandis que moi... mais à cet égard je ne veux pas te dire toutes mes occupations ; je préférerais te citer toutes celles que mon naturel indolent me fait négliger. Mais comme l'un ne serait pas plus amusant pour toi que l'autre, je me bornerai à

conclure qu'il est inutile de discuter plus longtemps là-dessus, puisque tu veux bien me consacrer quelques-uns de tes nombreux loisirs, et que je saurai bien, moi, trouver le moyen de toujours répondre à tes lettres.

Je ne croyais point t'avoir chargée de trois cent soixante-cinq jours de plus, chère amie. En tout cas, tu devrais en être flattée, bien loin de t'en gendarmer, car enfin tu n'es pas à l'âge où l'on cherche à se rajeunir ! et si l'on vous donne quelques années de plus, c'est une preuve que votre raison, votre esprit, vos agréments, paraissant trop supérieurs pour être si jeunes, on aime mieux accuser votre visage d'être trompeur. Tu vois par là que, bien loin de te devoir des excuses, j'ai droit à des remerciements pour un compliment aussi obligeant que délicat, puisqu'il est si voilé que tu ne l'as pas reconnu....

Il me vient une idée qu'il faut que je te dise. Dis-moi un peu : on se tourmente les trois quarts de sa vie pour acquérir quelques connaissances qui, quelquefois, ne vous servent à rien ; et on finit par mourir, au bout d'un certain nombre d'années, comme ceux qui n'ont rien appris, sans pouvoir léguer ce qu'on sait à personne. Il semble qu'il ne vaille pas la peine de s'en donner aucune pour cet effet. Cette idée m'a déjà préoccupée souvent, et un jour je ne pus m'empêcher de la communiquer à M. le pasteur Mousson, qui me répondit qu'il croyait qu'en éclairant notre âme, en ornant notre esprit de connaissances utiles, nous les rendions plus propres au bonheur d'une autre vie où une des sources de nos jouissances sera cette parfaite connaissance de *tout*. As-tu la même idée ? Mais à ce compte-là serait-il juste que des gens qui n'auraient pas eu le temps ou les facultés de s'instruire fussent privés de ce plaisir dans l'éternité ? Enfin, là-dessus, on ne peut que former des conjectures ; mais lors même que cette présomption serait fausse, il me semble que c'est une véritable jouissance, déjà dans ce monde, que d'étendre ses vues et ses idées ; sans compter l'utilité qu'on peut en retirer. Quelqu'un qui aime l'étude et la lecture ne s'ennuie jamais, et doit être moins exposé aux dangers de l'oisiveté et du désir de passer le temps.

Adieu, ma bonne amie, je te soumets mes idées, c'est à toi de les rectifier. Ton jugement est bien au-dessus de ton âge, et cela doit être, puisque tu as été toujours beaucoup avec tes parents, qui ont pris soin de le former et de cultiver tes talents ; que tu as vu toujours des personnes instruites, et que ta tête n'étant point du tout exaltée, elle ne te fait jamais donner à gauche.

Toute à toi.

LOUISE MARTIN.

LOUISE MARTIN à SOPHIE MONOD.

Fragments d'une lettre écrite en 1807.

... En général je crois qu'un sentiment, une peine dont on parle s'augmente, se fortifie ; et que la raison aurait le double de force pour résister à l'un au cas qu'il fût condamnable, et se résigner à l'autre si elle était sans remède, en les renfermant, parce qu'alors l'imagination les grossit beaucoup moins, et les rend moins intéressants. Peut-être je m'exprime mal, mais je crois que tu saisis mon idée ; c'est-à-dire qu'on se distrait plus facilement d'une sensation qu'on ne communique pas.

Je ne t'ai pas remerciée pour les éloges que ton amitié m'a donnés sur la lecture de ce mien petit agenda si barbouillé. Je n'en mérite point, certainement, pour le naturel qui règne dans ma conversation et dans mes lettres, et qui est souvent, comme tu l'as remarqué, une suite d'une indolence, d'une paresse condamnables. D'ailleurs je hais l'affectation en tout genre, et j'avoue que, quelque méritants qu'ils soient d'autre part, ceux qui en sont atteints ont pour moi quelque chose de repoussant....

Pour ce qui regarde *Corinne*, il me paraît, ma chère Sophie, qu'il est difficile de se prononcer sur une première lecture. Il y a tant d'idées et de choses dans cet ouvrage, qu'une grande partie échappe, surtout quand on est souvent entraîné par le charme d'une situation intéressante ou d'un incident dont on s'impatiente de savoir le résultat. Je te dirai seulement que comme *woman* ce n'est pas du tout le genre que j'aime ; qu'en général e ton des deux premiers volumes est si relevé qu'à la longue il

vous fatigue... Je ne saurais te dire ce que je trouve qui y manque ; serait-ce le naturel ? Peut-être celui des sentiments...

Après un séjour à Morges, Louise Martin écrit, au mois d'août 1808, à la veille d'avoir vingt ans :

Je m'échappe un instant, ma bonne Sophie, pour venir t'écrire deux mots ; voici d'abord ton panier : en te remerciant du prêt, j'y mets quelques abricots qui m'ont semblé moins mauvais que tous ceux de cette année, et qui ont mûri pendant mon séjour chez vous. Quoique je les eusse laissés pierre, je les retrouve jus, preuve que j'ai abusé plus longtemps que mon plaisir ne me l'a laissé croire de l'accueil et des bontés de tes excellents parents et des attentions de ma bien chère amie, dont je suis plus reconnaissante que je ne puis l'exprimer. Mais il n'y a effectivement point de plaisir sans mélange, car au moment où ta tendre amitié, le bonheur que je goûtais de me trouver pour quelques jours auprès de toi dilataient mon cœur, au même instant, par un retour sur les circonstances qui toujours nous dominent, il était déchiré par cette cruelle idée que bien loin de nous rapprocher, dans peu de temps peut-être chacune de notre côté nous nous éloignerions....

Pour en revenir à mes abricots, je ne t'aurais pas envoyé le produit de mon petit arbre si j'avais pu espérer que tu viendrais me faire prendre en patience l'arrivée de ces pauvres vingt ans qui risquent de n'être pas tant bien reçus, au moins pas trop gaîment. Que de réflexions cela m'occasionne ! Combien je trouve que j'ai peu profité du temps qui s'est écoulé depuis quelques années ! Hélas ! ma jeunesse passera et mes défauts resteront, malgré tous mes plans de réforme....

La journée s'est écoulée mieux que je n'espérais grâce à la méridienne. Elle est très bonne personne, et je trouve que cela fait tout passer.

II

Ouvrons maintenant le « Journal secret. » C'est là que la jeune fille consigne les menus événements de son exis-

tence, les joies et les chagrins de chaque jour, ses « états d'âme » surtout, les progrès qu'elle fait — ou plutôt qu'elle voudrait faire — dans la vie spirituelle. L'écueil du genre « journal » est d'ordinaire un certain manque de sincérité, un peu de pose inconsciente vis-à-vis de soi-même, une tournure trop littéraire donnée aux sentiments qu'on exprime. M^{lle} Martin a su, à l'âge où ces défauts sont le plus fréquents et aussi le plus pardonnables, s'en préserver radicalement. « En dehors du parfait naturel, a dit Goëthe, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre ? » Ce parfait naturel, on le trouve dans le « Journal secret » ; c'est là, à proprement parler, ce qui en fait tout le mérite. C'est pourquoi il nous intéresse toujours, nous captive souvent, et nous permet de passer, sans presque les apercevoir, sur les défaillances de rédaction inévitables chez quiconque trace au courant de la plume des lignes rapides, destinées à n'être lues de personne, et sans songer aucunement à « faire du style ».

Lundi 3 septembre 1810.

Je me suis levée à 7 heures. J'ai accompagné papa à peu près jusqu'à Morges pour lui parler du plan que j'avais formé de passer notre hiver en pension chez M^{me} Johannot. Il paraît vouloir que nous le passions ici. De quelle triste manière ce sera ! Si j'étais seule, je n'en tournerais pas la main, mais maman, avec sa santé, son humeur et son caractère, a besoin de distractions continuelles ; et ici elle sera toujours vis-à-vis d'elle-même, ennuyée, chagrine, ne me permettant pas de sortir ; que je serai à plaindre ! Voir constamment autour de soi quelqu'un s'ennuyer est vraiment ce que je crains de plus cruel. Ensuite mon père m'a dit beaucoup de choses fort tristes sur sa position, sa fortune, son état, ses inquiétudes. Je suis revenue triste et découragée. Je prévois que tout cet hiver nous serons sans argent, sans bois, sans les choses les plus nécessaires, ne voyant papa

que tous les quinze jours ou tous les mois ; je porterai moi seule le fardeau de tout ; quelle pénible existence ! Mais je crains encore d'être coupable en me laissant aller au découragement. Dieu n'est-il pas le maître ? S'il le veut, ne peut-il pas changer mon sort, et faire naître le bien du mal, comme il a fait tant de fois dans d'autres circonstances où nous nous sommes trouvés ? et lorsque cela ne serait pas, suis-je plus éprouvée que tant d'autres ? Le mérité-je moins ?

Mardi 5.

... Retirée dans ma chambre après souper, je lus encore dans les *Veillées du Château* cette intéressante histoire de M^{me} Busca qui me toucha comme la première fois. Je priai avec ferveur et demandai pardon à Dieu d'un petit mensonge sans conséquence qui m'était échappé en causant avec papa.

Je veux à l'avenir employer tout mon temps comme ceci : je me lèverai pour le plus tard à sept heures, je rangerai mes petites affaires, ferai mes dévotions, et s'il me reste du temps, écrirai mes morceaux extraits de la Bible que j'ai envie de reprendre afin de la lire plus régulièrement, et d'apprendre ainsi à la mieux connaître. De neuf à onze, je ferai mes extraits d'histoire, et si je puis gagner quelque chose là-dessus, j'écrirai une lettre ou autres écritures d'agrément, simplement ce journal, écrire à la lumière m'abîmant les yeux. De onze à midi, je raccommoierai mes nippes, et cela tous les jours. Nous dînons à midi. Depuis l'instant où finit le dîner, je me reposerai, lirai ou me promènerai jusqu'à deux heures. Je travaillerai aux ouvrages essentiels jusqu'à cinq heures. De cinq à six se placent le goûter et mes visites de malades. De six heures au souper, je ferai mes ouvrages agréables, j'irai chez M^{me} Brière ou tricoterai. Après souper, je tâcherai de lire un chapitre, prierai et me coucherai. Mon temps ainsi ne sera pas mal employé. Je n'y ai pas fait entrer de ménage, parce que maman le gouverne ; ni les leçons de Benjamin, parce qu'à présent son père lui a permis de les faire sans moi.

Jeudi 8.

J'aurai une lettre de Sophie demain matin et la verrai le soir. Puisse-t-elle m'éclairer sur ce que je dois faire ! Si je dois rester ici ou aller en place : de tous côtés je vois quelques avantages et beaucoup de malheurs, mais ce qui est bien pire encore, des devoirs négligés ou blessés comme que je fasse. O Dieu ! éclaire-moi dans ce labyrinthe !

Mercredi 3 octobre.

Papa est arrivé comme nous dînions ; je ne sais comment il est survenu une dispute ou plutôt une scène entre maman et moi, si vive, qu'après nous être dégonflées entièrement, et papa tâchant de rester neutre, j'ai déclaré ma résolution bien positive d'aller à Aubonne cet hiver, et de chercher une place au printemps. Mon père m'a exhortée à ne point prendre de résolution sur la colère et s'en est allé à Morges, maman ensuite chez M^{me} Régis. J'ai été chez la Challet que j'ai trouvée seule et pleurant, je n'ai pu savoir de quoi. Hélas, toutes les classes, tous les âges, tous les états ont leurs peines particulières, les unes plus ostensibles, les autres plus cachées. Pourquoi chacun croit-il devoir en être exempt ?

III

Vers la fin de cette année-là, une visite d'une dizaine de jours à Aubonne, chez des parents assez éloignés, et que Louise Martin connaît peu, les Mallet, vient apporter une petite diversion à la monotonie d'une existence où les devoirs, on l'a vu, sont plus nombreux que les plaisirs. Ce n'est pas à dire cependant qu'on y mène un train de vie très folâtre : le Journal mentionne quelques visites faites dans les environs, la lecture des sermons d'un prédicateur hollandais, auxquels Louise trouve « un peu de cette sècheresse commune aux ministres protestants, » des causeries avec sa cousine Suki Mallet, qui lui inspire une grande admiration.

Les Mallet ont pour voisins la famille Tronchin, et l'on va souvent, sans façons, « veiller » les uns chez les autres :

Nous y avons passé six soirées, et les avons vus une fois. Je me réjouissais beaucoup de les voir, mais appréhendais beaucoup aussi. Je craignais d'avance M^{me} Tronchin, qu'on m'avait représentée comme une personne de tout l'esprit possible, mais observatrice et difficile. Il est impossible d'être plus agréablement surprise. Je me trouvais aussi à l'aise avec eux que si je les avais toujours connus, tant leur politesse et leur manière de recevoir sont aimables.

Ils ont tous ensemble le ton le plus aimable; cet accord, cette union sont vraiment enchanteurs.

Quelquefois nous avons travaillé. M^{me} Tronchin lisait; d'autres fois nous avons fait le whist. J'étais folle de M^{me} Tronchin. Aussi, comme elle marqua un soir le désir de pouvoir lire les poésies de Clotilde et Othon de Grandson, je les fis venir de la Bibliothèque pour les lui prêter. Je fis là un petit mal pour qu'il en résultât un bien. J'ai donné aussi à deux pauvres femmes huit batz en allant les voir. Suki est la charité même. Je ne pourrais dire la moitié du bien qu'elle fait, du zèle qu'elle y met, et des bénédictions dont on la comble. Sa mère y contribue aussi puissamment. Que je me trouvais éloignée de semblables modèles ! Ce qu'il y a de triste, c'est qu'il semble que plus les secours se multiplient de ces deux maisons et des Mestral de Saint-Saphorin, plus la misère augmente à Lavigny; tellement qu'on m'assurait que sur quarante ou cinquante familles, il n'y en a pas huit à l'abri de la mendicité. C'est vraiment affreux. Cela m'a aussi fait faire bien des réflexions sur la bonté de Dieu envers moi, et la nécessité d'être content de son état.

... A mon retour, nous avons pelé des châtaignes, j'ai écrit ceci.... J'ai oublié de m'accuser d'un sentiment que je condamne : à Lavigny, les paysans me trouvaient « très belle » ; j'en ai ri, sachant parfaitement que je suis plutôt laide ; mais j'en ai badiné et l'ai répété avec une espèce de complaisance à mes

cousines et à maman. J'ai dit aussi à cette dernière que j'étais très flattée que les dames Tronchin m'eussent trouvé un son de voix fort agréable. Je suis bien loin d'en être vaine, rien n'est plus indépendant de nous, et cet agrément que je prise, si Dieu a voulu me l'accorder, je l'en bénis ; mais ce que je me reproche, c'est le prix que j'attache à ces misères et le plaisir que j'en éprouve. Je me reproche aussi mon goût pour le monde et mon peu d'avancement dans la piété. Mon Dieu, attire mon cœur à toi !

IV

Pour Louise Martin, les circonstances, jusqu'à ce jour, sont restées les mêmes : mais de grands changements se préparent pour elle. Dans l'été de 1811, nous la verrons partir pour Weimar, où on lui propose de faire l'éducation de la princesse Marie, fille du prince héréditaire, grand-duc de Saxe-Weimar, et de la grande-duchesse, née Marie Paulowna, fille de l'empereur de Russie Paul 1^{er}, et sœur d'Alexandre, alors sur le trône.

Dimanche 27 janvier 1811.

... Cet hiver est un renouvellement continu des plus signalés bienfaits de Dieu à mon égard. Maman passablement bien portante, tandis que je devais craindre de la voir malade comme les autres hivers ; elle est très bien disposée pour moi, alors que cet été j'avais tant à souffrir de sa manière d'être. Mon père doux, de bonne humeur ; moi assez bien, les petits maux que j'ai eus ne pouvant pas compter. De bonnes nouvelles de mon frère, après avoir eu des inquiétudes sur son compte. Une tranquillité, une absence de tout chagrin violent : de petites peines comme chacun en a, de fortune, d'intérieur, etc., mais qui ne sont rien. Quelques découragements, mais qui passent, quelques rechutes de paresse, d'autres fautes aussi, mais moins fréquentes, plus légères et mieux expiées. Des occasions de faire un peu de bien, mais qui ne passent pas mes forces et mon pouvoir. Le goût plus vif des bonnes choses par l'éloignement

des frivoles ; la paix intérieure ; ne manquant point du nécessaire, et sans soucis trop forts pour l'avenir ; n'ayant plus de reproche de mes parents sur mon manque de gain.... Tout cela fait que je regarde cet hiver comme un des plus heureux de ma vie.

Le 9 mars.

J'ai encore un peu grondé maman, mais peu. Lu un chapitre de Fénelon sur la *Perfection chrétienne*, deux chapitres du *Livre de Job*.

Un jour qu'on recevait deux pasteurs, le « cousin Bridel » et M. Dumur :

Dimanche soir 24.

... Nous primes le thé tous ensemble fort agréablement comme nous avions dîné, quoique avant j'eusse un peu souffert de l'humeur de papa qui en a toujours quand nous avons quelqu'un, par amour-propre, dit-il. Heureusement tout alla fort bien. Nous fîmes une partie, nous soupâmes et restâmes ensemble jusque près de onze heures, tant la conversation de Philippe est intéressante. Il a infiniment gagné pour cela, ainsi que pour la figure et la prédication. Il lui reste néanmoins encore une certaine gaucherie, un manque d'usage du monde et une certaine raideur de décision dans l'entretien qui lui donnent l'apparence de la pédanterie et d'un amour-propre très grand, quoique au fond il soit simple et peu susceptible de vanité. On a malheureusement trop négligé l'extérieur chez lui, mais il a une honnêteté de sentiments et de principes qui le rend intéressant.

Aujourd'hui vendredi 1^{er} mars, je faisais mon extrait après avoir dévidé en lisant pour y mettre moins de temps, lorsque je reçus une lettre de papa m'annonçant qu'il amènerait deux messieurs à dîner (Messieurs Correvon et Juat). Il était onze heures et demie ; il n'y avait pas de temps à perdre, car dans un ménage comme le nôtre, ce léger surcroît donne encore bien de l'embarras, ce que les hommes ne sentent point, exigeant que

tout aille comme chez des seigneurs qui auraient table ouverte. Nous avons une domestique des plus lentes et des plus incapables de servir. Il m'a fallu avoir l'œil à tout — sortir légumes, graisse, préparer cinq assiettes de dessert, sortir linge, services, assiettes, plats, salades, faire allumer du feu à la chambre d'en bas, tirer quelques bouteilles, m'arranger, casser du sucre, sortir et mesurer du café, montrer à Marguerite, que je dresse un peu, à mettre le couvert, etc. Tout est assez bien allé.

... J'ai fini les *Martyrs*, qui ne m'ont pas fait tout le plaisir du *Génie*, il s'en faut de beaucoup. Ce genre de poème entremêlé de peintures chrétiennes et païennes ne me fait pas plaisir. Je ne sais, mais cela me blesse. Ensuite je ne puis souffrir ces descriptions du paradis, de l'enfer, de Dieu, de la Vierge, et ces entretiens supposés entre les Puissances célestes. Je [ne saurais dire pourquoi] ma foi s'en ébranle et pourquoi cela me peine, mais cela est. Du reste, il y a de fort beaux morceaux dans cet ouvrage ; il est bien écrit, quoique le style me paraisse quelquefois un peu recherché.

Mercredi 10 avril.

Lundi je me levai de bonne heure. Après avoir rangé ma personne, je priai, lus l'évangile selon saint Marc, et fus à la fromagerie : nous avons le beurre ; j'y restai une heure environ à travailler. Je pris mon ouvrage et les *Lettres spirituelles* que je lus en chemin. Je fus attendre Sophie. Nous causâmes assez longtemps de choses et d'autres. Elle me dit entre autres que M^{lle} *** se rappelait que l'été passé je lui avais écrit pour une place, et que maintenant, allant partir pour Weimar, elle pourrait sans doute m'être utile, mais qu'elle désirait beaucoup me connaître davantage pour pouvoir parler de moi plus en détail. Comme elle part au mois de mai, il reste peu de temps ; et elle eût préféré que je fisse un petit séjour chez elle. Comme je craignais qu'on formât là-dessus des conjectures, Sophie me proposa de commencer par aller deux jours chez elle, puis d'aller ensemble à Tollochenaz ; cela aurait l'air tout simple. Mais il me semblait qu'avec cette idée d'y aller pour être étudiée, je se-

rais bien mal à l'aise. Enfin nous conclûmes de n'en pas parler d'avance à mes parents, la chose ne pouvant avoir lieu à cette heure. M^{lle} *** est en changement de domestique et de domicile de Morges à Tollochenaz. Nous irons la voir la semaine prochaine, et alors nous causerons un peu. Je dis bien à Sophie que ma position ayant beaucoup gagné, je n'accepterais qu'une bonne place, pour me faire un sort. Elle me dit qu'elle l'approuvait fort ; qu'elle désirait beaucoup pour moi que je pusse gagner les bonnes grâces de M^{lle} *** afin qu'elle *mitonne* pour moi l'éducation de la fille de la princesse, qui n'a que trois ou quatre ans. On lui a recommandé une dame parfaitement bien, mais pour laquelle elle ne trouve pas même cette place assez brillante. Cette cour est fort simple, très unie, vivant beaucoup en famille, et donnant moins à la représentation qu'aucune autre cour d'Allemagne.

... Je ne sais comment depuis le 14 avril je passai une huitaine sans continuer mon journal. Je fus assez indisposée d'un violent rhume qui durait encore le lundi que j'avais ma cousine Muret à passer la journée. Nous étions à la Joséphine¹ à causer et à travailler, quand je reçus un billet très laconique de M^{lle} *** qui m'invitait à me rendre chez elle le lendemain, laissant entendre que c'était par rapport au désir que j'avais d'aller en place. Cela me donna beaucoup d'émotion ; et quoique bien souffrante encore, après avoir formé cent conjectures, le mardi je fus à Tollochenaz. M^{lle} ***, après quelques préparations où mon amour-propre jouit et souffrit alternativement, me proposa au nom de la Grande-Duchesse de Weimar, son ancienne élève, d'aller élever sa fille, âgée de trois ans et demi moyennant un appointement de 400 écus de Saxe (environ 1100 livres suisses) continués comme pension et accompagnés d'une gratification si je restais quatorze ans. Si je quittais au bout de sept ans, j'aurais 200 écus, 300 si c'était après dix ans. Les deux voyages payés dans tous les cas. Tout ce qu'elle me lut des lettres de la Princesse était on ne peut plus noble, raison-

¹ Maison de campagne.

nable et digne d'elle. Il fallait partir avec M^{lle} *** dans la première quinzaine de mai. Mes idées étaient bouleversées. Je lui demandai jusqu'au vendredi matin pour lui rendre la réponse de mes parents que je voulais laisser décider mon sort, bien déterminée à faire le sacrifice de m'expatrier si tel était leur avis. Je revins à Morges chez les Mazelet, émue, tremblante. Sophie me donna quelque chose. Je lui contai l'affaire. Elle m'encouragea fort, contre son ordinaire toutes les fois que je lui avais parlé de place, me dit que c'était dans son désintéressement tout ce qu'elle voyait de plus heureux pour moi, que la Grande-Duchesse était une princesse adorable (ce que chacun m'a confirmé), sa cour polie, simple, de bonnes mœurs et le rendez-vous de tous les savants, Wieland, Gœthe, etc. L'orage me prit à Morges, une grande pluie ; obligée de coucher à Morges. Nous passâmes la soirée en bas. M. et M^{me} Monod m'encouragèrent extrêmement. Je ne fermai pas l'œil d'inquiétude et d'agitation. Il pleuvait toujours ; je n'eus une occasion qu'après midi. J'arrive, je fais part à mes parents de la chose. Ils se décidèrent tout de suite malgré leurs regrets, frappés des avantages d'aller séjourner avec M^{lle} ***.

... Dès lors il m'est impossible de dire comment le temps s'est passé, toujours en courses, à Lausanne, à Morges, pour emplettes et commissions, au milieu d'un tas d'ouvriers, écrivant à ceux-ci, répondant à ceux-là, avec des visites continuelles, pleurant la nuit, m'inquiétant à chaque instant de repos, malade de bile, attendant le départ de quantité d'ouvriers pour me purger.

... Une fois mon parti pris, après tout ce qu'il m'en coûtait, plus vite je serais partie et plus j'aurais été contente ; et chaque jour je vois mieux que j'avais raison de le désirer, parce que chaque jour la résolution et le courage de mes parents s'affaiblissent, et qu'ils ne sentent plus maintenant que le chagrin de me voir partir. Mon père me montre ses regrets tardifs, et maman ne me dissimule pas ses craintes de ne pas me revoir, ce qui mine peu à peu le courage que j'avais.

Après une maladie assez grave, qui semble avoir dû être ce que la science médicale actuelle appelle une fièvre paratyphoïde, et qui retarda son départ de plusieurs semaines, Louise Martin reprend son journal, raconte brièvement ce qu'elle a souffert, ajoutant avec ce beau parti pris d'optimisme que le lecteur a eu déjà maintes fois l'occasion d'admirer :

6 juin.

... J'ai joui de plus d'un plaisir dans ma maladie, car Dieu est si bon que rarement il nous frappe sans mettre à côté de nous des consolations précieuses. Ainsi l'intérêt général qu'on a pris à mes maux, les témoignages d'affection que donnaient ces pauvres paysans de Lonay, et même de tous les villages voisins : des vieilles femmes que nous ne connaissions point arrêtaient papa pour s'informer de mon état, etc.

Le jour du départ se rapproche, amenant bien des regrets, bien des déchirements. Un voyage à Weimar, en 1811, était chose plus grave qu'aujourd'hui. Et que de difficultés allaient peut-être se dresser sur la route de la petite Vaudoise qui n'avait encore jamais quitté les bords de son lac ! Elle en frémit d'avance, par moments, mais aussitôt elle se ressaisit, et marche avec courage au-devant de ce qui l'attend, sans se douter que les événements auxquels elle va se trouver mêlée sont d'entre les plus formidables qui aient secoué le monde. A la veille du départ, elle écrit :

... J'ai été interrompue par cette charmante demoiselle Leconte. Elle m'a fait ses adieux, et j'ai été bien touchée. Hélas ! je ne fais pas autre chose. Depuis deux jours la tristesse me gagne tout à fait. Je suis angoissée, les larmes me remplissent les yeux à chaque instant. Notre départ, avec M^{me} H. qui va à Hei-

delberg, est fixé au 26. Nous devons prendre jusqu'à Bâle une voiture qui nous y mènera en trois jours.

... Je viens de prier et me suis retrouvée. Je n'ai sans doute pas aussi bien rempli ce devoir que je le devrais, mais j'espère que mon repentir et le vif désir de mon cœur de revenir à Dieu l'a touché en ma faveur. Sans doute il vaut mieux ne pas prier que de mal prier ; mais avant de renoncer à cet acte précieux, nous devons avoir fait des efforts pour nous y préparer en éloignant ce qui nous distrait. C'est ce que je ne négligerai plus. Hélas ! quel besoin n'aurai-je pas dans peu de jours de toutes les consolations possibles, et où en trouver de plus sûres que dans le sein de Dieu !

V

Dans un pareil voyage, en 1811, on se devait à soi-même, on devait à ses proches, de tenir un journal de route. Louise, tout en continuant son Journal secret, écrit un petit cahier à part, destiné à ses parents, où elle consigne les menus événements de ces mémorables journées. Nous puiserons alternativement dans l'un et dans l'autre.

Lausanne, 25 juillet au soir.

Le sacrifice est consommé. J'ai quitté Lonay. Dire tout ce que mon cœur a éprouvé de déchirant me serait impossible. Cela passe les forces humaines ; j'y reviendrai.

... Oh ! dans quel état j'étais en quittant ce Lonay où j'ai passé mes plus belles années ! Ces pauvres habitants étaient si touchés, nos vignerons, la Rose, tous ; mais surtout ma chère et pieuse Jeanneton en était au lit et dans un désespoir impossible à rendre. Elle répétait sans cesse : « Qu'il m'ait fallu vivre pour voir ce départ ! » Elle m'affecta singulièrement. Sans doute je ne la retrouverai pas. Que de personnes seront passées dans nos connaissances pendant ces quatorze années, si je les achève ! Papa espère que non, il dit que mille circonstances peuvent m'en détourner ; cependant si mes parents n'ont aucun besoin

de moi, si je suis passablement et que ma santé se soutienne, que les circonstances, en un mot, n'y apportent aucun obstacle, mon intention est bien d'achever le temps demandé : d'abord parce que laisser un ouvrage imparfait est pénible, ensuite parce que je ne veux revenir dans mon pays qu'avec une fortune aisée et indépendante, puisqu'elle sera le prix de mes travaux. Si je puis, je reviendrai vivre à mon pauvre Lonay, où les gens sont encore bons: quand je vis tous ces braves paysans, tant hommes que femmes et enfants, entourer ma voiture et se presser autour de moi tout en larmes, je me dis qu'ils n'étaient point si ingrats qu'on le croit généralement ; car j'ai fait bien peu pour eux, et ils s'en souviennent cependant.

Dimanche 28.

Je n'ai rien pu écrire ces deux jours passés, les petites circonstances de route disposant de moi impérieusement. De Moudon nous avons passé près du château de Lucens, intéressant dans nos annales ; ensuite nous avons couché à Payerne, après avoir soupé à table d'hôte avec de bons et honnêtes commerçants. Payerne ressemble plus à un grand village qu'à une ville, avec ses fumiers et ses chaumières. Nous étions à l'Ours assez bien, quoique peu nombreux ; mais je crois que la Maison de Ville vaut mieux.

... En arrivant à Berne, nous fûmes au Faucon. M^{lle} H., M. B. et moi nous fûmes courir la ville. Je l'ai trouvée plus belle que je ne l'espérais, moins sombre ; les rues sont belles, larges, d'une propreté remarquable grâce à l'Aar qui la traverse. Les arcades, sous lesquelles sont placées les boutiques, sont d'une grande commodité et n'enlaidissent point la ville comme celles des rues basses de Genève. Il y a beaucoup de beaux bâtiments, mais massifs, et annonçant peu de goût chez les habitants. On dit la société agréable, mais le séjour de la ville en lui-même ne me paraît pas tel, et elle est du nombre de celles dont on repart sans regrets. La terrasse est une fort belle promenade publique. La vue est très belle pour le pays où l'on est, mais ne vaut sûrement pas la vue de la terrasse de Lausanne. Les contours de

l'Aar en font le principal agrément. L'Hôpital est ce que je préfère à Berne. Le luxe de cet hôtel de la misère fait honneur à cette ville.

... Nous repartîmes de bonne heure le lundi, et allâmes dîner à Bâle. Nous eûmes un temps charmant, et tout le long une vue délicieuse au milieu d'un pays beau et cultivé. On voyait çà et là des châteaux en ruines qui rappelaient à la pensée errante ces anciens temps, célèbres dans nos histoires, et vous plongeaient dans une foule de réflexions sur la vanité des choses de ce monde. Car ces temps et ces choses ont passé aussi, et la gloire d'alors ne fait guère l'ambition de nos contemporains. Nous retrouvâmes avec joie les vignobles qui nous rappelaient notre *Pays de Vaud si beau*. Les environs de Bâle sont très beaux et ressemblent aux nôtres, au lac près, que le Rhin ne saurait remplacer.

Bâle.

Nous vîmes plusieurs quartiers assez beaux : celui où est la maison Fesch est tel. Leur maison a trente-six chambres à poêles. Le luxe de Bâle est grand pour les ameublements, la table, les équipages surtout, et avec 400 ou 500 louis de rente on y vit assez mal, sans s'amuser beaucoup. Je crois la société peu aimable en général, cependant nous n'eûmes qu'à nous louer de celle de cette maison. Le second fils (car il y en a trois) a de l'esprit, de l'instruction et une heureuse physionomie ; il manque encore d'usage et n'est pas formé ; mais s'il ne va pas à Paris, il pourra être un jour un homme distingué par son mérite et son agrément. Le jardin de M. Forcart, beau-père de M. Merian, fait l'admiration de tous les étrangers admis à le voir. La maison est belle aussi. Au reste, les Forcart et Bourcart sont les plus riches propriétaires et négociants de Bâle, où l'on compte, dit-on, trente millionnaires. Tout cet acquis, ces pauvres gens ne l'ont pas sans peine. Ils le paient au prix de tout leur repos, de tous leurs plaisirs et de toutes leurs facultés pensantes.

... L'émotion violente de mon départ fut un peu adoucie par la plaisante idée de M^{me} Fries, qui me dit en rentrant dans ma

chambre (elle venait de voir la voiture de mon compagnon de route, jeune homme d'une vingtaine d'années, dans le commerce de librairie) : « Ah ! ce jeune homme est bien ce qu'il vous faut, je suis charmée de l'avoir vu. Vous pourrez vous en servir comme domestique dans les auberges. Je lui ai dit de porter vos paquets.... » Je le trouvai mieux que je n'espérais. Nous prîmes à Heidelberg, pour le conduire jusqu'à Darmstadt, un jeune homme de seize ans, de bonne famille. Il ne savait point le français et moi pas l'allemand, de quoi j'eusse été bien contente si j'avais pu me livrer entièrement aux tristes réflexions qui oppressaient mon âme, et que la séparation d'avec M^{me} Fries, dernière personne de Morges, la vue en passant du délicieux château, tant de souvenirs douloureux qui s'étaient réveillés, la possibilité de regretter un jour mon cruel sacrifice, pensée qui me revenait sans cesse, excitaient dans mon cœur ; mes compagnons de route, malheureusement, me forcèrent d'essayer de les comprendre et de leur répondre. Ils chantaient, ils mangeaient, ils sifflaient, ils fumaient, du moins le libraire, mais pour ce dernier article, j'arrêtai son beau zèle à la première pipe. Du reste ils furent très honnêtes, et celui qui est venu jusqu'ici a eu beaucoup d'attentions pour moi, entr'autres celle, dont je me serais bien passée, de m'adresser sans cesse et inutilement des mots inintelligibles pour moi. Cela me donnait une telle humeur, une telle impatience, que j'en étais confuse....

Demain nous arriverons à Eisenach. Je dois aller loger au château où M. de Goechhausen doit me recevoir de la part de son altesse impériale. Que j'appréhende ce jour de demain !.... J'appréhende cruellement aussi la présentation de dimanche ou lundi.

Eisenach, dimanche 11 au matin.

... J'étais abîmée de lassitude, d'impatience, d'émotion. Une ou deux heures avant Eisenach, les chemins deviennent très bons, mais on monte et descend beaucoup, entr'autres une certaine pente taillée dans le roc vif qui vous entoure et s'élève à pic, pente très forte et très dangereuse. Le conducteur disait pour nous rassurer que si la moindre chose venait à casser, nous serions per-

du sans retour. Nous rencontrâmes beaucoup de paysans à pied, et ces braves Saxons si honnêtes, saluant tout bas en nous souhaitant un heureux voyage, m'intéressaient singulièrement. « Voici, disais-je, maintenant ton peuple sera mon peuple.... »

Avec quelle émotion, et quel serrement de cœur j'entrai à Eisenach ! Tout était dit : j'étais en Saxe, chez la princesse.... Je crus succomber à mon émotion, mais je rassemblai toutes mes forces pour y résister, pensant qu'en arrivant je verrais M. de Goechhausen ; mais il ne demeure pas au château, et se fit excuser de ne pas me voir le soir même, étant fatigué d'une partie dont il revenait. C'est, m'a-t-on dit, un vieillard.

VI

Voilà notre voyageuse au port. Nous allons la voir aux prises avec une situation qui ne laisse pas d'avoir ses difficultés, difficultés qu'elle surmonte d'ordinaire à force de droiture, de simplicité et de bon vouloir. La princesse Marie, dont elle est appelée à faire l'éducation, et qui n'a pas encore quatre ans, est une enfant délicieuse, pleine d'intelligence, de grâce et de cœur, à laquelle la jeune gouvernante va s'attacher très étroitement dès le début. La petite princesse est, pour le moment, fille unique. Sa mère, la grande-duchesse Marie, désignée dans le manuscrit par les initiales S. A. I. (Son altesse impériale) est une jeune femme de vingt-quatre ans, fort belle, brillante, cultivée, qui semble avoir été douée du charme prenant et un peu décevant des Slaves. Le grand-duc Charles-Frédéric a vingt-sept ans. Il ne manque pas de bonté, mais il est un peu lourd, sans grande intelligence. Son père, le duc Charles-Auguste, est l'ami de Goethe. — M^{lle} Martin parlera de lui quelquefois, ainsi que de la duchesse sa femme, grand'mère de la petite princesse Marie. — Elle est guidée dans les premiers temps temps et conseillée par M^{lle} ***, qui a fait

elle-même, à la cour de Russie, l'éducation de la grande-duchesse, sur laquelle elle a conservé beaucoup d'influence. C'est M^{lle} ***, nous l'avons vu, qui a procuré à M^{lle} Martin, sa jeune compatriote, la situation que celle-ci va occuper.

Weimar, jeudi 15 août au soir.

Combien je suis retardée par la foule de choses que j'aurais à écrire, ayant tant vu depuis ce peu de jours ! En approchant de Weimar, mon émotion fut au comble, et éclata par d'abondantes larmes quand j'aperçus ce petit coin de Bavière où je devais passer tant d'années. Que de pénibles et douloureuses réflexions m'assaillirent en même temps ! J'arrivai à 5 heures, chez M^{lle} ***, dans un état difficile à peindre. Elle m'avait écrit de descendre chez elle, c'est-à-dire chez M^{me} de Wolzogen où elle loge, car il n'y avait point de place au palais ; tout vaste et magnifique qu'il est, il est bâti de façon que peu de personnes y peuvent loger. Les appartements des deux princes et des deux princesses sont tous fort grands ; presque un étage entier est destiné aux étrangers de marque qui logent ici. Enfin, j'arrivai à 5 heures. M^{lle} *** me fit mille amitiés, prit le thé avec moi ; ensuite elle alla dire à la Grande-Duchesse que je coucherais chez elle ce jour-là, et en revenant m'apprit que je serais présentée le lendemain matin à onze heures, et qu'en sortant de chez S. A. je monteraïs dans mon appartement pour y rester. Je me levai donc de grand matin, préparai quantité de petites choses ; ensuite, à huit heures, M^{lle} Cracoff, une des femmes de chambre de S. A. vint me prendre pour me conduire au bain. Elle eut la complaisance de m'attendre ; nous revînmes à neuf heures. Le coiffeur m'attendait, et fit merveille sur ma pauvre tête. Puis, je me fis belle ; mais j'étais si horriblement échauffée, mon teint était si brouillé de bile, que je me trouvai vraiment horrible. Je n'essaierai pas de rendre quelles sensations j'éprouvais : en vérité je ne le pourrais pas.

Le château n'est pas éloigné ; nous y fûmes vite arrivées. M^{lle} *** soutenait mon courage chancelant. Nous descendons ;

on nous annonce, nous introduit. La Grande-Duchesse a la bonté de venir jusque à la porte : je la salue, veux lui prendre la main pour la baiser ; mais elle ne le souffre pas, et m'embrasse cordialement. D'un ton plein de bonté elle me fait plusieurs questions. J'étais si troublée, que vraiment je ne savais ce que je faisais ; je fis plusieurs balourdises sans m'en douter. Ainsi, j'appelai S. A. *Madame*, et le Prince, qui parut peu après, *Monsieur* ; je me levai pour un laquais. La Grande-Duchesse est d'une taille plus élevée que la mienne, fort belle, dit-on, mais dans son état ¹ il est difficile d'en juger. Elle n'est pas précisément aussi belle que je m'y attendais, mais elle est bien agréable ; des yeux, un teint, des dents superbes. Elle a grand air, cependant la bonté domine dans cette physionomie si expressive, si spirituelle. Son âme est, dit-on, aussi belle que son esprit est profond. Le Prince son époux, qu'on m'avait dit avoir l'air très commun, m'a frappée en bien. Il est plutôt bel homme ; il manquerait peut-être un peu de dignité et de manières, et je trouve que M^{me} de Helwig est la personne qui l'a le mieux décrit en me disant qu'il a l'air d'un grand enfant, mais encore mieux en insistant sur son expression de bonté. Je ne connais rien de comparable à la sienne, il n'y a qu'une voix là-dessus. On dit qu'il a été assez mal élevé, c'est-à-dire gâté. Il a beaucoup lu, et sans grand profit. Il parle si vite et si peu distinctement, que je ne puis pas toujours le comprendre ; mais il est bien intéressant dans son intérieur.

La jeune princesse Marie, qui me fut présentée, et à qui je baisai la main, sans être belle, est charmante : beaucoup d'expression et de mobilité dans les traits. J'en parlerai moins ici, parce que je me propose, si j'ai du temps, de faire un journal particulier de sa manière, de ses progrès, depuis mon arrivée jusqu'au moment où je la quitterai.

La Grande-Duchesse me fit des questions sur mon voyage, ma santé, mais quand elle en vint à me parler de mes parents, de ma mère surtout, ce fut avec tant d'intérêt que j'en fus touchée aux larmes. Elle s'aperçut de mon émotion, et leva la

¹ La Grande-Duchesse attendait un enfant.

séance en priant M^{lle} *** de me conduire dans mon appartement, dont elle craignait fort que je ne fusse mécontente. Elle m'avait parlé de son enfant; je lui dis quelles bonnes intentions j'apportais, et que je la priais de me donner toujours ses directions et avis, ce qui parut lui faire un extrême plaisir.

Je montai dans ma chambre, au 2^{me} étage. Mon appartement, fort bien meublé, est très incommode; je n'ai qu'une seule chambre pour dormir, manger et me tenir, plus deux antichambres qui ne me serviront pas à grand'chose. Les meubles sont beaux, mais le lit, qui fait canapé, est si peu commode, que j'ai dû m'adresser au maréchal pour lui demander un lit de camp, ce qu'il m'a promis avec beaucoup d'obligeance.

Dans la suite nous mangerons dans une pièce contiguë, mais pendant que la Princesse dîne de son côté et moi du mien, pour ne pas la tenter par des mets qui ne lui conviennent pas, je mange seule dans ma chambre, ce qui est fort triste; mais j'ai toujours un livre à côté de moi, car on sert très lentement quelquefois. S. A. I. a six laquais, qui font à tour pour me servir. J'ai cinq plats à mon dîner et trois à mon souper. Ce serait trop s'ils étaient tous bons; mais la cuisine est si étrangère et a si peu de rapports avec la nôtre, qu'il y en a dont je ne puis manger. On me faisait du café après mon dîner; je l'ai supprimé, il m'incommodait. Du reste j'ai du Bourgogne, du pain au lait et du dessert; café le matin, thé le soir.

Le jour où je fus présentée à S. A. la Duchesse régnante ne voulut pas me voir, disant que deux présentations du même jour étaient trop pour moi. Ce fut fixé au lendemain, et ce fut S. A. qui me présenta. La Duchesse fut très affable, m'embrassa aussi, mais me parut froide, haute dans le fond et observatrice. Elle s'énonce avec esprit, facilité, précision, énergie, mais elle a moins cet air de bonté et de franchise que sa belle-fille, avec qui elle est au mieux. Le Duc était à la chasse, qu'il aime passionnément; on me dit qu'on me présenterait à lui un autre jour: ce fut hier soir, en demi-toilette, dans les appartements de S. A. Le Duc, que je craignais infiniment, me parut en effet redoutable. Un air froid, moqueur, scrutateur, sardonique....

Sa physionomie annonce l'esprit et l'originalité, mais sa personne me paraît manquer de dignité et de noblesse. Il a cinquante-quatre ans, mais on lui donnerait davantage. Il est petit, replet ; on lui accorde une forte tête et seulement trop de philosophie : il la doit beaucoup à Goethe, que je me réjouis de voir ; c'est l'ami intime du Duc. Il a fait, dit-on, il y a peu un triste mariage.

.... J'ai la bile singulièrement remuée par le voyage et surtout par les craintes et les émotions. Heureusement j'ai vu toute la famille et suis quitte de présentations.

.
J'ai pu garder les seize ou dix-sept louis restant de la somme destinée à mon voyage ; cela m'a vraiment été bien utile, ayant dû débiter ici par acheter trois robes à queue ; on ne peut paraître autrement à Weimar, tandis que M^{lle} *** m'avait dit de les faire toutes rondes. Il y a ici mille dépenses inévitables. J'ai dû prendre un coiffeur au mois, ce n'est pas cher : un écu de convention. J'aurai un maître d'allemand, mais à un demi-écu la leçon. Il me faut des souliers, des gants, certains petits meubles. J'aurai besoin d'une douillette chaude, car on gèle dans ce pays ; — de petites provisions, comme eau pour les dents, pommade, etc. Cela ira loin. Mais S. A. est très généreuse ; elle prévoit tout ce dont je puis avoir besoin. J'ai trouvé dans mon armoire une belle robe de mousseline brodée en or, que son S. A. a portée ; c'est pour le jour du baptême. Je dois la faire couper, elle ne me va pas : c'est vraiment dommage. J'ai écrit tous ces détails à mes bons parents. Je veux renoncer à toutes les correspondances qui me faisaient plaisir en idée, car non seulement les ports de lettres sont très chers ici, mais encore il faut payer d'affranchissement la moitié de celles qu'on expédie pour la Suisse. Il m'en coûte d'autant plus de me priver de cette jouissance, qui est très grande pour moi, que j'ai tout lieu de croire que je n'en aurai aucune autre ici : c'est-à-dire point de société, cela ne paraît pas convenir, peu d'intérieur, et bien bornée pour quelque temps avec l'enfant, car elle ne dit pas un mot de français. Cette langue est bien moins répandue ici que je ne l'aurais

cru : la famille la parle fort bien, mais les domestiques pas du tout.

... Le prince, craignant que je m'ennuie, m'a ouvert sa bibliothèque, et m'a priée d'en user toujours, ainsi que S. A. I. pour la sienne. Ne pouvant encore me fixer, j'ai pris la suite des *Souvenirs de Félicie*, dont je n'ai jamais lu que le premier volume.

Lundi matin 19.

Hier nous fûmes le matin en voiture à Ettesbourg, maison de chasse située à une lieue au milieu des bois. La défunte mère du duc y habitait l'été, et vivait là plus en particulière qu'en souveraine, son âge la dispensant des représentations de cour. Elle rassemblait toujours chez elle la meilleure compagnie, sans étiquette ni appareil. Schiller, Wieland, Goethe y étaient constamment. C'est là, nous dit-on, que le grand Schiller écrivit sa *Marie Stuart*. Au milieu de la forêt est une petite chaumière, tout auprès un arbre superbe, avec un banc de gazon : il avait là sa table, et parcourant les chemins tracés dans ces bois immenses, seul avec ses sublimes pensées, il trouvait la tranquillité et le calme nécessaires à ce recueillement qui élève l'âme, et venait déposer sur le papier ses titres à une immortelle renommée. Aussi intéressant, dit-on, dans sa vie privée que dans son existence publique et littéraire, sa mémoire est vénérée ici comme l'honneur de sa patrie. Oui, quand la gloire tire un nouveau lustre de la vertu, elle est quelque chose, même au delà du tombeau ! Combien je suis impatiente de voir M^{me} Schiller ! Elle doit être une femme bien distinguée. Elle, du moins, doit avoir connu le bonheur.

Une réception a lieu à la cour ; M^{lle} Martin énumère quelques-unes des personnes qu'elle y a rencontrées :

.... Je vis aussi M^{me} Schiller, qui n'a pas l'air d'avoir le génie de son mari, car elle rit toujours sans trop savoir de quoi ; mais elle porte dans toute sa personne une telle empreinte de bonté, qu'on oublie bientôt de songer à autre chose. Enfin j'eus le bonheur de voir là fort à mon aise le grand et bon Wieland. Ce respectable vieillard inspire une vénération profonde par son grand

âge, ses cheveux blancs, ses titres de gloire et son extrême simplicité. Je fus très émue quand il s'approcha de moi et me dit en français que malheureusement il parlait peu et mal cette langue, qu'il regrettait fort que je ne susse pas la sienne, mais que ça ne l'empêcherait pas de venir me voir souvent. Je lui répondis que j'allais m'appliquer à apprendre l'allemand avec un nouveau courage, et que l'espoir qu'il me donnait serait un bonheur que j'appréciais bien plus qu'il ne m'était possible de le lui exprimer.

Vendredi, 23 août 1811.

.... La Princesse eut une violente indigestion dont elle fut si malade que j'étais vraiment désespérée. Je l'aime avec une tendresse extraordinaire au bout de huit jours. Nous eûmes trois médecins au lieu d'un. Enfin hier elle était beaucoup mieux. Le Prince me demanda de passer par ma chambre pour aller chez sa fille, et je n'osai pas le lui refuser, mais j'en parlai à M^{lle} *** qui lui en fit sentir l'inconvenance. Je suis bien heureuse de l'avoir pour de semblables choses ; que ferais-je sans elle ?

... On me présenta beaucoup de personnes de la cour, dont je sais autant que j'en savais, mais par-dessus le marché le célèbre Goethe, qui a une belle physionomie, surtout l'air extrêmement spirituel et encore jeune.

... Je prends des leçons d'allemand de huit à neuf quatre fois la semaine, assez désagréablement ; mon maître est souverainement ennuyeux et assez commun. J'ai lu quelques contes de M^{me} de Genlis. Les *Contes antiphilosophiques* sont un peu partiiaux et quelquefois un peu pédants, mais la *Femme philosophe* m'a amusée ; je n'y avais rien compris la première fois que je l'avais lu il y a quatre ans, mais à présent je lis un ouvrage de M^{me} de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur public et particulier*, dont la *Femme philosophe* est une critique assez drôle, au moins de quelques chapitres, surtout de celui de l'Amour ; et j'avais trouvé M^{me} de Staël quelque fois si amphigourique, si inintelligible, que j'ai été bien aise de voir que je n'étais pas seule à ne pas goûter ce genre d'exaltation et cette manière d'écrire.

A cette date, le « Journal secret » mentionne de menues tribulations : ennuis de santé, tout d'abord, la jeune Vaudoise s'accommodant mal de la pesante cuisine allemande. Elle souffre de maux de tête, de maux de cœur, de vertiges presque constants. Elle trouve en outre qu'on gèle à Weimar, même au cœur de l'été. Cependant, dit-elle, quand on n'est pas chez soi, il est impossible d'être toujours à se tâter et à se ménager ; il s'agit d'aller de l'avant. Louise, nous l'avons vu, est habituée à prendre sur soi : mais il y a loin des austérités volontaires que l'on pratique chez ses parents, bien entourée, soignée quand il le faut, aux privations que l'on subit quand il s'agit de gagner son pain chez des étrangers... surtout quand ces étrangers sont des princes. L'impression très favorable que la grande-duchesse avait d'abord produite sur la jeune gouvernante ne s'est pas, à l'usage, maintenue tout à fait intacte. S. A. I. se montre souvent irritable, soupçonneuse ; elle a ses nerfs, elle s'ennuie dans cette petite cour allemande, qui ne ressemble pas à celle de Russie ; et M^{lle} Martin en pâtit. Il y a des discussions très vives à propos de petits riens ; puis on se raccommode, on pleure, on s'embrasse ; et les choses reprennent leur cours habituel, assez monotone, où les vécilles, les infiniment petits, tiennent trop de place. Mais, dans la solitude de Lonay, Louise a appris à dominer ses impressions, à se gouverner elle-même : un geste d'impatience, un soupir, quelques larmes, peuvent bien lui échapper à certaines heures difficiles ; mais aussitôt elle se reprend, détourne d'elle-même son regard, pour le porter ailleurs et plus haut.

Elle souffre surtout du changement d'attitude de la grande-duchesse. Après la cordialité des premiers jours, celle-ci a repris la froideur qui lui est habituelle. « Je

crois devoir renoncer à une idée qui m'était bien chère, écrit Louise, celle de trouver en S. A. I. une seconde mère, une amie. Elle n'a pas de confiance en moi ni en personne ici. » — Elle est sur le point, par moments, de renoncer à son fidèle confident, à son Journal secret. Heureusement pour nous, elle ne cède pas à la tentation :

Vendredi, 11 octobre 1811.

Je dois prendre mon parti de n'avoir plus dans mon journal que des morceaux écrits de loin en loin, des fragments décousus et sans suite ; car le temps, le courage et la santé me manquent également. Les sujets sont ou longs, ou pénibles à traiter, et tout contribue à me dégoûter. Cependant il me semble qu'il y a là comme une ingratitude envers une chose que j'ai reconnue être bonne ; et d'ailleurs il pourra venir un temps où j'aurais des regrets de n'avoir pas continué. Prenons donc courage, et sans trop exiger de ma pauvre tête si malade et si démontée, contentons-nous des mots à la dérobee que je puis mettre ici.

Le 30 septembre, dans la nuit, la Grande-Duchesse nous fit fort heureusement, au bout seulement de cinq quarts d'heure de souffrances, une charmante petite fille. Cela nous a mis un peu partout sens dessus dessous, comme on dit. Des tas de visites. Le Prince Bernard¹ partant pour l'Italie, on hâta le baptême ; il eut lieu dimanche passé 6 courant. Tout le château était en l'air.

VII

En date du 20 février 1812, après un silence de plusieurs semaines, nous lisons dans le Journal :

... Ma position, quelque heureuse qu'elle puisse paraître extérieurement, se présente quelquefois à moi sous un si triste aspect que mon âme en est accablée. Ce vide d'affections, excepté de la part de ma Princesse, qui est encore trop jeune pour

¹ Charles-Bernard, second fils du duc régnant ; né en 1792.

le remplir entièrement; ce manque de jouissances intérieures, si nécessaires quand on est toujours chez soi; le caractère froid et méfiant de S. A., quelques-unes de ses idées sur l'éducation, la religion, qui sont tout à fait contraires aux miennes; tant de petits sacrifices d'amour-propre, d'agrément, de commodités, de manières de voir, d'agir, de penser; cette dépendance continuelle qui se fait assez sentir, la manière dont on est ici, en général, les uns avec les autres; des intrigues, de la fausseté; beaucoup de petits mécomptes dans ce qui tient à mes affaires domestiques, une gêne et une contrariété continuelles de la part de M^{lle} *** à qui je n'oserais faire la moindre remarque; une crainte, une incertitude constantes sur la manière dont on doit agir, parce que rien n'est positivement réglé; le peu d'agrément de la société qui est généralement assez nulle, sans compter les regrets de se voir loin de tous les siens; la perspective d'une guerre qui peut amener tant de funestes événements; en voilà plus qu'il n'en faut pour tomber dans la tristesse....

Sans mon extrême attachement pour ma petite princesse et l'espoir que tout ceci changera, je partirais. S. A. est entièrement dominée par M^{lle} ***. Elle ne fait pas un pas ni un geste sans son approbation. Il faut toujours en passer par où veut M^{lle} *** et comme nos idées sont souvent très opposées, je ne pourrais me résoudre à employer ma vie à exécuter les siennes, ceci est certain. Tant qu'il me restera du pain, je ne vendrai pas ma manière de penser. Mais avec quelle peine je quitterais cette pauvre petite, qui m'aime déjà autant qu'elle peut aimer, qui je le crois sentira un jour mes sacrifices, à qui je pourrais être utile!... Mais sans tant gémir à l'avance, attendons patiemment les événements qui peuvent si fort changer la face des choses, et confions-nous en celui qui peut tout pour nous. Ah! si j'étais plus digne de ses bontés, je m'inquiéteraï peut-être moins! Je veux, Seigneur, supporter pour toi toutes les humiliations qui me blessent, toutes les contradictions qui m'irritent, toutes les privations qui m'affligent, et te les offrir comme une compensation de mes fautes. Qu'importe qu'ici-bas je sois plus

ou moins heureuse, pourvu que je me sois rendue digne de jouir de cette éternelle félicité que tu nous offres à tous !

Cette année fut marquée pour Louise Martin par une perte cruelle : sa mère mourut après quelques jours de maladie. Quand la douloureuse nouvelle parvint à Weimar, l'événement datait déjà de six semaines.

6 avril 1812.

Grand Dieu ! quand j'écrivais ce qui précède, quand mes larmes coulaient sur des malheurs sans doute sentis, mais bien faibles, auprès de ceux qui m'attendaient, j'étais déjà frappée du coup le plus affreux, déjà mon bonheur pour ce monde était détruit ou empoisonné dans sa source, en un mot ma mère n'était plus.... Le 23 février, après cinq jours seulement d'une inflammation de poitrine, elle termina sa vertueuse carrière le dimanche à cinq heures du soir ! Et rien ne dit à mon âme qu'elle expirait loin de moi.... Comment ai-je pu supporter ce coup, loin de tous les miens, séparée de mon père et de tous mes amis, au milieu d'étrangers qui, il est vrai me témoignaient la plus vive sympathie, M^{me} la Grande-Duchesse, M^{lle} *** aussi, tout ce qui m'approchait ; mais avec qui ouvrir mon cœur, avec qui pleurer en liberté?... Et que pouvaient d'ailleurs tous les hommes pour moi ? Pouvaient-ils me rendre ma mère ?

.

Samedi soir, 11.

Hélas ! quelle triste vie que celle que je mène ! Plus d'espoir, de consolation, de bonheur ! Des sacrifices continuels, sans bornes, et pour quel but ? J'ai perdu ma mère ! Et Dieu sait quand et comment je reverrai mon excellent père ! Je lui ai écrit avant-hier pour la troisième fois depuis que nous sommes dans le deuil, afin de le presser encore de venir. Il faut qu'il voie la position où je suis, si elle est d'après ses idées, ce dont je doute, et si nous avons bien vu quand je me suis décidée à venir ici. Oh ! que je n'eusse pas quitté ma mère ! que j'eusse reçu son dernier soupir, que mes devoirs eussent tous été remplis ! et mainte-

nant je serais auprès de mon bon papa, et ne le quitterais point. Mais je crois quelquefois qu'il me rappellera....

Jeudi 9 juillet, Belvédère (château près Weimar).

... Mon père m'a écrit souvent ; il désire que je reste, et m'en donne de bonnes raisons ; je ne puis que les approuver. Tant qu'il aura des dettes, nous devons travailler à nous en débarrasser. Alors je pourrai juger si vraiment nous ne pouvons pas vivre avec ce qui nous reste. Je veux tâcher de me tranquilliser. Je vois toujours avec effroi ces treize ans que j'aurai encore à rester ici. Et pour obtenir quoi ? 400 écus ; c'est en vérité bien peu. Il n'y a pas de quoi vivre ! Au surplus il est possible que la gratification soit un capital dont la rente pût être comptée, mais ce qui me tourmente le plus est l'idée de mon père.... Je n'aurai, au mois d'août qui sera l'anniversaire de mon arrivée ici, pas économisé plus de 200 écus ; c'est cruellement peu. Je me flatte que les années suivantes je viendrai à 400 écus, en sorte qu'en quatre ans cela fera 1600 ; avec les 200 de cette année, cela fera 1800 ; si je pouvais venir à 2000, cela ferait toujours un petit capital dont j'aurais 100 écus de rente. Cela fait 20 louis, je pourrais presque vivre en pension avec cela.

.

... La botanique me prend beaucoup de temps que je n'ai pas le courage de regretter. Je me redis souvent cette épigramme de la *Flore des Dames* de M. Batsch, prise de Rousseau : « Tant que j'herborise, je ne suis pas malheureux, et je vous réponds que si l'on me laissait faire, je ne cesserais tout le reste de ma vie d'herboriser du matin jusqu'au soir. J'herboriserais jusqu'à la mort et au delà ; car s'il y a des fleurs dans les Champs-Élysées, j'en formerais des couronnes pour les hommes vrais, francs, tels qu'assurément j'avais mérité d'en trouver sur la terre. » Quelle éloquence dans la plus petite phrase ! Oh ! j'ai un grand plaisir devant moi, c'est de lire les œuvres de cet homme unique, plaisir que je me donnerai dans quelques années. J'ai toujours voulu attendre d'être mariée, quoique ma mère voulût, déjà en Suisse,

me lire la *Nouvelle Héloïse* ; mais puisque je ne me marierai point, dans peu je jouirai, j'espère, et sans danger, de lire cet auteur.

Dimanche 30 août.

... Je ne sais si j'ai parlé incidemment d'une certaine M^{me} de Krudner, née de Vietinghof, qui est l'auteur de *Valérie*. Elle a fait ici avec sa fille un séjour au mois de mai. Dévote ardente et zélée, elle prêchait chacun, je puis bien dire à tort et à travers. On s'est beaucoup moqué d'elle. La Grande-Duchesse, qu'elle avait surtout en vue, l'a trouvée souverainement ridicule et ennuyeuse, et dit qu'elle a beaucoup à réparer, si l'on en croit le bruit public, peu favorable à sa vertu. Bref, chacun a cependant reconnu ses très bonnes et charitables intentions ; et moi en particulier je fus touchée de son zèle. Elle me parla longtemps de ma mère en me montrant un grand intérêt, et m'envoya il y a quelque temps une lettre de dix pages, vrai sermon sur l'éducation à donner aux princesses. Je la montrai à S. A. pour qui il y avait beaucoup de choses. Elle me demanda à voir la réponse, que je fis aussi polie, aussi concise que possible. La Duchesse voulut la voir aussi et en fut fort contente. « Votre lettre n'a pas dix pages, mais vaut bien la sienne, me dit-elle ; expressions, sentiments, principes, tout me plaît mieux. »

Le lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici un échantillon du style épistolaire de la célèbre amie du tsar Alexandre 1^{er}. Voici quelques fragments de la longue épître qu'elle adressait de Carlsruhe, le 12 juin 1812, à Louise Martin :

Vous m'avez témoigné le désir, Mademoiselle, d'avoir de nos nouvelles, et c'est une véritable jouissance pour moi de rester en relation avec quelqu'un qui m'intéresse autant que vous. J'ai trouvé en vous de la sincérité de cœur, de sentiments, cette candeur qui plaît à l'Eternel, et sans laquelle il ne peut s'unir à nous ; cette volonté de l'aimer, sans laquelle nous ne parvenons

à rien de beau, de grand, de pur, et sans laquelle nous ne parvenons point non plus à remplir son premier commandement : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses. »

Oui, chère amie, j'aime à vous appeler ainsi, car le seul lien durable pour le temps et l'éternité est ce qui se fonde en Dieu, qui seul est la source de toute beauté, bonté, et félicité.

Oui, disais-je, chère amie, cherchons à devenir toujours plus simples, rapprochons-nous toujours plus de l'enfance de cœur, et de cet âge que vous avez sous les yeux dans vos élèves. Le Sauveur des hommes, Celui qui seul savait aimer, parce qu'il l'avait appris de son Père céleste, et parce qu'il était un avec le Père — aimait les enfants.

... Oui, ma jeune amie, apprenons à aimer, et à l'école de l'amour nous verrons disparaître pour nous tous les maux. Demandons ce sublime et suprême bonheur, et tout nous sera donné par-dessus....

... Ma fille et moi nous vous embrassons toutes deux, nous sommes attirées vers vous. Vous me pardonnerez cette longue lettre par le motif qui me guide ; tout disparaît de plus en plus pour moi sur la terre, et en puisant à la source de la félicité, j'ai puisé un peu de cet amour qui est la seule religion véritable, par laquelle se fonde l'Eglise invisible, et qui doit réunir tous les chrétiens que les erreurs des hommes et de l'Eglise extérieure divisent.

Nous avons passé des jours de printemps délicieux à Heidelberg, Dieu en soit loué. J'ai ici un appartement simple et petit, avec du soleil et la vue des arbres. Ma vie est calme et douce. Chaque jour m'apporte la volonté de Dieu, je l'attends et tâche de la suivre en tout ; j'aime beaucoup et crains peu. Je travaille, de tous les côtés j'ai de l'ouvrage ; je tâche de prêcher l'amour de Christ, et il me bénit.

... Portez-vous bien, chère amie, écrivez-nous quelques mots, vous savez que nous vous aimons. Peut-être le Seigneur me permettra-t-il d'aller un peu à Lausanne....

Votre toute dévouée,

B. KRUDNER.

Mercredi, 30 septembre 1812.

La Grande-Duchesse vint hier ici remontée, plus gaie, plus contente. On avait assuré qu'une prétendue victoire des Français entre Smolensk, qu'ils avaient déjà pris, et Moscou, sur lequel ils se dirigeaient, était fausse, que les Russes avaient le dessus, et que cinq généraux français avaient été tués. S. A. I. reprenait de l'espérance, et d'ailleurs était réjouie de la nouvelle de la délivrance de sa sœur Catherine, qui est accouchée d'un fils ; je me réjouissais, moi, de ce jour, pour lequel j'avais arrangé une petite fête pour la Princesse Marie, en l'honneur du jour de naissance de sa sœur. La grande salle, éclairée en couleur, était ornée de festons de verdure, de petits bosquets où étaient des rafraîchissements ; toutes les amies de ma Princesse, au nombre de douze, étaient invitées. Mais hier soir j'apprends que S. A. I., au retour d'ici, a reçu par M. de Saint-Aignan, bien affligé lui-même de la mort du général Caulaincourt, son beau-frère, la triste nouvelle qu'après quatre jours de combat près de Moscou, les Français y sont entrés sans coup férir, et en sont maîtres. La Grande-Duchesse était accablée ; elle n'est point venue ce matin, et m'a fait dire d'aller chez elle. J'avais été atterrée de cette nouvelle, et frémissais de la revoir, car je sentais tout ce qu'elle devait éprouver, tout ce qu'elle devait prévoir pour la suite : une paix ruineuse pour les Russes, ou une guerre exterminatrice, car jusqu'ici ils ont toujours eu le dessous. Son cœur, son orgueil, ses intérêts peuvent et doivent en souffrir également. Nous y arrivâmes à dix heures. Je la trouvai plus calme que je ne pensais, résignée, et au-dessus du malheur sans le braver ; en un mot intéressante au delà de toute expression. Pourquoi ne se montre-t-elle pas toujours ainsi, et suit-elle cette fatale maxime qu'on doit cacher toutes ses impressions, comme elle me le disait l'autre jour ? Nous pleurâmes, mais elle fut douce et tranquille, s'occupa des enfants, parla d'eux, et ordonna que leur petite fête eût lieu tout de même : elle n'y viendrait pas, dit-elle, pour ne pas la troubler.

... Je lis les gazettes de France avec intérêt, non seulement

parce que cette guerre ne peut me laisser indifférente sur les nouvelles politiques, mais aussi parce que les articles de littérature, spectacles, et surtout ceux intitulés *Bulletin de Paris* par l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, m'intéressent infiniment. Ces derniers sont d'une si jolie critique, si fine et si vraie ! Elle ne frappe pas toujours des vices, mais souvent des défauts, des travers et des ridicules tenus généralement par la mode pour des qualités, et d'un dangereux exemple.

Les derniers bulletins de l'année étaient terribles. Cette bataille sur la Moska ou Moskowa doit avoir été bien sanglante ; et cet incendie de Moscou par les Russes eux-mêmes, qu'ils aient bien ou mal fait, ce qu'on ne peut guère décider, fait frissonner d'effroi. Grand Dieu ! brûler ainsi les trois quarts de cette magnifique ville, et avec elle 30 000 blessés et malades ! Tout ce que cette pensée, et celles qui se rapportent à cette guerre meurtrière, a de terrible et de confondant pour l'esprit, je ne puis assez l'exprimer. Les Français chantent victoire, mais les Russes en font autant.

... Dans cette *Gazette de France*, il est souvent parlé d'un jeune professeur de vingt-deux ans, M. Villemain, qui a eu déjà de brillants succès, et paraît avoir les plus beaux talents. Il m'intéresse. Dernièrement il a prononcé un discours en latin à la distribution générale des prix aux élèves des quatre lycées de Paris, le 13 août 1812 : le journaliste en fait l'éloge, et traduit plusieurs morceaux qui justifient pleinement ses louanges. Je voudrais bien connaître ce jeune monsieur Villemain.

Louise ne connaissait pas « M. Villemain, » mais elle connaissait « M. de Goethe, » ce qui peut passer pour une compensation suffisante. Le 8 octobre 1812, elle écrit :

L'autre jour nous eûmes la visite de M. de Goethe, de sa grosse femme et de M^{lle} Ulrich, qui demeure avec eux. La Princesse fut insupportablement honteuse, cachant sa tête, faisant la moue, tandis que l'autre jour, en ville, pour M. de Goethe seul, elle avait été fort aimable.

Vendredi, 20 octobre.

M. de Bielle fut chargé par l'ambassadeur de prévenir Monseigneur¹, et de lui montrer la lettre qu'il avait reçue sur la prise de Moscou, pour qu'il la communiquât à son A. I. M^{lle} ***, qui rencontra M. de Bielle sans rien savoir, lui dit que la Grande-Duchesse et son mari étaient à la bibliothèque publique, et qu'il fallait éviter que S. A. I. ne l'apprît là ; que d'ailleurs le Prince héréditaire s'émouvait trop dans ces circonstances pour pouvoir se charger d'annoncer la chose à la Grande-Duchesse, qu'il fallait la lui dire chez lui, et l'engager à aller chez sa mère, qui viendrait apporter cette triste nouvelle comme elle les annonçait toutes. Pendant ce temps, dit M^{lle} ***, je préparerai la Grande-Duchesse, et l'emmènerai chez elle. Mais faites que le Prince ne remonte pas. Elle va donc la première, et dit au Prince qu'un de ses gens le demande. Il sort, la Grande-Duchesse parle politique à M^{lle} ***, qui se montre moins espérante que la veille. La Grande-Duchesse s'inquiète alors, soupçonne que le Prince a été appelé pour une triste nouvelle, sort sans que M^{lle} *** la retienne, parce qu'elle imaginait le Prince et M. de Bielle depuis longtemps partis. Bientôt le Prince, qui débattait pour avoir son chapeau et ses gants, rentre avec la Grande-Duchesse qui le questionne et le tourmente. M^{lle} *** vient au-devant de lui et lui dit précipitamment : « N'est-ce pas, Monseigneur, il n'y a rien de nouveau ? » en lui faisant signe de ne rien dire ici. Blessé de son air ou de sa remontrance, le Prince sort des gonds, et débite la cruelle nouvelle avec tous les détails. La Grande-Duchesse dit seulement : « Et mon frère ? et ma famille ?... » M^{lle} *** était désespérée. Elle conduit la Grande-Duchesse en bas, en l'exhortant à ne pas faire de scène, à ne pas se donner en spectacle au peuple qui était rassemblé devant la bibliothèque ; et par respect elle veut quitter le bras de la Grande-Duchesse. Comment peut-on penser au respect dans une telle circonstance ! Mais S. A. I. lui dit à voix basse : « Soutenez-moi, je vais tomber. » M^{lle} *** la prend fortement par le bras, et Monseigneur s'appro-

¹ Le prince héréditaire.

chant, elle lui dit : « Ah ! Monseigneur, était-ce à la bibliothèque qu'elle devait apprendre cette terrible histoire ! » Le Prince lui répond, furieux, qu'il sait se conduire, qu'il n'a de leçons à recevoir de personne. On rentre. La Grande-Duchesse se rend chez elle, le Prince chez sa mère, qu'il ramène, beaucoup plus furieuse que touchée, dit M^{lle}***. Elle, entendant beaucoup disputer entre la Grande-Duchesse et le Prince, et son nom répété ; elle rentre, et comprend que le Prince se plaignait d'elle. Elle trouva alors dans son indignation, dit-elle, la force et le sang-froid nécessaires pour lui répondre. Elle traita le Prince de très haut. La comtesse de H., qui était présente, lui disait : « Mais, mademoiselle, dans ce moment ! » « Oh ! dit M^{lle}***, dans ce moment comme dans tout autre ! » Et elle reprit : « Apprenez, Monseigneur, que je ne suis ici ni pour vous ni pour votre famille, que je n'y suis que pour madame la Grande-Duchesse, qui a besoin de mes soins, et dont je ne pourrais me séparer sans inquiétude. Je n'y reste ni pour faire ma fortune, elle est faite, ni pour les agréments que j'y ai, car ils sont nuls ; mais je me considère comme une garde-malade, et tâche de faire un peu de bien à la Grande-Duchesse sans faire de mal à personne. Vous me répétez que vous êtes Prince : je ne l'ai point oublié, mais moi, Monseigneur, je suis une personne comme il faut, et ne souffrirai jamais d'aucun grand seigneur ni un ton, ni un air méprisant. Vous dites que vous avez vingt-huit ans et pouvez vous conduire par vous-même : il y a longtemps que cela devrait être, mais cela n'est pas, et la manière dont vous vous y êtes pris aujourd'hui ne prouve pas en faveur de votre savoir-faire. » Bref, cela continua longtemps ; madame la Grande-Duchesse était au désespoir.

J. DE MESTRAL COMBREMONT.

(La suite prochainement.)





LE SUPPLICE DE MARSYAS

« I know not how thou singest, my master !
I ever listen in silent amazement....
My heart longs to join in thy song,
But vainly struggles for a voice.... »

(*Gitanjali. Song offerings*,
by Rabindranath Tagore, p. 3, § 3.)

Apollon, dieu du soleil, exilé de l'Olympe, se promenait par l'Hellade. Tandis qu'il se mirait, un jour, au bord d'une source, il aperçut derrière lui une tête barbue qui s'y penchait aussi ; et, se retournant, il vit Marsyas, l'être fruste, aux yeux de chien fidèle, qui, timidement, l'avait suivi par les sentiers de la forêt.

Le dieu, magnanime, permet, et l'homme au visage triste dès lors l'accompagne et ne le quitte plus.

Pour réjouir son ami, l'immortel recourbe un rayon de la lune, y ajuste, comme des cordes tendues, douze rayons du soleil, et de cette lyre, ainsi que d'un arc, il tire des hymnes qui montent, fendent l'air comme des flèches et vont se perdre au firmament.

Marsyas regardait, écoutait, aveuglé, ébloui. Puis, le désir le rendant ingénieux, il s'avisa de couper des roseaux de longueur décroissante et les anima de son souffle. Ainsi qu'avaient résonné les cordes de la lyre, la

flûte résonna. L'art divin modelait le visage du disciple ; mais ses chants retombaient en plein vol, caducs, les ailes rompues.

En tourment d'une peine inexprimée qui vagissait en lui, Marsyas enflait ses joues, s'évertuait, s'écorchant les lèvres aux roseaux ; les chants s'élevaient risibles, boiteux ou informes, et trahissaient son mal, inaptés à le traduire comme à le soulager. Marsyas s'emportait alors et répandait des pleurs. Ses émois tumultueux divertissaient Apollon. Cependant le dieu touchait sa lyre, et le gauche Marsyas, aux yeux de chien fidèle, pleurait encore, mais de joie. Puis, quand le dieu s'était tu, il jetait ses roseaux, jurant par le Styx d'y renoncer à jamais.... Assis aux pieds d'Apollon, il écoutait, enchaîné, dans l'angoisse et le vertige.

Ce qu'il avait juré, il le violait toujours. Une ardeur fébrile et secrète l'embrasait ; il s'emparait de sa flûte, et, aux vallons écartés, il se reprenait à imiter les chants qui s'élevaient de la lyre.



Tout ce qui existe émane des effluves féconds du Titan père du soleil. Apollon se souvint d'Hypérion, détrôné par Jupiter ; et, comme lui, il évoqua l'éveil du matin superbe, le ramage des oiseaux saluant l'avènement du jour, la libation des fleurs qui s'ouvrent, la chanson des ténèbres, quand tout souffle s'endort, et que les fleurs du ciel s'irradient dans la nuit.

Les sons s'épandaient de la lyre, ils tressaillaient, ils ondulaient, défiant l'atteinte de l'homme. Marsyas, croyant avoir surpris le mystère de créer, essayait gauchement sur ses roseaux. Parfois, il était plus heureux.... Le maître alors s'interrompait ; la lyre olympienne glissait, subitement frappée de silence, tandis que, animés

aux lèvres de Marsyas, les chants suivaient les chants.... Quand le dieu s'était ressaisi, il s'irritait d'avoir subi le prestige d'un homme, et qui osait l'égaliser.



Marsyas joue, et le peuple des nymphes, le buste en fleur, émergeant hors des sources, l'environne d'un cercle émerveillé.

Un matin, l'une d'elles, ruisselante et toute rose, se glisse hors de l'onde, l'éveille d'un baiser ; et sa bouche alliciente susurre au disciple assoupi : « Marsyas ! Tu es beau, tu es grand, plus qu'Apollon, dieu du jour et de la lyre.... » Elle dit, et s'enfuit, perfide, comme Marsyas allait se saisir d'elle.

Dès lors l'émulation naissait, fatale, entre l'homme et le dieu.

La lyre frémit, en ce jour, car la jalousie mordait et tenaillait le joueur divin ; et, pour la première fois, le génie de la douleur traversa la sérénité de ses chants. Sur l'inégalable mélodie éclataient des sanglots, tournoyant en spirales d'ombre et de colère. Lorsque, ayant achevé, le maître olympien contempla son disciple pleurant et subjugué, il s'attendrit et pardonna à l'impie dont les larmes attestaient sa victoire.

Le même soir, cependant, au crépuscule, Marsyas répéta, dilatée d'orgueil et de détresse humaine, l'improvisation qu'il avait entendue. Et l'écho exalta Marsyas au-dessus d'Apollon !

Le blasphème était à son comble.

Le dieu, tandis que l'homme dormait, toucha ses jambes, et, voici, elles devinrent velues, pareilles à celle d'un bouc ; des sabots rigides emprisonnèrent ses pieds rétrécis et fendus ; deux cornes hérissèrent son front ! Mais, pour le malheur de cet homme transformé en sa-

tyre, sa disgrâce n'éloigna pas les nymphes. Même il advint que les bêtes, celles des champs comme celles des forêts, et les oiseaux du ciel, puis les hommes, des campagnes ainsi que des cités, affluèrent pour l'entendre.

Son regard n'avait point subi la hideuse métamorphose ; sitôt qu'il appliquait les lèvres à sa flûte, ses traits reprenaient par magie leur grâce originelle....

Parfois, les cimes des arbres s'inclinaient au-dessus de sa tête ; et le froissement des feuillages ajoutait son murmure, amplifiant les volutes insaisissables qu'expiraient les roseaux. La terre elle-même tressaillait, comme si toute la peine d'amour qui labourait son sein depuis qu'elle enfantait élançait vers l'empyrée sa lamentation suprême....

Sitôt que Marsyas chantait, toute la cruauté, toute la jalousie du maître surpassé s'éteignait subitement dans l'allégresse. Le dieu, de ses yeux de lumière, abaissait des rayons adoucis sur le cercle vivant des hommes et des bêtes, couchés, perdus d'extase, parmi le thym fleuri de rosée....

Marsyas chante : et les hommes accueillent et chérissent leurs maux ; l'âme brûlante au dedans d'eux, ils s'exaltent, affrontant sans faiblesse l'horreur ininterrompue de vivre et le pire destin. L'air, les sons qu'ils respirent, se propagent à leur entendement et soumettent leur cœur.

Marsyas chante : et Apollon, dieu parmi les dieux, se voit assis au palais de l'Olympe ; Hébé lui verse l'ambroisie.... Mais, soudain, l'immortel rejette cette joie avec emportement. Qui fléchira le genoux devant l'autel des dieux, qui leur rendra le culte, qui les implorera, si la plainte et la peine n'arrachent plus aux hommes des supplications éperdues, si l'excès des tour-

ments cesse de stimuler l'ardeur de leurs sacrifices ? Et Apollon songe, et se repent de sa joie, plein de ressentiment contre le disciple néfaste : Marsyas, l'unique Marsyas, le satyre cornu aux jambes de bouc, insuffle au chant divin l'amplitude tragique, l'essor désespéré d'un souffle qui va finir ! Et le dieu hait, et il envie ce satyre et ces hommes en qui se magnifie la splendeur de mourir....



Les louanges, funestes, troublaient Marsyas et le perdaient.

Un jour, pour l'avilir, Apollon l'enivra.

Or Bacchus, invoqué même par dérision ou pour une vengeance, prodigue ses bienfaits, en sorte que le satyre joua mieux encore que sobre étant plein de vin pourpre. Sa mélodie s'élevait avec opulence ; ses roseaux semblaient multiplier l'imprévu de leurs heurts, et les caprices subtils de leurs bonds éphémères.

Désormais ses lèvres, esclaves d'un double égarement, ne quittent la coupe d'oubli que pour s'appuyer, d'instinct, avinées mais agiles, aux tuyaux de bois creux. Et Bacchus inspire Marsyas, avivant des souffrances qu'il soulage à mesure....

Marsyas titube et divertit le dieu de la lyre par d'absurdes propos et d'absurdes gambades ; puis sa flûte assoupie exile des sonorités abondantes. Et, pour un temps du moins, l'ivresse de ses chants fait pardonner l'ivresse ignoble et lui reconquiert Apollon.



Cependant, parmi les hommes, les évohés et les acclamations, attentatoires célébraient Bacchus, glorifiaient Marsyas, enflammant la colère d'Apollon qui ne participait point à ces louanges : « Homme-bouc, cria-t-il au

satyre hors de sens, je t'enjoins de te taire à jamais. Cesse de prostituer mes chants. Tes roseaux ne doivent plus réjouir ces pygmées. Et si la vie t'est chère, cesse, par-dessus tout, d'imiter le son de la lyre et les hymnes d'Apollon ! »

Marsyas courba la tête avec douleur....

Encore et toujours les chants sonnaient sous les voûtes de son front, par lambeaux ; et, lorsqu'il se retrouvait devant les foules altérées d'apaisement, d'eux-mêmes, sous son haleine, ces lambeaux s'animaient et reprenaient leur ample essor.

Apollon ne pouvait en détruire la mémoire. Il eut beau verser coupe sur coupe du jus fermenté de la vigne au misérable Marsyas, l'insensé se souvenait de l'art divin, le blasphémait avec audace, l'humanisant, plus dégradé, plus pathétique, heure après heure.



Le dieu inspira les nymphes des bois et des vallons, et les princes vêtus de pourpre, et tous ils exaltèrent Marsyas et le tentèrent afin qu'il se mît au-dessus de son maître et l'irritât sans rémission.

Enflammé d'orgueil, ivre et véhément, Marsyas s'avance devant les foules assemblées et se vante avec ostentation. A la face de celui qui l'a recueilli, qui l'a comblé de ses bienfaits et de ses dons, il clame sa folie et son ingratitude : « Voici, c'est comme un homme infime qu'Apollon joue de la lyre, mais moi, tel le souffle d'un dieu, mon souffle anime la flûte de roseau.... »

Et, de ses lèvres frémissantes, le thrène retentit, sanglot lugubre, tour à tour, et triomphal, où se désole une âme emprisonnée dans une chair lascive, plainte de satyre, d'homme-bouc, dont le souffle exhale une souffrance qui s'exaspère de silence impuissant et de mé-

lancelie, cri jeté dans la stupeur de vivre, attestant les étoiles....

Il dit, et la foule d'applaudir au thrène désolé.

— Qui chantera mieux que Marsyas ? s'écria le roi impie des Phrygiens, qui refusait aux dieux le culte et l'holocauste.

Dédaigneux, l'immortel saisit sa lyre, sublime rayon de lune où douze rayons de soleil étaient tendus, et, archer mélodieux, il tire l'hymne qui monte, fend l'air, vibrant comme une flèche, et va se perdre au firmament.

Il évoque l'éveil du matin superbe, le ramage des oiseaux saluant l'avènement du jour, la libation des fleurs qui s'ouvrent. Il montre le soleil qui se lève, chevauche dans le ciel immense, et, jaillissant de son orbite de nuées, fulgure et dissémine, comme une semence d'or et de feu, la vie, la vie enivrante et les vibrants appels d'amour.... Il dit la chanson des ténèbres, les fleurs du ciel irradiées dans la nuit... les dieux, Jupiter, Mars et Vénus, Junon, Latone et Diane, et la danse, et la joie, et le sommeil, présents divins.

Marsyas, de toute sa force, bouchait ses oreilles éperdues.

Les foules adoraient le joueur, prosternées....

Le chant magnifique a cessé. Le silence où il s'est tari semble un nuage de foudre aux flancs pleins de rumeurs.

Apollon n'en appelle pas aux nymphes ou aux princes, mais soudain, rudement, il affirme sa victoire. Il s'empare de Marsyas, saisit ses pieds de bouc, le renverse, la tête vers la terre, et le lie à la fourche d'un chêne. Avec une pierre aiguë, il lui déchire la peau, de la nuque aux talons, de la paume des mains à la plante des pieds, et arrache, toute vive, la sanglante tunique.

Les hommes, les rois et les nymphes, spectateurs de l'horrible représaille, frémissent d'effroi.

Le satyre hurle, pousse des glapissements aigus, implorant et suppliant le dieu. Sa face, aux veines nouvelles, gorgées de sang et de vin, s'empourpre, bestiale de terreur.

Mais inflexible et sans pitié, Apollon aux cheveux d'or achève sa sinistre besogne. La graisse et le sang éclaboussent ses mains blanches. Lui, l'immortel, qui de la lyre divine et du soleil éblouissant suscite avec gloire la clarté des jours radieux, la joie chère aux cœurs mortels, ou la tristesse amie, il n'a point jusqu'à ce jour fait jaillir des plaintes d'une poitrine humaine. Maintenant, il raille sa victime : « Où sont tes chants harmonieux ? Tiens, prends, voici ta flûte de roseaux ! »

Et, cependant, Midas, roi de Phrygie, frappé pour avoir jugé stupidement, sentait, sous son diadème, ses oreilles se hérissier de poils et s'allonger.

Les nymphes avaient fui. Les foules épouvantées se dispersaient. Et, sur les campagnes gagnées d'ombre, vibrait le rôle du satyre, tandis que son sang noir inondait les étendues herbeuses....

Apollon, triomphant d'avoir affirmé sa puissance et de s'être vengé, remonta vers l'Olympe....

HENRI ODIER.





SOIS BON

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

La complexité de toutes les questions où des intérêts vitaux sont engagés, la diversité des points de vue qu'elles présentent, nous conseille de rester tolérants et patients dans nos discussions politiques, sociales, religieuses, pédagogiques, morales, voire littéraires, et qu'est-ce que la tolérance, la patience, sinon une forme de la bonté? Mais nous n'expérimentons jamais la force incomparable que nous prêterait dans la discussion, quelle que soit notre thèse, l'effort loyal pour entrer dans le point de vue de l'adversaire.

Les interlocuteurs avec lesquels nous discutons sur les plus graves sujets sont en général des gens d'une sincérité moyenne, je veux dire assez droits pour se rendre secrètement à la vérité qui leur est démontrée, mais pas assez ouverts pour avouer franchement qu'ils se sont trompés et se rangent à l'avis de leur contradicteur. Que nous discussions dans un salon, dans un journal ou dans une assemblée, nous n'avons guère foi au succès utile de notre parole; nous n'aspirons manifestement qu'au vain triomphe de fermer la bouche à un adversaire inégal. Si réellement nous espérions atteindre un résul-

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'avril.

tat pratique, ne ferions-nous pas justement le contraire de ce que nous faisons ? Au lieu de vouloir briller aux dépens de l'adversaire, de l'humilier, de l'injurier même quand la fureur nous fait perdre l'esprit, nous aurions à cœur de lui expliquer d'abord, mieux qu'il ne les comprend lui-même, toutes les raisons qu'il peut avoir d'être d'un avis que nous ne partageons pas ; car ce n'est que par cette méthode que nous lui persuaderons d'en changer. « Comme vous avez raison ! » commence par dire le sage à l'homme qu'il se propose de convaincre d'erreur ; il le dit s'il est habile, et s'il est vraiment sage, *il le pense*.

Il est toujours possible d'entrer jusqu'à un certain point dans les sentiments d'autrui, par la raison qu'il n'y a pas d'erreur absolue dans les idées en circulation : il y a des vérités incomplètes, déformées, excessives, qui n'ont besoin que d'être enrichies de ce qui leur manque ou épurées de ce qui les fausse. Ce qui seul donne à l'erreur sa force, c'est la part de vérité qu'elle contient ; en reconnaissant cette part de vérité, nous deviendrons capables de combattre et de vaincre l'erreur ; autrement nous n'y réussirons jamais. « Nous aimerions nos adversaires, a dit excellemment M. Gabriel Séailles ¹, si nous étions assez intelligents pour comprendre que ceux qui ne nous ressemblent pas nous complètent. »

Ceux de nos amis dont les idées paraissent si différentes des nôtres ont reçu la même éducation que nous ; ils font d'autres raisonnements, mais ils n'ont pas une autre manière de raisonner : il serait donc assez facile de nous entendre si l'intelligence pouvait garder sa liberté et sa maîtrise au milieu des troubles violents de la volonté passionnée.

¹ *Union de libres penseurs et de libres croyants*, séance du 7 décembre 1913.

Une divergence extrêmement légère d'orientation au point de départ aurait souvent suffi pour changer la direction de toutes nos idées, de toute notre vie. Les occasions de nos convictions les plus fermes sont extérieures et superficielles : il nous est fort utile de réfléchir sur cette infirmité de notre pauvre nature pensante, afin que nous en devenions plus humbles ; mais, juste ciel ! combien cette constatation est dangereuse ! C'est la plus décourageante leçon de scepticisme que l'homme puisse se donner à lui-même. Quand, par la réflexion on en vient à se dire, comme l'héroïne de Voltaire :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux,

on est intelligent à l'excès, j'entends, au degré que Vinet trouvait non à désirer, mais à craindre, quand il écrivait dans ses *Etudes sur Pascal* (p. 85) : « Supposez un être qui ne soit qu'intelligence, vous pouvez compter qu'à cause de cela même il sera profondément et incurablement sceptique. »

Il est effrayant de penser que la forme individuelle de notre mentalité et les sources générales où nos idées prennent leur cours « ne sont pas de notre choix et élection, » comme Pierre Charron s'exprime ; que « la nation, le pays, le lieu donne la religion ; » ou, comme l'avait déjà dit Montaigne, que « nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes périgourdins ou allemands. » Et pourtant quoi de plus indubitable ? Pour voir cette évidence, on n'a qu'à ouvrir son esprit et ses yeux.

Lorsque, en 1898, je pris part à la campagne pour Dreyfus et donnai au *Siècle* mes *Billets de la province*, c'est sans hésitation, sans réserve, sans une ombre de doute que je me jetai dans la mêlée, et j'estime aujour-

d'hui que je n'eus point tort d'avoir cette foi entière en l'excellence de la cause. Pour agir, il faut croire en bloc, dur comme fer ; une foi qui s'examine et se juge est comme un vase fêlé, c'est-à-dire brisé, qui, peu à peu ou tout d'un coup, laissera fuir la précieuse liqueur. Mais mon intransigeance ne pouvait être de longue durée. On n'a pas fait le métier de critique pendant plus de trente ans sans avoir appris à rentrer en soi-même, à se retirer dans cette « arrière-boutique » où mon maître Montaigne exerçait sur sa propre personne son art d'analyser le cœur humain et les passions d'autrui. Dans un « Examen de conscience » daté de 1899, je confessai publiquement ¹ qu'une chose essentielle avait manqué à « Michel Colline » pour écrire un bon livre : la charité.

« Ton pamphlet, disais-je en m'adressant à mon *alter ego*, est rempli de l'orgueil le plus dur et le plus méprisant.... L'indignation peut avoir du bon, mais la fureur et l'ironie ne font nul bien.... Qui sait si dans un autre milieu, avec des habitudes d'esprit différentes, tu n'aurais pas trouvé juste l'injustice qui révolte ta conscience et ta raison ?... »

Je revins plus explicitement sur cette idée dans un dernier *Billet de la province* écrit en septembre 1900 et qui est resté inédit :

.... « Nous autres, protestants ou libres penseurs, nous avons des principes moraux et des habitudes intellectuelles qui sont à nous très spécialement. Dissolus peut-être dans notre conduite et absurdes dans nos discours, nous sommes rigides en doctrine. Nous n'admettons point qu'il y ait avec la morale des transactions, avec le devoir des compromis, avec la vérité des tempéraments et que, de propos délibéré, on puisse faire aucun bien avec du mal. Nous n'admettons pas non plus qu'on puisse nous

¹ Publié d'abord dans le *Siècle*, puis dans mes *Réputations littéraires*, 2^{me} série.

imposer d'autre règle, pour croire qu'une chose est vraie ou fausse, que la lumière de notre raison.

» Ces idées sont devenues tellement consubstantielles à nos esprits, qu'elles nous semblent devoir être celles de tout être pensant. Nous avons une répugnance extrême à concevoir une manière de sentir et de penser qui en soit la contradiction ouverte. Et il est bien possible que des vérités si vraies soient, en effet, approuvées à voix basse ou superficiellement acclamées par tous les hommes dès qu'ils les entendent affirmer ; mais il faut reconnaître qu'un nombre considérable de personnes éclairées et instruites n'en ont jamais subi l'influence.

» L'abdication de l'intelligence et de la volonté est le grand principe du catholicisme. L'hérédité et l'éducation entretiennent dans cette discipline les esprits mêmes qui, rejetant les dogmes, se flattent d'avoir échappé à la domination de l'Eglise. Sa griffe demeure empreinte sur tous les sujets, fidèles ou émancipés, de son empire. Une certaine morale, une certaine philosophie, une certaine logique, une certaine conception de la politique et de l'histoire achèvent l'œuvre pédagogique du prêtre. Et les raisons spécieuses ne manquent pas pour faire du renoncement à l'effort individuel une vertu.

... » Aucun gouvernement, aucune société ne serait possible si l'on ne faisait pas aux institutions militaires et judiciaires le crédit d'erreurs et d'injustices qu'il vaut mieux supporter que d'ébranler le fondement même de l'ordre public en s'insurgeant contre leur autorité. Un petit capitaine juif a été condamné à tort : hélas ! c'est bien possible ; mais l'instruction de la cause n'était pas de notre compétence et nous trouvons très malheureux que tant de profanes se soient mêlés de cette affaire. Les méprises du genre de celle dont vous vouliez faire l'occasion d'une révolution arrivent continuellement. Pourquoi celle-ci, par une exception unique, vous a-t-elle fait perdre toute mesure ? Y a-t-il la moindre proportion entre un accident déplorable, mais commun, et l'assaut qu'au sujet de cet accident vulgaire vous avez livré à nos institutions ? L'ordre matériel qui nous permet de vivre est d'un tel prix qu'il vaut bien d'être payé par quelques

accrocs à l'ordre idéal. Fermons les yeux sur les envers et les dessous du tissu brillant de notre existence. Un bon citoyen doit savoir sacrifier à la paix publique les préférences subjectives de sa philosophie et placer au-dessus de tout les indispensables conditions de notre vie nationale : à savoir la soumission aux autorités établies, le respect de la chose jugée, la foi en la justice, enfin la confiance aux chefs de l'armée qui est notre rempart contre l'ennemi extérieur et l'ennemi intérieur. »

Voilà mon dernier « Billet de la province. » On trouvera juste ma conclusion si l'on veut avant tout maintenir entre les hommes la paix, la bienveillance, qui certes ne saurait jamais être une mauvaise conseillère, mais à la condition qu'en restant toujours la bonté elle ait quelquefois le courage de faire du mal. L'affaire Dreyfus, à travers ses violences, a fait, en somme, beaucoup de bien. Si les artisans de la civilisation avaient trop obéi en tous les temps aux conseils de la douceur qui épargne et conserve, rien de grand n'aurait paru dans l'histoire, ni la philosophie antique, ni le christianisme, ni la Réforme, ni la Révolution, ni aucun renouveau considérable des formes de la pensée, de l'art et de la vie. C'est parce qu'il y a des cœurs qui ont foi au droit sans tolérer que l'injustice puisse le faire fléchir, c'est parce qu'il y a des esprits qui croient à la vérité sans laisser le mensonge voiler sa face auguste, que le progrès accomplit son œuvre, que la vie mérite d'être vécue, que le monde vaut la peine que l'on y endure tant de maux et que l'homme peut adorer Dieu.



Dans toutes nos discussions, nous devons soigneusement nous interdire jusqu'à l'apparence de deux accusations qui sont des injures : le grief de *mauvaise foi* et celui de *stupidité*. Car, si l'adversaire n'a pas un sincère

amour de la vérité, il est inutile de la lui faire voir, et il en est de même s'il n'a point d'intelligence. Il faut donc lui faire l'honneur de le tenir hautement pour capable de chercher, de reconnaître et d'aimer le vrai, afin de l'y engager et de l'y aider par cette présomption obligeante.

Dans l'affaire Dreyfus, l'évidence étant matérielle (il ne s'agissait que de faits à constater), il était assez difficile d'échapper à ce dilemme : vous êtes des sots — ou des coquins ; et comme rien n'est plus irritant qu'un sourd qui ne veut pas entendre, ma colère pouvait avoir son excuse. Dans les choses de foi, c'est-à-dire dans l'ordre des vérités qui ne sont pas et ne peuvent pas être démontrées, la colère, même sainte, est déraisonnable ; et pourtant rien n'est plus fréquent que cette aberration, ni plus naturel quand on y réfléchit. Ce qui nous irrite alors et nous exaspère, c'est le dépit de ne pouvoir apporter dans le débat aucune preuve objectivement convaincante : en sorte que nous nous fâchions tout à l'heure parce que l'adversaire ne *voulait* pas voir la vérité et que nous nous fâchons à présent parce que nous ne *pouvons* pas la lui montrer. Cependant, s'il y a une polémique où la charité soit une conduite habile en même temps qu'un devoir, c'est la polémique religieuse, puisque le succès qu'on y vise, pur de tout égoïsme, est le bien spirituel de nos frères.

J'ai fait l'essai de cette nouvelle campagne en 1906. La thèse que je soutenais était généreuse ; c'était celle de l'amour fraternel ou de la réconciliation des deux partis, les orthodoxes et les libéraux, parmi les protestants. Malheureusement, ma façon d'aimer mes frères orthodoxes rappelait trop celle d'un homme un peu vif, accusé d'avoir jeté sa femme par la fenêtre, qui se justifiait devant le tribunal en ces termes : « Que voulez-vous, mon

président ? elle refusait de croire à mon affection. » Je prêchais l'union et la concorde en insistant sur ce qui divisait les sectes ; ma prédication de paix n'était qu'une guerre à l'orthodoxie. Assurément je n'ai opéré aucune conversion. Et à quelle croyance d'ailleurs eussé-je pu convertir ?

Une critique exclusivement négative ne peut avoir qu'une utilité négative aussi. C'est peu de chose de détruire ce qui est faux, puisqu'un mensonge qu'on n'a pas remplacé peut être regrettable. Ce résultat ne me suffisait donc point et je voulais, comme tous les apôtres, construire sur les ruines de l'erreur une vérité bonne.

Dans le grand remue-ménage et dans le désarroi de toutes les idées religieuses et métaphysiques du temps présent, je puis heureusement me rendre cette justice que j'ai eu constamment à cœur de produire des écrits qui aident tant d'esprits ballottés et d'âmes inquiètes à s'arrêter et à se reposer quelque part. Des noms généraux sont nécessaires : *libéralisme*, *modernisme*, *mysticisme*, *pragmatisme*, *fidéisme*, etc. pour résumer les différents groupes d'idées qu'un écrivain philosophe peut présenter à ses lecteurs : mais personne n'ignore combien ces dénominations sont trompeuses et Pascal a montré que, pour atténuer un peu le risque d'erreur, il faudrait pouvoir substituer une définition, toujours plus ou moins longue et confuse, à la brève indication du mot.

Il n'y a peut-être pas une seule forme importante de la religion chrétienne qu'on ne puisse, avec des explications, rendre acceptable à tout esprit qui pense et qui raisonne. Le catholique qui n'est pas injuste et aveugle de parti pris admire dans le protestantisme un sérieux, une moralité dont les modèles dans son Eglise sont plus

rares. Le protestant exempt de fanatisme sectaire peut très bien trouver dans le culte, dans la discipline et même dans l'enseignement catholique quelques parties qui sont restées supérieures aux prétendues améliorations de la religion réformée. L'orthodoxe ne saurait nier que ses paradoxes violents n'opposent un obstacle à la douce lumière de l'Évangile, et le libéral doit reconnaître que l'absence de la « divine folie » où réside l'originalité d'une prédication proprement chrétienne constitue une lacune un peu triste dans sa sagesse terne et terre à terre. « Je suis moderniste » est synonyme de : je suis intelligent, je vis, je marche, je vois, j'écoute et je pense ; mais penser est dangereux, c'est un ferment de désobéissance et de révolte dans une Eglise dont la première et unique doctrine est qu'il faut croire en elle : soyez papiste ou renoncez à vous dire chrétien.

Comment la bonté, qui sait entrer dans toutes les peines de l'esprit et du cœur, refuserait-elle sa compassion aux pauvres âmes troublées par des difficultés si graves ?

Le grand effort de l'homme qui pense et veut penser, mais son éternel désespoir, c'est de concilier avec la raison et la science humaines — indifférentes au mal et au bien qu'elles peuvent faire, pourvu qu'elles soient la vérité — la force incomparable et les encouragements infinis d'une foi héréditaire qui serait son trésor le plus précieux... mais qui le trompe peut-être. La dernière tentative de conciliation a reçu le nom de *pragmatisme*. Cette doctrine philosophique, à la fois nouvelle et très ancienne, est une noble chose ; mais, comme tous les termes compréhensifs qui résument en quelques lettres tout un groupe d'idées, c'est un mot qu'on emploie fort

indiscrètement. Je viens de rencontrer dans mon journal un exemple de cette légèreté. Le critique littéraire du *Temps*, rendant compte des discours de MM. Boutroux et Bourget à l'Académie française dans la séance de janvier 1914 où fut reçu M. Boutroux, écrit peu judicieusement :

« Il est un peu désobligeant d'entendre M. Paul Bourget parler avec sympathie du pragmatisme. Le pragmatisme est la négation même de toute philosophie, puisqu'il consiste à choisir une doctrine non pour sa vérité, mais pour son efficacité morale ou sociale. Les pragmatistes soutiendront-ils que satisfaire les besoins du sentiment est pour une doctrine un aussi bon signe de vérité que de satisfaire ceux de l'intelligence ? Mais nous savons par l'expérience que très souvent (en amour, par exemple) des mensonges satisfont le sentiment, tandis que la vérité est douloureuse. *Nous avons donc la preuve de la vanité philosophique* du principe pragmatiste. »

Voilà une *preuve* lestement donnée, et ce qui me paraît « désobligeant », c'est de voir un journaliste juger si mal des philosophes qui n'ont pas du tout failli, quoi qu'il en pense, aux règles élémentaires dans la recherche de la vérité. Incontestablement on ne doit rien placer au-dessus d'elle ; mais à quoi la reconnaissons-nous ? Est-ce au critérium de Descartes : la clarté logique et la satisfaction intellectuelle ? La philosophie n'a pas attendu les théoriciens modernes de l'intuition, du sentiment, du cœur, de l'expérience religieuse, de la conscience morale, pour enseigner que ce n'est pas avec l'entendement seul, mais avec l'âme tout entière qu'il faut chercher la vérité, et déjà Platon l'avait dit. Est-ce un doute téméraire d'oser penser, après trente siècles d'efforts sans cesse recommençants, qu'aucune vérité méta-

physique n'est certaine, que l'existence de Dieu elle-même n'a jamais été démontrée, puisqu'on la démontre toujours, et que rien n'est moins sûr que l'immortalité de nos âmes ?

Telle étant la condition de l'homme en face de la vérité, qu'a-t-il à faire ? La chercher toujours — sans relâche, sans fin, sans résultat ? Oui, certes. C'est un beau sport. Montaigne trouvait plus de plaisir « à la chasse qu'à la prise. » Lessing disait que, si Dieu lui offrait la vérité, il refuserait ce présent et préférerait le travail de la recherche. Mais une recherche qui désespérerait trop d'aboutir ne serait pas intéressante ; il importe de nous faire assez d'illusion pour espérer que notre travail finira par n'être point vain, et, en attendant, il faut nous installer, comme Descartes, dans un provisoire confortable. On ne court point le risque d'une erreur dangereuse tant qu'on demeure dans l'ordre moral qui fait de nous de bons citoyens, d'honnêtes gens, des observateurs fidèles ou au moins respectueux de la religion où nous sommes nés. L'attitude contraire, moins engageante, moins sûre et beaucoup moins avantageuse pratiquement, est *peut-être* plus conforme à la vérité ; mais cette vérité est douteuse ; le plus que nous en puissions dire, c'est qu'elle *paraît un peu plus probable*.... Bon Dieu ! qu'il faudrait donc en être sûr pour la préférer à ce qui nous est bon et utile !

Préférer dans la pratique un provisoire qui est salubre et bienfaisant à des hypothèses qui ne sont rien moins que des certitudes et qui sont pernicieuses, — au nietzschéisme, au nihilisme, au pessimisme, au satanisme, — c'est la première moitié du pragmatisme, qui jusqu'ici n'est encore qu'un guide pour la conduite de la vie. Et

•

voici l'autre moitié de cette doctrine très sage, celle qui en fait un système philosophique :

La vérité est *une* aux yeux de qui la cherche, c'est-à-dire croit en elle. Admettre qu'elle puisse être en opposition avec elle-même, c'est la nier. La vérité métaphysique ne saurait donc être contraire à la vérité morale et il est extrêmement probable qu'elle la complète, qu'elle en fait partie essentielle et intégrante¹. S'il arrive que des théoriciens ne considèrent pas le bon, le beau et le vrai comme des aspects divers d'une seule et même chose, cette exception est singulière et très rare. On a raillé Victor Cousin ; mais après bien des détours et avec certaines réserves les critiques en reviennent généralement à l'identité fondamentale annoncée dans le titre du plus fameux de ses ouvrages. Taine, que son naturalisme et son *scientisme* (comme on parle aujourd'hui) ne semblaient point acheminer aux conclusions honnêtes et presque prud'hommesques de l'esthétique spiritualiste, reconnaît que, pour être belle parfaitement, l'œuvre d'art doit être *bonne* aussi :

« Toutes choses égales d'ailleurs, écrit-il ², l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. Deux œuvres étant données, si toutes deux mettent en scène, avec le même talent d'exécution, des forces naturelles de la même grandeur, celle qui nous représente un héros vaut mieux que celle qui nous représente un pleutre. »

Il en est de même dans l'ordre du vrai. S'il n'est point absurde d'estimer que dans les arts représentatifs,

¹ Cf. ce que j'ai écrit sur ce sujet dans *L'inquiétude religieuse du temps présent*, p. 255.

² *De l'idéal dans l'art*, p. 96.

« toutes choses égales d'ailleurs », le spectacle d'un drôle ne saurait être aussi beau que celui d'un brave, il n'est pas absurde non plus de penser que la valeur morale d'une doctrine est une présomption en faveur de sa vérité métaphysique. Une philosophie qui disculpe et autorise le mal, qui approuve l'égoïsme, conseille les abus de la force, les faiblesses de la chair et lâche en liberté tous les pires instincts, est fausse très probablement et ne doit point prévaloir contre celle qui rend l'homme meilleur.

On n'avait pas trouvé indigne d'un philosophe l'effort de Kant pour reconstruire sur les fondements de la morale l'édifice de la métaphysique que sa critique avait ruiné : ce qu'il appelle *raison pratique*, qu'est-ce autre chose que le premier nom du *pragmatisme*, et pourquoi sous son nom nouveau, cette philosophie plus que séculaire deviendrait-elle méprisable ? Il reste, d'ailleurs, bien entendu que le jour où il nous serait prouvé que la vérité est mauvaise, nous ne serons pas assez naïfs pour continuer à vivre comme si elle était bonne, pour croire encore au bien, pour espérer toujours son avènement, le bonheur des bons, et le règne de Dieu ; mais tant que cette preuve n'est point faite, grâces soient rendues à la doctrine qui nous apporte une raison d'espérer que la vérité demeure bonne ou qu'elle finira par le devenir.



Les chagrins, les contrariétés, les revers de fortune, les deuils cruels ou accablants, la souffrance, la maladie, le malheur rendent-ils l'homme meilleur ou pire ? Ouvrent-ils ou ferment-ils son cœur à la bonté ? Ni l'un ni l'autre. Les biens et les maux adventices ont sur notre humeur beaucoup moins d'influence qu'on ne suppose. Ne

voyons-nous pas tous les jours des gens nés grognons, gémissants, acariâtres, se plaindre sans répit et faire la sourde oreille au concert de toutes les circonstances heureuses qui leur chantent la joie, tandis que d'autres, au contraire, nous émerveillent par une sérénité inaltérable qui résiste aux causes ordinaires de la tristesse et de l'affliction ? Les circonstances ne font pas les caractères ; elles les révèlent et les éprouvent ; en s'appelant une *épreuve* dans le langage des philosophes comme dans celui des chrétiens, le malheur montre très bien tout ce qu'il est : s'il plaisait à un original d'appeler du même nom la bonne fortune, cet emploi insolite du mot pourrait ne pas manquer de sens.

Les seuls vrais malheureux, ce sont les pauvres êtres qui sont la proie et le jouet des événements, sans volonté, sans force pour se rendre supérieurs aux circonstances. Convient-il de ne pas les plaindre ? Oui, peut-être, si nous ne devons notre sympathie qu'à ceux qui la méritent ; mais rien ne s'écarte plus de la véritable bonté que cette médiocre justice humaine qui prétend s'ériger en justice divine et qui, tout au contraire, ressemble d'autant moins à celle de Dieu qu'elle exerce une rigueur plus stricte.

Dans le poème intitulé *Fraternité*¹, Victor Hugo a une vision : pendant qu'il rêve à la douceur, à la bonté, à la pitié, il voit surgir devant ses yeux une femme inconnue ayant du miel sur sa bouche entr'ouverte et le ciel dans son regard radieux qui semblait « faire grâce à tout le genre humain. » Tombant à genoux le poète adore cette figure, qu'il croit être la forme de son rêve ; mais elle lui dit :

Tu me crois la pitié ; fils, je suis la justice.

¹ *L'art d'être grand-père*, XVIII, 4.

Le sens de cette allégorie est clair : la justice complète s'achève par la bonté ; l'homme entièrement juste n'a pas besoin, en outre et comme par surcroît, d'être bon.

« Il faut plaindre les gens malheureux, disait Montesquieu, *même* ceux qui ont mérité de l'être, quand ce ne serait que parce qu'ils ont mérité de l'être. » Le vulgaire estime, dans sa justice courte comme sa bonté, qu'il faut plaindre les malheureux, *excepté* ceux qui ayant fait leur propre malheur n'ont que ce qu'ils méritent. Victor Hugo, contredisant la pensée du vulgaire et dépassant beaucoup celle de Montesquieu, déclare qu'il faut plaindre *surtout* ceux qui sont les plus malheureux de tous les hommes, à savoir les grands coupables, et il a écrit tout un livre, d'une très haute inspiration, *La pitié suprême*, pour illustrer cette vérité. Les bons aumôniers qui visitent dans leur prison les condamnés à mort ne mesurent pas leur compassion aux circonstances qui atténuent la culpabilité des criminels, et s'ils la mesuraient à ce qui nous semble ou excusable jusqu'à un certain point ou absolument impardonnable, ce ne sont pas les pécheurs les plus indignes qui obtiendraient d'eux la moindre pitié.



On se flatte que l'on est bon parce qu'on n'est pas méchant : c'est croire que l'on écrit en français parce qu'on ne fait pas de fautes d'orthographe. La plupart des hommes n'ont pas assez de volonté pour être activement méchants ou bons. Ils ne sont ni l'un ni l'autre, ils restent dans cet état d'inertie où l'on attend des circonstances l'impulsion au mal ou au bien. A une vertu si négative on préférerait presque n'importe quoi de positif.

Si l'infortuné que ses malheurs, au lieu de l'aigrir et

d'en faire un ennemi du genre humain, ont rendu plus souriant et plus tendre aux hommes, est une créature d'espèce angélique, il est permis de détester comme un monstre l'homme heureux qui est méchant. L'homme heureux qui sans être méchant n'est point bon, dirons-nous que c'est un monstre aussi ? Nous ne le dirons pas. Les monstres sont exceptionnels par définition, et il y a un bien trop grand nombre d'heureux auxquels manque la véritable bonté. Il serait plus exact de dire, au contraire, qu'ils sont la règle. Les « regrettés défunts » dont on célèbre les vertus sur leur tombe, et surtout et toujours la *bonté* par une immuable ritournelle, n'ont assassiné personne, il est vrai ; mais ils ont pu, par leur avarice, empêcher la prolongation d'une vie d'indigent, c'est-à-dire l'abréger, c'est-à-dire un peu le faire mourir. Ils n'ont volé personne, en ce sens qu'ils n'étaient pas des pick-pockets et qu'ils n'ont rien pris aux étalages ; mais ils ont fait à leur prochain tout le tort qu'ils ont pu dans les affaires de finance ou de commerce ; ils ont filouté le fisc en toute bonne conscience et rendu sans scrupule à la circulation la pièce fausse qu'ils avaient trouvée dans leur monnaie. Ils furent des voleurs, surtout parce qu'ils ont accepté comme juste, comme voulue par l'ordre social et par la loi de Dieu, l'inique répartition des richesses entre une minorité à l'abri de la gêne qui regorge de tous les biens superflus et la multitude des miséreux qui peinent pour avoir le nécessaire et qui ne l'ont pas tous les jours. Oui, — et Bossuet l'a dit hardiment, — nous *volons* nos frères pauvres lorsque, étant membres du même corps, nous avons plus qu'il ne nous faut et qu'ils manquent de tout.

Etre bon comme les grands philanthropes, les saints laïques ou religieux, les apôtres de l'Évangile ou du progrès social, les Vincent de Paul, les Oberlin, c'est une entreprise, c'est une carrière : on n'en demande pas tant aux gens de petite vertu ; ils peuvent gagner à très peu de frais une telle réputation de bonté qu'on a peine à comprendre qu'une gloire si facile à acquérir ne soit pas plus commune. Nous ne sommes point jaloux de l'homme dont la bonté est fameuse ; c'est la seule supériorité qu'on pardonne.

Les philosophes de l'école socratique se trompaient sans contredit en attribuant à la science le pouvoir de guérir toutes les formes du mal et en voyant dans le péché la simple erreur d'une raison insuffisamment éclairée. Mais s'ils n'avaient considéré parmi les vertus que la seule bonté, s'ils s'étaient bornés à dire qu'un homme intelligent est bon en conséquence et en proportion de son intelligence, leur intellectualisme n'aurait pas eu tort. Remontez à la source des actes et des sentiments blâmables, vous arriverez à les comprendre tous et à les excuser en grande partie.

Je n'ai que l'embarras du choix pour citer des exemples illustres d'injustes jugements où le manque de bonté et le manque d'intelligence sont corrélatifs à tel point qu'on ne saurait dire lequel est cause et lequel est effet. La prodigieuse méprise d'un philosophe et d'un historien tel que Taine sur la genèse morale de la Révolution française est frappante entre tous ces exemples. Sa haine pour les hommes de la Terreur l'a tellement égaré qu'il ne s'est point aperçu qu'il donnait à l'un des plus grands événements de l'histoire une explication sans proportion aucune avec son importance. Cet éminent esprit s'est

montré aussi superficiel que les petits pamphlétaires de la presse catholique qui expliquent la Réforme par l'envie qu'avait Luther de se marier et Henry VIII de répudier Catherine d'Aragon. Brunetière, supérieurement inspiré ce jour-là, a tancé l'erreur de Taine avec une admirable éloquence :

« Ces *droits de l'homme*, que la Constituante voulut écrire au frontispice de la constitution de la France, la proclamation n'en aurait-elle procédé que d'un esprit d'envie, de haine et de discorde? et aucun souci de la *conscience*, aucun sentiment de l'*honneur*, aucune noblesse, aucune générosité d'âme enfin ne s'y seraient-ils mêlés? Ou bien encore, dans cette propagande armée qu'elle allait bientôt entreprendre, la Révolution n'était-elle animée que d'une fureur sectaire? et quelque réelle préoccupation de la dignité de l'homme ou quelque louable indignation des maux qu'engendre la servilité ne s'y alliaient-ils pas?

» Que l'on se soit trompé, que l'on ait abusé des plus beaux noms qui soient parmi les hommes, qu'on les ait fait servir à des œuvres de sang, nous le croyons, nous l'avons dit, nous le redisons avec M. Taine. En sont-ils moins beaux cependant? en sont-ils moins vrais? ou ne sont-ils qu'un déguisement trompeur de ce qu'il y aurait de plus vil et de plus bas dans la nature humaine? Tant de lèvres qui les ont criés, et jusque sur les échafauds, n'auraient-elles proféré que mensonges ou sottises? et de tant d'hommes qui les ont crus, quand on a retranché les « coquins », ne reste-t-il vraiment que les « niais? » C'est l'opinion de M. Taine. Il est permis d'en avoir une autre. On ne prendrait pas ainsi la multitude par l'appât de la liberté si M. Taine avait raison. Et, quand on admettrait qu'il eût raison au fond, il aurait encore tort dans la forme, pour n'avoir compté nulle part dans son analyse avec ce que ces mots exercent et exerceront toujours sur les esprits des hommes de naturel, de victorieux, d'irrésistible prestige¹. »

¹ *Histoire et littérature*, III, p. 193.

Prêter aux gens des intentions mauvaises, attribuer à de vilains motifs les actions innocentes ou bonnes, c'est la forme la plus commune du défaut de bonté joint au défaut d'intelligence ; car ce sont les petits esprits qui ne savent découvrir partout que les petites causes. Si parfois la malice peut être clairvoyante, disons que c'est d'abord pour se faire honneur à soi-même qu'il faut naïvement croire au bien.

Un défaut étant l'envers d'une qualité, l'ombre qui fait valoir la lumière, il est toujours possible de cacher le laid et de montrer le beau. Emile Montégut l'a dit avec un grand sens, qu'une âme de bonté réchauffait :

« Il ne faut jamais laisser attaquer les gens qui, au milieu même de beaucoup de défauts, ont eu une vertu quelle qu'elle soit. Il me serait impossible de laisser un démagogue attaquer sottement ce funeste grand homme — Philippe II, roi d'Espagne ; je ne pourrais jamais entendre un voltairien débiter son chapelet d'injures contre Ignace de Loyola sans avoir envie de prendre sa défense, et je le défendrais en vertu de ce principe incontestable, que la noblesse d'âme même mal dirigée est préférable à l'absence de noblesse ¹. »

Regardons autour de nous : où se trouve la plus grande bonté ? Presque toujours elle accompagne la plus grande intelligence. Le véritable homme d'esprit ne se moque pas de l'ignorance et ne s'irrite pas contre l'erreur. Préjugés et superstitions lui apparaissent comme de vieux amis de l'humanité qui ont pu lui faire du mal quelquefois, mais qui lui ont rendu des services vitaux en l'aidant à poursuivre son voyage obscur. L'astrologie, les tables tournantes, le spiritisme, toutes les formes du merveilleux et du surnaturel sont, à considérer les choses avec

¹ *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1855.

intelligence et avec bonté, d'intéressantes tentatives de l'homme isolé dans sa profonde nuit pour se relier au système vivant de l'univers. « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. » Se sentir solidaire de tout le reste du monde, c'est une idée qui a quelque chose de divin. Certaines superstitions sont un aveu de l'âme humaine reconnaissant ses immenses relations avec toute la nature, « reconnaissant, comme l'a dit Emerson¹, que le climat, les siècles, les mondes éloignés aussi bien que les proches entrent pour une part dans nos biographies. » L'ardent espoir, si naturel et si humain, d'une communion des vivants et des morts m'empêchera toujours de railler les expériences bizarres des spirites.



C'est sans doute dans nos rapports avec les personnes qui dépendent de nous par des liens de subordination, — enfants, écoliers, étudiants, ouvriers, gens de service, — que la bonté rencontre les plus belles occasions de se manifester ; mais son exercice se complique de la crise sociale que nous traversons aujourd'hui.

L'ancien édifice de la vie familiale ne se fonde plus sur l'amour. Jusque dans les cours de morale primaire on enseigne à l'enfance, — qui n'en a que faire, — puis à la jeunesse, — qui les apprend inutilement et trop tôt, — ses droits au lieu de ses devoirs. Nous n'avons plus de serviteurs qui deviennent, comme cela se voyait autrefois, des membres de la famille. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle, Pierre Leroux priait encore chaque soir avec les gens de sa maison : l'exhortation religieuse ne se pratique plus que dans de rares foyers protes-

¹ *La conduite de la vie.*

tants. Nos domestiques, mal affranchis d'un reste de servitude, n'ont d'autre souci que de rendre pour le salaire qu'ils reçoivent un minimum de travail exécuté de mauvaise grâce, et attendent, dans une demi-oisiveté, l'ère nouvelle où d'ingénieux mécanismes remplaceront la vivante activité de l'individu. Dans cette attente ils sont paresseux, sans intérêt à leur ouvrage, sans conscience, sans cœur et sans aucune affection pour le maître. Ils nous détestent et nous ne les aimons plus. Oh ! quels miracles la bonté doit faire pour ranimer autour de nous et en nous un peu d'amour dans des conditions si ingrates ! Elle a besoin d'appeler à son aide l'intelligence et la science elle-même, l'histoire des mœurs, celle des religions et des idées, la morale et toute la sociologie, pour mesurer et pour comprendre l'abîme d'iniquité qui maintient la différence énorme des fortunes et des situations sociales. Et quand la pauvre femme que nous payons trente francs par mois manque à ses obligations, combien nous sommes cruels, aveugles, égoïstes, oublieux, ignorants et injustes si nous ne faisons pas valoir en sa faveur le bénéfice d'une quantité infinie de circonstances atténuantes !



Il n'est nullement nécessaire de donner une gravité solennelle à ce conseil de la sagesse pratique : Sois bon ! et de contempler la chose « du point de vue de Sirius ; » les plus plates raisons d'hygiène et d'intérêt suffisent pour nous encourager à la bonté : mais dès que l'on fait intervenir ici la considération de la mort et de l'éternité, quelle force notre appel tire aussitôt d'un seul regard jeté sur l'au-delà !

Nous allons mourir, ce n'est plus qu'une question de

jours, d'heures, de minutes pour qui devient sensible en vieillissant à la fuite vertigineuse des années : sentez-vous la haute importance que revêt désormais la question de savoir si nous donnerons une pièce de cent sous ou de dix francs au bureau de bienfaisance de notre ville ? si nous contribuerons à la fondation d'un nouveau sanatorium ? si nous maintiendrons au chiffre exceptionnel qu'avait demandé le déficit notre souscription aux asiles de La Force, aux missions en pays païens, ou si nous la ramènerons au chiffre antérieur ? si nous ajouterons l'orphelinat de Nérac à ceux de Tonneins et de Montauban ?

Ce n'est pas assez de dire que nous *allons* mourir : nous mourons, nous périssons morceau par morceau, et la mort, « ce changement d'état si redouté », n'est pour l'homme, comme Buffon l'a dit en prose et M^{me} Deshoulières en vers, « que la dernière nuance d'un état précédent » :

Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure ;

Il périt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure

N'en est que l'accomplissement.

Notre esprit s'en va du même train que notre corps ; nous pouvons assister au spectacle de notre diminution intellectuelle aussi longtemps qu'il nous reste assez de cet esprit qui meurt pour avoir conscience de sa disparition progressive. Je sens très bien que je baisse. Voici mes jambes qui n'osent plus, sans l'appui d'un bras ou d'une canne, monter un petit escalier dégarni de rampe, et voici un terme usuel que je cherche vainement, un nom propre bien connu dont la mémoire m'échappe. Les conversations d'aimables convives, pour peu qu'elles s'entre-croisent, ne sont plus pour moi qu'un bruit qui

m'étourdit et me fatigue ; je ne suis plus capable d'en saisir les sons distinctement ni d'en suivre le sens. Je reste rêveur et stupide, uniquement attentif à ma vision intérieure, et ce n'est pas que je devienne sourd ; c'est mon activité mentale qui se ralentit.

L'esprit qui s'en va ne se rattrape plus, il faut le laisser prendre sa retraite sans essayer de courir après lui. Le vieillard encore soucieux de plaire qui a la coquetterie de vouloir rester cher à la nouvelle génération peut se faire une assez jolie popularité, s'il sait faire sa cour à la jeunesse, en remplaçant la vivacité d'esprit qu'il voit disparaître par la bonté qui reste entière chez lui pourvu qu'il l'entretienne avec soin. Il devra écouter les jeunes avec bienveillance en les priant seulement de ne pas parler tous à la fois, comprendre qu'ils sont l'avenir, qu'il n'est plus, lui, qu'un fossile des temps passés et tâcher de trouver belles quelques bribes des chefs-d'œuvre de l'art futur. Il est probable qu'il y a du génie, et peut-être même un peu de ce que nous appelions talent au temps de Flaubert et de Gautier, dans les nouveautés monstrueuses que nos jeunes contemporains louent et admirent.

Malheureusement c'est un préjugé optimiste, contredit par les faits, de croire que la bonté du caractère se soutient d'elle-même dans la vieillesse sans qu'on ait besoin de la cultiver comme une plante fragile qu'il faut continuer à défendre contre toutes les causes de dépérissement. La maladie, hélas ! altère trop souvent le caractère et change en bien désagréable compagnon un vieux bonhomme qu'on ne croyait pas si égoïste, si exclusivement occupé de lui-même, si exigeant et si grincheux. Il est rare que les moribonds méritent la louange que Bossuet

donnait en termes exquis à la duchesse d'Orléans : « Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde. »



Je désire être *doux envers la mort*, je veux dire : l'accepter avec résignation ; mais je désire aussi que la mort soit *douce envers moi*, j'entends : qu'elle me soit facilitée par tous les moyens que la science met aujourd'hui entre les mains des médecins.

J'ai vu des mourants refuser les potions calmantes, les piqûres de morphine qui auraient endormi leurs douleurs : je n'ai pas compris pourquoi. Craignaient-ils de ne pas se réveiller ? Le péril serait immense, tant qu'il reste un espoir de guérison ; mais nous supposons qu'il n'en reste aucun et que le malade est condamné. Et puis, il ne s'agit jamais que d'un sursis. Si vous ne mourez pas demain, ce sera après-demain : quelle différence cela fait-il ? La vie n'est en soi ni bonne ni mauvaise ; elle le devient par l'usage utile qu'on en fait ou par l'impossibilité de s'en servir utilement. Je n'ai point choisi de naître et de vivre : quand il sera manifeste que je ne suis plus bon à rien, quand tout ce que je puis avoir d'intelligence et de cœur aura sombré avec le reste, quand la prédication passive de ma ruine ne pourra même plus être une leçon pour personne, pourquoi ne pourrais-je pas librement sortir d'une existence que je n'ai point demandée ?

Le grand effroi de ma mère était d'être enterrée vivante. Elle avait écrit, dans son testament, cette volonté suprême qu'on touchât d'un fer rouge la plante de ses pieds, afin que, si son corps gardait un reste de vie, il tressaillît à la vive douleur d'une brûlure. Etre enterré vivant est à peine plus horrible que d'être retenu par

force dans une pseudo-vie qui ne vaut pas mieux, qui vaut moins que la mort. Est-ce aimer son frère, est-ce avoir compassion de lui que de lui conserver une existence qui n'est plus qu'un supplice cruel ou (ce qui est pire) ne laisse subsister que l'ombre de lui-même ?

J'avoue que, en doctrine, l'*euthanasie* volontaire ne peut guère être encouragée ouvertement par les médecins ; mais j'ai peine à croire qu'ils la repoussent toujours et sans exception dans la pratique. Une ou deux gouttes d'un anesthésique puissant suppriment la douleur : un milligramme de plus dans la dose, la vie est abolie avec la souffrance et le tour est joué. Si je tombe jamais dans une telle décadence que ceux qui m'aiment ne pourront plus que souhaiter ma mort, je trouverai fort bon qu'on me délivre, qu'on délivre surtout mon entourage d'un pénible fardeau, et comme je ne pourrai plus parler ni presser dans ma main une main amie, je remercie ici d'avance le bon docteur, bon une dernière fois, qui aura pitié de moi et pitié des miens, et qui consentira, dans sa bonté éclairée et sage, à faire le geste de ma délivrance.

PAUL STAPFER.



LA LAIDE LOUISE

—◆—
ROMAN
—◆—

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

« ... Et cependant la vie passe, et cependant je deviens vieille ! »

Sentiment peut-être le plus poignant pour une femme, des années qui devraient être fécondes, et qui passent ainsi dans la stérilité. Alors c'est de savoir si l'on s'y résignera ou si l'on va réagir. De là dépend de nouveau la vie.

Elle était chez des gens riches et bons ; elle soignait une enfant tuberculeuse, vague être qui n'avait que l'intérêt d'être malade, un de ceux qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas soigner. Mais c'étaient des gens méticuleux et qui n'auraient pas perdu une épingle ! On avait passé un été à la montagne, on y passa un hiver ; toute la famille gravitait autour de ce rien. Richesse, vaine dépense, inutilité de vivre ! On redescendit à la ville. Louise avait appris par une rencontre (car son frère ne lui écrivait jamais) que sa belle-sœur était depuis longtemps souffrante. Plusieurs fois elle revit la maison en rêve ;

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'avril et mai.

elle regardait souvent dehors par les fenêtres ; à cette saison les travaux pressent à la campagne, vers le second printemps. Elle ne pensait à rien ; seulement, comme les chiffres d'une opération qu'il a à résoudre sont posés au tableau noir et l'enfant regarde, ainsi la question devant elle se posait : tout sera-t-il inutile ?

Elle était dans sa chambre, qui était jolie et confortable, très claire, avec beaucoup de propreté, quand Madame entra. Quand elle eut fini de parler, Louise dit :

— C'est que je voulais justement vous dire, madame, qu'il faudra chercher quelqu'un pour me remplacer, parce que je dois rentrer à la maison.

Elle fut étonnée d'avoir dit cela, mais alors ce fut décidé ; à tout ce qu'on lui opposa, amicalement ou avec d'aigres reproches : « Voilà la reconnaissance, etc., » elle répondit : « Je suis bien fâchée, mais je dois rentrer chez nous. » Et écrivit aussitôt à son frère, et huit jours après elle y était.

Combien de temps ? On fait un calcul. Sept ans qu'elle était partie, et maintenant elle était revenue, et elle avait près de trente ans. Une ou deux fois, c'est vrai, elle était venue en visite, mais si rapidement et n'ayant presque rien vu. Maintenant de nouveau elle voyait, les choses et les gens.

Et d'abord la campagne lui parut rude. Ce qu'elle ferait par la suite, elle ne le savait pas encore, mais dès le premier jour elle s'était remise à travailler avec courage, plantant un grand champ de pommes de terre avec Marius, et trois soirs de suite elle fut rompue de fatigue. Ces jours-là une grande bise soufflait, et sous un ciel bleu acide les arbres, les champs, les maisons, tout cela encore presque nu, apparaissaient avec une crudité dure. Mais elle aimait cela ; c'était une détente physique pour

elle que cette rudesse, une détente morale aussi après la factice douceur énervante de la vie riche ; même elle éprouvait un besoin de faire de lourdes besognes, des travaux grossiers. Le temps changea ; il vint de la pluie qui fit pousser partout de la verdure tout d'un coup ; on avait de la grosse terre à ses souliers. Les gens qui la rencontraient lui disaient : « Alors vous vous remettez comme ça à ces travaux ? on n'aurait pas cru.... On vous croyait gâtée.... »

Son frère l'avait assez bien accueillie ; elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il buvait ; c'est ce qui arrive chez nous quand pour un homme cela ne va pas comme il faut, surtout à la campagne ; ailleurs c'est quelquefois autre chose : les femmes, ou le jeu, ou la politique ; mais à la campagne toujours c'est le petit blanc. Il ne buvait pas beaucoup à la fois ; mais tous les soirs après souper il sortait pour aller à l'auberge et rentrait avec une petite pointe, et à table Louise voyait que sa main tremblait un peu.

Augustine, elle, maintenant était toujours malade, des entrailles, de l'estomac, du foie ; tout cela qui n'allait pas, avait dit le médecin, — le D^r Reymond, — et il n'avait rien pu lui faire. Elle ne sortait presque pas de la maison, où elle faisait le ménage aidée de la servante. Quand elle ouvrait la bouche, c'était pour se plaindre. Et elle était devenue jaune, maigre, tirée de traits, vraiment très laide ! Et c'est vrai qu'elle n'était plus bien jeune, puisqu'elle était plus âgée que son mari, mais tout de même terriblement vieillie avant l'âge.

Et quelqu'un aussi que Louise trouva terriblement vieilli, c'était sa sœur Jeanne, qui avait épousé Adrien Tavan. C'est qu'elle avait une dure vie ; elle avait eu cinq enfants, dont un était mort, un autre était malade,

un autre idiot, et il paraît que les voisins entendaient son mari la battre. C'était une femme finie.

Voilà, elle n'avait pas eu patience, et le temps ensuite lui avait été mesuré aussi avec impatience. Et lui, Adrien, maintenant dépouillé de la jeunesse qui couvrait et paraît un peu sa grossièreté, il était devenu un vilain homme, épais et lourd. Toutes les fois qu'elle le voyait, Louise était prise de peur ; quand il la regardait, et à chaque instant il la regardait avec ses petits yeux en vrille, elle sentait un frisson dans son dos. (Même ce qu'il essaya un jour qu'elle était allée chez eux et que Jeanne n'y était pas, il vaut mieux ne pas le dire.)

Elle travaillait avec Marius, presque toujours silencieux, et quand il causait, c'était seulement des cultures, du temps, de la saison. Pourtant après un soir qu'elle l'avait entendu rentrer en heurtant ses gros souliers aux seuils des portes et à tous les meubles, comme s'il voulait casser ou la maison ou lui, le lendemain, comme elle se trouvait seule aux champs avec lui, lui fauchant un pré et elle épandant l'herbe, et il faisait une journée blanche, hâlée, et il avait plusieurs fois bu au botillon, depuis longtemps elle se disait qu'elle devait lui parler, et alors elle le fit : « Tu bois trop, Marius : tu sais, c'est mauvais.... » Elle lui énuméra toutes les raisons des médecins, le foie qui se gonfle, qui se durcit, et tout. Mais tout cela c'était des raisons, et elle le sentait bien, ça ne touche que l'esprit, et ce qu'il faudrait changer c'est bien autre chose, c'est cette femme, c'est cette maison, c'est tout ; et puis il n'y avait pas d'autorité non plus dans sa voix, parce qu'elle-même elle doutait aussi de la vie. Il écouta, il dit : « Tout ça c'est bel et bon, » et ayant aiguisé sa faux se remit à faucher, et un instant après de nouveau porta le botillon à ses lèvres, se redressant

sur ce ciel blanchâtre, dépoli ; elle reprit : « Tu as tort, tu verras ce qui t'arrivera. » Il répondit : « Je m'en moque bien. »

Il y avait aussi ses deux garçons. L'aîné, Edouard, avait le nom de son grand-père, et il tenait aussi quelque chose de lui, et Louise se reconnaissait un peu elle-même aussi dans cette nature fermée et dure ; seulement elle n'y retrouvait pas la droiture de son père, et même de Marius, mais là dedans il y avait les menteries d'Augustine, comme s'il avait pris des deux côtés les défauts. Et l'autre, Marcel, celui-là ressemblait tout à fait à sa mère, et c'était aussi son préféré avec sa jolie figure douteuse. De ces deux gamins qui allaient à l'école il venait déjà bien des ennuis au père ; le grand battait le petit jusqu'à risquer le tuer ; voilà, on est puni surtout dans ses enfants. Louise seule sur l'aîné avait quelque prise ; c'est pourquoi aussi Marius ne voulait plus la laisser repartir.

Alfred Pilet lui aussi avait mal tourné, après s'être marié, tombé dans la misère, de fainéantise. Le pauvre Edmond Crausaz (et de celui-là elle avait un peu pitié), avec ses yeux de chien battu, il se sauvait de la maison pour se réfugier au café, et là encore il avait peur, parce que sa femme parfois venait l'y chercher de force.

Et il y en avait un autre, un grand ; il se tenait maintenant un peu courbé en avant ; quand elle le rencontra, ils causèrent ; il dit :

— Vous avez l'air triste, et il abaissait sur elle ses yeux sous lesquels elle se sentait rougir malgré l'effort qu'elle faisait ; il ajouta :

— Je ne suis pas gai non plus ; mais moi c'est différent....

Il dit :

— Pourtant vous êtes courageuse, vous ! vous l'avez

bien montré, parce que ça doit être dur souvent, ce métier, quoique beau ! J'y ai pensé bien des fois. Voilà, la vie n'est pas drôle.

Elle dit :

— J'ai vu bien des tristes choses ; mais des belles aussi.

Il reprit :

— Oui, la vie est sévère.

Il avait une voix plus basse qu'autrefois ; il était toujours beau garçon, mais par moments il se formait deux gros plis parallèles, comme des sillons, sur son front. Il la regardait toujours, avec une sorte d'étonnement. Il dit encore :

— Enfin ça m'a fait plaisir de causer un moment avec vous, ça m'a fait du bien, quoiqu'il eût l'air très sombre. Il ajouta :

— Et à vous aussi, j'espère.

Il n'avait jamais bien su lire en lui-même, ni dans les autres ; elle le jugeait mieux maintenant, mais elle voyait mieux aussi combien cette naïveté qu'il y avait en lui, si vraie, était rare et précieuse, et dans son chagrin renouvelé elle s'applaudissait elle-même, en se disant : « Il n'y en a quand même pas beaucoup comme lui, et c'est toujours bien lui. »

Et un jour Fanny vint la voir. Elles s'étaient déjà rencontrées, mais ce jour-là Fanny vint la voir à la maison. Elle entra, elle dit :

— Bonjour ! Je viens te voir, puisque toi tu ne viens pas. On est toujours bonnes amies, ou quoi ?... Alors raconte-moi ta vie, ça m'amuse ; dis-moi tout !

Elle était assise devant Louise ; leurs genoux se touchaient presque ; elle l'interrogeait, il fallut bien que Louise racontât ; elle raconta le dehors des choses et

des événements ; Fanny était curieuse de savoir, elle insistait sur certains points :

— Alors, dis, est-ce que le monsieur était gentil avec toi ?

Tout à coup elle dit, comme sans y penser :

— Naturellement, avec toi ça pouvait aller, mais une fille qui aurait été jolie....

Puis elle ajouta :

— C'est sûr que tu as vu bien des choses, mais c'est égal, moi je ne voudrais pas de cette vie : être comme ça chez les autres !... On n'est pas son propre maître....

— Et toi, raconte-moi aussi !

— Oh ! moi, je suis heureuse, Adolphe m'aime bien, il me laisse faire tout ce que je veux ; je m'amuse tant que je peux ; n'est-ce pas, il faut profiter pendant qu'on est jeune.

Louise dit :

— Sans doute.

Elle reprit :

— On sera assez vite vieille ! Alors tu reviens, et qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne sais pas, tu n'as rien devant toi !

Ce ne fut que quand elle fut partie enfin que Louise comprit l'injure de ses paroles : ces mots-là, c'est comme une brûlure qu'on ne sent qu'un moment après. Alors dans sa pensée on se défend ; et elle se dit : « C'est vrai qu'elle est encore jolie, mais quand même elle a bien des petites rides, quand on regarde de près, et les yeux c'est comme s'ils étaient fripés ; elle n'est pas si heureuse qu'elle dit. Et lui ?... » Elle se répondit : « Sûrement lui non plus il n'est pas heureux ! »

Et il lui vint plus net ce sentiment, qu'elle avait déjà

eu une fois, d'une déchéance des gens autour d'elle ; tous ils n'étaient pas montés, ils étaient descendus ! Après un tout petit vol d'un instant ils étaient retombés ! Et ne faut-il pas au contraire toujours monter ? Mais elle-même, n'était-elle pas descendue encore plus bas ? On ne sait pas comment se juger.

Revint la fête de la jeunesse. Comment ne pas entendre par-dessus les toits la musique de danse et l'orgue du carrousel ? Elle vit passer des filles habillées de blanc. Aigre souvenir, quand ce qu'on attendait n'est pas venu ! Elle étouffait ; elle ne savait où se mettre pour ne pas entendre cette musique enragée et le bruit des pétards. Dans la cuisine elle les entendait, dans sa chambre elle les entendait ; elle essaya de se sauver dans la nuit.

C'était une nuit claire et douce, comme alors ! La musique résonnait portée par un petit vent sous les étoiles.

Elle fut d'abord maîtresse d'elle-même ; elle s'éloigna à grands pas sur la route qui était grise dans la nuit, se disant qu'elle voulait faire passer cet obstiné mal de tête qu'elle avait depuis l'après-midi ; mais toujours cette musique la suivait, si loin qu'elle allât, et des choses montaient en elle confusément. A la fin, sentant qu'elle n'y échapperait pas, elle s'assit soudain contre le talus au bord de la route.

Il y avait une odeur humide dans l'air et ces petites grenouilles qui sont dans l'herbe poussaient, à des intervalles réguliers, un cri bref et doux ; la musique arrivait par petits paquets sur une aile molle. Voilà ! elle avait eu raison sans doute ; elle avait eu raison ! mais qu'est-ce que la raison ?... Elle avait beau faire maintenant et beau se raidir, du fond d'elle-même elle sentait remonter

le même appel et le même sanglot qu'autrefois. Il y a des moments où tout ce qu'on a pensé, et non seulement pensé, c'est le moins, mais voulu, et non seulement voulu, mais tout ce qu'on a vécu, toutes les expériences chèrement acquises, toutes les souffrances bravement endurées, tout cela n'est plus rien, et il ne reste dans la poitrine vidée que le cri que nous avons apporté avec nous en venant au monde, le cri vers le bonheur, qui retentit de nouveau. Alors, tandis que de lentes larmes coulaient sur ses joues, de nouveau elle appela :

— Maman, maman !

Puis peu à peu se calma, et cela lui fit du bien d'avoir pleuré, parce que c'est être vivant, et se levant elle revint d'un pas plus ferme, entendant à peine la musique, écoutant seulement le bruit de ce lac agité par une brusque tempête qui sonnait au dedans d'elle.

Et le lendemain elle fut plus active et plus résolue à l'ouvrage, sachant avec plus de clarté ce qui était en elle, qu'il y avait encore un grand désir, et encore un espoir et une foi.

Les blés, les vendanges, les pommes de terre, la suite des travaux. L'année était mauvaise : après un printemps variable, tour à tour éclatant et froid comme on le voit souvent chez nous, l'été fut pluvieux et aussi l'automne ; constamment la barrière des montagnes arrêta des nuages qui s'amassaient contre elle comme les glaçons d'une rivière contre les piles d'un pont, et bouchaient le ciel. Presque chaque jour il tombait de la pluie, et en plein juillet, en rentrant on tapait dans ses mains pour se réchauffer (et d'autres années il fait si brûlant !) ; mais c'est qu'on est haut et près des montagnes où il y a de la neige. Les raisins restèrent verdâtres et on les cueillit mouillés de pluie froide, les vendangeuses emmaillotées

de châles de laine ; les pommes de terre étaient gâtées. Cependant on sema pour l'année suivante. Il ne faut jamais désespérer ; mais c'est décourageant quand même quand il y a une suite de mauvaises années.

En rien il ne faut jamais désespérer, mais parfois c'est difficile, et Louise en était justement là. Elle se disait : « Ainsi lui aussi il est malheureux, ainsi tout le monde est malheureux quand on regarde de près. » Et elle se rappelait Eugénie Prélaz, et sœur Hélène, et M^{lle} Amélie, mais c'était M^{lle} Amélie qui lui paraissait encore la plus heureuse. Alors on est bien près de se dire que la vie est mauvaise, on est bien près de désespérer. Et qui est-ce qu'elle avait autour d'elle ? Marius silencieux et buvant, Augustine malade et aigre, ces deux enfants à la nature ingrate, Jeanne écrasée, et d'ailleurs son intérieur qu'il fallait éviter à cause d'Adrien, et le vilain hiver de la campagne qui commençait, avec les pieds toujours crottés, avec le froid dans les maisons ! Et devant elle, dans l'avenir, quoi ? Rien, comme avait dit Fanny !

Mais c'est là que les choses qu'on a vécues, les souffrances supportées, les douleurs rencontrées et partagées, peut-être sans qu'on s'en rende bien compte vous donnent de la force. Elle secoua sa tête, elle rejeta tout cela à droite et à gauche ; elle se dit : « Au jour le jour en avant ; comme ça viendra il faut l'accepter. »

Voici ce qui vint ! Un soir de novembre, comme elle était dans la cuisine, avec Augustine, les enfants étant couchés et Marius sorti, on frappa à la porte ; elle alla voir ; c'était Adolphe. Il entra, il se tint debout gêné, et Louise se rassit, il dit :

— Il y a le petit qui n'est pas bien. Sa mère n'a pas voulu faire venir le docteur ; mais ce soir il est plus mal.

Alors si vous vouliez venir le voir, Louise.... vous nous rendriez bien service.

Louise eut un trouble devant les yeux ; jamais elle n'avait été chez eux, et quand dans la rue elle rencontrait cet enfant, elle se détournait.

Adolphe reprit avec sa voix de basse qu'elle entendait comme un bourdonnement :

— Il y a quelques jours qu'il n'est pas bien ; mais ce soir il a tellement chaud, et puis il dit des bêtises. On a téléphoné au docteur il y a un moment, mais il est sorti.

Il répéta humblement :

— Vous nous rendriez bien service.

Elle alla prendre un thermomètre et des ventouses et de l'iode qu'elle avait dans sa chambre. Ils marchèrent en silence, sous la pluie, dans la boue, à côté l'un de l'autre ; mais elle se tenait un peu loin. Ils arrivèrent ; Fanny vint à leur rencontre dans le corridor, voulut la faire entrer au salon ; mais Louise dit :

— Montrez-le moi d'abord.

Il n'avait pas une bien bonne chambre, petite et froide. Elle vit dans le lit une mine rouge et gonflée de fièvre, et il n'y avait qu'à l'écouter respirer pour savoir ce qu'il avait. En mettant le thermomètre, elle sentit son corps brûlant, et quand elle eut vu la température, elle dit :

— Ecoutez, Adolphe, il vous faut atteler, et vous irez chez le docteur ; attendez-le jusqu'à ce qu'il soit rentré et puis ramenez-le tout de suite ; vous lui direz que c'est moi qui demande qu'il vienne.

Puis se ravisant, écrivit encore quelques mots sur un bout de papier. D'un coup elle se retrouvait la garde-malade.

Adolphe en partant demanda :

— Alors c'est grave ?

Elle répondit :

— Il faut le soigner énergiquement.

Elles restèrent les deux femmes. Fanny avait beaucoup d'assurance, du moins à ce qu'il semblait ; elle disait :

— Ce n'est pas possible qu'il soit bien malade ; hier encore il courait ; tu t'épouvantes. Il est robuste ; on peut le laisser à la pluie, au froid, il ne prend jamais rien, que des rhumes, comme tous les enfants. Ça ne sera rien....

Louise appliqua des ventouses sur la poitrine et sur le dos ; elle découvrit un corps maigre et étroit d'enfantelet. Il n'était pas très propre, ni le lit non plus. Fanny allait et venait, en causant ; elle dit tout de suite :

— Tu ne sais pas comme c'est difficile à tenir, les enfants ; on a beau leur dire.... Il a beaucoup grandi cette année.... Mais je t'assure, il est robuste au fond, comme moi. Je ne suis pas bien grasse non plus !...

Elle répéta encore :

— Tu verras, ça ne sera rien.

Il y avait en elle toujours cette bravade, cette crânerie. Elle sortait, rentrait. Elle dit :

— Viens au salon te reposer un moment, je t'ai fait du thé.

Mais Louise ne voulut pas ; alors elle lui apporta une tasse de thé, et le thé resta sur la commode.

Louise voulut faire encore des emmaillotements tièdes, et il fallut que Fanny l'aidât ; mais elle n'était pas adroite ; elle avait des mouvements brusques. Et elle s'impatientait, non contre elle-même, mais contre les autres ; elle disait : « Voyons, Charly, tiens-toi donc tranquille.... Je te dis de te tenir tranquille ! » Mais l'enfant n'entendait pas ; il s'agitait ; elle dit :

— Charly, est-ce que tu dors, ou est-ce que tu es réveillé ?... Est-ce que tu as mal, dis, mon chéri ? Voyons, parle !...

Louise dit à demi-voix :

— Laisse-le. Elle reprit :

— C'est drôle, les enfants ; quand ils sont malades, ils ne savent pas dire ce qu'ils ont.

Puis s'étant assise enfin, un peu loin du lit, tandis que Louise était auprès, elle se mit à parler d'Adolphe ; elle prenait un ton de confiance :

— ... Tu sais, il n'est pas toujours amusant.... Il se croit très fort parce qu'il a été à l'école d'agriculture et en Allemagne ; il y en a bien dans le village qui se moquent de lui ; et puis est-ce que ça m'intéresse, tout ça ?... Si ça l'intéresse, lui, c'est bon ; mais alors qu'il me laisse aussi m'amuser. Il ne comprend pas qu'on s'amuse ! Jamais de changement ! Je te dis, il ne sait pas ce que c'est qu'une femme. D'abord moi je n'aime pas les gens qui sont trop bons !...

Louise se tournait vers l'enfant couché ; elle dit seulement :

— Comment peux-tu parler ainsi ? Fanny dit :

— Tu ne sais pas ce que c'est, toi, tu n'as pas d'expérience.... Elle se mit à rire : Tout ça c'est bien drôle !

Elle revint vers le lit, elle demanda :

— Est-ce qu'il va mieux ? Crois-tu que ça va durer longtemps ? Et retourna s'asseoir, sans plus parler ; au bout d'un moment, elle dit : « Comme il respire fort ! » Puis après un instant :

— Ecoute, je suis fatiguée ; tu comprends, je l'ai soigné toute la journée ; je vais m'étendre un moment ; tu me réveilleras quand tu les entendras arriver.

Louise resta seule auprès du lit ; les oreilles lui tin

taient. L'enfant continuait à rêvasser, à s'agiter ; elle reprit la température ; elle regarda sa montre, elle se dit : « Si dans une demi-heure le docteur n'est pas là, je le mettrai dans un bain. » Et tout en préparant ce qu'il fallait, elle entendait au fond d'elle une petite voix qui lui disait : « Tu vas donc le revoir, lui aussi ! »

Un instant après il y eut le bruit du char qui s'arrêtait devant la maison, et ils entrèrent tous les deux, le Dr Reymond et Adolphe. Le Dr Reymond s'avança, la main tendue, disant : « Bonsoir, Louise, » et son regard avait toujours de la bonté et de la clarté, mais non plus cette chaleur d'autrefois ; elle resta, sous ce regard, tout à fait calme, et tendit sa main, avec rien qu'un mouvement de bonne amitié. Adolphe demanda : « Où est Fanny ? » Mais déjà le docteur s'était avancé vers le lit, disant : « Alors ? » Et ensemble ils examinèrent le petit malade, penchés sur lui, avec des mots dits entre eux de gens du métier ; il ausculta, murmura : « Vous avez bien fait de me faire chercher », puis dit :

— En effet nous allons le mettre dans un bain ; il faut tâcher de faire tomber cette fièvre.

A cinq heures du matin la fièvre avait un peu baissé ; le docteur partit en disant :

— Heureusement que Louise est là !

Pendant quatre jours elle vécut auprès de ce lit ; Fanny était inutilisable ; deux ou trois fois Adolphe impatienté lui dit : « Va-t'en ! Laisse-nous faire. » Lui il était méthodique et adroit. Ils le soignaient entre eux deux.

Mais quand Fanny eut enfin compris que c'était grave, elle aussi tout à coup elle dit à Louise : « Laisse-moi faire. » Et elle essaya. Mais elle ne savait pas, et puis elle avait les nerfs crispés ; alors brusquement elle abandonna tout.

Louise fit l'impossible ; elle voulait guérir cet enfant, elle voulait. Mais ce fut inutile ; la force des choses est plus forte que notre volonté, et malgré nous elle travaille pour nous comme contre nous ; le cinquième jour, par un triste matin gris, il mourut. Louise encore l'arrangea sur son lit ; puis elle se glissa hors de la chambre ; mais au moment où elle ouvrait déjà la porte de la maison pour sortir, Adolphe la rejoignit.

Il lui prit la main, comme un autre une autre fois lui avait pris la main aussi tandis qu'elle ouvrait une porte ; il la regardait sans rien dire, il regardait cette figure défaite de fatigue, décoiffée par la veille, telle que d'une femme qui vous appartient, et animée d'émotion ; un long moment il la regarda, avec une sorte de naïve admiration, et il murmura des mots qu'elle ne comprit pas. A la fin il dit seulement : « Merci, Louise, pour ce que vous avez fait. » Il avait deux larmes sur les joues ; elle répondit en le regardant en face : « J'ai fait tout ce que j'ai pu. » De tout cela Fanny lui garda une grande rancune.

Et à son mari aussi. Parce que ces choses ou rapprochent, ou séparent encore davantage. Ou plutôt les événements ne font que nous entraîner sur notre voie, nous y remettant parfois seulement si nous l'avions quittée. Et à ce déroulement de la vie aident les malheurs comme les bonheurs, les méchants comme les bons.

Il y avait un nommé Jules Delacrétaç, qui était le fils du propriétaire du magasin, et il faut croire que son père avait gagné de l'argent, rusé qu'il était, avec son magasin, puisque ce Jules fit des études de notaire, et il venait de s'établir au bourg. Ce n'était pas un bien beau garçon, un petit blond trapu, avec une petite moustache et des

yeux qui regardaient presque constamment ailleurs ; et il bâillait tout haut, sans mettre sa main devant sa bouche, n'ayant pas souci d'autrui. Mais il avait toujours des filles autour de lui. Et il y avait aussi un nommé Piot, Piotet comme on lui disait. Celui-là vivait tout seul, il était méticuleux chez lui, poli et doux de manières. Il fallait voir comme il tuait les mouches entre ses deux doigts, lentement ! Il dit donc à Adolphe :

— Ecoute ! Moi je n'aime pas voir qu'on se moque d'un bon garçon comme toi. Tout le monde en cause au village ; il y a assez longtemps que ça dure. Il y en a qui sont bien contents de voir un brave garçon malheureux, ce sont des méchants ; mais je te dis, moi je n'aime pas ça. Et qui est-ce qui se moque de toi, devine.... Pardi, ta femme ! Elle se moque de toi, elle te trompe, comprends-tu ?... Hé oui, elles sont comme ça, ces poisons de femmes ! Et tout le monde en cause, comme je te dis. Mais depuis que vous avez eu ce malheur, qui aurait dû lui faire comprendre, ça a été de pire en pire.... Et avec qui ? Voyons ! réfléchis !... Est-ce qu'elle ne va pas bien souvent à la ville, faire des commissions, dis un peu ?... Ah bien, oui, des commissions !... Voilà comme elles sont ! Dis, n'est-ce pas qu'elle y va plus souvent qu'à son tour ?... C'est ta faute aussi ; tu n'aurais pas dû lui laisser la bride sur le cou, comme tu as fait. Les femmes, il faut les tenir raide.... Je te dis, c'est ta faute.... Oui, avec qui ?... Et, qui est-ce qui vient avec son petit cabriolet, toutes les fois que tu es dehors ?... Ce petit notaire du diable, bien sûr, Jules Delacrétaz.... Un morveux qui a toujours des cotillons après lui. Des choses pareilles, ça me met en colère, quand il s'agit d'un brave garçon comme toi !... Mais je te dis, tu as eu tort....

Ils buvaient un verre ensemble au bout d'une table,

parce qu'Adolphe aussi allait plus souvent à la pinte depuis quelque temps ; il lui sembla que tout tournait autour de lui, la salle à boire, les hommes assis aux autres tables, et puis il lui sembla qu'il tombait, très profond, dans un trou. Piotet continuait toujours avec ses petites phrases, dites d'un ton doux, avec une voix haute, presque de femme, et en le regardant fixement avec ses yeux jaune clair. Il n'écoutait pas ; à la fin il eut un mot inattendu : « Je le savais bien, » voulant dire qu'il savait sans savoir ; Piotet, lui, riait doucement, en dedans.

Ces temps-là Louise soignait un autre enfant, au bout du village, la fillette d'un homme qui était resté veuf. La mère morte tuberculeuse, le père tuberculeux ; alors on pense comment se portaient les enfants, dont il y avait trois. Cet homme avec sa figure creuse et ses yeux brillants était courageux et doux, de ceux qui se font toujours une illusion dans la vie, qui les aide à vivre, sans quoi... ; et les enfants aussi étaient doux et gentils, avec leurs mains moites. En sorte que Louise s'attacha beaucoup à eux ; et elle était d'ailleurs dans un de ces moments où on est attiré par la misère comme par un aimant, où, désespérant presque de soi-même, la misère a sur vous une puissante séduction. C'est un besoin de descendre, de se ravalier ; c'est déjà un instinct de mort. Elle s'y laissait aller, et au charme ambigu de la compassion. Soi-même on est misérable ; on veut s'abaisser encore vers une plus profonde misère. L'homme lui racontait ses malheurs, la longue maladie de sa femme, toute sa vie, avec sa voix creuse, aux étranges sonorités. Elle voyait ses yeux attachés sur elle, et les yeux des trois enfants qui ne la quittaient pas tant qu'elle était dans la maison, la petite qui était au lit et les deux autres, tournant leurs petites faces pâles constamment vers ce soleil qu'elle était pour eux.

Et tous ils avaient de ces yeux brillants comme on a dans cette maladie ; mais surtout le père, et ardents par moments, beaux.

Au fond Louise sentait bien où tout cela allait et elle y cédait ; pour certaines natures qui sont généreuses, la pitié est le piège le plus dangereux parce qu'il est le plus subtil. Et comme il a été dit, d'elle-même elle désespérait presque, et tout se réunissait pour la surprendre : ce dur et mauvais hiver, à la maison Marius plus buveur et devenant méchant, Augustine plus odieuse à cause de la reclusion qui fait qu'on vit les uns sur les autres, comme on dit, et les enfants insupportables. Et à tout cela s'ajoutait la raison : quoi faire, que devenir ? Rester, cela devenait presque impossible ; repartir, elle n'en sentait pas le courage. Et le dévouement et le sacrifice de soi lui apparaissait revêtu de douceur, lui cachant la réalité. C'est un moment, une heure peut-être où tout conspire, où la main qui a tenu si longtemps la branche du rivage est fatiguée enfin et va s'ouvrir, une heure qui passera peut-être, mais qu'on s'abandonne un instant et c'est fini pour jamais.

Ce fut un soir où ayant veillé la petite qui était plus mal jusque vers dix heures, elle voulut rentrer, et alors le père l'accompagna. Il y avait tout le village à traverser ; on ne voyait personne ; il faisait clair de lune sur une terre gelée et blanche ; l'homme en marchant à côté d'elle parla. Il parla avec douceur et humilité, des enfants, de lui, avec ardeur aussi, avec la puissance d'illusion que donnent ces maladies ; il dit :

— ... Mademoiselle Louise, dites oui ; vous êtes si bonne !

Si bonne ! Pourquoi est-ce que devant ce mot elle resta hésitante ? Elle ne répondait pas....

Ils passèrent devant l'auberge ; il y avait un homme qui en sortait, un grand homme qui se tenait un peu voûté, il se tenait de la main à la petite barrière de fer du perron avant de descendre l'escalier. Il les vit, il n'y avait pas moyen autrement ; et elle aussi le vit. Elle sentit une chaleur passer sur son visage dans l'air froid. Quand ils eurent passé, Cretenoud répéta :

— N'est-ce pas, vous dites oui ?

Mais c'était fini ; elle répondit :

— Voyez-vous, il ne faut pas y penser, monsieur Cretenoud.

Elle n'avait même plus pitié de lui. Plus tard, elle se demanda souvent ce qu'elle aurait répondu si l'homme n'avait pas été sur le perron de l'auberge : oui ou non ? elle ne savait pas.

Ce même homme, le lendemain il était de nouveau dans la salle à boire, et il avait devant lui tout un litre pour lui seul, quand Marius entra, et s'assit en face de lui. Certes il aurait mieux aimé que Marius se mît ailleurs, mais au bout d'un moment il dit :

— Alors ta sœur se marie avec Cretenoud ? (Piotet et d'autres avaient aussi causé.)

Et il ajouta d'un ton amer :

— Elle a bien raison.

Marius desserra lentement ses lèvres collées et dit :

— Ouah !... Même aujourd'hui elle a mis un avis sur la *Feuille* pour reprendre une place.

Alors ce fut au tour d'Adolphe de sentir une chaleur passer sur sa figure ; il réfléchit un moment, puis se leva violemment. Marius lui dit :

— Tu ne finis pas ton litre ?

— Bois-le si tu veux ! Et il sortit, et le jour suivant il alla à la ville voir un avocat.

Ce ne fut pas difficile d'avoir des témoignages pour le divorce, tout le monde avait vu Fanny aller chez le petit notaire et le petit notaire aller chez elle.

Et il y eut un jour du mois de février où Louise sortit, comme ça, pour sortir dans la campagne ; on avait vécu pendant des semaines dans une sorte de lait blanchâtre (bienheureux le pays, disent les paysans, où les nuages s'hivernent), la terre gelée, de la neige plaquée sur les prés, tout décoloré ; mais ce jour-là, soudain, le soleil avait paru et le bleu du ciel, et la neige avait disparu, et la terre fondait, en sorte que le pied enfonçait un peu ; il y avait dans l'air une odeur comme de bois pourri, comme une odeur de violette, et ce qui semblait impossible encore la veille, maintenant semblait possible : qu'il y eût des fleurs dans les prés, qu'il revînt un printemps.

Elle marchait, légèrement exaltée, mais tranquille au fond d'elle-même, sûre d'elle-même, après cette décision ; elle se disait : « Si ça ne doit pas être, j'ai toujours mon métier. » Une tendresse montait en elle, mais une tendresse pleine de force. Elle avait pris par le chemin du bois, voulant aller jusqu'à cette lisière d'où l'on découvre le village, et où elle était déjà montée autrefois, mais aujourd'hui elle se sentait victorieuse, humblement, comme cette première belle journée qu'il faisait, timidement et joyeusement claire, était victorieuse de l'hiver ; et elle repensait à tout, parcourant le temps ; ou plutôt les choses, les gens étaient en elle, éclairés par une lumière, un peu pâle, mais jolie comme celle du dehors : tous ! ceux qui étaient plus près, et les plus anciens, M^{lle} Amélie, sœur Hélène, son père, sa mère ; et elle murmurait avec douceur cette fois : « Maman, maman. »

Soudain elle vit par les pentes nues des prés un homme qui montait vers elle ; elle voulut se sauver, elle ne put pas ; il s'approcha, elle le regardait, se tenant debout, émue jusqu'à l'âme. Lui aussi la regardait. Quand il fut tout près il resta encore un moment sans parler, ses yeux profonds levés sur elle, qui rougissait un peu d'une profonde flamme, puis il dit :

— Que vous êtes belle, Louise !

Alors elle comprit comme dans un éclair que c'était ce qu'elle avait attendu : non pas bonne, non pas patiente ou résignée, ou utile, non pas follement ardente et seulement désirable, mais qu'elle parût belle aux yeux d'un homme. Alors sa force se fondit en elle, parce que c'est le triomphe de la force de femme de s'anéantir ainsi devant celle de l'homme, et n'étant pas maîtresse d'elle-même elle disait seulement :

— Oh ! oh ! est-ce possible ?

Elle baissa la tête, enveloppée et soutenue par lui ; mais quand elle la releva avec des yeux humides et une face transfigurée, il cria encore :

— Que vous êtes belle ! sous un grand baiser.

Le printemps annoncé vint en effet, le printemps qui après nos longs hivers est comme une nouvelle naissance ; de la brume qui devient dorée, les montagnes sortent vers le soir comme une apparition leurs blanches épaules qui se teintent de rose ; vers le soir encore, quand le ciel est de la couleur sombre des yeux, il y a un merle qui se met à chanter ; il essaie et ces notes flûtées, hésitantes, font trembler le cœur ; il y a les premières primevères, qui forment bientôt des ronds pâles sous les pommiers comme si les fées y avaient dansé des rondes ; il y a les premières violettes dont on fait de petits bouquets qui parfument toute la chambre.

Il fallut, à cette époque, garder encore le secret, et ne se voir qu'en cachette.

Il y eut le second printemps, éclatant et accablant souvent, quand les pinsons, toute la journée, lancent leur roulade dure, et que tout pousse, sortant de la terre grise ou des branches noires. Il y a encore de la nudité et il y a déjà des nids dans les lierres ou dans les hêtres mal feuillés. Les choses maintenant étaient arrangées ; sans cesse il était près d'elle, et on ne peut pas s'abandonner.

Il y eut l'été avec ses violents contrastes, ses prés mûrs, ses verdure noires, ses chaleurs, ses brusques orages. Il faut le supporter, mais quelle beauté il a ! Il lui sembla, pendant tout ce temps, qu'elle revivait sa vie en abrégé, en en comprenant le sens, en l'harmonisant avec la vie des choses. Et vers la fin de l'été ils furent mariés.

Il y eut un jour, quelque temps après, pourquoi est-ce qu'elle en garda un si vif souvenir ? Pourtant ce fut un jour qui ressemblait à beaucoup d'autres jours comme ils les vécurent.

C'était un dimanche, et dans l'après-midi ils allèrent se promener ensemble, prenant vers les bois. Quand ils furent seuls, ils se tinrent par la main comme font les enfants ; ils parlaient tranquillement des choses qu'ils voyaient et d'eux, avec de petits mots, se comprenant. Le temps était très beau ; l'après-midi s'inclinait déjà un peu ; c'était l'heure où il y a de fortes ombres ; quand ils eurent passé le ruisseau sur le pont du chemin, il y a un sentier qui monte d'abord le versant assez raide du vallon, puis ressort sur les prés ; et là les prés forment une large bosse ronde et douce. Derrière soi on a les grands bois, d'un côté des taillis, de l'autre le ravin qui

s'ouvre, et devant soi les prés qui descendent sous les pommiers vers des villages, vers des vignes, vers le lac qu'on voit un peu, et au delà les montagnes. Qu'y a-t-il là de particulier ? c'est un paysage de chez nous, fortement modelé, un peu lourd, un peu rond, un peu gauche, sans grandes lignes, avec seulement une lointaine perspective. Mais à cette heure, sous cette vaste lumière de l'été, avec ses belles ombres, toutes les formes avaient quelque chose de gras et de plein, se massaient largement et lui donnaient une expression et une beauté inattendues.

Ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre, elle relevant sa jupe ; ils regardaient tous les deux. Et elle se sentit soudain dans une étrange harmonie avec tout ce qui l'entourait, comme si la même onde la parcourait elle et le monde. C'est que sans doute il n'y a de complète concordance entre nous et les choses que dans nos heures d'amour, parce que les choses, elles, vivent entièrement dans l'amour ; elles verdissent, elles fleurissent dans l'amour, les plantes, les humbles bêtes, elles éclosent dans l'amour, elles montent et tourbillonnent et se fanent et se consomment encore dans l'amour. Et Louise trouvait en elle le même abandon. Elle dit : « Que c'est beau ! » rayonnant elle aussi d'une belle lumière et de graves ombres. Et lui qui la regardait sentait confusément l'analogie qui existait entre cette femme qu'il aimait et cette terre qui était la sienne, les trouvant toutes les deux belles de la même beauté.

Ils se mirent à parler de leur enfance, et des souvenirs qu'ils avaient ensemble, et voilà qu'ils découvraient qu'un attrait les avait toujours appelés l'un vers l'autre et qu'ils ne l'avaient seulement pas bien reconnu, parce qu'on est souvent aveugle en croyant voir. Il disait :

« Comment ai-je fait ?... » Mais dans sa pensée l'autre, Fanny, était maintenant oubliée comme un joli nuage, rosé un instant par l'heure, mais qui bientôt devient gris et ensuite se dissipe, parce qu'il n'y avait eu en elle ni abandon ni force d'amour, sans quoi il n'y a point de volupté et partant point de souvenir. Au contraire tout se consolidait et se renouait maintenant pour eux par-dessus ce long temps d'hésitation, d'égarement et de vide. Et c'est un grand bonheur, un bonheur immense, de rejoindre ainsi son enfance, revenant vers les choses qu'on avait seulement entrevues de loin, vers la vie qu'on avait vaguement souhaitée, d'instinct. Qu'importe alors que le détour ait été long, qu'il ait fallu beaucoup de souffrances pour en venir là, lorsque la vie se ressoudant ainsi forme un bloc ?

A l'autre bout du sentier, là où il sort de la forêt, un couple parut, se rapprocha et passa près d'eux, disant bonjour. Ils les connaissaient ; c'était une fille nommée Désirée, et elle avait été vraiment la désirée et la choyée de ses parents, une jolie brune, un peu colorée de teint, avec des yeux comme des papillons de velours qui battent des ailes ; et lui, un beau garçon blond, le visage franc et ouvert, le fils d'un riche paysan ; ils s'étaient toujours aimés et tout avait été facile pour eux ; ils venaient d'être mariés eux aussi ; elle avait à peine vingt ans.

Ils passèrent ; mais Louise se dit qu'elle ne regrettait rien de ce qui était arrivé pour elle, sentant que tout avait été nécessaire. Voilà, il y a des natures discordantes (ce sont quelquefois les plus riches), il faut longtemps pour les accorder ; il y a des chevaux rétifs, et ce sont souvent les meilleurs, il faut longtemps pour les faire aller une belle allure. En regardant en elle, elle y revoyait tout ce qui s'était passé. C'est ainsi : il arrive toujours dans

une vie un moment où comme une barre est tirée et où une somme s'inscrit, d'elle-même, et c'est une somme positive ou négative. Alors ce total de la vie remplit le cœur d'une douceur ou d'une amertume sans égales. Alors, s'il est négatif, la tête se baisse et on sent qu'on est jugé et qu'on est condamné. Mais alors aussi, si c'est bien, en une seconde tout est payé, tout ce qu'on a jamais souffert. Et Louise se disait que la vie avait été pour elle d'une immense bonté et d'une immense indulgence, et elle pensa que, si elle avait été belle, il en serait advenu d'elle peut-être comme de la pauvre Eugénie Prélaz ou de la pauvre M^{lle} Amélie, ou sans doute, mauvaise comme elle était, pensant à Adrien, et à Edmond et à Alfred Pilet, beaucoup pire encore. Et une reconnaissance infinie s'élevait en elle. Mais elle pouvait se dire aussi qu'elle avait accepté, et qu'elle avait été vraie avec elle-même, et qu'elle avait été fidèle à elle-même. Et maintenant elle avait sa part ; tout pouvait venir, ce ne serait rien que de bien. Alors il y eut pendant un instant, de tous ses bonheurs confondus, comme un nuage brillant qui flotta sur sa figure ; et elle tourna vers lui ses yeux noyés, et ses lèvres qui s'entr'ouvraient comme pour laisser passer la flamme trop forte de vie qui lui montait du cœur. Heureux qui connaît une pareille minute devant l'être aimé, pour qu'il puisse lui aussi, vous regardant au visage, y puiser une parfaite certitude !

Ils se regardaient ainsi ; ils se regardaient et ils se levèrent ; elle prit son bras ; en rentrant à la maison dans l'obscurité qui commençait, elle le serrait fort contre elle, et lui aussi serrait celui de Louise. — Et il y eut encore un autre jour un peu plus tard.

L'automne cette fois était venu, le calme et bel automne, dans notre pays la plus belle saison, parce que

la lumière violente est adoucie, les tons durs se sont fondus, les couleurs heurtées tardivement se sont accordées ensemble. Enfin le pays, avant l'hiver, atteint à l'harmonie. Une légère brume couvrait les prés, les perspectives s'allongeaient, les montagnes étaient reculées dans le lointain. Et toutes les choses mûrissaient, les fruits et les feuillages. De nouveau le temps était venu des vaches en champ, des feux dont les fumées traînant sous les arbres se mêlent à la petite brume, des feuilles brunies qu'un souffle d'air fait pleuvoir comme d'une main qui s'ouvre. Cela vient à la fois, l'harmonie, la maturité et la fin.

Ils étaient sortis ensemble, ils montaient lentement jusqu'à cette lisière du bois au-dessus du village où elle était plus d'une fois montée seule, où ils s'étaient aussi un jour rencontrés ; ils y montaient maintenant à deux. Il allait voir un champ ; elle avait senti une envie de marcher, et il lui avait dit :

— Ça te fera du bien, une petite promenade.

Mais elle avait de la peine à monter, se sentant lasse et les jambes molles, comme il arrive naturellement dans l'état où elle était. C'est pourquoi elle allait lentement, et lui, s'étant un peu écarté par les prés, avait ramassé des petites poires qu'il tenait dans sa grande main et mangeait en marchant.

Elle le regardait ; il était libre, lui, et elle maintenant enchaînée à cette autre vie qui se formait en elle, dépendante. Elle le regardait, errant à quelque distance par les prés, et elle regardait aussi les choses autour d'elle, et les reconnaissait à peine.

Il revint près d'elle ; ils montèrent la dernière pente ils arrivèrent au bord du bois ; elle n'en pouvait plus. Il y a là une place sèche d'herbe rare, sous les premières

branches ; elle s'y assit, et lui pendant ce temps il alla voir son champ.

Elle le regarda s'éloigner, puis elle tourna les yeux vers le village ; c'était comme le jour où elle l'avait vu de la même place lors d'un de ses retours, à la même saison, s'embrumer dans le crépuscule. Les lignes, les couleurs étaient sans doute les mêmes ; des vaches aussi rentraient avec leurs sonnailles et des claquements de fouets ; c'était le même tableau ; elle le reconnaissait à peine. Où était cet aspect passionné ? ce quelque chose de sentimental et de déchirant, ces voix des choses et des êtres qui lui parlaient ? A présent tout lui paraissait naturel et comme il devait être, et comme il avait toujours été : des vaches, des gamins qui leur couraient après, des maisons où l'on commençait à faire le souper et dont les cheminées fumaient. La réalité éternelle !

Et elle comprenait : c'est que pour elle la vie était accomplie, les choses étaient réalisées. Elle était rentrée dans le grand ordre. Déjà elle ne vivait plus pour elle, elle vivait pour une autre vie. Si vite ! Si vite passé ! Voilà, d'autres avaient passé avant elle, sa mère, sa grand'mère, ses arrière-grand'mères, combien d'autres ! D'autres viendraient après elle, la petite vie d'abord qui commençait dans son sein, puis d'autres encore. Les choses restaient les mêmes ; les générations s'y relayaient simplement les unes les autres. Et voilà, elle, elle remplissait simplement son office, de transmettre cette vie qui ne lui appartenait déjà plus. Déjà elle ne désirait plus ; c'est pourquoi tout à ses yeux était changé. Si vite ! Si vite passé !...

Et elle comprenait que tout, tous ses désirs, toutes ses hésitations, toutes ses luttes, ses angoisses, et toutes ses joies, ç'avait été seulement pour l'amener là, à cette

maternité, et que tout était maintenant réalisé. Et il y avait là une immense douceur, un immense contentement, le plus grand que puisse ressentir une femme !... Et aussi une tristesse : réalisé, c'est-à-dire presque déjà passé, ce qui se marquait à ce changement des choses autour d'elle et de leur signification, déjà éteinte.

Alors de cette douceur et de cette tristesse mêlées il lui vint une de ces crises de larmes comme il en arrive souvent dans l'état où elle était. Et elle pleurait doucement, quand soudain, revenu sur le tapis des prés, il fut de nouveau devant elle, alarmé d'abord, mais bientôt rassuré, quand elle lui eut dit :

— Ce n'est rien ; je ne sais pas, des idées seulement comme ça, parce que tu n'étais pas là.

Et déjà elle lui souriait de ses yeux humides, tandis qu'il passait son bras autour de ses épaules, s'étant assis à côté d'elle. Et elle sentit cette force sûre à laquelle s'appuyer, et cet amour qui continuait, si nécessaire, et alors la tristesse s'enfuyant, si loin qu'elle ne savait même plus où elle était partie, et l'acceptation étant achevée, il n'y eut plus en elle que la joie paisible de l'accomplissement.

F. CHAVANNES.

VARIÉTÉS

POUR LE LOGIS SAIN ET DÉCENT

Procurer aux familles indigentes des logis sains et décents est une des « questions » du jour. La solution n'en est pas simple. Parmi les difficultés qu'elle présente, il en est une qui tient à une opposition dans les termes mêmes du problème : l'habitation est généralement un immeuble, et par conséquent aussi, à peu de chose près, un *immuable* ; l'habitant, lui, est essentiellement mobile et changeant. L'homme, en effet, fonde une famille ; les enfants multiplient, grandissent et quittent les parents, qui restent seuls. Souvent au cours de ce pèlerinage à travers la vie, la famille est appelée à changer de domicile au gré de ses convenances, alors que les maisons qui l'abritent tour à tour restent où elles sont et ne sont modifiables ni en forme ni en dimensions. Le mollusque qui sécrète sa coquille et qui la traîne avec soi possède au moins cet avantage sur l'homme : son test se moule à sa taille et à ses besoins, et l'accompagne dans ses pérégrinations.

Mobilité et appropriation du logis, voilà deux qualités que l'indigent apprécierait sûrement. Ce serait l'idéal. Ne saurait-on s'en rapprocher ? faire en sorte qu'une au moins des conditions soit remplie ou que l'une et l'autre le soit partiellement ? J'ai pensé que l'observation d'un phénomène de peuplement très particulier, qui a son siège à Lausanne même, fournirait peut-être quelques indications à ce sujet ; je me suis donc livré à une

petite enquête sur place, et voici ce que j'ai appris sur la genèse et le développement de cette curiosité économique et sociale.



Au moment du tir fédéral de 1876, nombreuses furent les personnes qui escomptèrent, comme une conséquence naturelle de cette solennité nationale, un essor rapide de la capitale vaudoise. La plupart furent cruellement déçues. Telle vaste propriété que ses acquéreurs destinaient à recevoir d'ambitieuses constructions porte aujourd'hui un quartier affligé des plus attristantes malfaçons. Des circonstances, d'ailleurs étrangères aux intentions des spéculateurs, sauvegardèrent toutefois pour l'avenir un de ces terrains achetés en vue d'un fructueux parcellement ; c'est celui dont je veux parler.

Deux associés, MM. Maurer¹, directeur des abattoirs, et Mandrin, marchand de combustibles, acquirent en 1876, de feu M. Doxat, une partie du domaine de Béthusy en bordure de l'avenue de Chailly (alors route des Monts de Lavaux) entre le pénitencier et l'avenue de Beaumont (alors chemin de Pully à la Sallaz). La superficie de ce terrain, sensiblement rectangulaire, était d'environ deux hectares. Ensuite de la crise qui suivit le tir fédéral, les acheteurs ne purent se défaire que de deux parcelles situées l'une à l'angle sud-est, l'autre à l'angle nord-ouest de leur propriété. La surface ainsi réduite fut reportée à plus que sa teneur primitive lorsque, en 1902, la route de Chailly fut déplacée vers le sud-est ; M. Maurer, qui avait repris entre-temps la part de son associé, racheta la bordure vacante à la commune. Enfin, récemment, celle-ci obtint la cession du chemin qui relie l'avenue de Chailly à l'avenue de Montagibert en divisant en deux parties à peu près égales la propriété Maurer, laquelle couvre aujourd'hui environ 18 000 mètres carrés.

Faute d'acheteurs, MM. Maurer et Mandrin avaient, dès 1876,

¹ C'est à M. Félix Maurer, son fils, que je dois les renseignements donnés ci-après sur l'origine de la colonie dite du « Péccos. »

loué leur terrain à des jardiniers-maraîchers moyennant un loyer de cinquante centimes la perche ¹. Les premières constructions y furent élevées en 1883 seulement. La ville, qui se proposait d'édifier l'école primaire de Villamont-Dessus, dépossédait à cette fin un certain nombre d'industriels qu'elle avait autorisés jusqu'alors à occuper l'emplacement choisi, sa propriété. Obligés de déloger, ces industriels demandèrent à M. Maurer de leur louer des parcelles pour y transporter leurs locaux, ce qui leur fut accordé moyennant des baux à longue échéance. Ces premiers locaux furent des hangars, les uns ouverts, les autres fermés ².

Peu à peu, d'autres parcelles furent demandées à loyer. Elles furent données aux mêmes conditions : le sol nu, avec autorisation d'y élever habitation, étable, écurie, fenil, bûcher ou toute autre construction ; bail à long terme ; les bâtiments demeurent la propriété du locataire qui peut, à fin de bail, les démolir ou les démonter et en emporter les matériaux, moyennant qu'il se soit libéré de ses obligations envers le propriétaire : celui-ci, en effet, se porte garant de l'hypothèque contractée par le locataire sur les constructions.

Les locataires furent pour la plupart des gens du pays ou des cantons voisins, mal logés de Lausanne surtout, gagne-petit de toute profession qui s'installèrent là pour y vivre « à la campagne. » Les uns bâtirent leur habitation de leurs propres mains ; d'autres aménagèrent un hangar abandonné ; d'autres encore confièrent la construction à un petit entrepreneur ou à deux ou trois maîtres de métier de leur connaissance. A côté de leur gagne-pain principal, la plupart élevèrent des poules, des lapins, un porc, une chèvre ; quelques-uns possèdent une vache ou un cheval, voire des chevaux, puisqu'il y a un voiturier parmi les

¹ 9 mètres carrés.

² Ceux de MM. Guinand, entrepreneur, Bobaïng, ébéniste, Maurer, sellier-carrossier, etc. Un maréchal, M. Flückiger, qui installa sa famille à l'étage de sa forge, fut quelque temps le seul locataire habitant le nouveau quartier.

colons.... Comme il n'y avait pas d'égout, les immondices étaient épandues sur les tas de fumier qui s'alignaient le long des chemins de dévestiture.

En 1890, M. Maurer acheta et distribua de l'eau de Bret. Ce n'était pas seulement une nécessité hygiénique. Peu auparavant la maréchalerie Flückiger avait été détruite par un incendie sans qu'on pût disposer d'un seau d'eau. L'année suivante, en 1891, un réseau d'égouts assainissait le quartier.



C'est vers cette époque que le terrain Maurer reçut son nom de « Peccos » familier à tout Lausannois. Un agent d'émigration qui avait déjà fourvoyé un certain nombre de Jurassiens bernois était venu faire des recrues dans le canton de Vaud ; ses conférences à Lausanne furent suivies — et applaudies — par plusieurs d'entre nous. Il vantait certains confins du Texas et du Nouveau-Mexique que le rio Peccos transformerait, affirmait-il, en un pays de lait et de miel moyennant d'insignifiants travaux d'irrigation. Une trentaine de jeunes gens étaient partis, l'espoir dans leurs voiles. Ils avaient trouvé un désert de gravier et d'épines traversé par une rivière inféconde. Ils étaient revenus — ceux qui revinrent — la peau tirée sur les os. Ils racontaient leur existence misérable, notamment leur installation abritée sous des grottes formées de caisses d'emballage attachées avec des cordelettes et recouvertes de serpillière en guise de toiture étanche. C'était un peu ce que, à deux pas de la demeure d'un de ces colons désabusés, on voyait surgir sur le terrain Maurer : le nom de Peccos était trouvé ; il restera.

Le Peccos — puisqu'il faut l'appeler par son nom — ne fut entièrement loué que vers 1898. Les baux, qui avaient été primitivement de quinze ans, ont été renouvelés pour des périodes plus courtes ; ils sont maintenant de cinq ans. Les loyers, d'autre part, ont été progressivement augmentés ; ils sont néanmoins payés avec assez de régularité. Le propriétaire assure que c'est à peine si une ou deux fois depuis le début, il a été contraint à reprise ensuite d'insolvabilité des locataires.



Les habitants du Peccos sont donc des familles, au nombre d'une quarantaine, locataires au même titre de parcelles très inégales, découpées au début selon les convenances combinées du propriétaire et des candidats à la location, et chacun de ces derniers a édifié sur sa parcelle la construction qui abrite lui et les siens, ou son atelier. Car il y a des industries installées au Peccos, — la maréchalerie déjà nommée, un atelier de menuiserie mécanique, une fonderie, un fabricant de clôtures, un entrepreneur-maçon, une ou deux blanchisseuses-repasseuses, etc. Et cela est fort heureux : outre le spectacle stimulant de l'activité régulière, les habitants ont à leur portée, sinon de l'embauche, du moins les menus avantages qu'on recueille dans le voisinage des lieux où se manipule n'importe quelle sorte de matière : coups de main, transport de matériaux rétribué, utilisation de déchets, etc.

Le locataire, possesseur précaire, n'a pas intérêt à faire grand ; en général il bâtit pour soi seul ; s'il y ajoute, c'est progressivement et toujours modestement, pour cause d'augmentation de sa famille, ou pour répondre aux instances de parents, d'amis, de compatriotes. Aussi plusieurs habitations du Peccos n'ont-elles que le rez-de-chaussée ; il en est qui ont un étage ; un très petit nombre en ont deux. Elles ne sont pas très solides. On imagine assez que les matériaux ne sont point de premier choix. On n'y trouve pas, à ma connaissance, la chambre de bains et le W.-C. à chasse. Il n'y a ni chauffage central, ni éclairage électrique, ni cuisine au gaz ; les chambres à lessive sont rares.

Cependant, interrogés au sujet de ces déficits, les intéressés répondent qu'ils n'en ont cure, et ils se félicitent des avantages dont ils jouissent : ils sont chez eux ; leur logis a été fait à la mesure de leurs besoins ; même quand ils ne sont pas strictement en famille, ils n'ont guère au-dessus de leur tête que des amis ou des compatriotes qui partagent leurs goûts et ont de pareilles habitudes ; surtout l'air circule et le soleil n'est point

masqué par de hauts immeubles. Si on leur objecte la voirie défectueuse et la saleté qui abonde sur quelques points, ils répondent qu'une saleté aérée et ensoleillée est moins malsaine — preuve en soit la santé qui reluit sur la frimousse de leurs enfants — que celle des taudis humides, obscurs et empestés de la basse ville et de quelques autres rues.

Ce que redoutent en effet ces braves gens, laborieux et sobres dans leur très grande majorité, c'est la maison à quatre ou cinq étages, la rampe d'escaliers commune à vingt ménages, les re-lents de la courette sans soleil, la rue étroite et bruyante pour tout jardin, avec, brochant sur le tout, les spectacles de disputes, d'ivresse, de débauche, les propos aigres et grossiers que recueillent et colportent les enfants.

Ils savent aussi, instruits par l'expérience, qu'entassés dans des demeures malsaines, les pauvres inspirent plus de répugnance encore que de pitié. Les familles aisées qui pourraient les employer ou leur fournir du travail à domicile hésitent, reculent, quand il s'agit d'introduire chez soi des porteurs de germes infectieux.

L'habitant du Peccos, même quand il n'est pas l'oignon proverbial de la propreté, a l'avantage d'avoir baigné dans l'air salubre. Aussi trouve-t-il plus aisément de l'emploi, et l'on confie volontiers de l'ouvrage à domicile à sa femme et à ses filles. Ce contact fréquent avec les familles aisées donne d'ailleurs aux pauvres l'habitude et le goût de l'ordre, de l'économie, de la propreté.

Parce que chaque famille a son domaine, elle y développe mieux son activité et son individualité. Chacun y déploie à ses moments perdus sa fantaisie et ses aptitudes ; il les met spontanément au service de ses voisins, à charge de revanche et sans compter. Le Peccos invite à l'entr'aide des gens qui, dans la promiscuité obligée des taudis, se gêneraient et se fuiraient. Je ne dis pas que, dans les maisons surpeuplées, les voisins ne s'entr'aident pas ; mais l'engorgement humain y oblige à des sacrifices trop fréquents de la dignité personnelle, y provoque trop

de blessures d'amour-propre, y engendre et y nourrit trop de méfiances, de clabaudages et de rancunes. Au Peccos, la liberté a engendré le lien social.

Parce qu'ils ont édifié pièce à pièce et réparent leur logis, les habitants du Peccos connaissent la valeur de la propriété bâtie et je ne sache pas qu'ils aient à se plaindre de détérioration les uns de la part des autres. Les familles qui ont séjourné pendant une génération au Peccos et y ont fait leur éducation sociale respecteront, lorsqu'elles s'installeront dans des maisons locatives, dans des habitations ouvrières, la propreté et l'intégrité de l'immeuble ; elles y porteront les habitudes de bon voisinage, de vie en collectivité amicale, contractées au cours de leur apprentissage de propriété personnelle.

Le contraire ne se voit-il pas trop souvent lorsque, par charité, on transplante une famille d'un taudis dans une de ces maisons ouvrières où les nouveaux venus trouvent l'usage de toute sorte de commodités jusqu'alors inconnues à ses membres ? Les nouveaux venus ne se rendent compte ni de ce que les choses ont coûté ni de leur résistance à l'usure : ils sabotent, par ignorance, les installations d'eau, de gaz, de chauffage, la cave et le grenier, la chambre à lessive et la rampe d'escalier ; ce n'est pas eux qui haussent leurs habitudes aux comforts dont ils bénéficient, c'est la maison qui s'encrasse et se dégrade par leur défaut de soin et de propreté.

Il y a des pauvres dont l'éducation, à ce point de vue spécial, ne laisse rien à désirer, avides d'hygiène, experts ès brosse et savon, balais et torchons, respectueux de leur logis, — le Peccos en abrite plusieurs et j'en sais chez qui on mangerait, comme on dit, sur le plancher. Mais il est malheureusement aussi des pauvres chez qui on éveille à grand'peine ces appétits. Pour les frères inférieurs de cette catégorie, rebelles aux exigences de la civilisation, primitifs négligents par choix ou par indolence, demi-nomades ou demi-sédentaires, le Peccos a été un bienfaiteur : il les a fixés ; il leur a enseigné à consacrer aux besognes domestiques le surplus d'activité dont tout homme qui possède

un chez-soi devient capable ; il les a élevés, par l'entr'aide, en dignité. Trente ans au Peccos, et d'une génération de désespérés est née une génération de citoyens. Le Peccos se révèle ainsi l'antichambre de la maison ouvrière. Il n'est pas indispensable que tous les mal logés fassent l'apprentissage d'une semblable colonie, mais pour nombre de mal logés, le Peccos fut un apprentissage indispensable.



A l'influence morale exercée par notre colonie dans les conditions où elle a été constituée s'ajoute le bienfait de la santé générale des colons. Si dépourvus de solidité et de confort que soient les logis du Peccos, leurs habitants sont parmi les privilégiés de Lausanne à l'égard de la morbidité. Je n'en donnerai ici qu'un seul exemple.

La famille X habitait, avant de s'installer au Peccos, un appartement à la rue des Eaux. Là, dans une pièce infecte, la mère ne se couchait pas sans avoir un fouet à portée de la main pour éloigner les rats du berceau de son bébé : les vilaines bêtes, hôtes de l'égout qui passait sous la cuisine, perçaient le carrelage et pénétraient chaque nuit dans la chambre. L'enfant mourut, rachitique, dans l'air vicié.

— Si vous ne voulez pas que les autres y passent, déclara le médecin, il vous faut quitter cette maison sans tarder.

Il y avait sur le terrain Maurer un hangar vacant. Les X s'y nichèrent tant bien que mal. De vieilles planches, des fenêtres provenant de démolitions, des couvertures trouées protégèrent la famille du froid du premier hiver. L'installation fut complétée l'été suivant.

— Depuis que nous sommes ici, me disait M^{me} X, les enfants se sont toujours bien portés : je les ai élevés tous six.

Comparativement aux taudis évacués par ses colons, le Peccos est donc assimilable à un sanatorium ; il économise à l'Etat et à la commune des frais d'hospitalisation. Une colonie semblable déprécie les maisons insalubres ; elle rend leur acquisition

moins onéreuse et facilite ainsi l'œuvre d'assainissement des quartiers contaminés par la vétusté, l'humidité, les insectes, la diphtérie, la scarlatine, la tuberculose et le reste ; elle permet les élargissements et les percées de rues, la création d'espaces libres et ensoleillés.

Il serait néanmoins opportun de prévoir, pour une colonie qu'on voudrait créer à l'instar du Peccos, un règlement spécial de police garanti par la commune, règlement relatif au commerce et à la vente des boissons alcooliques d'une part, et, de l'autre, aux sous-locations ; car il y a lieu de prévenir le surpeuplement et la formation de nouveaux taudis, de parer aussi à certains inconvénients dont la partie sédentaire de la population du Peccos, la meilleure et la plus intéressante, souffre de la part d'une population flottante assez peu désirable.

Pour ce qui est de la réalisation, on pourrait sans doute envisager la constitution d'une société qui acquerrait des terrains, s'entendrait avec la commune pour l'aménagement des voies d'accès, des égouts et des canalisations d'eau et de gaz, parcellerait, donnerait à bail, permettrait la construction de logis par les locataires et percevrait les loyers, bref jouerait en cette affaire, de propos délibéré, le rôle que les circonstances ont imposé à M. Maurer à l'égard du Peccos de Béthusy. Cette solution présente toutefois des inconvénients : nécessité, pour sérier la location des terrains selon les demandes, de passer des promesses d'achat avec des délais de livraison gênants, et par suite onéreux, pour l'acquéreur et pour le vendeur ; incertitude du rendement pendant les premières années, de nature à décourager les souscripteurs ; difficulté de constituer le capital et ajournement consécutif de l'entreprise. Au total, œuvre philanthropique d'intérêt général pesant sur une minorité, et d'autant plus lourdement que cette minorité serait plus dévouée au bien public.

Il paraît donc plus juste, et plus expéditif aussi, que les communes urbaines qui reconnaîtraient les avantages d'un semblable établissement assument elles-mêmes l'entreprise. Les com-

munes, en effet, possèdent le plus souvent des terrains appropriés à cette destination. Ces terrains ne seraient aliénés que pour un temps limité. Une commune en tirera toujours un loyer raisonnable et non moins assuré que celui qui rente le Peccos de Béthusy. Au bout de trente, quarante ou cinquante ans, si la commune a su procéder en temps opportun à des acquisitions judicieuses, elle pourra, au terme fixé des concessions qu'elle aura faites, disposer de nouveau de son terrain qui aura très certainement acquis une plus grande valeur dans l'intervalle. Durant cette même période, les colons auront transformé leur condition économique et renonceront volontiers aux avantages relatifs dont ils auront bénéficié jusque-là pour s'en procurer de plus conformes à leur nouvelle situation ; ou bien, s'ils ne sont pas sortis de la pauvreté, on les installera sur les nouveaux terrains acquis à cette fin par la commune. Il y a lieu de remarquer enfin que les communes jouissent de crédits assurés pour procéder aux aménagements nécessaires, dévestitures et canalisations, seules dépenses qu'elles aient à prévoir, et que ces installations demeureront leur propriété.

La difficulté qui me paraît le plus difficile à surmonter résulte de cette alternative que, ou bien le terrain au voisinage immédiat d'une ville est trop coûteux pour qu'on puisse le renter dans les conditions envisagées, ou bien la distance des terrains d'un prix abordable est telle que les mal logés de la ville ne consentent pas à se transporter aussi loin du milieu où s'exerce leur activité. Toutefois, la Commune a l'avantage sur une société privée de pouvoir procéder par des échanges et rapprocher les quartiers éloignés par des lignes de tramway.

Pour les colonies à créer, les communes élaboreront nécessairement des règlements de police générale et d'hygiène. Dans notre pensée, ces règlements doivent ne porter nulle atteinte à l'action éducative du travail et de l'expérience individuelle des locataires. Tout en s'inspirant de l'esprit de prévoyance, les autorités communales serviront le mieux les intérêts de leurs ressortissants et ceux des colons en admettant ces derniers à

faire, dans la plus large mesure possible, leur apprentissage économique et social.



La Fraternité d'hommes de Lausanne, à qui ces observations et les commentaires qu'elles avaient suggérés furent présentés dans le courant de l'hiver dernier, décida de les communiquer à la Municipalité et au Conseil communal de Lausanne, en y annexant un certain nombre de desiderata. Les personnes que cette question intéresserait peuvent consulter à ce sujet le bulletin des séances du conseil.

Je me borne à reproduire ici les dernières lignes du rapport que mes collègues me chargèrent de présenter :

« Tels sont les conclusions et les vœux qu'après mûr examen, la Fraternité d'hommes de Lausanne a résolu de vous soumettre, MM. les membres de la Municipalité et du Conseil communal. Nous sommes certains du bon vouloir avec lequel vous les prendrez en considération, que vous y puiserez ce qu'ils peuvent renfermer de bon et que vous y ajouterez toutes dispositions propres à les rendre réalisables, vous souvenant avec nous qu'un logis sain et décent est un bienfait qui doit être mis à la portée de quiconque veut s'en rendre digne par sa bonne volonté au travail. »

J.-EL. DAVID.





CHRONIQUE ALLEMANDE

Sur Paul Heyse. — Les débuts d'Emmanuel Geibel. — Julius Rodenberg et la *Deutsche Rundschau*. — Nouvelles correspondances : Gœthe et Heine. — Un livre français sur les universités allemandes. — Rosshalde. — Publications nouvelles.

Paul Heyse est mort le 1^{er} avril, chargé d'ans et de gloire. Il avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année et il était l'écrivain allemand le plus en vue. Sans doute il existe dans la littérature contemporaine des talents plus originaux et plus vigoureux que le sien, mais je ne crois pas qu'il en est dont la réputation soit plus universelle. On le vit bien, il y a quatre ans, quand lui fut décerné le prix Nobel. Et de fait, dans l'Allemagne littéraire, on ne voit pas de nom qu'à ce moment on pût opposer au sien.

Et pourtant il est peu probable que Paul Heyse soit jamais un des grands noms de la littérature allemande. Représentant avec Freytag, Auerbach, Keller, Fontane, Spielhagen et Raabe une génération de romanciers fort brillante, il ne laisse pas l'œuvre impeccable qui puisse le ranger parmi les classiques. Sa production certes fut énorme et dans tous les genres : il n'a pas écrit moins de douze volumes de romans, vingt-cinq de nouvelles, quatre de poésies lyriques et plus de quarante drames. Mais parmi tous ses ouvrages on cherche vainement le chef-d'œuvre. Son meilleur titre de gloire reste encore la nouvelle. Là il a fait preuve des dons les plus heureux. Jusqu'à lui la nouvelle de forme latine, courte et ramassée, n'avait guère fleuri en pays germanique, où le lecteur ne craint point les longs romans aux copieux développements psychologiques. Paul Heyse, qui avait débuté par l'étude des littératures du Midi, s'était épris des *novellieri* italiens et provençaux. Il s'inspira

fortement de leurs récits alertes et concrets et devint à leur école un excellent conteur.

Si pour la forme Paul Heyse imita les conteurs italiens, pour le fond il resta éminemment germanique. Dans ses nouvelles rien de licencieux et de grivois. Idéaliste et sentimental, l'amour n'est pas pour lui de la galanterie et de la volupté, mais la plus noble des passions, créatrice des hautes aspirations, des grands dévouements et de toutes les actions héroïques. Il dit : « L'amour est la source sacrée de la vie. L'amour, c'est ce qui fait l'harmonie du monde. L'amour est le commandement le plus profond et le plus haut de la divinité. Ce que les anges appellent la joie céleste, les hommes le nomment l'amour. »

Chez Paul Heyse les amants aiment de toute leur âme et leurs amours sont éternels. Une passion n'est jamais coupable quand elle est sanctifiée par l'amour. Tout dans l'univers se ramène en définitive à cet instinct primordial. Il dit : « L'instinct, c'est la voix du sang. N'était-ce pas dans le sang qu'autrefois on plaçait le siège de l'âme ? Et maintenant encore, n'est-ce pas ce que croient tant de populations primitives ? » D'où la place que les questions de race et d'hérédité tiennent dans son œuvre. Ses personnages ont, réellement, leur destinée dans le sang, surtout la femme, créature d'instinct, qui, à ce titre, l'intéresse encore plus que l'homme.

Il y aurait une bien jolie étude à écrire sur la femme dans l'œuvre de Paul Heyse. On y montrerait que sa galerie de femmes est fort riche et qu'on y rencontre surtout de beaux types de femmes. J'entends de femmes ayant de nobles sentiments avec toutes les qualités qu'on considère comme la parure de leur sexe : la pudeur, la pureté, la modestie et l'esprit de sacrifice. Il n'a rien vu de mesquin en elles et constamment il les idéalise : ses femmes sont des héroïnes de Corneille, sublimes tout naturellement.

Paul Heyse, avant Ibsen, a été un revendicateur des droits intégraux de la femme et, avant Alexandre Dumas fils, il a soutenu l'égalité des sexes dans le mariage, flétrissant avec autant d'énergie l'adultère de l'homme que l'adultère de la

femme. Tout cela lui a créé un grand cercle d'admiratrices dans la classe féminine. Le sexe masculin a été le plus réfractaire à sa littérature et l'on connaît le mot de Bismarck : « Paul Heyse n'écrit pas pour les hommes. » En effet sa littérature, un peu conventionnelle, ne manque pas de grâce, d'élégance et de distinction, mais elle n'est pas virile. Trop souvent ses figures font l'impression de poupées de cire. Maurice Muret a raison de dire que la littérature de Paul Heyse rappelle un peu trop les architectures pseudo-grecques de Munich. Il se vantait de continuer la tradition classique, mais son classicisme, très orné, est un classicisme de seconde main. Paul Heyse est plutôt le poète des livres et des choses de l'art que celui de la nature. Je le caractériserais un reflet, un reflet brillant certes, mais tout de même un reflet. Sa forme très soignée, mais un peu fade et mièvre, fait songer aux peintures de Bouguereau dont il a le poli brillant, lisse et savonneux : c'est correct, élégant, distingué, mais froid. Et l'on n'a pas de peine à comprendre qu'après cette littérature artificielle la réaction des naturalistes, Holz, Schlaf et Hauptmann, ait été si violente. Paul Heyse est à ces écrivains ce qu'Octave Feuillet en France a été à Zola.

— Emmanuel Geibel, qui fut le conseiller bienveillant et paternel de Paul Heyse à ses débuts, est sans doute le type le plus caractéristique de cette littérature sentimentale et idéaliste dont le beau moment fut entre 1840 et 1870. Les lettres de ses années de noviciat que publie la revue de la maison Cotta, le *Greif*, nous montrent avec quel sérieux il envisageait sa mission d'écrivain. Il avait été mis en relation avec le directeur de la maison, le baron Georges de Cotta, par le poète Freiligrath qui s'intéressait à lui. L'éditeur publia sans hésiter son drame le *Roi Rodrigue*, bien qu'il fût certain que ce ne serait pas une bonne affaire. Par contre, les *Chants de Junius* qui parurent en 1847 furent un des gros succès de la librairie allemande au dix-neuvième siècle. Pendant un grand nombre d'années les éditions succédèrent aux éditions et le public ne fléchissait pas dans son admiration. C'est qu'il avait trouvé dans Geibel son idéal de vie sentimentale et patriotique. Geibel finit par se las-

ser un peu de cette admiration exclusive et lorsque son éditeur lui proposa de publier un nouveau recueil de vers, il lui répondit avec allégresse qu'il était fort heureux d'avoir cette occasion de montrer au public qu'il avait d'autres cordes à sa lyre. « Je ne suis nullement le doux poète lyrique et sentimental de l'année 1840, lui écrit-il; même mes *Chants de Junius* peuvent, je crois, fournir la preuve que les pensées graves et la force virile s'allient chez moi avec les effusions sentimentales. »

Geibel devait devenir plus tard le chantre des victoires prussiennes et l'on sait qu'il était très fier du titre de Tyrtée allemand qu'on lui décerna alors.

— Julius Rodenberg, qui vient de célébrer son quatre-vingt-troisième anniversaire, trouve qu'après quarante ans d'activité comme directeur de la *Deutsche Rundschau*, le moment est venu de passer la main à un autre. Le Dr Bruno Hake, qui l'a assisté dans la rédaction depuis 1908, sera son successeur à partir du 1^{er} octobre prochain. En se retirant Julius Rodenberg peut être fier de l'œuvre accomplie. Grâce à lui la *Deutsche Rundschau* est devenue un grand périodique universel qui peut prendre sa place à côté des grandes revues anglaises et des grandes revues parisiennes. En Allemagne les bonnes revues ne manquent pas et chaque année même il s'en crée de nouvelles. Il est pourtant un point où la *Deutsche Rundschau* conserve sa supériorité : l'essai littéraire, philosophique, économique, géographique, artistique ou historique. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter ses derniers numéros. On y voit des articles remarquables du vice-amiral Hoffmann sur le canal de Panama, de Frédéric Wiegand sur le piétisme, de Bruno Erdmann sur le monisme moderne, d'Otto Baschin sur la conquête du pôle Sud, du comte de Voya sur le Mexique, de K. Th. Heigel sur Danton, d'A. Wirth sur l'état présent et l'avenir de l'armée française, de Conrad Burdach sur les origines de l'humanisme.

Ce caractère de haute culture qui a toujours distingué la *Deutsche Rundschau* et qui est dans les traditions de la maison se perpétuera, nous en sommes certain, sous le successeur de Julius Rodenberg.

— Comme complément à sa belle collection *Goldene Klassiker Bibliothek*, l'éditeur Richard Bong entreprend la publication d'une série de correspondances de grands écrivains. Il débute par les *Lettres de Goethe à une enfant* et par les *Lettres choisies de Henri Heine*¹.

Les lettres de Goethe à Bettina sont un joyau sans prix de la littérature allemande. Le poète a pu s'élever plus haut dans sa correspondance avec sa mère, avec M^{me} de Stein, avec ses amis, mais nulle part ailleurs dans ses lettres il ne montre plus d'enjouement, de grâce, de sérénité. Tous les trésors de sa riche expérience il les répand sans compter. Et il a une singulière confiance dans le jugement de cette enfant qui le comprend si bien. Au moment de commencer la rédaction de ses confessions, — il ne sait point encore sous quelle forme il les fera, si ce sera celle du roman autobiographique ou celle de la biographie historique, — il a recours à sa jeune amie pour rafraîchir certains souvenirs anciens. « Ma bonne mère n'est plus, lui écrit-il le 25 octobre 1810; d'autres, qui avaient pu évoquer pour moi un passé qui s'est en grande partie effacé de ma mémoire sont morts. Toi qui as vécu longtemps auprès de ma chère maman, tu l'as entendue te raconter à différentes reprises les historiottes et les anecdotes que tu as gardées toutes fraîches dans ta jeune mémoire. Mets-toi donc tout de suite à ta table, et note tout ce qui se rapporte à moi et aux miens; tu me feras grand plaisir et tu m'obligeras beaucoup. Envoie-moi au fur et à mesure ce que tu auras écrit, et parle-moi de toi et de ton entourage par la même occasion. »

C'est surtout quand on lit cette correspondance qui se prolonge pendant près de vingt années qu'on se rend compte de la

¹ *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*. Seinem Denkmal. Von Bettine von Arnim. Neu herausgegeben und eingeleitet von Heinz Amelung. Mit den Bilderbeigaben der Originalausgabe und dem Porträt der Verfasserin in Kunstdruck. — *Heines Briefe*. Ausgewählt und eingeleitet von Dr Hugo Bieber. Mit 17 Bilderbeigaben in Kunstdruck und einer Handschriftenprobe. Deutsches Verlagshaus Bong & C^{ie}, Berlin und Leipzig.

justesse du mot de Merck : « On admire Gœthe en lisant son œuvre ; on l'aime en lisant ses lettres. »

— Peu de correspondances ont été plus maquillées que celles de Henri Heine. Maximilien Heine, qui publia les premières lettres de famille, leur fit subir de profondes altérations pour pallier les torts des siens envers le poète. Adolphe Strodmann, qui édita plus tard la correspondance de Heine avec son éditeur Campe, y supprima bien des pages qui montraient Campe sous un jour peu sympathique. Car Campe était d'une rapacité rare. Non content de payer 1200 marcs pour le manuscrit d'*Atta Troll* et 2000 marcs pour celui du *Conte d'une nuit d'hiver*, — ce qui était déjà scandaleux pour l'époque, — il acheta à Heine le droit exclusif de publier ses œuvres moyennant le versement d'une pension annuelle de 1200 marcs. Le malheureux poète qui criait misère à Paris fut obligé de passer sous les fourches caudines de son Harpagon, et il s'en vengeait en lui écrivant parfois des choses très dures.

Aujourd'hui on est en train de nous donner la correspondance intégrale de Heine et, avant que George Müller ait publié tous les volumes qu'il prépare, M. Richard Bong fait paraître dans la collection que j'annonce un choix fort judicieux de lettres. Ce choix, est fait, en effet, de telle manière qu'il nous donne en raccourci une histoire de la vie du poète racontée au jour le jour par lui-même. Ces lettres, quelquefois enjouées, toujours spirituelles et souvent poignantes, se lisent comme un roman.

Comme introduction à cette correspondance, M. Hugo Bieber a écrit une excellente notice qui oriente le lecteur sur le problème Heine. Car, près de soixante ans après la mort du poète, il y a encore un problème Heine. Et ce ne sera pas le moindre étonnement de la postérité que de savoir qu'il y eut des gens qui nièrent le génie d'un grand poète parce qu'il n'avait point réalisé l'idéal du patriote prussien.

— Un professeur de médecine de l'université de Bordeaux, M. René Cruchet, vient de se livrer à une enquête sur les universités allemandes au vingtième siècle. Y ayant séjourné et les

ayant visitées à plusieurs reprises de 1900 à 1910, il a consigné dans un livre fort intéressant ses observations¹. C'est naturellement la médecine qui l'intéresse le plus, mais s'il décrit avec force détails les cliniques, les salles d'opération, les laboratoires, il n'en est pas moins vivement intéressé par toute cette vie universitaire qu'il considère dans son ensemble. C'est ce grand tout — cette entité, comme il dit — qu'il cherche à pénétrer en étudiant séparément chaque université considérée comme organisme distinct. Il y a donc à la fois tableaux particuliers et tableau général. Pour les tableaux particuliers, M. Cruchet fait l'histoire de chaque école, remarquant avec raison que dans un pays comme l'Allemagne, où la tradition joue un rôle aussi considérable, c'est à l'histoire à nous renseigner sur le présent. On goûtera particulièrement les pages qu'il consacre à la formation des universités, aux us et coutumes qui se sont perpétués dans les générations d'étudiants, aux *kneipen* et distractions, aux « corps » et sociétés, aux duels, à la vie des professeurs, à l'enseignement dans les cours publics et privés, dans les séminaires, les cliniques et les laboratoires.

Comme tableau d'ensemble, dans sa conclusion, M. Cruchet cherche à dégager les idées qui, de ses observations, s'imposent à l'attention. Ce qui le frappe surtout, c'est la puissance d'organisation que tous ces organismes autonomes révèlent : « On ne saurait trop insister, dit-il, sur l'excellence de l'organisation matérielle. Partout on ne voit que cliniques récentes, édifices flambants neufs, instituts reconstruits, vastes et confortables, salles d'opération nouvelles, laboratoires immenses et fraîchement bâtis, répondant aux idées les plus modernes. Sans doute, on peut faire des critiques de détail, mais, dans l'ensemble, les instruments de travail et les recherches sont largement suffisants »

Ce qu'il trouve aussi très remarquable en Allemagne, c'est que, à mesure que la division du travail s'opère, les bâtiments évoluent à leur tour ; au lieu d'apporter des changements gigan-

¹ *Les universités allemandes au vingtième siècle*. Préface de Camille Jullian, membre de l'Institut. Paris, Armand Colin.

tesques, d'un seul coup, et de créer l'immuable pour des siècles, on fait, chaque année des réparations importantes, on bâtit des édifices nouveaux; et cela s'échelonne insensiblement, porté, petit à petit, sur des crédits consécutifs, suivant une évolution lente, sage, méthodique. Il rappelle aussi que les découvertes de Pasteur ont été le point de départ de la refonte complète des universités allemandes, qui, en ces trente dernières années, ont reconstitué leurs bâtiments, agrandi de façon formidable les laboratoires de recherches expérimentales, rebâti presque entièrement leurs hôpitaux.

Ce livre est surtout destiné à orienter le public français sur ce qui se fait actuellement dans les universités allemandes, mais je crois que des Allemands peuvent avoir aussi profit à le lire.

— Hermann Hesse produit peu, ce dont on ne saurait assez le louer. Aussi ses livres sont-ils exquis. Son dernier roman, *Rosshalde* (Berlin, S. Fischer), est une étude d'âme singulièrement captivante. L'originalité de Hermann Hesse est qu'il ne fait point des planches d'anatomie morale à la façon de Paul Bourget : sa manière rappellerait plutôt celle de Mérimée et de Beyle et on pourrait la définir une psychologie en action. C'est dire qu'il excelle à saisir le moment caractéristique, la situation qui éclaire tout un caractère, et qu'il sait avec acuité noter les faits significatifs. Son roman n'est pas de ceux qui se résument facilement. Quand j'aurai dit qu'il dépeint le conflit de deux âmes que le mariage a peu à peu désunies et que la mort d'un enfant, qui est le dernier lien, les dissocie irrémédiablement, je n'aurai fait que citer un fait commun dans la vie. L'intérêt du roman réside dans la subtile analyse des situations, dans la peinture très forte des caractères, dans ses portraits des comparses nuancés avec un art extrême. Il réside aussi dans la langue de l'écrivain, sobre, pure et tout attique. Ce n'est pas en vain que Hermann Hesse s'est mis à l'école des conteurs italiens et français. Il n'est point de romancier aujourd'hui en Allemagne qui ait autant de style que lui et qui connaisse mieux l'art de conter.

— La connaissance de la nature en multiplie les merveilles. Autrefois on parlait des sept merveilles du monde. Aujourd'hui elles ne se comptent plus et c'est surtout dans l'infiniment petit qu'on les trouve. On s'en rend compte quand on parcourt la belle publication de Richard Bong, *Die Wunder der Natur*. Les nouvelles livraisons (38 à 49) nous apportent de bien curieuses études sur les mousses, les sphaignes, les hépatiques, par Léopold Læske ; sur l'argyrogénète ou araignée d'eau, par le Dr Abt ; sur les éponges, par le professeur Simroth ; sur les couleurs et autres moyens de protection dans la lutte pour la vie, par le Dr Zell ; sur l'*Ophistocomus boazini*, oiseau qui, jeune, a des ailes mobiles aux doigts, par Karl Neumann ; sur les poissons des coraux par le professeur Hesse ; sur les constellations et sur la terre considérée comme planète, par Brügel ; sur les orchidées, par Dammer ; sur les termites, par le professeur Escherich ; sur les rayons invisibles, par le professeur Menthe ; sur les guêpes, par le professeur Ward ; sur les fruits de l'Inde, par le Dr Cartham.

Toutes ces études copieusement illustrées de belles photographies documentaires offrent un très vif intérêt.

L'autre grande publication de Hans Kræmer, *Der Mensch und die Erde*, touche à sa fin. Après l'histoire de la pêche les nouveaux fascicules (192 à 197) nous initient à la mise en valeur des trésors de la mer que le professeur Echstein d'Eberswald expose avec sa compétence bien connue. Et là aussi nous rencontrons de nouvelles merveilles.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE ANGLAISE

Toujours l'Irlande. La crise politico-militaire. Solution probable. — L'Académie royale. Où tend l'art anglais. — Shakespeare ou Bacon ? — Souvenirs de Turquie de M. Sidney Whitman. — L'Amérique du sud.

De même qu'il y a vingt ans, « l'Irlande barre la route. » Il serait puéril de le nier, et il faut en prendre son parti. Aussi

longtemps que cette question de l'autonomie irlandaise, du *home rule*, n'aura pas reçu sa solution, l'incertitude et le trouble régneront dans l'Angleterre politique et parlementaire. Il y a vingt ans, on s'est tiré d'affaire en ajournant la question. Ce qui était possible alors ne l'est plus aujourd'hui. Il y avait à cette époque une opinion publique anglaise hostile au *home rule* et une Chambre haute armée de pouvoirs très grands. Actuellement, si l'opinion publique n'est pas convertie au *home rule*, elle ne l'envisage plus avec la même appréhension et, en tout cas, elle le considère comme inévitable ; quant à la Chambre des lords, elle est réduite à l'impuissance. Du jour où le *Parliament Act* a été voté, le *home rule* était certain, car c'est en grande partie pour en doter l'Irlande qu'a été faite cette loi qui a modifié l'antique constitution britannique.

Bien que cela semble paradoxal, on pourrait dire que les événements du mois de mars et la crise politico-militaire qui en a été le résultat ont puissamment contribué à hâter la réalisation des vœux de l'Irlande catholique.

Ces événements, il suffira de les rappeler en quelques mots, dans leurs grandes lignes et sans entrer dans les détails.

En décembre 1913, le gouvernement commença à s'émouvoir de l'organisation des volontaires de l'Ulster, arrivée à un remarquable degré de discipline et de perfection. Il y avait alors, et il y a encore, dans l'Ulster plus de 100 000 hommes décidés à résister au *home rule* par la force et à se révolter contre tout gouvernement, tout parlement dublinois. Ces Ulstériens, assez bien exercés et armés, ne sont peut-être pas de taille à lutter contre une armée régulière, bien que commandés par d'anciens militaires ; mais ils peuvent offrir une résistance sérieuse si la guerre civile éclatait, et, en tous cas, ils sont assez nombreux, on l'a vu, pour accabler sous le nombre toute la police de l'Ulster, sinon de l'Irlande.

Au mois de mars, le gouvernement, agissant sur des rapports de police, prit les mesures nécessaires pour protéger les dépôts d'armes et de munitions qu'il a dans l'Ulster. On donna les ordres nécessaires ; les troupes du camp de Curragh, près de Dublin,

furent mobilisées et l'escadre anglaise qui était dans la baie de Arosa, en Espagne, fut appelée en Ecosse afin de coopérer, le cas échéant, avec les troupes de terre.

Le général Paget, commandant en chef en Irlande, appelé à Londres, reçut ses instructions et exprima l'opinion que les mouvements de troupes projetés pourraient être considérés comme une provocation par les Ulstériens et produire une explosion, une guerre civile en un mot. Devant la volonté de ses supérieurs il s'inclina, après avoir obtenu l'autorisation de permettre aux officiers dont le domicile est l'Ulster de « disparaître » momentanément et de mettre les autres en demeure d'opter pour l'obéissance aux ordres qui leur seraient donnés ou pour la révocation. Ayant convoqué ses officiers, le général Paget leur fit part des projets du gouvernement et alors il se produisit un incident : l'officier commandant la brigade de cavalerie, le général Gough, et la presque totalité des officiers de son commandement, refusèrent de marcher.

Appelé à Londres, le général Gough expliqua que lui et ses officiers étaient tout disposés à coopérer au maintien de l'ordre, mais non à prendre part à « des opérations actives » contre les Ulstériens. Le résultat de ce voyage fut que le général Gough s'en retourna au camp de Curragh porteur d'un document affirmant le droit du gouvernement d'exiger l'obéissance des officiers, de faire usage de la troupe pour appuyer le pouvoir civil et déclarant qu'il n'avait pas l'intention de « profiter de ce droit pour écraser l'opposition politique à la politique ou aux principes du *home rule bill*. » Ce document avait été paraphé par le colonel Seely, ministre de la guerre, par le maréchal sir John French, généralissime, et par le général Ewart, chef d'état-major général. Les deux derniers paragraphes de la « Charte » du général Gough avaient été ajoutés, après coup, par le colonel Seely, qui avait cru pouvoir faire cette addition au texte approuvé en conseil, et lord Morley, sous l'impression qu'il ne s'agissait que d'une formalité, lui avait prêté son concours pour la rédaction.

Pendant ces allées et venues, que le public apprit vaguement, les mesures de précautions avaient été prises, les dépôts d'armes

et de munitions mis en état de défense ; comme tout s'était passé dans le plus grand calme, contrairement aux craintes du général Paget, il n'y eut pas lieu de faire bouger les troupes, et la flotte fut interceptée.

Mais l'opinion s'était émue, la presse de l'opposition et le chef du parti unioniste affirmèrent que le gouvernement avait ourdi un complot pour provoquer les Ulstériens à la révolte et justifier une répression sanglante qui eût terrorisé la province protestante et l'eût forcée à accepter le *home rule*.

La presse ministérielle et les députés libéraux ripostèrent en disant que les unionistes avaient employé l'armée (les officiers) pour faire échec au gouvernement, et déclarèrent que le pays ne pouvait tolérer l'ingérence des militaires dans la politique, que la question qui se posait était celle-ci : l'armée contre le peuple, et que le parti libéral acceptait le défi. C'était une crise politico-militaire, ni plus ni moins.

Entre temps, le colonel Seely avait donné sa démission, et le maréchal French et le général Ewart aussi, parce que le gouvernement avait répudié la garantie additionnelle donnée par eux au général Gough, et il y eut un moment de grave anxiété.

M. Asquith eut alors un trait de génie. Il prit lui-même le portefeuille de la guerre. C'était un coup de maître ; car, sa présence au War Office d'un côté rassurait les officiers et l'opinion et, de l'autre, calmait les libéraux, écrasant dans l'œuf la crise politico-militaire et la campagne électorale que voulaient faire certains radicaux au cri de : le Peuple contre l'Armée ! dont il ne fut plus question. La situation était sauvée, l'Angleterre échappait au plus terrible danger et à une crise dont les effets eussent été incalculables, puisqu'ils pouvaient entraîner les changements politiques et constitutionnels les plus profonds.

Depuis cet incident, il s'en est produit un autre. Le 24 avril, sous le prétexte de faire un essai de mobilisation des volontaires ulstériens, les *Covenanters*, comme on appelle les Ulstériens qui ont fait serment de repousser le *home rule*, débarquaient des fusils Mauser et des munitions dans les trois ports de Larne, Bangor et Donaghadee. (Les chiffres varient ; on dit de 25 000

à 40 000 fusils et de un à trois millions de cartouches.) Le coup fut très adroitement combiné et exécuté, et témoigne de la parfaite organisation des Ulstériens. A un signal donné, la mobilisation fut effectuée : les communications télégraphiques et téléphoniques furent coupées, les routes barrées, plusieurs centaines de véhicules automobiles furent réunis dans les trois ports, et les garde-côtes, les douaniers et les policemen furent cernés dans leurs postes et casernements par des volontaires en nombre accablant. De dix heures du soir à trois heures du matin, les armes et les munitions furent débarquées, chargées sur des automobiles qui se dispersèrent aux quatre coins de l'Ulster, et tout rentra dans l'ordre. Il n'y eut, pendant toute cette opération, si habilement conduite, pas un coup reçu ou porté de part ni d'autre. Ce fut un triomphe d'organisation qui fait voir à quel degré de perfection sont arrivés, en deux ans, les volontaires ulstériens, et quelle opposition résolue rencontreraient les autorités s'il était question d'imposer par la force le *home rule* aux protestants de l'Ulster.

Il fallait ce résumé des faits pour faire comprendre d'un côté, la gravité de la crise qui a failli plonger l'Angleterre dans de terribles désordres au risque de provoquer une véritable révolution, et de l'autre côté la situation actuelle de la question du *home rule*.

De ce qui précède, des débats au parlement, des polémiques de presse, des conversations qui ont lieu dans les clubs, dans les maisons particulières, partout en un mot, deux faits se dégagent.

Le premier est qu'il est impossible de songer aujourd'hui à faire entrer par la force l'Ulster dans le *home rule*. En admettant que les unionistes aient été justifiés à croire que le gouvernement voulait provoquer les Ulstériens, ce qui est absolument inexact, il est de toute évidence qu'une pareille folie, si elle avait pu germer dans des cerveaux d'hommes politiques chargés du gouvernement d'un pays civilisé, est devenue d'une complète impossibilité, étant donné le courant de l'opinion publique.

Le second est qu'il est non moins impossible de ne pas don-

ner le *home rule* aux trois quarts des Irlandais qui le réclament et dont les vœux sont à la veille d'être réalisés. On ne peut, bien certainement, songer à tromper, au moment où ils touchent au but, les attentes de trois Irlandais sur quatre.

Je notais, il y a trois mois, que les unionistes déclaraient impossible un accord sur le *home rule* entre eux et le gouvernement, et affirmaient que les négociations entamées ne pourraient donner aucun résultat. C'était vrai. Les chefs du parti unioniste ont dit et répété, tout récemment, qu'ils étaient aussi hostiles que jamais au principe du *home rule* et qu'à aucun prix ils ne consentiront à prêter leur concours à l'établissement en Irlande de ce régime qu'ils considèrent comme mauvais, — mauvais pour l'Irlande, mauvais pour la Grande-Bretagne, mauvais pour l'empire britannique. Le gouvernement ne peut donc compter sur leur concours, même pour faire voter un *home rule bill* modifié, car si les unionistes collaboraient à une modification de ce *bill*, ils en reconnaîtraient implicitement le principe.

Le gouvernement, cela va sans dire, est engagé d'honneur, vis-à-vis des nationalistes, à faire voter le *home rule*. C'est grâce à cette promesse qu'il a obtenu le concours des nationalistes pour faire passer le *Parliament Act* d'abord, puis la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le Pays de Galles et l'abolition du vote plural ou réforme électorale, et les nationalistes ont le pouvoir de le forcer à tenir ses engagements au cas où cela serait nécessaire ; mais M. Asquith est un homme d'une telle loyauté que pareille éventualité n'est même pas concevable.

Selon toute probabilité, donc, le *home rule bill* sera adopté finalement, tel qu'il est, par la Chambre des communes et envoyé à la Chambre des lords qui, bien entendu, le repoussera et, au bout d'un mois, il recevra la sanction royale, à moins que des difficultés de procédure, car ce sera la première fois que le *Parliament Act* sera appliqué, ne viennent retarder cette consécration finale.

Une fois sanctionné par le souverain, le *home rule bill*, devenu le *home rule act*, ne pourra être mis en vigueur qu'un an plus tard. Et c'est dans cet intervalle que le gouvernement préparera

et fera voter une loi destinée à donner satisfaction aux Ulstériens sans porter atteinte aux principes du *home rule act*. Cette loi, on l'espère, aura été rédigée d'accord avec les unionistes, de sorte que si, comme cela n'est pas impossible, les nationalistes votaient contre, le ministère pourrait compter sur l'appui des unionistes pour la faire adopter.

Telles sont, en ce moment, les probabilités. Il peut surgir des difficultés du côté des unionistes, mais il est des chances pour que l'on adopte cette solution, qui, sans toucher aux principes essentiels du *home rule*, tranquilliserait les Ulstériens sans, d'un autre côté, mettre l'opposition en demeure d'accepter le principe de l'autonomie irlandaise qu'elle repousse absolument. Elle le subira ; elle ne l'approuvera jamais et n'aura aucune part de responsabilité dans une réforme qu'elle estime dangereuse pour l'empire.



Le mois de mai, qui ramène les feuilles, — et le froid, en Angleterre du moins, — marque le commencement de la *season* de Londres et donne le signal des solennités mondaines, des bals, des fêtes, des dîners. Que de dîners, Seigneur ! On dit qu'en France tout finit par des chansons, ici tout commence, continue et finit par des dîners. Les financiers, les industriels, les commerçants concluent-ils une affaire ? Un dîner. Fonde-t-on une institution charitable, littéraire, scientifique, philanthropique ? Un dîner, et ce dîner se renouvellera tous les ans. L'Académie royale inaugure son exposition annuelle de peinture et de sculpture par un dîner, un dîner cérémonieux auquel assistent des princes, des ambassadeurs, des ministres, des grands seigneurs, des littérateurs, même des artistes ; en un mot un dîner solennel et aussi raide, guindé, ennuyeux que solennel, au dire de tous ceux que leur grandeur oblige à y assister. Mais qu'importe le dîner ? ce qui est intéressant, c'est ou ce devrait être l'exposition.

Je crois avoir dit, l'an dernier et il y a deux ans, qu'il est difficile de voir où va l'art anglais et d'en démêler les tendances. J'en dirai autant cette année. A première vue, tout au moins, l'Aca-

démie de 1914 ressemble, à s'y méprendre, à celle de 1913 et à celle de 1912. On y voit quantité d'œuvres d'un mérite incontestable, mais en somme peu marquantes, et l'on ne distingue dans aucune des œuvres exposées, même par les artistes les plus en vue, les plus connus, une toile qui soit caractéristique ou d'un homme ou d'une époque. On conçoit que les artistes qui ont donné la mesure de leur talent et ont atteint leur apogée ne s'écartent pas de la voie qu'ils ont suivie et où ils ont trouvé le succès et la gloire, la fortune même. Ce qui est plus remarquable, c'est que dans les œuvres des jeunes artistes non plus on ne distingue pas une tendance à sortir des sentiers battus et à se lancer dans des voies nouvelles. Toutefois, dans la plupart des œuvres exposées, presque dans toutes, on peut constater que les artistes anglais sont passés maîtres dans la technique de leur art. Leurs œuvres sont en général bien dessinées, souvent même bien conçues, d'une facture soignée ou élégante, et d'un coloris agréable ou éclatant ; mais la formule est celle d'il y a vingt ans ou trente ans ; la façon de s'exprimer est restée la même. Et l'on est tenté de se demander si cette absence de tendances nouvelles n'est pas précisément un signe, un symptôme conscient ou inconscient de la direction que prend l'art anglais et si cet art, qui semble rester immobile, figé dans une formule qui nous paraît vieillotte, surannée, ne donne pas, au contraire, une marque de virilité en protestant, par la fidélité à ses traditions, contre certaines tendances révolutionnaires, anarchiques même, de l'art continental dont les excentricités sont antipathiques à l'esprit anglais, aux conceptions qu'il s'est faites, aux principes qu'il vénère et tient à affirmer. On ne saurait, en effet, admettre que le peuple anglais, si avisé, si progressiste dans tous les domaines de l'activité humaine, politique, littérature, science, musique, soit sans raison apparente aussi conservateur, aussi réactionnaire en matière d'art ; et il se pourrait bien que ce qui apparaît à nos yeux, habitués aux audaces ultramodernes, comme de l'indolence ou une tendance rétrograde, soit, après tout, une preuve de bon sens, de sagesse et de saine mentalité artistique.



Quarante-huit heures avant le 23 avril, jour où à Stratford-upon-Avon les représentants de cinquante nations, sous la présidence du maire de l'endroit, célébraient le trois cent cinquantième anniversaire de la naissance de Shakespeare, et où l'ambassadeur des Etats-Unis, dans un éloquent discours, célébrait « l'immortelle mémoire de William Shakespeare », sir Edward Durning-Lawrence rendait le dernier soupir. C'est une circonstance curieuse que sa mort ait coïncidé presque exactement avec l'anniversaire de la naissance du poète. Sir Edward Durning-Lawrence était le plus ardent des adversaires de Shakespeare et le plus enthousiaste champion de l'école baconienne, dont il pouvait passer pour le chef en Angleterre. Pour lui, Bacon était Shakespeare, et jamais personne n'a déployé une plus infatigable activité à démontrer que le véritable auteur des chefs-d'œuvre attribués à Shakespeare était le chancelier Bacon. Son livre *Bacon is Shakespeare*, que j'ai sous les yeux, est un monument de patience ingénieuse et d'inlassable persévérance. Tout lui est bon pour prouver sa thèse : un portrait dont les manches de l'habit ne sont pas symétriques, un avis au lecteur, un frontispice sont pour lui des témoignages irrécusables, et quant aux chiffres cabalistiques qui, selon lui, donnent la clef de l'énigme et révèlent le véritable auteur des immortels chefs-d'œuvre, il y a de quoi faire perdre la tête à un mathématicien émérite. C'est aussi difficile à comprendre et aussi compliqué qu'un budget de M. Lloyd George. Mais, ce que l'on ne peut se défendre d'admirer, c'est la sincérité des convictions de feu sir Edward Durning-Lawrence qui s'était attelé à sa tâche avec le sentiment qu'il faisait un acte de piété en démasquant ce qui lui paraissait une imposture et en rendant à Bacon ce qu'il considérait comme lui revenant.

J'avoue, pour ma part, que tout cela ne me paraît pas très convaincant. Ces cryptogrammes, ces chiffres cabalistiques ou maçonniques, ces clefs, formées de différents nombres, 43, 53, 36, ces erreurs typographiques, voulues disent les baconiens, tout cela est on ne peut plus ingénieux, mais ne forme pas un en-

semble de preuves irréfutables. D'un autre côté, il est certainement bizarre que Shakespeare, qui passait pour n'avoir reçu qu'une instruction fort sommaire, dont on ne possède aucun écrit, dont les signatures connues sont contestées, qui n'a pas fait apprendre à lire ou à écrire à ses deux filles, soit l'auteur d'œuvres admirables qui dénotent, chez celui qui les a conçues, une érudition peu ordinaire.

Très certainement, il serait à désirer que l'on pût établir de façon certaine la paternité des pièces et des poésies qui portent le nom de Shakespeare, car enfin, si les baconiens n'ont pas réussi à prouver que Bacon fut Shakespeare, ils ont jeté le doute sur l'attribution faite à celui qui a porté ce nom des chefs-d'œuvre les plus parfaits de la littérature anglaise. Il y a dans cette question de la paternité de ces drames un mystère que l'on désirerait voir élucider. Mais, en définitive, peut-on dire que, si Bacon en est réellement l'auteur, on lui fait du tort en les revêtant de l'étiquette shakespearienne? En admettant que les baconiens aient raison, c'est Bacon lui-même qui a choisi son pseudonyme et si nous allons plus loin, si nous supposons un instant qu'un geai se soit paré des plumes du paon, qu'un obscur acteur se soit fait passer pour l'auteur d'œuvres sans égales, qu'est-ce que cela peut faire? Celui que nous vénérons, le cerveau, le génie vers qui vont notre reconnaissance et notre admiration, c'est l'auteur, de quelque nom qu'on l'ait appelé véritablement sur cette terre, de *Hamlet*, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Lear*, de *Macbeth*.



M. Sidney Whitman, l'écrivain politique bien connu, dont les ouvrages sur l'Autriche et surtout l'Allemagne font autorité, qui jouit de l'amitié du prince de Bismarck et qui a écrit sur le chancelier allemand de fort intéressants mémoires, publie aujourd'hui ses souvenirs de Turquie (*Turkish Memories*). M. Sidney Whitman est philoturc, et il ne s'en cache pas. Il le dit dans sa préface; il ne prétend pas être impartial. Le but qu'il poursuit est de montrer, par des exemples et des faits tirés de sa propre expérience, de ses séjours en Turquie, de ses con-

versations avec des Turcs de toutes les classes, que le Turc vaut mieux que sa réputation. Cela est d'ailleurs l'opinion de tous ceux qui ont vécu en Turquie. J'ai entendu plusieurs Anglais qui ont habité longtemps Constantinople déclarer qu'il n'y avait de « respectable » en Turquie que les Turcs, les vrais Turcs, les Turcs mahométans.

En dépit de ses sympathies pour les Turcs, M. Whitman est bien obligé de reconnaître qu'en Europe ils ne sont pas dans leur élément et qu'ils sont, avant tout, des Asiatiques destinés à retourner un jour ou l'autre dans leur pays d'origine. On lira avec intérêt, avec fruit, les parties de cet ouvrage où l'auteur traite du caractère et des mœurs des Turcs. La partie consacrée à Abdul-Hamid, qu'il s'efforce de réhabiliter comme homme sinon comme souverain, sera moins goûtée peut-être ; mais elle fait honneur à M. Whitman qui se montre, dans sa défense de l'ex-sultan, un ami fidèle et dévoué.

En ce moment, où les événements du Mexique attirent l'attention de tous les Européens sur l'Amérique espagnole, où l'inauguration prochaine du canal de Panama va modifier le courant commercial de l'Europe et des deux Amériques et lui donner, sans aucun doute, un développement en quelque sorte illimité, tous les ouvrages modernes sur les républiques sud-américaines ont un intérêt exceptionnel. L'éditeur Fisher Unwin publie sur ces pays, peu connus mais riches, et qui offrent tant de ressources naturelles, une série d'ouvrages très bien faits, très documentés et très instructifs, que ceux qui ont des intérêts dans ces régions parcourront avec fruit. Les deux derniers volumes de la série, *Colombia*, par M. Phanor James Eder et *Ecuador*, par M. Reginald Enock, qui est aussi l'auteur d'un volume de beaucoup de valeur sur le Mexique (*Mexico*), que je viens de recevoir, sont dignes de ceux qui les ont précédés et méritent d'être signalés tout particulièrement.

PAUL VILLARS.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE



Vive Genève! — Une de nos traditions : la curiosité intellectuelle. — Les « Contemporains étrangers », de M. Maurice Muret. — Un « crime universitaire et scolaire » : défense de l'inculpé. — M. Henry Aubert et l'Italie des Italiens.

Genève centenaire ! L'exposition nationale de Berne a ouvert ses portes ; Neuchâtel a son exposition rétrospective et aura bientôt son congrès d'ethnographie. Les Vaudois auront les représentations de *Guillaume Tell* à Mézières. Voilà bien des événements qui laisseront bien des souvenirs. Mais combien plus solennelles sont les dates que Genève va commémorer !

Les Genevois crieront : vive la Suisse ! et nous crierons : vive Genève ! Avant d'être suisse, par son inébranlable volonté de le devenir elle a été pendant trois siècles l'emblème de la fidélité helvétique. Elle l'est encore et dans la cité de Calvin élargie, qui garde fièrement son individualité, la science moderne, la culture humaine, l'industrie et les arts ont conquis leur place sans effacer la noblesse morale de la Rome protestante. Genève s'est agrandie de tous côtés sans se diminuer en aucune part. Comme elle avait accueilli tous les réfugiés, elle a, depuis, reçu et favorisé tous les souffles de la pensée, tous les espoirs généreux de l'humanité. Cette conciliation des contraires dans la liberté et dans la perpétuité de son propre caractère, telle est son œuvre présente, digne de celle d'autrefois. Genève, ville suisse, n'a pas cessé d'être une des capitales du monde. Vive Genève suisse !

— M. Maurice Muret entretient une tradition de curiosité qui nous est propre et que nous aurions grand tort de laisser tomber en désuétude. C'est la tradition d'une curiosité universelle. Dans cet ordre de l'esprit nous avons eu Edouard Rod, et avant lui Victor Cherbuliez, et avant lui, Mme de Staël, et avant eux, au dix-huitième siècle, au dix-septième, nombre de voyageurs alertes, bourgeois, seigneurs ou gens du peuple, portant,

qui la plume, qui l'épée, qui la livrée, tous avides de voir, grands quêteurs d'impressions et d'aventures et dont l'un, si je ne me trompe, un paysan du Gros-de-Vaud, mourut rajah quelque part dans les Indes.

Tous ne meurent pas rajahs, et ceux qui voyagent en esprit moins encore que les autres, sauf Cherbuliez qui fut académicien. Qui sait jusqu'où nos vœux pourront accompagner M. Maurice Muret? Il a cette sorte de curiosité qui mène partout et peut-être à tout. Je n'en sais ni de plus agile, ni de plus perspicace. En quatre volumes, sans compter un essai sur « l'esprit juif », sa fantaisie l'a conduit en long et en large à travers l'Europe. Il a étudié « la littérature italienne d'aujourd'hui, » puis « la littérature allemande d'aujourd'hui. » Puis il a publié des études sur « les contemporains étrangers, » dont voici la seconde série ¹. L'Europe le retient encore, mais il regarde déjà par delà l'Océan. Il entame l'Amérique. Ce qu'il y a trouvé ne paraît pas l'avoir comblé d'aise. Il se rabattrait sur les autres parties du monde, et nous le verrions apparaître tout à l'heure au tournant du chemin, avec un livre pétillant et documenté, amusé et informé, selon sa manière, sur la poésie sud-africaine ou sur les nouvellistes japonais, que je n'en serais pas autrement surpris. La prestesse et la sûreté, telle est sa marque, et, si vous voulez, l'espèce de sa curiosité.

Un scrupule m'arrête ici. M. Maurice Muret, puisqu'il étudie les œuvres des autres, fait œuvre de critique. Et moi que fais-je en ce moment, que de critiquer le critique? Ce critique du critique, quelle raison y aurait-il qui puisse en empêcher un troisième de le critiquer à son tour? Et un quatrième de critiquer le troisième? On n'en voit pas la fin.

Après tout, il n'est peut-être pas nécessaire qu'on la voie. Depuis qu'il a été dit : que la littérature soit ! les livres et les articles n'ont cessé de s'engendrer les uns les autres. Voici un esprit humain qui s'exerce devant vous, sur son semblable. Je soutiens qu'il est divertissant de le regarder faire, de se demander comment il s'y prend, quel est son fort et son faible, entre

¹ Maurice Muret, *Les contemporains étrangers*, Lausanne, Payot & C^{ie}.

quelles bornes il se meut, quelles questions il pose, quelles réponses il préfère, quelles arrière-pensées il devine.

Or, la curiosité de M. Muret est de l'ordre intellectuel ; genre : méthodique ; espèce : pragmatique. Un bien gros mot, celui-là, mais je n'en ai pas d'autre et puis je m'expliquerai.

La curiosité intellectuelle conduit à la discussion d'idées, et c'est là qu'il faut attendre M. Muret, qui ne se presse pas d'y venir. Il en prend, certes, le chemin, mais il a tant à faire sur la route ! C'est qu'il entend connaître son homme avant d'engager la conversation. D'autres, les critiques intuitifs, vont droit à l'âme, y pénètrent par une tendre effraction, s'y installent, revivent son passé, pleurent ses larmes, se gonflent de ses colères, et, pour l'expliquer, la reproduisent, en quelque sorte, à force de communier avec elle. M. Muret communiera peut-être à la fin, mais ne commencera certainement point par là. Je le vois devant son personnage : D'où venez-vous ? Quels sont vos noms, prénoms et lieux d'origine ? Et quels vos moyens d'existence ? Sur quoi il leur défait leur bagage. Romans, poésies, lettres.... Vous n'avez rien autre à déclarer ?

Ce procédé ne les engage point à l'abandon. Mais aussi, l'on fait de singulières rencontres, aujourd'hui, par les grands chemins de la littérature ; un peu de défiance ne messied pas. M. Muret nous renseigne. Des dix écrivains dont il nous entretient aujourd'hui, j'en connaissais quatre à peine, pour ma part. Il faut bien qu'on nous dise à qui nous avons affaire. Voilà, par exemple, M. Ladislas Reymont, l'auteur des *Paysans*. C'est un autodidacte qui se souvient d'avoir gardé les troupeaux et qui nous apporte tout le parfum des champs. Mais quelle puissance de réalisme dans ce poème en prose divisé suivant l'ordre des saisons. C'est l'épopée de la vie rurale dans la Pologne russe. M. Muret l'analyse à grands traits ou plutôt il en décrit les aspects principaux, il y note le pittoresque, la poésie, le naturel du dialogue, la vérité poignante des narrations. Peu à peu l'œuvre se reconstitue avec ses caractères essentiels. Telle est la manière de M. Muret et c'est une manière ingénieuse, aisée, aimable, contre laquelle on ne sent pas le besoin de se mettre

en garde parce que le critique n'en veut ni à notre imagination ni à nos sentiments.

Je l'ai appelé « pragmatique » — pardon du mot — pour dire qu'en toutes ses notations il se tient près des faits, tout près, tant qu'il peut. En quoi il s'acquitte à merveille de son métier d'informateur. M. Johannès V. Jensen, qui tout à l'heure m'était parfaitement inconnu, je puis maintenant vous dire quelques mots de sa vie, de ses goûts, de ses voyages, du sujet de ses œuvres, nouvelles et romans; même je puis vous en rapporter des épisodes, des traits, des formules; goûtez celle-ci : Christophe Colomb était Américain avant d'avoir découvert l'Amérique.

Mais quelle est la place — je ne dis pas le rang — de M. Johannès V. Jensen dans la littérature scandinave contemporaine? A qui ou à quoi se rattache-t-il? Et quel mouvement des esprits ou quelles tendances a-t-il contribué à propager? Ces questions de milieu, d'influence, de classification des esprits, qui ont tant préoccupé les historiens de la littérature et les critiques vers la fin du dix-neuvième siècle, M. Muret, qui les connaît à merveille, non seulement n'y rapporte pas ses observations, mais semble les écarter avec quelque dédain.

Il y a un scepticisme de certains critiques à l'égard de la critique. Serait-ce là ce qui retient M. Muret entre des bornes qu'il pourrait aisément franchir et que nous ne pouvons nous empêcher de trouver un peu étroites? A défaut de jugements et d'assignations de rang, dont je sais bien qu'on pourra toujours dénoncer l'arbitraire, n'y a-t-il pas du moins un assentiment ou au contraire une opposition de tempérament et d'esprit qu'il est naturel, qu'il est louable, qu'il est nécessaire de faire paraître? Et encore, à défaut de cela, et même si la critique ne peut être ni une explication ni une appréciation, ne peut-elle être une vérification progressive de telle grande hypothèse sur l'histoire de l'esprit? M. Muret lui-même, à ses débuts, ne nous avait-il pas entretenus d'une « littérature européenne » qu'il voyait en formation et qui résulterait des communications in-

cessantes, de ce prodigieux « intercourse » des nations dans la civilisation moderne ?

Prenons ces études sur Reymont, Zuccoli, Corradini, T. Mann, Mark Twain, Björnson, Johannès V. Jensen, comme des enquêtes partielles sur quelques-uns des courants d'esprit de notre temps. Elles offrent matière à de longues réflexions. Que Dostoïevsky, ce grand pitoyable, ce peintre-né des humbles et des miséreux, soit devenu, retour de Sibérie, un conservateur fanatique, un mystique de la sainte Russie, l'ennemi de toute influence, de toute mode, de toute pensée occidentale, qui l'eût dit, avant la publication de ses lettres ? Et qui eût dit que le pangermanisme, inventé par le Français Gobineau, devait faire des disciples parmi les Danois et inspirer l'un des romanciers les plus notoires dans le Danemark, Johannès. V. Jensen ?

Que M. Maurice Muret a donc raison de nous signaler, de sa plume alerte, ce qu'il découvre d'intéressant à l'étranger, ne fût-ce que pour nous fournir des points de comparaison dont nous avons besoin plus que jamais. Par là, sans parler de ses mérites de chercheur, il contribuera pour sa part à cette libération des esprits qui doit recommencer sans cesse dans les petits pays comme le nôtre, où les lettres, les arts, les influences morales tombent si aisément à la discrétion de quelques coteries.

— On me demande si je parlerai des *Cahiers vaudois*. J'attends, hélas ! qu'il y ait quelque chose à en dire. Cependant, M. Edmond Gilliard me prend à partie. Je n'en attribue point l'honneur à mes excellences. La polémique est un procédé ingénieux pour piquer l'attention du public et soutenir l'essor des jeunes revues quand elles ont, entre autres ressemblances avec les jeunes cygnes, celle de prendre malaisément leur vol.

M. Edmond Gilliard, donc, m'accuse d'un « crime scolaire et universitaire », qui est d'avoir écrit deux phrases auxquelles il fait assez voir qu'il n'a rien compris. Je m'en accuse moi-même et bats ici ma coulpe, non de ce crime seulement, mais d'un autre encore, ce qui fait en tout deux crimes, dont le premier est de n'être point compris de lui et le second de ne le point

comprendre. Puissent les douze grands dieux m'éclairer sur la vraie pensée de ce dépositaire du Verbe.

Car il faut bien supposer qu'il pense quelque chose puisqu'il me reproche de ne pas penser comme lui. Mais qu'est-ce qu'il pense ?

Je lis, relis, médite, et en désespoir de cause, lecteur, je vous appelle au conseil. Voici l'oracle :

« Nous ne ferons jamais, nationalement, œuvre de chair. Il n'y a pas d'engendrement suisse. Du moins en français. Car il se peut que les Suisses allemands engendrent naturellement « du Suisse » ; nous ne ferons jamais, nous autres, que vêtir de français une idée suisse. Ce qui est original en Suisse allemande ne sera jamais chez nous que traduit, transposé et travesti — de la « littérature suisse » : ici le terme est juste. Car, il ne faut pas se faire d'illusion — quand les Suisses allemands engendrent « du Suisse » c'est pour eux, et non pour nous ; c'est même quelquefois contre nous. »

Evidemment, ces vocables cachent un sens. Oh ! qu'ils le cachent bien ! Quel sens ? *That is the question*, dirait Shakespeare, qui ne serait pas de trop à la rescousse. Il m'a semblé d'abord que M. Ed. Gilliard discutait la question de savoir si nous parlons français parce que nous sommes Suisses ou si nous sommes Suisses parce que nous parlons français. Ce ne doit pas être tout à fait cela, car le dilemme serait vicieux à cause d'un troisième cas, le cas de ceux qui se prétendent Français parce qu'ils parlent suisse. Et je ne veux pas croire du tout que ce soit le cas de M. Edmond Gilliard. Mais si quelqu'un venait à l'insinuer, je serais embarrassé de lui répondre.

Bon passant, dis-moi, je t'en prie, n'as-tu point vu dans la prairie quelqu'un qui me puisse expliquer l'engendrement suisse, le français de M. Edmond Gilliard, et le reste ? De moi-même je n'y vois goutte ; mon « crime » est bien pis qu'« universitaire et scolaire », il est irrémédiable, définitif, et comme dit notre homme en son langage : « tempéramentiel. »

Donc, pour ce qui est de comprendre M. Edmond Gilliard,

affirmons généreusement qu'il a voulu dire quelque chose à sa manière, tout empesée, contournée, tarabiscotée et emberlificotée qu'elle est. Mais renonçons à pousser outre. Pour ce qui est d'être compris de lui, faisons encore une tentative, en tâchant d'être extrêmement clair et tout à fait très simple. J'avais hasardé cette thèse, — c'est la thèse « criminelle », — que nous devons nous efforcer à parler le français de notre mieux, comme une langue qu'il ne dépend pas de nous de créer, qui, au contraire, existe depuis quelque temps, à ce qu'on dit, avec son génie qu'il faut pénétrer, et aussi certaines règles de grammaire, qu'il serait assez bon d'observer quand on le peut. La sûreté de l'instinct nous est en cela moins commune qu'aux Français, disais-je ; à nous d'y suppléer par l'étude et par la connaissance réfléchie de la langue. Et le ciel m'est témoin que je ne pensais nullement à M. Edmond Gilliard, mais à Vinet, qui s'écriait un jour : « Il n'y a qu'une chose que je sache bien, c'est ma grammaire. » Je me rappelais Eugène Rambert confessant avec sa nette franchise que, pour la plupart, nous avons à apprendre le français au sortir de l'école. Je n'en disais pas davantage ; je n'en disais pas même autant.

Peut-être réussirai-je à me faire comprendre de M. Edmond Gilliard en lui empruntant à lui-même mes exemples.

Pourquoi est-ce jargonner que de dire : « Nés d'une amitié entre quelques-uns, dont tous les articles sont : goût de l'expression indépendante, affirmation de tempérament préférée aux gentillesse de l'art, les *Cahiers vaudois* comptent... etc., etc. ? »

Parce que le mot « article » entre ses neuf acceptions différentes n'en compte pas une qui fasse un sens dans cette phrase. L'auteur parle-t-il des articles des *Cahiers vaudois* ? Il fallait dire que ces articles attestent, ou dénotent, ou font paraître, ou décèlent, ou, plus justement peut-être, trahissent le goût de l'expression, etc. Car des articles ne peuvent « être » goût de l'expression, ni de quoi que ce soit.

Essayez les huit autres acceptions ; aucune ne tombera mieux.

« Les *Cahiers vaudois* sont la manifestation d'un groupe qui

ne prétend pas se définir en articles de foi, mais prouver par des œuvres ses raisons — autant individuelles que solidaires — d'exister. »

On ne prouve pas des raisons. On les énonce, on les établit, on les fait valoir ; on ne les prouve pas, car des raisons sont des preuves et des preuves qu'il faut prouver ne sont ni des preuves ni des raisons.

Au surplus, on dit « des raisons d'être » et non des raisons d'exister. Et ce n'est pas sans raison. L'auteur s'en rendra peut-être compte en raisonnant.

Mais qu'est-ce que « des raisons autant individuelles que solidaires ? » Des raisons solidaires seraient des raisons liées ensemble et qui dépendraient l'une de l'autre. Ce penseur profond a voulu dire : des raisons autant individuelles que collectives, ou : des raisons personnelles et des raisons de solidarité. Ce sont là deux sens différents, tous deux acceptables. Mais ce qu'il dit n'en a point.

Étais-je en droit de prétendre que la sûreté et le sentiment de la langue et la propriété des termes ne sont point notre fort ? Passe pour la langue usuelle, mais ceux qui le prennent de si haut avec nous sont gens qui se tiennent pour écrivains de métier, regratteurs de mots constitués en autorité et fondés à en remontrer aux autres.

Comment ces hommes de l'art n'aperçoivent-ils pas dans le miroir où, cependant, tout nous donne à penser qu'ils se regardent, les mille imperfections de détail, les bavures, les incorrections qui font ressembler leur prose à un visage grêlé de la petite vérole ?

Ils disent : suivre le mouvement des idées et *des* faits, pour : le mouvement des idées et *les* faits. (Un fait ne se meut pas, étant lui-même le mouvement de quelque chose, ce qui est devenu, le résultat d'un *fieri*.) Ils disent : réunir plusieurs articles *sous* un thème général, pour : *sur* un thème, ou traitant d'un thème. Et ils disent : à côté de cette publication, pour : outre cette publication.

Encore s'il n'y avait que cela ! S'ils savaient au moins leur

grammaire élémentaire ! Plaise à leur suffisance de peser le mot de Vinet — ce pasteur, ce théologien, ce professeur, — sur la grammaire. Il n'y a pas d'apparence qu'ils se fassent jamais les « missionnaires du lyrisme romand » ni d'aucun lyrisme, ni de quoi que ce soit qui vienne du cœur. Mais la sécheresse pourrait aller sans le ridicule. Est-ce que M. Edmond Gilliard forme les élèves du collège classique à ce style : « Les Cahiers blancs seront chaque fois attribués à un auteur pour une œuvre inédite, la Direction se faisant un principe de ne jamais étrangler d'un « à suivre » la continuité d'une œuvre, *ni de grouper* des productions disparates par le lien artificiel du brochage. »

C'est moi qui souligne. Je le fais pour épargner une fatigue à la vertueuse Direction, plus habile à épilucher les fautes des autres qu'à corriger les siennes. M. Edmond Gilliard verra, en ouvrant la *Grammaire concrète* de M. Sensine, dont il a fait naguère un si juste éloge, que le mot « ni » est une conjonction de coordination ; et il y trouvera cet exemple, bon à méditer comme le mot de Vinet sur la grammaire : « Notre patriotisme n'est pas encore assez grand *ni* assez pur. »

Quels exemples excellents que ceux qui vous apprennent à la fois la vraie manière de dire et la bonne manière de sentir !

Je recommande à M. Edmond Gilliard l'étude de la grammaire concrète de M. Sensine. Il y profitera beaucoup, pourvu qu'il s'y applique avec industrie et de droit cœur.

— Nous profiterions tous à fuir en Italie, si nous devions nous y trouver avec M. Henry Aubert et s'il nous y faisait voir ce qu'il y a vu. Là, plus de vaines querelles, plus d'aigres prétentions ni d'affectations sottes ; rien que le charme de vivre, je ne sais quelle douceur épandue dans l'atmosphère, et la joie, la joie de l'esprit prolongeant celle des yeux, la joie riante et discrète, animant la pierre des monuments sous le soleil nouveau, le geste du laboureur à la tête de ses bœufs solennels, la rumeur des foules citadines et jusqu'aux doctes entretiens des sages.

« On communie dans cette religion, qui vous met pour le reste de vos jours un parfum dans l'âme, qui demeure une pensée chère, une élévation, un réconfort dans les heures mé-

lancoliques ; car l'Italie est de ces pays dont Flaubert affirme qu'ils produisent du bonheur comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part. »

Pour cette seule phrase, j'aimerais ce livre ¹, qui ne répète — c'est beaucoup dire — aucun de ceux qu'on a faits en si grand nombre et qui, non seulement remue en nous mille souvenirs, mais les enrichit. Dans ce pays de l'art, de la gloire et du génie, dans l'Italie du passé, il replace l'Italien du présent et il nous montre l'Italien digne de l'Italie.

Quel que soit leur mérite et quelque tort qu'on ait à cela, on ne s'embarrasse pas beaucoup des politiques, des généraux, des savants et même des littérateurs contemporains, quand on parcourt Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome ou Naples. Mais on rencontre, on coudoie le peuple à chaque pas. Il est, lui aussi, le produit du sol et les grandes œuvres sont un produit de ce produit. Apprendre à l'aimer, s'il est besoin de l'apprendre, c'est simplement apprendre à le connaître.

Qui l'a mieux pénétré que M. Henry Aubert ? Qui l'a observé plus diligemment dans ses mœurs, dans ses goûts, dans son luxe et dans sa misère, dans l'éclat soudain de ses passions, dans sa dévotion familière et pittoresque, dans les vices de sa condition et dans ses vertus de race, enfin dans ses contrastes incompréhensibles et dans le parfait naturel de ces contrastes ?

C'est vers l'Italien du midi, vers le popolino de Naples et de la Sicile qu'il nous ramène de préférence. Il a de curieuses façons d'en parler, avec des mots venus de partout, des mots de couleur qu'il prend au filet pour les épingler à sa phrase. Il nous dénonce quelque part, dans une de ses villes, « l'essaim vrombissant des mouches. » Je me le représente, lui aussi, effaré au milieu de l'essaim vrombissant des adjectifs, des substantifs et des participes, et, à force de les entendre bourdonner, perdant un peu la tête et ne sachant plus trop auquel entendre. Qu'est-ce que cela, au surplus, quand la franche, la grande sympathie

¹ *Villes et gens d'Italie*, par Henry Aubert. Paris, Messein. Lausanne, Biedermann, 1914.

proportionne tout, fond tout, comme la miraculeuse lumière du ciel italien?

Il est enthousiaste du Midi, un peu distrait à l'égard de Rome et de Florence, dont il ne parle qu'en passant, strictement juste, bien strictement, envers Venise, la dispensatrice des émerveillements. Et il nous quitte sur quelques pages vraies et fortes consacrées à Milan, grande et belle ville, cité industrielle et humanitaire, aérée de toutes façons, foyer d'initiatives généreuses et de pensée claire, ville d'art aussi, dont il était temps qu'on relevât le mérite artistique.

Sortons parfois de chez nous, si c'est le moyen d'aiguiser en nous le sens de la vie supérieure et d'aviver la flamme de l'esprit.

MAURICE MILLIoud.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les varrons des bovidés, leur histoire biologique. — La vie sans microbes; expériences nouvelles. — Projectiles en tungstène et fer. — Gaz à l'eau et gaz de houille. — Le chauffage électrique. — Publications nouvelles.

Voici plusieurs années que les éleveurs et les tanneurs se plaignent avec vivacité d'une mouche qui, en détériorant la peau des bovidés, est cause de beaucoup de pertes financières, ladite peau perdant une grande partie de sa valeur quand elle est trouée par les varrons. Ceux-ci coûtent bien 100 millions par an à la France, 150 ou 160 à l'Angleterre, aussi bien qu'à l'Allemagne; 200 millions aux Etats-Unis.

Les varrons, ce sont deux mouches de la famille des œstrides, deux hypodermes, dont le plus répandu en Europe est l'hypoderme du bœuf, une grosse mouche très velue.

Voici ce que l'on sait, ou devine, de la biologie de cet insecte si coûteux par ses déprédations. La mouche adulte vit et s'agite de juin à septembre : on la trouve sur les haies, les arbres, les

feuilles des plantes. Mais chaque mouche individuelle ne vit guère que cinq ou six jours. Pendant ce temps elle ne se nourrit pas, et la femelle passe son temps à pondre ses œufs, au nombre de 300, 400 ou 500. On la voit bourdonner autour des bœufs, s'abattre rapidement sur ceux-ci, et, après avoir collé un œuf à un poil du quadrupède, s'éloigner vivement pour revenir à la charge. Une fois sa ponte terminée et ses œufs installés, elle meurt.

Voyons ce que deviennent les œufs. Ce sont de petites coques contenant une larve munie d'épines. Le bœuf, en se léchant, les détache et les avale.

De la bouche la larve passe dans l'œsophage. Puis elle mue et disparaît. Mais plus tard on la retrouve sous la peau : elle a voyagé à travers les tissus vers l'extérieur. En dernier lieu elle forme une tumeur sous la peau. Cette tumeur s'ouvre, et la larve dite adulte tombe à terre, formant une puppe d'où sortira l'adulte ailé.

Tout cela est fort mauvais pour les bovidés ; l'animal souffre, il produit moins de lait et s'engraisse moins bien, et son cuir, percé de trous, ne vaut rien.

Les éleveurs voudraient bien supprimer les varrons et leurs méfaits.

On leur a donné des conseils d'ordre général : par exemple, rentrer les animaux à l'étable aux heures les plus chaudes qui sont celles où la mouche opère sa ponte ; et encore, tuer les larves des tumeurs, pour restreindre la multiplication ; il est aussi très indiqué, comme les larves quittent les tumeurs le matin seulement, de 6 à 9 h., de conserver les bêtes à l'étable durant ce temps, pour recueillir et détruire celles-là.

Une autre mesure, thérapeutique cette fois au lieu d'être prophylactique, est celle qu'a proposée M. Lucet à l'Académie des sciences ; elle consiste à injecter dans la tumeur un peu de teinture d'iode ou de solution de Gram : le parasite est tué et il se résorbe sans abcès, le liquide étant antiseptique. Et la peau n'est point percée.

Evidemment, pour appliquer ces mesures et obtenir un résul-

tat, il faut se donner quelque peine, mais l'économie à réaliser vaut qu'on fasse des sacrifices.

— On a souvent discuté la question de la vie sans microbes. Les microbes du tube digestif sont-ils utiles, indifférents ou nuisibles? Certains les pensaient indispensables et y voyaient un agent de la digestion. En ce cas, la privation de microbes dans le tube digestif devait être nuisible à la vie. Que disait l'expérience? Elle déclara d'emblée toute sa propre difficulté. Elever un animal aseptiquement n'est pas chose aisée. Il fallait d'abord se le procurer aseptique, ce que l'on fit en opérant sur des jeunes extraits artificiellement et aseptiquement de l'organisme maternel. Il fallut ensuite leur donner les aliments appropriés aseptiques, et les faire vivre en milieu aseptique; tout cela est fort difficile.

Pourtant, deux expérimentateurs, Nuttall et Thierfelder, réussirent, il y a quelques années, à faire l'expérience et à la prolonger jusqu'au treizième jour. Elle fit voir que le cobaye aseptique vit et augmente de poids en l'absence de microbes. Plus tard, la même expérience donna le même résultat avec le poussin, avec les tétards, avec les mouches et avec le chevreau.

Elle vient d'être reprise avec le cobaye, par MM. Cohendy et Wollman, et a pu être prolongée dans un cas jusqu'à vingt-neuf jours. Et l'augmentation de poids a été au moins la même pour les cobayes stériles, comparés aux témoins, parfois supérieurs. Ce qui prouve bien que les microbes du tube digestif ne sont nullement indispensables, au moins durant les premiers temps de la vie. Mais cela ne prouve nullement que les microbes sont inutiles plus tard.

— Voici longtemps que pour améliorer le coefficient balistique des projectiles on cherche, pour fabriquer ceux-ci, un métal aussi lourd que possible. Le tungstène serait, à ce point de vue, très précieux. Mais un peu trop, à cause de son prix fort élevé.

L'acier a une densité de 7,92; le cuivre, de 9; le plomb, de 8.88; le tungstène, lui, dépasse 19.

On a fait des expériences prolongées sur des balles fabriquées avec un alliage de tungstène et de fer, ayant une densité

moyenne de 14. Les résultats ont été excellents. Mais, chose curieuse (?) on l'a su dans la presse allemande avant de le savoir dans la presse française, bien que les expériences se fissent en France.

La balle au tungstène perce à 1000 mètres des plaques qui, à 600 mètres, résistent à la balle D. Mais on peut douter qu'elle prenne une grande place. La production annuelle du tungstène est très au-dessous de celle qu'il faudrait pour qu'il servît à la confection de projectiles, et d'autre part il a beaucoup d'emplois industriels ; il sert à faire des aciers au tungstène, et à fabriquer des filaments de lampes à incandescence.

— On parle beaucoup du gaz pauvre, ou gaz à l'eau, depuis quelque temps. Le gaz pauvre, qui porte encore le nom de gaz bleu, est un mélange d'hydrogène et d'oxyde de carbone obtenu par réduction de la vapeur d'eau par le coke à chaud. Il est combustible, mais son point calorifique, qui est de 2 800 calories environ, est fort inférieur à celui du gaz de houille ordinaire, dont le point varie entre 5 000 et 6 000 calories.

Par conséquent, ce serait un vol pur que de substituer le gaz à l'eau au gaz de houille et de le faire payer le même prix par le consommateur.

Aussi les compagnies qui veulent profiter de l'économie de production du gaz à l'eau ne vont-elles pas aussi loin : elles demandent — à Paris par exemple — l'autorisation d'ajouter un peu (10 % environ) de celui-ci au gaz de houille, déclarant que le consommateur aura un mélange aussi calorifique que le stipule le cahier des charges, le gaz de houille étant, en réalité, un peu plus riche en calorique qu'il n'est tenu de l'être.

L'avantage serait très grand pour les compagnies du gaz : leur marchandise leur revenant moins cher, elles gagneraient davantage ; car il n'est nullement question de vendre le mélange plus économique moins cher au consommateur.

Ce dernier, toutefois, proteste avec énergie. Il voudrait, au moins, bénéficier de l'opération, au même titre que les compagnies. D'autre part, il fait observer qu'on prétend désormais lui faire payer le même prix un gaz moins riche au point de vue

calorifique, et plus toxique en même temps, contenant plus d'oxyde de carbone.

Mais le consommateur est généralement ce dont on se préoccupe le moins.

Il y a évidemment des avantages, pour les compagnies, à pouvoir ajouter du gaz à l'eau au gaz de houille. La mise en train des appareils est très aisée et rapide : si pour une raison quelconque il y a excès de consommation de gaz, on y pare rapidement en produisant plus de gaz à l'eau. Ceci, toutefois, signifie qu'en cas de besoin on n'hésitera pas à fournir au consommateur un mélange où le gaz à l'eau sera plus abondant qu'il n'était convenu, et par conséquent de pouvoir calorifique moindre. La faculté d'ajouter 10 % par exemple de gaz à l'eau ouvre évidemment la porte à des abus, et sera cause d'additions plus considérables, aussi désavantageuses pour le consommateur qu'avantageuses pour les compagnies.

Il est infiniment probable d'ailleurs que l'adjonction de gaz bleu sera autorisée à Paris, où elle est actuellement en discussion, comme elle l'est déjà en divers pays. Ce sera au détriment de l'hygiène, naturellement. Il faudra toutefois que le consommateur exige sa part des bénéfices, et que le gaz lui soit vendu moins cher. Et il fera très sagement en n'admettant le gaz que dans sa cuisine, pièce généralement aérée, et où le danger d'intoxication sera moindre, pour installer l'électricité dans le reste de l'appartement. Le gaz, en réalité, est un archaïsme, une survivance ; il doit disparaître, pour de nombreuses raisons de commodité, de salubrité, et d'économie.

— L'électricité, toutefois, n'en est pas encore à pouvoir être utilisée comme moyen de chauffage, du moins par les consommateurs qui en veulent pour leur argent. Le chauffage électrique est trop cher, comme moyen de chauffage général d'un appartement. Avec du gaz pauvre à bon marché on pourrait avantageusement établir un chauffage central, d'appartement ou de maison, ayant de la souplesse, réglable selon la température extérieure. Il y a beaucoup de jours en hiver où le chauffage central au charbon donne trop de chaleur et devrait être

modéré, parfois arrêté. Avec le gaz c'est chose très facile. L'électricité, néanmoins, peut servir de moyen de chauffage limité, restreint, temporaire. Les tapis chauffants, tapis contenant une résistance, sont très pratiques ; on fait des bassinoires et des fers à repasser électriques. A Strasbourg il y a quatre ou cinq mille fers à repasser de ce genre, dont la commodité est très grande.

— Publications nouvelles : Dans *Waves of Sand and Snow* de Vaughan Cornish (Fisher Unwin, Londres) on trouvera une très intéressante étude sur les vagues du sable et de la neige, sur les ondulations imprimées à ces éléments par le vent. Cet ouvrage complète celui du même auteur sur les vagues de la mer et des eaux douces (*Waves of the Sea and other Water Waves*). — Dans un ordre d'idées voisin, lire *La mer et l'homme* de M. Daniel Bellet (Hachette) : un ouvrage des plus intéressants sur les curiosités de l'histoire de la navigation principalement, et tout ce qui s'y rapporte. — Pour les techniciens, il faut signaler l'important ouvrage de M. F. Giolitti sur la *Cémentation de l'acier* (traduction par M. Portevin, chez A. Hermann & Fils, éditeurs, Paris). L'auteur a une compétence reconnue, et le sujet traité est d'une grande importance. A remarquer un historique particulièrement intéressant de toute la question de l'acier.

CHRONIQUE POLITIQUE

Impropriétés de langage. — La guerre civile au Mexique et les interventions. — La résistance de l'Épire et l'imbroglio albanais. — La politique étrangère dans les parlements : l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Russie. — Autres parlements. — L'Angleterre et le home rule. — Les élections françaises. — La Suisse et l'Exposition nationale.

Notre temps déteste certains mots qui correspondent à des choses fort laides dont tous les gens de bien doivent avoir horreur ; alors, pour sauver la face, on évite les mots tandis que les choses subsistent.

Sur deux points du monde au moins, au Mexique et en Epire, on se bat ou l'on s'est battu. Il ne s'agit pas de rencontres obscures entre bandes, de coups de feu de guérillas, mais d'engagements entre des troupes organisées, sur de longues lignes, soutenues par de l'artillerie. C'est la guerre. Pourtant le doux pacifiste qu'est le président Wilson éprouverait une surprise mêlée d'indignation en face de quiconque lui dirait qu'après avoir tout fait pour entretenir une guerre civile, il n'a rien négligé pour provoquer une guerre internationale, et les sages diplomates européens qui, au prix de trésors d'habileté, ont réalisé la pacification de l'Orient, écraseraient de leur mépris l'effronté qui oserait prétendre que la paix n'est point faite puisque les villages brûlent et que les hommes s'entre-déchirent.

— Le président Porfirio Diaz qui, pendant 35 ans, tint le Mexique dans sa main avait des procédés à lui qu'il n'est pas donné à chacun d'appliquer. Persuadé qu'il vaut mieux prévenir le mal que de le combattre ou de le guérir, il emprisonnait les suspects ou les faisait disparaître avec une déconcertante prestesse. La révolte une fois avérée était châtiée de façon impitoyable. C'est Diaz qui, dans un village qui avait tiré sur les collecteurs d'impôts, fit exécuter un plantureux massacre, prenant bien soin, pour l'effet moral, de faire comprendre dans l'exécution un certain nombre de femmes et d'enfants.

A ceux que cette orgie sanglante affligeait dans leur cœur, les partisans de la méthode répondaient qu'ils n'avaient pas le choix : un pays à peine civilisé, peuplé presque uniquement d'indiens et de métis, réclame des procédés brutaux ; en sacrifiant bon an, mal an quelques centaines d'individus d'ailleurs peu intéressants, on assurait le repos et le bien-vivre à quinze millions d'êtres humains. Ils montraient que, pour la première fois depuis le temps des Aztèques, les richesses naturelles de cette magnifique contrée étaient utilisées, que l'agriculture florissait dans les plaines et sur les coteaux, que l'exploitation des mines avait recommencé, tandis que l'industrie moderne intervenait aussi, créant des fabriques et des raffineries, ouvrant les puits à pétrole, prolongeant les lignes de chemins de fer sur les

côtes et par-dessus les montagnes. Et je suppose que cette augmentation avait beaucoup de bon, bien que je préfère voir appliquer ces procédés aussi loin de moi que possible.

Madero renversa Porfirio Diaz parce que le régime de celui-ci se prolongeait trop et que, de par l'extrême vieillesse du chef, la vigilance s'atténuait. Mais Madero, très honnête homme, qui croyait, parce qu'il avait obtenu une élection légale à la présidence, que tout devait désormais se passer légalement, ne sut pas garder la position conquise : Huerta le vainquit et le tua et la manière forte reprit. Huerta, métis violent, volontaire, libre de tout scrupule, n'aurait pas demandé mieux que de chausser les grandes bottes de Porfirio Diaz : il le fit promptement voir en frappant tous ses ennemis. Mais il ne possédait pas le grand art ; ses coups brutaux gardaient la vulgarité de vengeances privées ; la révolution l'attaqua dès le début. Carranza, Villa, Zapata groupèrent des bandes et appelèrent une fois de plus le peuple à la liberté : le premier, homme instruit et sans méchanceté, dit-on, qui s'imagine de bonne foi accomplir une œuvre pie ; les autres, simples bravos, sans lien avec l'espèce des chefs politiques, tout proches des brigands de grand chemin.

De sorte que, dans l'espace de quelques mois, la guerre civile s'est répandue sur une moitié du Mexique : tout a été mis à feu et à sang, les résultats de quarante années de paix et de travail ont été anéantis. De nom, les adversaires se groupent sous deux rubriques dont on comprend mal le pourquoi : les partisans de Huerta s'appellent les fédéralistes ; les autres, les constitutionnalistes. De fait, il s'agit de rivalités de personnes et d'intérêts, d'un appel d'ambitions, d'un réveil de rancunes anciennes et de colères immédiates, d'un épanouissement d'appétits, de sauvagerie, de cruauté. A côté des malheureux qu'on va ramasser dans les villages et qu'on oblige à combattre dans l'un ou l'autre camp, il y a la foule des gens réfractaires à toute loi qui se réjouissent du désordre comme d'une bénédiction. Les simples pillent, brûlent et tuent ; d'autres prennent de grands airs, s'étalent dans les commandements, s'affublent de titres et de grades, avec une prédilection invariable pour celui de général.

La situation s'aggrave de par la dépendance économique et industrielle du Mexique en face d'autres nations. C'est la finance étrangère qui a exploité son sol : seuls des étrangers y gagnent de l'argent. Or il est dangereux pour un Etat qui n'est pas armé jusqu'aux dents de faire trop largement appel aux capitaux et aux gens du dehors : à la moindre infraction, il est mis en demeure de présenter des excuses ou de payer des dédommagements. Dans le cas particulier, l'Europe peut n'être point tentée d'abuser de la menace : les interventions au Mexique jouissent chez elle d'une fâcheuse réputation. Mais les Etats-Unis veillent. Au cours du dix-neuvième siècle, la grande république a dépouillé ses voisins du sud d'un territoire après l'autre ; elle couve de l'œil ce qui reste, soutenant les présidents dociles, créant des ennemis à ceux qui s'émancipent.

Porfirio Diaz, qui avait eu l'imprudence, dans ses dernières années, de préférer des compagnies anglaises à des *trusts* américains pour l'octroi de concessions, paya très cher son incartade ; Madero fut le président idéal, mais il servit si bien les Etats-Unis, qu'il perdit la considération de son peuple. Huerta, au contraire, a toujours été pour le gouvernement de Washington une véritable bête noire. Dès le début on a manifesté à son égard une horreur avertie, on a refusé de traiter avec « l'homme aux mains teintes de sang », on l'a sommé de vider la place et, comme il ne s'exécutait pas assez vite, les insurgés mexicains, bien munis d'armes et d'argent par la frontière nord, sont promptement devenus redoutables. Ainsi le président Wilson et ses secrétaires d'Etat se flattaient d'en finir avec un adversaire rebelle sans renier le beau mot de paix.

Seulement le général Huerta a tenu tête avec une obstination rare et la guerre, se prolongeant et s'élargissant, a pris un caractère de férocité extrême. Comme il fallait s'y attendre, la plupart des entreprises étrangères ont été lésées, des particuliers nombreux, rançonnés, emprisonnés, maltraités, tués.

Aussi longtemps qu'il ne s'est agi que d'Américains, le mal n'a pas été grand. Le président Wilson, sûr de la réussite de « son plan », était décidé à ne pas se fâcher. Mais certains

meurtres d'Européens, celui de l'Ecossais Benton surtout, ont fait un bruit considérable. L'Europe, écartée par les Etats-Unis des interventions en Amérique, mettait le gouvernement de l'Union en demeure d'intervenir à sa place et de lui assurer les réparations légitimes.

Le président Wilson débordé est allé de l'avant. Quelques marins américains ayant été arrêtés par erreur à Tampico et retenus pendant un moment, il estima insuffisantes les excuses qu'on lui offrait et obtint du Congrès l'autorisation « d'employer l'armée et la flotte afin d'imposer au général Huerta une réparation sans équivoque envers le gouvernement des Etats-Unis.... » Après quoi, une division de cuirassés ouvrit le feu contre la Vera-Cruz et débarqua des troupes pour chasser la garnison mexicaine, occuper les édifices publics et les douanes et assurer le service d'ordre du port. Acte de guerre s'il en fut, qui provoqua de chaque côté des pertes assez sérieuses. Il est vrai que, avec un optimisme inébranlable, le président Wilson, d'accord en cela avec le Sénat, déclare que « ceci ne constitue nullement un acte d'hostilité vis-à-vis du peuple mexicain. »

Ce peuple, on a cru un instant qu'il allait se cabrer sous l'outrage, faire trêve à ses querelles et marcher d'un seul cœur contre le *gringo* détesté. Quelques journalistes trop pressés expédiaient déjà des dépêches sensationnelles relatant la réconciliation des partis et la préparation de la guerre nationale.... Alors les Etats-Unis, la grande puissance la plus pacifique de la terre, auraient eu, malgré la supériorité de leurs ressources, une rude partie à jouer.... Il n'en a pas été ainsi : est-ce l'ardeur des passions, l'intensité des haines, est-ce le pouvoir persuasif du dollar ? Toujours est-il que les constitutionnalistes, au lieu de retourner leurs armes contre le Nord, ont redoublé d'efforts vers la capitale.

Brusquement un élément nouveau est intervenu : le Sud a bougé, la République Argentine, le Brésil et le Chili — l'A. B. C. — ont offert leur médiation et c'est un fait de quelque valeur. Non pas que la face des choses doive en être beaucoup changée. Une médiation, pour être bien menée, réclame chez les média-

teurs une autorité que manifestement ceux-ci ne possèdent pas, elle suppose aussi que les belligérants posent les armes, et la guerre sévit plus que jamais. Aujourd'hui le président Huerta, cerné de près par les constitutionnalistes sur terre, coupé de ses approvisionnements par mer, paraît dans une situation désespérée et il semble bien que, malgré les trois délégués qu'il a envoyés à la conférence de Niagara-Fall, — pourquoi si loin? — toute négociation utile doive commencer par le sacrifice de sa personne. Or c'est précisément ce que les Etats-Unis ont réclamé dès le début ; ce point acquis, la médiation n'a plus d'objet. Mais nous venons de voir un sentiment de solidarité traverser l'Amérique du sud : ses principales républiques, inquiètes des prétentions et des agissements de la grande république du nord ont tenté de sauvegarder l'autonomie mexicaine ; ne disposant pas d'autres moyens, elles ont proposé la médiation et si, comme plusieurs détails le prouvent, leur diplomatie reste malhabile, leur volonté n'en est pas moins nette. C'est, si je ne me trompe, la première fois depuis les jours de Bolivar que les instincts solidaires de l'Amérique latine s'affirment autrement que dans des discours ou des articles de journaux. Y aurait-il donc enfin une Amérique du sud et une politique sud-américaine ? S'il en est ainsi, on verrait s'établir dans ce qu'on appelle encore le Nouveau-Monde un équilibre continental dont personne dans l'Ancien ne songerait à se plaindre, bien au contraire !

Cette manifestation inattendue est d'ailleurs la seule chose intéressante qui ressorte de l'âpre « conflit des deux présidents. » Ils sont remarquablement différents l'un de l'autre : l'un, ancien professeur d'université, lettré, pieux, ennemi de la violence, sensible au bien, l'autre brutal, vindicatif et sanglant ; mais ils ont lutté pied à pied avec la même opiniâtreté, la même indifférence en face de la ruine d'un pays.

— En Epire les hostilités ont éclaté sitôt après le retrait des troupes grecques. Chacun s'y attendait, chacun l'annonçait. Seuls, les diplomates qui, cédant aux injonctions de la libre et glorieuse Italie, avaient rattaché à la principauté d'Albanie un

territoire purement grec, refusaient de voir et d'entendre. Mais il est arrivé que les volontaires épirotes, les « bataillons sacrés », l'ont emporté de haute lutte sur les gendarmes albanais, soutenus par des bandes d'irréguliers bien armés de fusils italiens, mais plus ardents au pillage qu'à la bataille.

L'Europe, ce n'est pas lui faire tort que de le supposer, eût laissé écraser les Epirotes, ces gens au col raide qui, malgré ses décrets, osaient réclamer le droit de vivre et de rester eux-mêmes. La défaite de ses protégés l'a émue. Vite la « Commission internationale de contrôle », qui surgit dans les occasions graves, a proposé ses bons offices. Les négociations ouvertes à Santi-Quaranta sont, par la force des choses, entrées dans la bonne voie. Ce que M. Zographos réclamait au nom de ses Epirotes, c'est ce que toute population qui a le respect d'elle-même et des armes pour se défendre a le droit d'exiger : la liberté complète de religion et de langue, une large autonomie communale et administrative, cela sous la garantie de l'Europe et, ce qui vaut manifestement mieux, sous la protection d'une gendarmerie composée d'éléments chrétiens. Il paraît avoir obtenu l'essentiel, bien que le protocole définitif ne nous soit pas encore connu; et si cette épineuse question d'Epire reçoit ainsi une solution temporaire, ce sera certes un grand bien. Mais n'eût-il pas mieux valu pour tout le monde commencer par élaborer ce statut?

Soudain une nouvelle nous est parvenue qui a fait oublier tout le reste. L'Etat albanais qu'on raccommo-dait péniblement par le bas menaçait de crouler sur son centre. Essad-pacha, le fier et glorieux Essad qui, voici quelques mois, s'en allait solennellement offrir une couronne au prince de Wied, n'était qu'un félon et un traître. Il avait conspiré dans l'ombre pour jeter son maître à bas du trône et s'y hisser à sa place. Heureusement que ses desseins coupables avaient été percés à jour. Des partisans fidèles de l'ordre établi, des « nationalistes », paraît-il, soutenus par des détachements autrichiens et italiens débarqués des vaisseaux et armés de canons, s'en allèrent attaquer, avant le jour, la maison d'Essad, et celui-ci obligé de se rendre, et

transporté sur un vaisseau italien, s'éloignait du rivage de sa patrie délivrée, en promettant de n'y revenir qu'avec l'autorisation formelle de son maître. Tout cela accompagné de détails épisodiques sur la chemise de nuit que portait le vaillant pacha au moment de la prise de corps, sur le dévouement héroïque de sa femme, — il semble n'en avoir eu qu'une, — qui, bien qu'Albanaise, avait cru devoir se conduire en Romaine du vieux temps et bien d'autres choses encore.

Au premier abord, l'impression générale a été que l'Albanie avait trouvé exactement l'homme à poigne qu'il lui fallait pour fixer ses destinées et que le trône de Guillaume de Wied était affermi pour longtemps. Un certain trouble régnait dans les chancelleries cependant, au moins dans celle de la Triple-Entente. On sait que, quand l'Europe, inquiète des menaces autrichiennes, a fabriqué une Albanie autonome, elle a voulu faire une œuvre collective, interdisant à toute puissance isolée d'accaparer le nouvel Etat. Or l'intervention, dans les affaires intérieures de la principauté, de troupes austro-italiennes constituait un accroc au principe et, en constatant la promptitude et la précision du débarquement, en rapprochant cela de la récente entrevue d'Abbazia où le comte Berchtold et le marquis de San-Giuliano, après avoir discuté de toutes choses, avaient découvert, selon la lassante formule, que leurs gouvernements étaient d'accord sur tous les points, on avait l'impression d'une partie à deux lestement jouée par les monarchies alliées et qui aboutirait à mettre l'Albanie sous leur coupe. Ce qui inspira à quelques journaux anglais et français des récriminations sur le mode amer.

Mais un nouveau changement intervint. Tandis que l'Autriche continuait à considérer Essad comme un méchant homme et félicitait le prince de s'en être débarrassé, la presse italienne changeait de ton : Essad était la victime d'une cruelle injustice ; son tort était d'être le chef de l'élément musulman, dévoué à l'Italie, que l'Autriche, protectrice séculaire des chrétiens albanais, désirait diminuer ; sa chute était une victoire des intrigues autrichiennes qui avaient entraîné les officiers hollandais.... Et

nous attendons la suite, de plus en plus troublés quant à l'énigmatique Essad, mais fort peu édifiés quant à la façon dont l'Autriche et l'Italie entendent une loyale coopération à deux.

Malheureusement il est plus facile de faire réussir un coup de main que de pacifier un pays. Si Essad-pacha est momentanément hors de cause, ses partisans et vassaux restent légion en Albanie. De Tirana, son domaine féodal, le soulèvement a dévalé vers la mer. Les gendarmes, même encadrés d'officiers étrangers, ont fléchi devant lui, et la famille princière qui, il y a peu de mois, descendait d'un vaisseau autrichien aux acclamations de tout un peuple a dû, pitoyable retour des choses, chercher un refuge sur un vaisseau italien. Comment tout cela finira-t-il ?

Comment?... En réservant, bien entendu, les coups de théâtre subits qui restent toujours possibles en Orient, il n'est point difficile de le dire. L'Europe, qui a créé la principauté d'Albanie, ne laissera pas détruire son œuvre. Seulement, toutes les puissances ne sont pas disposées à courir les aventures : un appel à l'aide du prince à la garnison internationale de Skutari a été froidement accueilli par la plupart des gouvernements. Alors il faudra bien laisser intervenir celles qui ne demandent qu'à marcher. Déjà les grands journaux anglais déclarent qu'il n'y a pas d'inconvénient à charger l'Autriche et l'Italie de rétablir l'ordre chez les Albanais. C'est une lamentable défaite, mais l'Angleterre est occupée de bien autre chose que de maintenir son prestige au dehors et il est douteux que ses alliés ou amis y mettent plus d'ardeur qu'elle.

Si la menace ne suffit pas, si le prince de Wied ne réussit pas à conclure avec ses bons sujets un arrangement boiteux, l'intervention de l'Autriche et de l'Italie est la solution normale. Mais, dit-on, elles vont s'entre-déchirer ! Ce n'est pas si sûr que ça ; car, entre elles, il y a l'Allemagne dont le rôle est précisément de les empêcher de se battre. Elle n'y manquera pas cette fois. Et puis, si on ne peut s'entendre sur un même point, il n'y a qu'à se partager le terrain. Le système des zones d'influence, si avantageusement employé ailleurs, peut rendre de précieux ser-

vices. L'Autriche au nord de l'Albanie et l'Italie au sud ; voilà de quoi mettre les gens d'accord... pour quelque temps. Mais alors que deviendront les aspirations et la liberté de mouvement des peuples balkaniques, la Serbie, la Grèce, qui viennent de lutter et de vaincre dans deux terribles guerres, que deviendra l'autonomie albanaise qu'on respectait, il y a peu de mois encore, comme lettre d'Évangile?... Heureusement que la diplomatie ne s'émeut pas des contradictions et l'opinion publique s'est si bien formée à son école qu'elle ne songe plus à protester.

— Il est toujours intéressant d'entendre parler les hommes politiques. Ils ne disent pas tout ce qu'ils devraient dire : la politique n'a jamais passé pour une école de vérité. Ils disent ce qu'ils veulent dire : ils se présentent, eux et leurs pays, sous le jour où ils souhaitent qu'on les voie. Et c'est déjà de quelque considération.

C'est ainsi qu'au mois d'avril, devant le Sénat italien, le marquis de San-Giuliano a déclaré que la politique de son pays continuait d'agir selon les traditions du passé ; il s'est félicité de la communauté de ses intérêts avec ceux de l'Autriche et de l'accord intime et fécond qui inspire les deux gouvernements. Quelques semaines après, devant la délégation autrichienne, le comte Berchtold a parlé du besoin de paix qui s'affirme partout en Europe et annoncé que la politique de la monarchie bicéphale s'en inspirait exactement : le remarquable accord des puissances en Orient est un signe des plus rassurants. Vers le milieu de mai, M. de Jagow a affirmé au Reichstag que les rapports de l'Allemagne avec tous les États étaient satisfaisants ; il a célébré lui aussi la collaboration « amicale » des puissances en Orient ; il a cru devoir adresser un avertissement aux journaux, à ceux de la Russie en particulier, qui par leurs attaques et leurs cris menacent de gâter une situation si belle. Enfin M. Sazonof vient d'exposer ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire devant la Douma peu habituée à de pareilles attentions. Après l'inévitable couplet sur l'heureuse solution de la crise orientale, il a passé en revue l'activité de son pays en Europe et en Asie et célébré les mérites de la Triple-Entente, instrument excellent qui n'a besoin d'au-

cune retouche pour faire de grandes choses dans l'avenir comme par le passé.

Tout cela est fort beau ; mais les rares disciples de Cavour qui existent encore doivent avoir peine à reconnaître les traditions d'autrefois dans la politique de leur pays qui semble prendre à tâche de combattre en Orient les aspirations nationales. L'alliance avec l'Autriche ne leur dit rien qui vaille ; d'autant moins que la polémique des journaux paraît devenir chaque jour plus amère et que tout récemment à Venise, en pleine place Saint-Marc, une foule enthousiaste livrait aux flammes le drapeau des Habsbourg.

La politique autrichienne n'a rien changé à la méthode que lui a imprimée le comte Berchtold. Elle s'efforce de réparer chaque jour ses erreurs de calcul de la veille et, comme les événements de Durazzo l'ont prouvé une fois de plus, tous les moyens lui paraissent bons pour faire valoir son influence. La maladie du vénérable empereur ne paraît d'ailleurs inspirer à ses conseillers aucune réflexion salutaire.

En Allemagne, M. de Jagow qui est un homme de sens rassis aurait dû, en bonne logique, commencer sa mercuriale à la presse par quelques paroles sévères à l'adresse des journaux de son pays. N'est-ce pas il y a deux mois que la *Gazette de Cologne* déchaînait une furieuse campagne contre les armements russes ? Combien complaisante la mémoire de l'honorable secrétaire d'Etat ne doit-elle pas être pour lui rappeler tant de choses et lui permettre d'oublier cela ! Et puis, si l'empire germanique veut prouver sa modération et rendre justice à chacun, pourquoi envoie-t-il en Alsace, comme cinquième statthalter, M. de Dallwitz, jusqu'ici ministre de l'intérieur en Prusse, célébré par les pangermanistes comme l'homme à poigne qui étouffera chez les incorrigibles annexés toute velléité de révolte ? Et déjà les effets du nouveau cours ont l'air de se manifester : jugements sévères de tribunaux, expulsions, emprisonnements... on se croirait revenus à vingt-cinq ans en arrière. Comment un homme de bon sens qui réfléchit cinq minutes peut-il penser que c'est

avec ces procédés qu'on supprimera le souvenir chez un peuple et qu'on lui inspirera l'amour ?

Quant à M. Sasonof, dont le patriotisme éclairé a souffert plus d'une fois des oppositions maladroites des milieux de cour et des hésitations malades de son souverain, il sait mieux que personne que l'action dans le monde de la Russie, cet empire prodigieux de 160 millions d'âmes, n'est pas ce qu'elle pourrait et devrait être, que le mécanisme de la Triple-Entente joue mal et parfois ne joue pas du tout. Et s'il proclame le contraire, ce n'est sans doute pas avec l'illusion d'être cru par chacun.

Que de choses intéressantes les ministres auraient à nous raconter s'ils voulaient bien nous dire tout ce qu'ils savent ! Mais ils n'en ont ni le désir, ni le pouvoir et personne ne songe à le réclamer d'eux.

— Je ne cite que pour mémoire quelques autres faits d'histoire parlementaire ou politique qui ne paraissent pas devoir modifier les destinées du monde.

Au milieu du mois de mai, le troisième parlement ottoman a inauguré ses travaux avec solennité. Sans doute que les honorables législateurs qui le composent se prennent très au sérieux. Mais les homélies conventionnelles qui saluaient il y a six ans la révolution turque ont manqué cette fois-ci. Chacun sait que l'assemblée soigneusement triée et préparée par les Jeunes-Turcs est là pour faire leur volonté. Elle-même n'aura pas... l'ingratitude de l'oublier.

La Suède cherche à s'accommoder d'une chambre toute neuve, où les conservateurs forment le groupe le plus fort, mais restent incapables de l'emporter sur les radicaux et les socialistes réunis. Cette assemblée va aborder l'impressionnante question des armements qui a brusquement donné une vive allure à la vie politique généralement si calme du pays. Son existence ne sera d'ailleurs pas longue : elle ne vivra qu'autant qu'aurait vécu l'assemblée qu'elle remplace, c'est-à-dire quatre mois.

Cependant la Norvège a fêté avec un bel enthousiasme l'anniversaire centenaire de sa constitution comme Etat.

— L'Angleterre recule devant le spectre de la guerre civile ; mais l'excitation des partis politiques est telle qu'à part cela rien, semble-t-il, n'est de force à les calmer.

Si, comme cela paraît prouvé aujourd'hui, les ministres libéraux, ou quelques-uns d'entre eux au moins, ont formé le plan de réduire l'Ulster par un brusque coup de main de l'armée et de la flotte combinées, l'événement a brutalement déjoué leur calcul ; la résistance des officiers de troupe a anéanti le projet et le malheureux colonel Seely, secrétaire d'Etat pour la guerre, a payé de son portefeuille des erreurs qu'il n'avait pas toutes commises.

Un instant on a cru que le ministère, sérieusement atteint dans son prestige, allait jeter le manche après la cognée et provoquer des élections générales sur cette plate-forme : l'armée contre la nation. Etant données l'influence d'une pareille formule sur les masses et la puissance de persuasion de certains orateurs dont M. Lloyd George est le premier ténor, il n'est guère douteux que le parti radical n'eût, une fois de plus, gagné la partie. Mais après ? Après, l'armée, la vaincue, aurait été désorganisée pour dix ou quinze ans au moins et la grandeur britannique n'y aurait pas survécu. On comprend que cette perspective ait fait réfléchir chacun.... Alors le premier ministre, M. Asquith, s'est chargé lui-même, avec une belle crânerie, de la direction du *War office*, espérant, par sa modération et son autorité personnelle, rétablir un peu d'ordre dans le grand désordre des idées et des hommes.

Il y a réussi ; mais le litige est resté intact. Les protestants de l'Ulster, considérablement encouragés par leur succès moral, ont achevé leurs armements ; ils déclarent aujourd'hui par la bouche de sir Edward Carson qu'ils n'accepteront jamais le *home rule*, même si les libéraux et les conservateurs venaient à s'entendre sur leur dos. D'autre part M. Redmond annonce bien haut que son parti et lui n'admettront pas la sécession définitive de l'Ulster. Les provinces catholiques s'agitent ; leurs accointances avec les Irlandais d'Amérique leur permettent de recevoir à discrétion des fusils, des munitions et de l'argent.

Encore un peu et la passion sera aussi grande à Dublin qu'à Belfast.

Les temps sont proches : la discussion du bill de *home rule* se poursuit en troisième lecture devant la Chambre des communes. Or, que les Lords la repoussent où l'acceptent, la chose n'a cette fois plus d'importance ; conformément au nouveau *Parliament act*, le bill sera, dans les délais légaux, présenté à la signature royale, alors il prendra force de loi, il deviendra *act*. On vient de procéder ainsi avec la loi séparant l'Eglise de l'Etat dans le Pays de Galles ; nul doute qu'il n'en soit de même pour le *home rule*.

Mais, si le gouvernement refuse de modifier le projet du *home rule*, ce qui obligerait de recommencer toute la discussion, M. Asquith se réserve de présenter au parlement un second bill contenant un certain nombre de garanties propres à apaiser l'Ulster ; en y mettant de la bonne volonté dans les deux Chambres, les deux bills pourraient passer en même temps. Malheureusement le ministère ne veut pas indiquer l'étendue de ses concessions ; peut-être n'est-il pas encore au clair lui-même. En attendant, l'excitation arrive à son comble ; la grave Chambre des communes est le théâtre de tumultes et de violences ; il ne lui reste plus grand'chose à envier aux autres parlements.

Est-ce le prélude de la guerre civile ou l'effort suprême d'adversaires qui s'époumonnent une dernière fois avant la réconciliation finale ? Je penche pour la seconde alternative. Seulement il y a l'Ulster où, d'un jour à l'autre, une batterie peut éclater et le sang couler.

— En France nous avons assisté, avec une curiosité lassée, au développement de laides affaires qui ne pouvaient plus guère nous réserver de surprises. C'est ainsi que la commission d'enquête sur le scandale Rochette, après de nombreuses séances, n'a abouti qu'à un rapport édulcoré, distribuant avec précaution le blâme, juste assez pour sauver les apparences, sans endommager sérieusement personne. Plus caractéristique a été l'instruction du procès Caillaux. Elle s'est prolongée infiniment, elle

est entrée dans des détails si subtils qu'on était tenté d'oublier qu'il y avait un meurtre à sa base. Et tandis que l'inculpée était comblée de prévenances, le juge interrogeait gravement des témoins déconcertants, un maître d'hôtel, une placeuse de domestiques, des subalternes infimes, et M. Caillaux, qui était entendu chaque fois qu'il le demandait, profitait de l'occasion pour placer des discours politiques qu'aucun fâcheux ne risquait d'interrompre et que la presse reproduisait le lendemain.

Tout cela manquait de propreté et les gens de bien espéraient que la France, qui allait avoir à se prononcer, condamnerait un parti éclaboussé par les scandales, qui n'avait su faire aucune bonne besogne, pas même assurer le budget de l'année courante.

Les élections ont déçu cette attente. Elles se sont faites dans le plus grand désordre. Au moment décisif, nombre de candidats ont renié leurs « principes » et caché leur drapeau ; ils tenaient à leurs commettants exactement le langage qui devait leur paraître le plus doux. Et les électeurs, oubliant les grandes questions, n'ont vu devant eux que des hommes. Le résultat, c'est que le parti radical-socialiste, le plus compromis de tous, sort intact de l'épreuve, son chef, M. Caillaux, en tête. Quant aux socialistes unifiés, ils gagnent trente-cinq sièges. Les pertes se répartissent sur la plupart des autres groupes ; la droite seule est en croissance, ce qui est d'ailleurs sans importance aucune.

Les journaux bien pensants cherchent à se consoler. Si l'on considère les trois grosses questions à l'ordre du jour, disent-ils, on voit que les électeurs se sont prononcés, à une grande majorité, pour la réforme électorale, ils veulent également la réforme fiscale, mais sans vexations et sans tyrannie ; pour la loi militaire, elle est assurée dans la nouvelle assemblée d'une majorité peu nombreuse mais suffisante.... C'est probablement exact. Tout porte à croire que la Chambre va piétiner pendant quelques années encore autour des deux réformes, qu'elle désire voir aboutir, sans être, bien entendu, capable de les réaliser. Quant à la loi des trois ans, je ne vois, par le temps qui court, aucun chef de ministère qui ait assez d'énergie pour en demander

l'abrogation. Elle paraît avoir quelques années devant elle, bien que, hypocritement appliquée, elle ne puisse donner tous ses effets.

Mais, si, tout en admettant qu'il n'y a rien que de relatif, que toutes les combinaisons humaines contiennent leur part d'intérêts secondaires et de calculs égoïstes, on reconnaît l'existence de deux vastes partis, l'un soucieux de la grandeur et de la dignité nationales, respectueux du passé, inquiet de l'avenir, l'autre, oublieux des traditions et inconscient des périls, avide de bien vivre aux dépens de l'Etat, quitte à proclamer des théories humanitaires qu'il ne réalise jamais, ce n'est certainement pas au premier qu'est allé le pays de France appelé à élire des hommes qui le représentent. En face de cette constatation, c'est sans doute peu de chose que la visite de souverains étrangers à Paris ou que l'occupation de Taza.

— De notre Exposition nationale, je ne dirai que peu de mots; il en sera encore question ici.

Dès son ouverture elle est apparue comme l'événement de l'année. Elle attire l'attention de tous, car, si c'est la robuste population bernoise qui s'est chargée de l'organisation et du cadre, l'exposition elle-même est l'œuvre de tous : petits et grands, humbles et puissants, ouvriers et savants. Elle est la résultante d'un effort gigantesque, une revue des arts, des sciences, de l'agriculture, de l'industrie, une apothéose du travail et une fête en même temps. L'étranger s'étonne de la variété de l'effort et des ressources d'énergie de notre petit pays; notre peuple, fier de son œuvre, regarde avec plus de confiance vers l'avenir. Et s'il y a quelques inévitables défaillances et si le goût n'a pas triomphé partout, les taches s'atténuent dans le rayonnement de l'ensemble.

Lausanne, 25 mai 1914.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE. 1^{re} partie : *Robespierre à Arras* ; tome II : *Les œuvres judiciaires (1782-1786)*, par *Emile Lesueur*. — 1 vol. in-8°. Paris, Leroux.

Le 16 décembre 1789, Robespierre prononçait au sein de l'Assemblée nationale un éloquent plaidoyer en faveur... des avocats ! Si le barreau menacé trouve dans le célèbre tribun son défenseur le plus avisé, c'est parce que Robespierre avait, lui aussi, porté la toge alors qu'il était accrédité devant le Conseil d'Artois.

On avait un peu oublié le Robespierre d'Arras ; l'avocat de province, fêtant saint Yves avec tous les gens de justice et recevant ainsi, à l'issue de la grand'messe du 19 juin, le bouquet de fleurs d'un huissier, — l'avocat de province, se présentant tel jour pour la dame de Massilay, tel autre jour pour le père Berbizotte, s'effaçait devant l'orateur de la Constituante.

Grâce à M. Ernest Lesueur, éditeur consciencieux des plaidoyers de Robespierre, on ne pourra plus les ignorer. Il en est, d'ailleurs, de fort intéressants. Ceux qu'il prononça pour le sieur de Vissery de Bois-Valé constituent une véritable histoire du paratonnerre. Les échevins de Saint-Omer avaient ordonné la destruction du paratonnerre élevé sur la maison du physicien Vissery. Ameutée par Bobo, le marchand de salades de la rue du Marché-aux-Herbes, la populace arquebusait l'épée dont Vissery avait dressé la pointe vers le ciel ; le bon ordre était troublé ; Vissery, adonné aux superstitions prêchées par le nommé Franklin, devait être condamné.... Et il le fut. Mais Robespierre fit preuve dans sa défense d'autant de science que d'esprit.

Moins importantes sont les autres causes contenues dans ce volume. Signalons cependant le mémoire pour François Deteuf, maître cordier, contre un prêtre paillard, et celui que Robespierre présenta pour une Anglaise, Marie Sommerville, et qui lui inspira quelques traits pathétiques.

ED. CH.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-QUATORZIÈME

AVRIL-JUIN 1914. — N^{os} 220-222.

	Pages
SOIS BON, par <i>Paul Stapfer</i> .	
Première partie	5
Seconde et dernière partie	554
LA LAIDE LOUISE. — Roman, par <i>F. Chavannes</i> .	
Première partie	32
Seconde partie	349
Troisième et dernière partie	579
LE PLAN DE PAIX DU PRÉSIDENT WILSON ET DE SON MINISTRE M. BRYAN, par <i>Ernest Lehr</i> , membre correspondant de l'Institut.....	68
UN PEINTRE DE MŒURS RUSSES. ALEXANDRE OSTROVSKY, par <i>Louis Leger</i> , membre de l'Institut.....	78
FIDÉLITÉ, par <i>Edouard Chapuisat</i>	97
L'AUTOMATISME A LA GUERRE, par le lieutenant-colonel <i>Emile Mayer</i>	118
LES SEMAILLES. — Nouvelle, par <i>Emile Moselly</i>	154
VARIÉTÉS: MON BON MAÎTRE. BRUNETIÈRE, par <i>P. Sirven</i> ..	164
LE TOURISTE DE L'ÉMIGRATION FRANÇAISE: LE CHEVALIER DE LA TOCNAÏE ET SES PROMENADES DANS L'EUROPE DU NORD, par <i>Fernand Baldensperger</i>	225
LA MALADIE. — Nouvelle, par <i>C.-F. Ramuz</i>	258
LA PENSÉE RATIONNELLE, par <i>Maurice Millioud</i>	288
LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA SUISSE ALLEMANDE AU XIX ^e SIÈCLE. II : HENRI LEUTHOLD, par <i>Virgile Rossel</i>	321
VARIÉTÉS : UN INITIATEUR DE LA PENSÉE MODERNE. L'ABBÉ DU BOS, par <i>Pierre-Maurice Masson</i>	389

	Pages
ENTRE DEUX LÉGISLATURES, par <i>Albert Bonnard</i>	449
MADemoiselle NOÉMIE ET MONSIEUR HONORÉ, par <i>Jean-Bernard David</i>	
Première partie	483
UNE VAUDOISE DU BON VIEUX TEMPS. FRAGMENTS D'UNE CORRESPONDANCE ET DU « JOURNAL SECRET » D'UNE JEUNE FILLE, 1807-1821, par <i>J. de Mestral Combremont</i> .	
Première partie	506
LE SUPPLICE DE MARSYAS, par <i>Henri Odier</i>	546
VARIÉTÉS : POUR LE LOGIS SAIN ET DÉCENT, par <i>J.-E. David</i>	607
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Avril. — Statistiques et documents sur : 1° l'instruction primaire des conscrits ; 2° la propriété non bâtie ; 3° la misère à Paris ; 4° la misère et le crime en province ; 5° l'union dans la famille ; 6° l'occultisme ; 7° J.-J. Rousseau ; 8° Déroulède.....	176
Mai. — Les origines du régionalisme littéraire en France. — Fré- déric Mistral ses convictions politiques et religieuses ; son en- fance ; ses études ; ses œuvres ; ce que la postérité pourra pen- ser de lui	399
CHRONIQUES ITALIENNES.	
Mai. — Le printemps ! — <i>Esilio</i> , d'Ada Negri. — Les <i>Notes sur la littérature italienne dans la seconde moitié du XIX^e siècle</i> , par Benedetto Croce. — Un critique : Giovanni Rabizzani. — Les <i>Drammi satireschi</i> d'Ettore Romagnoli. — Un livre bien écrit.....	409
CHRONIQUE ALLEMANDE.	
Avril. — Les mémoires de Bebel. — Un portrait d'Engels. — Un prince de l'Eglise. — A propos de Nietzsche. — Trio de poètes frisons. — Théodore Mommsen en Angleterre. — Livres et revues	184
Juin. — Sur Paul Heyse. — Les débuts d'Emmanuel Geibel. — Julius Rodenberg et la <i>Deutsche Rundschau</i> . — Nouvelles cor- respondances : Goethe et Heine. — Un livre français sur les universités allemandes. — <i>Rosshalde</i> . — Publications nouvelles	618
CHRONIQUE ANGLAISE.	
Juin. — Toujours l'Irlande ! La crise politico-militaire. Solu- tion probable. — L'Académie royale. Où tend l'art anglais. — Shakespeare ou Bacon ? — Souvenirs de Turquie de M. Sidney Whitman. — L'Amérique du sud.....	626
CHRONIQUE RUSSE.	
Avril. — Mort de Michel Delines.....	193

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Mai.** — L'hiver et ses conséquences dans les grandes villes. — New-York doit-elle devenir un Etat séparé ? — Une *Joconde* en Amérique. — Le radium aux Etats-Unis. — Mouvement vers le paternalisme. — Les livres..... 417

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE.

- Avril.** — *L'homme dans le rang*, par M. R. de Traz..... 196
- Juin.** — Vive Genève ! — Une de nos traditions : la curiosité intellectuelle. — Les « Contemporains étrangers », de M. Maurice Muret. — Un « crime universitaire et scolaire » : défense de l'inculpé. — M. Henry Aubert et l'Italie des Italiens..... 637

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Mai.** — Un livre sur C.-F. Meyer. — La première rédaction d'*Henri le Vert*. — Nouvelles lettres de Jacob Burckhardt. — Nos arbres et nos forêts. — Institutions militaires de la Suisse. — Les livres..... 426

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Avril.** — Les intoxications de Cholet : le danger des porteurs de bacilles. — Les oiseaux lumineux : à quoi tient leur luminosité. — Sélénium et cancer. — La mer des Sargasses : comment l'expliquer. — Emploi du radium dans la fabrication des paratonnerres. — Les sept merveilles du monde et les singularités du vote populaire. — Publications nouvelles..... 205
- Mai.** — Le fluor chez les animaux : proportions où on le rencontre ; son rôle en biologie. — Solubilité des éléments du verre ; comment elle peut troubler les expériences biologiques. — Fraudes alimentaires : le Poivros et le « Suessæl. » — Action des substances pharmaceutiques sur le cancer. — Le pneumatique increvable en coton. — Dessèchement du Zuyderzee. — L'aluminium chez les plantes. — Publications nouvelles..... 434
- Juin.** — Les varrons des bovidés, leur histoire biologique. — La vie sans microbes ; expériences nouvelles. — Projectiles en tungstène et fer. — Gaz à l'eau et gaz de houille. — Le chauffage électrique. — Publications nouvelles..... 647

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Avril.** — Une campagne de presse contre la Russie. — Albanie et Epire. — La résistance de l'Ulster. — Des élections. — La retraite de M. Giolitti. — En France : drame et débâcle..... 210
- Juin.** — Impropropriétés de langage. — La guerre civile au Mexique et les interventions. — La résistance de l'Epire et l'imbroglia albanais. — La politique étrangère dans les parlements : l'Italie l'Autriche, l'Allemagne, la Russie. — Autres parlements. — L'Angleterre et le *home rule*. — Les élections françaises. — La Suisse et l'Exposition nationale..... 652

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Barrès, Maurice.</i> — La grande pitié des Eglises de France.....	19
<i>Vinet, Alexandre.</i> — Philosophie morale et sociale.....	221
<i>Le Breton, André.</i> — La comédie humaine de Saint-Simon.....	223
<i>Clément, Ch.</i> — Paysans vaudois.....	224
<i>Rodocanachi, E.</i> — Les monuments de Rome après la chute de l'empire.....	440
<i>Carver, Thomas-Nixon.</i> — La répartition des richesses.....	442
<i>Cucuel, Georges.</i> — La Pouplinière et la musique de chambre au XVIII ^e siècle.....	442
<i>Millioud, Alfred.</i> — ¶Le livre de la chaumière.....	443
<i>Péguy, Charles.</i> — Eve, poème.....	444
<i>Outchimoura, Kanso.</i> — La crise d'âme d'un Japonais, ou comment je suis devenu chrétien.....	441
<i>de Vargas, Philippe.</i> — L'affaire de Neuchâtel.....	446
<i>de Rivasso, R.</i> — L'amitié d'une pensée. Essai sur l'œuvre de M. Paul Bourget.....	447
<i>Houssaye, Henry.</i> — Iéna et la campagne de 1806.....	448
<i>Passy, Louis.</i> — Un ami de Machiavel : François Vettori, sa vie et ses œuvres.....	448
<i>Lesueur, Emile.</i> — Oeuvres complètes de Maximilien Robespierre.	668



